Sylvie Moret Petrini et Anne-Marie Lanz

# « IL FAUT QUE VOUS DEVENIEZ UN HOMME »



Histoire moderne

Antipodes

# « IL FAUT QUE VOUS DEVENIEZ UN HOMME »

**REMERCIEMENTS**

Cet ouvrage a bénéficié du soutien de la Section d'histoire de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

UNIL | Université de Lausanne

Les Éditions Antipodes bénéficient d'une prime d'encouragement de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

**MISE EN PAGE**

David Prego | davidprego.ch

**CORRECTION**

Jean-Claude Debétaz

**COUVERTURE**

Portrait de Wilhelm de Charrière de Sévery, attribué à Johann Heinrich Tischbein, vers 1775, huile sur toile, 48 x 38 cm, coll. privée.
Photo Marc Vanappelghem.

**ILLUSTRATIONS**

Sauf mentions contraires, toutes les illustrations contenues dans ce volume proviennent des Archives cantonales vaudoises.

**TRAITEMENT DES ILLUSTRATIONS**

Images3, Renens

Ce texte est sous licence Creative Commons : elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur·e, la source et l'éditeur original, sans modification du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

© 2021, Éditions Antipodes
École-de-Commerce 3, 1004 Lausanne, Suisse
www.antipodes.ch – editions@antipodes.ch
DOI : 10.33056/ANTIPODES.12022
Papier, ISBN : 978-2-88901-202-2
PDF, ISBN : 978-2-88901-4

Sylvie Moret Petrini et Anne-Marie Lanz (éds)

# « IL FAUT QUE VOUS DEVENIEZ UN HOMME »

## CORRESPONDANCE ENTRE CATHERINE DE CHARRIÈRE DE SÉVERY ET SON FILS WILHELM, À L'INSTITUT PFEFFEL DE COLMAR (1780-1783)

Antipodes

Collection Histoire moderne

Les auteures tiennent à exprimer toute leur gratitude à la professeure Danièle Tosato-Rigo, directrice de la présente collection, pour ses précieux conseils et son soutien tout au long de ce projet de publication. Elles tiennent également à faire part de leur reconnaissance au professeur Léonard Burnand, ainsi qu'à Guillaume Poisson, collaborateur scientifique, et Béatrice Lovis, chargée de recherche à l'Université de Lausanne pour leurs réponses éclairantes à leurs différentes questions. Que l'ensemble du personnel des Archives cantonales vaudoises, ainsi que leur directrice, M^me^ Delphine Friedmann, soient remerciés chaleureusement pour leur aide. Enfin, elles adressent également leurs sincères remerciements aux personnes suivantes : Carine Raemy Tournelle, conservatrice au Musée monétaire cantonal de Lausanne ; Rob Adelson, musicologue et organologue à Nice, pour ses précisions se rapportant tant aux instruments qu'aux musiciens mentionnés dans les lettres ; John Swann pour son éclairage sur les pratiques militaires au XVIII^e^ siècle.

# INTRODUCTION

Trois ans de séparation entre une mère et son fils, placé en pensionnat à l'étranger, sont à l'origine de la correspondance transcrite dans les pages qui suivent. Exceptionnelle par son ampleur, elle offre aux lecteurs et lectrices d'aujourd'hui le privilège de se plonger dans l'intimité d'une famille de la noblesse lausannoise à la fin du XVIII$^{e}$ siècle.

Wilhelm n'a que 13 ans lorsque ses parents, Catherine et Salomon de Charrière de Sévery, l'envoient à l'École militaire de Colmar, un institut protestant de création récente, au succès grandissant. Conservée dans un fonds d'archives familiales lui-même exceptionnel, avec ses 28 mètres linéaires, la correspondance échangée tout au long de son séjour entre le jeune homme et sa mère a été presque intégralement conservée : 104 lettres rédigées par Catherine et 134 par Wilhelm, dont 174 ont été sélectionnées pour la présente édition, y compris quelques lettres de Wilhelm à son père Salomon, auxquelles ont été jointes 6 lettres (sur 16) de ce dernier à Wilhelm[1].

Instrument de socialisation, empreinte de conseils préparant le jeune homme à entrer dans le monde, cette correspondance tisse un lien ténu, mais essentiel entre le jeune homme et sa famille. Et en particulier durant les premiers mois du séjour de Wilhelm : le jeune garçon qui s'ennuie de sa famille traverse des moments difficiles auxquels les lettres servent d'exutoire. À l'exception des quelques voyageurs et voyageuses susceptibles d'apporter nouvelles et paquets lors de leur passage à Colmar et Lausanne, elles représentent l'unique moyen de communication entre Wilhelm et sa mère, qui prend son éducation particulièrement au sérieux.

1 Voir le tableau récapitulatif de la correspondance, avec les cotes des documents, en fin de volume. Une lettre du directeur de l'Institut Pfeffel et de son adjoint Lersé a également été reproduite (n° 173).

**CATHERINE DE CHARRIÈRE DE SÉVERY (1741-1796)**

Catherine est la fille de Benjamin de Chandieu (1704-1784), capitaine au service de France, et de Françoise Charlotte Marie de Montrond (1722-1777), tous deux d'origine huguenote. Elle grandit entre Lausanne et le château familial de L'Isle. L'instruction étendue qu'elle reçoit durant sa jeunesse – littérature, langues anciennes, anglais, sciences et philosophie – lui donne une soif de connaissance intarissable[2]. Catherine aime le théâtre, la musique, les soirées en société et la lecture. La bibliothèque familiale, dont elle fait l'inventaire, compte le nombre respectable de 260 titres, en 690 volumes : mémoires et traités historiques y dominent, suivis de peu par les ouvrages littéraires (romans, poésie, écrits épistolaires, et littérature d'éducation), dont environ un tiers ont des femmes pour auteures. Les lectures de Catherine englobent ces divers genres. Elle se délecte d'un ouvrage en reliure dorée de Pope et se réjouit de la réception d'une nouvelle édition de Rousseau qu'elle dévore avec bonheur. Elle cite Le Tasse, M^me^ de Genlis ou M^me^ de Sévigné. Curieuse des affaires du monde, la jeune femme lit également des gazettes, telles le *Journal Helvétique* ou le *Journal politique*.

Avide épistolière, Catherine consacre de nombreuses heures à écrire. Il nous reste non moins de 700 lettres qu'elle a adressées aux membres de sa famille, en particulier à Angletine-Charlotte Chandieu-Villars, sa tante. Outre une correspondance nourrie, elle tient un journal qu'elle a commencé à 10 ans[3] dans lequel apparaît toute sa famille : son père, sa mère, sa jeune belle-mère Angélique de Beausobre (née en 1757) que son père épouse en 1780 contre l'avis de la famille, et ses sœurs, Henriette (1742-1767), Anne (1744-1814) et Pauline (1760-1840). Elle y mentionne également Benjamin Constant (1767-1830), fils de sa sœur Henriette, qui acquiert une notoriété fondée sur sa carrière à la fois politique et littéraire et la relation tumultueuse qui le lie, durant une partie de sa vie, à la femme de lettres Germaine de Staël.

2 Sur la base des documents du fonds Charrière de Sévery, à cette époque encore aux mains de la famille, William et Clara Charrière de Sévery ont été les premiers à dresser le portrait de Catherine (*La vie de société à Lausanne au XVIII^e^ siècle. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, publié en 1911 chez Bridel et réédité par Slatkine en 1978).

3 Catherine Charrière de Sévery, *Journal*, ACV [Archives cantonales vaudoises], P Charrière de Sévery, Ci 9-14 (dans les notes suivantes, nous n'indiquerons plus que le fonds Charrière de Sévery est déposé aux ACV). Anne-Marie Lanz a consacré son mémoire de master à la pratique diaristique de Catherine (*Dans le Fleuve de l'oubli : journal de Catherine de Charrière de Sévery*, University of Maryland, 2008) et sa thèse de doctorat à l'étude des lettres que Catherine a envoyées à Wilhelm à Colmar, éditées dans ce volume *« Je ne vous dirai point mon très cher fils » : correspondance de Catherine de Charrière de Sévery*, 1780-1783, ProQuest LLC, Ann Arbor, MI, 2016.

Catherine a 25 ans lorsqu'elle épouse Salomon de Charrière de Sévery (1724-1793), tout juste rentré d'Allemagne. De dix-sept ans son aîné, ce dernier a étudié à Bâle, deux ans durant, les mathématiques et le droit naturel sous la tutelle respectivement de Daniel Bernouilli et du théologien-philosophe Pierre Roques. Après un séjour à Paris, Salomon est engagé pour servir de gouverneur : auprès du fils du prince régnant Wolfgang-Ernst d'Isembourg-Birstein, pour commencer, puis des enfants du prince héréditaire Frédéric II et de la princesse royale Marie d'Angleterre, à la cour de Hesse-Cassel. Rentré une première fois à Lausanne en 1756, il est rappelé quatre ans plus tard à titre de chambellan de la princesse Marie, puis de gouverneur de la princesse Caroline de Danemark, future épouse de son ancien élève qui régnera sous le nom de Guillaume IX, sur le comté de Hanau-Münzenberg, puis sur le landgraviat de Hesse-Cassel. Vivant entre 1760 et 1763 à Copenhague, où se trouvent ses trois anciens élèves, il reprend ses fonctions d'éducateur auprès d'eux. Après son retour définitif à Lausanne, en 1765, Salomon conserve des liens suffisamment étroits avec la cour de Hesse-Cassel pour être nommé, sept ans plus tard, conseiller privé de Guillaume IX : une fonction qu'il exerce principalement depuis les bords du Léman par le biais d'une correspondance régulière[4].

Dès les débuts de leur mariage, Catherine prend une part prépondérante aux obligations sociales du couple au sein de la noblesse lausannoise. Elle organise dîners, soupers et assemblées auxquels les nombreux étrangers de passage sont conviés. Le salon qu'elle tient est un haut lieu de la vie de société dans le Pays de Vaud. Le médecin Auguste Tissot et l'historien Edward Gibbon, installé à Lausanne où il achève son œuvre majeure *Déclin et chute de l'Empire romain*, figurent parmi ses proches. La jeune femme se révèle par ailleurs une maîtresse de maison avertie, tenant les comptes du ménage, dirigeant la domesticité et supervisant les travaux de rénovation des diverses propriétés familiales[5]. Autant d'activités qu'elle mène de front avec une double maternité. Elle a 26 ans lorsque naît son fils Wilhelm, suivi trois ans plus tard de sa fille Angletine.

4 Le fonds de famille conserve aussi les lettres adressées par Guillaume IX à Salomon entre 1754 et 1792, P Charrière de Sévery, B 104/1374-1564.

5 Voir Kocher Girinshuti, 2017.

## WILHELM DE CHARRIÈRE DE SÉVERY (1767-1836)

Wilhelm, comme sa sœur Angletine, passe sa prime jeunesse non pas à Lausanne, mais à Mex, aux bons soins de son grand-oncle, Samuel de Charrière (1702-1780), et de sa grande-tante, Madeleine, née de La Tour du Pin. Répandu à l'époque, le placement d'enfants à la campagne présentait un double avantage : non seulement l'environnement naturel était réputé favoriser le développement d'un corps sain et robuste, mais l'éloignement de leur progéniture permettait aux parents de se livrer à leurs nombreuses obligations au sein de la société lausannoise. Parents et enfants se revoyaient toutes les deux ou trois semaines en moyenne, et parfois plus fréquemment. Catherine semble avoir souffert de leur séparation. « Samedi 21 je me suis arachée d'auprés de mon cher enfant, et revenu a Severy », note-t-elle dans son journal[6]. Elle y exprime également toute la tendresse qu'elle ressent à l'égard du jeune garçon alors âgé de 2 ans : « Nous sommes allés a Mex, le mimi nous a acablés d'amities, cet ange ! »[7]. Lorsque ses fonctions appellent Salomon de Charrière de Sévery à Hanau, chef-lieu de la principauté de Hesse-Cassel, où le couple demeure de juillet 1774 à mars 1775, Wilhelm est du voyage.

Se conformant à une pratique plébiscitée par l'aristocratie et réservée aux familles fortunées, les Charrière s'adjoignent les services d'un précepteur, Charles Hestermann, originaire de la ville d'Hanau. Sous sa direction, Wilhelm aborde les auteurs classiques. Il étudie les mathématiques, l'histoire, la géographie, et l'allemand. Il s'exerce à l'art épistolaire en écrivant des missives à ses parents et à ses proches, tout en s'initiant à la musique : il apprend le piano, une passion qu'il partage avec Catherine. Durant le séjour de Wilhelm à Colmar, cette dernière lui avoue du reste avoir « quasi abandonné » toute activité musicale, attendant son retour pour s'y remettre[8].

Wilhelm approche de ses 12 ans lorsque ses parents décident d'abandonner l'enseignement individuel pour le placer dans un établissement éducatif, et ce pour diverses raisons. Tout d'abord, des incertitudes planent sur leurs ressources financières. Le remariage du père de Catherine, après deux ans et demi de veuvage, fait en effet craindre la naissance d'un fils qui priverait ses filles nées de sa précédente union d'une part de leur part

6 Catherine de Charrière de Sévery, *Journal*, Ci 11, 21 octobre 1769.
7 *Ibid.*, 17 octobre 1769.
8 Lettre de Catherine à Wilhelm, 26 juin 1781, B 117/107.

leur héritage[9]. Et Catherine estime « considérable » la dépense que représente le salaire du précepteur. Les 1152 livres d'écolage annuel qu'affichent l'école militaire de Colmar paraissent représenter un avantage financier indiscutable[10]. Par ailleurs, et bien que Catherine et Salomon ne doutent pas des qualités pédagogiques d'Hestermann, sa fréquentation d'une jeune demoiselle de Vufflens-la-Ville, M^lle^ Sirvin, qu'ils n'approuvent pas, les pousse à cette séparation. Enfin, il faut préparer l'avenir du jeune homme et, à ce titre, les académies militaires ont le vent en poupe.

L'École militaire de Colmar, fondée en 1773, par Théophile Conrad Pfeffel, Alsacien adepte du philanthropinisme développé par Basedow[11], suscite un intérêt grandissant, attirant un nombre croissant d'élèves. Le livre des visites durant les années 1774 et 1792, date de la fermeture de l'école[12], contient plus de 2000 noms[13]. Y figurent notamment, outre ceux des parents intéressés à y placer leur progéniture, l'empereur Joseph II, le prince de Condé, la duchesse de Weimar, Johann Georg Schlosser – beau-frère de Goethe –, le marquis de la Salle ou encore le cardinal de Rohan. Le nombre d'étudiants ayant fréquenté l'école s'élève quant à lui à 288[14], soit plus de 40 élèves par année à son apogée. Parmi eux, 150 venaient de Suisse, dont 80 Alémaniques – tel le futur érudit Johann Jakob Lavater, ou Emmanuel Fellenberg, qui créera plus tard des établissements d'éducation

9 Catherine l'explique clairement à ses enfants dans un texte rédigé à leur intention le 17 janvier 1780, P Charrière de Sévery, Ci 15.

10 À cet écolage, il faut cependant ajouter de nombreux frais comme le montrent les comptes envoyés chaque quartier à Catherine et Salomon. Pour les trente-quatre mois passés par Wilhelm à l'institut, la famille payera un montant de 4959 livres, loin des 3168 livres prévues pour le seul écolage.

11 Dans une lettre adressée au philosophe suisse Isaac Iselin, datée du 16 mai 1773, Pfeffel rend compte de l'influence du pédagogue allemand sur ses propres principes: « Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que les ouvrages du respectable Basedow me serviront de boussole. Quel meilleur guide pourrais-je choisir ? », cité par Gabriel Brauener, *Pfeffel l'Européen, esprit français et culture allemande en Alsace au XVIII^e^ siècle*, Strasbourg, Nuée bleue, 1994, p. 52. Johann Bernhard Basedow était lui-même influencé par les idées éducatives jugées révolutionnaires proposées par Rousseau dans son ouvrage à succès *Émile ou de l'Éducation*, paru en 1762. Le Philanthropinum – l'institut d'éducation que Basedow ouvre à Dessau en 1774 – avait pour objectif affiché de mettre en pratique des principes tels que la volonté de s'appuyer sur l'activité et le raisonnement des enfants, d'inclure dans les programmes quotidiens des moments dédiés aux exercices physiques et de proscrire les châtiments corporels au profit de moyens plus positifs tels que l'émulation et les récompenses.

12 L'école se ferme en raison des événements post-révolutionnaires qui ne permettent plus à Pfeffel d'assurer la sécurité de ses élèves majoritairement nobles. Lui-même, et ce malgré ses sentiments républicains, est à un moment menacé par les Jacobins de sa ville. À cela se joint la dévaluation des assignats qui lui fait perdre une part importante de sa fortune, voir Schäfer, 2001.

13 Ce livre, conservé à la médiathèque de Colmar, a fait l'objet d'une édition par Heino Pfannenschmid publiée à Colmar en 1892: *Gottlieb Konrad Pfeffels, Fremdenbuch mit biographischen und Kulturgeschichtlichen Erläuterungen*.

14 D'après les chiffres établis par Braeuner, 1994, p. 61.

réputés à Hofwyl – et une vingtaine de Romands. Que l'institut recrute une part aussi importante de sa clientèle en Suisse s'explique par les liens étroits qu'entretient Pfeffel avec l'élite du pays, par le biais notamment de la Société helvétique à laquelle il adhère dès sa fondation, en 1761, et dont il exerce la présidence en 1785, après être devenu citoyen suisse en obtenant la bourgeoisie de la ville de Bienne (1782)[15].

Le choix des parents de Wilhelm de placer leur fils à Colmar n'a pu être que renforcé par la forte présence vaudoise à l'institut. Sur la vingtaine d'élèves romands recensés, 15 proviennent du Pays de Vaud[16]. Le Veveysan Ferdinand de Rovéréa assiste à l'essor spectaculaire de l'institut[17]. Il est suivi du futur agronome éclairé Jean Samuel de Loys, qui deviendra le beau-frère de Catherine. À son arrivée à Colmar, accompagné d'Hestermann, Wilhelm a pour compatriotes Antoine Blanchenay, Nicolas Roland et Jean-Jacques Couvreu de Deckersberg, fils de négociants, Antoine Charles de Gingins-Chevilly, fils de Wolfgang-Charles, futur trésorier du Pays de Vaud, Louis Frédéric Denis Pillichody, fils d'un conseiller et capitaine des dragons d'Yverdon. Quant à Pierre Charles et Jean Daniel de Loriol, fils de Rodolphe de Loriol, officier au service de Berne et de Sardaigne, ils le rejoignent moins de deux mois plus tard.

Quittant l'institut Pfeffel avec un certificat de sortie des plus élogieux, Wilhelm ne poursuit cependant pas ses études dans une université allemande, comme le font plusieurs de ses amis. Sa famille, qui envisage pour lui une carrière dans le préceptorat, l'envoie en Angleterre, sous la conduite d'Edward Gibbon, qui voit en lui le fils qu'il n'a jamais eu. Patronné par son mentor, le jeune homme perfectionne son anglais tout en s'exerçant à la sociabilité mondaine[18]. Mais les contacts noués en vue d'un engagement dans une cour – celles de Hesse-Cassel ou du Danemark, en particulier –

15 Huez, 1936.

16 Les ACV conservent des corpus de documents – moins importants que celui des Charrière de Sévery – relatifs au séjour à l'Institut de Pfeffel de quelques-uns d'entre eux, tels Jean Samuel de Loys (P Loys 2744), Antoine Charles de Gingins (PP 111/249-251) ou Pierre Charles de Loriol (PP 916 Loriol II Jean de).

17 Dans ses mémoires, il écrit : « La vogue méritée dont jouit dès son origine l'institut de Colmar porta rapidement le nombre des élèves de treize qu'ils étoient quand j'y entrai, à celui de cinquante quatre, maximum fixé par le prospectus », Ferdinand de Rovéréa, *Journal et Mémoires*, ACV, P Château de la Sarraz C 478/1-9. Ce texte a fait l'objet d'une édition, citée ici *Mémoires de F. de Rovéréa, colonel d'un régiment de son nom, à la solde de Sa Majesté britannique*, Berne : C. Stämpfli /Paris : F. Klincksieck, 1848, t. 1, p. 10.

18 Bardelli, 2017. De ce séjour les ACV conservent une abondante et minutieuse correspondance – 37 lettres en dix mois – de Wilhelm à ses parents.

ne se concrétisent pas. Ainsi, à l'exception d'un bref séjour en Italie en 1792, où il est invité à la cour du Royaume de Sardaigne, Wilhelm demeure-t-il à Lausanne. Il s'y marie, en 1806, avec Louise Perret, de Vevey, avec laquelle il a trois enfants : Anna Louise Pauline Angletine (1808-1872), Marie Pauline Alexandrine Wilhelmine (1810-1850) et Guillaume Louis Jean Sigismond (1813-1876).

Wilhelm partage dès lors son temps entre la gestion des domaines qu'il tient de ses parents et de son épouse – à Sévery, Mex et Burier – et une participation active à la vie politique cantonale. Il intègre l'Assemblée représentative provisoire du Pays de Vaud, à la Révolution, devient inspecteur des bâtiments, ponts et chaussées à Lausanne (1798-1800), puis membre du Grand Conseil vaudois dans les années 1820.

## L'ÉCOLE DE PFEFFEL : UNE FORMATION GLOBALE ET PARTICIPATIVE

L'École militaire de Colmar qu'intègre Wilhelm a été fondée par le pédagogue et homme de lettres Théophile Conrad Pfeffel (1736-1809). Il est secondé par François Christian Lersé (1749-1800), ancien précepteur de ses neveux, qui officie comme sous-directeur et secrétaire, puisque Pfeffel souffrait de cécité depuis l'âge de 20 ans. Grâce à l'aide de son épouse et de ses six enfants, en particulier sa fille Friederike, il a néanmoins pu publier toute une série d'œuvres dans une grande variété de genres – fables, ballades, romances, poèmes, petites pièces dramatiques, ouvrages historiques et didactiques, traductions –, s'érigeant en médiateur entre les cultures germanique et française. Ses principes pédagogiques novateurs ont paru dans un recueil d'anecdotes bilingues servant de livre de lecture et intitulé le *Magasin historique pour la Raison et pour le Cœur* (1764).

Destiné aux enfants protestants issus principalement de la noblesse, l'institut de Pfeffel reprend le modèle militaire (il devient Académie militaire en 1782), avec ses compagnies, grades, uniformes, exercices d'armes et parades. De fait, il prépare ses pensionnaires à la carrière des armes qui, en cette fin de XVIII$^{e}$ siècle, n'a rien perdu de son attrait. Dans le Pays de Vaud en particulier, où les charges politiques se limitent à l'échelon municipal ou régional, l'Académie militaire constitue une belle opportunité d'acquérir prestige et fortune.

Mais Pfeffel, qui enseigne pour sa part principalement la religion, a de plus hautes ambitions pour ses élèves. Il prône une formation globale de

l'être : « Notre institut n'est une école ni pour les érudits, ni pour les soldats, ni même pour les marchands, mais une pépinière pour tous ceux qui s'élèvent contre la médiocrité », explique-t-il ainsi au père d'un pensionnaire en février 1781[19]. À côté de l'instruction militaire, accompagnée des disciplines traditionnelles de l'éducation aristocratique que sont la danse et le manège, l'institut se distingue par l'enseignement des langues (allemand, français, latin et anglais) et par son riche programme de disciplines scientifiques et pratiques telles que l'architecture, le droit naturel, l'histoire, la statistique, et l'écriture. Wilhelm suit toutes ces leçons et complète son programme par des leçons privées de latin. Ce choix est dicté par la volonté de conserver ouverte toute option de carrière et même celle du droit pour laquelle la maîtrise de la langue latine est un prérequis indispensable. L'école propose en outre de petits voyages ou courses aux pensionnaires, une pratique de plus en plus courante dès la fin du XVIII[e] siècle dans les instituts d'éducation[20]. Enfin, les élèves prennent part aux bals et divertissements dans la région et pratiquent régulièrement l'art des visites, l'apprentissage de la vie de société constituant un point central de leur formation.

Les pensionnaires participent à la vie de l'institut lui-même. Les quatre compagnies qui le forment ont à leur tête un capitaine, un lieutenant et un adjudant qui sont choisis parmi les élèves. Un major et un aide-major, également recrutés parmi les élèves, sont chargés de diriger les exercices militaires. Seuls les pensionnaires méritants peuvent prétendre à ces grades. Enfin, émulation suprême, une « compagnie d'honneur », réunissant les élèves les plus « estimables », est élue par les pensionnaires. Elle est représentée dans l'organe dirigeant de l'institut. Wilhelm rêve d'en faire partie, et d'en porter le caractéristique béret à plumet blanc. Ferdinand de Rovéréa, qui a eu ce privilège quelques années plus tôt, évoque en détail la création de cette compagnie dans ses mémoires :

19 Lettre de Théophile Conrad Pfeffel à Jacob Sarasin, 26 février 1781, in Friedrich Schultz, *Gottlieb Conrad Pfeffel und die Militärschule in Colmar*, Colmar, Decker, 1907, p. 50. Traduction des éditrices.

20 Ce désir de proposer aux pensionnaires de petits voyages ou courses deviendra, dans les instituts d'éducation, une pratique de plus en plus courante dès la fin du XVIII[e] siècle, voir Candaux, 1996 ; ainsi que « Jeunesse et voyages », 2019.

*Monsieur de Pfeffel enjoignit un jour à ses élèves de lui remettre chacun en un billet cacheté les noms de douze de leurs camarades auxquels il reconnoissait le plus de mérite, intimant de ne consulter que soi, et accordant vingt quatre heures de réflexion. Ponctuellement obéi, il fait prier les principaux de la ville hommes et femmes à la cérémonie qui se préparait. La petite troupe étant en gala et sous les armes, Monsieur de Pfeffel annonce : que voulant adjoindre ses propres élèves à la surveillance de la police de l'institut, les douze d'entr'eux qui avaient réuni le plus de suffrages alloient devenir les juges de leur camarades et former une compagnie d'honneur dont chaque membre serait décoré d'une marque distinctive : que cette compagnie s'élirait un chef lequel outre diverses prérogatives aurait voix au sénat de l'institut composé des directeurs et gouverneurs et qui devait connaître des fautes graves.*[21]

Cette participation active des jeunes gens aux rouages disciplinaires et décisionnels témoigne de la volonté de mettre en place au sein de l'institut un modèle de fonctionnement « républicain » ainsi que le note, de façon rétrospective, l'un de ses premiers pensionnaires, Chrétien Hubert Pfeffel, neveu du fondateur :

*La constitution de l'établissement [...] avait pour base le principe alors à la mode d'enseigner aux enfants à se gouverner eux-mêmes. L'institut ressemblait donc à une république plutôt qu'à une monarchie : les supérieurs formaient la partie aristocratique de cette république et non son gouvernement absolu, et les élèves composaient la masse démocratique de l'association, à la législation et à l'administration judicaire de laquelle ils concouraient.*[22]

Non seulement les certificats de fin d'étude sont contresignés par les membres de la compagnie d'honneur, qui attestent de l'exactitude des observations rédigées par Pfeffel, Lersé et les enseignants, mais les punitions sont prononcées par le Sénat ou, dans les cas moins graves, par le conseil de guerre, un jury composé exclusivement des élèves et présidé par l'un d'eux sous la surveillance d'un supérieur qui officie comme syndic.

21 Ferdinand de Rovéréa, 1848, pp. 7-8.

22 *L'école militaire de Colmar pendant les années 1776-1779. Notice tirée des mémoires manuscrits de Chrétien-Hubert Pfeffel*, Mulhouse : Chez J. P. Risler, 1859, pp. 14-15.

## SYSTÈME DISCIPLINAIRE ET COMPTES RENDUS AUX PARENTS

Le système disciplinaire de l'institut comprend différentes sanctions appliquées suivant la gravité de la faute. Au début du mois, comme l'explique le répertoire des universités, académies, sociétés savantes européennes publié à Leipzig en 1795, chaque élève reçoit 24 jetons; toute infraction au code de l'école coûte un certain nombre de jetons qui se convertissent, à la fin du mois, soit en une amende soit en une mauvaise note[23]. Wilhelm en fait l'expérience : « Tu m'écris de te dire pourquoi j'ai payé deux fiches[24] et trois jetons, répond-il à sa mère : une fiche à table pour avoir renversé un peu d'eau, pour l'autre, je te jure que je ne m'en ressouviens pas; pour les jetons, c'est quand on polissonne dans les leçons. Comme Montmollin, je suis mêlé parmi sans avoir fait rien souvent, et puis pour corriger, pour ne pas se ressouvenir quand l'on me questionne, à la fin de la leçon. Voilà pourquoi je paie mes jetons. »[25]

Les élèves enfreignant les règles de l'institut se voient infliger le port d'un sarrau, longue blouse de toile grossière. Au port du sarrau peut s'ajouter celui du bonnet, pour une mauvaise note ou pour un écart de conduite. Lorsqu'un pensionnaire ne s'est pas comporté de façon raisonnable, il est relégué, lors des repas, à la « petite table », ou table des enfants. Les cas les plus graves sont punis par le « caveau » : l'élève est enfermé dans une espèce de cage[26]. Pour avoir « fait le train avec les autres à table », le camarade neuchâtelois de Wilhelm, François Georges de Montmollin, est ainsi « condamné au sarrau, la chaîne, trois jours de prison sans pouvoir sortir sous aucune raison, de la soupe, du pain, de l'eau pour toute nourriture »[27].

S'inspirant de la proportionnalité des peines promue par Cesare Beccaria dans son traité *Des délits et des peines* (1764), l'institut met l'accent sur l'intégration/exclusion de la communauté et sur l'effet de la honte, bannissant les punitions corporelles. Il promeut également l'égalité, outre par son système méritocratique, par l'article 10 de son règlement, selon lequel il n'accorde aucune « de ces distinctions qui ne tiennent qu'à la naissance & à la fortune ». Meuble précieux et objets de

23 Wildmerding, 1795, p. 109.

24 Selon le dictionnaire de l'académie française (1762), fiches et jetons sont utilisés dans les jeux d'argent comme contremarque.

25 Lettre de Wilhelm du 29 juin 1780, n° 14.

26 Pfeffel, 1859, pp. 15-16.

27 Lettre de Wilhelm du 29 juin 1780, n° 14.

luxe sont proscrits tout comme l'engagement de domestiques personnels. Et l'obligation du port de l'uniforme participe du même principe : il s'agit d'éviter faste et jalousie[28].

L'établissement se réclame d'une atmosphère familiale sous la conduite ferme, mais affectueuse, de son fondateur qui incarne la figure paternelle, juste et bonne, auquel les jeunes pensionnaires se doivent de manifester toute leur confiance. Cette confiance est également la clé du rapport avec les parents. Pfeffel et Lersé leur écrivent régulièrement, au moins quatre fois par année, pour leur rendre compte non seulement des progrès intellectuels de leur fils, mais aussi des différentes facettes de leur personnalité. Les parents reçoivent un tableau listant les différentes matières et les appréciations obtenues, complété par un commentaire plus général portant sur les progrès, les problèmes particuliers rencontrés et l'état de santé du pensionnaire[29]. L'institut cherche aussi à répondre aux attentes des parents en matière de nouvelles directes de leurs enfants. Tous les pensionnaires sont contraints de leur adresser une fois par mois une lettre, relue par l'instituteur. L'exercice ne semble toutefois avoir été pris au sérieux ni par Wilhelm ni par ses enseignants, puisque la plupart du temps le jeune homme se borne à y indiquer qu'il ne dira rien ce jour-là, s'agissant de sa « lettre du mois ». Une seule de ces lettres, rédigée à la fin de l'année 1780, semble faire exception. Wilhelm s'y répand en vœux de circonstance :

> *Ma très chère Maman, c'est avec bien du plaisir que je vois arriver le Nouvel An parce que je puis t'assurer de nouveau des vœux sincères que je fais continuellement pour toi. Tu ne saurais t'imaginer les vœux que je fais pour la conservation de ta précieuse santé et pour ton bonheur. J'espère que ta santé est bonne. Je ne sais si papa est revenu de Berne et s'il m'a envoyé le thé que je t'avais demandé, mais je ne l'ai point reçu. Écris-moi, s'il te plaît, s'il me l'a envoyé ou s'il s'est perdu. Mes compliments à ma chère sœur. Je suis, ma très chère Maman, votre fidèle Wilhelm.*

28 *Tableau de l'école académique de Colmar*, ACV PP 916/90, article X.

29 Tous les tableaux de quartier ont été conservés dans le fonds Charrière de Sévery, sous les cotes Acc 119-209 et Cj 1. Catherine retourne parfois ces envois à Wilhelm, pour qu'il en prenne connaissance. Au tableau de quartier est joint un certificat attestant de la bonne santé dont jouit le pensionnaire conservé également sous la cote Acc 119-209.

Mais l'*addendum* ne laisse planer aucun doute :

*<u>Tourne, s'il te plaît</u>.*
*Ceci n'est que ma lettre du mois, ainsi elle ne signifie rien, je l'ai écrit à la hâte parce qu'on donne les lettres du mois à 1 heure, et si on n'en a point, on est puni. Cette lettre a été vue, je te récris cet après-midi pour la poste de demain. Adieu chère Maman.*[30]

À l'exception de cette lettre mensuelle, le courrier entre Colmar et Lausanne circule sans contrôle ni censure. Il arrive à Wilhelm de demander à sa mère d'ajouter à son prochain envoi quelques lignes à l'intention de Pfeffel, qu'il la prie de rédiger sur une feuille à part afin de garder le reste pour lui. Quant à ses propres lettres aux siens, elles ne sont relues par aucun enseignant avant leur envoi. Ce qui augmente incontestablement leur intérêt.

## GRANDIR EN ÉCRIVANT

La correspondance privée prend au XVIII[e] siècle, moment où les liens intrafamiliaux se voient particulièrement valorisés, une place à part. Wilhelm en maîtrise incontestablement les codes. C'est qu'à peine les enfants débutaient les cours d'écriture, ils étaient encouragés à cet exercice, l'art épistolaire constituant dans les milieux de la haute bourgeoisie et de la noblesse une compétence indispensable. Pour avoir de la valeur, les lettres enfantines se devaient d'être des productions personnelles, rédigées dans un style simple et naturel, en dehors du contrôle d'un adulte[31]. Expression de la relation de proximité en passe de devenir la norme dans le rapport parents-enfants, elles signalent aussi, dans le cas qui nous intéresse, ses inflexions.

Âgé de 13 ans lorsqu'il rejoint l'institut Pfeffel, Wilhelm en a 16 lorsqu'il quitte l'établissement. Les lettres qu'il envoie témoignent de plusieurs phases de l'émancipation – attendue – du jeune homme : de l'ennui à la rébellion qui marquent les premiers mois, au retour à

30 Lettre de Wilhelm à ses parents, 31 décembre 1780, P Charrière de Sévery, B 104/2519. Dans la lettre rédigée librement un jour plus tôt, il lui exprime ses sentiments d'une tout autre manière : « Il serait bien inutile, mon excellente Maman, de te dire tous les vœux que je fais pour toi et tu dois connaître le cœur de ton fils qui ne bat et qui ne vit que pour toi. Tu dois le connaître. », P Charrière de Sévery, B 104/2518.
31 Voir sur le sujet Ruberg, 2011.

l'obéissance, corollaire à une distanciation qui s'accroît les deux dernières années; enfin l'accession à la maturité qu'accompagne la préparation à son retour, au printemps 1783. La distance qui s'installe se perçoit dans le rythme d'écriture. Il ne cesse de s'espacer. Si, pendant sa première année à Colmar, Wilhelm rédige en moyenne une lettre tous les quatre jours et demi, soit quasiment à « chaque poste » – le lundi et le vendredi, jours de départ du courrier[32] –, cette moyenne tombe à une lettre tous les treize jours et demi pour l'année 1782. Et encore, seuls les rappels à l'ordre de Catherine – et, en cas de nécessité, de Salomon lui-même – ou les besoins financiers du pensionnaire assurent le maintien de la correspondance.

Les parents ne sont pas dupes. « J'insiste très fortement, mon cher Wilhelm, à ce que tu sois plus actif que tu n'es, prescrit Salomon à son fils. Par exemple que, dans l'espace de huit jours depuis la réception de cette lettre, il faut que tu en écrives une à Crommelin, une à ta tante de Villars et une à ton grand-père. »[33] Quant à Catherine, elle fait remarquer début 1783 avec une pointe d'amertume à son fils : « Dès que tu n'es agité par rien à nous demander, tu ne peux plus écrire. »[34]

Wilhelm fait la sourde oreille aux attentes maternelles relatives à de « grandes bonnes lettres » contenant force détails relatifs à la vie de l'institut. Après les premiers mois durant lesquels ses lettres interminables sont destinées à émouvoir sa mère et à l'engager à le retirer de cet établissement qu'il déteste – au point de souhaiter « pouvoir détruire Colmar et l'institut »[35] – le jeune homme donne à sa correspondance un tour utile : il annonce ses distinctions et les nouveaux grades obtenus, évoque les divertissements auxquels il assiste et informe sa mère des événements politiques qu'elle semble ignorer. Catherine doit beaucoup insister – et même à l'occasion menacer – pour obtenir des informations sur les cours suivis, son état de santé et ses relations avec ses camarades. Ses recommandations quant à la confidentialité de leur correspondance – qu'elle conjure Wilhelm de détruire pour éviter les indiscrétions – ne sont pas davantage suivies, puisque sur l'ensemble de la correspondance, les lettres manquantes (détruites ou perdues) ne semblent pas dépasser la dizaine.

32 Les lettres entre Colmar et Lausanne mettent trois à quatre jours pour arriver à destination.
33 Lettre de Salomon à Wilhelm, 23 novembre 1781, n° 120.
34 Lettre de Catherine à Wilhelm, 10 janvier 1783, n° 162.
35 Lettre de Wilhelm à Catherine, 12 juin 1780, n° 9.

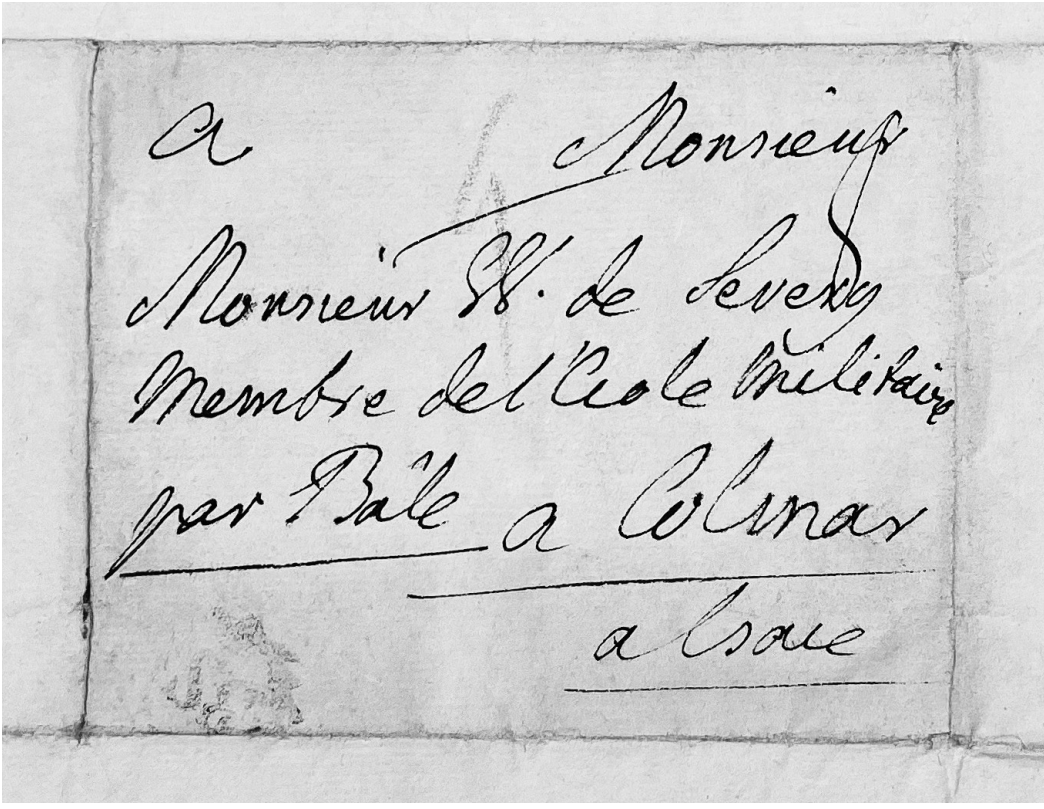
Wilhelm se donne plus de peine pour alimenter l'intérêt de sa mère pour la politique, en lui parlant de la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783) : une guerre qu'il lit sous le prisme resserré du conflit franco-anglais. Mais aussi dans la perspective d'un pensionnaire d'école militaire que la guerre divertit, comme il l'écrit ingénument à Catherine, en février 1781 : « Je suis bien aise que pendant ma vie, il soit arrivé une guerre. L'on l'appellera la guerre de 81. Je me réjouis de voir comme tout cela finira. » De son côté, Catherine informe, plusieurs mois durant, son fils de l'évolution des troubles politiques genevois. Ceux-ci mettent aux prises les Représentants – bourgeois soucieux d'élargir les droits politiques –, les Négatifs ou Constitutionnaires – aristocrates et magistrats aspirant au statu quo –, et les Natifs, qui ont récemment reçu les droits conférés par la citoyenneté, au grand dam des Négatifs. Ces derniers se battent contre ce changement, allant jusqu'à en appeler à Versailles pour faire régner l'ordre. Les Représentants combattent de leur côté l'élection à vie des conseillers et cherchent à redonner du pouvoir au Conseil général. L'agitation sociale qui inquiète bien au-delà des murs de la ville conduit à L'Édit de pacification du 21 novembre 1782, imposé sous la menace des armes et par l'appui à la fois de la monarchie française et des gouvernements bernois et zurichois, qui supprime les acquis des Représentants.

Passées les difficultés des premiers mois qui l'obligent, pour encourager son fils, à écrire à un rythme soutenu, la correspondance de Catherine s'espace elle aussi. En 1782, elle se limite à 18 lettres, soit environ une lettre tous les vingt jours. Certes, Catherine n'est pas seule à écrire, Angletine et Salomon comblent d'une certaine façon les lacunes[36]. Mais quoi qu'il en soit, la mère ne combat visiblement pas la distance mise entre eux par son fils : elle accompagne, à distance, l'évolution de leurs rapports.

Grâce à la qualité de la relation entre Wilhelm et ses parents, qui favorise l'expression des sentiments, entre affection et fermeté, le lecteur d'aujourd'hui est invité, à travers ces lettres, à pénétrer à la fois l'univers familial et social et le moi intime des correspondants. Précieuses, par leur qualité, leur durée et leur ampleur – on possède peu de correspondances

36 Les 30 lettres conservées d'Angletine à Wilhelm (B 906-936) n'étant pour la plupart pas datées, elles n'ont pas été répertoriées dans le tableau de la correspondance présenté à la fin de l'ouvrage.

mère-fils aussi volumineuses et suivies pour le XVIII[e] siècle[37] –, elles constituent un corpus unique, qui nous en apprend beaucoup sur l'expérience vécue par un jeune pensionnaire, à un moment où se cristallisent les débats sur la meilleure façon de former le futur citoyen.




Adresse de Wilhelm à l'institut, Lettre de Catherine du 28-29 septembre 1780, P Charrière de Sévery, B 117/78.

37 En Hollande, la correspondance échangée au sein de la famille Van Hogendorp dans les années 1770, par la mère de famille et deux de ses fils placés à l'école des cadets de Berlin en constitue un autre exemple, voir Madeline van Strien-Chardonneau, « Correspondance de Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834) avec sa mère Caroline van Haren (1741-1812). Une formation morale, intellectuelle et sociale par le biais du français langue seconde », in *French as Language of Intimacy in the Modern Age*. Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine, Madeleine van Strien-Chardonneau and Marie-Christine Kok (éd.), Amsterdam University Press, 2017, pp. 67-85.

# PRINCIPES D'ÉDITION

Pour cette édition, nous avons choisi de respecter l'ordre chronologique des dates de rédaction des lettres. Cette décision peut poser quelque problème au lecteur pour l'année 1780, où tant la mère que le fils répondent à un message alors qu'une lettre suivante est en chemin. Mais ce problème disparaît dès 1781 avec l'espacement graduel des lettres. Le tableau récapitulatif de la correspondance, en fin de volume, permet de mieux visualiser cet échange épistolaire. Les lettres retenues ont été publiées dans leur intégralité. Leur choix a été dicté par leur intérêt intrinsèque. Les lettres du mois – exercice obligé au sein de l'institut, lues par les professeurs avant d'être postées, toutes lapidaires et sans contenu – ont ainsi été écartées de même que les lettres jugées répétitives.

Pour permettre une lecture aisée, des interventions importantes ont été réalisées par les éditrices. Les fautes d'orthographe et usages vieillis (enfans, sentimens,…) – nombreux tant chez Wilhelm que chez Catherine – ont été corrigées sans que cette intervention ne soit signalée. Quelques expressions, qui ont été corrigées, méritent d'être ici mentionnées : « à cette heure » que Catherine écrit systématiquement « asteure », « première lettre » que Wilhelm utilise pour « prochaine lettre », « Ste-Mitouche », employée pour Sainte-Nitouche et « sans dessus dessous » pour « sens dessus dessous ». Les noms propres, très fréquemment orthographiés de façon aléatoire et variée, ont été corrigés et modernisés. Les noms de lieu ont été remplacés par les noms actuels. Les terminaisons verbales -ois et -oit ont été remplacées par les formes actuelles -ais et -ait et les temps des verbes ont été corrigés. Les accents ont été systématiquement restitués. L'emploi des majuscules a été uniformisé suivant l'usage actuel. Les abréviations ont été résolues et les mots ligaturés ont été séparés. Les mots oubliés qu'il était possible de déduire du sens ou les mots manquants en raison de dé-

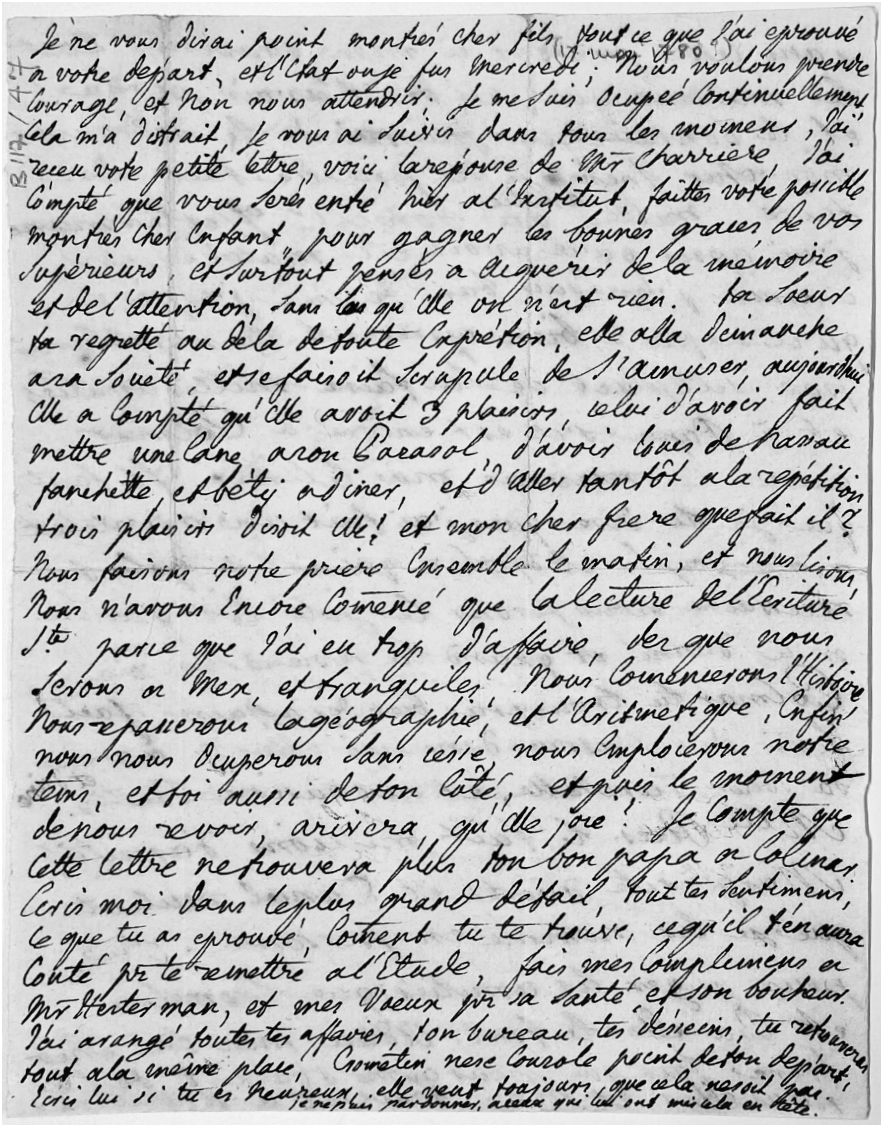
chirures ou de taches sur le papier ont été restitués entre crochets. Lorsque la lecture s'est révélée impossible, le mot ou passage manquant a été signalé par des points de suspension encadrés par des crochets.

Afin d'alléger le texte, les éditrices ont choisi de séparer le contenu de chaque lettre en paragraphes et ont inclus ou replacé une ponctuation parfois aléatoire dans les textes originaux. En revanche, la syntaxe des épistoliers a été conservée, même si elle est parfois erronée.

Les « Monsieur » et « Madame » ont été systématiquement abrégés. Chiffres et nombres ont en principe été écrits en toutes lettres à l'exception des montants, des heures, des distances, des âges et des dates.

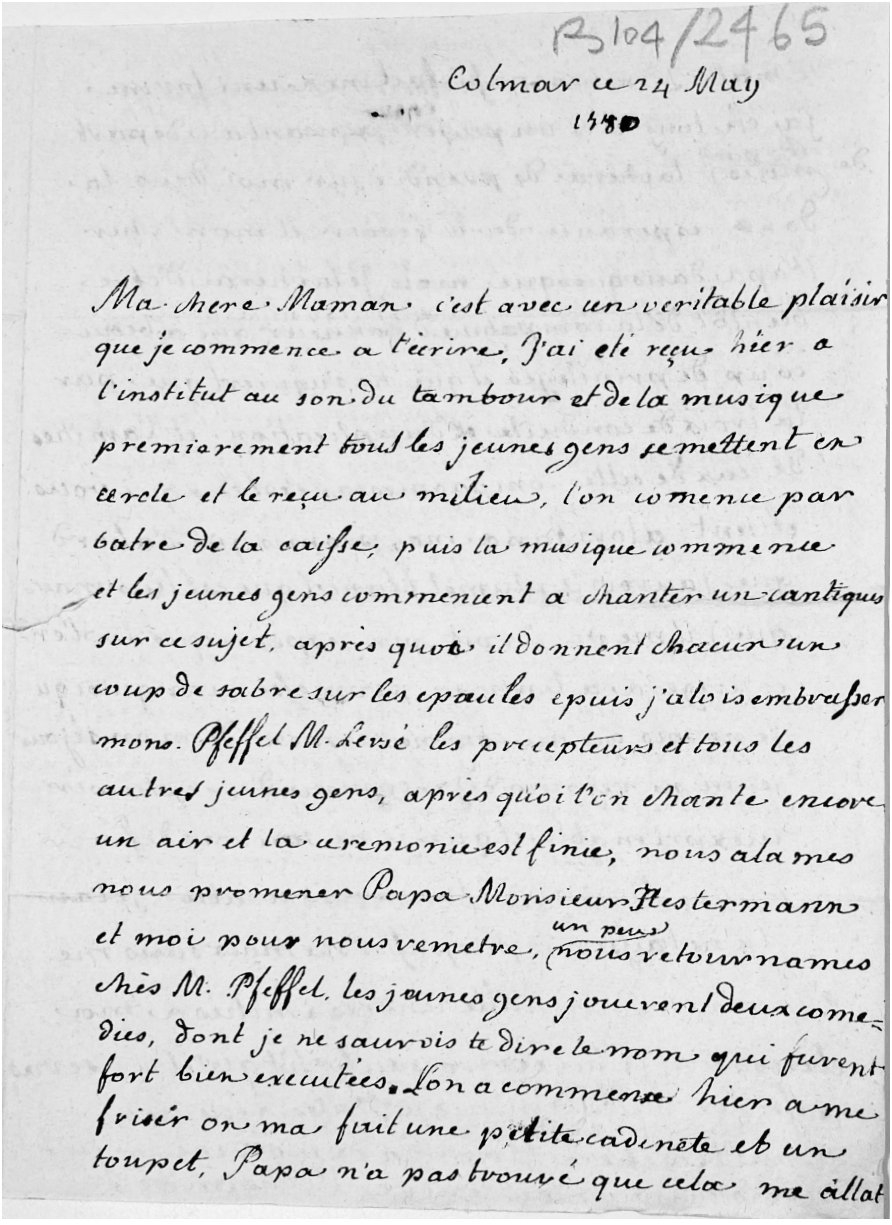
Les ajouts réalisés sur la lettre, dans les marges, au haut ou au bas de la lettre ont été inclus dans le texte sans que ne soient signalées ces informations formelles. Les *Addenda* rédigés sur des petits billets glissés dans les lettres ont été signalés de la sorte : *[Add.]*. Les erreurs de dates faites par les correspondants ont été corrigées dans le texte. Le tableau en fin de volume indique tant les erreurs que la datation exacte.

Voir ci-après la mise en parallèle d'un extrait de deux lettres, l'une rédigée par Catherine et l'autre par Wilhelm, retranscrites de façon diplomatique.



Première lettre de Catherine à son fils qui vient de rejoindre l'école de Pfeffel, 21 ou 22 mai 1780, P Charrière de Sévery, B 117/47.

Je ne vous dirai point montrès cher fils tout ce que j'ai eprouvé a votre départ, et l'etat ou je fus mercredi ; Nous voulons prendre courage, et non nous attendrir ; je me suis ocupeé continuellement, Cela m'a distrait, Je vous ai suivis dans tous les momens, J'ai reçu votre petite lettre, voici la réponse de Mr Charrière, J'ai compté que vous serés entré hier à l'Institut, faittes votre possible montrès cher enfant, pour gagner les bonnes graces de vos supérieurs et surtout pensés a acquérir de la mémoire et del'attention, sans la qu'elle on n'est rien. ta sœur ta regretté au dela de toute Exprétion, elle alla dimanche asa Société, etsefaisoit scrupule des'amuser, aujourd'hui Elle a Compté qu'elle avait 3 plaisirs, celui d'avoir fait mettre une Cane à son Parasol, d'avoir louis de Nassau, fanchette et béty adiner, et d'aller tantôt a la repétition trois plaisirs disait-elle ! et mon cher frere quefait il ? Nous faisons notre priere ensemble le matin et nous lisons, Nous n'avons Encore comencé que la lecture de l'Ecriture Ste, parce que j'ai eu trop d'affaires, des que nous serons a Mex, et tranquiles, Nous Commencerons l'Histoire, Nous repasserons la géographie, et l'Arithmétique, Enfin, nous nous Ocuperons sans césse, nous Emploierons notre tems, et toi aussi de ton Côté, Et puis le moment de nous revoir, arrivera, qu'elle joie ! Je Compte que Cette lettre netrouvera plus tonbon papa a Colmar. Ecris moi dans leplus grand détail, tous tes sentimens, ce que tu as éprouvé, Comment tu te trouves, cequ'il t'en aura couté pr te remettre al'Etude, fais mes Complimens a Mr Hesterman, et mes vœux pr sa santé et son bonheur. J'ai arrangé toutes tes affaires, ton bureau, tes désseins, tu retrouveras tout à la même place, Crommelin ne se Console point de ton départ, Ecris lui si tu es heureux. elle veut toujours que cela nesoit pas. Je ne puis pardonner, aceux qui lui ont mis cela en tête.



B 104/2465

Colmar ce 24 May
1780

Ma chere Maman c'est avec un veritable plaisir que je commence a t'ecrire, J'ai été reçu hier a l'institut au son du tambour et de la musique premierement tous les jeunes gens se mettent en cercle et le reçu au milieu, l'on comence par batre de la caisse, puis la musique commence et les jeunes gens commencent a chanter un cantique sur ce sujet, après quoi il donnent chacun un coup de sabre sur les epaules epuis j'alois embrasser mons. Pfeffel M. Lévé les precepteurs et tous les autres jeunes gens, après quoi l'on chante encore un air et la ceremonie est finie, nous alames nous promener Papa Monsieur Flestermann et moi pour nous remetre, un puis nous retournames chés M. Pfeffel, les jeunes gens jouerent deux comedies, dont je ne saurois te dire le nom qui furent fort bien executées. L'on a commencé hier a me friser on ma fait une petite cadenète et un toupet, Papa n'a pas trouvé que cela me allat

Première lettre de Wilhelm à Catherine, 24 mai 1780, P Charrière de Sévery, B 104/2465.

Colmar ce 24 May 1780

Ma chere Maman c'est avec un veritable plaisir que je commence a t'ecrire. J'ai eté reçu hier a l'institut au son du tambour et de la musique premierement tous les jeunes gens se mettent en cercle et le reçu au milieu, l'on comence par batre de la caisse, puis la musique commence et les jeunes gens commencent a chanter un cantique sur ce sujet, après quoi il donnent chacun un coup de sabre sur les epaules epuis j'alois embrasser mons. Pfeffel M. Lersé les precepteurs et tous les autres jeunes gens, après qu'oi l'on chante encore un air et la ceremonie est finie, nous alames nous promener Papa, Monsieur Hestermann et moi pour nous remetre un peu. nous retournames chès M. Pfeffel. les jeunes gens jouerent deux comedies, dont je ne saurois te dire le nom qui furent bien executées. L'on a commencé hier ame friser on ma fait une petite cadenete et un toupet. Papa n'a pas trouvé que cela me allat […]

# CORRESPONDANCE

## LETTRE 1
### DE CATHERINE

[Lausanne, dimanche 21 ou lundi 22 mai 1780]



Je ne vous dirai point, mon très cher Fils, tout ce que j'ai éprouvé à votre départ, et l'état où je fus mercredi ; nous voulons prendre courage et non nous attendrir ; je me suis occupée continuellement, cela m'a distraite. Je vous ai suivis dans tous les moments, j'ai reçu votre petite lettre, voici la réponse de M. de Charrière[1].

J'ai compté que vous serez entré hier à l'institut. Faites votre possible, mon très cher Enfant, pour gagner les bonnes grâces de vos supérieurs, et surtout pensez à acquérir de la mémoire et de l'attention, sans lesquelles on n'est rien. Ta sœur t'a regretté au-delà de toute expression. Elle alla dimanche à sa société et se faisait scrupule de s'amuser. Aujourd'hui, elle a compté qu'elle avait trois plaisirs, celui d'avoir fait mettre une canne à son parasol, d'avoir Louis de Nassau[2], Fanchette[3] et Betty[4] à dîner, et d'aller tantôt à la répétition. « Trois plaisirs » disait-elle, « et mon cher frère, que fait-il ? » Nous faisons notre prière ensemble le matin et nous lisons. Nous n'avons encore commencé que la lecture de l'Écriture sainte, parce que j'ai eu trop d'affaires. Dès que nous serons à

1 Henri César de Charrière (1741-1818), cousin de Salomon, seigneur de Senarclens, membre du Conseil des Soixante et des Deux-Cents à Lausanne, major puis général au service sarde et futur châtelain de Cossonay.

2 Louis Philippe Charles de Nassau (1769-1794), fils d'Anne de Nassau, sœur de Catherine, et du comte Lodewijk Theodoor de Nassau. Le couple s'était uni en avril 1768, quelques mois après le décès de la première épouse du comte.

3 Gertrude Françoise Élisabeth de Nassau (1768-1837), dite Fanchette, née du premier mariage de Lodewijk Theodoor de Nassau avec Jeanne Françoise Élisabeth de Crousaz, qui meurt en couches en février 1768.

4 Élisabeth de Crousaz, dite Betty, amie d'Angletine.

Mex, et tranquilles, nous commencerons l'histoire. Nous repasserons la géographie et l'arithmétique. Enfin, nous nous occuperons sans cesse, nous emploierons notre temps, et toi aussi de ton côté. Et puis le moment de nous revoir arrivera, quelle joie !

Je compte que cette lettre ne trouvera plus ton bon papa à Colmar. Écris-moi dans le plus grand détail tous tes sentiments, ce que tu as éprouvé, comment tu te trouves, ce qu'il t'en aura coûté pour te remettre à l'étude. Fais mes compliments à M. Hestermann et mes vœux pour sa santé et son bonheur. J'ai arrangé toutes tes affaires, ton bureau, tes dessins, tu retrouveras tout à la même place. Crommelin[5] ne se console point de ton départ. Écris-lui si tu es heureux, elle veut toujours que cela ne soit pas. Je ne puis pardonner à ceux qui lui ont mis cela en tête.

[De la main d'Angletine] Sans cesse présent à mon souvenir, tout le malheur que j'ai de t'avoir perdu et le bonheur que j'aurai de retrouver mon cher frère. Je te prie de faire mille amitiés[6] au bon M. Hestermann. J'ai appris qu'il avait été malade en chemin, j'en suis bien fâchée. J'espère qu'il se porte bien à présent. Tu n'oublieras pas s'il te plaît de lui faire mille amitiés et à papa, s'il est encore à Colmar, quand tu recevras ma lettre. Il faut que je te dise que j'ai fait un mantelet à ma poupée et après ce qui est le plus nécessaire, nous ferons le joli lit que tu m'as donné et quand tu reviendras de Colmar, tu trouveras bien des affaires faites.

Louis de Nassau dîne ici mardi avec sa sœur Fanchette et sa cousine Betty et Drine[7]. M^lle^ Rechsteiner[8] te fait millions d'amitiés. Marguerite, Judith et Daniel[9] veulent que je les nomme en personne. Tu peux juger les amitiés que Crommelin et Babelle[10] te font. Adieu, mon très cher Frère. Fais que nous ayons souvent de tes nouvelles et pense souvent à Angletine.

5 Élisabeth Crommelin (1711-1787), fille de Pierre, pasteur et professeur de belles lettres à l'Académie de Genève, domiciliée à Plainpalais à Genève, mais résidant fréquemment chez les Charrière de Sévery. William et Clara de Sévery avancent l'hypothèse qu'elle avait été l'institutrice de Wilhelm et Angletine, voir William et Clara de Sévery, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle: Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, Lausanne, Bridel, 1911, vol. 2, p. 360. Voir également Jacques Augustin Galiffe, *Notices générales sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, Genève, Barbezat, 1829, vol. 7, p. 89. Wilhelm lui donne le nom de « tante Crommelin » sur un petit billet conservé dans les archives, P Charrière de Sévery, Bh 35.

6 Le mot « amitiés » a été ajouté en interligne, très vraisemblablement par Catherine puisqu'écrit d'une autre main.

7 Alexandrine Louise Charlotte Lisette de Grancy de Senarclens (1768-1851). Elle épouse Charles Louis Masset en 1790.

8 M^lle^ Rechsteiner, préceptrice d'Angletine, engagée en juillet 1779 par l'intermédiaire de la romancière Isabelle de Charrière, cousine par alliance de Salomon. Voir la lettre d'Isabelle à Catherine, 12 juin 1779, P Charrière de Sévery, B 104/2377, éditée dans Figeac et Le Mao, 2020, pp. 219-220.

9 Personnel de maison.

10 Élisabeth Roux, dite Babelle, proche amie de la famille, fréquemment associée à Élisabeth Crommelin.



Portrait de Catherine de Charrière de Sévery, par Johann Heinrich Tischbein, 1775, huile sur toile, 37,5 x 47,5 cm. coll. privée. Photo Marc Vanappelghem.

# LETTRE 2
## DE SALOMON ET WILHELM

[Colmar, dimanche 21 mai 1780]



[De la main de Salomon] Voilà justement M. Johannot, qui n'est pas M. Jeannot C. H., qui part demain pour Lausanne, et qui te dira que nous sommes arrivés dans ce moment en fort bonne santé. Nous sommes trois cœurs fort gros de vous avoir quittés, encore faut-il faire bonne mine. J'ai tâché de réjouir ma troupe du mieux que j'ai pu, et je n'y ai pas parfaitement réussi. Hestermann était le plus coriace : il a fait la plus grande partie du chemin à pied, à cause d'un violent mal de tête et mal de cœur qui l'a fait regonincher dans ces longs bois de Bémont[11]. Nous avons voulu nous arrêter à Boussens pour embrasser le seigneur du lieu, qui est à Lausanne. Nous nous sommes arrêtés à Goumoëns pour faire rafraîchir nos chevaux et par occasion nous avons fait cuire sept œufs au miroir dont trois pour M. Wilhelm, du beurre frais, une bouteille de vin, ma foi un repas délicieux.

Nous avons trouvé un chemin de toute horreur, épouvantable dans les bois et un peu partout ; enfin, nous sommes arrivés en parfaite santé ici à 6 heures et demie. Wilhelm avait oublié de prendre congé de Charrière, ce qui m'a fait venir les cornes à la tête ; je le lui fais réparer par un billet que tu lui enverras.

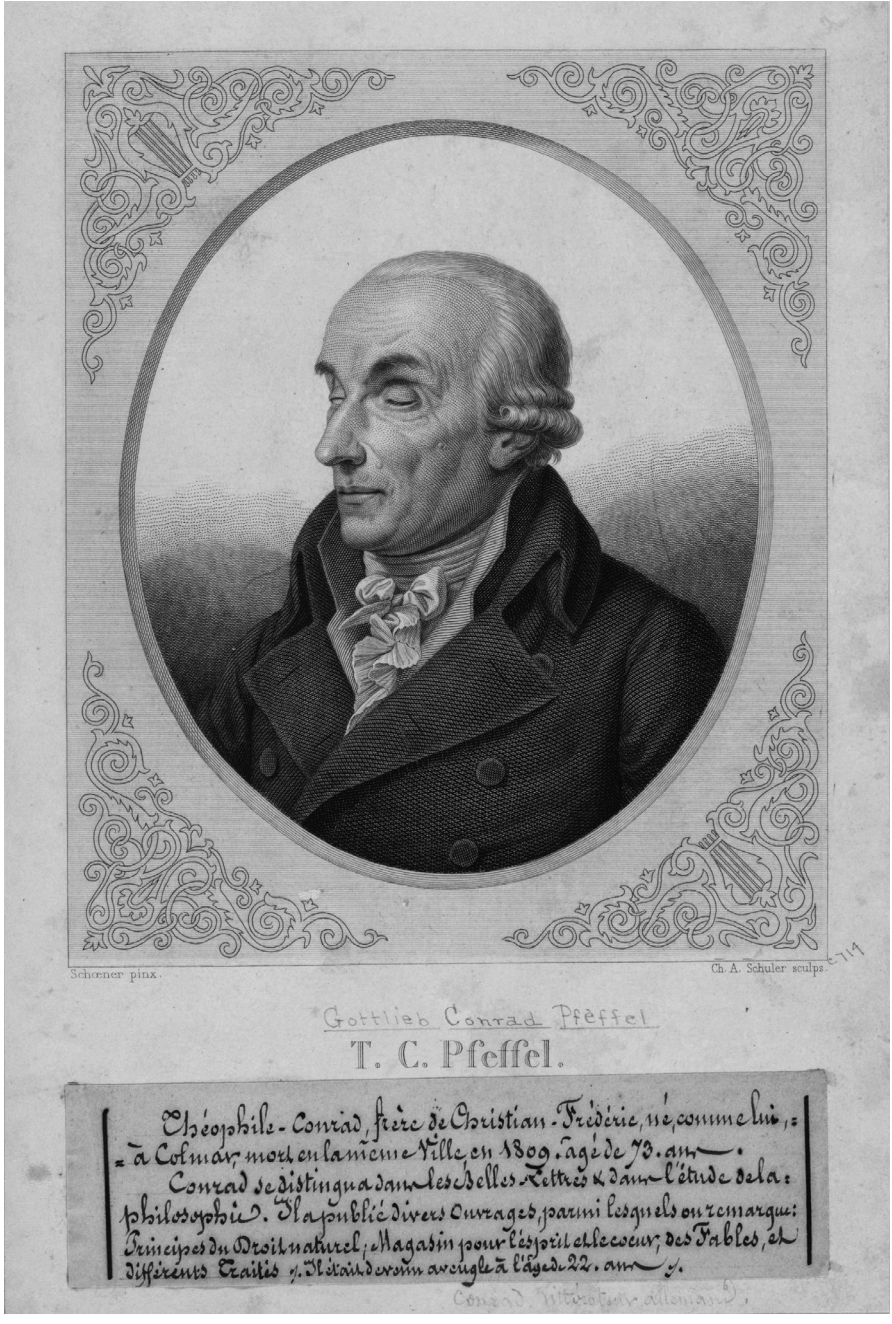
Je ne saurais t'exprimer, mon cher Ange, tout ce qu'il m'en a coûté pour partir ce matin. S'il plaît à Dieu, dans quinze jours, nous nous rejoindrons.

[De la main de Wilhelm] Ma très chère Maman. Nous sommes arrivés en bonne santé, nous avons beaucoup pensé à toi sur la route, mais nous n'avons pas voulu nous attrister. Je me flattais toujours de l'espérance que tu me viendrais voir à Colmar. Fais mille tendres amitiés à ma sœur, Crommelin, Babelle et M^lle^ Rechsteiner. Ne m'oublie pas auprès de Daniel et des servantes qui ont été si sensibles à mon départ. M. Hestermann m'a chargé de beaucoup de compliments pour la maison. Adieu, ma très chère et précieuse Maman et crois que je serai toujours ton Wilhelm.

11 Le Bémont, village des Franches-Montagnes, dans l'actuel canton du Jura.



Portrait de Wilhelm de Charrière de Sévery, attribué à Johann Heinrich Tischbein, vers 1775, huile sur toile, 48 x 38 cm, coll. privée. Photo Marc Vanappelghem.




Estampe de Théophile Conrad Pfeffel, réalisée par Ch. A Schüler, s.d,
Perkins School for the Blind Archives, Watertown, Massachusetts, États-Unis.

# LETTRE 3
## DE WILHELM

Colmar, ce 24 mai 1780



Ma chère Maman, c'est avec un véritable plaisir que je commence à t'écrire. J'ai été reçu hier à l'institut au son du tambour et de la musique. Premièrement, tous les jeunes gens se mettent en cercle et le reçu au milieu. L'on commence par battre de la caisse, puis la musique commence et les jeunes gens commencent à chanter un cantique sur ce sujet, après quoi ils donnent chacun un coup de sabre sur les épaules et puis j'allai embrasser M. Pfeffel, M. Lersé, les précepteurs et tous les autres jeunes gens, après quoi l'on chante encore un air et la cérémonie est finie.

Nous allâmes nous promener, papa, M. Hestermann et moi, pour nous remettre un peu. Nous retournâmes chez M. Pfeffel. Les jeunes gens jouèrent deux comédies dont je ne saurais te dire le nom, qui furent bien exécutées[12]. L'on a commencé hier à me friser, on m'a fait une petite cadenette[13] et un toupet. Papa n'a pas trouvé que cela m'allât si mal. L'on m'a aussi fait mon uniforme.

J'ai été toujours un peu ému en pensant au départ de papa, mais je tâcherai de prendre sur moi dans la douce espérance de te revoir, et mon cher papa, dans quelques mois. Je tâcherai d'être bientôt de la compagnie d'honneur qui a beaucoup de privilèges et qui ne s'acquiert que par la croix de conduite, d'application et l'amitié de ceux de cette compagnie, car c'est eux qui vous élisent. Alors papa m'a promis que d'abord que j'aurai le plumet blanc (qui est leur marque), il me viendrait voir. J'espère que tu l'encourageras à tenir sa promesse, car quoique je ne sois qu'au commencement de mon séjour, je m'en réjouis déjà comme d'un plaisir inexprimable et que je ne saurais définir.

Chère Maman, si tu savais combien je t'aime, tu ne laisserais pas passer six mois sans me venir voir. Mille tendres amitiés à ma chère sœur ; je

12 La pratique du théâtre a cours, de longue date, dans les collèges et instituts d'éducation. Montaigne rapporte qu'il joua lui-même des tragédies latines au collège de Guyenne, voir Peyronnet, 1976, pp. 107-120 ; Doudet *et al.*, 2018.

13 Coiffure militaire faite de deux tresses.

lui écrirai aussitôt qu'il me sera possible. Mille amitiés à M^lle^ Rechsteiner. Adieu, très chère Maman de mon cœur, je serai toujours ton tendre Wilhelm Sévery.

## LETTRE 4
### DE CATHERINE

À Lausanne le 26 mai 1780



Enfin, mon très cher Wilhelm, j'ai eu de tes nouvelles ce matin, et de ton bon papa. J'en attendais avec une vive impatience. Je ne m'étonne pas de ce que tu as éprouvé en entrant dans Colmar. Je connais ces états où l'âme est si triste qu'il lui semble que tout est perdu. Je les ai éprouvés pour des distances de 4 lieues. J'espère, mon cher Enfant, que tu as reçu aujourd'hui vendredi la lettre de ta sœur et la mienne. Nous t'écrirons toutes les semaines et peut-être irai-je te voir cet automne, c'est selon les circonstances.

Tu verras le jeune M. de Loys[14] au mois de juillet, c'est-à-dire dans cinq semaines. Il est à Strasbourg. Il m'a promis d'aller te voir et de me rendre compte de toute ta petite personne. Si je me laissais aller, mon très cher Cœur, je serais aussi triste que tu te dépeins, mais je tâche de prendre courage. Je fais nos affaires en songeant à toi. Je pense : « Mon cher Wilhelm sera bien aise de trouver ceci et cela fait. » Je ferai arranger ta chambre incessamment, ôter le fourneau, faire une jolie cheminée, un joli lit. J'ai arrangé ton bureau, tes armoires, tout nettoyé et serré, pour que tu le trouves en bon ordre à ton retour ici. Mardi, Crommelin t'écrira ; ne lui écris rien de

14 Jean Samuel de Loys de Middes (1761-1825), fils de Jean-Louis, seigneur de Correvon, conseiller de Lausanne. En 1784, il épouse Pauline, sœur cadette de Catherine de Sévery. Élève à Colmar de 1776 à 1777, puis officier au service de la France de 1777 à 1782. À son retour à Lausanne, il vit de l'exploitation de ses terres de Vidy et Dorigny. Il occupe par la suite les fonctions de député au Grand Conseil vaudois puis de conseiller d'État. Une dizaine de lettres adressées par Jean Samuel à son père, durant son séjour à Colmar, sont conservées, ACV, P Loys, 2744.

triste, cela la mettrait aux abois[15]. Mande-moi, à moi, toutes les dispositions de ton cœur et de ton âme, jusqu'à tes moindres pensées. Je te répondrai exactement. Je suis persuadée qu'au bout de quelques jours, tu seras tout autre. Mange peu pendant que tu seras triste, et surtout le soir, afin de bien dormir, ce qui rafraîchit le corps et le cœur. Enfin, mon Cœur, fais comme moi, prends courage, fais ton devoir de ton côté, comme je veux tâcher de faire le mien, et nous nous retrouverons bientôt.

Ta sœur a été mardi à la répétition de la Comédie[16] chez Mme Cazenove[17], avec Louis de Nassau, qui est plus turbulent que tu ne peux l'imaginer. Il était au premier banc, il cria plus haut que les acteurs, on ne pouvait pas le faire taire. Il trouva que les acteurs ne savaient pas leur rôle et jouaient mal. Il trouva que le juge de Saussure[18] avait l'air d'un singe grillé et avait le museau d'une oie. Enfin il dit et fit mille sottises. Il dit tout ce qui lui vient à la bouche. Il est plaisant et a de l'esprit, mais Mme de Nassau a entrepris une forte tâche de le tirer de Stuttgart[19] pour l'élever elle-même. Il te demanda avec fureur quand il vint ici. Je lui ai donné à dîner mardi, avec Betty Crousaz et Fanchette. Angletine te l'a déjà, je crois, mandé, ou moi : il nous amusa (Louis), mais on tremble quand il ouvre la bouche.

Je vais demain à la comédie, dont je me réjouis. J'ai un certain besoin de ce qu'on appelle plaisir et que j'appelle, quand ils sont rares comme ils l'ont été pour moi depuis longtemps, des distractions nécessaires. Car mes vrais plaisirs, ceux que mon cœur sent, c'est d'être avec toi, avec ton père, ta sœur, à faire une course ou jouir de quelque chose ensemble.

15 Dans sa lettre à Élisabeth Crommelin, datée du 4 juin 1780, Wilhelm ne lui cachera pas son fort désir de rentrer à Lausanne et sa tristesse d'être à Colmar. Il lui écrit : « Si tu me voyais tu ne me reconnaîtrais plus de figure et de caractère, je ne suis plus Wilhelm les cheveux épars, le cœur gai et courant, je suis un Wilhelm frisé, morne, silencieux, triste et qui ne court plus », P Charrière de Sévery, Bh 35. Les ACV possèdent également 40 lettres, s'étendant de 1778 à 1788, d'Élisabeth Crommelin à Wilhelm. Elle y exprime toute son affection pour le jeune homme, P Charrière de Sévery B 117/1832-1872.

16 Catherine évoque ici l'usage du théâtre de société – théâtre amateur pratiqué dans les milieux privilégiés – en vogue depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle ; voir sur le sujet, Béatrice Lovis, *La vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (1757-1798)*, thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2019 (à paraître dans la collection de la Bibliothèque historique vaudoise).

17 Bien que mariée à Ferdinand Antoine Henri Rosset, on se référait à Cécile Caroline Cazenove (1753-1830) sous son nom de jeune fille. Sa famille était originaire de Lyon, voir Read, 1897, p. 456.

18 Il pourrait s'agir de Victor Benjamin de Saussure (1737-1811), élu juge de Lausanne en 1775.

19 Louis avait été brièvement placé à Stuttgart pour parfaire son instruction. Dans cette ville avait été fondé en 1686 le Gymnasium Illustre sur la base d'une école latine déjà présente depuis le XIVe siècle. Elle servait d'école préparatoire pour l'université de Tübingen dans laquelle se formaient de nombreux jeunes hommes appartenant à la noblesse ou la haute-bourgeoisie romande. Sur l'histoire de cette institution, voir Würthle, 1937, pp. 59-134 ; et Hauer, 2000, pp. 171 et ss.

Mande-moi comment vont tes cheveux. Je crains de les avoir trop coupés à côté. Mande-moi si ton petit trousseau est bien. N'oublie pas ton clavecin, tu joues si joliment quand tu veux. Il faut cultiver cet agrément. Ton père me paraît charmé de M. Pfeffel. Que j'ai à cœur que tu t'en fasses aimer! Donne-moi bien des détails. Écris-moi sans penser à bien dire, comme cela vient. N'oublie pas d'écrire à Crommelin, elle ne se console pas; et il faut lui dire que tu es bien, et que tu sens que tu entres dans une carrière où tu emploieras véritablement ton temps, et mieux qu'à Lausanne. Quand tu te seras reconnu, il faudra écrire à ma tante de Villars[20] et à mon père, et leur donner quelques détails sur le lieu où tu es. Parle-moi de ta santé en détail. J'espère, s'il plaît au bon Dieu, qu'elle est bonne, les nôtres le sont; je me suis purgée aujourd'hui, je prends mes jus d'herbes.

Nous avons payé aujourd'hui M. Georges de Montagny[21]: juge de son plaisir de tirer ses 6000 batz. Vignoles est payé aussi, et M^lle^ Madelon. Ainsi, tu vois que je fais ce que tu m'as dit, de bien arranger les affaires en ton absence. J'ai, depuis votre départ, arrangé bien des comptes et des affaires[22].

Daniel a eu le visage enflé. Il est mieux et te fait bien des amitiés ainsi que Criqueton[23] qui est gras comme un cochon. Ta sœur a fait un déshabillé à sa poupée, elle lui fait des jupes et des coiffes de nuit. Elle se faisait (ta sœur) un scrupule de s'amuser en ton absence. Elle se réjouit extrêmement d'aller à Mex parce que nous ne nous quitterons point. Cela l'ennuie quand je sors à 6 heures et j'ai toujours regret de la quitter. Mais nous aurons Louison[24] qui la distraira mieux que la pauvre Rechsteiner qui est trop occupée d'elle-même pour faire du bien aux autres.

Tout cela n'est que pour un temps; notre situation est plus libre que l'année passée et nous en profiterons pour aller voir notre cher Wilhelm; quelle joie délicieuse pour moi si je le trouve dans un train d'occupation, chéri de ses supérieurs, aimé de ses camarades, attentif, diligent, soigneux,

20 Angletine-Charlotte de Chandieu de Villars (1702-1784), l'une des tantes de Catherine qui vit au Château de L'Isle. Catherine et Wilhelm font systématiquement référence à elle sous l'appellation « tante de Villars ».

21 Jean Georges Marc de Molin (1733-1803), lieutenant-colonel, seigneur de Montagny, membre du Conseil des Soixante de Lausanne.

22 Les nombreux livres de comptes, de la main de Catherine, qui demeurent dans les archives témoignent de son intense activité dans ce domaine. Cette implication féminine dans la rédaction des livres de comptabilité domestique rend compte d'une prise d'autorité des femmes sur l'administration des maisons et des domaines.

23 Cheval de Wilhelm.

24 Personnel de maison.

suivant à toutes ses leçons avec plaisir, et profitant de ces années précieuses pour s'éclairer, s'instruire, devenir enfin ce que nous souhaitons si passionnément qu'il soit. Cette idée me réjouit l'âme. Tous tes amis ont demandé de tes nouvelles, personne ne t'oublie. Je te payerai tes ports de lettres. Ils ne rouleront point sur ton argent de poche, tiens-en un compte à part que je te rembourserai. Adieu, mon cher et bien-aimé Wilhelm, ta sœur t'embrasse mille fois. Elle est un peu triste aujourd'hui de ton absence. Écris-lui ; fais bien des compliments de notre part à M. Hestermann s'il est encore à Colmar. Accuse-moi la réception de mes lettres exactement et date toujours les tiennes, le jour, le mois, et l'année, cela fait plaisir et c'est une exactitude nécessaire.

## LETTRE 5
### DE CATHERINE

[Lausanne,] dimanche 28 mai 1780



Je commence ma lettre, quoiqu'elle ne doive partir que mardi, mais je pense si souvent à toi, mon cher Fils, que j'ai besoin de t'écrire.

J'ai fait réflexion aujourd'hui que voilà huit jours que tu es à Colmar ; en voilà bientôt quinze que nous sommes séparés, par conséquent d'autant plus près de nous revoir. Le temps emporte nos peines ainsi que nos plaisirs et je ne me soucie guère actuellement de ralentir sa marche comme je voulais toujours faire, puisque le moment d'aller voir mon cher Wilhelm arrivera.

Avant que je l'oublie, mon cher Cœur, ne prenez ni thé, ni café à déjeuner, je vous en conjure, vous savez comme votre estomac les supporte peu, et les mélancolies[25] que cela vous donne. Mangez de la soupe si cela se peut, sinon un morceau de pain et un verre d'eau, ce qui est très sain, quoique ennuyeux ; faites attention à cela, je vous en supplie, mon cher petit Ami.

Aujourd'hui j'ai fait une petite partie où ton père et toi m'avez cruellement manqué. Je ne me souciais point de la société. Je suis partie à 7 heures

25 Selon la théorie des humeurs, encore en vigueur au XVIII[e] siècle, la mélancolie est le produit d'un excès de bile noire provenant de la rate.

pour aller déjeuner à Mex, avec Angletine, la Rechsteiner, Montrond[26] et sa sœur[27] ; Louison nous a très bien reçus. Nous avons pris du café à la crème, du pain et du beurre avec grand appétit. Il y avait je ne sais combien de temps que je n'avais pris de café, ni Manon non plus. Ils ont été enchantés de la gaieté de Mex. On s'est promené, reposé, puis nous avons dîné à 2 heures : un gigot que j'avais porté, et des œufs miés et des asperges, une salade, enfin un dîner champêtre. Montrond a trouvé la maison très bien montée, mais très bien exactement. Puis après, encore aller visiter les troupeaux, la basse-cour – il y avait plus de 80 petits poulets – les jardins. Ensuite, nous avons lu les *Mémoires d'Henriette d'Angleterre*[28]. Puis nous sommes repartis après 6 heures et revenus par Montbenon. Atalante et Criqueton ont été de la partie afin de les promener ; Simon les menait. Je me serais divertie, mais la pensée de ne voir ni ton père ni toi m'a tout corrompu. Je me suis cependant dit : « Je reverrai ces deux chers amis, et je veux leur donner une petite fête ici qui me dédommage de ce que mon cœur a senti aujourd'hui. » Et cette espérance m'a remis de la joie dans l'âme.

J'attends ton père avec une vive impatience. Tous les petits arrangements que je voulais faire sont faits. Hélas, cela a été bientôt fait. J'avais tant de temps à y donner ; encore quelques paiements et comptes à régler et je serai au courant. Demain, c'est jour de poste. Je me flatte d'avoir des nouvelles de la route pour ton père, et de Colmar pour toi. Cet espoir me réveillera deux heures avant celle où on distribue les lettres.

Je fus hier à la comédie chez M^me^ Cazenove. Le théâtre est dans son antichambre, dont elle a fait abattre les séparations. Il est très joli, bien arrangé[29]. On joua *La Coquette corrigée*[30], qui fut fort joliment exécutée. M^me^ Porteau était belle et noble dans le rôle de la tante. La petite pièce était *Le Retour imprévu*[31]. Saint-Cierges[32] et M. de Crousaz l'animèrent fort.

26 Charles Jacques Louis de Montrond (1724-1799), oncle maternel de Catherine.

27 Marie Madeleine de Montrond, dite Manon, sœur de Charles Jacques Louis de Montrond.

28 M^me^ de La Fayette, *Histoire de M^me^ Henriette d'Angleterre*, Amsterdam : Le Cene, 1720.

29 S'il n'y a pas de pièces spécialement conçues pour cette activité dans le Pays de Vaud avant la fin du XVIII^e^ siècle, des aménagements sont réalisés dans les maisons et appartements pour pouvoir s'adonner à cette activité et se produire en public, voir Lovis, 2019, p. 29.

30 *La Coquette corrigée*, de Jean Sauvé De La Noue, comédie en cinq actes, donnée en première le 23 février 1756.

31 *Le Retour imprévu*, Jean-François Regnard, comédie en un acte, donnée en première au Théâtre des Fossés Saint-Germain le 11 février 1700.

32 Philippe François Jacques de Saussure de Saint-Cierges (1727-1804), dit Monsieur de Saint-Cierges, troisième baron de Bercher, officier en Hollande et membre du Conseil des Soixante à Lausanne (1771-1792).

Enfin le spectacle fut agréable. Je revins à 9 heures, je pris mon bouillon puis j'allai rendre compte aux Crommelin et Roux de ma journée. Cette dernière ira demain si on joue. J'ai été invitée trois fois à souper depuis vous, mais je ne peux souper dehors. Je ne prends qu'un bouillon clair en me couchant et les soupers pour le présent ne m'amusent absolument point. J'aime mieux la solitude de ma chambre, je lis ou j'écris et je me couche. J'ai porté ton piano-forte dans la chambre de ton père et j'ai mis ma table à écrire à sa place sous le berger Lisis qui me fait plaisir à cette heure que je ne vois pas l'original. J'ai ôté les lustres qui étaient de chaque côté de mon portrait et j'ai mis à la place deux petits chiens de visage, dont j'aime à me voir entourée. J'ai ôté le portrait de M. d'Asseburg[33] et j'ai mis celui de ton père à la place, de sorte que nous sommes là tous quatre ensemble à mon grand contentement.

Bonsoir, mon cher Cœur, je t'embrasse de toute la tendresse de mon âme, et te souhaite une bonne nuit et à ton bon papa. Que j'impatiente d'avoir de vos nouvelles ! Je ne me soucie plus que des jours de poste d'Allemagne, les autres ne me sont rien ; je les jetterais si je le pouvais.

Mardi 30e

Je reçus hier, mon cher Enfant, la rédaction de votre réception à l'institut. Votre père en était extrêmement touché et content. Il m'écrit de Bâle aussi et me mande qu'il a été également content de votre fermeté et de votre sensibilité. Le mélange de ces deux qualités fait les caractères aimables et estimables. Trop de fermeté serait ou aurait l'air de dureté ; pas assez, pour un homme, paraîtrait pusillanimité. Ainsi je suis bien réjouie que mon cher Wilhelm soit comme il faut. J'ai oublié de te recommander d'avoir grand soin de tes dents, ne l'oublie pas.

Vous avez fait, mon cher Cœur, le projet de ne faire aucune faute et de ne payer aucun jeton. C'est très bien et je vois que l'émulation s'est emparée de l'âme de mon fils. Mais cependant comme il ne serait guère possible, malgré toute votre bonne résolution, qu'il ne vous arrivât de manquer, songez plutôt, lorsque cela vous arrivera, à réparer vos manquements, à redoubler

33 Achatz Ferdinand von der Asseburg (1721-1797), ministre danois et conseiller privé de l'impératrice Catherine II de Russie, grand ami de Salomon de Charrière de Sévery. Voir Sévery, 1922, vol. I, p. 72.

d'attention, de zèle, qu'à vous trop affliger d'avoir fait une faute ; et ne vous laissez point décourager. Je vous dis cela, mon cher Enfant, parce que j'ai observé sur moi-même et sur votre sœur. Quand j'étais jeune, je formais des résolutions quasi impossibles à tenir, puis quand il m'arrivait de manquer, je me dépitais contre moi-même et je perdais mon temps à m'affliger au lieu de l'employer à me corriger. Votre sœur est un peu comme cela. Ne soyez pas de même, mon cher Enfant. Mandez-moi bien tout ce que vous éprouvez et l'état de votre cœur. Accoutumez-vous à écrire vite et lisiblement pourtant. J'ai bien de l'obligation à ceux qui m'ont forcée, dans mon enfance, à vaincre le dégoût que j'avais pour écrire des lettres.

Il y a vendredi un bal d'enfants à Monrepos. J'aurais aimé à y voir mon cher Wilhelm. Certainement, mais toute réflexion faite, j'ai plus de joie de vous sentir à Colmar en si bonnes mains, en train de vous occuper, et de [suivre] à la vocation qui vous convient, que de vous voir chez la Duchesse[34] au milieu de vos camarades d'ici. Mandez-moi s'il ne vous manque rien et si vous souhaiteriez quelque chose, parce que nous pouvons l'envoyer par les petits de Loriol[35] le mois prochain. Vous serez bien aise de voir ces deux petits, que vous avez vus à Rolle et à Perroy, et ils seront bien contents de vous trouver là. Je crois qu'ils auront bien de la peine à se mettre en train de leçons. Claquer un fouet dans les rues de Rolle n'est pas une préparation qui mène à grand-chose.

Il n'y a rien de nouveau ici. On a mené Louis de Nassau à Nyon voir mon père ; mes deux sœurs y allèrent avec lui, et furent bien reçues. M^me^ de Chandieu[36] toujours froide et silencieuse, sans être sèche ni désobligeante. Crommelin va aujourd'hui à la comédie. Elle t'écrira, je crois, quand elle aura reçu une de tes lettres. Elle a été un peu incommodée, mais elle a eu la diarrhée, ce qui lui a fait grand bien. Babelle est assez bien. Toutes deux te cherchent, chacune à leur manière ; Babelle aime mieux te sentir à Colmar

34 Caroline Louise, princesse de Waldeck (1748-1782), première épouse de Pierre de Biron, duc de Courlande. Voir Sévery, 1911, vol. I, p. 326.

35 Pierre Charles (1766-1848) et Jean Daniel (1767-1803) de Loriol, fils de Rodolphe (1709-1793), seigneur d'Étoy, colonel au service de Genève et Lausanne. En 1765, ce dernier épouse Catherine Tronchin (1730-1792). Le couple a également une fille nommée Élisabeth. Les deux garçons sont placés à Colmar au mois de juin 1780 où ils demeurent jusqu'en 1783. Dans les archives de la famille est conservée la correspondance échangée avec l'institut. Il s'agit principalement de lettres rédigées par Théophile Conrad Pfeffel adressées à la mère de ses pensionnaires, PP 916 Loriol II (Jean de)/90 École militaire de Colmar.

36 Jeanne Angélique de Chandieu (1757-?), fille du pasteur Isaac François de Beausobre, seconde épouse de Benjamin de Chandieu, père de Catherine. Devenue veuve en 1784, elle épouse en 1786 André Urbain de La Fléchère (1754-1832), qui mène une carrière à la fois politique et militaire.

que de te voir perdre ton temps ici. Souviens-toi bien, mon cher Enfant, de ce qu'elle te recommanda en partant, de prier Dieu soir et matin.

Adieu, mon cher Cœur, ne t'attendris point en songeant à tes amis de Lausanne, nous nous reverrons, le temps passe si vite. Songeons seulement à le bien employer chacun de notre côté, et puis ce même temps qui fuit, nous rassemblera. Je t'écrirai tant que cela te fera plaisir, pourvu que cela ne te distraie pas, et ne nuise à rien, dis-le-moi.

Tu as mille amitiés de ta sœur, de Crommelin, de la Rechsteiner et des domestiques. Personne ne t'oublie.

## LETTRE 6
### DE WILHELM

[5 juin 1780]



Je viens dans ce moment de recevoir ton excellente lettre qui m'a fait un plaisir inexprimable, avec une de papa, de mon très cher papa et de ma bien-aimée sœur. Que ne suis-je auprès de vous, mes très chers Amis. Mais non, j'en suis à 50 lieues ; quelle distance immense pour des personnes qui s'aiment aussi tendrement que nous. La fable avait bien raison de dire que l'absence est le plus grand de tous les maux[37] ; c'est seulement à présent que je la sens dans toute sa plus vive force.

Non, ma très chère Maman, je ne serai heureux qu'en vivant avec vous, avec vous, mes très chers et bien-aimés Parents. Je suis dans la plus grande détresse, je ne suis pas bien, je m'en vais te conter tout. J'ai commencé mes leçons qui, sur mon honneur, ne valent pas la moindre chose. Premièrement, une leçon d'histoire, où le maître et les élèves s'endorment et où par conséquent je ne puis pas profiter. Une leçon de géométrie où il n'y a point de cours et où l'on saute d'une proposition à l'autre. Une leçon de composition où la moitié des élèves ne font que dormir ou badiner. Une leçon de latin où l'on ne fait que traduire deux ou trois lignes chacun. Une leçon de statistique qui pourrait se faire à des enfants de 3 ans et non de 13. Enfin je puis t'assurer que j'oublie tout ce que je sais au lieu d'apprendre et que ces

37 Morale de la fable *Les deux pigeons*, de Jean de la Fontaine.

leçons ne valent pas la moindre chose. Le plan de cet institut est superbe, mais dans le fond, je t'assure qu'il ne vaut pas grand-chose. Ma leçon de musique que j'aime tant, je ne puis prendre que trois leçons par semaine parce qu'il n'y a qu'une heure pour cette leçon et que je suis associé avec un autre. Mon très cher Papa disait que je devais apprendre le latin et le droit et je t'assure que je ne puis apprendre ni l'un ni l'autre, et que les intentions de papa ne peuvent pas se remplir.

La mauvaise habitude[38] que j'avais est aussi ici, et plusieurs jeunes gens en sont atteints et ils ont entrepris de me corrompre. Enfin, ma très chère et bien-aimée Maman, si tu as de l'amitié pour ton Wilhelm, si tu as son bonheur et son contentement à cœur, je t'en conjure par les instances et les prières les plus fortes de me retirer le plus tôt que tu pourras. Je me mets à genoux devant toi, je te prie au nom de Dieu, de notre amitié et de mon bonheur (chose dont je ne jouirai jamais ici) de me retirer au plus vite. Si je ne t'avais écrit tout cela, je me serais reproché de t'avoir laissé dans la croyance que j'étais fort au lieu qui n'est que contraire. Je me serais dit : « Comment papa et maman emploient un argent immense pour me mettre ici ? Ils croient que je suis fort bien, que j'apprends quelque chose, et il n'est pourtant rien moins que cela. » Non, Maman, je me le serais reproché toute ma vie. Le cher papa a été ébloui par des comédies et des exercices qu'ils ont faits lorsqu'il était ici, mais je crois pas que tu veuilles faire de moi ni un comédien ni un soldat. D'ailleurs, cela leur donne beaucoup de présomption et ils méprisent les autres qu'ils croient au-dessous d'eux.

Je crois t'en avoir assez dit pour te détromper de la croyance que tu avais de cet institut et à présent que tu sais ce qu'il en est, je suis persuadé que tu me laisseras pas longtemps ici. Je t'ai tout dit comme je le vois, tu peux t'en fier à moi, ce n'est que la pure vérité. Fais de mûres réflexions, ma bonne Maman, et vois ce que tu veux faire.

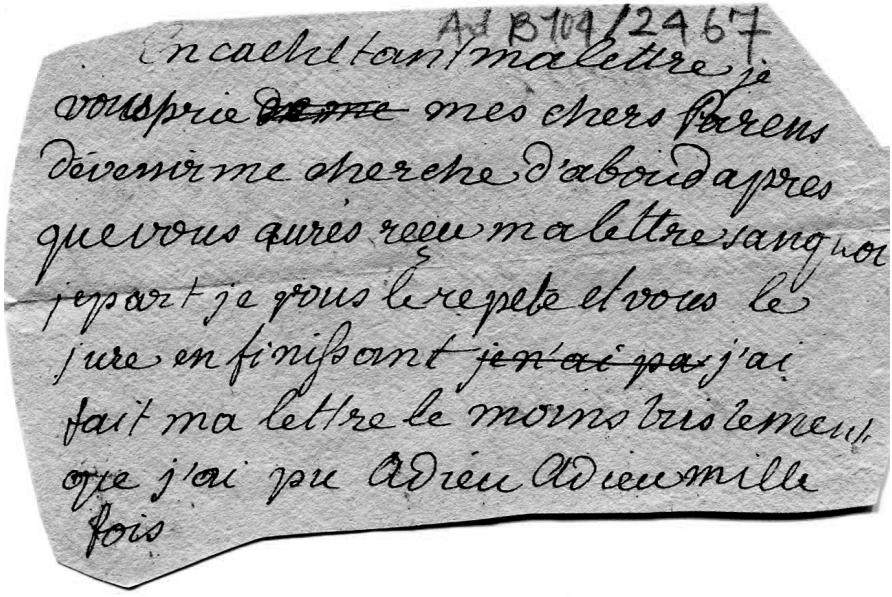
Mon très cher ami, M. Hestermann qui est parti ce matin, qui revient dans deux mois, passera huit jours ici et pourra te donner de plus justes indices. À présent, tu peux disposer de moi car je suis ton fils, mais je ne crois pas que tu veuilles rendre ton Wilhelm malheureux et qu'il passe les plus

38 Wilhelm fait ici référence à la masturbation. Cette pratique qui, au XVIII[e] siècle, soulève de vives critiques à la fois morales et médicales fait l'objet d'un traité intitulé *De l'Onanisme*, du médecin lausannois, ami des Sévery, Samuel-Auguste Tissot (1728-1797). Destiné à décrire les méfaits de cette pratique, ce traité, publié en 1758, connaît de nombreuses rééditions. Le docteur Tissot est également connu pour son ouvrage de médecine populaire intitulé *Avis au peuple sur sa santé* (1761) dans lequel il aborde également les dangers supposés de cette pratique.

beaux jours de sa vie dans le chagrin et la tristesse. Au lieu qu'il y aurait de la honte pour toi de m'ôter d'ici, tu n'en retirerais que plus de gloire. L'on dirait : « Voilà M^me^ et M. de Sévery qui ont mis leur fils à Colmar. Cet établissement ne leur a pas plu, ils l'ont repris. » Rien de si naturel. Il faudrait voir comment l'on pourrait s'arranger. J'attends ta réponse avec la plus vive impatience. Réponds-moi tout de suite, je t'en conjure. Je te remercie mille fois de ta petite lettre qui m'a fait un plaisir que je ne saurais t'exprimer. Mon Dieu, que je m'impatiente de te revoir. Je m'en vais répondre à papa dont je viens de recevoir une lettre avec la tienne et qui sera sûrement auprès de toi lorsque tu recevras cette lettre.

Je te remercie du fond de mon cœur, mon très cher Papa, de ton excellente lettre. Il ne t'en a pas coûté plus qu'à moi de nous séparer. Tu recevras cette lettre le jour de ton arrivée. Si tu savais quel plaisir m'a fait ta lettre avec celle de maman et de ma sœur. Il ne peut pas se définir. Ah, tu as bien raison de dire que les plus petits détails de ce que l'on aime sont un plaisir infini. Je me réjouis tant de recevoir de tes lettres qu'à présent il me semble qu'il se passera un an entre aujourd'hui et le jour de poste. Je te serai tant obligé, cher Papa, de me marquer toutes les moindres nouvelles. M. Hestermann est parti ce matin par la diligence. J'irai ce matin à l'auberge[39] pour payer ce que tu dois au cabaretier. J'ai fait tes amitiés à M. Pfeffel qui t'en remercie mille fois. Je te promets de faire tout ce que tu me recommandes. Je voudrais bien pouvoir t'écrire que je suis content, mais je ne le puis en vérité pas, car je ne suis rien moins que cela. Je prendrai bien garde pour me lier avec mes camarades. Il y en a fort peu qui soient vraiment bons. Tu es si bon que je ne sais comment répondre à toutes les amitiés que tu me fais et qu'il me semble toujours que je ne t'en fais pas assez. Mille tendres amitiés à Crommelin et à ma chère sœur. Je la remercie mille fois de sa très chère lettre. Je ne puis en vérité pas lui répondre aujourd'hui, mais ce sera jeudi. Mes amitiés à tous ceux de notre maison et ne m'oublie pas auprès de mon excellente Babelle. Adieu, mon bien-aimé Papa, ma très chère et chérie Maman. Mon bonheur et mon contentement dépendent de la réponse que vous ferez à cette lettre. Adieu mille et mille fois, mes bien-aimés Parents, votre Wilhelm qui voudrait être content mais qui ne le peut. Je t'envoie une

39 L'auberge La Montagne Noire où loge Salomon existait depuis plus de cent ans, puisqu'en 1674, Turenne y fait un arrêt alors qu'il mène l'armée française en campagne dans la guerre de Hollande. Voir Roy, 1884, p. 353.




Addendum à la lettre du 5 juin 1780, selon inventaire.
P Charrière de Sévery, B 104/2467.

lettre que j'ai reçue avec la mienne de maman pour toi. Réponds tout de suite, car j'attends la réponse avec une impatience terrible.

## LETTRE 7
### DE WILHELM

À Colmar, ce 8 de juin 1780



Millions, millions de remerciements pour ton excellente lettre. Quand je l'aurais faite, je n'aurais pas pu répondre plus suivant mon goût. Cette lettre a versé un baume dans tout mon corps, car si tu savais dans quelle détresse j'étais avant, dans l'incertitude que j'avais sur la manière dont tu prendrais ma lettre. C'est pourquoi je t'en ai récrit une seconde que tu auras à présent où je te dis des choses plus persuasives. Ta lettre m'a coûté une fiche et un jeton, je m'en vais te dire comment. Je la reçus le lundi matin à 8 heures et je la lus et la relus vingt fois de manière que je ne m'aperçus pas qu'il fallait aller aux leçons, et je vins trop tard : voilà une fiche. Et puis un jeton pour avoir été trop gai et trop inattentif, car ta lettre m'a si fort réjoui que je ne savais plus où j'étais. Cette chère lettre, je ne l'aurais pas donnée pour tous les biens de ce monde.

Je vous verrai dans quatre mois, très chers et bien-aimés Parents. Quelle joie céleste ! Mais je m'en fie sur votre parole : vous m'avez promis de venir et je suis sûr que vous le ferez comme si je vous voyais, n'est-ce pas, j'en puis être bien sûr, bien sûr ! Je ne pourrais faire la moindre exception à tout ce que je t'ai écrit et même, je découvre tous les jours quelque chose de nouveau. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est que j'ai fort peu de temps pour écrire mes lettres et c'est pourtant ce que j'aime le mieux, car mon heure favorite est celle où je puis t'assurer de toute ma tendresse et de toute mon amitié. Quoique tu en sois déjà persuadée, cela me fait un si grand plaisir de te le répéter que j'espère que cela ne t'ennuie pas. Je crois toujours ne pas te faire assez d'amitié, de même qu'à mon bien-aimé papa, et cela me fait beaucoup de peine parce que je voudrais t'en faire une immensité. Si j'étais auprès de toi, je t'en ferais bien plus, car quand on est à 50 lieues l'un de l'autre, on ne peut pas témoigner son amitié dans toute

sa force. Ah, que je souhaiterais que tu fusses en état de me dire que je suis une petite bête ! Tu veux que je sois heureux et que j'aie le sentiment de l'être. Je te jure que je ne puis l'être qu'auprès de toi, qu'auprès de mes bien-aimés parents. Je te verrai en septembre, dans quatre mois. Je ne puis me l'imaginer, et pourtant cela est bien sûr, j'en reviens toujours à cela, il y aura bien un prétexte, je te promets que nous en trouverons un. Quand on a une chose aussi fort à cœur que cela, je t'assure qu'on trouve plus d'un moyen. En attendant, je ferai mon possible (comme tu le dis) pour obtenir toutes les distinctions que l'on peut obtenir dans trois ou quatre mois, j'en sens toute la conséquence. Je m'aperçois bien, ma très chère Maman, que tous les temps de la vie ne sont pas également agréables. Aussi, je fais mon possible pour me modérer dans mes moments de tristesse. Quelquefois je suis en colère contre M. Pfeffel et M. Lersé parce qu'il me semble que c'est eux qui m'ont enlevé du sein de ma famille et qu'ils veulent m'ôter la tendresse que j'ai pour toi.

Tu as trouvé ma lettre bien écrite, tu es bien bonne. Je t'assure que je croyais que tu la trouverais fort mal écrite, car je l'avais faite fort vite. Je te promets de ne parler à personne de ta résolution où tu es de venir ici. Je pensais bien, mercredi passé, que papa serait arrivé et que tu aurais une grande joie de le revoir. Je te voyais causer avec lui dans la chambre. Je me repose entièrement sur ta parole et celle de papa, parce que je sais que tu m'aimes trop pour ne pas chercher mon bonheur.

Je suis enchanté que ma sœur aille aux bals et qu'elle s'amuse, car je l'aime de tout mon cœur et de toute mon âme. J'emploie le temps de mes amusements à t'écrire car c'est à présent ma seule ressource. Fais-moi le plaisir de me dire dans la première lettre que tu m'écriras de quelle manière je dois écrire à ma tante de Villars, à mon grand-papa, à Crommelin, si je dois leur dire comme je suis ici, enfin, comment je dois m'y prendre, car je ne sais de quelle manière m'y prendre.

Tu vas bientôt à Mex, tu ne pourras pas à présent recevoir mes lettres le troisième jour, ni moi les tiennes, c'est bien fâcheux. Il faudra huit jours pour avoir une réponse. Tu me dis de brûler ces lettres après les avoir lues ; elles sont si consolantes pour moi que je ne puis m'y résoudre. Quand je suis triste, je les lis et le mois de septembre me console. J'aurai bien soin que personne ne les voie, n'aie pas peur.

Je remercie mille et mille fois papa de sa chère lettre ; il me semble que je le voyais se promener à cheval avec Épars[40], aller prendre le café chez Babelle et s'y endormir. Il ne faut pas qu'il s'inquiète, ni toi non plus, sur ce vice affreux dont je lui ai parlé. Il doit être sûr de moi et s'en fier à ma parole.

Je suis étonné du portrait qu'a fait M. de Mézery de M. Lersé. Je me le serais pas imaginé ainsi et je t'assure que je ne lui crois pas un cœur bien sensible. Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de dire à M. Pfeffel ce que tu m'avais écrit, mais je le lui dirai.

Mon camarade de chambre te remercie mille fois et te présente ses respects. L'on n'ose pas porter d'autres habits que ceux d'uniforme, j'en suis bien, bien fâché car j'aimais beaucoup mes vestes blanches. Si tu veux m'envoyer mon cachet et ma chaîne d'or par les jeunes de Loriol, tu me feras grand plaisir. Et veux-tu donner mes vieux habits à des petits pauvres de Sévery[41] ? Je voudrais bien être là pour les distribuer. Je promets de faire tout ce que tu me recommandes. Je me réjouis bien de voir M. de Loys, car je l'aime beaucoup. Son départ lui aura été bien sensible.

Quelle joie de retrouver ma chambre et de demeurer avec toi. Il n'y a point de bonheur pour moi égal à celui-là. Je suis fâché de n'avoir pas vu mon cousin ; il doit t'amuser par sa vivacité. J'aurais bien voulu être au dîner que tu lui as donné. Tu fais bien de t'amuser ; tâche de le faire autant que tu pourras, cela te distraira un peu. Les plaisirs d'ici n'en sont pas pour moi.

Mes cheveux vont fort bien et dans quatre mois, lorsque tu viendras, tu trouveras des boucles. Je tâcherai de ne pas oublier mon clavecin car il n'est pas à prévoir que j'y apprenne quelque chose ici. Je me porte fort bien grâce à Dieu et j'espère que tu en fais autant. Si toi ou papa ou ma sœur allait tomber malade, tu me ferais chercher tout de suite, promets-le-moi solennellement dans la première lettre que tu m'écriras.

Je me représente la joie de M. de Montagny en recevant ses 6 000 francs. Je suis bien touché de ce que Daniel a eu le visage enflé, j'espère qu'il est guéri à présent. Remercie-le de même que Criqueton de ses compliments.

40 Louis Épars, serviteur des Sévery pendant plus de quarante ans.

41 En 1768, Salomon fait bâtir un manoir sur ses terres du village de Sévery en utilisant les pierres de l'ancien château médiéval. La famille l'habite durant la belle saison jusqu'en 1780, année où elle hérite du château de Mex.

Que ma sœur ne se fasse point de scrupule de s'amuser en mon absence ; cela me ferait beaucoup de peine.

Pour les ports de lettres, c'est M. Pfeffel qui en a soin de même que pour les affranchir, et il en fait un compte. Tu me dis de te dire le jour où je reçois tes chères lettres : j'ai reçu la dernière lundi et j'espère demain d'en recevoir une de toi et de Crommelin.

Le capitaine de ma compagnie, M. Groos[42] (que papa connaît bien) a pris de l'amitié pour moi. C'est le grand ami de mon camarade. Il a été deux ans ici et m'a parlé naturellement sur ce séminaire. Il m'a dit que quelqu'un qui voulait savoir quelque chose ne devait pas venir ici, que c'était bon pour des jeunes gens qui voulaient devenir militaires.

Comme je n'ai pas pu finir ma lettre hier, je la recommence aujourd'hui vendredi. J'ai reçu la tienne ce matin, qui m'a fait un sensible plaisir. Je ne [me] porte point bien aujourd'hui et je suis terriblement triste. Je sens que mon mal est incurable et qu'il ne peut se guérir que par mon retour. Je sens un poison qui me ronge le cœur et les entrailles. Si tu ne veux pas me plonger le poignard dans le sein, si tu ne veux pas ma mort, si tu ne veux pas mon malheur éternel, viens me rechercher incessamment ou fais-moi revenir par M. de Loriol. Je le sens : il est absolument impossible que je reste ici. Je suis le plus malheureux de tous les hommes, je suis déjà malade, je n'en ose rien dire et je le deviendrai tous les jours plus. Si tu ne m'accordes ma demande, tu me précipites dans un abîme ou dans le plus affreux de tous les désespoirs que jamais homme ait éprouvé. Mon état est digne d'exciter ta pitié. Si tu me voyais. Ah ! Si tu me voyais. Dieu, grand Dieu, mon état est affreux ; si tu ne veux me recevoir comme ton fils, reçois-moi comme ton moindre domestique. Le désespoir m'ôte les sens, je suis dans une angoisse terrible, je ne désire que de m'en aller incessamment ou la mort. Oui, chère Maman, si tu as encore quelque sentiment d'humanité envers ton bon fils, tu me feras revenir sur-le-champ. Sinon, je ne sais ce que [je] deviendrais. La mort me paraît cent fois préférable à rester ici. Tu trouveras ma lettre un peu forte mais pardonne au désespoir le plus affreux. Ton fils te supplie, te conjure de le faire revenir en dili-

42 Wilhelm développe une amitié solide avec George Emmanuel Groos, fils du bailli de Mulheim. Groos devient diplomate, conseiller et secrétaire du grand-duc de Baden. Il reste dans les archives plus de 85 missives envoyées par George Emmanuel Groos à Wilhelm entre 1780 et 1816, P Charrière de Sévery, B 117/2298-2382.

gence si cela pouvait par M. de Loriol, sinon de me faire chercher ou de venir toi-même. Je ne puis t'en dire davantage.

*[Add.]* Je vous supplie, mon cher Papa et ma chère Maman, ne vous mettez pas en colère contre moi. Ne crois pas que c'est ta lettre qui m'a attristé. Écris-moi toujours ; si tu voyais mon état, tu me pardonnerais. Mes deux lettres sont un peu contradictoires, mais j'étais mieux hier qu'aujourd'hui. Réponds-moi s'il te plaît tout de suite.

*[Add.]* Je répondrai dimanche à ta chère lettre. Tu sais que je ne puis le faire les jours sur semaine. Je ferai en attendant tout ce que tu m'as recommandé. C'est le comte de Wartensleben[43] qui a été puni par le sarrau. Cher Papa, chère Maman, je vous aime, je vous aime plus que moi-même.

Votre fils Wilhelm qui est désespéré

## LETTRE 8
### DE WILHELM

Dimanche 11 juin 1780



Chère Maman, tous les jours ma tristesse et mon malheur augmentent. Je suis véritablement un objet digne de la pitié de tout le monde et encore plus de celui de ma mère. Le jour, mes pensées et mes sentiments ne me donnent pas un moment de repos, bien au contraire. Elles me déchirent impitoyablement. Tu pourrais croire que, la nuit, je goûte quelque repos ; point du tout, des songes affreux et terribles viennent le troubler de sorte que je ne jouis pas de ce que l'on peut appeler une minute de tranquillité. Je souffre tout ce que l'on peut souffrir dans ce monde ; je prie tous les jours le bon Dieu de me retirer [d']ici, et cela dépend de toi, et tu ne le fais pas. Pense bien, Maman, mon bonheur et mon malheur sont entre tes mains, et tu balances. S'il s'agissait de ton bonheur, je me sacrifierais pour te le procurer, et toi tu n'as qu'à me venir chercher tout de suite et me voilà heureux. Car il est impossible que je reste plus

43 Charles Frédéric Gédéon Wartensleben (1765-1783), d'Exten en Basse Saxe, sort de l'institut en 1781. Officier en Hollande, il décède à l'âge de 17 ans.

longtemps ici. Je me consume pour rien. Si tu veux me prouver que tu m'aimes, fais-moi revenir tout de suite, sans cela, je ne puis croire que tu m'aimes. Tu peux dire que tu es heureuse au sein de tes parents et de tes amis, et que tu as un fils à 50 lieues, malheureux, sans ressource et dans le désespoir le plus affreux. Je ne puis te dépeindre (Lundi 12 juin 1780)[44] encore que faiblement tout ce que je souffre ce qui me met souvent dans des angoisses affreuses. Ma santé n'est pas bonne, je suis extrêmement faible ; j'ai peu d'appétit et je crains de prendre une maladie.

J'ai reçu la lettre de vendredi qui m'a fait un sensible plaisir. Je suivrai exactement tout ce que tu me recommandes. J'ai aussi reçu la tienne ce matin où il y en avait une de M. de Montolieu[45] et de Crommelin. J'ai à peine du temps pour t'écrire et je ne sais comment faire pour écrire à tant d'autres personnes. Le dimanche, il te semble que je pourrais écrire : point du tout. Le matin, il faut aller à l'église et puis faire des visites d'un ennui mortel, puis dîner. Après le dîner, il faut aller passer trois heures à un café où je m'ennuie à la mort, car je ne sais qu'y faire. Puis l'on va au jardin jusqu'à 8 heures où l'on vient souper. Il faut que j'extirpe quelques moments, par ci par là, pour pouvoir t'écrire. Je suis résolu de ne pas rester ici. Il faut que j'en sorte d'une manière ou d'une autre. J'aimerais mieux garder les cochons, balayer les rues que de rester ici. De sorte que si tu ne veux pas me venir chercher tout de suite, les partis les plus violents ne me paraîtront point effrayants pour sortir d'ici. Je crois t'en avoir assez dit ; si mon autre lettre et celle-ci ne font rien sur ton bon cœur, qui est si sensible, ton Wilhelm est perdu, sans ressource, c'est ce que je puis t'assurer.

Vendredi, j'espère de recevoir ta réponse de mon autre lettre. Elle décidera de mon sort, ce sera mon jugement, je verrai si j'ai dans mon bien-aimé père et ma mère chérie un juge qui m'aime autant que je les aime. Je voudrais pouvoir détruire Colmar et l'Institut, je le ferai de grand cœur car je le hais, je le déteste du fond de mon cœur.

L'on m'a donné un rôle dans une comédie allemande ; je l'ai voulu refuser, mais ce n'aurait pas été honnête. Je ne sais si je serai en état de jouer,

44 Wilhelm a ajouté ici la date, au milieu de sa phrase, pour indiquer qu'il poursuit sa lettre ce jour-là.

45 Le baron Louis de Montolieu (1727-1800), châtelain d'Étoy, avait épousé en premières noces Marguerite Rose née Mayor de Sullens (v. 1731-1782) avec laquelle il eut deux enfants morts en bas âge. En 1786, il épouse Isabelle de Crousaz née Polier (Isabelle de Montolieu). Le baron semble avoir eu une relation privilégiée avec la famille Sévery, servant de conseiller auprès de Salomon et de Wilhelm. Deux lettres de l'échange épistolaire entre le baron et Wilhelm ont été conservées, dont une seulement date du séjour colmarien, P Charrière de Sévery, B 117/3118-3119.

car je suis si faible que je ne me sens plus. Tu pourrais écrire que j'exagère dans tout ce que je t'ai dit, mais je t'assure que je diminue de beaucoup. Je donnerais tous les biens du monde que tu visses seulement une heure le train de vie que je mène, mes pensées et mes sentiments, enfin tout. Tu ne me laisserais pas une minute de plus ici et tu dirais : « Comment est-il possible que Wilhelm souffre tout cela ? » Je suis toujours dans l'angoisse la plus affreuse et par conséquent en sueur. Je fais tout ce que je peux pour retenir mes larmes et souvent je ne le puis. Ces larmes qui t'ont si souvent attendrie ne te font plus rien. Elles se répandent trop loin de toi pour qu'elles puissent te toucher.

Ne te laisse guider par les conseils de personne. Je veux que ce ne soit que de papa et de maman que dépende mon sort.

Écris-moi en attendant aussi souvent qu'il te sera possible. Tes lettres me font un si grand plaisir, elles ne nuisent à rien du tout. J'espère que dans peu de temps je n'aurai plus besoin de t'écrire, car je fonde tout sur ces deux lettres, c'est ma seule espérance. Lorsqu'une fois je l'aurai perdue, il n'y aura plus que des malheurs pour moi dans ce monde. Je puis à présent t'assurer que mon existence m'est extrêmement à charge et que je ne pardonnerai jamais à celui qui t'a mis en tête de me mettre ici. Cela est plus fort que moi. Et puis je veux te prier d'oublier tout ce que M. Hestermann t'a fait et de lui pardonner pour l'amour de moi. Il m'a témoigné une amitié vraiment paternelle et digne de son cœur. Je ne crois pas que ce soit lui qui ait donné une mauvaise idée à Crommelin de cet institut. Au reste, il n'aurait dit que la vérité ; mais n'est-ce pas, tu lui pardonnes ?

La Comédie est ici (allemande). J'y ai été, j'ai toujours trouvé des pièces intéressantes de sorte que je m'oubliais un peu. Et je puis dire que c'est les seuls moments où j'ai goûté d'un moment de tranquillité. Mais d'abord que c'était fini, je retombai dans ma tristesse. Je ferai mon possible pour répondre jeudi à M. de Montolieu, à toi et à Crommelin. En attendant, remercie-les de leur lettre. Écris-moi à toutes les postes, je t'en conjure. La poste va partir. Il faut que je finisse, la poste va partir. Adieu, chère tendre et bien-aimée Maman. Papa sait bien qu'il est de moitié dans tout ce que je dis.

Ton malheureux fils

# LETTRE 9
## DE CATHERINE

Lausanne, lundi 12 juin 1780



Votre lettre, mon cher Wilhelm, m'a fait éprouver des sentiments bien différents. La 1re partie m'a comblé de joie. J'ai dit : « Voilà mon fils tranquille, gai, qui sait à quoi il en est, qui va se mettre avec courage à sa vocation, dans l'espérance de nous rejoindre en septembre. Nous n'aurons plus d'inquiétude sur lui (car je ne vous cacherai pas que nous vivons dans l'amertume sur la disposition où nous savons votre cœur et votre esprit). Nous pourrons faire nos affaires et notre devoir de notre côté, et le temps nous rassemblera. » J'étais donc, et votre père, plus contente que nous ne l'avons été depuis bien longtemps lorsque j'en suis venue à cette fin de lettre qui nous a plongé le poignard dans le sein.

Vous vous portiez bien le 8 juin ; vous aviez payé un jeton pour avoir été trop gai à votre leçon. Et le lendemain avec les mêmes raisons d'être joyeux, puisque rien n'a changé par rapport à nous et que vous êtes sûr qu'on vous retirera en septembre si vous le voulez, vous me dites que vous êtes malade et plongé dans le désespoir. Que voulez-vous donc, mon cher Fils ? On vous accorde tout ce que vous souhaitez de votre propre aveu, puisque vous dites que si vous aviez fait ma lettre vous ne l'auriez pas faite autrement et, je le répète, que voulez-vous ? Si vous êtes malade, nous volerons à Colmar, votre père et moi, mais si vous n'avez pas le courage et la force d'âme que nous souhaitons à notre fils, vous ferez accuser l'éducation que vous avez reçue et l'on dira que nous n'avons su que procurer des plaisirs à notre fils et non lui donner des principes dignes d'un homme. Je suis bien destinée à n'avoir pas un moment le cœur en paix, puisqu'après tout ce qui s'est passé dernièrement avec Hestermann, lorsque je crois que tout ira bien, lorsque nous vous accordons tout ce que vous souhaitez, c'est toujours pire.

Et si nous avions reçu vos prières, comme le père du jeune Hartmannis[46] recevait celle de son fils, et qu'on vous eût répondu : « Colmar ou la discipline » qu'aurait-ce été, mon cher Fils ? Qu'auriez-vous dit ? Pas plus que

46 Antoine Fortuné Rodolphe d'Hartmannis (1765-1825), originaire des Grisons, élève de l'institut. Il officie par la suite comme mercenaire dans l'armée de Napoléon.

vous ne dites à la fin de votre lettre, peut-être moins. Car si nous étions plus durs, vous seriez plus ferme. Car enfin quelle est votre position ? Cette position qui excite votre désespoir, c'est d'être dans un séminaire, où mille pères souhaiteraient leurs enfants, avec de jeunes gens aimables, avec deux amis, dont l'un est votre camarade de chambre ; assez près de vos parents pour les voir en trois ou quatre jours de temps, assuré de leur amitié, assuré de les revoir au mois de septembre. Vous avez de l'argent ; on ne vous refuse rien ; vous avez des perspectives charmantes devant vous, une sœur aimable dont vous êtes l'idole et avec qui vous jouirez de tout le bonheur qui vous attend. Si vous ne pouvez supporter le sort que je viens de décrire, comment supporterez-vous, dans le cours de votre vie, la plus petite calamité ? Je vous le répète, si vous étiez Charles Constant[47] allant à la Chine, faire fortune ou crever sur un vaisseau, ou dans quelque plage inconnue et déserte, sans amis, sans secours, sans savoir la langue du pays, que feriez-vous ? Et si vous manquez de courage pour supporter une absence de trois mois, que deviendrez-vous ?

Le manque de fermeté et l'habitude de se livrer à tous ses sentiments et ne savoir jamais s'ennuyer conduit à toutes sortes de maux. C'est ce que j'ai toujours craint pour vous en voyant dans la maison paternelle combien vous étiez attaché à l'amour du plaisir et de votre propre volonté que vous ne perdiez jamais de vue. Aimez-nous, mon cher Enfant, mais avec la modération qui convient à un homme. Au lieu de vous désespérer de notre séparation, employez votre temps d'une manière qui nous donne de la satisfaction. Voilà la conduite d'une créature raisonnable ! Vous avez donné des larmes, et moi aussi, à cette époque de votre vie qui a changé votre situation, mais ces larmes doivent tarir. Pensez à ce que vous mande le cher M. de Montolieu, et votre père, sur le courage, la fermeté, l'énergie de l'âme. Il faut commencer d'abord par ménager extrêmement votre santé : soupez peu afin de dormir, ne chargez point votre estomac pendant que vous êtes triste. Observez-vous sans vous flatter. Traitez-vous comme un ami dont vous voulez prendre soin, sans l'attendrir. Ensuite quand vous vous sentirez un peu fortifié, dites-vous à vous-même : « Je veux suivre à mes

47 Le Genevois Charles Constant de Rebecque (1762-1835) s'était embarqué pour la Chine en 1779, alors qu'il n'était âgé que de 16 ans, dans l'espoir d'y faire fortune. Revenu en 1782, il s'y rend à nouveau de 1783 à 1786 et de 1789 à 1793. Ses journaux de voyage rendent compte de sa traversée et de ses tentatives – infructueuses – pour développer un commerce dans les comptoirs de Canton et Macao, BCUL, Fonds Constant CO II/38/1 et 38/2. Voir Dermigny, 1964 ; Vienne, 2004.

devoirs, à ma vocation. Je sais que je verrai mes parents en septembre. Je veux, dans ce court espace, mériter tout ce qui sera possible auprès de mes supérieurs pour faire plaisir à ces chers parents qui n'ont de joie que quand je suis dans l'ordre, dans la règle, et qui attendent de moi leur bonheur. » Je vous répète que si vous êtes malade, nous volerons auprès de vous, et si l'un de nous avait le moindre mal, on vous ferait chercher tout de suite, comptez là-dessus. Mais, pensez que si vous ne pouvez rester seulement un mois à Colmar, on se moquera ici de votre père et de moi, et on dira : « Quelle chétive éducation a reçue Wilhelm, quelle faiblesse, quelle pusillanimité ! » Jugez ce que nous éprouverons !

J'ai l'âme dans la noirceur jusqu'à ce que je reçoive vendredi des lettres de vous. Il n'y aura rien de changé à notre commerce par le séjour à Mex, parce que j'enverrai chercher vos lettres le vendredi matin ; et le soir, j'enverrai la réponse à la poste. Vous savez que les express ne me coûtent rien pour satisfaire mon cœur et avoir des nouvelles de mes amis. Je me flatte, s'il plaît au bon Dieu, et je le lui demande instamment, que votre disposition de vendredi passé sera changée et que samedi vous étiez déjà mieux, alors lundi qui est aujourd'hui vous aurez eu nos lettres qui vous auront réjoui le cœur. Le mien a bien besoin de l'être et celui de votre père aussi.

J'ai été, à l'âge de 13 ans, dans l'état où vous vous dépeignez pour avoir quitté ma mère et mes sœurs, et avoir été emmenée à L'Isle auprès de ma grand-mère. Je voulais mourir ; quatre lieues de distance me paraissaient impossibles à franchir, mon sort me paraissait épouvantable. Je versais des torrents de larmes dans tous les coins de la maison. Je n'imaginais pas qu'on pût éprouver de plus horribles chagrins que les miens. Le temps et l'expérience m'ont appris que ce n'était que l'impression d'un premier sentiment douloureux auquel je m'étais livrée sans ménagement. Ils m'ont appris aussi qu'il est des maux plus cruels que l'absence, et vous l'éprouverez, mon fils, dans le courant de votre vie. N'aimez-vous pas mieux être loin de nous pour quelques semaines, et nous être cher, que d'être ici, et nous être indifférent ? Il faut apprendre à se soumettre à la nécessité.

Rappelez-vous tout ce qu'Hestermann nous a fait souffrir et voyez si cela pouvait continuer. C'est la Providence, et non MM. Pfeffel et Lersé, qui vous a conduit à Colmar pour quelques mois. Au nom de Dieu, que ce séjour ne soit pas perdu, si vous n'augmentez guère en science, au moins que votre courage se fortifie et formez-vous à être maître de vous-même et à acquérir du pouvoir sur votre propre cœur. Vous seriez sur le trône et à même

de suivre à tous vos désirs, que si vous n'aviez point de règle dans le caractère ni de force dans l'esprit, vous seriez malheureux. Non seulement il faut que vous vous accoutumiez à vous passer, pour quelque peu de temps, des objets qui vous sont chers, mais il peut se trouver des cas où vous fussiez obligé d'y renoncer entièrement. Que deviendriez-vous alors ? Pensez à ceux qui ont fini leurs jours en prison, à Louis I, qui du faîte des grandeurs où il touchait, est précipité pour dix ans en prison[48], à Fouquet[49] qui de l'élévation de la plus haute fortune, est tout d'un coup renfermé pour sa vie, qu'il eût même de la peine à sauver, privé de la consolation de voir sa femme et ses enfants. Eh bien, il ne fut jamais plus grand que dans ce moment-là. Il commença par rappeler toutes ses forces pour se soumettre à son sort. Il régla ses heures, se prescrivit un plan de conduite et le suivit ; je vous cite des exemples qui n'ont aucun rapport à vous parce que je ne pourrais rien citer dans votre cas qui pût paraître vraiment malheureux.

Et si on vous avait envoyé, comme tant de jeunes gens, dans le fond de l'Allemagne à quelque université bien loin où vous n'auriez de nos nouvelles que tous les quinze jours une fois pour le plus, que feriez-vous ? Je suis si prodigieusement occupée de vous et de vos sentiments que je ne puis finir, me voici au bout de ma cinquième page. Dieu veuille qu'elle vous fasse quelque impression. Écrivez-moi tant que vous pourrez.

48 Louis I[er], dit Louis le Pieux (778-840), fut mis en prison lors de la prise de pouvoir temporaire de son fils Lothaire. Il ne semble toutefois pas y avoir demeuré dix ans comme le prétend Catherine. Voir Gobry, 2012.

49 Nicolas Fouquet (1615-1680), surintendant des finances sous le règne de Louis XIV, fut condamné, en 1661, à la prison à vie pour détournement de fonds publics dans l'exercice de ses fonctions.

# LETTRE 10
## DE WILHELM

Dimanche [18] juin 1780



Ma très chère Maman, je te remercie encore mille fois de ta chère lettre ; je me soumets et ferai mon possible pour faire tout ce que tu m'as dit. Je resterai ici jusqu'au mois de septembre, mais il faut que je sois sûr comme de mon existence que tu viendras dans ce temps-là, car c'est à présent sur quoi je me fonde entièrement. Tu n'as point d'excuse à me dire pour ne pas venir.

Parle-moi de ce charmant voyage dans toutes les lettres que tu m'écriras et renouvelle-moi tes promesses qui sont de si grande importance pour mon pauvre petit cœur qui a bien souffert depuis quelque temps, et qui commence à se reconsoler par la raison. Et puis je pense : « Dans très peu de temps, je reverrai mon pays, mon pays bien-aimé, ma chère patrie. » Et je suis presque (je fais bien de mettre presque) bien aise de l'avoir quittée pour deux ou trois mois, en me figurant tout le plaisir que j'aurai de la revoir. Je me représente comme mon cœur palpitera en voyant le clocher de la grande église et en voyant notre maison. Je ne crois pas qu'il y ait de plaisir plus sensible dans ce monde.

Et en attendant ce bonheur, j'aurai celui de recevoir de tes lettres deux fois la semaine car tu as bien le temps de m'écrire. Pour moi, si je ne t'écris pas un jeudi ou un dimanche, il ne faut pas que tu t'inquiètes car tu sais que le dimanche est quelquefois tout employé de même que le jeudi. Et que ma chère sœur ne se rebute pas lorsque je ne lui répondrai pas aussi souvent qu'elle m'écrit. Elle doit savoir que je voudrais ne faire rien d'autre, mais que l'on a ici si peu de temps pour écrire.

J'ai été malade hier, je te dirai comment : le matin, je pris une des poudres que tu m'as envoyées, et un quart d'heure après, je pris mal à la tête, au cœur, des frissons. Je me mis sur un lit où je dormis longtemps. Je ne savais si je devais dire que j'avais pris ces poudres ou non, mais je ne le dis pas. Le médecin qui venait voir les autres malades dit que ce n'était rien, que je devais seulement me ménager. Je ne mangeai à dîner qu'un peu de soupe et de la viande, et le soir, je fus bien. Je dormis fort bien. À présent, je suis encore un peu faible et la tête est un peu embrouillée, mais j'espère que cela

passera bientôt. Le désespoir où j'étais m'avait ôté toutes mes forces. J'étais tout abattu, la moindre chose aurait pu me rendre malade. La promesse avec laquelle tu as commencé la lettre d'avant-hier m'a fait un sensible plaisir et m'a beaucoup consolé, et les jeunes de Loriol qui (à ce qu'on dit ici) arrivent la semaine prochaine aussi.

Le jeune Kirchberger de Rolle[50] m'a montré des lettres qu'il avait reçues de ses parents qui sont parfaitement comme les tiennes. Il va les voir au mois de septembre avec M. Tscharner[51] et il m'a dit [de] t'écrire pour te demander la permission d'aller avec lui te faire une visite; mais je comprends bien que tu aimes mieux venir.

Je comprends bien le désespoir de M. de Loys de quitter Lausanne et tout ce qu'il y a de cher, et sûrement il n'a pas été plus grand que le mien. Il aura bien du plaisir de venir voir M. Pfeffel et moi de le voir, car il paraît être attaché à notre maison ce qui fait que je l'aime.

Je me réjouis bien de quitter ma classe car je m'y ennuie extrêmement. Je te manderai tout de suite que je serai entré dans une autre, comme j'y suis et les leçons que j'y fais.

À propos, papa m'avait dit de lui marquer si mon goître augmentait. Il a beaucoup augmenté depuis quelque temps et je crains qu'il n'augmente toujours plus.

M. de Pachelbel[52] t'a répondu aujourd'hui, il m'a montré sa lettre et m'a prié de lui dire les fautes de style. Il cherche à me consoler et à me distraire autant qu'il peut. Il a été bien flatté de la confiance que tu as eue en lui, il me fait beaucoup d'amitiés et je t'assure que l'on ne pourrait trouver un plus digne jeune homme et je l'aime déjà beaucoup.

J'ai payé cette semaine deux fiches et trois jetons, mais ce n'est pas pour des fautes d'inattention ou de manque d'exactitude. Cela m'a fait plaisir

50 Charles Rodolphe Kirchberger (1766-1819), élève de l'institut. Il est fréquemment mentionné, tel son père Charles-Rodolphe Kirchberger, par le titre de «baron de Rolle». La famille demeurait au château de cette bourgade, voir Sévery (1911), p. 164. Sur son passage à l'institut, voir Rudolf von Fischer, «Carl Rudolf Kirchberger im Pfeffelschen Institut zu Colmar: Mitteilungen aus Familienpapieren», *Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern*, 39 (1947-1948), pp. 85-104.

51 Alexandre Albert Tscharner (1765-1831), de Berne, quitte l'institut en 1780. Il est nommé officier des Gardes suisses en Hollande. Son père, Beat Albert, devient bailli de Lausanne en 1781.

52 Henri Christian Frédéric de Pachelbel (1763-1838), élève de l'institut jusqu'en 1780, qui travaille par la suite comme ministre du duc de Deux-Ponts [Zweibrücken], dans le Palatinat. Dans la lettre évoquée par Wilhelm, son camarade rassure Catherine au sujet de l'état de son fils. Il lui écrit qu'il remplit ses devoirs avec zèle et exactitude et que les moments de tristesse qu'il éprouve à la réception de leurs lettres ne sont que passagers et, précise-t-il, tout à fait naturels pour un jeune homme «sorti pour la première fois du sein de sa famille», P Carrière de Sévery, B 104/5546.

et à toi aussi. MM. Pfeffel et Lersé me font beaucoup d'amitiés, seulement trop par rapport aux élèves, et il y a ici plusieurs grands chicaneurs avec qui je tâche d'avoir à faire le moins qu'il m'est possible. M. de Pachelbel et un de ses amis qui a pris de l'amitié pour moi me guident par leurs conseils et m'instruisent sur le caractère des élèves. Le jeune baron de Rolle a reçu dernièrement une lettre de son père qu'il m'a montrée où il y [a] un article où il est parlé de papa. Le voici (M. de Sévery avec sa politesse ordinaire m'a dit beaucoup de bien de vous. Tâchez de le récompenser en témoignant votre amitié à son fils. On dit que c'est un charmant garçon et de très jolie figure) ou environ comme cela. Mes amitiés, s'il te plaît, à ma tante Pauline. Tu as bien raison de dire que l'on ne crève pas de devoir aux Jordils : ma tante de Nassau s'est emparée de ma tante Pauline sous le voile de l'amitié et ne la relâchera pas si tôt car elle en a besoin. Louis de Nassau remplacera à présent le petit chien Toutou. Je crois que ma tante de Nassau s'amusera à l'élever et qu'il aura déjà reçu quelques chiquenaudes depuis qu'il est arrivé. Je veux le prier de me rafraîchir dans le souvenir de M. de Chabot[53], de la famille de Marsens[54], de M^lle^ de La Chaux[55] et de toutes les personnes qui s'intéressent pour moi. Tant de choses à Crommelin, Babelle, M^lle^ Rechsteiner et ma sœur ; écris-moi comment la troisième a trouvé Mex et comment tu as distribué le logement ; enfin toutes ces petites particularités qui me font tant de plaisir.

Tu iras sûrement faire un voyage à la Côte mais que cela n'interrompe pas notre correspondance, je t'en conjure. Mille amitiés aussi à ma tante de Villars et à ma tante de Chandieu. Dis-leur que je pense bien souvent à elles.

Si les Loriol ne sont pas encore partis, fais-moi le plaisir de m'envoyer une paire de gants jaunes de peau tout simples ; ce n'est que pour avoir le plaisir de recevoir quelque chose de toi. En mettant une chemise, je me fais peine de la déplier en pensant que c'est toi qui l'a pliée. J'ai autant de soin de mes affaires qu'il m'est possible. Je n'ai pas voulu continuer mes

53 Charles Esaïe de Chandieu-Chabot (1697-1787), oncle de Catherine, époux de Louise Marie de Chandieu-Corcelles.

54 César Sigismond François de Clavel, seigneur de Marsens et Ropraz (décédé en 1798), Élisabeth Anne Pauline, née de Chandieu-Chabot, cousins éloignés de la famille de Chandieu, et leur fils Henri Louis Antoine Clavel de Marsens (décédé en 1835). Voir Sévery, 1911, vol. II, pp. 242-243 et 260-261.

55 Madeleine Jacqueline Louise de Chandieu (1731-1811), appelée dame de la Chaux, épouse d'Auguste Victor de Senarclens, seigneur de Grancy (1733-1808), capitaine au service de la Hollande. Madeleine conserve la seigneurie de la Chaux jusqu'à la révolution de 1798. Voir Charrière, 1858, p. 310.

poudres, crainte qu'elles ne me missent dans le même état qu'hier et que l'on ne crût que je me faisais malade exprès. Écris-moi si je dois les recommencer. J'espère de recevoir une de tes lettres demain. Je suis le premier qui les reçoit parce que je m'empresse à les chercher. Je t'en prie, dispense-moi de les brûler, je les veux garder toujours. Mille amitiés de ma part à M. de Montolieu ; prie-le, quand il n'aura rien de mieux à faire, de m'écrire. Ses lettres me feront un plaisir sensible.

Je veux te demander la permission de me faire une paire de bottes. Les miennes sont trop petites, et celles-ci, je pourrai les emporter à Lausanne. On les fait meilleures et plus bon marché qu'à Lausanne : elles coûtent 8 francs de chez nous au lieu qu'à Lausanne 14 francs, et l'on donne ici la forme.

Adieu, mon cher Papa et ma chère Maman. Le bon Dieu vous bénisse et vous comble de ses biens en attendant que j'aie le plaisir de vous voir et de vous embrasser et croyez que [je] vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

*[Add.]* Lundi 19 juin 1780

J'ai reçu ta lettre ce matin qui m'a fait un plaisir inouï. Si je puis être bien sûr que tu viennes en septembre, je suis content. Tu me dis des choses dans la lettre qui me font un bien grand plaisir. Je ne saurais assez remercier le bon Dieu de m'avoir donné des parents comme toi et papa ; je me réjouis bien de voir les Loriol. Sois sûre que je ferai tout ce que tu me recommandes ; écris-moi bien souvent, par semaine deux fois, je t'en conjure ; n'oublie pas les silhouettes[56]. Et tant d'amitiés à tout le monde. Je t'écrirai jeudi. Je trouve ma lettre bien heureuse d'aller auprès de toi ; je voudrais pouvoir me mettre dedans mais en septembre, septembre, tire, lire, lire.

N'aie pas peur, je n'ai point mérité de punition ; je vous embrasse encore mille fois, mon Papa et ma Maman de mon cœur.

56 Dans sa lettre du 16 juin, Wilhelm avait demandé à sa mère de lui envoyer les silhouettes de ses parents, d'Élisabeth Crommelin, de sa sœur et de Charles Hestermann, B 104/2471. Les silhouettes de Wilhelm, Angletine et Catherine sont conservées dans les archives familiales, Cp 6.

# LETTRE 11
## DE CATHERINE

À Mex, lundi 19 juin 1780



Galibert[57] nous a apporté tes lettres ce matin, mon cher Enfant. J'en avais besoin et d'être rassurée sur ta santé qui m'a causé une violente inquiétude depuis huit jours. Mande-moi exactement à loisir l'effet que tu te seras aperçu qu'a produit la lettre que ton père a écrite à M. Pfeffel et la mienne à M. de Pachelbel. Il m'a semblé, dans la réponse de M. Pfeffel, qu'il me soupçonnait d'être une mère un peu faible[58]. Quoi qu'il en soit, je souhaite qu'il n'accuse que moi et je t'exhorte, mon bien-aimé Wilhelm, à rétablir ma réputation si elle souffre de l'impression que tes lettres avaient faite sur moi et à montrer du courage et de l'énergie. Tu ne pourrais pas t'imaginer combien la situation de ton âme a pesé sur la mienne. Dieu soit loué si elle est changée et si nos lettres t'ont enfin redonné un peu de calme et de bien-être.

Nous sommes appelés à souffrir dans ce monde, mon cher Cœur, et nous n'avons pour nous soutenir que le courage. Il se fortifie par l'expérience et les épreuves. Les premières, quelques légères qu'elles soient, nous paraissent insupportables, et puis on se fait à tout. Il faut acquérir de la fermeté sans perdre sa sensibilité ; c'est ce que tu feras. Au reste, ne t'accuse point de n'avoir pas senti ton bonheur dans la maison paternelle. Tu m'as dit mille fois que tu te trouvais heureux et tu retrouveras ce bonheur quand nous nous rejoindrons. Et tu le sentiras encore mieux après avoir comparé. Il me semble que M. Pfeffel a bien des bontés pour toi. Mérite-les toujours, maintiens-toi dans ses bonnes grâces, et tâche d'acquérir celles de M. Lersé et l'amitié de tes camarades par ton honnêteté, ta candeur. Sois serviable,

57 Personnel de maison.

58 Dans cette lettre, Pfeffel assure Salomon que son fils se porte bien et qu'il n'est triste que lorsqu'il reçoit des lettres de sa famille. Il déclare avoir déjà eu près de 100 « élèves suisses » et qu'une seule fois, il a dû se résoudre à renvoyer un élève chez lui en raison du mal du pays, ce dernier étant « un enfant absolument gâté par une mère et par des tantes faibles, dont il faisait tout ce qu'il voulait ». Il termine son courrier en déclarant qu'avec « de la douceur et de la patience » du côté de l'institut et « un peu de fermeté du côté des parents », il est toujours parvenu à rendre aux jeunes pensionnaires « toute leur gaieté », Lettre de Pfeffel à Salomon, 16 juin 1780, P Charrière de Sévery, B 104/1994.

obligeant. Tu sais que je t'ai reproché quelquefois de ne pas t'occuper assez des autres. C'est un point bien essentiel pour être heureux.

Fais-moi un plaisir, c'est de brûler les lettres où j'ai répondu à celles où tu me parlais de tes dispositions tristes. Jette-les au feu et vois les brûler, entends-tu ? Vois-les brûler. Je ne voudrais pas qu'elles ne fussent jamais trouvées, ni vues, pour toi et pour moi. Cet article me tient fort au cœur. Et n'aie aucun regret à ces lettres. Je ne t'en laisserai pas manquer chaque semaine. Mande-moi que tu as brûlé tous ces papiers, entends-tu ? Mande-moi avec quel cachet tu as cacheté ta dernière du vendredi 16 juin. Ce n'était pas ta tête ordinaire. Est-ce le cachet de M. de Pachelbel ? Tu recevras le tien par les Loriol. Ne parle point à M. et à M^me^ de Loriol des ennuis que tu as ressentis. Madame est une mère si passionnée de ses enfants que cela la tourmenterait ; et pour les petits, ils auront confiance en toi. Inspire-leur du courage, l'amour de leurs devoirs et de l'occupation. Ils en auront besoin. Jeannot est gentil ; je ne sais quel caractère a Charles. Nous allons demain à Eclépens dîner avec ces Loriol, afin que tu voies quelqu'un qui nous ait vus. Et nous tâcherons de les voir à leur retour pour parler de toi.

Ton père est allé à Cheseaux ce matin et revient dîner. Il s'amuse ici et s'y plaît. Pour moi, pas tant : rien ne me fait plaisir que mon cabinet de livres, qui est celui de M^me^ Reverdil[59]. Il est tout changé, presque plus humide, ouvert tout le jour. Je l'ai vidé de toutes les vilenies qu'on y tenait : il y a un fauteuil, un tabouret et une table, et mes livres dans la grande armoire. J'ai rangé tes livres allemands dans une tablette à part, tu les retrouveras. Mande-moi si tu te portes véritablement bien. Je veux savoir la vérité toute pure. Ne me cache quoi que ce soit parce que si tu me cachais quelque chose, je vivrais dans le tourment continuel. Écris-moi dimanche prochain une grande lettre bien détaillée sur tous les points où je veux être éclaircie : premièrement, l'effet de nos lettres à MM. Pfeffel et de Pachelbel, ce qui en est résulté par rapport à toi, si cela ne t'a causé aucun désagrément, ta santé, l'état de ton cœur. Et tu remettras cette lettre à M^me^ de Loriol pour nous l'apporter. Plus il y aura de détails, plus je serai aise. Nos santés sont

59 Il pourrait s'agir de l'une des filles d'Urbain et Henriette Reverdil (v.1705-1779), sœur d'Elie Salomon François Reverdil, précepteur du prince Frédéric du Danemark et de son frère, le futur Christian VII, voir Alexandre Roger (éd.), *Struensée et la cour de Copenhague, 1760-1772, Mémoires de Reverdil, conseiller d'État du roi Chrétien VII, précédés d'une courte notice sur l'auteur et suivis de lettres inédites*, Paris : C. Meyrueis et C^ie^, 1858.

très bonnes, n'aie aucune inquiétude sur nous ; les seules que nous ayons sont sur toi.

Compte toujours sur tout ce que je t'ai mandé, que je ne répéterai pas. Mande-moi où tu écris tes lettres : est-ce dans ta chambre ? Je t'ai envoyé par les Loriol, qui seront samedi à Colmar, une écritoire fermant à clef, pour mettre les lettres commencées que tu ne peux finir tout de suite et que tu es bien aise de serrer. Je pense qu'elle te fera plaisir. Je l'ai trouvée ici dans un cabinet, et y ai fait faire une clef. Tu répondras à Crommelin et à M. de Montolieu, mais pas trop longuement. Ouvre ton cœur à ce dernier.

Adieu, mon très cher et bien aimé Wilhelm. Je crois que ton père veut mettre un mot dans cette lettre. Mes bons jours sont le lundi et le vendredi, où je reçois les tiennes ; les autres jours ne me sont rien et je les pousse pour arriver à ceux de poste et à celui où je t'embrasserai.

David de Saint-Cierges[60] est arrivé. Je ne sais si, quand il soupera chez nous, il cassera un verre comme il fit une fois, tu t'en souviens ? Nous avons eu M. Jordan aujourd'hui à dîner. Il faisait des compliments avec la Rechsteiner, à qui se servirait le dernier, qui ont fait perdre contenance à Angletine : elle riait si fort que j'ai été obligée de dire qu'elle riait de Ramonet[61] qui avait grimpé sur les épaules de la Sénégas[62] et qui lui guettait ses morceaux au passage. Il faut avouer, petit Garçonnet, que nous avons un grand plaisir devant nous, qui est celui de nous revoir. Tu auras reçu une bien bonne lettre de moi aujourd'hui. Le duc de Chartres[63] a passé à Lausanne avant-hier. Il avait des livres à remettre à M^me^ de Crousaz[64] de la part de M^me^ de Genlis[65]. Il la demanda, mais hélas, on était à Bussigny.

60 David Charles Ferdinand de Saussure (1760-1832), de Saint-Cierges de Bercher. Il siègera comme député au Grand Conseil vaudois.

61 Chat appartenant à la famille.

62 Madeleine Élisabeth Durand de Bonne de Berlas dite de Sénégas (décédée en 1787), d'origine huguenote, cousine des Charrière de Sévery, qui vivait la plupart du temps au château de Mex et avait une étroite relation avec Wilhelm et Angletine. Sévery, 1911 vol. I, p. 368.

63 Louis-Philippe d'Orléans (1747-1793), duc de Montpensier à sa naissance, duc de Chartres de 1752 à 1785. Élu à la convention nationale en 1792, il y siège sous le nom de Philippe Égalité. En janvier 1793, il se prononce en faveur de la mort de Louis XVI, son cousin. Quelques mois plus tard, il subit le même sort.

64 Élisabeth Jeanne Pauline (dite Isabelle) Polier de Bottens (1751-1832), veuve de Benjamin Crousaz. En 1786, Isabelle de Montolieu publie un premier roman, *Caroline de Litchfield*, véritable succès de librairie. Sa carrière se poursuit entre œuvres personnelles et traductions qui la font connaître dans toute l'Europe. Elle traduit de nombreux romans allemands et anglais parmi lesquels le *Robinson suisse* de Johann David Wyss (1814).

65 Stéphanie Félicité de Genlis (1746-1830), femme de lettres et gouvernante, à ce moment-là, des filles du duc de Chartres. En 1782, elle est nommée « gouverneur » des princes de la maison d'Orléans, une fonction qui n'avait jamais été attribuée à une femme. En 1776, elle passe douze jours à Lausanne car elle souhaite consulter le médecin Tissot au sujet de la santé de sa mère. Elle y rencontre M^me^ de Crousaz, chez qui elle loge durant toute la durée de son séjour, ainsi qu'elle le détaille dans ses mémoires. Voir Genlis, 1825, t. 2, pp. 312-316.

Cela est un peu plat d'être à Bussigny lorsqu'on est demandée par le duc de Chartres. Quoi qu'il en soit, son altesse est repartie sans avoir vu notre veuve, et cette dernière s'en désole. Que de choses à raconter, quel vaste champ, si on avait vu le duc de Chartres et le duc de Fitz-James[66], et deux autres élégants qui étaient avec eux.

[De la main de Salomon] Vous nous avez bien fait souffrir, M. Wilhelm, jusqu'à ce matin, où enfin pour la première fois, vous nous avez marqué que vous commenciez à vous accoutumer à votre position. Devant Dieu, je ne savais que devenir, car j'aurais mieux aimé partir pour les Indes que de m'exposer au ridicule de vous ramener à Lausanne. Je rougirais et serais honteux au dernier point si tu n'avais pas plus de courage que tu en as marqué précédemment. À présent, je te reconnais pour mon fils, et tu seras mon cher fils, si tu t'appliques et satisfais tes maîtres en reprenant ta gaieté. Fais mes tendres amitiés à M. Pfeffel, ce bon, cet excellent M. Pfeffel, l'ami des jeunes gens. Dis-lui que j'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Tu n'es pas aussi habile dans la langue allemande que je m'en étais flatté. Applique-t'y vigoureusement, je veux que tu y sois plus fort que dans la française.

Demain, nous verrons les Loriol ; ne manque pas de m'écrire par le détail comment leur installation se sera passée, tu leur remettras alors les clés, ce sera à eux d'être novices. Tu seras un vieux routier qui dirigera les autres et tu deviendras chef de chambrée. Mais il nous faut de l'âme, de la vigueur, de l'énergie. Souviens-toi qu'on reproche au pays de Vaud la mollesse, la lâcheté. Mes compliments à M. Pfeffel.

[De la main de Catherine] Cette lettre part le mardi 20 juin.

Tu auras une chaîne de montre et tout ce que tu demanderas par les petits de Loriol qui partent incessamment. Écris-moi bien tout ce que tu souhaites.

66 Charles de Fitz-James (1712-1787), pair et maréchal de France.

# LETTRE 12
## DE CATHERINE

À Mex, vendredi 23 juin 1780



J'avais bien besoin de ta lettre, mon cher Enfant, mon cœur était agité d'inquiétudes sur toi et ta santé. Enfin, le bon Galibert vient d'arriver à 9 heures de Lausanne et me l'a apportée. Ton père est allé à Echallens avec Plantamour[67] le fils, ce sera un bon régal à son retour. Enfin, ton pauvre petit cœur est plus tranquille, cela me fera du bien aussi. Je n'ai eu aucun repos depuis cette certaine lettre du vendredi 9 juin, il y a aujourd'hui quinze jours, où tu étais si triste.

Ne prends point tes poudres puisqu'elles t'ont fait cet effet. Elles devaient te purger un peu, car nous te croyons de la bile dans l'estomac. Tu as bien fait de ne pas dire que tu avais pris ces poudres mais je crois que tu n'en as pas besoin puisque tu es mieux, plus fort et plus gai. Saute, cours, amuse-toi, remplis ton devoir : voilà le bon régime. Ne prends pas de thé, je t'en conjure : tu me ressembles pour la santé, le thé m'abîme l'estomac et le café me met au désespoir. Cela est bien désagréable, c'est le seul déjeuner que j'aime.

Ton tire, lire, lire m'a bien fait plaisir. Tu m'as demandé les gants trop tard, les Loriol arrivent demain à Colmar. Tu recevras des petits riens qui te feront plaisir. Mande-moi si M. de Pachelbel a accepté la bourse citron et violette qu'il avait trouvée jolie, sans quoi je lui en ferai une que tu lui donneras. Remercie-le mille fois de sa lettre qui m'a consolée et fait un plaisir et un bien merveilleux. Cet excellent jeune homme ! Cultive, entretiens cette précieuse liaison, voilà un bien pour toute la vie. Songe, mon cher Cœur, ce que c'est qu'un ami, pense à ce mot et à ce qu'il renferme. Tu n'en avais pas un à notre fantaisie à Lausanne et un de nos espoirs a été que tu t'en ferais à Colmar, et que tu trouverais dans ce séminaire des sujets de mérite avec qui tu te lierais et que cela deviendrait un des fondements du bonheur de tes jours.

67 Philippe Plantamour (1707-1795), propriétaire, dès 1772, du château d'En-Bas de Mex et voisin des Charrière de Sévery qui ont hérité du château d'En-Haut, après le décès de l'oncle de Salomon, Samuel de Charrière.

Tu apprendras à vivre aussi avec tout le monde si tu as des camarades ombrageux. Il y a un art de se ménager avec ces sortes de caractères qu'il est bien utile d'acquérir, et M. de Pachelbel et son ami t'aideront à ne point faire de fausses démarches. Mande-moi pourquoi tu as payé deux fiches et trois jetons : tu dis que ce n'est pas pour inattention, ni étourderie, pourquoi donc ? N'oublie pas de me le dire. Si les heures où tu reçois mes lettres se trouvent celles des leçons, je te prie de prendre sur toi de les mettre en poche et de les lire seulement dans un moment de liberté. Dès que tu vois mon écriture, nous nous portons bien. Ainsi tu n'as point d'inquiétude à avoir. Et de mon côté, je modérerais les miennes si je manquais un courrier à avoir de tes lettres.

Fais-toi faire des bottes, je t'en donne la permission, ton père ne la révoquera pas. Ne porte ni bottes, ni souliers trop courts. Aie soin de tes pieds et ne coupe pas tes ongles trop courts. Ton père est allé à Echallens avec Plantamour, mais je pense que je te l'ai déjà dit. J'ai quitté ma lettre pour recevoir Charrière Bavois[68] et Boussens[69] qui viennent dîner ; De Middes[70] est arrivé aussi et le bon César. Cela fait bien du monde et M. Plantamour qu'on invite. Je ne pourrai, mon cher petit Cœur, t'écrire aussi long qu'à l'ordinaire. Demain, tu verras les Loriol, je m'en réjouis.

Toinette nous a fait un bon dîner couronné d'une bonne tarte aux prunes. Ta sœur a été à la petite table avec la Rechsteiner. Elles ont si prodigieusement ri que Minette[71] était toute rouge. Elles ont mangé comme des loups. Minette prend ses bains et Louison la réjouit. Le jardin est tout plein de roses et le jet d'eau va bien.

Je t'ai rendu compte des logements ici : nous nous tenons dans la chambre de la Reverdil qui est à Cossonay, toute malade. Je crois qu'elle avait des idées qu'elle regrette, tu me comprends. Adieu, ma chère petite Culotte[72], je te prends entre mes bras, je te baise, je te mets la main dans la poitrine,

68 Henri de Charrière avait épousé en 1774 Angélique, née de Saussure de Bavois (1732-1817), dite la Générale. Cette dernière est connue pour son salon littéraire, dit « du samedi » ; femme de lettres, elle est l'auteure d'un roman *L'Oiseau vert*, voir Giulia Manfrina, *La «Société du Samedi» d'Angélique de Charrière de Bavois : étude de la sociabilité lausannoise d'après le fonds Grenier conservé aux Archives de la Ville de Lausanne*, Béla Kapossy et Béatrice Lovis (dir.), Travail de séminaire, Université de Lausanne, octobre 2014, accessible en ligne : [http://lumieres.unil.ch/fiches/biblio/5827/].

69 Henri Albert de Saussure (avant 1708-1791), seigneur de Boussens et juge.

70 Étienne Louis de Loys de Middes (1722-1802), brigadier retraité des armées du roi de France et oncle du futur beau-frère de Catherine, Jean Samuel de Loys.

71 Surnom donné à Angletine.

72 Petit nom d'enfant pour Wilhelm.

je te prends les joues, les cheveux. Minette a fait la réflexion que les cheveux de son cher frère ne sentiraient plus les pauvres comme ils faisaient, puisqu'on lui mettait poudre et pommade. Sais-tu que sa poupée avait des poux, conçois-tu cela ? Il faut être fortuné ! Adieu, mon cher Ange, je te baise mille fois. Mon cœur est soulagé de sentir le tien plus gai. À mardi. Galibert apporte tes lettres le lundi et le vendredi. Et le vendredi, il reste pour attendre la réponse et la mettre à la poste le soir à Lausanne. Ainsi notre absence n'a rien dérangé. Mon Dieu, que j'aurai de plaisir de te revoir, mais je veux que tu sois gai et gaillard jusqu'à ce moment, entends-tu ? J'ai de bonnes nouvelles d'Hestermann de Hanau.

## LETTRE 13
### DE WILHELM

Dimanche 25 juin 1780 à 1 heure [de l']après-midi



Maman de mon cœur, tu as trop de bonté pour moi, je ne sais plus comme y répondre, cela me fait de la peine. Si je ne te fais pas assez de remerciements et d'amitié, supplées-y toi-même.

M^me^ de Loriol est arrivée hier au soir ; elle écrivit un billet à M. Pfeffel et ce matin, elle est venue à 11 heures. Je l'ai rencontrée dans la cour, elle m'a tout de suite, elle m'a donné mes paquets. Après les premiers compliments, je suis volé dans une chambre les ouvrir, j'ai versé des larmes de joie sur tes lettres et les paquets en pensant à mon bonheur d'avoir des parents, je ne dis pas trop en disant adorables. J'aurais voulu te remercier tout de suite, mais point du tout, il faut bien du temps pour que tu reçoives mes remerciements. Ma chaîne est si charmante que je ne fais que la regarder. Tu comprends que je l'ai tout de suite mise à ma montre ; c'est comme cela que je l'aurais prise moi-même. L'encrier[73] m'a fait un plaisir inexprimable et il m'est d'une extrême utilité en tous sens, car ma commode n'était pas faite pour mettre mes lettres commencées, d'autant que l'on aurait pu les lire si j'avais laissé le tiroir ouvert. Toutes les lettres où tu me parles de septembre ou de mes chagrins, de choses comme cela sont brûlées. Cela m'a

73 L'écritoire offerte par sa mère.

fait un mal de cœur de voir la flamme de ces bien-aimées lettres, mais j'ai pensé que tu me l'avais ordonné et tu m'en écriras bien d'autres jusqu'en septembre, mois qui sera à jamais célébré comme un mois bienheureux, et depuis lors, j'espère d'être toujours heureux.

Les Loriol étaient extrêmement étonnés de voir tout cela. M. Pfeffel les a invités à dîner, mais comme le père et la mère ne pouvaient rester, on a proposé de laisser les fils, et les larmes sont venues tout de suite aux yeux du père et il s'est excusé et les a réemmenés. Ils m'ont bien parlé de toi et je leur ai demandé mille fois si tu avais l'air de te bien porter et papa et ma sœur. Ils m'ont répondu que oui, cela m'a fait un si grand plaisir. Je les reverrai demain, pas plus tôt, et je te réponds tout de suite à tout ce que tu me demandes exactement.

D'abord, je me porte bien, cependant faible, mais ce n'est rien. Je me sentais malade le jour que je t'écrivais mais ce n'était que le chagrin, l'inquiétude qui faisaient que je souffrais beaucoup, car ta lettre m'a rassuré et je [me] suis trouvé beaucoup mieux. Je t'écrivais pendant ma leçon d'écriture en cachette et personne ne s'en est aperçu. Cette lettre était pour te rassurer. Je ne pouvais soutenir l'idée que tu fusses en peine comme je le voyais par ta lettre. Personne ne l'a lue. Elle n'était point pour la montrer au supérieur.

Je te dirai tout comme les choses sont, comme elles m'arrivent, l'état de mon corps est assez bien, celui de mon âme est partagée, tantôt tranquille, tantôt triste, cela varie, mais la promesse que tu me réitères dans ta dernière lettre du mois de septembre me fait un plaisir inouï et me rassure beaucoup. Cependant, il y a des moments où, malgré moi, les larmes trouvent un chemin, le cœur se grossit, mais cela ne dure pas bien longtemps. Mon âme est vraiment plus tranquille, j'ai repris un peu courage, je me sens aussi plus gai, plus léger, je sens mon estomac un peu pesant et rempli.

Je puis m'appliquer à mes leçons mais je suis dans une classe si chicaneuse et polissonne que je paye toujours quelques jetons. M. Lersé me témoigne beaucoup d'amitiés, même plus depuis les lettres. Je ne suis pas beaucoup avec M. Pfeffel, je ne le puis car je le voudrais bien. Il est si bon.

Les lettres que tu as écrites à ces messieurs ne m'ont point causé de désagréments, je me suis bien aperçu que tu leur avais écrit, mais je t'assure qu'il ne m'en est point arrivé de désagrément. Je sens bien que cela aurait été ma faute, mais j'étais jusqu'au désespoir et il est affreux ce que je souffrais de l'âme. Je me croyais malade et n'étais pourtant pas. Je t'écrirai toujours

mes sentiments et toutes leurs variations. Je t'écrirai suivant les dispositions de mon cœur et de mon âme. Compte sur tout ce que je te dirai comme si tu le voyais. Tu sais que je ne t'ai jamais dit que la vérité toute pure. Sois tranquille et passe les jours gaiement jusqu'au mois de septembre où mes jours commenceront à se filer d'or et de soie. Pour moi, mes lettres sont brûlées et je les ai vues brûler, ainsi sois tranquille sur cet objet. Tu me dis que tu songes toujours à moi et de ne pas autant penser à toi. Il n'y a pas une seconde dans la journée où je te perde de vue.

Je n'ai pas joué encore le rôle de prince. Il y a des jeunes gens, qui sont ici depuis huit ans et qui sont jaloux de ce que je sais l'allemand mieux qu'eux, qui ont fait courir le bruit que je ne le savais pas aussi bien que je le sais.

J'ai bien reçu les amitiés de ma chère sœur, rends-lui mille et mille baisers de ma part. Je n'ai pas continué mes poudres, je t'ai écrit pourquoi. Remercie mille fois ma chère sœur de sa chère lettre. Je lui répondrai jeudi et te donnerai des nouvelles de la réception et de tout ce qui sera arrivé aux Loriol. La première chose qu'ils m'ont dite, c'est où était mon épée et ils voulaient absolument savoir ce que contenaient les paquets que tu m'envoyais. Je gage que cela fera rire ma sœur. Papa m'aime passionnément puisqu'il m'aime autant qu'il m'aime. Pour moi, je me représente souvent le moment où l'on viendra me dire : « Papa et maman sont arrivés. » Je crois que je ne ferai qu'un saut d'ici à la Montagne. Je ne peux voir cette auberge et la chambre où j'ai logé avec papa sans un certain je-ne-sais-quoi que je ne puis exprimer. Et ce matin en recevant l'encrier et les autres affaires, je tremblais comme si j'avais eu la fièvre en pensant que c'était toi qui avais arrangé cela avec papa avec tant de soin.

Quelquefois, je suis sur une chaise à rêver profondément. Il me semble te voir devant moi et je veux me lever pour te sauter au cou ; mais point du tout, je trouve l'air vide ou un objet indifférent au lieu d'y trouver les objets de mon amour et de ma tendresse et je vais me rasseoir tout capot. Je passerai vite sur mes pensées et mes sentiments. Comme tu le dis, je sourirai aussi. Je suis toujours troublé la nuit par des songes affreux : la nuit passée, j'ai songé que papa était malade à mort. Cela n'a pas laissé de m'inquiéter quand même je ne crois point aux songes.

Continue à n'être point en peine sur la mauvaise habitude. Tu peux être sûre de moi ; l'autre jour, j'étais adjudant pour réveiller les autres jeunes gens et j'en trouvais un qui dormait et qui faisait cette habitude.

Cela me donna de l'horreur pour lui ; il eut honte. Je ne peux à présent que le mépriser.

Tu me dis de te donner une idée de Colmar : c'est une très grande ville, il n'y a pas du beau monde à proportion de la grandeur de la ville et s'il n'y avait pas des avocats et des gens de lois qui règlent les affaires de l'Alsace[74], il y aurait fort peu de monde. Je n'ai point encore vu de compagnie ainsi je ne puis juger du monde et de ses manières mais à ce que j'ai entendu dire, c'est une ville très corrompue. Il n'y a qu'une promenade très petite où je fus avec le cher papa et M. Hestermann, que l'on appelle Vanolles[75].

Avant que j'oublie, je veux te dire que M. de Pachelbel n'a pas payé un jeton ni une fiche dans tout le quartier mais qu'au contraire il a eu trois primes et trois bons jetons. Il se conduit on ne peut pas mieux.

Je vais toujours de temps en temps à la comédie. Je me livre à toutes les distractions possibles et que je crois qui puissent me distraire, mais cependant elles ne produisent que rarement leur effet.

Ma tante de Nassau, son fils et le précepteur doivent faire un comique assemblage, l'une se moquant, l'autre faisant des étourderies et le dernier comptant ses pas[76]. Cela amusera ma tante. Ma tante Pauline te serait bien attachée si elle n'était pas menée par le nez par ma tante de Nassau qui l'endort exprès.

Chaque heure de ce jour, j'ai pensé [à] ce que tu faisais, il me semblait te voir, je trouvais les Loriol si heureux de t'avoir vue et d'avoir dîné avec toi à Eclépens. J'ai demandé à Charles si cela lui faisait beaucoup de peine de voir partir ses parents ; il m'a répondu que non parce qu'il apprendrait quelque chose ici et qu'il n'aurait jamais rien appris à Rolle. Ils ont l'air bien gêné, M. de Loriol les a recommandés aux capitaines de leur compagnie en lui faisant le signe de donner des coups de bâton comme si on les battait

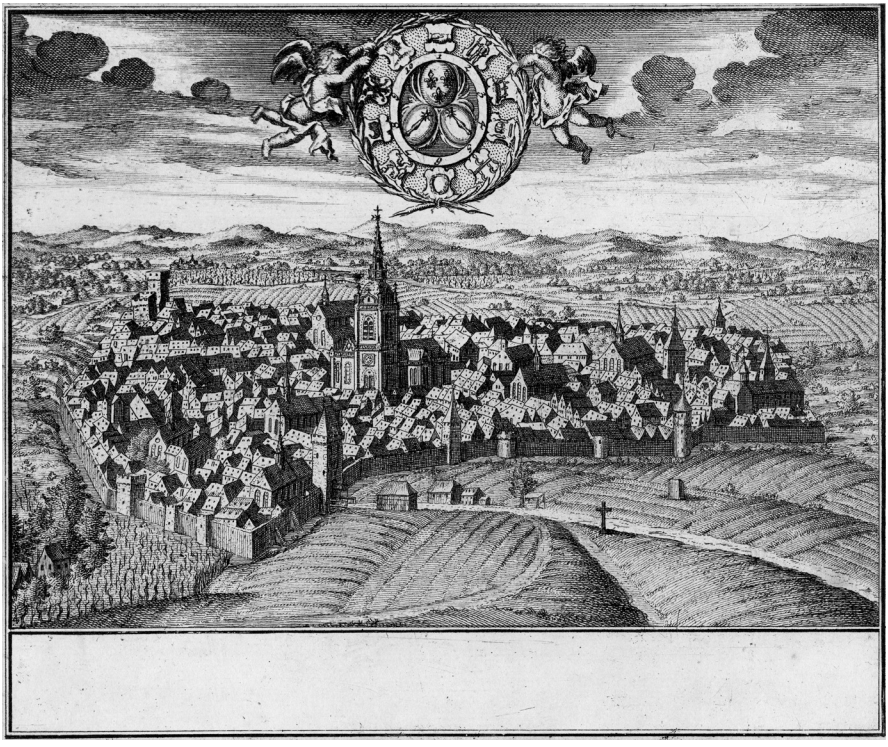
74 Au XVII[e] siècle, une partie de l'Alsace avait été rattachée à la France par le traité de Westphalie (1648) alors que Mulhouse demeurait une République indépendante. Sur l'ensemble du territoire, comme ancienne terre d'Empire, le culte protestant était garanti. Le pouvoir royal prit toutefois de nombreuses mesures pour limiter son influence à l'instar de l'obligation faite à tous les fonctionnaires seigneuriaux d'être catholiques. Voir Lemaître, 2015, pp. 479-496.

75 Cette promenade publique, hors des murs de la ville, fut aménagée en 1745. Nommée ainsi en l'honneur de l'intendant d'Alsace Barthélemy de Vanolles, cette place accueillait les exercices militaires. Ce lieu devint le « Champ-de-Mars » en 1793.

76 Dans sa lettre du 17 juin 1780, Catherine déclare à propos de Louis de Nassau : « On lui a donné un précepteur d'une pédanterie inouïe, tout par compas et mesure, pesant, allemand, épais, sachant le grec et le latin, et nul usage du monde. Juge comme cela va avec M[me] de Nassau qui se moque de tout le monde. Le précepteur a dit qu'il était charmé d'aller vivre avec M[me] de Nassau, qu'elle lui apprendrait les manières et le formerait, en attendant il la fera rire », B 117/52.

comme des soldats. Je crois qu'ils donneront à souper demain ou après-demain. Je crains bien que le père ne puisse se tenir à la cérémonie et que son cœur ne s'attendrisse trop. Il a l'air si bon qu'il m'intéresse beaucoup. Il est logé à la Tête Noire[77] dans la même chambre où était papa. J'aime cette chambre comme si j'y avais demeuré toute ma vie. Tu y viendras, mon Dieu, quelle félicité pour moi de te voir dans cette auberge, de voyager avec toi. Je ne crois pas qu'il y ait d'amour plus fort que celui que j'ai pour toi et pour papa.

Je finis pour aujourd'hui, mais je t'écrirai encore une ou deux pages pour t'envoyer avec ceci demain. En attendant adieu, chère Maman.



Vue générale de Colmar, publiée par Ambrosius Müller, 1737. Colmar, Bibliothèque municipale. Inv. nº V EST 57. (copyright) : Colmar, Bibliothèque municipale.

77 Wilhelm commet ici une erreur. L'auberge dans laquelle logea Salomon s'appelait la Montagne Noire comme il le précise à plusieurs reprises.

# LETTRE 14
## DE WILHELM

Jeudi 29 juin 1780



Ma chère Maman, je t'ai écrit dimanche une grande lettre que je t'enverrai avec celle-ci par M. de Loriol qui, je crois, part demain matin.

Je te veux raconter en détail comme ils ont été jusqu'ici. Lundi, ils vinrent dîner, ils étaient fort gais. Ils ne parlaient que d'épée, de fusil, des plumets qu'ils auraient à leur chapeau et de choses comme cela. Ils me disaient à tout moment : « Dis-moi, est-ce que j'aurai une épée ? », toujours des « dis-moi ». Ils soupèrent ce soir-là à l'auberge. Charles voulut courir la ville comme à Rolle et il se perdit et l'on fut longtemps en peine de lui et à la fin il se retrouva. Le lendemain, ils vinrent dîner à l'école et furent reçus à 2 heures [de l'] après-midi. M. de Loriol ne pleura point, mais Madame un peu. Charles et Jeannot se tinrent fort bien quoiqu'un peu émus.

Ce soir-là, j'allai à la comédie avec M. et M^me^ de Loriol, M^me^ Pfeffel, M. Lersé et les deux novices. La comédie était allemande et Charles et Jeannot rirent de tous les gestes que les comédiens faisaient de façon qu'à la fin Jeannot lâchât le plus beau et le plus puant de tous les pets et je pensai tout de suite à ma sœur et aux éclats de rire qu'elle aurait fait. Ils soupèrent tous deux seuls à l'école. Cela leur parut furieusement étrange. Ils y couchèrent aussi. Le lendemain, j'allai dire bonjour à Charles qui avait été mangé des punaises et qui ne voulait plus coucher dans son lit. Ils restèrent tout le jour à l'institut et le soir, nous allâmes au jardin. Leurs petits cœurs commencèrent alors à s'attendrir en pensant au départ de leurs parents. Je les consolai du mieux que je pus. Le soir, nous allâmes souper chez eux. Ils ne firent que polissonner pendant tout le repas de façon que je fus prêt à perdre contenance. Cependant, je me retins car cela aurait été indécent.

Après souper, nous revînmes tous ensemble (M^me^ Pfeffel y était aussi). Il n'était resté que les gouverneurs à l'institut et il s'est commis de grands désordres à table de sorte que ce matin à la prière M. Pfeffel leur a fait une censure. Il leur a dit qu'il était triste qu'il ne pût sortir sans qu'ils occasionnassent de grands désordres et que dorénavant, il ne sortirait plus dans son jour d'inspection. Cela donnera une affaire très sérieuse. M^lle^ Pfeffel, qui

avait polissonné plus que tous les autres, aura une rude punition. M. Pfeffel a dit : « Messieurs, ne croyez pas que ma fille sera exempte de punition. Cette morveuse sera punie rudement, je vous prouverai que je ne suis pas un père faible. » Je crois qu'il y en aura, de la compagnie d'honneur, qui seront déposés ; je ne sais pas qui, mais je le crois. Le pauvre M. Pfeffel, il pleurait presque de chagrin. Le droit d'appel est aussi interdit. Toute la pension est en mouvement. N'écris pas ici que je t'en ai écrit quelque chose ; cela fâcherait MM. Pfeffel et Lersé.

Tu m'écris de te dire pourquoi j'ai payé deux fiches et trois jetons : une fiche à table pour avoir renversé un peu d'eau, pour l'autre, je te jure que je ne m'en ressouviens pas ; pour les jetons, c'est quand on polissonne dans les leçons. Comme Montmollin[78], je suis mêlé parmi sans avoir fait rien souvent, et puis pour corriger, pour ne pas se ressouvenir quand l'on me questionne, à la fin de la leçon. Voilà pourquoi je paye mes jetons. Je n'en ai point payé, ni de fiches, cette semaine. Je tâcherai de continuer jusqu'à dimanche. Je compte entièrement, comme tu me l'as fait dire par M^me^ de Loriol, sur tout ce que tu m'as promis. J'y compte entièrement. Je voudrais pouvoir manger le temps pour arriver à ce cher mois de septembre. Toutes les années nous célébrerons ensemble le jour de ton arrivée à Colmar.

Écris-moi que tu fais des préparatifs pour ton voyage. À Sévery, tu en faisais bien six semaines avant que de partir pour Lausanne. Ainsi pour venir à Colmar, c'est bien plus loin. Je te trouve bien heureuse d'être à Mex. Je suis on ne peut pas plus content que papa s'y amuse. Je voudrais que tu en fisses autant, crois-moi. Si tu as vu la Sirvin[79], je crois qu'elle n'aura pas eu envie de venir. M^lle^ Rechsteiner avait extrêmement envie de la voir.

Il ne m'est pas possible d'écrire à ma sœur aujourd'hui à cause que nous avons été à l'église (c'est jour de fête aujourd'hui[80]) et que j'ai fort peu de temps, mais dimanche je lui écrirai à la place de t'écrire. Cela reviendra au même. En attendant, embrasse-la mille et millions de fois bien, bien tendrement de ma part. Elle ne saurait croire combien je l'aime. Je me porte bien, je ne prends point de thé le matin excepté de trois semaines en trois semaines une tasse. Je ne déjeune souvent rien.

78 François Georges de Montmollin (1769-1792) entre à l'académie militaire en 1779, avant même d'avoir 10 ans. Par la suite, il fait une carrière militaire qui se termine tragiquement, le 10 août 1792, perdant la vie, ainsi que plus de 300 autres gardes suisses, en défendant le Palais des Tuileries.

79 Marie Uranie Rose, fille du pasteur Sirvin de Vufflens-la-Ville.

80 Dans l'Église catholique, le 29 juin était la fête des apôtres Pierre et Paul. Sis en territoire catholique, l'institut respectait le calendrier des fêtes religieuses de cette confession.

Je n'ai pas trouvé l'occasion de donner la bourse à M. de Pachelbel. Fais-moi le plaisir de lui en faire une rose, je crois que c'est sa couleur favorite, cela lui fera plus de plaisir parce que ce sera toi qui l'aura faite. Il t'aime beaucoup quand même il ne t'a pas vue. J'ai demandé permission à M. Lersé[81] qui m'a dit que cela me serait inutile, n'osant pas les porter à moins que je ne fisse faire un buffle et des culottes de peau et qu'alors je pourrais monter quelques fois avec lui.

Montmollin a été puni aujourd'hui pour avoir fait le train avec les autres à table, condamné au sarrau, la chaîne, trois jours de prison sans pouvoir sortir sous aucune raison, de la soupe, du pain, de l'eau pour toute nourriture. On ne pouvait plus en être maître. M^ll^ Pfeffel a été mise à la petite table ; elle n'ose paraître devant son père et sortir de la maison de longtemps. Elle l'a bien mérité.

L'on joue ce soir *La Colonie*[82] pour la troisième fois, l'on a bâti un théâtre de deux pieds de hauteur dans la grande salle qui est charmant. Je ne jouis des plaisirs encore que faiblement, mais au mois de septembre nous serons tous heureux. Si tu écris ou si tu vois Crommelin et Babelle, tu sais ce que leur dire de ma part. Bien des remerciements pour tous ceux qui se rappellent toujours de moi. Je n'oublie personne. Adieu, mon petit Papa et ma petite Maman de mon âme et de mon cœur. Je remettrai cette lettre à M^me^ de Loriol en main propre. Tu la recevras d'elle-même car elle veut passer à Mex. Elle trouve que j'ai engraissé mais c'est ma coiffure qui le fait paraître car je ne le trouve pas. Elle part demain à 3 heures du matin. M. de Pachelbel te présente ses respects.

81 Wilhelm fait référence à son souhait de se faire faire une paire de bottes.

82 *La Colonie*, de Marivaux, comédie en un acte publiée en 1750 dans le *Mercure de France*.

# LETTRE 15
## DE CATHERINE

Reçu cette lettre le 3 juillet vendredi 1780
Répondu le juillet 1780[83]
À Lausanne, le 30 juin 1780



Nous sommes arrivés ce matin ici, mon cher Cœur, avec l'espoir de mettre la main sur une de tes lettres : il n'y en a point eu. Je me flatte que dimanche tu n'as pas eu le temps de m'écrire à cause des petits de Loriol et que tu n'es pas malade.

Nous sommes partis de Mex à 6 heures et arrivés ici avant 7 heures et demie. Nous avons fait mille affaires, commissions, choses oubliées, puis est venue M^lle^ Sabine et après M. de Loys. Causé, allés, venus. J'ai été voir M^me^ de Corcelles[84] un moment, qui arrangeait un tableau de fleurs avec la Freimond[85] qui était pâle comme une morte, l'air triste, sec et malade. Nous dînerons de la Couronne et souperons chez les Cerjat[86], puis demain de bonne heure, retournons à Mex. J'irai un de ces jours à Sévery avec ta sœur et Louison chercher du fil pour blanchir. La Sénégas le dévidera et nous ferons des pièces de toile. Je m'occupe, je pense à toi, à ce que tu fais, au moment où nous nous reverrons.

Tout va ici à l'accoutumée, nulle nouvelle : les Crommelin sont bien, cette première ne peut avaler que tu sois à Colmar, elle nous en parle comme si nous t'avions mis là pour nous divertir et lui faire de la peine. Enfin, on dirait qu'on est le Maître des hommes et des choses. Mande-moi bien comment ont fait M. et M^me^ de Loriol. J'ai toujours peur que les petits ne veuillent pas rester. Si le père et la mère avaient la faiblesse de les ramener, je ne crois pas que M. Pfeffel acceptât jamais un Suisse du Pays de

83 Ajout de la main de Wilhelm.

84 Fille de David de Saussure, baron de Bercher, Louise Françoise (1726-1796) épouse en secondes noces Jonathan Polier de Corcelles (1733-1796), seigneur de Saint-Germain. Elle échange une abondante correspondance avec la famille Charrière de Sévery, notamment durant les étés qu'elle passe dans le château de Corcelles-le-Jorat. Elle s'illustre par son activité de portraitiste et de décoratrice, réalisant les décors du théâtre privé du marquis de Langallerie, à Mon-Repos. Une partie de sa correspondance a fait l'objet d'une édition (Sévery, 1924).

85 Fraimond, ou Freymond, femme d'un avocat lausannois.

86 Jean François Maximilien Cerjat de Bressonnaz (1729-1802) seigneur de Syens et de Rossenges, bourgeois de Moudon, Lausanne et Berne, et son épouse Marguerite, née Stample.

Vaud[87]. Il leur trouve, en gros, moins d'énergie ; cela vient de l'éducation, ce n'est pas la faute des sujets.

J'espère d'avoir une de tes lettres lundi et que tu me feras quelques détails sur les Loriol, et si ce qu'ils t'ont porté t'a fait plaisir. Mande-moi quelles leçons tu prends et comme tes heures sont réglées. Je songe sans cesse à toi. Je me réjouis de faire une course avec toi, ton père, et ta petite sœur, dans un bon carrosse à nous quatre – causer et rire.

Il y a aujourd'hui six ans que nous partîmes pour l'Allemagne[88] avec M^me^ de Champagne[89]. Je voudrais y être encore, savoir ce que je sais. Je me serais épargné des chagrins. Nous dînâmes à Moudon et couchâmes à Morat. Que de choses passées depuis six ans !

M^me^ Reverdil est toute malade. Elle est à Cossonay chez Bandelier[90], où elle boit des eaux. Elle regrette, je crois, des espérances qui ne s'accordaient pas avec les nôtres, tu me comprends ? Tant y a qu'elle est triste et malade. Nous te conterions bien des choses : la Sirvin s'est rendu justice en ne nous faisant point de visites. Je la méprise complètement, et elle ne peut guère l'ignorer. Son père se gonfle quand il vient à Mex, cela me fait rire. Le voisinage de Mex n'est pas comme celui de Sévery, il y a bien de la différence. Tu as raison, nous aimons la campagne pour ses revenus et y avoir bonne compagnie. Sans cela, perdre son temps pour perdre son temps, j'aime mieux le perdre à la ville où au moins je fais dire que je n'y suis pas quand les gens m'ennuient. Ces visites visitantes sont insoutenables. Petit à petit, nous les ferons finir et nous mettrons à l'abri.

Nous sommes priés d'aller passer quelques jours à Dorigny[91]. Je ne sais si nous irons ; c'est selon les affaires, ton père en a beaucoup, mais on les

87 Sujette de la République de Berne depuis 1536, la population vaudoise s'associait aisément aux Suisses.

88 Au printemps 1774, Salomon de Sévery avait reçu une invitation de Guillaume IX de Hesse-Cassel à venir à Hanau. Catherine et Wilhelm y accompagnèrent Salomon et y demeurèrent entre les mois de juillet 1774 et mars 1775. Cette période fut douloureuse puisque Catherine souffrit de la solitude et des absences trop fréquentes de son mari, et que l'unité du couple vacilla sous le charme de la princesse et celui d'un admirateur et courtisan de Catherine, ce dont le journal de Catherine se fait le témoin, Journal de Catherine de Charrière de Sévery, P Charrière de Sévery, Ci 12.

89 La comtesse Marie de Champagne, dont les ACV possèdent une trentaine de lettres, écrites entre 1774-1776, adressées à Catherine (P Charrière de Sévery, B 104/4945-4979), faisait partie des étrangers qui résidaient à Lausanne, attirés par les soins proposés par le docteur Tissot. Voir sur le sujet Pilloud, 2006.

90 Simon Pierre Joseph Bandelier (avant 1746-1804), médecin à Cossonay depuis 1770, [s.a.] ; *Journal de statistique suisse*, 1899, vol. 35, p. 172

91 Le château – ou maison de maître – de Dorigny, est construit entre 1770 et 1774 par Etienne Louis de Loys qui avait hérité du domaine quelque vingt ans plus tôt. Ce dernier fait une carrière militaire.

expédie. Cet automne, on vendra les vaches. Pour finir ce détail et épargner un fruitier, qui est toujours plus de 10 louis, gage et le reste, les fermiers Bélaz prendront, je crois, le tout. On renouvelle le bail de Sévery cet automne aussi et on le changera pour n'avoir point d'embarras. Je me réjouis de revoir ce petit Sévery qui est joli et gai. Pense un peu aux Mollens[92] qui n'iront plus à Berne : ils ont vendu leur appartement. Ils ne quitteront Mollens que pour un bailliage, et les Grancy ne viennent point en ville, ils ont loué leur maison à M^me^ Blaquière[93], que la Générale a mise dehors. La mère et Henriette sont désolées d'aller au Chêne dans ce sot quartier. Tillman[94] a épousé la Trachsel et Levade[95] va épouser la mère de Titi Francillon.

Adieu, mon petit Ange. Je te baise mille fois et suis ta mère un peu inquiète. Ta lettre a fait tant de plaisir à Crommelin, elle allait très bien, et pour M. de Montolieu aussi, votre respectueux ami, allait très bien.

92 Nicolas Alexandre de Watteville (1736-1812), seigneur de Mollens et bailli d'Aigle, et son épouse Catherine, née Weiss, dame de Mollens. Le couple a trois filles : Marguerite dite Gritely, Marie-Anne (décédée en 1819) et Salomé Catherine dite Caton (1764-1792).

93 Marie Blaquière (1715-1798), née Rapin-Thoyras, veuve de Théophile Cazenove avec lequel elle a onze enfants. Elle épouse Paul Elie Blaquière en secondes noces en 1763. Voir Sévery, 1911, vol. I, p. 129.

94 Juge au tribunal de la rue de Bourg. Voir Morren, 1970, p. 396.

95 Jean David Paul Étienne Levade (1750-1834), pasteur, professeur de théologie ; ami d'Edward Gibbon et fondateur de la Société biblique du canton de Vaud. Il épouse en 1780 Marie Anne Bugnion, veuve du marchand drapier teinturier Abraham David Francillon.

# LETTRE 16
## DE CATHERINE

[Mex,] lundi 3 juillet 1780



Voilà deux postes, mon cher Fils, que tu ne nous écris point, c'est-à-dire que nous ne recevons point de lettres. J'espère que c'est marque que tu te portes bien, que tu es moins triste, et que tu as moins besoin d'écrire. Dieu le veuille, je me réjouis de revoir de ton écriture. J'espère que ces Loriol vont arriver. Nous avons passé vingt-quatre heures à Lausanne pour affaires ; soupé chez les Cerjat, je te l'ai mandé.

Je ne t'écrirai pas au long aujourd'hui, parce que je me suis purgée, et que j'ai de la colique. Ton père fait poser des sonnettes à l'Ansermier[96]. Nous aurons Burnand[97] ici bientôt pour prendre des plans et quelques mesures. On verra ce qu'on veut faire : rien cette année d'abord, ni peut-être l'année prochaine, surtout si l'on va à Hanau. Nous irons cette semaine passer un jour à Sévery. Je me réjouis de voir mon petit Sévery plus que je ne puis le dire. Mex n'est point si gai. Ton père va payer 2 000 batz à M. de Grancy, ce sera autant de fait. Nous payerons Crommelin cet automne.

J'ai reçu ce matin une lettre de M. Tissot. Il revient à la fin de ce mois. Il m'apporte un magnifique exemplaire de Pope[98] que je lui avais demandé. Nous avons une grande sécheresse : hier, il plut tant et plus, Angletine se promena à la pluie par choix, comme les Chrétiens dans le camp de Godefroi de Bouillon devant Jérusalem s'y mettaient la tête nue pour s'en pénétrer. Te souviens-tu pas du Tasse[99] ? Il me semble que tu en as lu. J'ai apporté tous les livres ici, cela débarrasse fort à Lausanne. Nous ne savions plus où mettre nos affaires, et la bibliothèque, le fond au moins, est bien

96 Jean Ansermier, menuisier.

97 Daniel Abraham Burnand (1716-1799), châtelain et conseiller de Moudon. Il exerce la profession d'architecte, construisant routes et ponts ainsi que de nombreuses cures vaudoises. Il établit également les plans de l'hôtel de ville d'Yverdon et s'occupe de la rénovation du château de Mex. C'est à lui que la famille Charrière de Sévery confie les travaux réalisés à Sévery depuis les années 1776.

98 Alexander Pope (1688-1744), poète et traducteur anglais de l'Iliade et de l'Odyssée.

99 Torquato Tasso (1544-1595), dit Le Tasse, poète italien très populaire, en particulier pour son ouvrage *La Jérusalem délivrée* qui retrace la fin de la première croisade.

ici. Je consulte la carte, la gazette[100] à la main. La Rechsteiner ne se mêle plus de ta sœur à mon grand plaisir[101]. Elle fait des festons pour moi et cela tend à une amiable séparation qui me débarrassera autant que les livres à Lausanne pour le moins.

Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons tous tendrement. Écris-moi vite que tu te portes bien. Mande-moi quelles leçons tu prends. Hestermann a dit beaucoup de mal de l'institut de Colmar à Hanau. J'ai trouvé cela bien impertinent. C'est pour se faire valoir, mais le moyen est trop maladroit et montre la corde. T'ai-je dit que, quand j'écrivais à Hestermann, les Sirvin ouvraient mes lettres avant lui et il niait sa liaison avec cette créature! J'ai appris depuis que leur plan était de s'épouser et de tenir des pensionnaires. Elle est bien attrapée, humiliée, capote, et malade. Ainsi puissent tourner tous les orgueils démesurés, je n'en aurai pas pitié.

Adieu, mon cher Cœur, toute à toi. Je t'enverrai les silhouettes quand j'aurai eu de tes nouvelles. La mienne est bien laide, celle de ton père ne vaut rien, Crommelin est bonne, et Minette excellente. La voici, elle pourra dans cette lettre.

## LETTRE 17
### DE CATHERINE

[Mex,] mercredi 5 juillet 1780



Hier, mon très Cher, comme j'étais dans la cour avec ton père, nous voyons arriver Galibert courant comme un braque[102]. M^me^ de Loriol était passée à Lausanne et il était venu dans l'heure nous apporter ta lettre. Il était en nage, on le mit devant le feu, on le fit bien reposer, puis boire, manger, payer, caresser, le tout parce qu'il apportait une lettre de M. de la Culotte. C'était bien la peine en vérité. Ton père et moi allâmes

100 Ces gazettes étaient disponibles, en prêt, dans les cabinets de lecture, tel celui d'Antoine Melliate situé à la rue du Pont à Lausanne. Voir Corsini, 2002, p. 341.

101 Dans sa lettre du 26 juin, non publiée, Catherine écrivait à Wilhelm que désormais Louison prenait soin d'Angletine à la place de M^lle^ Rechsteiner dont la famille souhaitait se séparer lorsque l'occasion se présenterait, B 117/56.

102 Le « braque » est une race de chiens originaire d'Allemagne utilisée comme chien de chasse ce qui explique l'expression.

nous mettre dans un petit coin pour la lire et on renvoya M^lle^ Doublet, ce qui la scandalisa extrêmement et puis on lui donna aussi quelque chose à lire. Elle a bien ri du pet de Jeannot à la comédie.

Il me semble que je vois ces petits. Le père et la mère sont encore plus faibles que nous. M^me^ de Loriol m'écrit qu'elle est charmée de l'établissement de Colmar. Elle paraît avoir une sorte de repos d'y avoir ses fils. Et ce que Charles t'a répondu est bien de bon sens, qu'il n'apprenait rien à Rolle. Tu me manderas un peu la suite de leurs sentiments et ce qu'ils font.

Ta lettre m'a fait un très grand plaisir, en ce que je vois que tu ne me cèles point ta manière d'être et que j'y puis compter. Occupe-toi, fais des progrès, captive l'affection de tes supérieurs et l'amitié de tes camarades. Et puis, mon Cœur, amuse-toi, livre ton esprit aux distractions et ne pense point à nous pour t'affliger, mais simplement pour nous aimer et te réjouir du temps où nous revivrons ensemble. Je ne veux point que tu rêves, que tu t'absorbes, que tu te transportes si souvent en idées ici. Aime-nous mais jouis de ce qui se présente pleinement, comme je veux tâcher de faire ici à cette heure que je suis plus tranquille sur toi.

J'ai commencé cette lettre aujourd'hui pour vendredi, parce que ton père est allé dîner à Dorigny avec Atalante, Épars, et Criqueton, et j'ai plus de temps. Demain, je commence les eaux de Spa[103], ordonnance de Verdeil[104], qui m'embarbouilleront la tête. Et Plantamour fils vient demain. Je ne pourrai donc rien faire l'après-dîner, et vendredi je vais à Sévery avec Minette, ton père et Louison, passer un jour ou deux pour affaires. En sorte qu'il faut que cette lettre soit prête à fermer vendredi matin pour la donner à Galibert qui sera ici à 7 heures avant mon départ pour Sévery. Je t'accuserai la réception de la tienne à ta sœur ou à moi, et puis fouette cocher. Je me réjouis de ce moment à Sévery. Je ne sais si l'air est pesant ici, mais je n'y ai encore eu ni bien-être ni légèreté, cela viendra peut-être. Il ne me manque rien, j'ai tout à souhait quand tu te portes bien et que tu es gai. Pourquoi donc mon corps est-il si pesant ? J'espère aux eaux de Spa. Verdeil fut aimable ici hier. Il a l'esprit orné, il sait de tout. Mais on le gâte déjà, comme on fait [de] tout le monde à Lausanne.

103 Eaux ferrugineuses et acidulées, provenant des différentes sources de la ville thermale de Spa, auxquelles on attribuait de nombreuses vertus curatives. La ville de Spa, dont la réputation des bienfaits de ses eaux commence bien avant l'époque moderne, devient, durant le XVIII^e^ siècle, un lieu de villégiature estivale plébiscité par la noblesse européenne.

104 François Verdeil (1747-1832), médecin lausannois, membre du Conseil des Deux-Cents et du collège de médecine de Lausanne dès sa fondation.

Les Cerjat viendront nous voir ; Betty[105] a grandi, elle est longue avec des robes qui ont la taille trop courte, occupée de sa figure, peu sensible. Elle ne me demanda point de vos nouvelles à tous deux et n'a fait aucune amitié à ta sœur sur ton départ, tandis que l'autre Betty et Fanchette s'empressent à la consoler. L'amour-propre excessif éteint les sentiments et Betty Cerjat en a beaucoup. Je suis assurée qu'elle te pique encore plus qu'elle ne te plaît. Mézières est laid, son visage s'est élargi et ses yeux se sont éloignés du nez, mais il a gagné en honnêteté l'équivalent de ce qu'il a gagné en laideur, et le troc est bon. Surtout pour lui qui avait peu à perdre d'un côté et tout à gagner de l'autre. On mène toujours la même vie à Lausanne, peu d'occupations, on traînasse, on cherche le plaisir qui fuit toujours quand on le poursuit comme un but et non comme délassement de choses plus importantes.

Les Grancy ont loué leur maison du Chêne aux Blaquière, te l'ai-je dit ? Henriette[106] est désolée d'aller au Chêne ; Cécile est de tout changement maigre ; elle dit qu'elle se porte à merveille. Ils seront vingt mois dans ce jardin et deux mois en ville. Ils veulent tout cultiver à leur main ; je crois qu'ils en auront, l'année prochaine, par-dessus la tête de tous ces tracas. Ils renvoient un granger excellent.

Tu as bien fait de brûler mes lettres, c'est plus sûr ; tu en auras encore, car je n'ai pas manqué une poste à t'écrire. Nous nous confions en ta foi et tes promesses sur l'habitude que tu sais. Je ne te réponds rien sur plusieurs articles de ta lettre et tout est enterré. Je suis attachée à M. Pfeffel et me réjouis de faire connaissance avec lui et avec M. Lersé qui a bien des bontés pour toi. Je suis sensible à l'amitié que M. de Pachelbel a pour toi, dis-le-lui. Je voudrais être à même de le voir à mon aise, je l'estime parfaitement et lui suis attachée aussi. J'ai commencé une bourse bleue et blanche qui sera jolie. Je la ferai pour lui, la couleur de rose se ternit entièrement en la travaillant et devient si fade.

J'ai une grande joie que les petites affaires que nous t'avons envoyées t'aient fait plaisir. Je pensais bien que l'écritoire fermant à clef ne te serait indifférente. Mande-moi ce que disent ces Loriol, et ce qu'ils font, et comme on les trouve. Nous crûmes bien que, s'ils nous avaient vus, tu aurais encore plus de plaisir à les voir. Cela nous fit courir à Eclépens.

105 Il s'agit probablement d'un diminutif pour Élisabeth Jeanne Cerjat (1769-1847), descendante des seigneurs de Bressonnaz et Syens. Née en Angleterre, elle cofonde l'Asile des aveugles de Lausanne durant la première moitié du XIXe siècle.

106 Henriette Julie Cazenove (1755-1834), fille de Théophile Cazenove et de Marie Blaquière.

Mes tantes, à qui j'ai fait tes amitiés, t'en rendent mille et autant de vœux pour toi. Elles sont toujours à Perroy. On bâtit leur maison à force et le procès va son train[107]. On dit que Sacconay a beaucoup d'humeur[108]. Nous attendons tranquillement l'issue. D'abord pour nous, nous avons les pieds au chaud, nos affaires ont si bien tourné. Mon Cœur, nous l'avons échappé belle avec la Rechsteiner. Compte sur ce que je te dis. Notre belle-mère n'est point grosse. Enfin, toujours assez de fortune, de la santé et un peu de joie dans l'âme, voilà ce qui est le plus désirable. La Sénégas te fait mille amitiés, elle se trouve bien avec nous. Peut-être irons-nous cet après-midi à Bussigny en char-à-bancs, qui est une infernale voiture. Nous y fûmes hier, ton père, ta sœur et moi, voir une jolie promenade.

Avant que je l'oublie, je te prie de déjeuner toujours, fut-ce avec un petit morceau de pain et un peu d'eau, s'il te plaît, ne l'oublie pas. Je ne veux pas que tu travailles à jeun et je te le recommande fortement. Mande-moi que tu le fais, cela m'inquiète. Ta sœur dit à tout le monde : « Mon frère est coiffé en cheveux ». J'ai toujours oublié de te le dire, pour te faire rire. On dirait que tu portais des coiffes avant d'aller à Colmar, et qu'à cette heure tu es coiffé en cheveux.

Crommelin vient de m'écrire, transportée de joie des bonnes nouvelles que M. de Loriol lui a données de toi. Je crois qu'elle te croyait malade et que nous le lui cachions. Elle est rassurée par le récit tout simple de M. et M^me^ de Loriol. Vous êtes engraissé, M. le petit Garçonnet, tandis que je me fondais d'inquiétude ici, vous croyant au lit malade et prête à tomber malade moi-même. Vous étiez foncièrement bien et le résultat est que l'on vous croit engraissé. Je vous pardonne à condition que vous vous portiez bien, que vous ayez le cœur gai et le ventre libre, entendez-vous ? Imagine-toi que la Trachsel est très mal aux Jordils d'une fièvre de bile.

Je suis fâchée de tes songes, mais ne t'en inquiète pas, ils ne signifient rien. Ne te laisse point aller à leur impression et ils diminueront insensible-

107 En 1779, à la mort d'Henriette Chandieu-Villars (1769-1779), petite-cousine de Catherine, un procès éclate entre la famille de Catherine de Charrière de Sévery et celle de feu Charles de Chandieu-Villars (1735-1773). Ce procès a pour objet l'héritage du château de L'Isle. En mars 1781, le gouvernement de Berne accorde la moitié de l'héritage à Louise Elisabeth, veuve de Charles Chandieu et l'autre moitié à Charles-Frédéric de Sacconay, père de cette dernière. Le château de L'Isle n'appartient désormais plus à la famille Chandieu. Les ACV conservent, outre les archives de Sévery, de nombreux documents relatifs à ce procès, voir en particulier sous les cotes et fonds suivants : Ai Bursinel, Bik 1501, P Saconnay 1, P SVG G 1 Sacconay.

108 Charles-Frédéric de Sacconay (1714-1788), seigneur de Bursinel, officier aux gardes suisses et colonel de milice.

ment. J'en ai fait aussi sur toi l'autre jour, qui m'attristaient, j'ai repoussé ce sentiment. Si nous nous laissions gouverner par notre imagination, nous n'aurions aucun repos. Il faut à tout moment, même dans la prospérité, appeler la raison à notre secours.

Tu me mandes qu'il y a des écoliers qui sont depuis 3[109] ans à la pension ; est-ce 8 ans, ou 3 ans ? Ton chiffre dit les deux nombres. Adieu, M. le petit Coquin, je vous baise mille fois et votre père et votre sœur.

Jeudi. J'ai pris mes eaux, elles ont bien passé. Il me semble que je suis mieux aujourd'hui.

Vendredi 7. Ta lettre vient d'arriver, mon cher Cœur, ta sœur est dans la joie, elle veut garder toujours les deux feuilles d'œillet. Il est 7 heures du matin, nous allons déjeuner avec Plantamour fils qui est si bon ; après dîner, nous irons au petit Sévery que j'aime tant. Et Plantamour part pour un grand voyage après dîner. Aussi, il va coucher en delà de La Sarraz. Je trouve joli, avec de l'argent, de la liberté, d'aller voyager et de partir. Mais le pauvre malheureux n'a point de santé. Tout est bien compensé en ce monde, et les biens et les maux jetés sur la surface de la terre, assez également du moins par le sentiment. Je suis bien aise que les Loriol soient consolés ; fais comme eux, mon petit Ange, console-toi aussi et jouis du bel âge où tu es pour faire des provisions pour l'âge plus avancé et profite de tout ce qui se présente. Mande-moi quand tu joueras la comédie. Égaie-toi, aime-nous, mais ne t'afflige point. Nous sommes bien et toi aussi. Nous nous reverrons. Nous avons cela devant nous. Adieu. Je te baise.

109 Catherine a imité l'écriture de Wilhelm en superposant les chiffres 3 et 8.

# LETTRE 18
## DE WILHELM

À Colmar, ce vendredi 6 juillet 1780



J'ai reçu ta chère lettre du 30 de juin, ma très chère Maman. Elle m'a fait un bien grand plaisir, tous les petits détails que tu me donnes font un certain baume pour moi et en même temps une peine en pensant que je pourrais être de tout cela et que je n'en suis. Je t'ai écrit dimanche et jeudi, mais je n'ai envoyé mes deux lettres que par M^me^ de Loriol comme tu m'avais dit, car te ressouviens-tu pas que tu m'avais écrit de t'envoyer une grande lettre détaillée par M^me^ de Loriol. En recevant ta dernière lettre du 30, cela m'inquiéta parce que tu me marquais que tu étais un peu en peine parce que tu n'avais point reçu de lettre, et n'en recevant pas non plus lundi (car M. de Loriol ne sera pas arrivé lundi à Mex), tu le serais plus. L'inquiétude que je pensais que tu aurais m'en donna beaucoup, mais à présent tu as reçu ma lettre et je ne suis plus inquiet.

Je suis depuis avant-hier beaucoup plus triste qu'à l'ordinaire. J'ai passé mes jours toujours dans l'amertume et, si je ne voyais pas un terme qui finira tout cela, je deviendrais malade sur le champ. Mais un terme de deux mois n'est pas fort long et cela adoucit un peu mes peines. Depuis quelques jours, des souvenirs tristes de choses passées m'ont tourmenté, mais je pense [que] pour chaque jour affreux que je passe ici, j'en aurai cent heureux à passer auprès de mes chers parents. Tu auras eu du plaisir de revoir Lausanne, te ressouviens[-tu] d'un jour que je te disais que je détestais Lausanne. Mes sentiments ont terriblement changé depuis lors ; et te rappelles-tu aussi cette soirée délicieuse que je passai avec toi à la place d'aller à ma société, que nous prîmes du chocolat ensemble ? Elle me roule toujours dans l'esprit et je ne puis concevoir d'avoir joui d'un tel bonheur. Mais nous en repasserons, de ces soirées, nous en repasserons de plus douces. À papa, toi et ma sœur, je regarde le temps que je passe ici comme mon temps d'épreuve et un temps perdu. Dieu veuille que je n'aie pas de moments plus douloureux à passer que ceux-ci. Je ne les soutiendrais certainement pas.

Le jeune de Loriol (le cadet) est horriblement triste et se trouve bien mal. Je crois qu'il tombera malade de chagrin car il est furieusement pâle. C'est un ange de bonté, je l'aime de tout mon cœur.

Je n'ai pas changé de classe, j'ai demandé bien des fois à M. Lersé mais il m'a répondu qu'il arrangerait cela, mais cependant il n'en fait rien.

Tu m'écris qu'il y a six ans que nous partîmes pour l'Allemagne. Dieu voulut que je fusse encore à ce temps et que je susse aussi ce que je sais à présent. Je me serais épargné comme toi bien des chagrins et particulièrement celui de venir à cette maudite pension. Qui aurait prévu tout ce qui est arrivé de choses dans ces six ans ? Cela est inouï.

Mme Reverdil a tort de regretter quelque espérance sur mon oncle ; elles étaient bien mal fondées et nous auraient bien mal convenu. Tu as bien des choses à me dire. Pour moi, je pourrais causer un an avec toi que je ne finirais pas. J'ai plus de deux cent mille choses à te dire. La remarque que j'ai faite sur la campagne est bien juste. Je suis persuadé que tu es assiégée des visites du voisinage comme Penthaz[110] et Crousaz ; mais tu auras raison de faire finir tout cela qui est fort ennuyeux. Tu ferais bien d'aller à Dorigny, cela te distraira. Mme de Watteville de Mollens s'ennuiera bien à Mollens. Je crois que M. de Grancy a beaucoup d'aversion pour les villes et que ses filles mourront sans avoir jamais vu que Grancy, Eclépens et Vufflens. Le triste genre de vie que ces pauvres petites mènent à ce vilain Grancy ! M. Tillman est au comble de ses vœux, mais non pas sa femme ; la voilà peut-être malheureuse pour le reste de ses jours, au lieu que moi je ne le suis encore que pour deux mois. Je suis étonné que M. Levade épouse Mme Francillon et qu'il ait pu se résoudre à quitter M. Vernède[111], mais l'amour est quelquefois plus fort que l'amitié. Cependant, cela n'arrivera jamais chez moi.

Je suis bien fâché que tu aies été inquiète. J'espère que tu ne l'es plus à présent, car quand je soupçonne que tu l'es, je le suis pour le moins autant que toi. J'ai reçu une lettre de Georges de Cottens[112] de Neuenstadt. Il me dit qu'il est bien, mais que le Pays de Vaud lui rappelle bien, qu'il croit que je suis de même. Il me prie de lui répondre. Je le ferai tout de suite. Je n'ai point encore reçu de nouvelles de M. Hestermann quoique je lui aie écrit. Cela m'inquiète, cependant je sais qu'il se porte bien car tu me dis que tu en as de bonnes nouvelles. Si tu écris aux chères Crommelin,

110 La seigneurie de Penthaz était la propriété d'Henri César de Charrière (1727-1794), également seigneur de Senarclens.

111 Jacques Barthélemy Vernède (1721-1790), originaire d'Amsterdam. Ce dernier vit avec le pasteur Levade, dont il est un ami proche jusqu'à sa mort. Voir Sévery, 1911, vol. I, p. 148.

112 Georges Crinsoz de Cottens (né en 1765), fait une carrière militaire comme officier au service des États-Généraux puis major de la garde royale de France. En 1780, il est à Neuenstadt pour poursuivre son éducation. Voir Badini, 2005, p. 208.

embrasse-les de ma part et assure-les que je pense bien souvent à elles. Prie-les de m'écrire. Dès qu'elles m'auront répondu, je leur écrirai une grande lettre. Écris-moi des nouvelles de mon cousin de Nassau et ce qu'il fait à Lausanne. Je crois que ma tante en fera un joli garçon avec son pédant de gouverneur. Je ne vois rien de si désagréable qu'un pédant. Il y a ici un élève qui l'est beaucoup, il m'ennuie bien.

Je me porte bien, cependant je me sens toujours l'estomac si chargé comme si j'avais une grosse pierre dessus. J'ai depuis avant-hier bien mal au doigt. M^me^ Pfeffel m'y a mis elle-même quelque chose dessus et je pensais combien de fois tu m'avais arrangé mes endroits malades. Cela me fit de la peine. Les Loriol sont comme moi, ils ne peuvent passer devant la Montagne Noire sans avoir un petit frissonnement. Ils trouvent si gênant de ne pouvoir sortir sans permission ; je le trouve aussi, car je m'ennuie furieusement. Le petit papa croira que j'exagère mais je t'assure que je ne dis pas trop en disant furieusement. Il y a bien longtemps qu'il ne m'a écrit.

Prie M^lle^ Rechsteiner de m'écrire de même que Louison. Je répondrai à toutes les deux. Fais-leur mes compliments de même qu'à tous les domestiques. Je n'oublie personne. J'espère que Criqueton, les chiennes, Trélif[113] et tout cela se portent bien et que je pourrai encore monter ce petit drôle. Mex, Sévery, Lausanne me paraissent un songe et j'ai de la peine à te remettre dans mon esprit. Je ne [te] vois que dans l'attitude de prendre du chocolat devant le feu. Pour toi, tu ne peux pas me voir étant frisé. Ma frisure m'ennuie à la mort, c'est un train pour tout cela au lieu que ma frisure ordinaire était si commode. Je voudrais que les Loriol s'en fussent en allés et moi avec eux. Si le père les avait remmenés, je n'aurais pu rester, cela est sûr.

Lundi 7 juillet 1780 à 9 heures.

J'ai demandé la permission à M. Lersé, ma bonne Maman, de finir ma lettre à présent, n'ayant pu la finir hier. J'ai reçu ta chère lettre ce matin. Elle m'a fait bien du plaisir et de la peine à cause de l'article de M. [Hestermann]. Je te jure que je me perds, comment cette scélérate voulait l'épouser étant promise, en es-tu bien sûre ? Je ne puis presque pas le croire. Elle avait l'insolence d'ouvrir les lettres que tu lui écrivais avant lui, cela est inconcevable. Il est vrai, j'entendais souvent parler à M. Hestermann de pension et

113 Oiseau de compagnie, peut-être un canari.

de pensionnaire, cela aurait fait une affaire détestable, étant promise à marier. Oh, qu'elle crève, ce sera ce qu'elle pourra faire de mieux. Elle délivrera la terre d'une vilaine et méprisable créature. J'y avais souvent songé, à cela, je ne voudrais pas la voir ni que papa la vît. Je crois qu'il serait furieusement en colère. Pour moi, je ne pourrais la regarder sans horreur, d'autant plus que c'est par sa faute que je suis ici. Si son promis allait apprendre tout cela, leur mariage pourrait bien se rompre. M^me^ Reverdil et elle avait deux beaux projets en tête. Que de choses arrivent dans ce monde. Qui aurait pensé à cela ?

Je te remercie de la silhouette de ma chère sœur, elle m'a fait un plaisir inouï et me consolera beaucoup. Je ne suis pas plus gai, au contraire, je m'ennuie extrêmement, je t'attends dans le milieu du mois de septembre. Il n'y a pas longtemps jusqu'à ce moment. J'espère que tu te portes bien à présent. Ta colique m'inquiète. Je me porte bien.

J'ai beaucoup de leçons de géométrie, arithmétique, histoire, allemand, statistique, latin, écriture, et la religion chez M. Pfeffel. Outre cela danse et escrime, mais je te jure que toutes ces leçons n'en valent pas une bonne, en honneur. J'oublie tout en particulier celle de clavecin. Le cœur me saigne en y pensant. Dans quelque temps, je ne saurai plus rien. Cela me fait une peine infinie. Si tu vois M. Tissot, fais-lui mille tendres amitiés de ma part. Envoie-moi tes silhouettes. Je veux te dire que depuis quelques jours, j'ai bien mal aux yeux, je n'en ai rien dit, n'en écris rien non plus, je t'en prie. J'ai bien remarqué depuis longtemps que M^lle^ Rechsteiner n'était pas ton affaire. Louison vaut 1 800 mille fois mieux et tu feras bien d'en venir à une séparation amiable. Adieu, ma chère Maman et mon cher Papa, je vous embrasse tous deux à la fois avec ma chère sœur. Mes compliments à Louison et M^lle^ Rechsteiner de même qu'à tous les domestiques. Je suis ton petit Wilhelm qui s'ennuie beaucoup. Remercie ma chère et bien-aimée sœur millions de fois de sa très chère lettre.

# LETTRE 19
## DE CATHERINE

À Sévery, mardi 11e juillet 1780



Nous sommes arrivés ici avant-hier, ton père, Angletine, Louison et moi, Épars et Daniel, pour dîner, et nous allons repartir, mais je veux t'écrire un mot de ce cher Sévery que j'ai eu un plaisir inouï de revoir et où je me réjouis bien de revenir, j'espère dans trois semaines. Dimanche donc, je visitai tout, ouvris toutes les chambres, les armoires. Je trouvai toute mon eau de neige[114] qui avait sauté dans une armoire : douze bouteilles que j'avais faites avec toi l'automne dernier. Cela avait inondé le chocolat, les épices, les drogues, le fruit sec. Tout était abîmé, moisi. J'ai tout séché, tout étendu et mis en ordre. Puis nous avons payé le légat de M. de Mex aux pauvres de Sévery.

Le ministre vint dimanche et M. de Grancy à 3 heures. À 6 heures et demie, nous allâmes à Cottens. Je trouvai Mme Thomasset à la même place, causant comme à l'ordinaire. Elle prit la fièvre le soir à force de parler. Mme de Cottens la même, parlant beaucoup de Georges qui s'applique incroyablement et qui s'est ennuyé à en perdre l'esprit. Mais à cette heure, il marche à grands pas, à ce que mande son mentor chez qui il est et il fera quelque chose. Il ne respire que de revoir Cottens, les prés, les bois, les fontaines. La mère est bien changée, tout va bien pour elle pourtant. Mais la santé, détruite une fois, ne revient pas.

Tous les petits garçons d'ici ont demandé de tes nouvelles. Ton ami Louis Catt[115] est fort joli et n'a pas été des moins empressés. Pierre et Pauline te font mille amitiés. Ma vieille Salaz est morte cet hiver. Elle a laissé 18 batz de dettes à Pampigny que j'ai payées. La messagère te salue. Pauline est grosse, elle a chez elle Esther sa sœur, qui nourrit sa fille âgée de 3 mois, elles sont jolies toutes deux. Les tilleuls de la cour sont charmants.

114 La mise en bouteille de neige donnait une eau réputée pour être particulièrement pure. Hermétiquement fermée, elle pouvait se conserver pour être consommée durant la belle saison.

115 Fils d'un paysan de Sévery. Dans sa lettre du 16 juillet 1780, Wilhelm répond à Catherine : « Le bon Louis Catt ne m'oublie pas. Cela fait un certain plaisir quand les paysans se ressouviennent de vous », B 104/2478.

Nous avons bien du fruit ici pour l'année et des pêches, beaucoup de roses actuellement.

Hier, nous allâmes dîner à Grancy. Je crois que Lisette viendra passer l'hiver chez nous pour prendre des leçons avec ta sœur. Je serais si aise qu'il se forme une amitié entre elles et que ta sœur ait une amie d'enfance. Lisette est sage et raisonnable, point gâtée, sensible à tout, bonne, discrète ; enfin, un excellent sujet qui fera du bien à Angletine.

Hier, comme j'étais couchée à 9 heures dans mon baldaquin bleu, Epars vint nous dire que le feu était à Pampigny[116]. On sonne. Angletine et Louison qui étaient dans la chambre du clavecin, dans les lits bleus, couchées, sont descendues. Je pris Angletine dans mon lit et Louison attendit l'issue. Enfin, il n'y a eu qu'une maison de brûlée, celle qui est la dernière en allant à L'Isle, isolée. Le pauvre propriétaire a un procès et il croit que son antagoniste lui a mis le feu ; cette pensée est affreuse. Angletine et Louison sont allées voir la place et je t'écris en les attendant pour partir. Tout est fermé sauf une fenêtre de ma chambre et je t'écris à la table verte.

Mon désir serait de passer un an à Sévery avec du monde dans la maison et de faire planter, semer, défricher, nettoyer, de faire quelques changements dans la maison qui la rendraient enchantée, enfin d'y mener une vie active et occupée et saine, loin des tracasseries du monde. Je suis sûre que l'hiver ne m'y paraîtra point long. J'aurais tous les livres possibles, des chevaux de selle, des cabriolets pour courir, des traîneaux en hiver, toujours un bon dîner, tous les jeux, selon les goûts, volant, billard, trictrac, échecs, cartes, un bon clavecin. De la santé, par conséquent de la gaieté. Ah ! Que l'on quitterait encore la ville pour venir nous voir. Je rangerais mes chambres avec toutes sortes de jolis meubles et des tablettes de livres. J'aurais mon fils, qui est une des pièces de mon plan.

116 Pampigny est à moins d'un kilomètre du château de Sévery.

À Mex, mardi 11 à 2 heures.

Nous trouvons ta lettre dans cet instant, mon cher Cœur, et une de M. Pfeffel que je t'envoie par ordre de ton père. Elle te fera plaisir et en même temps te fera voir ce qu'ils pensent. Tu me la renverras[117]. Je te dirai que ton père et moi sommes surpris que ton ennui dure encore. Il ne faut pas se laisser aller à ce point-là, sans cela, tu ne serais pas un homme, mais un couard. Tu es très occupé, tu es aimé de tout le monde, tu as une famille dont tu es chéri, que veux-tu donc, mon cher Ami ? J'ai peine à croire ce que tu dis de tes leçons, car si cela était, la maison où tu es n'aurait pas subsisté deux ans. On fait des progrès plus par sa propre application que par la grande habileté des maîtres. En tout quand on se porte bien, on fait de soi ce qu'on veut, mais il faut se faire une âme forte. Cela s'accorde avec la sensibilité ; travaille là-dessus, mon cher Enfant.

Jeannot ne tombera point malade, au contraire, si quelque chose peut le remettre, c'est Colmar, par l'absence des sucreries et des bonbons. Il crevait à Rolle d'enfance gâtée. Si M. et M^me^ de Loriol avaient ramené leur fils, ils auraient été la risée de tout le pays.

Adieu, mon cher Cœur, donne-moi des nouvelles de ton doigt. Si tu trouves l'occasion de remercier M^me^ Pfeffel, de ma part, de te soigner elle-même, fais-le. Ne t'attendris point sur moi, car je ne veux point m'attendrir sur toi. Nous nous retrouverons. Adieu encore une fois. Si par hasard, je ne t'écrivais pas toutes les postes, ne sois point en peine comme je ne le serai pas de toi si tu manques. Nous t'embrassons tous tendrement. Aie bien soin de Jeannot et console-le, et aide-le à se faire un caractère et à être un homme et non une pattemouille.

117 Dans cette lettre, datée du 7 juillet 1780, Pfeffel indique que Wilhelm semble bien s'accoutumer tant à ses professeurs qu'à ses camarades et qu'il se montre très intéressé par les mathématiques. Il relève en revanche des résultats « assez variables » dans les autres branches, mais partage son espoir de le voir acquérir des récompenses par son application, B 104/1995.

# LETTRE 20
## DE CATHERINE

Mercredi 12 juillet 1780, à Mex



Je t'écrivis hier en courant, mon très cher Petit, et je commence de bonne heure aujourd'hui, pour être prête vendredi quand Galibert viendra apporter de tes nouvelles s'il y en a.

Tu me dis quelque chose de fort joli, que jamais l'amour chez toi ne l'emportera sur l'amitié. Nous y comptons, ton père et moi, et ta sœur aussi ; de même pour te rendre la chose, je te dirai que jamais une femme ne t'aimera autant que nous t'aimons. Souvent les femmes s'aiment elles-mêmes dans leurs amours. Et l'amour-propre est plus fort que la tendresse, jusqu'à certaines langoureuses [qui] prouvent ce que je dis. Quant à la Sirvin, ne te gendarme pas : si elle ouvrait les lettres d'Hestermann, c'est par une suite de leur excessive liaison que ce dernier niait toujours. Au reste, cela est arrivé une fois de mon su. Crois qu'il nous a bien menti et caché des choses. J'ai appris à Cottens qu'il courait continuellement à des rendez-vous avec cette créature et revenait par l'allée de M^me^ de Cottens dans la maison, courant comme un chien qu'on fouette et passant par le bois pour être plus vite de retour. On a admiré sa conduite et notre patience.

Tout est bien, le séjour à Colmar t'était fort nécessaire pour étendre tes idées, donner quelque ressort à ton âme qui en manquait, et te faire acquérir cette petite expérience qui forme et qu'on n'acquiert point dans la maison paternelle. Et nous, nous sommes délivrés d'un furieux poids.

Il est vendredi 14 juillet. Galibert n'a point apporté de tes lettres. J'espère que tu te portes bien et que ce n'est pas ton doigt qui est cause de cela. Au reste, nous ne pouvons nous écrire [à] chaque poste et ne t'inquiète pas quand tu ne recevras pas de mes lettres. Nous eûmes hier M. et M^me^ de Grancy qui nous firent passer une journée très gaie, le soir Polier vint de Bussigny. Sa femme est à Genève pour voir la Saint-Val[118] avec les

118 Marie Pauline Christine Alziary de Roquefort, dite Saint-Val l'aînée (1747-1830). En 1766, elle débute à la Comédie-Française dont elle est renvoyée quelques années plus tard sur ordre du roi suite à un conflit avec une autre actrice. À partir de 1779, elle se produit en province.

Saint-Cierges et les Montolieu. Saint-Géran[119] a la Saint-Val pour quelque temps. Il lui donne 400 batz par représentation et lui tient une table de six couverts. On y court ; peut-être irai-je avec ton père dans quelque temps, quand nous aurons expédié nos affaires.

Burnand est ici qui lève le plan de la maison. Elle est si prodigieusement remplie de défauts énormes qu'on n'en fera jamais rien de passable. Je ne sais à quoi on se décidera. Pour moi, j'avoue naturellement que je la referais de fond en comble pour être logés. Mex le mérite bien à beaucoup d'égards[120]. D'un autre côté, Lausanne est un chétif lieu malgré l'amour que tu as repris pour lui parce que tu n'y es pas. Rappelle-toi nos peines pour ce petit bal. Et puis rien de stable, point de public. C'est ne vivre qu'à demi de vivre à Lausanne à présent : on se retire des assemblées à 10 heures actuellement. Les célibataires et les ménages sans enfants se soucient peu de renverser toutes les heures. Enfin, j'abhorre cette manière et j'espère d'aller une fois ailleurs où l'on mène une vie agréable pour son argent. J'espère être une fois dans une ville de spectacles. Je consolerai l'âge qui avance par cet espoir : une ville où l'on s'occupe et où il y ait des ressources. C'est cela qui me consolera si l'on ne fait à Mex que des vilenies. Car je crois que cela aboutira là : on y mettra 2 000 écus pour avoir des chambres étranglées, un bas de maison humide et sale. Je crois qu'il y a cinquante ans qu'on n'a rien nettoyé. J'ai fait remuer deux armoires aujourd'hui. C'étaient des flots de poussière qui avaient pris consistance.

On ne fera rien l'année prochaine. Nous payons nos dettes, comme je t'ai dit. Il nous faut encore payer 1 000 écus d'ici au jour de l'an, puis 2 000 mille batz au mois de mai prochain. Comme nous dépensons très peu ici et que nos revenus ont augmenté comme tu comprends, cela nous sera plus aisé. Alors j'ai un projet pour l'année prochaine que je te dirai dans quelque temps, où il faudra de l'argent et où la Suisse n'entre pour rien. Ton père va arranger ses fermiers pour se ménager des absences sans que cela nous porte préjudice. Mais il faut un profond secret, s'il te plaît.

119 Joseph-François Gallier, dit Gallier de Saint-Gérand (v. 1738-1825), directeur d'une troupe de théâtre professionnelle qui se produit régulièrement en Suisse, notamment à Genève et Lausanne. Voir Lovis, 2011, pp. 163-168.

120 Le château de Mex (château d'En-Haut) fit l'objet d'importants travaux entre 1781 et 1783 destinés à l'adapter au goût de l'époque. Il devint une confortable demeure avec pièces de réception et appartements privés. Les extérieurs firent également l'objet de nombreux aménagements. Voir Roland, 2016, pp. 72-131, chapitre 5.

Les Grancy n'iront de trois ans à Lausanne, mais ils remettent leur maison à neuf[121] : cheminées de marbre, planchers, plafonds, fenêtres à grands carreaux, etc. Enfin tout du mieux. Il va jeter à bas ses écuries et refaire là, remises, écuries, chambres de l'écuyer. Pauline de Grancy n'est point bien portante. Son frère et sa belle-sœur vont arriver avec un enfant. Leurs réparations ne sont pas finies à Grancy mais cet automne ils auront pourtant leur grande chambre en bas. Nous y fûmes bien l'autre jour. C'était une certaine simplicité antique, tout était de l'endroit : fruits, légumes, viande salée, volailles, linge de table, une abondance champêtre. Ta sœur a envoyé hier deux colliers de grenat aux deux petites. Il fait bon n'avoir jamais rien possédé, tout fait plaisir, tout enchante. Vous avez été trop gâtés, messieurs les petits Enfants, vous avez trop eu de choses ; aussi vous êtes blasés sur mille objets, ce qui me désole.

Tu me vois près du chocolat devant le feu et moi je te vois arrivant de Rolle à Perroy, te jetant sur une chaise, avec un visage rond, essoufflé : « Papa, Cro - melin, est, a - rivée, ce – matin à – Rolle, à la – Tê – te noire. »

Je continue les eaux de Spa qui me redonnent de la vigueur. J'ai quatre lettres à écrire et je ne puis te quitter. Vous êtes un coquin qui me détournez de mes devoirs et de mes affaires et qui avez trop d'influence sur moi. On me reproche l'excès de ma faiblesse pour mes enfants. Il faut que je me corrige.

Mes sœurs sont aux Jordils se distribuant des flatteries naturellement pour se mieux mener l'une l'autre. Pauline m'a manqué en plusieurs points essentiels, manqué par le sentiment. C'est la troisième expérience que je fais sur son caractère, elle est à l'école de l'ingratitude. Au reste je l'ai laissée là. Cela a élevé un sentiment désagréable dans son âme. Les biens qui s'offrent à nous, nous les dédaignons. Ceux qui s'échappent, nous voudrions les retenir ; ainsi est fait le misérable cœur de l'homme, jouet éternel de tout ce qui l'entoure, dupe de lui-même, victime de l'opinion d'autrui ; errant sans cesse de désir en désir, ne pouvant se contenter de rien, désavouant ses goûts, ses sentiments, et courant après une chimère qui fuit devant lui, qui est l'idée d'un bonheur stable et toujours senti. Nous croyons toujours que l'avenir nous apportera ce point de repos. Nous voyons dans cet avenir la santé, la joie, et nous oublions qu'il n'a point de privilège pour être meilleur que le passé. Et que qui a vécu un certain temps connaît tout. Tu es dans

121 Il s'agit de la maison du Grand Chêne 8, à Lausanne. Voir Grandjean, 1979, vol. 3, p. 363.

l'enfance encore, mais je parie que tu as senti la plus grande partie de ce que je viens de dire.

Adieu mon cher Petit, tout le monde te fait mille amitiés. Je t'embrasse tendrement. La Rechsteiner t'avait écrit un mauvais billet que je ne t'envoyai pas. Tu n'as pas besoin de commerces de lettres. Louison t'écrira si tu veux, elle t'aime bien. Ta sœur t'écrit, ton père lui corrige ses fautes d'orthographe. Ne t'ayant plus, elle s'est donnée à moi et ne peut me perdre de vue. C'est tous les soirs un chagrin parce qu'elle couche en haut et moi en bas. La la Pottrie[122] a fait un fils.

## LETTRE 21
### DE WILHELM

Jeudi 13 [juillet 1780] à 10 heures du matin



Je viens de faire l'exercice, ma très chère Maman, et je vais t'écrire n'ayant pu le faire dimanche. Que de fois ne me suis-je pas reproché de ne t'avoir pas écrit. C'était un poids que j'avais, il me semblait toujours que je l'aurais pu faire. Oh, je t'assure que cela m'a bien tourmenté. Il me semblait te voir dans la cour lorsque Galibert t'apporta la lettre et ma chère sœur qui riait du pet de Jeannot. Les Loriol me sont d'une extrême consolation surtout le cadet qui est mon grand ami. Nous sommes presque toujours ensemble. M. et M^me^ de Loriol sont bien charmés de l'établissement. Je n'ai pas remarqué qu'ils fussent affligés lorsqu'ils partirent, pas le demi-quart autant que le cher papa que j'embrasse millions de fois par écrit en attendant de le faire bientôt moi-même.

Je veux tâcher d'être ordonnance[123] le jour où tu arriveras ici. Le voyage de Hanau sera un plaisir inouï pour moi, mais celui de te revoir est bien au-dessus de tout cela. Je te réitère la promesse de t'écrire naturellement tristement quand je suis triste et gaiement lorsque je suis gai. Par exemple aujourd'hui, je suis triste. J'ai exercé ce matin et c'est une fête pour moi de t'écrire. Demain, je recevrai une de tes lettres à 8 heures du matin.

122 Suzanne Duval de la Pottrie (1747-1795), née de Loys, épouse de Juste Louis (1742-1818) avec lequel elle a trois enfants nés entre 1780 et 1789.
123 Officier remplissant les fonctions d'aide de camp.

Le moment où on les reçoit je suis alerte, je cours la maison pour trouver celui qui les distribue et lorsque j'ai ma lettre, je voudrais la manger. Tu me marques que tu vas à Sévery ; mon Dieu, à ce cher petit Sévery où je me suis bien amusé, où j'ai passé de si jolis étés. M. Verdeil, comme tu dis, sera bientôt gâté : il semble que l'on n'aime pas les gens modestes à Lausanne. L'article de Mezières m'a bien fait rire : il a bien troqué et comme tu dis, il n'a pas beaucoup perdu au change. Il ne faut plus parler de ma mauvaise habitude. Sois sûre de ton fils qui (comme le sait bien le cher papa), quand il a pris une résolution, ne cède pas facilement et ma résolution est ferme et inébranlable. Je serai comme une forteresse et l'on ne peut m'engager à ce vilain crime ; gare à celui qui voudra le faire. M. de Pachelbel te présente bien ses respects. J'ai bien remarqué que la bourse lui fera plaisir ; il faudrait que tu l'apportes toi-même. L'écritoire m'est tous les jours plus agréable et plus utile. Elle est toujours à côté de moi lorsque j'écris et j'ai mille petites choses dedans. À propos, fais-moi le plaisir de me répondre sur l'article du buffle et des bottes. Je ne sais ce que tu veux que je fasse. Tu eus bien raison d'aller voir les Loriol à Eclépens pour qu'ils pussent me dire qu'ils t'avaient vue. Cela me fit un plaisir infini. Mille tendres remerciements à mes chères tantes. Lorsque je retournerai à Lausanne, elle sera bâtie.

Tu me donneras, s'il te plaît, de temps en temps, des nouvelles du procès. Cette humeur de M. de Sacconay ne laisse rien entrevoir de bon pour lui. Le gain de ce procès ne serait pas d'un grand avantage pour nous ou peut être de point. Papa et toi, vous avez ce qu'il vous faut, et le bien-aimé oncle, dont le souvenir sera à jamais gravé dans ma mémoire, n'aurait pu faire plus pour nous. Je ne peux y penser sans un grand attendrissement. Te ressouviens-tu de sa bonté dans sa dernière maladie, de sa sérénité ? Je ne cesserai jamais de l'aimer de tout mon cœur. Qui aurait dit, il y a six ans, lorsque nous partîmes pour Hanau, que dans six ans, que je serais à Colmar, que mon oncle et ma tante de Mex, ma tante de L'Isle, mon oncle de Villars, M^me^ de Vufflens[124] et bien des autres personnes seraient mortes ? Te ressouviens-tu d'un jour où nous étions, nous deux, dans ta chambre à coucher à Lausanne et que nous fîmes le dénombrement des personnes qui étaient mortes depuis dix à douze ans ? Je me remets bien cette charmante soirée.

Tu me dis que nous l'avons échappé belle avec la Reverdil : elle avait des vues sur mon oncle qui étaient bien mal fondées. Il y a six ou sept mois

124 Louise Bénigne Salomé Grancy de Senarclens (1704-1779), née de Gingins, dame de La Sarraz.

que je ne me serais pourtant pas imaginé qu'elle en eût. Si j'avais su que tu eusses voulu que je t'envoyasse mes lettres par M. de Loriol, cela m'aurait bien fait plaisir. Mais, écris-moi toutes les postes ; pour moi, si je manque quelques fois, crois bien que c'est bien contre mon gré car si je pouvais le faire, je n'aurais pas de plus grand plaisir que de t'écrire. Mes amitiés à la chère cousine de Sénégas. Baise-la de ma part. J'espère bien de la retrouver en bonne santé et de pouvoir vivre encore à Mex avec elle. Quand tu es arrivée à Mex, ne t'a-t-elle pas montré bien des petites choses que tu ne savais pas en te disant : « Ma chère âme, voilà où ma cousine mettait telle ou telle chose, vous pourriez vous en servir pour ceci ou pour cela ? » Elle t'aura aussi montré des petits coins dans la maison, des armoires que tu ne savais non plus, au moins comme je la connais, je pense qu'elle aura fait ainsi. Je suis sûr qu'elle t'amuse beaucoup. Grille-t-elle pas le pain pour le déjeuner le matin ?

Si j'avais une occasion sûre, je t'enverrais, ou à ma sœur, trois petits paysages charmants que j'ai achetés pour 24 sous. Ils représentent Sulsbach, village auprès du lac de Zurich et pas loin de Zurich, qui a été inondé et qui n'existe plus. À en juger par le prix, on croirait qu'ils sont fort médiocres, mais je t'assure qu'ils sont très jolis. C'est toujours le même village mais représenté de trois côtés différents.

Il est inouï et inconcevable combien d'argent l'on dépense ici : on croirait qu'un reçu de 6 francs serait plus que suffisant, mais dans une semaine il est loin, sans croire avoir fait trop de dépenses. Il y a tant de choses à payer là-dessus. Montmollin, le soir du jour où l'on distribue l'argent du mois, il n'a déjà plus rien parce qu'il le doit aux élèves pour les emprunts qu'il fait pendant le mois et puis, pour chaque jeton et pour chaque fiche que l'on paye, il faut payer ½ sou, et lui qui en paye toujours une immensité, il lui faut presque 20 baches[125] pour ce seul article-là. Ainsi, juge du reste.

Vendredi 14 juillet à 9 heures du matin

Je viens de recevoir ta chère lettre, ma bonne, excellente Maman, qui me fait comme toujours le même plaisir. Je sens bien le plaisir que tu as eu de voir le mignon Sévery, d'arranger tout. Je donnerais ma tête d'être de

125 Synonyme de batz.

tout cela. Je me ressouviens bien lorsque nous fîmes de l'eau de neige et que j'allais chercher de la neige dans une seille dans la cour avec Epars.

Ressouviens-toi, ma chère Maman que tu m'as promis de venir ici en septembre. Ressouviens-t'en bien fortement. Tu m'as écrit aussi que tu voulais que je fusse heureux et que j'eusse le sentiment de l'être. N'oublie pas ces deux choses sans quoi je serai perdu.

Georges de Cottens ne peut s'ennuyer ni souhaiter plus ardemment de retourner chez lui que moi, car il est impossible de t'exprimer mon ennui dans les moments où il est bien fort. Je suis presque sur le point de me tuer. M. Lersé est allé à Bâle, dont il est déjà revenu et il nous a parlé d'Aspen où il a dîné ; j'y dînai aussi en venant ici avec Papa et M. Hestermann. Je ne pouvais en entendre parler sans peine. Je te renvoie la lettre de MM. Pfeffel et Lersé. Elle m'a bien fait du plaisir. Je m'appliquerai toujours plus et, comme tu me l'as écrit il y a quelque temps, pendant le peu de temps que je serai ici, je ferai mon possible pour me conduire très bien. J'ai trouvé peu de cœurs sensibles parmi les élèves de même que parmi les gouverneurs. Cela m'a bien fait de la peine après avoir quitté des cœurs si bons, si tendres, si doux.

Je déjeune du pain tous les matins, de temps en temps une tasse de thé. Ce sont des élèves qui sont ici depuis trois ans qui ont dit que je ne savais pas bien l'allemand. Papa et moi, nous nous sommes bien trompés sur M. Lersé. Il est très bon et il a un cœur très sensible. L'on voit qu'il m'épargne des fiches autant qu'il peut.

Je me porte comme cela. M^me^ de Loriol s'est trompée, je ne suis point engraissé, c'est ma coiffure qui le fait paraître et il serait bien impossible d'être engraissé en ayant jamais l'esprit en repos. Je te répondrai plus amplement à ta lettre dimanche. Écris-moi toutes les postes si tu peux. Tu as bien plus de temps que moi et tu me consoles tant. Mais si tu manquais une poste, je ne m'inquiéterais pas. MM. Pfeffel et les Loriol te font bien leurs compliments, mes amitiés à toute la maison. Je suis étonné de n'avoir reçu de réponse de Crommelin. Adieu mille fois, bien-aimés Parents chéris, je vous serre dans mes petits bras en vous assurant que je ne serai heureux qu'en vivant avec vous. Votre Wilhelm.

N'oublie pas je te prie de me répondre sur le buffle et les bottes. Adieu Titi Maman.

# LETTRE 22
## DE CATHERINE

À Mex – Mardi 18 juillet 1780



Il y a eu hier huit jours que nous n'avons eu de tes nouvelles, mon cher Cœur. Cela est un peu long. J'en voudrais une fois la semaine. Un mot seulement ; je ne te demande pas quatre pages ni deux, une demi-page : « Je me porte bien, ma chère Maman. Je travaille, j'ai obtenu telle marque de la satisfaction de mes supérieurs. » Bien entendu que lorsque tu pourras m'écrire quatre pages, je les recevrai avec joie. Ton mal de doigt m'inquiète. Sans cela, j'aurais pensé : « Mon fils a eu affaire » ou bien : « On l'a mené quelque part » ou « Le jeune de Loys est arrivé, cela l'a distrait. » Enfin, j'espère que vendredi, nous aurons un mot de toi.

Nous avons M. Burnand qui part ce soir. Il a bien fait des choses ici et aidé ton père. Il a pris une note exacte de tous les fonds et de ce que l'on a pu trouver des revenus, entre Monsieur de Mex qui n'écrivait rien et Madame qui n'entendait pas les comptes. On a bâti une nouvelle amodiation qui nous décharge de tout souci et de toute peine, et surtout de valets à nourrir. Elle est un peu basse mais dans trois ans on pourra la hausser. Ensuite, Burnand a levé le plan de la maison et nous avons quelques idées qui seront très jolies et agréables. De la cuisine de Toinette et de la cave à côté, on fera deux belles chambres. On trouvera dans la maison cave et grenier, et on mettra à bas ce vilain pigeonnier qui tombe sur le nez en arrivant et que tu avais envie qu'on ôtât. On refera les murs du vieux jardin avec des balustrades vertes. On ôtera le puits, on fera une belle fontaine. Enfin, Mex deviendra joli et vaudra un millier d'écus de rente. Ce sera une bonne demeure quand Lausanne nous ennuiera ou nous fatiguera.

La bonne tante de Villars vint coucher ici vendredi. Samedi, nous la menâmes à Cheseaux où elle n'avait jamais été. Elle fit connaissance avec M. et M^me^ de Verdun[126]. Ils se plurent réciproquement. Dimanche, nous

126 Marc de Boutes (1711–1791), seigneur de Verdun et de Cheseaux, et son épouse, Marthe de Monvert. Marc de Boutes, qui avait fait fortune dans le commerce des Indes, avait acquis le château d'En-bas de Cheseaux en 1769, son troisième achat d'importance dans la région, après l'acquisition du château de Champvent (en 1753, revendu en 1767) et de Corcelles-sur-Chavornay (en 1768, vendu en 1777). Voir Lovis, 2015.

eûmes les Boussens et Polier à dîner. Une journée très gaie, un bon dîner, tous les fruits de Mex. Je dis à Polier : « Nous vous donnons à dîner sur le bien. » Et hier, la pauvre tante repartit très contente, s'étant bien portée et bien trouvée à Mex qui lui a paru extrêmement joli.

Je commence à m'affectionner et, si par miracle je pouvais avoir des nouvelles aujourd'hui, je serais plus que contente, ne souhaitant rien que ce que j'ai, qui est plus que je ne mérite. J'ai reçu hier de Paris une magnifique édition de Pope, huit volumes dorés sur tranche, avec des trilles douces[127]. Angletine se jeta dessus, mais je ne le lui laisserai pas fourrager. Nous avons aussi reçu la deuxième livraison de Rousseau, pour laquelle nous avons souscrit au jour de l'An[128].

Ta sœur avait fait quelques sottises, de ces choses sans nom, se mal tenir, grogner pour la moindre chose. Hier, je la traitai froidement. Elle fut capote et se mit en peau de souris pour me regagner. Ne sachant plus que faire le soir, elle m'alla chercher un petit chat que j'aime et me l'apporta dans son tablier ; elle me dit d'un air fin : « Veux-tu que je t'apporte le petit chat ? » Je l'acceptai, ce qui lui fit grand plaisir. Je te mande toutes nos bêtises, sûre que c'est tout ce qui te touche le plus. Mande-moi aussi les tiennes. Je t'envoie une petite pirogue, que j'ai trouvée fort jolie. Elle était dans un livre ici.

M^me^ de Bressonnaz est dans une grande langueur : ses amis en sont en peine, cela me touche fort. M. Tissot arrive le 26, juge de notre joie. Il y eut hier deux mois que tu partis, le temps m'a paru long. Il commence à passer plus vite, Dieu merci. Nous nous conterons mutuellement ce que nous avons éprouvé. M. et M^me^ de Loriol ont été très contents de toi. Ils t'ont trouvé amical, honnête. Ma tante de Villars me disait : « J'aime mieux cela que tous les talents du monde. » Au reste, ne t'inquiète pas pour ta musique : en trois mois, tu retrouveras tout.

Ma tante te fait mille amitiés, et ton père et ta sœur, et la Sénégas, et tous ceux d'ici. Adieu, mon cher Ange, je t'embrasse mille fois. Nous avons une grande sécheresse, point de regain. Elle nous porte coup précisément cette année, parce que ton père veut vendre ses vaches. Mais nous sommes

127 *Œuvres complettes d'Alexandre Pope, traduites en françois. Nouvelle édition. Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis à côté des meilleures pièces & ornée de belles gravures*. Cette édition est imprimée en 1780 à Paris.

128 Il est fort probable qu'il s'agisse de l'édition des œuvres complètes de Rousseau, publiée en 24 volumes à Genève, entre 1780 et 1782. Cette édition correspond aux volumes cités sur la liste des ouvrages de la bibliothèque des Sévery.

si bien. D'ailleurs, tout ne peut pas aller à charme et si mon Wilhelm est gai et se porte bien, et est content de lui-même, tout ira bien. Tout le monde te salue, les Belottes[129] se portent passablement. Babelle attend Tissot comme les Juifs le Messie.

## LETTRE 23
### DE WILHELM

Colmar, ce 20 juillet 1780 jeudi



Je ne t'ai écrit dimanche passé qu'une vilaine petite lettre dont je fus bien mécontent et même, je me repentis, après, de l'avoir envoyée tant je la trouvais mal faite. Mais je pensai : « C'est à un si bon papa et une si bonne maman que j'écris » que cela me rassura. Pour aujourd'hui, j'ai millions de choses à te dire. Je ne sais par où commencer. D'abord je m'en vais répondre à ta chère lettre.

J'ai peine à croire tout ce que tu m'as dit et ce que tu me dis de M. Hestermann ; c'est des horreurs. Je suis persuadé que cette abominable et détestable créature l'a séduit ; c'est une histoire affreuse. Et moi qui les croyais à Sévery innocents. Mon Dieu, que je me suis trompé et que cela me fait de peine, mais c'est cette vipère de Sirvin qui a fait tout le mal et qui l'a gâté par ses conseils et ses flatteries empoisonnées. Elle ne l'aimait pas, mais elle voulait lui lever des présents, je suis persuadé qu'il lui a fait mille présents et les bracelets. C'était son but, elle ne voulait que cela et elle avait la conscience, la barbarie, l'infamie d'accepter des présents de 6 louis et peut-être de plus d'un homme qui est bien éloigné d'être bien. Grand Dieu, il y a bien des méchants dans ce monde. Nous serons vengés plus que tu ne le crois. Sa conscience, Maman, ne cessera jamais de la tourmenter, de la ronger et de lui reprocher tous ses crimes car ils sont affreux. Pour M. Hestermann, [il] a été séduit et tu lui pardonnes car tu me l'as dit : « Je veux tâcher d'oublier cela car cela m'attriste. » Je me réjouis qu'il soit à Neuchâtel et je souhaite qu'il y reste le temps marqué. S'il voit cette vipère, il sera derechef perdu et il ne pourra s'empêcher de lui rendre visite. L'amour

129 Surnom donné par Catherine à Élisabeth Crommelin et Babelle Roux.

est plus fort que la raison chez lui. Enfin, je prie le bon Dieu de l'assister et de prévenir son malheur, car il est bien près s'il ne change ses sentiments.

Il y aura bien du train à Genève pour la Saint-Val. Tout le monde y va depuis Lausanne. Je te conseille d'y aller, ce voyage t'amusera. Je trouve bien comme toi que Mex mérite d'être bien bâti, mais cela coûterait terriblement et puis papa et toi avez bien besoin d'argent cette année pour payer tous les legs. Je me réjouis que tout cela soit rangé.

Dis-moi, je t'en conjure, le projet que tu as pour l'année prochaine. Tu es sûre d'un profond secret. Lorsque nous aurons (je dis nous) payé et arrangé tout cela, nous aurons bien de l'argent car tu dis qu'il faudra de l'argent. Ce n'est pas le voyage de Hanau. Je me réjouis de l'apprendre, écris-le-moi bientôt car j'en suis bien curieux.

M. de Grancy a bien de la conscience pour rester à Grancy. La campagne sera jolie et il fait de jolies réparations. Mais ses filles seront furieusement novices en entrant dans le monde. À 22 ans, n'avoir vu que Grancy et jamais une ville, cela est un peu fort, mais elles se formeront bientôt. Fais que ma sœur se lie avec elles, cela sera une bonne amie de ma sœur.

Je connais cette abondance champêtre que l'on trouve à la campagne. Cela est si joli et donne une idée de l'innocence, au moins à moi. Il y a des sentiments dans ce goût que l'on ne peut exprimer et que l'on sent pourtant vivement. Je parie que tu connais ce sentiment. Je me ressouviens de ma vive joie que je ressentis lorsque Crommelin arriva à Rolle. Il y a bien longtemps que je n'en ai ressenti de la joie. Je me réjouis d'avoir quelque plaisir mais de te voir sera le premier que je sentirai depuis que je suis ici. Mon Dieu, que je me réjouis de sortir d'ici.

Ma tante Pauline est bien sotte et on agit bien mal envers toi, mais tu as raison, elle est à l'école de l'ingratitude. Les remarques que tu fais à la fin de ta lettre sont bien justes et je les ai bien senties.

Mon goître augmente tous les jours, il me gêne beaucoup, on le prend ici lorsque l'on n'en a point – et moi qui en avait déjà – de sorte qu'il deviendra énorme. Il me faut du petit Sévery pour me le faire passer, car il n'y a point de remède qui le fasse bien passer et s'il venait à un certain point, il ne pourrait plus passer et j'en souffrirais toute ma vie comme Charles Delrose, M. Roguin et mille autres qui sont défigurés ainsi. Pense bien à tout cela et écris-moi ta réponse.

Il y a aussi une habitude infâme parmi plusieurs élèves, bien pire que la mienne, que j'ai remarquée hier. Je vis trois élèves qui la pratiquaient

et on en meurt bien vite. Cela m'a si fort dégoûté et a élevé un sentiment si affreux en moi que je fus sur le point de quitter sur le champ l'institut. C'est une habitude si infernale et pire qu'infernale que, quand l'on apprend que des personnes la pratiquent, ils sont brûlés, parce que, quand ils ont une fois commencé, il leur est impossible de finir, et c'est un péché qui pourrait être compté au nombre des sept péchés mortels. Et puis, il se communique parce qu'il faut être deux pour la pratiquer, de sorte que je ne veux pas rester ici, j'ai trop peur de cela. Tu ne pourrais imaginer combien ce crime est énorme. On l'appelle sodomie. N'en écris rien à M. Pfeffel, cela me donnerait beaucoup de désagréments et cela ferait que l'on ne mettrait plus personne ici. Pour moi, je n'y reste pas, je me perdrais à la fin et le serais pour toute ma vie. Aussi, Maman, songes-y bien, cela est bien important, ainsi viens-moi rechercher et préviens mon malheur. Si ces monstres allaient malheureusement me séduire, que deviendrais-je, que ferais-je ? Dans quel abîme d'horreur ne tomberais-je pas ? Je serais malheureux non seulement pour ma vie présente, mais encore pour la future. Je frissonne et je frémis en y pensant, et tu sentiras la même chose en lisant cet article. Je serais obligé de m'en aller seul si tu ne me viens pas chercher, je ferais un mal pour en prévenir un plus grand. Je sens une joie en moi en pensant que je suis innocent et que je ne suis point souillé de crimes. J'ai une si grande horreur pour le vice que je m'échauffe en en parlant. Je veux pouvoir garder ma conscience libre et franche pour pouvoir mourir avec joie et avec le sentiment de partir pour mon bonheur. Je prie Dieu de m'assister tous les jours. Mais je te le répète encore, viens-moi chercher sans quoi je te jure que je serais obligé de m'en aller moi-même tout seul pour prévenir mon malheur. Pense et relis bien cet article avec papa et viens-moi chercher.

# LETTRE 24
## DE CATHERINE

Jeudi 27 juillet 1780



Je ne sais quasi, mon cher Fils, comment entamer tout ce que j'ai à te dire, et ta dernière lettre nous a si fort troublés que nous ne savions où nous en étions. D'abord, mon Ange, nous comptons sur votre vertu, absolument ; ayez toujours Dieu et votre père et votre mère devant les yeux. Ne vous laissez entraîner à aucun discours séducteur, ne les écoutez pas. Menacez ceux qui voudraient vous séduire et vous entraîner de la colère d'un Dieu irrité et de les dénoncer à vos supérieurs. Parlez-leur avec la force et la noblesse que donnent la vertu et la bonne conscience, et qui n'est point incompatible avec votre jeune âge. Faites-vous respecter par la sévérité de vos mœurs et la régularité de vos actions. Quoique ce fussent des camarades plus âgés que vous, ne craignez rien, représentez-leur leur devoir. Montrez l'horreur que vous avez pour le crime et présentez-leur-en la noirceur avec les plus vives couleurs. Car, mon cher Fils, votre habitude n'est rien en comparaison de la chose dont vous me parlez, qui fait frémir la nature et dont l'idée ne se peut soutenir.

Votre père et moi voudrions, mon cher Ange, pouvoir faire dans le moment ce que vous souhaitez. Mais écoutez nos raisons et jugez. Il n'est pas possible de vous reprendre dans ce moment sans faire tort à vous ou à l'institut, et je ne sais lequel des deux nous causerait le plus d'affliction, ou l'on croirait que vous avez été mal ou que vous êtes un mauvais sujet, ou chétif ou incapable de rien. Il faut avoir mérité quelque distinction, avoir changé de classe, avoir monté en grade, enfin quelque marque de satisfaction de vos supérieurs pour que l'on puisse avec honneur et très naturellement abréger le temps que nous comptions de vous laisser à Colmar. Vous savez nos plans pour un petit voyage à Hanau. Cela ne peut être éloigné que de peu de mois. Alors le prétexte est si légitime, si naturel : nous vous reprenons avec nous, sans faire raisonner personne, sans élever aucun soupçon désavantageux sur le compte de l'endroit où vous êtes. Si par hasard ce voyage manquait, alors nous prendrions d'autres mesures, tendant au même but. Enfin, mon cher Ami, il faut se donner quelques moments pour trouver un lieu où vous puissiez finir votre éducation car ce ne peut être

à Lausanne. Il n'y a point de ressources et le sol est trop opposé à toutes espèces d'études et d'émulation, vous le savez, et la lâcheté qui règne dans tous les jeunes gens. Elle vous a souvent révolté et rien n'a changé depuis vous. Votre père désire donc ardemment que vous preniez patience encore quelque temps en tâchant d'arriver à quelque distinction qui puisse vous faire noter dans l'institut comme un bon sujet, que vous vous conserviez pur dans toute l'étendue du mot, que vous soyez un exemple, de vertu, de force, de courage (cette épreuve même vous sera utile). Alors de son côté, il va tout mettre en œuvre pour vous arranger différemment et selon vos souhaits et dans un lieu où vos progrès puissent être plus rapides et mêlés de moins d'inconvénients.

Car il faut finir l'ouvrage important de votre éducation, il faut que vous deveniez un homme. Il faut que vous soyez capable de quelque chose. Vous n'êtes pas au monde pour vous amuser et vous ne vous amuseriez bientôt plus si vous ne faisiez que cela, comme on fait à Lausanne. Il faut apprendre à vous occuper, à remplir vos moments de choses utiles et satisfaisantes, et dont le souvenir vous laisse l'idée d'une vie employée à faire le bien. Pour parvenir à cela, il faut savoir bien des choses. Il faut donc les apprendre. Vous ne le pouvez à Lausanne. Nous croyions que ce serait à Colmar. Si cela ne peut être, il faudra se retourner, mais sans éclat, sans scène, sans rien d'extraordinaire et de précipité, sans mouvements violents.

Pensez qu'un particulier vis-à-vis d'un corps a peine à avoir raison et que, quand on demanderait pourquoi vous avez quitté si tôt Colmar, cela retomberait infailliblement sur vous et qu'on vous attribuerait quelque défaut de caractère, ce que nous voudrions éviter. Et dans le cas contraire, c'est-à-dire celui où l'on dirait que vous n'étiez pas bien, que l'institut n'avait pas rempli notre attente, nous ne serions guère moins affligés. Car votre père aime MM. Pfeffel et Lersé et respecte leur caractère et la manière dont ils sont voués aux travaux glorieux, mais bien pénibles, d'élever la jeunesse. Sans les connaître, je partage ces sentiments. Et nous sommes tous deux en particulier pénétrés des bontés qu'ils ont pour vous. Comment pourrions-nous supporter de leur causer quelque désagrément, d'être l'occasion qu'il s'élevât quelque doute sur la manière dont on est chez eux. Non, cela n'est pas possible et nous ne nous en consolerions jamais, ni vous non plus.

D'ailleurs, ce qui vous choque et vous effraie (avec grande raison) est ignoré d'eux entièrement. Il n'y a guère de collèges, de séminaires, où il ne

se glisse des vices que les supérieurs n'apprennent qu'au bout de quelque temps. Quand les vôtres seront éclairés, tout changera de face, soyez-en sûr, et ils le seront par voie détournée et qui ne pourra jamais être soupçonnée ni retomber sur celui qui a donné cet avis.

Vous êtes, mon cher Fils, l'objet de nos tendres affections. Votre absence nous pèse et coûte à notre cœur. Ah, croyez que si nous pouvions vous élever auprès de nous, nous vous reprendrions, mais nous ne le pouvons pas. Il faut un peu d'absence. Le jeune Marsens lui-même qui a tant appris dans la maison paternelle, parce que leur genre de vie et la solitude où ils ont vécu a favorisé son éducation, le jeune Marsens, dis-je, va quitter ses parents. Vous rejoindrez les vôtres avant l'âge où il quitte les siens. Vous ferez toujours votre première communion avec nous. Tout jeune homme doit perdre de vue, pour un temps, le foyer paternel. Cela est rude à un cœur sensible comme le vôtre mais cela est nécessaire, indispensable. Vous faites votre absence à présent. Nous nous rejoindrons, mon cher Cœur. Plus vous vous appliquerez, plus vous vous formerez et plus vous abrégerez le temps de notre séparation. À propos de cela, ne vous négligez pas sur l'exactitude en écrivant : vous avez daté une de vos dernières lettres du mois d'avril 1781, votre orthographe est très incorrecte et négligée, et vous oubliez bien des mots.

Si M. Hestermann passait à Colmar, nous exigeons absolument que tu ne lui dises pas un mot de tout ce que tu m'as mandé sur l'institut. Hestermann est acharné par amour-propre à en dire du mal, ce qui nous a fort irrités contre lui, et il ne faut pas lui fournir de nouvelles choses sur lesquelles il s'exercerait. La Sirvin court après les précepteurs, elle cherche à détourner celui de Crousaz de son devoir, elle veut mettre une comédie en train et la lui faire jouer. Juge un peu, cela convient bien à la Sirvin. Mais elle s'ennuie et voudrait intriguer, et trouver des hommes et des précepteurs à gâter et à détourner de leur devoir.

# LETTRE 25
## DE WILHELM

Dimanche, ce 30 juillet 1780



Mes chers Parents, votre fils est dans une cruelle et terrible alternative. Je suis d'une inquiétude sans égale. Jugez de mon état et mettez-vous à ma place. Je vous jure que vous en feriez autant. J'espère de recevoir une lettre de vous demain sur le sujet de celle que je vous ai écrite dernièrement et une vendredi qui sera d'une bien grande importance pour moi. Car, si vous ne m'écrivez pas que vous me venez chercher, je pars le plus tôt qu'il me sera possible. Ainsi, dans ce cas, ne m'écrivez plus car vos lettres ne me trouveraient plus ici. Vous êtes mes seules et uniques idées et je n'ai en vue que de vous faire plaisir. Je sais que je vous fais de la peine si je sors d'ici, mais voudriez-vous que je vous fisse plaisir aux dépens de mon bonheur actuel et futur (car je n'apprends rien ici et cela influerait terriblement sur l'avenir) ? Vous ne le voudriez pas, vous ne seriez pas contents lorsque vous me sentiriez malheureux, ainsi je mets fin à tous mes malheurs promptement vendredi.

Vendredi, je tremble en pensant à ce jour. Vous n'en aurez pas un moins désagréable demain à la réception de ma lettre. Ce sera un coup de foudre pour vous, je sentirai tout ce que vous sentirez et je souffrirai pour vous, mais je ne puis rester ici et avant que de m'enfuir, j'ai mieux aimé vous écrire avant. Ainsi, je vous conjure encore par les plus fortes prières de venir chercher votre fils qui vous tend les bras, qui vous appelle. L'amitié que vous avez pour moi doit vous engager à venir.

Nous vivrons, nous quatre, heureux et rien ne troublera notre bonheur. Nous passerons bien des jours heureux pour un malheureux que j'aurai passé ici. J'ai passé 13 ans de ma vie plus heureusement que jamais mortel n'ait passé. Et je ne suis ici que depuis quelques mois, et le temps m'a paru plus long qu'un siècle, au lieu que celui que j'ai passé auprès de vous m'a paru un jour. Précieux temps de mon enfance, que ne puis-je vous rappeler et y rester toujours. Vous aviez bien raison de me dire que chaque âge avait ses chagrins, ceux d'enfance sont du miel en comparaison de ce que j'éprouve à présent, quoique je sois encore dans l'enfance. Je ne suis pas ce que l'on appelle enfant, je regrette ce temps où l'on peut bien dire bien

véritablement : « Je suis heureux. » Ce temps ne reviendra jamais, non jamais. Le temps fuit, tout finit, tout s'éteint, les malheurs comme le bonheur, excepté que les temps malheureux paraissent infiniment plus longs que ceux que l'on passe dans la joie. Mais quand l'on pense, il y a une vie à venir où nous serons heureux sans interruption, nul souci, nulle peine ne troublera nos jours, cela console les affligés.

Il n'y eut jamais d'amitié plus forte que celle que j'ai pour vous. Je ne puis exprimer combien je me réjouis de revoir la Suisse, ma bien-aimée patrie, Lausanne, Mex et surtout Sévery que j'aime de tout mon cœur. Il est si joli, si agréable, si champêtre, et puis j'ai été si heureux que je lui suis vraiment attaché. Je suis toujours décidé bien fermement de partir si vous ne me venez chercher. Je ne sais comme je m'y prendrai, je tâcherai de gagner Bâle et depuis là vous écrirai pour que vous veniez me prendre chez M. Deucher[130]. Mais je suis persuadé que vous aimerez mieux me venir chercher. On trouve bien des raisons à alléguer, mais si je m'enfuyais, il n'y en aurait point. Cela ferait un éclat terrible et me causerait bien des chagrins, mais je me trouve si mal ici que je prendrai tous les moyens pour sortir d'ici. Mes très chers Parents, je vous attends avec une impatience extrême. Le bien-aimé papa n'aurait qu'à venir avec Epars, comme nous sommes venus pour éviter les frais d'un voyage qui sont très grands. Je crois qu'il n'y aura pas de joie qui soit à comparer avec celle que j'aurai en quittant Colmar. Elle sera céleste, mais si je suis obligé de m'enfuir, je m'en irai avec une joie mêlée de bien de l'amertume et de chagrin. Vendredi. Vendredi, je ne pense qu'à ce jour.

Mes plus tendres amitiés à ma très chère sœur ; elle s'amuse bien à Mex. Ta lettre est brûlée du 25 juillet. Prenez garde, mon très cher Papa et ma très chère Maman, que l'on ne découvre pas que c'est moi qui vous ai informés de tout cela et que c'est vous qui en ferez avertir M. Pfeffel. Cela ferait une histoire détestable si on venait à le savoir. Je finis. Adieu, mille fois, je n'attends que votre réponse de vendredi pour me décider. Je suis toujours bien inquiet. Je vous écrirai un mot pour vous accuser la réception de votre lettre. Adieu, Parents adorés.

Votre Wilhelm

130 Johann Deucher, ami de Salomon de Sévery. La branche protestante de la famille Deucher, établie à Bâle, s'était enrichie au XVII[e] et XVIII[e] siècles dans des activités commerciales et bancaires, dont la Compagnie du Mississippi. Sévery, 1911, vol. II, p. 256.

*[Add.]* Colmar, ce 31 juillet 1780 à 9 heures du matin.

Ma chère Maman, j'ai reçu ta chère lettre ce matin. Je suis entièrement décidé à partir vendredi si tu ne m'écris que tu me viens chercher. J'ai été pressé hier mais j'ai résisté fermement en pensant à Dieu et à mes chers parents. Je ne reste pas ici, cela est impossible, ainsi vendredi sera un jour terrible pour moi. En attendant, soyez sûrs de votre fils qui se ferait plutôt tuer que de se souiller le moins du monde. Il chérit un peu trop ses parents pour vouloir les affliger à ce point, mais soyez certains que j'exécuterai fidèlement ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre et dans celle-ci ; je le ferai point par point. Je suis si malheureux ici que j'ai peine à attendre le moment où je partirai. Je me console en pensant que j'ai de si excellents parents qui ne veulent que mon bonheur, ainsi je suis presque sûr que vous me viendrez chercher tout de suite. Oui, mes chers Trésors de mon cœur, mes Anges, je vous attends avec une impatience extrême et, entre le 10 et le 20 du mois d'août, je ferai tout ce que vous me recommanderez exactement. Je suis un peu enrhumé mais très peu, ce n'est rien. Si vous venez, vous me rendrez heureux au-delà de toute expression. Mon amitié pour vous est indéfinissable. Adieu, au plaisir de vous voir. Votre lettre de vendredi décide de tout. Adieu, mes Anges adorables.

Votre tendre Wilhelm

*[Add.]* Dans ce moment même, je viens d'entendre dire à Tronchin[131] que dans quelque temps bien des choses se découvriront. Il est dans l'intention de découvrir ce qu'il sait de mes affaires. C'est un monstre. Ne parle à âme quivive de tout cela, le cas est plus oppressant que jamais. Je t'attends au plus tôt, je sue tant, je suis dans l'angoisse.

*[Add.]* Encore un mot. J'ai appris par Loriol le cadet que sa mère venait le chercher dans le courant de ce mois parce qu'il avait aussi écrit qu'il se trouvait mal. Ce n'est que le cadet. Ne dis pas que c'est moi qui t'en ai parlé, mais tu pourrais t'arranger avec M. et M^me^ de Loriol pour que tu me viennes chercher en même temps qu'eux. Ce serait bien plus agréable pour vous. Elle vient dans le courant du mois, ainsi parle-leur tout de suite si vous voulez venir ensemble.

131 Wilhelm utilise le nom de jeune fille de la mère des Loriol pour désigner l'un des garçons.

# LETTRE 26
## DE SALOMON

Mex, ce 1er août 1780[132]

Je vous avoue, mon Fils, que j'ai peine à vous reconnaître dans la lettre que nous avons reçue hier de vous. Est-ce vous qui nous annoncez votre volonté, votre résolution irrévocable, contraire aux arrangements que j'ai pris pour vous ? Vous me donnez vos ordres pour venir vous chercher à lettre vue, sans vous embarrasser si cela me convient. Vous nous menacez, si nous ne correspondons pas toute de suite à vos désirs, de vous enfuir. Eh bien, fuyez, mais je vous avertis que ce ne soit pas dans la maison paternelle, où vous ne trouveriez que des parents irrités qui ne vous recevraient pas. Vous dites, du bout des lèvres, que vous les aimez, les adorez, ces parents, et c'est un jeu pour vous que de les chagriner, de les mettre dans la peine, de les déshonorer en vous déshonorant vous-même. Être faible, sans force, qui n'avez pas le courage de soutenir un peu d'ennui, de vous soumettre à l'ordre et à la règle et qui n'avez de force que pour braver les volontés de votre père et de votre mère, qui ne recherchent que votre bien et votre avantage. Vous jugez d'après votre petite raison, et il ne nous sera pas permis à nous de juger de ce qui vous convient le mieux. Vous me dites de vous aller chercher ; oui, j'y irai et j'arriverai dans le temps que vous ne vous y attendez pas, mais ne croyez pas que ce soit pour vous reconduire à Lausanne, y mener une vie lâche, paresseuse. Vous y seriez méprisé, de même que nous, si je vous retire de Colmar dans ce moment. Ce sera pour vous conduire dans quelque autre institut où on surveille avec plus d'exactitude les jeunes gens qui font des menaces à leur père. Ne pensez pas que votre mère soit du voyage ; elle en a perdu l'envie et je vous apprends qu'elle ne vous écrira que quand vos lettres auront pris une autre tournure. Les inquiétudes que votre façon d'être lui a occasionnées lui ont échauffé le sang. Elle boit les eaux de Spa, se baigne et pousse des ébullitions qui, j'espère, lui rendront une santé avec laquelle vous vous jouez. Croyez-vous, mon Fils, que nous

132 Après sa missive du 20 juillet, dans laquelle il exposait les pratiques homosexuelles au sein de l'institut et sa crainte à leurs égards, Wilhelm envoie à ses parents deux lettres de plus en plus insistantes. Salomon répond à celle du 27 juillet, non publiée, dans laquelle Wilhelm conjure à nouveau ses parents de venir le chercher, faute de quoi il leur annonce qu'il est déterminé à s'enfuir.



Portrait de Salomon de Charrière de Sévery, attribué à Johann Heinrich Tischbein, vers 1775. Huile sur toile, 63 x 82 cm, coll. privée. Photo Marc Vanappelghem.

nous laissions prendre par des paroles ? Ce sont de belles expressions, chers Parents adorés, chéris. Et vous étiez avec ces mêmes parents ici à Mex cet hiver. Vous n'avez pas pu y tenir. Il a fallu vous renvoyer à Lausanne et profiter du retour de M. et M^me^ de Montagny dans leur cabriolet parce que vous vous ennuyiez avec ces charmants parents et parce que vous étiez privé des amusements de la ville. Allez, vous nous prenez pour des dupes. C'est vous seul que vous aimez.

Je vous somme, par votre parole d'honneur, et vous ordonne, par le pouvoir qu'un père peut avoir sur son fils, de me répondre exactement sur la question que je vais vous faire. Êtes-vous sûr de ce que vous avez mandé à votre mère dans l'avant-dernière lettre que vous lui avez écrite, relativement à ce qui se passait entre les élèves ? Il n'y a que deux manières d'en être assuré : ou de l'avoir vu de vos propres yeux ou qu'on vous ait fait des propositions pour vous y entraîner. Et je crois superflu de vous répéter que je compte assez sur votre vertu et sur vos principes pour ne rien craindre pour votre personne et pour croire que rien ne pourrait vous séduire. Ceux qui se laissent entraîner au crime peuvent-ils oublier que si on évite les yeux des hommes, on ne peut se cacher à ceux de Dieu ? Répondez-moi avec la vérité que je vous ai toujours reconnue et pensez que ce n'est pas ici un jeu, par l'importance de la chose en soi et parce que cela influera sur la décision que je vais prendre pour vous. Mais elle ne sera jamais de vous ramener à Lausanne de quelque temps ; je vous enverrais plutôt en Russie. Quoique vous me causiez beaucoup d'inquiétude, je n'ai pas les passions aussi vives que vous et je ne vous fixe pas, comme vous avez fait, huit jours pour me répondre ; je vous en donne quinze, afin de vous donner le temps de songer à ce que vous allez faire. Et si vous rentrez dans votre devoir, que vous soyez soumis et respectueux, vous n'avez pas perdu tout accès au cœur de votre père et de votre mère. Et vous pouvez encore espérer qu'ils viendront, conjointement avec votre sœur, vous voir. Mais cela dans le temps qui leur conviendra et non celui que vous fixerez. Votre sort et l'affection paternelle sont entre vos mains. Je suis votre Père irrité ou réconcilié à votre choix, car je suis bien aise de vous dire que si vous avez des décisions irrévocables, je suis aussi ferme, inébranlable[133].

133 À la semonce de Salomon à son fils se rattache un petit billet envoyé à M. Pfeffel. Salomon y demande au directeur de l'institut d'avoir une attention particulière et bienveillante à l'égard de Wilhelm qui pourrait être bouleversé par sa lettre. Il le prie de le surveiller, de le « caresser » et de lui tendre « des bras paternels », précisant que son fils n'est pas accoutumé à la sévérité du ton qu'il a employé dans sa missive. Il reste dans les archives les brouillons de la lettre envoyée à Wilhelm et du billet adressé à M. Pfeffel qui attestent de l'importance que Salomon a donnée à ces deux missives, B 117/27, add. d.

# LETTRE 27
## DE CATHERINE

1er août 1780



Votre père est sorti et m'a laissé sa lettre à cacheter. Je ne voulais pas vous écrire mais l'envie de vous être utile l'emporte.

Comment mon fils, mon Wilhelm, a-t-il pu nous écrire du ton de la révolte ? Car ne vous y trompez pas, malgré les termes de parents adorés, chéris, votre lettre respire l'indépendance et la révolte. Qu'est-ce que c'est que ces mots répétés vingt fois : « Je le jure en finissant, je fuirai » etc. Et où fuirez-vous ? Ah, Wilhelm, hâtez-vous de vous soumettre et de changer de ton. Serait-ce donc là la récompense de notre amitié, de notre tendresse ? Et prétendez-vous en abuser pour nous mettre le marché à la main et le poignard sur la gorge ? C'est à votre père à savoir ce qu'il veut que vous fassiez et à vous à vous soumettre de bonne grâce à sa volonté. Et où est cette douceur que nous vous croyons ? Comment ? Vous vous emportez, vous menacez ! Ah, mon Fils, est-il possible ? Dépêchez de réparer cette lettre qui nous fit tomber à la renverse hier matin ; demandez pardon à votre père. Mandez-lui que vous ferez tout ce qu'il voudra, que vous êtes son fils respectueux, obéissant, que vous voulez rentrer dans ses bonnes grâces.

Ah, que craignez-vous en vous abandonnant à sa volonté. Il sait mieux que vous ce qu'il vous faut ; soumettez-vous, pliez cette volonté raide que vous avez, accoutumez-vous à céder à la gêne et à des choses qui ne vous plaisent pas. Cela vaut mieux que toutes les leçons du monde. Que deviendrez-vous si vous voulez absolument et à l'instant même obtenir tous les objets de vos désirs ou être délivré de tout ce qui vous contrarie. Ah, il n'en va pas ainsi dans la vie et vous ne l'apprendrez que trop. Rentrez dans l'ordre, mon Fils, vous vous êtes égaré. Qu'une prompte repentance répare votre faute, après quoi soyez sûr qu'on ne vous perd pas de vue et qu'on veille sur vous avec un cœur paternel. Mais il faut mériter ces bontés et ne pas vous en rendre indigne en voulant nous faire la loi.

J'attends le plus tôt possible des marques de votre soumission. Répondez exactement à la lettre de votre père. Il vous en a écrit une grande il y a douze jours[134], pourquoi n'en faites-vous pas mention ?

## LETTRE 28
### DE WILHELM À SALOMON ET CATHERINE

Colmar, ce 4 août 1780



Votre lettre a été un coup de tonnerre qui est tombé sur moi. Je ne savais ce que c'était que des parents irrités. Maintenant je le sais pour mon malheur. J'implore votre pardon. J'ai mérité votre colère, mes chers Parents, je le reconnais. C'est dans un moment de désespoir que je vous ai écrit cette fatale et maudite lettre. Ayez pitié d'un fils repentant qui reconnaît son injustice et qui vous demande pardon à genoux. Redonnez-moi votre amitié, vos bontés que je n'ai pas méritées. Je ne suis point un fils rebelle mais obéissant, je vous demande pardon, excuse, mille et mille fois. Redonnez-moi votre amitié. Brûlez ma détestable lettre et je brûlerai la vôtre terrible et qui m'a mis dans un état affreux. Ayez pitié de moi, pardonnez-moi, pardonnez-moi, je me jette à vos genoux. Soyez derechef mes tendres parents, oubliez mes torts, qu'il ne soit plus jamais question de cette affaire terrible qui ferait le malheur de vos jours et des miens. Je serai jusqu'à vendredi dans un état violent car je ne sais plus où j'en suis.

Ta lettre était foudroyante. Pardonnez-moi, pardonnez-moi et oubliez tout cela. Récrivez-moi comme à l'ordinaire. Je suis assez puni de toutes les inquiétudes que je vous ai causées. Tutoyez-moi comme vous le faisiez et oubliez tout, je vous en conjure, supplie à genoux. Écrivez-moi tout de suite, je vous en prie, pour me tirer de l'état horrible où m'a mis votre lettre qui était terrible. Je ne pourrai soutenir l'état où je suis à présent. Il est trop violent. Je n'aurai dorénavant d'autres désirs, d'autres volontés que la vôtre.

134 Il s'agit de la lettre du 21 juillet 1780, non publiée. Salomon y exhorte Wilhelm à prendre courage, à se montrer raisonnable et à modérer « l'exagération » de ses expressions. Il ajoute également : « Allons, mon Ami, sois gai, profite des amusements quand ils se présentent naturellement. Je ne refuse pas d'y contribuer autant qu'il dépendra de moi ; mais aussi emploie utilement le temps de ta jeunesse, temps précieux, unique qui influe sur tout le cours de ta vie », B 117/26.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Mon sort est entre vos [mains]. Décidez et écrivez-moi à quoi vous vous étiez décidés lundi par votre réponse et écrivez-moi, je vous en prie, une lettre comme les autres si tendre, si bonne. Envoyez-moi mon pardon, je le mérite car je me repens et je demande pardon à Dieu de même qu'à vous de mes fautes. Ne croyez pas que c'est un jeu lorsque je vous donne des paroles, vous me faites trop d'injustices. Vous devez connaître mon cœur et sa tendresse pour vous. Ainsi n'en doutez pas. Je m'en vais répondre à papa sur sa demande comme si de rien n'était. Je te tutoierai et t'écrirai comme s'il n'était rien arrivé. D'abord je m'en [vais] te dire, mon très cher, oui bien très cher et bien cher Papa comme j'ai découvert ce que je t'ai mandé dernièrement. Loriol le Cadet vint m'avertir qu'il venait de voir des horreurs là-haut dans une chambre. C'est-à-dire ce que je t'ai écrit et je montai pour m'en assurer mais le bruit que je fis les dérangea et je ne les vis qu'ensemble et je ne l'ai pas vu mais Loriol le Cadet m'a donné sa parole d'honneur qu'il avait vu et, depuis ce temps-là, il y en a deux qui ont voulu m'engager à aller avec eux dans une chambre pour pratiquer ces infamies, et j'ai résisté fermement en leur montrant mon horreur. Voilà la pure vérité, je te le jure. Ainsi règle-toi suivant cela et écrivez-moi mes chers Parents, votre décision. Je ferai tout ce que vous souhaiterez volontiers, quelque désagréable que ce soit pour moi, mais en même temps je vous conjure de me redonner votre amitié et de me récrire comme si de rien n'était et de tout oublier. Et de m'ôter d'ici aussi vite que vous pourrez car je suis bien exposé. Vous pouvez me rendre heureux en m'ôtant d'ici. Je suis dans un état terriblement violent en pensant que vous êtes irrités contre moi et je ne pourrai savoir mon sort que dans huit jours. Écrivez-le-moi, je vous prie. Je suis terriblement impatient de le savoir. Écrivez-moi chacun une grande lettre, je vous en prie, en réponse de celle-ci, lundi, où vous me direz mon sort. Je veux brûler la vôtre qui me fait trembler en la voyant. J'en recevrai une de vous lundi qui sera aussi terrible ; je m'en vais faire tout ce qu'il me sera possible pour me distraire en attendant vendredi. Je vous demande encore mille fois excuse en finissant et vous prie de me pardonner. Je vous envoie la lettre que j'ai écrite hier. Adieu très chers Parents, je vous aime plus que vous ne le croyez. Je suis votre fils obéissant, respectueux, tendre qui vous implore son pardon.

Adieu encore une fois si vous m'ôtez d'ici je vous en serai à jamais mille fois reconnaissant. Soyez sûrs de ce que vous dis sur l'habitude infâme des élèves. C'est la pure vérité.

# LETTRE 29
## DE WILHELM

Dimanche à Colmar, ce 6 août 1780



Je suis toujours dans la plus grande inquiétude et dans un tourment continuel. Je n'ai pas un moment de repos, mes très chers Parents. Vos lettres du premier août étaient terribles et m'ont tout à fait renversé. L'idée que vous étiez irrités contre moi est un poison pour moi et une idée affreuse qui me tourmente et qui me dévore. Je tremble en pensant que j'en recevrai encore une comme cela demain, je le crois au moins. J'ai souffert et souffre au-delà de toute expression et souffrirai encore jusqu'à vendredi où j'espère que vous m'écrirez que vous me pardonnez, mes bien-aimés Parents, et où vous me direz mon sort. Je m'impatiente terriblement de le savoir. Il semble que le malheur me poursuive ; j'ai beaucoup plus de chagrins que je n'en puis soutenir. Premièrement, d'être à Colmar et dans cette pension que je déteste et que j'abhorre, d'être éloigné de vous, de vous sentir irrités contre moi et pour comble de tous mes maux, l'on a découvert ce que je vous ai dit des élèves. Quelques-uns le savent et cela viendra probablement aux oreilles de M. Pfeffel et cela est affreux. Je ne sais que faire et dans des circonstances si malheureuses, je me fonde entièrement sur votre bonté et votre tendresse pour moi, dans l'espérance que vous m'ôterez d'ici où je languis, où ma vie m'est à charge, où je ne profite rien, et où je vais avoir mille désagréments à essuyer à cause de cette affaire. Ainsi, je vous en conjure, par tout ce qui vous est cher, à genoux, au nom de Dieu, de la tendresse que vous avez pour moi, prévenez l'orage qui est tout prêt à fondre sur moi. Je ne soutiendrai pas ce surcroît de malheur. J'y succomberai. Venez donc me chercher, je vous en supplie.

Je ne vous demande [pas] de me mener tout de suite à Lausanne. Mettez-moi à quelque autre endroit qu'ici où je puisse travailler bien et par conséquent remplir les vues que vous avez sur moi. Pourvu que ce ne soit pas à Stuttgart ou à Colmar, où que je sois, je suis content. Je donnerais tout au monde de pouvoir avoir avec vous seulement l'entretien d'une heure, j'en ai bien besoin. Mais je m'en fie entièrement sur vous, vous m'aimez, vous ne voulez que mon bonheur et que mon bien et vous voulez aussi que je sois

heureux pendant le temps que je serai dehors de chez vous, et je vous jure que bien loin d'être heureux ici, je n'y serai jamais que bien malheureux.

Vos santés qui me sont si précieuses me causent une vive inquiétude et je crains que vous ne soyez malades et que vous ne me le disiez pas. Je suis extrêmement enrhumé, je tousse beaucoup. Il y a longtemps que je ne l'ai été si fort. Chaque jour me paraît un siècle et le matin, lorsque l'on me réveille, je voudrais pouvoir dormir tout le jour pour éviter de penser [à] ce qui fait mon tourment. Je suis toujours en suspens et sur les épines et, lorsqu'un jour est passé, je ne le repasserais pas pour tout au monde car c'est un jour de souffrance et de tristesse de moins.

Je me ressens de temps en temps de la chute que j'ai faite de cheval à Sévery. La tête me tourne et je perds mes idées tout d'un coup, mais cela n'est pas de longue durée, environ une minute. Au commencement, je n'ai pas voulu vous l'écrire, crainte de vous inquiéter, mais j'ai pourtant pensé qu'il valait mieux vous le dire.

Ne vous inquiétez si vous ne recevez pas de mes nouvelles lundi prochain, parce que l'on va faire un voyage mercredi ou jeudi qui sera de deux jours et peut-être plus, je n'en sais rien. Et alors je ne pourrai pas vous écrire, mais d'abord que je serai revenu, je le ferai. Je suis bien fâché de ce voyage : il fait que je ne pourrai recevoir votre lettre de vendredi ni vous y répondre tout de suite. D'abord que je serai revenu de ce voyage, je vous écrirai. Répondez-moi, je vous en prie, tout de suite à cette lettre. Vos bien-aimées lettres sont à présent ma plus grande consolation en attendant que vous me veniez prendre, car je me fonde entièrement sur cette idée.

Il faut que je vous dise, mes très chers Parents, comme on a découvert ce que je vous ai écrit des élèves. Vous savez qu'il faut écrire dans une grande salle où l'on est une vingtaine, et il y en a qui sont venus par derrière lire ce que j'écrivais. Mais à présent je me mets toujours du côté de la muraille pour que l'on ne puisse passer derrière moi. Je me trouve extrêmement mal à tout égard, mais je me console lorsque je pense que vous êtes si bons et que vous m'accorderez bien la grâce de me mettre dehors d'ici. Oui c'est sur cela que se fondent toutes mes espérances. Je vous aime plus tendrement que vous ne le croyez. Ne me dites plus que c'est un jeu lorsque je vous adresse des paroles tendres. Soyez persuadés qu'elles partent d'un cœur qui vous chérit et que vous possédez tout entièrement.

M. de Pachelbel et une quantité d'élèves partent au mois de septembre ; d'autres vont en semestre. Cela fera un furieux vide. Presque tous les plus grands et les plus sages s'en vont. Je m'impatiente bien d'avoir de vos

nouvelles. Je donnerais tout au monde de pouvoir savoir l'avenir. J'ai entendu murmurer une quantité d'élèves sur l'école qui disent qu'ils se trouvent mal et qui se réjouissent extrêmement de la quitter. Elle a beaucoup dégénéré et, à ce qu'il me paraît, je ne crois pas qu'elle subsiste encore longtemps et elle finira bientôt, comme plusieurs établissements dans ce goût-là qui commencent par être brillants et qui finissent pourtant bientôt. Je voudrais qu'elle n'eût jamais existé, cette maudite école, j'y songerai toute ma vie.

Adieu, très chers bien-aimés Parents, je vous chéris et vous aime de toute la force de mon cœur qui vous embrasse tendrement. Adieu, encore une fois.

Votre malheureux fils Wilhelm

## LETTRE 30
### DE CATHERINE

[Mex,] mardi 8 août 1780



Tu peux penser, mon cher Enfant, quelle joie j'ai éprouvée en te voyant rentrer dans le devoir et l'obéissance dont ton style s'était si fort écarté. Nous avons retrouvé notre vrai et cher Wilhelm. Oui, c'est bien lui, qui ne veut plus nous faire de chagrin et qui veut correspondre avec son père dans toutes les mesures que la prudence, la circonspection, et le désir de ne faire rien dont on puisse se repentir, doivent faire prendre.

Vendredi dernier, ta lettre nous fit comprendre que tu étais dans une sorte de détresse et ma première idée fut d'engager ton père à aller voir sur les lieux. Depuis, je tournais pour toi. Ce fut la suite de cette pensée qui me fit t'écrire un billet que tu as dû recevoir hier lundi 7 et qui dût te calmer[135]. Mais après la réception de ta lettre du vendredi 4, ton père s'est déterminé à attendre encore.

135 Dans un billet daté du 4 août, Catherine annonce à Wilhelm qu'ils ne sont plus fâchés contre lui, que sa lettre a « tout raccommodé » et que son père va venir le voir à Colmar le vendredi suivant, B 117/66. Il n'est pas aisé de déterminer à quelle lettre Catherine fait allusion, car celle envoyée par Wilhelm le 3 août confirme encore son intention de quitter l'institut pour se rendre à Bâle.

Dès que la chose est découverte, tu es en sûreté à l'égard de ce qui nous inquiétait le plus. Si on a ouvert une de tes lettres, il n'y a point de mal, on y voit partout l'horreur que tu as pour le vice[136]. Si on a trouvé une des miennes, il n'y a point de mal encore, on y aura vu que je t'exhortais à la vertu et à un profond secret pour ménager les supérieurs et leur établissement. Je te dirai que nous avons espéré, ton père et moi, que cela ne tarderait pas à se découvrir, par la vigilance des supérieurs. J'espère que tu n'as été impliqué dans rien de grave. Si cela était arrivé par quelques mensonges de ceux qui ont voulu te séduire, j'espère que tu te seras défendu avec force, avec noblesse, avec tranquillité, sans fureur, ni emportement. Si tu as essuyé quelque injustice, il n'y a point de mal, ta justification viendra en son temps au jour. Et tes lettres, que nous avons toutes gardées, prouvent tes sentiments et le secret que tu as gardé, sauf pour ton père et ta mère pour qui tu n'en as point et chez qui certainement cela était en sûreté. Nous avions, mon cher Ange, non seulement à te ménager pour ta réputation, mais aussi à ménager un institut et des supérieurs respectables. À cette heure que la chose leur est connue, ils prendront les mesures que leur prudence leur dictera et nous, de notre côté, nous serons plus libres d'agir. Ainsi ne t'inquiète pas et confie-toi à nous, je t'en conjure. Mais que tout ceci soit enseveli entre nous trois pour être oublié à jamais, afin qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour toi ni pour l'institut.

Si ton père avait été obligé de partir pour Colmar dans cet instant, cela l'aurait horriblement dérangé. Nous avons mille affaires : M. Burnand arrive ici jeudi prochain ou vendredi, pour régler les réparations de la maison du fermier, faire des achats de bois, et des marchés avec tous les maîtres. Puis il faut passer des pièces à record à Sévery et ici. Et enfin renouveler les baux avec les fermiers et les changer. De plus, des réparations à Lausanne où nous démeublâmes hier la grande chambre pour faire le plancher et raccommoder la cheminée. Tu juges ce que c'est que tout cela et encore des payements à faire. Quand nos affaires seront expédiées, il sera doux de prendre un moment pour t'aller voir tous trois avec Louison.

J'attends avec une vive impatience tes lettres […] et je viens de relire la lettre de ton père. Pénètre-toi, avec la dernière attention, de ton bon père ! Il ne dépense rien pour lui et ne refuse rien pour toi. Comme je t'écrivais,

136 Dans sa lettre du 3 août, non publiée, Wilhelm annonce que tout a été découvert quant aux pratiques qu'il dit avoir cours dans l'institut, l'un des élèves ayant ouvert l'une de ses lettres, B 104/2483.

voilà MM. de Corcelles et d'Aubonne[137] qui arrivent, on les a attendus trois semaines, ils arrivent le jour qu'il n'y a rien à manger. Cela est désespérant. Il est 21 heures. Il faut me baigner et m'habiller. Adieu, cher Cœur.

## LETTRE 31
### DE WILHELM

Dimanche à Colmar ce 13 août 1780 à 14 heures de l'après-midi



Mes très chers Parents, tous les jours, mon amour et ma tendresse pour vous augmentent. Vos lettres de l'autre jour me firent verser des larmes. On y voit toute la tendresse que vous avez pour moi. Je ne saurais répondre que faiblement à tant d'amitié. Vous savez que je vous adore, que vous êtes le seul bien que je possède, que vous êtes à moi ; j'ai des droits sur vous et je remercie tous les jours le bon Dieu de m'avoir donné des parents comme vous. Et je suis séparé de mon trésor, de la moitié de moi-même. Oh, si vous saviez combien cela est douloureux et combien j'en endure, vous ne pouvez vous l'imaginer. Il n'y a pas une minute dans toute la journée où je ne pense à vous, où je ne vous voie et je n'aie le cœur gros. Je pourrais ne faire que pleurer si je ne me retenais pas. Je me trouve aussi tous les jours plus mal et tout cela joint ensemble me rend extrêmement malheureux.

J'attendais tous les jours mon cher papa et je fus terriblement capot lorsque je reçus vos chères lettres, mais j'espère toujours tout dans votre bonté, dans la tendresse que vous avez pour moi. Je ne vous demande pas de me ramener à Lausanne, je sais que ce n'est pas ce qui me convient. Je vous conjure de [me] mettre dans un endroit où je sois bien et où je puisse m'instruire, bien apprendre le latin et les autres sciences qu'il faut que je sache, choses qui ne se trouvent pas ici, je vous assure. Vous m'avez dit bien des fois que vous vouliez mon bonheur actuel et futur, et je suis si malheureux ici.

M. Pfeffel n'est point encore instruit de ce que je vous ai écrit sur le compte des élèves. Lorsque je vous écrivis que tout était découvert, on

137 Paul Rodolphe d'Aubonne (1708-1783), qui fait une carrière militaire au service de la France.

venait de m'en parler pendant que je fermais ma lettre et j'ai ajouté vite ces deux mots pour vous le dire. Et il n'y a que deux ou trois élèves qui le savent et qui sont intéressés à ne le pas dire parce que cela les regarde, étant les auteurs de ces infamies. Tous les jours, j'en découvre de nouvelles. Il y a un moment que j'ai été aux commodités et j'ai trouvé cinq ou six cochons qui faisaientt des vilenies. Cela m'a horriblement dégoûté. Je trouve cela infâme. Il y a deux élèves qui sont malades pour avoir fait des crimes comme celui que je vous avais écrit dernièrement. Il y en a un qui a risqué d'en prendre une grande maladie mais il se porte mieux à présent. Il [y] en a un autre qui saignait à tout moment du nez et en grande abondance. Il n'apparaît pas, à le voir, qu'il vive longtemps. Tout cela vient de ces infamies. Il y en a plusieurs autres qui ne sont pas aussi vieux dans la pratique de ces horribles choses et qui sont pourtant extrêmement maigres et qui finiront aussi tôt ou tard, malheureusement. Vous pouvez être toujours sûrs de moi et que je ne tomberai jamais dans aucun vice de cette nature et, s'il plaît à Dieu, d'une autre nature non plus. Mais je vous conjure, au nom de Dieu, de m'ôter d'ici. Je vous le répète, je ne vous demande pas de me mener tout de suite à Lausanne, seulement de me mettre dans un endroit où je sois bien et où je m'instruise bien ; voudriez-vous que je passe les plus belles années de ma vie dans la tristesse et dans la langueur, et qu'en même temps je n'apprenne rien et que j'oublie même ce que je sais ? Vous ne le voulez pas, j'en suis persuadé, et c'est pourtant ce que je vous jure qui arrivera ici. Ainsi, regardez et pensez bien à tout cela et vous me rendrez heureux. Votre Wilhelm vous en remerciera toujours. Vous êtes si bons.

Et d'ailleurs, ce ne sera absolument point un déshonneur pour vous ni pour moi. En quoi il y en aurait-il un ? Vous voulez mon bien et vous cherchez à [me] mettre dans un endroit où je puisse être heureux et être bien. Si vous me faites sortir d'ici, que voudriez-vous que l'on dît à votre déshonneur et au mien ? Et supposez que vous voulussiez ménager M. Pfeffel. Voudriez-vous le faire aux dépens du bonheur d'un fils que vous aimez et qui vous aime tant ? Non, non certainement, vous ne le voulez pas. Je donnerais tout au monde de pouvoir faire tout comme vous le pensez à présent mais vous croyez que je m'instruis ici et je vous jure que non. J'ai déjà oublié beaucoup de ce que je savais et vous savez que pour l'état où vous me destinez, mes très chers Parents, il faut être bien instruit.

D'ailleurs la plupart des élèves ont les mêmes sentiments que moi sur l'institut, et j'entends dire de tous côtés qu'il a horriblement dégénéré depuis un an environ. Au commencement, à ce que j'ai entendu dire, on y était délicieusement et tous les élèves aimaient extrêmement le séjour de Colmar. À présent, c'est tout le contraire : il y a une quantité d'élèves qui n'attendent que le moment de partir et de quitter l'institut. Le pauvre M. Pfeffel ne voit rien et il se commet bien des choses (non seulement chez les élèves mais aussi de M^me^ Pfeffel) qu'il ne souffrirait pas s'il avait la vue. Il part au mois de septembre plus de vingt élèves, tous les élèves les plus âgés et les meilleurs. L'école sera terriblement déserte parce qu'il y en a aussi beaucoup qui vont faire des visites chez leurs parents. M. de Pachelbel part aussi dans un mois environ. Il reviendra beaucoup de nouveaux élèves. Colmar et tout ce qui m'entoure ne m'inspirent que triste[sse] et l'idée de rester ici une ou deux années m'est insupportable. Oh, venez me chercher, venez, je vous le demande à genoux comme un suppliant, accordez-moi cette grâce au nom de Dieu.

Lundi 14

Je n'ai point reçu de vos nouvelles aujourd'hui, mes très chers Parents, je suis fort inquiet. Le voyage n'a pas eu lieu mais je crois qu'il se fait demain peut-être. Si je suis de retour jeudi, je vous écrirai. Répondez, je vous en conjure, à ma lettre, tout de suite, dites-moi mon sort, vos projets sur moi. Je suis terriblement impatient de les savoir, ne me laissez pas ici, je vous en supplie, je crains que le désespoir ne me prenne une fois et que je ne m'enfuie malgré moi. Les élèves me chicanent beaucoup ici. En finissant, je vous supplie, conjure au nom de Dieu de m'accorder la demande que je vous ai faite.
Répondez-moi, s'il vous plaît, tout de suite. Mon amitié et mon amour pour vous est une flamme qui brûlera toujours ; je la sens au fond de mon cœur et qu'elle brûle. Rendez ce pauvre cœur heureux, je suis aujourd'hui de la plus grande tristesse. Adieu, je vous embrasse tous les trois et j'attends votre réponse avec une grande impatience. Aime toujours un fils qui ne vit uniquement que pour vous ; je ne vous écris qu'une petite lettre, je n'ai pu en faire davantage. Donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles de votre santé à tous trois. Pour moi, je suis fort. Adieu encore une fois.

*[Add.]* Je veux vous dire encore, mes chers Cœurs que je chéris, qu'il n'est point sûr que ce voyage se fasse demain. Je vous envoie le petit papier que papa m'a demandé à part[138], je supprime un de ceux qui m'a fait des propositions, je vous le dirai lorsque je vous verrai. Si vous voulez instruire M. Pfeffel de tout cela, faites-le bien délicatement. Je crains que cela ne m'attire bien des chagrins.

*[Add.]* J'attends votre réponse avec impatience, écrivez-moi aussi comme vous aurez fait pour en instruire M. Pfeffel. Adieu, encore mille fois, donne-moi des nouvelles de ma très chère sœur. Il y a si longtemps que vous ne m'en avez parlé. Embrasse-la mille fois bien tendrement. Elle sait bien comme je la chéris.

Wilhelm

## LETTRE 32
### DE CATHERINE

[Mex,] vendredi 18 août 1780



Nous venons de recevoir ta lettre, mon cher Fils, dont le style plus doux et plus modéré nous a bien plus satisfaits. Ton père te fait mille amitiés et te conjure de te fier à lui et d'être persuadé qu'il ne perd pas un moment de vue le projet de te mettre bien. Mais il veut te retirer naturellement afin d'éviter tout propos sur toi ou sur l'institut. Cela arrivera au moment que tu t'y attendras le moins ; quelques mois de plus ou de moins en feront la différence. Ainsi, tranquillise-toi, il n'est pas question d'années.

Profite ce que tu pourras, tâche d'éviter les corrections et de mériter quelque marque d'honneur, conserve-toi pur, modeste, vertueux dans toute l'étendue du mot. Je te le répéterai mille fois, mon très cher Enfant : sois persuadé que nous t'aimons autant que tu nous aimes et que notre but dans l'avenir est bien le plaisir de vivre avec toi, à Sévery, à Mex.

138 Le « petit papier » auquel Wilhelm fait allusion n'a pas été retrouvé.

Mais il faut un noviciat pour un garçon et celui que tu fais te sera utile toute ta vie. Ta vivacité te persuade que l'on peut tout faire, aller sur le champ à son gré lorsqu'on est le maître. J'étais de même à ton âge ; une longue expérience m'a appris que cela ne se peut pas et qu'en saisissant les moments avec adresse, tout va bien mieux. Il ne faut rien briser et surtout éviter d'être dans la bouche du public et des questionneurs. Ton père et M. de Montolieu s'occupent de toi. Fie-toi à eux, tu comprends de quoi ils s'occupent.

Écris-nous une lettre un peu gaie pour réjouir nos cœurs, ils en ont besoin, je t'assure. Quand je vois arriver Galibert le lundi et le vendredi, le cœur me bat si fort que je suis prête à me trouver mal et l'autre jour je déchirai ta lettre tant je tremblais ; Galibert crut que tu étais malade. Tout ira bien, mon cher Cœur, prends courage et nous aussi.

Ta sœur t'a écrit un mot pour te conter la visite de la Sirvin[139]. J'ai appris qu'Hestermann avait dit du mal de moi, entre autres que je m'étais fait haïr à Hanau quand j'y étais. Il a informé partout contre nous, c'est un monstre d'ingratitude. Il voudrait nous faire tous les chagrins possibles. Sur sa conscience soit-il.

Je te dirai, pour parler de quelque chose d'agréable, que l'on a fait de jolis plans avec M. Burnand, pour la maison et les dehors. Il y aura à la face au midi, qui est celle où étaient les chambres de feu M. et M^me^ de Mex, une belle terrasse de vingt-quatre pieds de large et très longue, tout du long de la vigne. On veut planter le jardin d'en haut en tilleuls pour nous garantir du soleil couchant, ce qui fera un effet charmant et peut-être une fois mettre l'avenue de marronniers dans le jardin et pratiquer un autre chemin à côté, ce qui serait enchanté. Enfin Mex sera joli. On vient de faire un nouveau bail avec les anciens grangers qui deviennent fermiers. Mais il faudra mettre ici successivement plus de 1 000 louis. Il nous faut quatorze mille pieds de pierre. La chambre de compagnie sera la cave d'à présent dans le vestibule. Elle aura 3 jours au midi[140], dont celui du milieu sera une porte pour aller à la terrasse. On y fera une belle cheminée qui chauffera une jolie petite chambre à manger pour l'automne. Et de chaque côté de la cheminée, il y aura une grande armoire dans le mur pour une bibliothèque. Il y

139 Sur un petit billet, Angletine raconte la visite de la demoiselle Sirvin, en compagnie de sa sœur et de son père, visite qui avait été sollicitée par ce dernier. Elle insiste sur la gêne de la demoiselle qui ne prit que peu la parole, P Charrière de Sévery, B 117/909.

140 Trois ouvertures côté sud.

aura place pour plus de 2000 volumes. Je compte qu'il faut trois ans pour tout cela ; si le bon Dieu nous donne un peu de santé et que notre Wilhelm nous donne de la joie, tout ira bien.

J'espère que tes maux de tête ne sont rien. Dis-moi toujours un mot de ta santé. Nous t'embrassons tous ; adieu, mon cher Cœur. Nous allons dîner à Bussigny chez les Polier avec MM. d'Aubonne, Crousaz, et de Corcelles.

## LETTRE 33
### DE WILHELM

Colmar, ce 20 août 1780



Mes chers Parents, votre lettre a produit tous les effets que vous en attendiez. J'ai pris une ferme résolution, je resterai ici pour l'amour de vous. J'ai combattu longtemps, ne sachant que faire, mais la tendresse et l'amour que j'ai pour vous l'ont emporté sur tous. Je souffrirai tout pour pouvoir rester, pour vous faire plaisir. Aimez-moi, écrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez, de deux postes vous pouvez bien m'en écrire une. Si vous êtes malades, envoyez-moi chercher tout de suite et si je le suis, venez ici, promettez-moi cela, cela me tranquillisera beaucoup. Et puis je ferai mon devoir et je m'appliquerai autant qu'il me sera possible. Je vous donnerai de la joie et cela m'en donnera aussi. Le temps se passera comme un éclair et nous nous reverrons avec une joie mêlée d'enthousiasme. Je prendrai M. de Pachelbel pour mon modèle et je tâcherai de lui ressembler en tout. Enfin, je ferai tous mes efforts pour faire tout ce que vous souhaitez. Mais aimez-moi aussi et ne me refusez pas une grâce que je veux vous demander bientôt dans cette lettre qui (si vous me l'accordez) me mettra au comble de la joie. J'ai un grand chagrin du départ de M. de Pachelbel qui part bientôt. Il m'aurait infiniment consolé car il m'aime et il me témoigne son amitié mais M. Groos, son ami intime, a pris beaucoup d'amitiés pour moi et celui-là reste ici jusqu'à Pâques. De sorte que je ferai passer le temps aussi vite que je pourrai pour arriver à ce moment si fortement désiré où nous nous réunirons tous ensemble pour vivre comme des bienheureux. Nous n'aurons point de soucis. Vous l'attendez

avec autant d'impatience que moi, ce moment, je parie, et il viendra, il viendra, il viendra.

Je ne puis pas dire que je ne haïsse pas Colmar, non je le hais et même beaucoup, mais j'y resterai, je me forcerai uniquement pour vous, pour l'amour d'un père et d'une mère que je chéris et que j'adore. Croyez qu'il m'en coûtera furieusement, mais je le ferai en pensant à vous, vos visages chéris me soutiendront. Ils sont toujours présents dans ma tête et je ne les perds jamais de vue, en attendant que je puisse les voir véritablement, que je puisse les embrasser dans quelque temps. Bientôt je vous reverrai alors avec une joie qui sera céleste en pensant que j'ai résisté à moi-même et à tous mes sentiments et que je me suis vaincu.

Il faut que je vous réponde aussi à votre lettre du 15[141]. Hélas, si je ne vous ai pas écrit que j'ai été à la petite table[142], c'était pour vous éviter du chagrin ; d'ailleurs je n'y ai été qu'une fois en application et puis je suis dans une classe terriblement polissonne composée de douze [élèves], et il y en a tous les dimanches au moins huit ou dix qui mangent à la petite table et qui y sont presque toujours pour cinq ou six fois. Mais M. Pfeffel et M. Lersé ont dit que c'était dommage que je fusse dans cette classe, que je m'y gâterai et, au mois d'octobre, j'entrerai dans la seconde qui est allemande. Je m'en réjouis beaucoup parce qu'alors je pourrai être presque sûr de ne rien payer du tout au lieu que dans la classe où je suis maintenant, il est de toute impossibilité que je n'en paie pas. Mais cela a été la première et aussi la dernière fois que j'y ai été et dorénavant je vous promets de vous écrire tout ce qui m'arrivera sans exception. M. Pfeffel et M. Lersé ont beaucoup d'amitiés pour moi, ce qui m'est d'une grande utilité et je tâcherai d'avoir toujours plus leurs bonnes grâces et de me faire de ces deux messieurs deux véritables amis.

J'ai eu le plaisir de voir M. de Loys le fils ; il est arrivé jeudi passé à 1 heure et il vint tout de suite à l'institut où, après avoir été une heure, il demanda la permission que l'on me laissât aller avec lui à une manufacture

141 Cette lettre n'a pas été retrouvée.

142 Catherine et Salomon ont été informés de cette punition par Pfeffel qui leur a écrit le 7 août 1780. Parlant du comportement de Wilhelm, ce dernier précise : « Il n'est sombre et rêveur que lorsque le nombre de ses amendes payées dans la semaine l'expose à manger à la petite table. Nous aimons à lui voir cette aversion pour une punition qui n'affecte que le point d'honneur et elle nous fait espérer qu'il mettra tout en œuvre pour l'éviter », B104/1996.

d'indienne à une demie-lieue de Colmar et l'on me le permit[143]. (Il y avait avec lui un officier de ses amis nommé Kapolt qui était venu pour l'accompagner). Nous allâmes à cette manufacture et le soir, ils me menèrent souper à l'auberge avec eux. Ils me firent tous deux millions d'amitié. Nous parlâmes toujours de vous, de Sévery, de ma tante, de Lausanne, jusqu'au soir où ils me reconduisirent ici à 10 heures et le lendemain ils dînèrent à l'institut. Le soir, l'on joua *La Colonie* et ils y furent. J'ai eu un plaisir inouï de les voir. Hier, ils vinrent ici à 10 heures, après quoi ils allèrent à une campagne qui n'est pas loin de Colmar et le soir ils vinrent me prendre au jardin dans un cabriolet qu'ils avaient loué. Nous fîmes un tour de promenade et j'allai encore souper chez eux à l'auberge, et ils me reconduisirent ici le soir après avoir fait un petit tour de promenade dans le faubourg de Bâle où nous nous assîmes sur un petit banc, où nous fûmes demi-heure à parler du Pays de Vaud. Nous comptâmes que l'on pourrait aller en vingt-quatre heures à Lausanne depuis Colmar. Il languit tout autant que moi de retourner à Lausanne et il ira au mois de mai prochain.

Et la grâce que je veux vous demander, c'est que vous permettiez que je vous aille faire une visite dans ce temps-là. Il me prendrait ici en passant et j'irais passer quelque temps auprès de vous, après quoi je reviendrais ici. Il y aura dans ce temps-là justement un an que je serai ici. Le baron de Rolle en fait autant, il part dans un mois pour aller passer un mois à Rolle et il y a un an qu'il est ici. N'est-ce pas, vous me l'accordez, vous ne me le refuserez pas ? Écrivez-moi que vous me le permettez, je vous en supplie, je vous demande cette grâce à genoux, je vous promets d'être gai, alors vous verserez un baume dans mon âme, vous me comblerez de joie. Répondez-moi, je vous en prie, tout de suite, et permettez-moi ce que je vous demande et je préfère millions de fois mieux aller passer quelque temps auprès de vous que trois visites que vous me feriez parce que lorsque vous partiriez ce serait de nouveaux tourments pour moi. Ainsi je vous demande cette grâce à genoux, ne me la refusez pas, je vous en conjure. Vous pouvez m'accorder cela sans inconvénient et sans nous porter le moindre préjudice ni à l'un ni à l'autre. Vous pouvez alors vous arranger avec M. de Loys. Il est parti à 1 heure l'après-midi aujourd'hui en poste pour Strasbourg, après m'avoir

143 L'indiennerie, soit la fabrication de tissus peints ou imprimés, est particulièrement à la mode entre la fin du XVII[e] siècle et le début du XIX[e]. À la fin du XVII[e], la fabrication, commercialisation et usage des indiennes sont interdit en France, interdiction qui est levée en 1759. Avant cette date, seules la Hollande, l'Allemagne du Sud et la Suisse produisent des tissus peints. Voir Pierre Caspard, 1979, pp. 115-125.

# TABLEAU
## DE L'ÉCOLE ACADÉMIQUE DE COLMAR.

L'OBJET de cet Établiſſement eſt de former des Citoyens inſtruits & vertueux. On y reçoit tous les Enfans de famille ſans égard à leur deſtination ni à leur patrie. Un cœur bien né, un eſprit ſuſceptible d'un certain dégré de culture, & une bonne conſtitution ſont les ſeules qualités excluſives qu'on exige des Récipiendaires.

I. Cette Académie eſt compoſée d'un Directeur, d'un Inſpecteur, d'un Sous-Inſpecteur & de deux Gouverneurs, indépendamment d'une quinzaine de Profeſſeurs & Maitres établis en ville, ou particulierement attachés à l'Inſtitut.

II. Le nombre des Éleves eſt borné à trente-ſix, ſans y comprendre quelques Externes ou Enfans de la Ville. Ils ſont diviſés en autant de Claſſes, que la diverſité de leurs progrès & l'avantage de leur inſtruction peuvent l'exiger.

III. L'âge de la réception eſt fixé depuis douze juſqu'à quatorze ans, & il eſt eſſentiel, que les Enfans deſtinés à cet Inſtitut aient paſſé les maladies de l'enfance, nommément *la petite vérole*. Il importe qu'ils ſachent lire & écrire correctement en allemand ou en françois, faute de quoi ils ne pourront être reçus.

IV. Les Leçons qu'on leur donne ſont:

### 1) *Leçons générales.*

*La Religion, les Langues allemande & françoiſe, l'Hiſtoire, la Géographie, la Statiſtique, le Calcul, la Géométrie, des cours abrégés de Philoſophie, de Belles-lettres & d'Hiſtoire naturelle, l'Ecriture, le Deſſin, la Danſe & l'Eſcrime.*

### 2) *Leçons particulieres.*

*Les Langues latine, italienne, & angloiſe, le Blaſon, les premieres notions de la Tactique & l'Exercice militaire. Ces Leçons ne ſe donnent qu'à ceux qui par goût ou par deſtination ſont dans le cas d'en profiter.*

### 3) *Leçons privées.*

*L'Hiſtoire particuliere de la Patrie de chaque Eleve, le Droit public de l'Europe, l'Economie politique, l'Architecture civile & militaire avec le Lavis, la Muſique & le Manège.*

Les Leçons générales & particulieres ſont diviſées en cours de ſemeſtre dont l'ouverture ſe fait dans les mois d'Avril & d'Octobre, & par-là même ces époques ſont les plus convenables pour l'arrivée des nouveaux Éleves.

V. Pour achever ce cours d'Études, il faut un terme de trois ans aux Éleves poſſédans les deux Langues, & imbus des notions préliminaires qu'on peut ſuppoſer à un Enfant de famille;

quant à ceux qui ne ſavent qu'une ſeule de ces Langues, ou qui ſont tout-à-fait neufs dans les Sciences préparatoires, il leur faudra au moins une année de plus pour fournir leur carriere. Il eſt inutile d'obſerver, qu'en retirant les Enfans avant la révolution du terme preſcrit, on ne pourra mettre ſur le compte de l'Établiſſement les lacunes qu'on trouvera dans leurs connoiſſances.

VI. L'inſtruction ſe fait par forme d'entretien & en occupant le jugement autant que la mémoire. Chaque Leçon eſt ſuivie d'un petit Examen dans lequel on s'inſtruit ſi les Éleves ont profité. À la fin de chaque cours on tient un Examen général, ſuivi d'une diſtribution de prix & de promotions relatives aux progrès des jeunes gens.

VII. Les Éleves ſont ſoumis à une inſpection vigilante qui s'étend non-ſeulement ſur l'intérieur de la maiſon, mais encore ſur les Viſites & les Parties de plaiſir. Ils ne ſortent jamais ſeuls, & on emploie en général tous les moyens pour les empêcher de former des liaiſons dangereuſes.

VIII. Le cœur étant le principal objet de cette éducation, on s'attache, & dans l'inſtruction, & dans les entretiens particuliers, à fixer l'eſprit des Éleves ſur des exemples de vertus religieuſes & ſociales, & à leur fournir des occaſions de les imiter. On étudie leur caractere pour en extirper les penchans vicieux & pour plier leurs paſſions dominantes au joug bienfaiſant du devoir.

IX. Les récompenſes & les peines de cet Inſtitut ſont toutes fondées ſur l'honneur & le ſentiment; les Éleves inſenſibles à cet aiguillon, ne peuvent s'y promettre un long ſéjour; les Vertus n'y ſont pas moins diſtinguées que le Savoir, & pour exciter l'émulation, on a établi toutes ſortes de prix & de marques d'honneur, qui ſe diſtribuent avec l'impartialité la plus ſcrupuleuſe.

X. Comme le mérite ſeul décide du rang des Éleves, on ne leur accorde aucune de ces diſtinctions qui ne tiennent qu'à la naiſſance & à la fortune. On ne leur permet *aucun meuble précieux qu'une Montre ;* on leur fixe à tous une ſomme égale pour leurs menus plaiſirs: on ne ſouffre point qu'ils aient des Domeſtiques à eux, ni qu'ils donnent des gratifications particulieres à ceux de la maiſon, & pour éviter le faſte autant que la jalouſie, on leur a donné un Uniforme qu'aucun d'eux n'eſt diſpenſé de porter.

XI. Ces jeunes gens étant deſtinés à vivre dans le monde, on prend un ſoin particulier de leurs manieres & de leur maintien. On s'occupe à les former au ton de la bonne converſation. On les produit dans des Maiſons reſpectables, & pour les accoutumer à parler en public & à paroître avec une contenance noble & aſſurée, on les exerce à repréſenter des Drames moraux, à la portée de leur âge.

XII. Les récréations des Éleves varient ſelon les ſaiſons. Elles réuniſſent preſque toutes l'utile & l'agréable: telles ſont les Spectacles, les Promenades à pied & à cheval, l'Arpentage, les Bals, les Concerts domeſtiques, les Jeux propres à former le coup d'œil & à rendre le corps agile, les Bains dans l'eau courante pour ceux qui y ſont accoutumés, &c.

XIII. Quant à l'Adminiſtration phyſique, on ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la ſanté des Éleves & à fortifier leur tempérament. Outre la ſalubrité reconnue de l'air de

Premières pages du Tableau de l'école académique de Colmar présentant, en détail, l'institution, P Charrière de Sévery, Acc 205.

fait des amitiés que vous ne pourriez vous imaginer, de même que l'officier qui était avec lui. M. de Loys m'a donné une lettre pour maman qu'il a écrite ce matin avant de partir, je n'ai pu le voir partir sans pleurer.

Lundi 21 à 6 heures et demie du matin. Comme je n'ai pu finir tout ce que j'avais à vous dire hier, je me suis habillé bien vite pour pouvoir encore un peu vous écrire, mes chers Parents, c'est mon plus grand plaisir. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de maman vendredi, elle m'a dit de prendre une ferme résolution et qu'alors je me sentirai de nouvelles forces. Oui, c'est dans l'idée de vous plaire que je me force, mais portez-moi dans votre cœur comme je vous porte dans le mien. Vos chères lettres me soutiendront toujours et je viendrai à la fin à bout de finir ce temps si pénible et lorsqu'il sera passé, il ne reviendra pas.

Mais je me fonde bien sur ce que vous me permettriez d'aller vous voir avec M. de Loys. Ce sera un plaisir inouï que j'aurai devant moi et qui me soutiendra. Oh oui, vous me le permettez, n'est-ce pas ? Je vous en conjure, supplie, au nom de Dieu. M. de Loys pense continuellement à ma tante Pauline, il m'en parlait sans cesse et il ne désire à ce qu'il paraît que de retourner à Lausanne pour l'épouser. Il m'a fait des reproches sur ce que je ne lui avais pas encore écrit. Il repasse ici dans un mois pour aller avec son régiment, je crois en Auvergne et trois mois après, il reviendra à Strasbourg et au mois de mai, il passera ici pour aller à Lausanne, et si vous me le permettez, il me prendra en passant. Cette idée est délicieuse pour moi, accordez-le-moi, accordez-le-moi.

J'embrasse ma très chère sœur millions de fois, de toute la tendresse de mon cœur, de même que M^lle^ de Sénégas. Je remercie mille fois ma très chère sœur du petit billet et des feuilles d'œillets. Cela m'a fait un plaisir sensible. Je lui répondrai jeudi et à Crommelin aussi si je puis avoir du temps, sans que cela empêche que je vous écrive. Répondez-moi, je vous en prie, tout de suite. Adieu, mon Père et ma Mère que j'idolâtre. Adieu. Il sonne 7 heures, il faut que je descende. J'attends de vos nouvelles ce matin.

# LETTRE 34
## DE CATHERINE

[s. l.] Lundi 21e [août 1780] à 11 heures



Nous venons, mon cher Ami, de recevoir un certificat de santé de M. Pfeffel pour toi. Il a ajouté une remarque par où il paraît qu'on te trouve de la vanité[144]. Prends-y garde. C'est le défaut des petits génies. Sois toujours plus humilié de ta faute que de la répréhension ou de la punition, entends-tu, mon cher Cœur ? Et sois attentif aux leçons. Je t'exhorte à prendre garde à cet article.

À cette heure, fais-moi le plaisir, quand tu te trouveras avec M. Pfeffel, de lui dire un jour, comme de toi-même avec un air de confiance, que tu as eu, il y a quelque temps, un peu de chagrin, que ton père avait été mécontent du style d'une de tes lettres et t'avait écrit en conséquence, [et] que cela t'avait fait un chagrin horrible mais que tu avais réparé ta faute et que ton père t'avait récrit amicalement. Et dis là-dessus à M. Pfeffel que tu lui confies ton plaisir mais que tu avais gardé ton chagrin pour toi. Tu tourneras cela dans ton style et selon la circonstance, mais n'y manque pas, cela est essentiel. Je t'en dirai les raisons de bouche. Si M. Pfeffel te disait : « Mon petit Ami, qu'aviez-vous donc mandé à votre père qui eût pu lui déplaire ? » « Monsieur, j'avais écrit d'un style trop décidé et je ne m'étais pas conformé comme je le devais aux volontés de mon papa, mais j'ai réparé ma faute. Il n'est plus fâché et mon cœur est soulagé d'un fardeau. » Tourne toujours cela en ton style, je ne te donne que les idées.

Mais pour le fond du secret que tu sais, garde-le inviolablement et irrévocablement, entends-tu ? Tu n'en peux comprendre la conséquence comme nous et fie-toi à nous. Écris-nous régulièrement une fois la semaine et dis-nous ce qui se passe. En attendant, secret à toute épreuve, prudence, circonspection, je t'en conjure au nom de Dieu.

Mande-moi quand tu auras dit à M. Pfeffel ce que je te dis. Il faut que cela vienne naturellement, sans art, un air d'amitié. Il est si bon, tâche de causer quelquefois avec lui.

144 Sur ce certificat, Pfeffel avait écrit : « Sa vanité (et il paraît en avoir beaucoup) se trouve quelques fois humiliée par les amendes qu'il paie pour inattention dans les leçons », P Charrière de Sévery, Acc 124.

*[Add.]* [De la main de Salomon] Je vous prie, mon Fils, de lire plusieurs fois, avec la plus grande attention, cette lettre de votre mère, qui est le résultat d'une longue conversation que nous avons eue à votre sujet. Si j'avais des expressions plus fortes à employer que celles dont elle se sert, je les mettrais en usage.

Je vous avoue que la lettre de M. Pfeffel ne me satisfait point sur votre compte. Je m'attendais à quelque chose de plus distingué que des assez bien, médiocre, passable, d'autant que je sais qu'on n'est pas fort rigide dans votre institut et que ces termes sont équivalents à mal dans un autre endroit. Notre bonheur à venir dépend de l'effet que cette lettre fera sur vous. Point de promesses, mon Fils, je veux de l'exécution. Ne me faites pas repentir de vous prendre pour l'objet de mes affections. Choisissez vous-même quelles leçons particulières vous voulez prendre. Je les paierai : ce n'est pas la dépense que je regrette, mais c'est celle qui est mal employée. Que tout votre temps soit occupé, et pas une heure, une minute de perdue.

## LETTRE 35
### DE WILHELM

Colmar, ce [22 août] 1780



Ma chère Maman, j'ai bien des choses à te dire et j'ai bien peur de ne pouvoir avoir du temps pour écrire à ma chère sœur et à Crommelin quoique j'en ai bien envie. Ta lettre de l'autre jour m'a fait un plaisir inouï, je ne pourrais exprimer combien je me réjouis de sortir d'ici. C'est indéfinissable, je crois que j'en étoufferai de joie et de délire. Lorsqu'on a souffert pendant près de quatre mois sans relâche, quelle joie de voir rapprocher son bonheur. Je jouirai de la vie alors et je la trouverai délicieuse. Le cher papa et M. de Montolieu s'occupent de moi et de me retirer d'ici. Le meilleur temps serait pendant les vendanges où l'on a un mois de congé ici et que plus de la moitié des élèves partent en partie[145] et d'autres

145 Se dit d'un projet de divertissement entre plusieurs personnes, d'après le *Dictionnaire de l'Académie française* (1762).

vont en visite chez leurs parents. Je crois qu'il faudrait pourtant avertir M. Pfeffel d'avance pour qu'il pût remplacer ma place.

Si tu pouvais en lâcher aussi un petit mot à Crommelin, mais bien léger, cela lui ferait tant de plaisir (ce n'est pas pourtant pour me vanter mais tu sais que Crommelin m'aime). Elle ne se fâcherait plus contre Babelle et elle ne te bouderait plus. Quelle joie pour nous tous d'aller dîner dans le poêle[146] de la chère Babelle, tous ensemble et puis papa se mettrait sur le canapé, il prendrait une goutte de café et s'y endormirait, et nous, nous causerions autour. Une seule journée comme cela pourrait récompenser une semaine que je passe ici en peine et en souci. Oh, mon Dieu, que je m'aperçois que le bonheur et le malheur ne consistent pas dans les richesses et que ce n'est que la manière de vivre et une bonne ou mauvaise conscience qui le décide. Pour moi j'ai la conscience libre, je me reproche pourtant de t'avoir écrit des lettres si fortes ; ma manière de vivre me rend malheureux mais comme tu me promets dans ta dernière lettre de me venir prendre dans peu, cela me console beaucoup. Tu me le promets solennellement dans ta dernière lettre. Et je m'en fie entièrement à mon très cher papa et à ma très chère mère. Vous me l'avez promis et vous me le tiendrez. Dites-moi environ le temps où vous me rendrez heureux et si vous voulez le faire aux vendanges, je vous en conjure, ne me faites pas passer l'hiver ici, je vous en supplie. N'est-ce pas [que] votre intention n'est pas de me mener tout de suite à Lausanne mais de me mettre dans un endroit où je puisse bien m'instruire, [que] je puisse devenir quelque chose dans la suite, que je puisse vous donner de la joie et ressembler à M. de Montolieu et non au fils de M. de Mézery ou à d'autres jeunes gens de ce genre ?

Le plan que vous me faites de Mex est on ne peut pas plus joli. Il sera superbe, de laid qu'il était. Cette terrasse où l'on pourra se promener en sortant de la chambre, ces tilleuls où on ira se promener le matin en été. Oh, mon Père, qu'il sera joli. Te réjouis-tu pas que tout cela soit fini et que nous puissions en jouir nous quatre ? Et Crommelin et Babelle viendront te faire visite. Cela coûtera bien de l'argent mais aussi il sera enchanté. Mex est tout près de Sévery. Tu changeras de temps en temps de demeure, car il ne faut jamais oublier le cher Sévery. M. de Loys m'en a parlé avec enthousiasme. Nous parlâmes de toutes les visites qu'il y avait faites et il en parlait avec un feu et moi je n'en étais pas moins. Il arriva ici jeudi passé et repartit le

146 Pièce dans laquelle se trouve le poêle.

dimanche. Je soupai chez lui le jeudi et le samedi et nous ne parlâmes que des très bien-aimés papa, de toi, de ma tante Pauline. Il y pense continuellement, il a diverses chansons qui représentent son cœur et qui expriment la douleur d'être éloigné d'elle et qu'il chante continuellement. Sa sœur lui en donne toujours des nouvelles, toutes les semaines, deux ou trois fois. Il retourne au mois de mai et je lui ai demandé si c'était pour toujours. Il me répondit vaguement, mais je vis bien que c'était son intention et qu'il voulait épouser ma tante. Il attend ce moment avec autant d'impatience que j'attends celui de m'en aller, c'est beaucoup dire. Il n'a plus ses manières enfantines, il a l'air d'un homme fait et formé. Il y aussi prit le petit ton français, des grandes boucles. Cependant cela le rend plus joli. Samedi, il m'a pris dans un cabriolet qu'il avait loué et nous allâmes nous promener ensemble. Il menait lui-même. Il avait aussi avec lui un officier de ses amis nommé Kapolt. Ils me firent tous deux des amitiés que tu ne pourrais imaginer. Je ne pus m'empêcher de pleurer lorsqu'ils partirent. Il passe ici dans un mois pour aller avec le régiment, autant que je m'en ressouviens, en Auvergne et il passe à Besançon où son beau-frère se trouvera. Il s'en réjouit beaucoup. Nous comptâmes ensemble que l'on pourrait aller à Lausanne en vingt-deux heures en poste et en voyageant comme le duc de deux Ponts en douze heures.

J'espère que vous vous portez bien. Pour moi j'ai toujours de temps en temps mal à la tête, mais ce n'est rien. J'espère que cela passera.

Je suis brouillé avec les Loriol quoique je ne leur aie rien fait. Comme ils se conduisent fort mal et qu'ils sont tous les dimanches à la petite table et qu'ils voient que je n'y suis pas, ils tâchent de me faire payer des jetons pour que j'y sois. Et moi, je l'ai dit à M. de Pachelbel et à M. Groos qui s'intéressent beaucoup à ce qui me regarde, et ils en ont fait des reproches aux Loriol qui sont furieux contre moi parce qu'ils abhorrent M. Groos et M. de Pachelbel et que moi je les aime. À présent ils me chicanent affreusement, ils disent aussi des menteries de sorte qu'ils ont aigri beaucoup d'élèves contre moi. Mais je ne prends pas garde à ce qu'ils me disent.

D'ailleurs, M. de Loys m'a exigé que je lui promisse de rompre avec eux à cause que M. Pfeffel et M. Lersé lui en ont parlé, voyant bien que je me gâtais avec eux. Mais, en attendant, ils me chicanent horriblement et ils veulent écrire à leurs parents. Pourvu qu'ils écrivent la vérité. Je suis content si M. et M^me^ de Loriol vous en font mention. Mes chers Parents, vous pouvez leur en parler aussi suivant ce que je vous ai dit ci-dessus qui

est la pure vérité, mais s'ils ne vous en parlent pas, ne leur en écrivez ni ne leur en parlez pas. Je souffrirai toutes leurs chicaneries tant que cela durera. Vous m'en délivrerez bientôt, je ne voudrais pas que l'on sût que je vous l'ai écrit. Cela m'attirerait encore plus de chicanes. Faites-moi le plaisir de ne rien dire à âme qui-vive qu'à M. de Montolieu. Je veux être toujours l'ami de M. de Pachelbel et de M. Groos. Les Loriol les haïssent et disent que ce sont des vilains, des flatteurs, et mille autres injures. Mais les Loriol sont déjà connus dans l'école pour deux grands polissons et chicaneurs. Comme M. Lersé m'aime et qu'il ne les aime pas, je n'ai rien à craindre mais cependant, quoique je ne le fasse pas paraître, leurs chicaneries me font beaucoup de peine. Retirez-moi vite, je vous prie, aussi vite que vous le pourrez. Je vous en supplie. Ils ont perdu leur honneur, leur foi, et je les ai vus mentir de sorte que je ne voudrais pas me relier avec eux. Je ne suis plus si triste depuis que j'ai reçu votre dernière lettre.

C'est demain la Saint-Louis, un jour de fête ; je n'aime les dimanches et les jours de congé que parce que je puis m'entretenir avec vous, sans quoi je préfère mille fois mieux les jours sur semaine. Je n'attends de vos nouvelles demain, au moins ce serait un grand hasard comme vous n'en avez point reçu de moi lundi, vous ne m'aurez pas écrit.

Il y a demain un bal ; peut-être que j'y irai pour voir un peu ce que c'est que le monde de Colmar, car je n'ai vu personne et j'écrirai sûrement à ma chère sœur et à Crommelin dimanche et à toi aussi, mais je ne pourrai pas t'écrire longuement si je vais demain au bal. Je t'en ferai la description. Je me réjouis de recevoir de vos nouvelles et de savoir environ le temps où vous voulez me rendre heureux. Ce temps arrivera jamais assez tôt pour moi.

Je suis fort bien avec M. de Pachelbel et plusieurs autres, et comme il y a une quantité de polissons avec qui je ne me lie pas, il est clair qu'ils ne m'aiment pas. Les Loriol en ont beaucoup brouillé et aigri contre moi mais je les laisserai faire. Je te promets que je n'en tirerai pas vengeance. Je trouve cela si laid et cela ne sert pourtant de rien. Ils s'en repentiront d'eux-mêmes et peut-être seront les premiers à vouloir se raccommoder mais comme je les connais à fond et que je sais plusieurs vices qu'ils ont, je ne relierais pas d'amitié avec eux quand même ils feraient toutes les avances et je les traiterais indifféremment.

Ils auront tous deux le bonnet du quartier, ce qui arrive lorsqu'on a plus de mauvaises notes que de bonnes et cette cérémonie se fait en public. Si c'est en conduite, l'on a le bonnet de mauvais sujet ; si c'est en application,

le bonnet de paresseux et ils auront selon toute apparence les deux bonnets. Voilà ce que deviennent les enfants gâtés. Oh, si j'en ai jamais, je te promets que je ne les gâterai pas.

Je garde toutes tes lettres, garde aussi toutes les miennes, nous les relirons avec plaisir ensemble. Je relis les tiennes de temps en temps. Mon encrier m'est d'une utilité que tu ne saurais croire. J'y cache toutes sortes de choses, et je puis être [sûr] qu'elles sont en sûreté. Mille amitiés à tout le monde. Embrasse millions, millions de fois papa et ma sœur. Si tu écris à Crommelin, mande-lui que je lui écrirai dimanche. Adieu mille fois, chère Maman, je ne ferme pas ma lettre aujourd'hui parce que, si par miracle j'avais de tes nouvelles demain, je te récrirais la réception de la lettre.

*[Add.]* Lundi 28 août 1780

J'ai reçu ta chère lettre ce matin qui m'a fait un sensible plaisir. Je ferai tout ce que tu me recommandes et je t'attends avec papa dans peu comme mes libérateurs et comme les Juifs attendent Jésus-Christ. Je suis triste aujourd'hui, je m'en fie entièrement à vous et à votre parole. Vous m'avez promis de venir bientôt me reprendre. Je crains que vous ne soyez en peine aujourd'hui [de] ne recevoir point de mes lettres mais demain vous en recevrez. Je vous écrirai tout ce qui m'arrive pour que vous puissiez me donner de vos bons et chers conseils. J'en ai furieusement besoin, je suis dans des circonstances terriblement délicates. Je ferai ce que la chère maman me dit. Quant à M. Pfeffel, je serai d'une circonspection à toute épreuve. J'ai seulement peur des Loriol et la remarque que tu me fais est bien juste, de ne jamais se confier dans les personnes dont on n'est pas sûr et avec qui on peut se brouiller. Cependant, le cadet des Loriol ne sait que peu de mes affaires et l'aîné presque point. Mon Dieu, nous allons bientôt nous revoir, mon cœur me bat toutes les fois que je reçois de vos lettres, je suis comme maman, je les ouvre toujours avec de l'émotion et en peur.

Quant à la vanité que M. Pfeffel m'a remarquée, je ferai mon possible pour les en dépersuader et je serai content pourvu que vous veniez bientôt. Fais-moi le plaisir, ma chère Maman, de me dire le projet que tu as sur moi mais, je vous en conjure, que cela arrive le plus tôt possible car je souffre bien. Ne soyez pas en peine du secret. Je ferai tout mon possible pour que tout aille bien mais rendez-moi heureux aussi le plus tôt que vous pourrez.

Écrivez-moi en attendant aussi souvent qu'il vous sera possible. Pour moi je vous écrirais continuellement si je le pouvais, j'ai toujours quelque chose à vous dire.

Ah, que [je] n'aie aussi mon petit chat comme vous avez les vôtres[147], mais bientôt, oui, dans peu, j'en aurai aussi. Grand Dieu, que je suis heureux d'avoir des parents comme vous, je ne saurai assez en remercier le ciel. Ne soyez pas en peine de vos lettres, elles sont toutes en sûreté. N'ayez pas peur, je serai sur mes gardes. Elles sont toutes dans mon petit encrier et il est impossible de les voir. Cependant, si tu le veux, je les brûlerai.

Le dîner que tu as eu t'aura fait plaisir. M. de Mézery est si plaisant que tout ce qui sort de sa bouche fait rire quand même ce serait une bêtise.

Mon Père, j'en reviens toujours au plaisir que j'ai de sortir d'ici. Il est immense et je vous en serai à jamais reconnaissant. Mais écrivez-moi le projet que maman a, je suis terriblement impatient de savoir votre décision. Faites que cela arrive le plus vite, le plus tôt possible. Je n'attends pas de vos nouvelles lundi mais mercredi. Adieu. Je m'en fie uniquement et entièrement à vous, je vous embrasse millions de fois, je vous serre dans mes bras, je vous adore. J'aurai dans peu le plaisir de vous voir, de vous embrasser. Adieu encore une fois, votre Wilhelm qui est entièrement à vous, oui, tout uniquement il vous appartient.

Je t'en prie, ne sois pas en peine lorsque tu ne recevras pas de mes lettres, il faudrait que je fusse fortement empêché pour ne pas t'écrire. Si je suis malade je te l'écrirai tout de suite, je te promets.

147 Dans sa lettre du 21 août 1780, Catherine consacre un paragraphe aux trois chats de la famille, B 117/69.

# LETTRE 36
## DE CATHERINE

[Mex,] lundi 28e août 1780



Nous venons de recevoir ta lettre, mon cher Fils, avec celle du jeune de Loys, mais nous n'avons point reçu celle que tu annonces devoir écrire jeudi 24. Vois si tu l'as donnée pour la poste le vendredi 25. Alors, dans ce cas, nous devrions l'avoir reçue aujourd'hui. Je t'ai écrit toutes les postes excepté une qui est vendredi passé.

Mande-moi si tu as reçu toutes ces lettres. Accuse-moi les réceptions exactement : « J'ai reçu votre lettre d'un tel jour etc. » Cela est essentiel parce que je ne voudrais pas qu'il s'en égarât et puis réponds-moi à ce que je te demande : je t'ai demandé si Jeannot était tombé d'un arbre[148] ? Quelles leçons tu fais ? La division de tes heures ? Prends ma lettre en me répondant et suis les articles. As-tu fait à l'égard de M. Pfeffel ce dont je t'avais prié par ma dernière lettre, de lui dire le chagrin que tu avais eu d'avoir déplu à ton père et le plaisir d'être rentré en grâce ? Réponds-moi à tout cela. À cette heure, nos lettres doivent être plus gaies et plus détaillées, et des lettres de grandes personnes qui savent à quoi s'en tenir.

Celle de de Loys m'a comblée de joie et ton bon père [également]. Il dit que tu es bien et que tes supérieurs espèrent de toi[149]. Tu vas entrer dans la classe allemande. Au nom de Dieu, distingue-toi pour deux cent mille raisons. Car il faut absolument quelques distinctions, sans quoi toi et nous serions tout à fait exposés à la critique.

La poste ne part de Colmar pour Lausanne que le lundi et le vendredi : ainsi ne nous écris que ces jours-là, comme nous ne pouvons t'écrire que le mardi et le vendredi. Écris-nous une fois la semaine, le vendredi par

148 La question de Catherine relative à la chute de Jean de Loriol n'a pas été retrouvée dans les lettres conservées aux ACV.

149 Samuel de Loys écrit à Catherine une longue lettre non datée dans laquelle il relate sa visite à Wilhelm. Il leur fait part du fait qu'il lui a vivement recommandé, sur conseil de Th. C. Pfeffel, de se détacher des frères Loriol « qui sont de francs polissons ». De Loys tempère du reste les remarques que pourraient faire Pfeffel et Lersé au sujet de Wilhelm, précisant : « J'ose dire qu'ils sont un peu comme le docteur Wuillamoz, ils ne trouvent jamais parfaitement sains les jeunes gens que l'on leur amène sans quoi tout le mérite de la guérison disparaîtrait », P Charrière de Sévery, B 104/4197.

exemple, c'est-à-dire prépare, quand tu as du temps, une bonne grande lettre pour la mettre à la poste le vendredi et nous l'aurons alors le lundi matin.

J'ai été deux postes sans avoir de tes nouvelles. Aujourd'hui était la troisième. Nous faisions des vœux pour avoir des nouvelles et qu'elles fussent bonnes. Nous nous flattons que tout est assoupi sur le vice dont tu nous as parlé, et que tout est dans l'ordre. Maintiens-toi pur, pour toi et pour des parents dont le bonheur est entre tes mains. Songe quand tu fais quelque chose qui n'est pas bien : « Voilà un chagrin pour mon père et ma mère. » Tu me mandes : « Je vous baise dans mon cœur. » Eh bien, rends-nous heureux dans ton cœur en faisant tout ce qu'un excellent enfant doit faire.

Ta sœur se porte bien, elle a été un peu languissante après ton départ, mais elle a repris couleur et gaieté. Elle court, elle attroupe des petites filles dans la cour. Nous lisons, elle travaille. Elle déjeune avec nous du lait où on lui met un peu de chocolat pour le corriger.

Nous aurons cet hiver Lisette de Grancy, qu'on nous donne avec joie. La Rechsteiner s'en ira au mois de novembre. Cela est arrangé, grâce au ciel. Elle est très bonne fille, mais ne nous convenait point. Cela s'est arrangé doucement et naturellement, comme il faut faire dans la vie. Il ne faut rien jeter par terre mais on peut laisser tomber.

Angletine et Lisette coucheront dans le lit de la Rechsteiner, dans mon antichambre, et Louison dans le lit de repos. Nous serons tous là ensemble. Toinette se porte bien et est contente. Nous avons la nièce de Daniel qui se formera à la cuisine, j'espère. Après avoir eu tant de chagrins domestiques, nous goûtons les douceurs de la paix.

Écris à la Crommelin une lettre gaie par où tu dis que tu es bien, sans que pour cela tu ne te fasses pas une fête de revoir tes amis. Elle est d'une humeur affreuse à cause de toi. Elle gronde Babelle et tout le monde, et fait des mines à ton père comme s'il était un tyran. Judith est à la Naz[150], Mme de Vanberg[151] et elle se font enrager mutuellement. Elle sort à Noël et on ne comprend pas que nous l'ayons gardée un an. Elle grogne tout le jour Mme de Vanberg, et l'abat par moi : « Mme de Sévery faisait ceci, faisait cela, elle ne faisait pas ceci et cela. » Enfin Mme de Vanberg ne peut revenir de cette humeur. Nous avons engagé un jardinier allemand, gentil, qui servira

150 Lieu-dit au Mont, au nord de Lausanne.

151 Anne-Marie (1741-1824), née d'Illens, épouse de Jacob van Berchem.

dans la chambre. Il entend les fleurs. Daniel aura assez à faire pour les bâtisses. Mex sera bien joli et déjà bien changé dans deux ans.

Nous allons au mois d'octobre payer encore bien des dettes de l'hoirie de M. de Mex. Cette année a fait un immense changement dans notre position. Tout était en l'air. La pauvre Reverdil est toute malade, elle a mille chagrins outre celui d'avoir quitté Mex et perdu ses espérances. Prades, qui est [en] Angleterre, est accusé d'être le père d'un enfant dont la femme de chambre de Penthaz va accoucher. Voilà qui fait une mauvaise affaire pour lui. M^me^ Reverdil comptait sur son retour, sur une fortune ; peut-être ne reviendra-t-il jamais. Elle a refusé, sur la foi des chimères qu'elle avait dans la tête, une place, en Languedoc, de gouvernante d'une jeune fille, avec 25 louis d'appointements. Que veut-elle ? Elle est à Cressy chez les Cuénod, assez triste et malade. Elle me fait pitié. C'est à notre bon ami Montolieu qu'H[estermann] a dit une partie des choses que je t'ai mandées. Mais que cela soit enseveli. Georges de Cottens ne reviendra pas encore ; sa mère ne saurait où le mettre. On ne s'élève pas en Chenalette. Victor est de toute laideur et sale, et parle en traînant. Cottens est triste et la pauvre M^me^ de Cottens bien changée. Ils attendent à Grancy leurs enfants de Hollande : c'est des joies de revoir Charles. Je m'en réjouis aussi beaucoup. Ton père est allé en commune pour faire travailler aux chemins, et faire des passations à clos, à Mex et à Sévery. Il en coûtera 7 ou 800 batz pour cela. Adieu, mon très cher Cœur.

## LETTRE 37
### DE WILHELM

Jeudi à Colmar, ce 31 août 1780



Mes chers Parents, je n'ai pas reçu de vos nouvelles hier, je suis inquiet et fort triste aujourd'hui. Le sort qui est jeté sur moi est bien malheureux, il faut toujours que je sois tourmenté et que je n'aie pas un moment de repos.

Les Loriol me tiennent dans un suspense affreux et je préférerais tous les états à celui où je suis à présent. Pour comble d'infamie, l'on m'a volé une de tes lettres. Je ne crois pas que ce soit Loriol, mais je suis sûr que l'on m'en a

volé une, quoique mon écritoire fût fermée et ma case aussi. Oui, l'on m'en a pris une. Loriol le cadet l'a lue, mais il ne veut pas dire qui l'a ni la date ni rien. Je me garderai bien de faire des réquisitions pour cette lettre parce qu'elle tomberait entre les mains de M. Pfeffel et le mal serait encore plus. Je laisse aller cela, je ne dis rien, je ne crois pas qu'il soit parlé dans cette lettre de ce qui regarde les élèves. Cependant je n'en sais rien, je laisse tout cela aller et je me confie dans le bon Dieu. De plus, les Loriol me causent continuellement une inquiétude affreuse craignant toujours qu'ils ne me trahissent. Ils n'ont ni sentiment ni honneur et, si toute l'affaire vient au jour, je paraîtrai coupable n'étant pourtant rien moins que cela. Je tremble toutes les fois que je les vois ouvrir la bouche, je les ménage autant qu'il m'est possible, je cède toujours et malgré tout cela, ils me chicanent. Et si je leur répondais, ils découvriraient le peu qu'ils savent de mes affaires, ce qui ne serait que trop et bien assez pour m'exposer à des chagrins sans fin. Toute l'école m'accablerait d'injures. Je serais chassé mille fois. Il ne tient pas à un cheveu que cela se redécouvre et je serais malheureux pour le reste de mes jours.

Je marche toujours dans le sentier de la vertu, autant qu'il m'est possible, je me confie en Dieu et lorsque toute la terre serait contre moi, si je vous ai, je suis plus que content. Vous êtes mon bien, l'amitié que vous avez pour moi me soutient, vous me connaissez, vous connaissez mon cœur, mon âme et vous pouvez juger dans quel état je suis, sur les épines. Je tremble toujours : si cela se découvre, je me retirerai [à] jamais et je ne rentrerai jamais dans le monde, quoique je sois innocent. Je paraîtrai coupable et je ne le soutiendrai pas.

Les deux Loriol sont des monstres, oui, ils le sont. Mon Dieu, si je les avais connus. Ils ont sûrement écrit à leur mère ; si elle t'en parle, réponds-lui sur ce que tu sais, mais si elle ne te dit rien, ne lui en ouvre pas la bouche. Elle écrirait à ses fils qui se déchargeraient mille fois plus contre moi.

Voilà pourtant quatre mois entiers que je suis ici à souffrir et toujours dans la plus grande inquiétude. Compte ce que c'est que quatre mois dans l'état où je les ai passés. C'est quatre siècles. Ils m'ont paru d'une longueur abominable. Enfin, je vous prie de prendre vite vos mesures et une raison et de me faire sortir incessamment et de prévenir le coup qui est prêt à partir. Jusqu'à ce temps-là, ne craignez rien, je serai prudent, mais d'abord que vous aurez reçu cette lettre, prenez vos mesures et venez. Vous trouverez mille raisons, je vous attends incessamment et je m'impatiente furieusement que vous ayez reçu cette lettre qui, j'espère, vous

trouvera en bonne santé, le bon Dieu le veuille. Vos santés m'inquiètent. Écrivez-moi cependant avant de partir. Mais je vous attends tout de suite. Jugez que la chose est bien pressante. Cela ne tient à rien, un mot de lâché ferait toute l'affaire. Aimez-moi toujours et venez vite. Parlez avec M. de Montolieu pour trouver une bonne raison.

Je connais à présent ce que c'est que les hommes et le monde, combien il faut s'en garder. J'ai caché mon écritoire parmi mes habits pour que l'on ne pût pas la voir et me prendre encore des lettres. Cependant, que cette lettre-ci ne vous afflige pas ; je le crains toujours, mais il faut pourtant que je vous dise tout cela et que vous y portiez vite remède. Lorsque tout cela sera passé, nous aurons du repos et nous en jouirons car, à présent, je t'assure que je n'en ai point jusqu'à ce que je te voie arriver, et mon bien-aimé papa. Vous en réjouissez-vous pas autant que moi ? Je me croirai en paradis lorsque je serai sorti d'ici. Vous recevrez cette lettre lundi et dans douze jours j'espère que vous serez ici. Je vous attends, oui mes chers Anges, vous êtes mes anges, mes cœurs. Nous vivrons bien heureux ensemble.

Je lirai, pour me distraire, en vous attendant. Demain, j'aurai de vos nouvelles et je vous marquerai la réception de votre lettre. Je ne ferai pas cette lettre grande, je vous dirai de bouche mille choses que je ne marque pas ici. Écrivez-moi cependant, je vous prie, avant que de partir, de m'écrire et de me marquer lorsque vous arriverez. Vous en réjouissez-vous pas ? On ne pourrait pas s'en réjouir plus que moi. Je vois à ce moment la fin de tous mes maux et le commencement d'un nouveau bonheur.

Lundi 1er septembre 1780

J'ai reçu ta bonne lettre ce matin, très chère Maman, et j'ai été extrêmement surpris de ce que tu n'as pas reçu ma lettre que je t'ai écrite il y a huit jours et que tu aurais dû recevoir lundi 28. Elle était bien grande et je te disais mille choses essentielles, mes déboires avec les Loriol et d'autres choses très importantes. Je suis sûr de l'avoir mise à la poste et je soupçonne que l'on l'a gardée et ouverte. Ce serait infâme. J'ai parlé tout de suite à M. Lersé de cette affaire et il m'a dit qu'il arrivait quelquefois qu'elles se perdent ou qu'elles étaient retardées à la poste. Il était essentiel que tu la reçusses et si j'avais le temps à présent, je te dirais une partie des choses que je te

disais. Mais je n'ai pas le temps. J'espère qu'elle aura été retardée et que tu la recevras.

Tu m'écris bien des choses singulières, surtout de M^me^ Reverdil. Elle est bien malheureuse. Il est vrai que Tronchin est tombé d'un arbre assez haut même. Il ne s'en ressent pas beaucoup, mais je t'en prie, n'en dis rien. Il n'a pas envie qu'on le sache.

Je ne te réponds pas à ta lettre aujourd'hui, je t'écrirai dimanche et je t'attends suivant ce que je t'ai dit. Les affaires deviennent toujours plus pressantes. Je t'attends dans une douzaine de jours pour me retirer d'ici et me mettre dans un lieu sûr où je ne sois pas exposé à être volé, comme ma lettre m'a été prise et où je puisse plus vivre en tranquillité et non dans l'angoisse comme j'ai vécu depuis que je suis ici et comme j'y vivrais si j'y restais. Adieu, très bien-aimée Maman, j'embrasse tendrement et dans mon cœur mon bien-aimé Papa, je vous attends. Oh, mon Dieu, que je vous aime et que je vous chéris. Vous ne pouvez vous l'imaginer. Adieu, je vous baise, je vous attends.

Votre fils Wilhelm

## LETTRE 38
### DE CATHERINE ET SALOMON

[s. l.,] lundi 4^e^ septembre 1780



Je t'ai mandé, mon cher Ami, que j'avais reçu deux lettres de toi vendredi. Elles n'ont point été ouvertes mais retardées à la poste. Sois tranquille là-dessus, j'ai examiné les cachets.

Nous venons de recevoir la tienne où tu parles des Loriol. Je t'avoue qu'elle m'a causé, et à ton père, une prodigieuse émotion. Mon cher Fils, si tu nous as tout dit, tu n'es point coupable et si ces petits malheureux t'accusent, tire-toi d'affaire en disant toujours la vérité. S'ils disent ce que tu peux leur avoir confié sous le sceau du secret (bien mal à propos puisque tu ne les connaissais pas) dis-leur : « Messieurs, je vous ai cru de l'honneur, de la fidélité, vous n'en avez point. Mon tort est de vous avoir cru des vertus que vous n'aviez pas. À cette heure, je vous connais, et tout est dit entre nous et

fini pour l'amitié. » Du reste, il ne faut pas tant les ménager. Ils croiront que tu les crains et te mettront le pied sur la gorge. C'est Jeannot qui est venu te chercher pour te dire qu'il se commettait des vilenies. Souviens-toi que c'est lui et que probablement, et j'en parierais, il a menti impudemment. Si tu avais brûlé mes lettres comme je t'ordonne de le faire d'abord, après les avoir lues deux fois, on ne t'en aurait point volé. Et que sais-tu si on t'en a volé une et si ce n'est pas un mensonge de Jeannot pour t'inquiéter ? Car on n'en aurait pas pris une mais toutes. Mais pour être à l'abri de toute inquiétude, je te réitère l'ordre de les brûler toutes, entends-tu ? Si tu as quelque violente inquiétude comme il le paraît, ouvre-toi à M. de Pachelbel entièrement. Avoue-lui toutes tes fautes, toutes tes imprudences, prie-le de te diriger et de te tirer de là. Conte-lui tout sur ces deux Loriol, comme ils ont attiré ta confiance pour la trahir. Enfin, ce vertueux et prudent jeune homme te dirigera. Ah, tu aurais bien dû t'ouvrir au jeune Loys ! Tu vas avoir de la confiance pour deux malheureux et tu ne t'ouvres pas à tes amis.

Au reste, quoique je sois en sueur de ta lettre, je suis bien aise de cette expérience. Elle défendra l'entrée de ton cœur aux perfides que tu trouveras dans le cours de ta vie. Souviens-toi [de] ne te pas laisser accuser par les Loriol des choses qu'ils sont venus te dire les premiers. Prends-y garde et modère ta colère, elle t'ôte la présence d'esprit. Tu es innocent, donc il faut attendre de pied ferme tout ce qui peut arriver et peut-être n'arrivera-t-il rien.

S'il t'arrivait quelque chagrin, M. de Pachelbel t'aidera. Car il est impossible que nous puissions aller à Colmar à présent. Nous sommes accablés d'affaires et le prince Frédéric[152] arrive à Lausanne à la fin de ce mois. Il faut le recevoir. Prends avec les Loriol l'air noble, tranquille et froid que donne l'innocence. Il faut les intimider par ton air et les tenir en respect. Ils t'ont bien apparemment confié aussi quelque chose ! Et peuvent craindre aussi la confrontation ; garde-toi de l'air de crainte avec eux. Et s'ils te menacent, dis-leur d'un ton fier et en les fixant : « Eh bien, parlez, je ne vous crains pas, mais tremblez que je ne parle à mon tour si vous m'y forcez. »

M^me^ de Loriol m'a écrit deux fois et ne m'a rien mandé sur toi que d'agréable. Écris-moi, au nom du ciel, tout naturellement, sur quoi portent tes inquiétudes ; je crois l'entrevoir ; et je ne crains qu'un article dont tu

152 Frédéric de Hesse-Cassel (1747-1837), cadet des trois princes dont Salomon avait été l'éducateur de 1754 à 1756 et de 1760 à 1763.

m'as parlé, sur lequel je ne t'ai jamais répondu. Si tu as observé ce que je t'ai recommandé avec la dernière force, savoir de ne jamais parler de tes supérieurs à tes camarades, qu'avec le respect que tu leur dois, à tes supérieurs, et de ne t'ouvrir jamais sur aucune remarque quelconque, je le répète, tu n'as rien à craindre. Et sûrement les Loriol t'en auront parlé les premiers s'il en a été question entre vous. Enfin, si tu as fait quelque faute, il faut la réparer. Si tu as été imprudent, que ce soit une leçon pour le reste de ta vie (elle est bonne). Recommence une nouvelle carrière, si ces chiens de Loriol ont aliéné quelques camarades contre toi, ta bonne conduite fera revenir tout le monde. Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec courage, la vérité, et une bonne et forte résolution. Et puis tu nous as toujours, et tous tes amis de Lausanne. On connaît ton caractère vrai et bon ; tu n'as rien à craindre, nous nous reverrons. Prends courage au nom de Dieu.

Cinquième page

Il faut changer comme un gant qu'on tourne : tu n'as fait que te débattre, te plaindre, chercher à tuer le temps depuis que tu es à Colmar. Deviens M. de Pachelbel, sage, prudent, circonspect, point lié avec les polissons, mais vivant honnêtement avec tout le monde, appliqué, tranquille, modérant tes passions. Les Loriol ont bien dit pis que pendre de M. de Pachelbel. Et quoi ? Il faut se consoler qu'ils t'en veuillent. Ils ne finiront pas bien à moins qu'ils ne changent fort, comme il faut l'espérer pour eux. Si les Loriol te chargent d'accusations atroces, il faut les nier avec la noble fermeté que donne l'innocence, en distinguant la calomnie du peu de vérité que les méchants ont coutume d'y joindre pour la faire passer. Et surtout, souviens-toi de ce qu'ils t'ont dit les premiers, qu'ils pourraient produire comme toi le leur ayant dit le premier. Cela est très essentiel. Enfin, mon Ange, tranquillise-toi, au nom de Dieu. Prie Dieu, calme ton âme, demande conseil à M. de Pachelbel, romps toute liaison qui pourrait t'attirer du chagrin.

Pense que tu as un père et une mère qui, quoiqu'à 50 lieues, sont de forts soutiens et ne t'abandonneront jamais.

[De la main de Salomon] Je ne suis pas si fâché que tu le pourrais penser, mon cher Fils, de tout ce qui t'arrive. Je suis bien aise que tu prennes des leçons de prudence et encore plus de courage dont j'ai toujours trouvé que

tu manquais. Dans un homme, la douceur, la bonté, la politesse n'ont de valeur qu'autant que ces vertus sont accompagnées de fermeté, de courage, d'audace même qui fait entreprendre les grandes choses. Laisse la crainte à ces âmes basses, chargées du poids de leurs vices, qui ne peuvent supporter le jour ni la confrontation. Si on forme d'infâmes accusations contre toi, avec la vérité, la prudence et la fermeté, tu t'en tireras avec honneur. Mon ami, ton caractère avait besoin d'une médecine ; elles sont toutes amères. Celle-ci te fera du bien quand elle aura produit son effet.

Que me proposes-tu ? De t'aller chercher ? J'en suis si éloigné que si, dans ces circonstances où tu pourrais être accusé d'infamies, tu étais ici, je te mènerais tout de suite à Colmar pour t'y défendre. Je suppose toujours que tu es innocent des grosses fautes et que tu n'es coupable que de quelques imprudences comme celle de t'être lié et ouvert à de petits coquins dont le partage doit être d'être timides et de trembler. Je pense, mon Enfant, que quand tu auras lu ceci, tu seras tout autre, tu ne te sentiras plus un petit polisson, mais un homme, et tu ne nous écriras plus de ces lettres qui nous mettent au désespoir. Je te répète que je compte sur ta véracité, que je te crois exempt de choses graves. Tes inquiétudes portent sur des imprudences. Tu t'en corrigeras et le temps effacera tout ! Tranquillise-toi.

Adieu

Lie-toi avec tes instituteurs

## LETTRE 39
### DE WILHELM

Jeudi à Colmar ce 7 septembre 1780



Mes chers Parents, j'ai reçu hier le petit paquet où était la bourse avec le petit billet. La bourse est charmante et je te dirai après comme je l'ai donnée. Avant, il faut que je vous dise comme je l'ai reçue. J'étais au jardin à 6 heures du soir lorsqu'il passa une voiture qui

nous demanda s'il n'y avait pas un M. Warnery[153]. On lui répondit que oui et ce jeune Warnery alla auprès de lui et il lui remit une lettre, après quoi je fus tout étonné lorsque ce monsieur m'appela aussi et me remit ce paquet. Je ne pouvais comprendre ce que c'était ni ce que vous m'envoyiez et je lus vite le petit billet qui me fit un sensible plaisir. Je donnai la bourse à M. de Pachelbel en nous en allant coucher. Je la mis sur la commode, enveloppée dans le papier pour qu'il la prît lui-même, mais, ne l'ayant pas remarquée, je la lui donnai moi-même. Elle lui fit beaucoup de plaisir et il devina bien que c'était toi qui l'avais faite. Il m'embrassa. Avant de la lui donner, je regardai cette bourse avec tant de plaisir en pensant que c'était mon excellente maman qui l'avait faite.

Je m'en vais répondre à la lettre du tendre papa. D'abord je ferai tout ce que tu désires, mais je supplie en même temps, au nom de Dieu, que lorsque tu pourras me retirer sans déshonneur, de le faire, car je puis t'assurer qu'il faut que je me fasse bien violence pour pouvoir rester et que ce n'est que l'idée de te plaire et de te faire plaisir qui m'y a engagé, mais je ferai tout pour vous. Rien ne me paraîtrait très pénible lorsque cela tendrait à vous réjouir.

Ainsi, je vous supplie de vous porter bien, de n'avoir aucune inquiétude à mon sujet. Si vous êtes malades, faites-moi venir, au nom de Dieu. Je me fonde entièrement sur cela. Si je tombais aussi malade, n'est-ce pas, vous viendriez aussi ? Chaque minute, chaque jour rapproche le jour bienheureux de notre réunion. Cette idée me fait un plaisir que je ne puis exprimer et le sentiment de sortir de Colmar pour retourner à Lausanne, à Sévery, à Mex, dans ma chère, très chère patrie, vivre avec les objets de toute ma tendresse est trop bien heureux pour être défini. Il n'a point de nom et n'en aura jamais. Il n'y a qu'un cœur sensible et qui aime comme le mien vous aime qui puisse sentir cela. Je crois en vérité que j'en perdrais l'esprit. Outre cela, partir avec honneur, avec des distinctions et un bon certificat, cela ne manque pas d'augmenter la joie. J'espère de partir ainsi. Ainsi, je ne vois que bonheur devant moi lorsque j'aurai quitté Colmar et que je vivrai auprès de vous. J'aurai des désagréments à souffrir ici. Tout le monde en a et avec de la patience, de la prudence et de la bonne foi, on vient à bout de tout. Ainsi, je ne redoute pas tant.

153 Emmanuel Samuel Warnery (1764-1848), de Morges, élève de l'institut. Il devient magistrat et œuvre comme juge de paix.

Pour les Loriol, je les ménage et je n'ai pas beaucoup à craindre de leur part, car que pourraient-ils me faire ? Dire ce qu'ils savent de mes affaires passées ? Et je leur crois encore assez d'honneur pour ne le pas dire. D'ailleurs, je sais des choses d'eux, surtout du cadet, et je pourrais leur faire beaucoup plus de mal qu'ils ne peuvent m'en faire. Je vous le dirai de bouche, ce que je sais, je ne te le dirai pas ici. Je trouve que papa a bien raison et je sens toutes ses raisons. Je dois vous avoir furieusement fait souffrir mais je vous ferai du plaisir à proportion, n'ayant plus aucune peine.

J'entre au commencement d'octobre dans une autre classe. Vous ne sauriez croire combien je me réjouis ; alors je n'aurai presque plus de communication avec les Loriol. Je n'en ai point à présent mais il faut pourtant que je leur parle et que je sois avec eux étant dans la même classe. Autant que je me réjouissais qu'ils vinssent, autant je donnerais à présent qu'ils partissent. M. Pfeffel me disait hier, lorsque je lui disais bonsoir en me secouant (comme il fait toujours lorsqu'il vous fait des amitiés) : « Dans quinze jours, mon cher Fils, vous quitterez votre classe. » Il est extrêmement vif et bon.

Écris-moi s'il faut toujours lui dire ce que maman m'écrivit il y a quelque temps, parce que je chercherai une occasion. Elle est difficile à trouver, car il n'est presque jamais seul et il faut lui dire cela tête-à-tête. Tu me diras aussi si tu me permets quant à la cassette ; elle me sera bien inutile[154].

J'ai tant de choses à te dire aujourd'hui que je ne sais comment les arranger. Ma lettre sera un peu embrouillée. Lorsque je serai entré dans la classe, je te dirai les leçons que je fais. Elles seront bien plus agréables que celles que je fais à présent.

Il commence déjà à faire un peu froid. Il y a ici une incommodité en hiver, c'est que l'on reçoit les lettres beaucoup plus tard de sorte que je ne pourrai pas vous en accuser la réception le même jour que je la reçois. Cela est bien désagréable. Il viendra, ce temps chéri où je n'aurai plus besoin de vous écrire et où je vous dirai tout de bouche, il viendra peu à peu.

Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour mériter des distinctions et pour imiter M. de Pachelbel. Il faut que je vous dise aussi qu'il est arrivé ici à 15 ans et l'âge fait beaucoup. On est plus respecté. Moi je n'ai que 13 passé et il me sera bien plus difficile qu'à lui de m'avancer et d'avoir les

154 Dans une lettre du début septembre, Wilhelm demande à son père l'autorisation d'acheter un coffre fermant à clé pour y mettre ses affaires, voir ACV, B104/2500. Wilhelm commet ici une erreur, voulant certainement dire que cette cassette lui serait bien « utile ».

distinctions qu'il a [à] présent, mais je ferai tout pour le remplacer. Mais cela ne peut pas arriver si tôt, il faut du temps. Il faut bien des choses. Il y en a, des anciens, qui ont le pas sur moi et qui faut qui partent. Si je puis avoir la croix de conduite, je serai éligible et il faut de plus être élu. Pour avoir la croix, il faudrait ne payer que deux ou trois fiches dans un quartier (trois mois). Cela est difficile, mais je ne désespère pas. De plus, si les élèves s'aperçoivent que l'on va sur la croix, ils se liguent pour vous faire payer des fiches. Voilà bien des obstacles, mais je tâcherai de les vaincre tous.

Si j'ai le temps aujourd'hui, j'écrirai à ma tante de Villars, sinon dimanche, et à mon grand-papa. C'est demain jour de fête, mais il nous faudra aller à l'église et puis faire des visites avec M. Pfeffel. Cela est si ennuyant, cela emploiera presque toute la matinée sans quoi je pourrais écrire demain. J'attends demain une lettre de ma sœur. Je lui écrirai et à Crommelin aussi dans peu. Ma chère sœur va passer un hiver charmant. Lisette de Grancy lui fera un plaisir. Oh, vous avez bien arrangé cela. Il est vrai que M^lle^ Rechsteiner est bonne, mais elle ne lui convenait absolument pas à ma sœur. Fais-lui bien mes amitiés. Toute la maison a bien pris une autre face et doit être toute changée.

Écris-moi aussi souvent qu'il te sera possible. Pour moi, je t'écrirai toutes les semaines, cependant ne t'inquiète pas lorsque je manquerai une fois. On est quelquefois dérangé et l'on ne peut pas écrire. Si j'ai quelque chose de pressé à te dire, je puis t'écrire quatre fois par semaine et, quand même tu ne peux pas me répondre, cela ne fait rien. Accuse-moi la réception de mes lettres. Je crois qu'il y en a qui se sont perdues, une sûrement. Je t'accuserai la réception de toutes les tiennes et n'oublie pas l'article de la cassette. J'ai mes lettres et d'autres choses que je mettrais dedans et je pourrais être sûr qu'elles ne seront pas vues. Mon encrier est plein et je ne peux plus y mettre rien. Je ne veux pas brûler mes lettres, je veux les conserver toutes et la cassette me sera d'une grande utilité.

Dis-moi si je dois écrire à ma tante Pauline et dans ce cas dis-moi en gros ce que je dois lui dire. Donne-moi aussi des nouvelles de M. Hestermann si tu en as. Il ne m'a pas écrit quoique je lui aie pourtant écrit, je suis un peu en peine. Tu me parles dans ta lettre du 28 août de M^me^ Reverdil et à la fin tu dis que c'est à M. de Montolieu qu'H. a dit cela. Est-ce Hestermann que tu entends? Mon Dieu, que M^me^ Reverdil est malheureuse, elle qui était si contente à Mex. Quel changement pour elle! Comme tout change dans ce monde.

Ce monsieur qui m'a apporté la bourse repasse dans dix ou quinze jours, il ne sait pas bien. Je préparerai un paquet de quatre estampes qui sont assez jolies pour ma chère sœur. Je ne les enverrais pas s'il n'y avait une si bonne occasion, elles n'en vaudraient pas la peine. Je trouve ce monsieur bien heureux d'aller si près de vous et je donnerais bien un doigt de ma main d'aller avec lui.

Je ne peux rien te dire sur ce vice dont je t'ai parlé. C'est Jeannot Tronchin qui m'a assuré l'avoir vu, je ne l'ai pas vu de mes propres yeux, mais je les ai trouvés dans une posture qui m'annonçait ce que je t'ai marqué.

M. de Pachelbel part dans ce mois, à la fin, à mon grand regret. Adieu, bonne Maman, je te quitte pour aujourd'hui, si je puis t'écrire encore demain je le ferai. Je vous embrasse tous. Je m'impatiente bien de recevoir votre réponse à cette lettre. J'ai eu des boutons à la tête, ce qu'on appelle ici mauvaise tête[155], mais cela est tout passé. Donnez-moi toute votre confiance entière, je vous jure que vous avez toute la mienne. Je vous écris tout ce qui m'arrive. Je vous chéris.

## LETTRE 40
### DE WILHELM

Dimanche à Colmar ce 10 septembre 1780



Je viens de finir la lettre de ma tante de Villars, ma bonne Maman. Je n'ai pas eu le temps d'écrire à mon grand-papa. Je lui écrirai dans mes moments de loisirs pour jeudi et alors je t'écrirai aussi. Aujourd'hui, je n'ai le temps que de te dire un mot.

J'ai risqué de me rosser, l'autre jour, avec Loriol l'aîné. Ils ne m'ont pas trahi, mais je voulais faire hier une silhouette et lui venait me pousser. Au commencement, je l'ai pris en badinant, mais après lui avoir dit plus de 20 fois de finir, je sortis en colère et je revins cinq minutes après, croyant qu'il serait parti. Point du tout, ils étaient tous les deux là et j'ai voulu tâcher de gagner la chambre pour faire mes silhouettes en paix et qu'ils ne

155 Kerion de Celse ou teigne inflammatoire et suppurative, une infection du cuir chevelu due à un champignon, voir l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné de Diderot et d'Alembert.

fussent pas, mais ils entrèrent avant moi et je tins la porte de la chambre pendant peut-être une demi-minute après quoi je la laissai. Voilà Loriol qui sort en colère et qui vient me donner un coup de poing. Je l'ai pris au collet et nous allions nous rosser si je n'avais pas pensé aux suites que cela pourrait avoir et je lâchai tout de suite. Oh, j'étais d'une colère horrible, si je n'avais pas eu peur du sarrau, je crois que je l'aurais échiné.

Ce sont bien les deux plus rosses enfants que l'on puisse s'imaginer. Ils sont si plats et si bêtes, et malgré cela s'imaginent être charmants. Je voudrais que tu les visses. Ils m'impatientent quelquefois. Lorsque je les regarde, ils ont l'air si niais, la bouche ouverte. Ils ne se conduisent absolument point bien ici et outre qu'ils sont très polissons, je leur crois un très mauvais caractère[156].

Je n'ai pas encore pu brûler tes chères lettres, on n'ose pas entrer dans la cuisine et je ne puis pas les brûler à la chandelle parce qu'il y en a trop. Il faudra que je voie comment il faudra que je fasse. Si l'on chauffait les fourneaux, je pourrais les mettre dedans mais on ne les chauffe pas de quelque temps. Cependant pour sûreté, il faut absolument que je les brûle. J'espère que tu recevras ma lettre demain avec celle de M. de Pachelbel.

Je me réjouis bien de recevoir la réponse. Mais je pense que si tu me permets de m'acheter une cassette, il n'y aura pas besoin de brûler mes lettres, cela me ferait tant de peine et je voudrais tant les conserver pour pouvoir les garder toujours. Je brûlerai celle où tu me réponds sur le vice et les autres ne font rien, et lorsque j'aurai une cassette, il n'y a plus rien à craindre. Il serait impossible de l'ouvrir. J'attends la lettre de demain pour voir comment il faut que je fasse.

Je ne t'écris aujourd'hui que ce petit billet et je t'envoie la lettre de ma tante pour que tu voies si elle va bien. Je t'écrirai jeudi.

Adieu, bonne et excellente Maman. Embrasse mille et mille fois le très cher papa et la très chère sœur. J'ai une grâce à vous demander. Jeudi je vous l'écrirai. Je vous baise tous et suis votre fils Wilhelm de Sévery qui vous aime de toute la force de son cœur et de son âme. Dis-moi si la lettre de ma tante va bien.

156 La correspondance entre l'institut et la famille de Loriol confirme l'impression de Wilhelm, du moins durant les premiers mois du séjour à Colmar. Dans sa lettre du 2 octobre 1780, adressée à Catherine de Loriol, Pfeffel écrit à leur propos : « Leur extrême vivacité, leur humeur querelleuse & l'indifférence avec laquelle ils envisagent les loix de notre police leur attirent beaucoup de mauvaises notes de conduite & leur inattention dans les leçons & le plaisir qu'ils trouvent à les troubler pour toutes sortes d'espiégleries, en les empêchant d'y profiter à proportion de leurs talents, les exposent chaque jour aux peines de l'inapplication », ACV, PP 916/60.

# LETTRE 41
## DE CATHERINE

Je t'ai cacheté ma lettre, faute de cachet, avec une pistole de Genève[157].
[Lausanne,] jeudi 14 [septembre], en attendant la poste de demain



Mon très cher Petit, avant que je l'oublie, n'as-tu pas reçu un petit nécessaire pour les dents que t'a envoyé M. l'Allemand par un jeune homme qui devait passer à Colmar ? Si tu l'as reçu, écris à l'Allemand pour le remercier. Si tu ne l'as pas reçu, écris-lui encore, pour le remercier de son intention en disant que cela ne t'est pas parvenu, un billet d'amitié. C'était un présent qu'il te faisait. Envoie-moi ce billet et je le lui enverrai. Tu n'as point besoin d'écrire à Pauline. Je lui ferai une fois tes compliments. Tu as assez d'autres lettres.

J'ai été aujourd'hui aux Jordils les voir. Louis est au lit pour une ébullition assez fâcheuse qui rentre et sort. Il est gai d'ailleurs. M^me^ de Nassau avait le visage du monde le moins naturel, rouge, pâle, l'air contraint. Pauline bien, pas solennelle, Manon charmée de me voir. Je vais encore faire des visites, puis venir écrire à Genève pour vos rentes d'Irlande, messieurs les petits Enfants, car vous savez que quand vous aurez 25 ans, vous serez toujours pour nous messieurs les petits Enfants ; puis passer la soirée chez les Bressonnaz et demain partir après la poste.

Je me réjouis d'être à Mex. Je ne fais rien ici que baguenauder tout le jour ; point de ménage, d'établissement. C'est si plat. Je lis toute la journée, et je m'enivre de lecture sans m'en amuser. Auboin belle-fille a accouché d'une fille ; nous avons appris la mort du pauvre M. Lederhose. J'en ai été touchée parce qu'il t'aimait. Du reste, nulle nouvelle d'Hestermann : il a fondu et n'a répondu à personne comme je t'ai dit.

157 Commentaire écrit au dos de l'enveloppe.

Vendredi 15e

Nous avons reçu ta lettre, mon cher Cœur. Celle pour ma tante de Villars va très bien et elle l'aura mardi prochain. Pour les Loriol, tu as très bien fait de modérer ta colère : il ne faut pas non plus s'impatienter trop aisément, cela donne prise sur toi. Mais comme tu n'as pas rendu le coup de poing, il pourrait en prendre avantage. Si donc il revenait à la charge pour te provoquer, contiens-toi dans la modération, sois maître de toi, et si cela était poussé loin, tâche de voir M. Pfeffel ou M. Lersé et demande-leur ce qu'il faut faire lorsqu'un élève provoque, insulte, donne des coups, et qu'on ne peut, crainte du sarrau, se faire soi-même justice, ou repousser les insultes. Qu'il est dur d'être maltraité mais, mon cher Ami, il ne faut en venir là qu'à l'extrémité. Il ne faut pas non plus traiter les Loriol trop en ennemis. Ce sont des enfants. Ils sont de ton pays, tu seras appelé à les voir. Il faut espérer qu'ils se corrigeront. Tu es aussi un peu aisé à blesser, prends garde à cela, défie-toi de toi.

Ne t'inquiète pas si tu n'as de nos lettres de huit ou dix jours. Nous allons lundi dîner à Grancy, coucher à Sévery ; mardi à L'Isle voir mes tantes. Nous voulons aller à Mollens, à Saint-Saphorin, enfin passer cinq ou six jours à Sévery, puis revenir à Mex, et le 28 ici pour recevoir le prince Frédéric qui arrive le 29 ou le 30. Il sera un mois ici, ou deçà et delà, puis après son départ, je m'en retourne à Mex dans novembre ; puis recueillir les cens à Sévery et ensuite venir ici au commencement de décembre. Voilà nos plans. Celui de te revoir est le premier dans mon cœur. Suis nos conseils, ne t'impatiente point, le temps passera plus vite, tu en feras mieux ton devoir. Et tout arrivera s'il plaît au bon Dieu, à bon port, de se rejoindre et de s'embrasser avec joie.

Nous voulons faire ôter le fourneau de ta chambre et y faire une jolie cheminée, enfin la très bien arranger. Tu juges si je m'y emploierai avec plaisir. J'ai emporté à Mex nos vieux portraits de famille, comme ce sera notre chef-lieu, l'endroit où nous demeurerons assez. On y aura la bibliothèque et mille choses qui y seront fort bien. On y portera aussi les vieux meubles, et on se renouvellera ici, mais avec le temps seulement et lorsque Mex sera en partie rebâti.

[Quand][158] nous recevons de bonnes lettres de toi, où tu es dans l'[institut ?,] et content, nous sommes heureux, car tout va bien, [grâces] à Dieu, pour la fortune, la liberté. Tout a si bien tourné : nous avons des amis, nous nous amusons de temps en temps, nous faisons nos affaires, un peu de santé, voilà ce que je désire.

Ton père se porte très bien. Il n'a point d'asthme. J'ai encore des dartres au visage qui résistent aux remèdes. Je prends l'antimoine[159], ordonnance de M. Tissot, et des bains. Ta sœur est fort bien, elle a grandi et engraissé. Elle se plaît toujours plus avec nous qu'avec ses amies. Adieu, mon cher Cœur. As-tu acheté cette cassette ? Prends garde à mes lettres ; numérote-les pour savoir si tu les as toutes, brûle celles où il est question de ce que Jeannot de Loriol vint te rapporter.

## LETTRE 42
### DE WILHELM

Dimanche à Colmar ce [21] septembre 1780



Très chère Maman, il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de recevoir de tes lettres, au moins il me paraît ainsi.

J'ai eu un grand plaisir hier matin. M. Hestermann arriva de Strasbourg. J'ai eu un plaisir inexprimable de le voir, il me fit des amitiés inouïes. Il venait de Hanau. Il n'a point reçu de lettres de personne, sa mère les retenait toutes, de même que celles qu'il écrivait, croyant qu'elle le ferait rester par là chez lui. Mais, voyant à la fin qu'il était décidé à partir, elle lui remit toutes les lettres. Il est déjà parti ce matin à 4 heures. Je lui ai dit bien des choses. Pour te dire, je fus hier tout le jour avec lui, il m'encouragea autant qu'il put à bien faire et m'accoutumer de rester ici et je ne saurais te dire combien il me fit d'amitiés. Il retourne à Lausanne et de là, à Neuchâtel. Il te verra. Je t'en conjure, au nom du ciel, de même que le cher papa, faites-lui des amitiés et ne le regardez que comme un ami de votre fils. Oubliez le passé et recevez-le bien au nom de Dieu et de votre [fils]. Il

158 Papier déchiré lors de l'ouverture.
159 Demi-métal utilisé dans la préparation de vomitif.

a eu de grands torts envers vous, mais pardonnez-lui tout en faveur de son amitié pour moi. Nous parlâmes presque toujours du Pays de Vaud ; je ne le pus voir partir sans un serrement de cœur qui était si fort que ma veste qui est très large me serrait comme un corps, premièrement de la douleur de me séparer de lui, et puis je le voyais aller à Lausanne vous voir et moi d'être obligé de rester ici. Je me sentais comme des chaînes au bras qui me retenaient et que j'aurais voulu ronger. J'ai passé une triste nuit et je suis fort triste aujourd'hui, je ne te le cache pas. Je veux te dire tous mes sentiments exactement. M. Hestermann dîna à l'institut et je soupai avec lui à la Montagne Noire.

Mon plaisir fut si court depuis hier à 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Ce jour m'a paru une minute. C'est comme cela que les moments heureux passent. Lorsque je suis triste, les jours me paraissent des siècles. Aujourd'hui il me paraît horriblement long. Il faut que je te dise que M. Hestermann m'a remis 2 louis de la part de Crommelin. Nous avons dit à M. Lersé. Cette chère Crommelin, elle est un ange de bonté, je lui écrirai jeudi.

Je n'ai point reçu le petit nécessaire de M. l'Allemand, j'en suis bien fâché, mais je t'écrirai pour jeudi un petit billet et aussi pour Crommelin pour la remercier, cette excellente amie. Quand je pense que j'ai beaucoup de ce que l'on appellerait amies de cœur, cela me fait tant de plaisir que dans peu je les reverrai, ces bonnes et chères amies de mon [cœur], que je vivrai avec elles. Bientôt, oui, bientôt. Je ferai mon possible pour avoir une distinction et puis, fouette cocher vers Lausanne, ce cher bien-aimé Lausanne où je serai justement au centre de tous mes amis et ce qui est bien plus je vivrai avec vous. Cette idée me roule toujours dans la tête, quoi que je la chasse autant que je puis parce qu'elle me rend triste. Je sens qu'il faut que je reste, que tu le veux, mais pas pour longtemps, un an, n'est-ce pas ? Lorsque j'aurai été un an ici, ce sera bien assez, ne trouves-tu pas ? Je suis déjà ici depuis cinq mois. Encore sept et cela fera un an que je serai ici. Qu'elle aura été longue, cette année !

Il commence à faire froid et l'on sent les approches de l'hiver et il fait assez froid le matin et le soir. On n'est pas commodément ici en hiver : d'abord il fait très froid et l'on ne sait pas où se mettre. Et puis il faut rester tout le jour à la maison, alors je t'écrirai bien longuement, j'aurai bien du temps le soir.

Je me porte bien. M. Hestermann m'a trouvé pâle et mon goître a considérablement augmenté. M. Hestermann te dira quelque chose à cet égard de ma part. Il me gêne beaucoup.

J'ai une cassette ; on n'en a point pu trouver de toute faite, il a fallu la faire faire. Comme elle est très chère, que je te prie de prendre au moins une partie de l'argent qu'elle coûte sur nos rentes que nous avons, ma sœur et moi. Quoiqu'elle soit très simple, elle coûte 14 fr. de chez nous. J'ai trouvé cela furieux et je ne voudrais pas que tu fisses tant de dépenses pour moi. Tu en fais déjà tant.

J'entre dans huit jours dans la seconde classe, je me réjouis bien. Je me donnerai une peine infinie. Écrivez-moi bientôt. Je ne crois pas de recevoir de tes lettres demain, les lettres me font tant de plaisir. Donnez-moi des nouvelles de mon cher papa et de ma chère sœur. J'ai des inquiétudes sur leur santé. Donne-m'en des nouvelles bien exactes, de même que de la tienne. Je vous ai toujours en idée, je songe presque toujours la nuit à vous.

Vendredi 25 septembre 1780

J'ai reçu ta lettre ce matin et j'étais bien étonné de ce que tu n'as point reçu la lettre que j'écrivais à mon grand-père, et que je t'ai envoyée. Tu seras inquiète aujourd'hui, ne recevant point de mes nouvelles. Voilà trois postes que tu n'en as pas reçues. Ma lettre aura été retardée, cela est furieusement désagréable. Adieu, millions, millions de fois, chère, très chère Maman. Je vous embrasse tous de toute la tendresse de mon cœur et de mon âme. Tout à vous.

Votre Wilhelm

À jeudi. Je suis assez triste aujourd'hui et je suis bien en peine de toi à cause de l'inquiétude que tu auras eue aujourd'hui. Adieu, petit Papa et petite Maman, quand est-ce que je vous verrai à Lausanne ?

Je cachette avec de la cire noire, faute de rouge.

# LETTRE 43
## DE CATHERINE

À Mex, vendredi 22 septembre 1780



Point de lettre de toi aujourd'hui, mon cher Cœur, ni lundi passé non plus. J'espère que, t'ayant mandé que je ne t'écrirai pas régulièrement, tu nous crois par voie et par chemin, et que c'est ce qui t'a empêché de nous écrire. J'espère que tu n'as point eu de chagrin. C'est ce qui m'inquiète car d'ailleurs tu te portais bien. Donne-nous de tes nouvelles, mon cher Enfant, le plus vite que tu pourras.

Lorsqu'on chauffera quelque fourneau près de ta chambre, brûles-y les lettres où je t'ai répondu sur ce que M. Jeannot était venu te dire qui se passait en haut, que je persiste à croire un insigne mensonge de lui. Mande-nous dès que tu auras changé de classe, la division de tes leçons, l'emploi de ton temps et l'état de ton petit cœur et de ta santé.

Nous fûmes lundi à Grancy dîner et souper avec les Watteville de Mollens qui y couchèrent. Nous allâmes coucher à Sévery, mardi dîner à L'Isle que j'eus bien du plaisir de revoir, et la pauvre tante à qui ta lettre fit tant de plaisir. Mercredi, L'Isle et Grancy vinrent goûter à Sévery ; Toinette fit des gaufres. Nous fûmes très bien, moi charmée d'être dans ma terre de Sévery où il n'y a pas un coin où je n'aie vu mon Wilhelm et où je ne me réjouisse de te revoir. Nous allâmes, Angletine et moi, saluer ton cabinet de verdure. J'allai dans ta chambre ; le piano-forte a pris un son superbe. Il est toujours à la chambre rouge.

Hier matin, nous fûmes à Cottens. Victor est d'un désagrément complet. Il a grandi. Son cul sortait de ses culottes ainsi que ses genoux. Sale et enfant gâté. Nous revînmes dîner à Sévery et revînmes le soir ici.

Ce matin, Galibert est venu : point de lettres de Colmar. Nous allons lundi à Lausanne pour recevoir le prince Frédéric. Je regrette la campagne dont j'ai pris la passion et trouve fâcheux d'aller en ville où nous ne pourrons pas procurer au prince les plaisirs que nous voudrions puisqu'elle est déserte et plus déserte cette année que les autres. Il ne me restera de femmes

de ma société que M^me^ Crousaz Corsier et M^me^ Necker[160]. J'espère en cette dernière pour venir souper chez nous, pour donner une jolie femme au prince. Enfin, je te manderai le tour que cela prendra.

Nous serons accablés d'affaires dans le mois de novembre, ici et à Sévery où je compte d'aller passer huit jours pour recueillir les cens. Nous sommes pressés d'aller passer le jour de l'an à Grancy, peut-être irons-nous. Nous continuons nos paiements qui ne finissent point. Tu n'as pas idée de l'argent que nous avons donné. Il faut encore près de 1 000 écus d'ici à six semaines. On ne nous a point encore envoyé de comptes de Colmar ni de tableau de toi. M^me^ de Nassau est ennuyée de son précepteur, elle dit qu'il mange comme un loup et ne se donne aucun soin pour Louis. Il s'appelle M. Saller. Manon de Montrond dit qu'il n'est point salé. La Rechsteiner va passer à Morges chez son cousin le temps que le prince sera à Lausanne, puis elle reviendra pour finir ses affaires et s'en aller en novembre.

Tout va bien ici à Mex, les domestiques s'affectionnent à nous. Il ne s'est pas dit un mot plus haut l'un que l'autre depuis la Saint-Jean. Dieu veuille que cela dure vingt ans dans l'état où cela est et, pour plusieurs de ces domestiques, le reste de notre vie. Ils se réjouissent tous de te revoir et t'aiment beaucoup. J'ai reçu hier une lettre de Crommelin qui est transportée d'être à Plainpalais[161], à son cher Plainpalais où elle tient Babelle qui, je crains, ne pourra revenir en décembre comme elle le veut. Crommelin te salue « quoiqu'absent » dit-elle.

Il pleut depuis plusieurs jours, le temps est couvert de sombres nuages. Je ne suis point gaie aujourd'hui. J'ai pourtant ton portrait devant moi, que les Mollens trouvèrent à leur gré et virent avec tant de plaisir. Elles sont charmantes, ces trois filles, mais Gritely est la plus aimable, Marianne la plus belle, Caton la plus gaie. Bonjour, mon cher Fils. Je te baise et t'embrasse tendrement. Écris au moins une fois toutes les trois ou quatre semaines à Crommelin et gaiement, tu le lui dois. N'oublie pas d'écrire une fois à mon père.

160 Il ne peut s'agir de Suzanne Necker (1737-1794), femme de Jacques Necker, mère de Germaine qui deviendra la baronne de Staël, car il semblerait peu probable que cette dernière ait pu s'absenter de son domicile parisien à ce moment-là, son époux venant d'être nommé ministre des finances de Louis XVI. Il s'agit plus probablement de Jeanne-Marie Necker (née en 1753), nièce du couple Necker, fille de Louis Necker et Isabelle, née André, qui épouse en 1773 Horace-Bénédict Rilliet, avocat.

161 Quartier de Genève.

# LETTRE 44
## DE CATHERINE

À Lausanne jeudi 28 septembre [1780]



En attendant une lettre que j'espère de toi demain, je commence à t'écrire, mon cher Petit, préférablement à d'autres lettres très pressées. J'ai tort pourtant mais mon cœur a besoin de t'écrire. Je pense à toi, à ce que tu fais, au regret du départ de M. de Pachelbel. J'espère que tu lui auras lu l'article de ma lettre qui était pour lui. Nous sommes ici dans l'attente du prince avec force provisions au crochet. Nous sommes trop heureux qu'il ne soit pas venu encore, parce que ton père a été un peu enrhumé et qu'il veut courir avec lui deçà et delà. Je ne sais quelles seront ses mesures et ses projets. Cela nous tient en échec. Je te manderai tout cela.

M. Constant est arrivé avec Benjamin[162]. Voilà l'éducation d'Oxford déjà finie. Le père vint hier. Il est anglais à brûler. Il a une perruque par-dessus ses cheveux, comme celle de M. de Cerjat. Il y avait ici compagnie, il nous conta tous les secrets que M^me^ de Nassau nous a gardés soigneusement depuis dix mois, savoir qu'elle est en négociation avec son mari pour revivre avec lui et s'en aller en Hollande[163]. Il y a longtemps que je le soupçonnais. Constant nous conta tout. Le solliciteur lui avait tout dit à Bois-le-Duc. Cela amusera beaucoup M^me^ de Nassau, de voir ses affaires divulguées par son cher beau-frère. Elle remonte aujourd'hui en ville après avoir annoncé qu'elles passeraient quasi l'hiver aux Jordils. Elles coucheront ce soir chez Joseph dans leur logement nouveau composé de deux chambres et deux cabinets. Il n'y a pas pour leurs meubles de la place à moitié. Les d'Orges prennent l'ancien appartement de M^me^ de Corcelles à côté de chez nous. Les jeunes Grancy sont arrivés, et les jeunes

162 Benjamin Constant, fils de Louis Arnold Juste (1726-1812), officier au service de Hollande et d'Henriette de Chandieu, sœur de Catherine, morte des suites de ses couches. Enfant jugé particulièrement doué, il fréquente très jeune les universités européennes et notamment celle d'Oxford, puis d'Erlangen en 1782 et d'Édimbourg en 1785.

163 Le mariage entre la sœur de Catherine et Lodewijk Theodoor de Nassau fut fort bref : mariés en avril 1768, le couple se sépare en février de l'année suivante. Jean Henri Polier de Vernand, lieutenant baillival de Lausanne et rédacteur d'un imposant mémorial durant son mandat de 1754 à 1791, en parle : selon lui, les six premiers mois de mariage ne furent que réceptions et jeux d'argent qui grevèrent largement leur fortune. Couvert de dettes, le comte partit s'établir en Allemagne. Voir Morren, 1970, p. 141.

Ribaupierre[164]. La Sénégas est à Étoy, la Rechsteiner à Morges. Le mois de septembre nous rassemblera à Mex, je profiterai de mon séjour ici pour faire bien des affaires et puis nous pourrions bien pousser l'automne un peu loin à la campagne surtout si elle est belle.

Vendredi 29

Il n'est point venu de lettres de toi, mon cher Cœur. Je pense que tu auras été occupé ou un petit voyage. Peut-être en aurons-nous demain, je le souhaite. Nous venons de nous promener en carrosse, ton père et moi. Il fait un temps ravissant, le prince n'est point arrivé. Toinette cuisine en attendant. Elle fait un pâté de veau. Je viens de recevoir un lièvre de L'Isle. Nous en avons un prêt à embrocher. Enfin, je fais ce que je puis pour avoir à tout événement un souper ou un dîner prêt. Et sur le tout, cela agite beaucoup et tient en suspense. Il ne passe pas un carrosse que le cœur ne me batte.

On va faire venir de Genève une glace pour la cheminée de notre grande chambre qui sera alors très jolie. Le plancher y va si bien. Cette glace coûtera, avec les bras de cheminée[165], 17 à 18 louis. Les vieilles glaces et bras seront pour Mex, où ils iront très bien. Nous faisons un écoulement d'argent, cette année, bien considérable. Hier ta sœur appela Betty et Fanchette par la fenêtre pour venir un peu. À 6 heures, M^me^ Crousaz avait de l'humeur et les refusa tout comme elle voudra. Angletine lut des contes de Marmontel[166] et se consola fort bien. Je regrette inconcevablement de ne pas passer ces beaux jours à Mex à faire paisiblement nos vendanges et nos autres affaires. Et quelques petits remèdes pour mes dartres que M. Tissot m'avait ordonnés et que je ne puis faire ici, vu le ménagement qu'ils exigent.

La ville est d'un ennui qui ne peut se concevoir. Il n'y a personne et on ne pourrait trouver à arranger une partie. Quand le prince sera arrivé, alors on se donnera du mouve[ment] pour assembler du monde qui se réduira à bien peu de [gens]. Je te manderai le tour que cela prendra. Écris-

164 Jean-François de Ribaupierre (1754-1790), né à Prangins, éduqué à Rolle, officier dans l'armée russe. En 1779, il épouse la fille du général russe Bibikov, Agrafena Alexandrovna Bibikova, dame d'honneur de Catherine II, impératrice de Russie. Voir Forestier, 2017.

165 Paire de chandeliers, sous forme d'applique ou se posant sur le manteau de la cheminée.

166 Jean-François Marmontel, *Contes moraux*, 1755-1759.

[moi], je t'en prie, ne fût-ce qu'un mot : je me porte bien. [Hier] Betty Cerjat a dit à ta sœur qu'elle voulait la veni[r voir] ce soir. Elle est en froid avec Betty et Fanchette et se rejette à Angletine. Elle est toute politique et pas un brin tendre, occupée d'elle-même par-dessus tout. Adieu, mon cher Cœur, je te baise tendrement. Le bon Dieu te bénisse et te conserve.

## LETTRE 45
### DE WILHELM

Colmar ce 29 septembre 1780



Ma très chère Maman, j'ai reçu ta lettre ce matin, très chère Maman, avec celle de ma tante de Villars. Elles m'ont fait un plaisir inouï. Cette chère tante, qu'elle est bonne.

Je ne te dirai pas beaucoup aujourd'hui, je me porte bien. Je suis dans la joie. Je quitte ma classe dimanche. J'ai bien reçu ta lettre cachetée avec une pistole, mais point le petit nécessaire, il m'aurait bien fait plaisir.

Les vendanges vont commencer. On a congé pendant quinze jours ou trois semaines. J'en profiterai bien pour t'écrire et à tous mes amis. Écris-moi régulièrement. Tes lettres me font tant de plaisir, je les ai toutes dans ma cassette. D'abord que l'on chauffera les fourneaux, je brûlerai les lettres où tu me réponds à l'article.

Remercie, en attendant que je leur écrive, Crommelin et ma tante, Crommelin des 2 louis et ma tante de la lettre. Je vous embrasse mille fois, très chers Parents. Écrivez-moi le jour où M. Hestermann sera arrivé et comme tout cela sera allé. Fais, au nom de Dieu, ce que je t'ai prié à son égard en ma faveur, il m'a fait tant d'amitiés. Oublie tous les torts qu'il a avec toi et je te le répète, au nom de Dieu, que [tu le reçoives] comme un ami de ton fils.

Je te dirai dans une autre lettre une petite affaire que j'ai eue qui n'était pas de grande conséquence. J'ai bien des choses à te dire, je les garde pour le temps où j'aurais bien du temps. Adieu, bonne et excellente Maman. Je vous embrasse tous quarante mille fois, je suis votre fils qui vous aime plus que son âme et ses entrailles.

Wilhelm de Sévery

# LETTRE 46
## DE CATHERINE

Mardi 3 octobre 1780



Tu n'auras pas grand-chose de moi aujourd'hui, mon cher Ami. Nous sommes dans de grands embarras, le prince est ici depuis samedi. Une cuisinière sur laquelle j'avais compté me manque au besoin, ce qui me met dans des peines d'esprit très disproportionnées à leur cause. Toinette et Louison font tout ce qu'elles peuvent.

Ton père est bien portant et ta sœur aussi. Hestermann n'est point venu ici, [ce] dont je suis très aise. Je suis bien fâchée qu'il t'ait redonné tes tristesses. Il ne nous fait que du mal, soit qu'il aime ou qu'il haïsse, il nous est contraire. Nous le recevrons bien pour l'amour de toi quand nous le verrons. J'espère que tu t'es souvenu d'être bien prudent avec lui et que tu ne lui as lâché aucun secret. Je te l'ai recommandé expressément plusieurs fois. C'est un homme si dangereux que si tu lui avais dit ce que tu m'as mandé, il en ferait un usage qui pourrait te causer des chagrins infinis.

Je suis extrêmement inquiète des sujets de vos conversations depuis que je sais que tu as été avec lui. Il hait l'institut, il voudrait t'en voir dehors, il est furieux contre nous, il en a dit beaucoup de mal. Il est devenu menteur avec la Sirvin. Enfin, il ne sera jamais assez loin de nous et l'amitié est partie avec l'estime. Que tout ceci ne te fasse point de peine. Tu ne sais pas ce que nous savons, et nous n'en ferons pas semblant pour l'amour de toi. Enfin, mon cher Ami, je te supplie de bannir toute tristesse. Nous nous portons bien, nous nous reverrons, et tout ira bien s'il plaît au bon Dieu. Reparle-moi de ce Loriol et mande-nous désormais tes leçons et l'emploi de ton temps exactement. M. Fischer de Cerlier nous a dit que tu es aimé à Colmar.

Tu ne dates plus exactement : tu mets Dimanche, et point le quantième, tu mets Vendredi 25 et c'était le 29. De l'exactitude, mon cher Fils. Je suis surprise que M^lle^ Crommelin prenne la voie d'Hestermann pour t'envoyer de l'argent à notre insu. Elle nous croit tes bourreaux. Je te fais présent de ta cassette et tu pourras compter sur tes rentes.

Adieu, je te baise mille fois, nous avons un dîner de 12 personnes, je te quitte.

# LETTRE 47
## DE WILHELM

Colmar, 6 octobre 1780 à 10 heures du matin



Ma chère Maman, j'ai reçu ta chère lettre ce matin qui m'a fait un très grand plaisir. L'article de M. Hestermann m'en a fait entre autres beaucoup parce que tu me promets de le recevoir comme si de rien n'était. Je ne lui ai point dit de secret.

Je suis un peu triste. M. Groos mon ami est parti pour chez lui, il n'est pas sûr qu'il revienne. Je l'espère cependant.

J'ai aussi la mauvaise tête, je l'ai dit à M. Pfeffel, cela vient du changement de saison et des humeurs qui sortent. Cela est cependant extrêmement désagréable. Cela va cependant un peu mieux que d'autres jours. Mais n'en écris rien à M. Pfeffel. J'espère que dans quelques jours cela sera entièrement passé. Je ne peux attendre ce moment. D'abord cela pue et puis cela fait souffrir. Jamais je n'en ai eu la plus petite trace. Ce n'est que depuis que je suis ici.

Du reste, je me porte bien. Je suis chef de chambre du comte de Degenfeld[167], nouveau venu. Le père de ce comte connaît beaucoup M. de Montolieu et m'a chargé de mille compliments pour lui.

L'autre jour, M. Lersé m'a fait appeler, il faisait mon tableau[168] et il me demanda si j'avais un choix d'un état. Je lui répondis que non et nous fîmes mon tableau ensemble et lorsqu'il vint à l'article des supérieurs, il mit : « Il ne leur montre pas assez … » alors il s'arrêta et me demanda ce qu'il fallait mettre et je lui ai dit : « de confiance » en lui promettant d'être plus confiant à l'avenir. J'ai encore bien des choses à te dire mais comme le temps me presse, il faut finir. S'il m'est possible, je t'écrirai cet après-midi pour la poste de demain. Adieu, bonne, excellente Maman. Ton fils te baise de même que le cher papa et la chère sœur, de toute la force de son cœur.

167 Frédéric Christophe, comte de Degenfeld-Schonburg (1764-1807), fils d'August Christoph Von Degenfeld-Schonburg et de Friederike Helene Elisabeth.

168 Deuxième rapport scolaire, daté d'octobre 1780, envoyé aux parents de Wilhelm, P Charrière de Sévery, Cj 1, carnets scolaires.

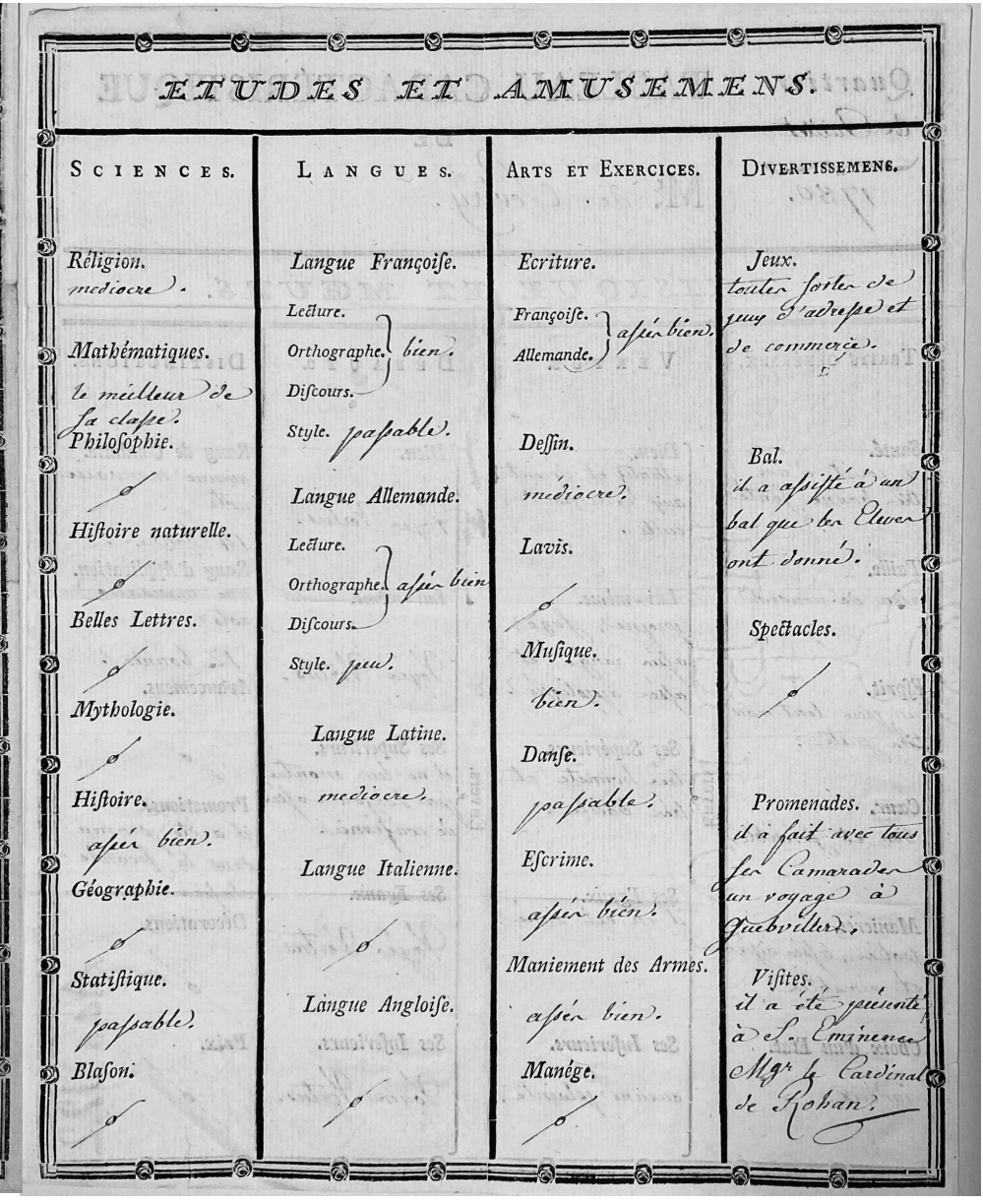
Quartier de Juillet 1780.

# TABLEAU CARACTÉRISTIQUE DE Mr. de Sévery.

## PHISIQUE ET MŒURS.

| Traits généraux. | Vertus. | Défauts. | Distinctions. |
|---|---|---|---|
| Santé. il jouit d'une très bonne santé | Dieu. attentif et décent aux exercices du culte. | Dieu. Voyez Vertus. | Rang de Conduite. aucune mauvaise note 14 bonnes. |
| Taille. rien de nouveau. | Lui-même. propre, sage, assez rangé et assez appliqué. | Lui-même. Voyez Vertus. | Rang d'Application. une mauvaise note 12 bonnes. |
| Esprit. un peu lent, mais très juste. | Envers. Ses Supérieurs. très honnête et très docile. | Envers. Ses Supérieurs. il ne leur montre pas toujours assez de confiance. | Avancemens. ø |
| Cœur. bon et sensible | | | Promotions. il a été promu dans la seconde classe. |
| Manieres. polies, assez aisées et aimables. | Ses Egaux. il en est aimé | Ses Egaux. Voyez Vertus | Décorations. ø |
| Choix d'un Etat. indécis. | Ses Inferieurs. aucune plainte. | Ses Inferieurs. Voyez Vertus. | Prix. ø |

Acc 122



ETUDES ET AMUSEMENS.

SCIENCES.

Réligion.
médiocre.

Mathématiques.
le meilleur de
la classe.

Philosophie.
∅

Histoire naturelle.
∅

Belles Lettres.
∅

Mythologie.
∅

Histoire.
assés bien.

Géographie.
∅

Statistique.
passable.

Blason.
∅

LANGUES.

Langue Françoise.
Lecture. } bien.
Orthographe. }
Discours. }
Style. passable.

Langue Allemande.
Lecture. } assés bien.
Orthographe. }
Discours. }
Style. peu.

Langue Latine.
médiocre.

Langue Italienne.
∅

Langue Angloise.
∅

ARTS ET EXERCICES.

Ecriture.
Françoise. } assés bien.
Allemande. }

Dessin.
médiocre.

Lavis.
∅

Musique.
bien.

Danse.
passable.

Escrime.
assés bien.

Maniement des Armes.
assés bien.

Manège.
∅

DIVERTISSEMENS.

Jeux.
toutes sortes de
jeux d'adresse et
de commerce.

Bal.
il a assisté à un
bal que les Eleves
ont donné.

Spectacles.
∅

Promenades.
il a fait avec tous
ses Camarades
un voyage à
Quebvillers.

Visites.
il a été présenté
à S. Eminence
Mgr le Cardinal
de Rohan.

Tableau caractéristique de Mr De Sévery, quartier de juillet 1780 contenant les appréciations de Pfeffel et Lersé, P Charrière de Sévery, Acc 122.

# LETTRE 48
## DE WILHELM

Dimanche à Colmar ce 8 octobre 1780



Ma très chère et bien-aimée Maman, je t'ai écrit l'autre jour en courant. Aujourd'hui je pourrai t'écrire un peu plus au long. Dis-moi naturellement, est-ce que je t'écris assez ? Il me semble toujours que je ne fais pas assez et cela me fait tant de peine. Dis-moi tout naturellement.

Tu dois être dans de grands embarras et tu auras bien à faire. Tu sais combien tes lettres me font de plaisir, mais je ne voudrais pourtant pas que tu te gênes. Écris-moi quand tu en auras le temps. Donne-moi des nouvelles de ta santé et de celle de mon cher papa et de ma chère sœur.

Quel plaisir nous aurons de nous revoir et de nous embrasser. Cependant, à présent, je me trouve bien et je ne cesse de me reprocher d'avoir fait l'enfant au commencement que j'ai été ici, au lieu d'employer mon temps à bien faire. Je sens que je t'ai bien fait de la peine, mais tout cela sera récompensé.

M. Pfeffel m'a promis que si je continuais à me bien conduire, il m'avancerait bientôt. L'autre jour, je ne lui avais pas dit la vérité naturellement (sans mentir cependant) crainte d'être puni ; cela me tenait sur le cœur et j'allai le lui avouer naturellement en disant comme cela : « Mon cher Monsieur, j'ai commis une faute. Je reviens vous en demander pardon et tâcher de la réparer. » Il me pardonna en me faisant promettre de ne jamais retomber dans cette faute. Il m'embrassa et me dit qu'il m'en aimait davantage. C'est ainsi que cela se passa et je m'en allai tout content. Il est si bon.

Je suis devenu chef de chambre. M. de Pachelbel part demain à mon grandissime regret. Il paraît qu'il m'aime. Il m'a promis de m'écrire. Je ne saurais assez dire du bien de lui.

Lundi 9 octobre

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles ce matin. J'espère que vous vous portez bien tous. M. Pfeffel part demain pour un petit voyage ; s'il avait eu ta permission, il m'aurait pris avec lui, c'est-à-dire s'il avait ta permission pour me laisser faire quelquefois des voyages particuliers. Ne lui écris rien ni ne fais pas semblant de ce que je t'ai écrit cela, je parlerai à M. Pfeffel pour le prier de te demander cette permission. N'est-ce pas, tu me l'accorderas ? Je t'en prie.

Je n'ai pas fini mon article sur ce que je suis devenu chef de chambre. J'ai un assez joli garçon qui paraît avoir été gâté. N'oublie pas de faire les compliments de son père à M. de Montolieu. Il m'en a chargé expressément. J'allai dîner à la Montagne Noire chez eux, dans la même chambre qu'avait le cher papa.

J'ai reçu une lettre de M. Groos, je lui répondrai cet après-midi par M. Pfeffel qui part demain pour aller le rechercher. C'est un ami dont je puis être sûr (M. Groos), il m'aime véritablement, ce n'est pas comme les Loriol. Je n'ai rien eu depuis avec eux, ils se tiennent tranquilles, je prie Dieu que cela continue et je puisse vivre en tranquillité.

Nous avons toujours nos vacances. D'abord que nous aurons recommencé les leçons, je te marquerai la division de mes heures.

Ma tête va tout doucement ; tu ne pourrais t'imaginer le désagrément qu'il y a d'avoir cela, je donnerais tout au monde que cela fut guéri, j'espère bientôt. J'attends la première bonne occasion pour t'envoyer un cordon de montre qui est joli. Je te remercie mille fois de la cassette. Adieu, bien-aimée Maman, je vous embrasse tous trois, mes chers Anges et je suis votre tendre Wilhelm.

# LETTRE 49
## DE CATHERINE

Lundi 9 octobre 1780



J'ai reçu aujourd'hui trois lettres de toi, mon cher Fils. Elles coûtent actuellement 5 baches de port, je ne sais pourquoi. Il faudrait reprendre l'ancienne méthode de les envoyer sous couvert à Bâle où elles en coûtent 2 et arrivent droit comme un fil. Nous sommes dans la joie que tu aies changé de classe. J'espère que tu vas te montrer tel que ton père et moi croyons que tu es. Tu me mandes dans tes petites lettres des choses qui m'ont fait grand plaisir, mais au lieu de trois lettres à la fois, de quelques lignes, écris-moi une grande lettre à tête reposée tous les dix jours, nous n'en demandons pas davantage.

Je suis bien fâchée de cette mauvaise tête. J'espère que tu seras bientôt rétabli. Quand cela sera, dis-le-moi vite. J'en parlerai à M. Tissot et, pour ton goître, ne t'inquiète pas : dès que tu seras avec nous, il passera sans remède. Nous te mènerions plutôt à Paris[169] si Sévery ne suffit pas.

Ton tableau nous a paru médiocre, sans beaucoup d'articles. Je pense qu'en changeant de classe, tu te développeras et que nous ne verrons plus médiocre, assez bien, mais très bien. Je crois que si tu donnais toute l'attention dont tu es susceptible, ton esprit ne serait pas lent. Au reste, le mot très juste nous a causé beaucoup de plaisir, et il y a des articles qui nous ont satisfaits. Nous espérons que cela ira toujours mieux. Plus de Loriol, je t'en prie. Il nous revient de tous côtés que ta liaison avec eux t'a fait tort. Mais cela t'a donné de l'expérience ; n'accorde ta confiance qu'à bonne enseigne et ne dis jamais rien dont tu puisses te repentir par la suite. Témoignes-en à MM. Pfeffel et Lersé, ils le méritent par leurs bontés pour toi. On nous a dit que tu étais aimé, à l'institut, de tes supérieurs et de tes camarades. Nous avons vu le jeune Kirchberger dernièrement, qui est chargé de mille amitiés pour toi.

M. Hestermann arriva ici mercredi au soir, sa vue m'émut. Je le reçus le mieux que je pus. Il était ému aussi. Le prince dînait à la Chablière et

169 L'eau de la Seine, collectée en amont de Paris, passait pour avoir des vertus curatives, voir [s. a.], *Les Vertus médicinales de l'eau commune*, Paris : G. Cavelier, 1730, p. 307.

soupait au Désert[170], moyennant quoi il passa la soirée avec nous, et Manon et Pauline. Il partit le lendemain pour Genève dont il est revenu samedi. Il part demain pour Neuchâtel. Je lui ai fait part de tes nouvelles ce matin. Il y a été très sensible. J'ai donné une bourse à Angletine pour lui donner comme un petit présent d'amitié. Je ne crois pas qu'il ait été voir la Sirvin, je n'en sais rien. Il voulait aller à l'auberge mais je ne voulus pas. Il appelle Angletine Mademoiselle par décence ; elle a eu une vive joie de le voir.

Nous eûmes samedi un souper de 20 personnes. Hier on fut au Faux-Blanc[171]. Le prince prit un bouillon le soir ici, aujourd'hui il est à Ouchy chez le général d'Aubonne qui lui donne un dîner d'hommes à l'auberge. Il a soupé deux fois chez M. Crousaz Corsier. Le reste du temps ici ; ce soir, il va demander à souper à Lady Derby à Bellevue, demain il dîne et soupe à la maison, et mercredi il va à Vufflens chez M. de Senarclens. De là à Rolle et à Genève pour vingt jours, puis il revient ici. Il est logé chez M^lle^ de Bottens[172]. Il paraît très content et on le trouve fort aimable. Il caresse tout le monde sans qu'il en coûte rien à sa dignité. Il a le ton d'un chacun. M^me^ de Nassau n'a pas voulu le voir et a refusé deux soupers ici. J'aurais cru qu'elle aurait cherché à présenter son fils au cousin germain d'un prince d'Orange qui, selon les apparences, ira très loin en dignité et en crédit, mais comme mon père te le mande, c'est une femme de génie qui sait ce qu'elle fait[173]. Et sur le tout, je crois que c'est pure timidité et défaut d'usage du monde et de vues nettes.

J'ai été obligée d'aller ce matin à Mex par une pluie horrible, mener M. Burnand qui, avec une procure de ton père, va finir toutes nos affaires qui sont en grand nombre. Il n'avait que ce moment à nous donner. Il a fallu accepter ce surcroit. J'ai cru que la tête me tournerait samedi, de tous les embarras qui arrivaient de tous les côtés. M. Plantamour le loge et le

170 En 1764, Louis Arnold Juste Constant, père de Benjamin, achète ce lieu-dit qui avait été une léproserie avant de devenir un domaine agricole. Il y fit construire une maison de maître entre 1771 et 1782.

171 Domaine du Faux-Blanc, près de Pully, appartenant à la famille d'Aubonne.

172 Les deux filles d'Antoine Noé Polier de Bottens et d'Antoinette de Lagier de Pluvianes, décédée en 1769, étaient Jeanne Isabelle Pauline (1751-1832), future Isabelle de Montolieu, et Jeanne Françoise (1759-1839). Les deux sœurs font une carrière littéraire. Jeanne Françoise, qui demeure célibataire, publie cinq romans sur une période de vingt-cinq ans. L'un d'eux a fait l'objet d'une édition récente, *Mémoires d'une famille émigrée*, édité par Catriona Seth et publié aux Éditions Slatkine en 2015.

173 Catherine fait référence à une lettre de son père, Benjamin de Chandieu, adressée à Wilhelm – et probablement glissée dans la présente missive – dans laquelle il regrette que M^me^ de Nassau n'ait pas autorisé le jeune Louis à le rejoindre ajoutant : « C'est une femme de génie, qui a grande attention à ne faire voir que la bonne compagnie à son fils », P Charrière de Sévery, B 117/699.

couche. Il n'y a dans la maison que Thelin et Jeaneton. J'ai été lui donner des papiers pour conclure avec les fermiers. On fait toutes nos petites vendanges et tout cela va comme il plaît au ciel et à nos domestiques.

Heureux de se bien porter, car nous nous portons fort bien tous trois. Il faut songer à envoyer de l'argent à Colmar incessamment. Nous attendons un détail exact de tes leçons et de l'emploi de ton temps. Arlaud[174] et Stade[175] te font mille amitiés. Le premier a fait un profil charmant d'une marchande de mode. Je vais tâcher d'en avoir [un] de lui, de ta sœur, dans le même goût. On trouve qu'elle devient assez jolie. Je me réjouis que nous soyons un peu tranquilles pour qu'elle prenne ses leçons et puisse lire. Je n'ai ni le temps ni la tête actuellement de la faire lire. Avant qu'on ait pensé au dîner, aux invitations, et payer de sa personne partout, la journée est finie et on est rendu de fatigue, au moins moi. Aujourd'hui, j'ai été à la joie de mon cœur, à faire mes affaires, payer mes comptes, arranger mille petites choses, et puis t'écrire quand tout a été fait.

Nous avons des torrents de pluies, cela n'est pas agréable pour mener le prince partout. M^me^ de Berlpesch m'a envoyé un souvenir charmant. J'en avais déjà un de la princesse, en voilà deux. Elle a envoyé une jolie tasse à M^lle^ de Cerjat et à M. de Cerjat des petites bagatelles de chasse et des anneaux de porcelaine pour une bourse. Ils lui avaient envoyé des éventails et des rubans. Il fait un vent très considérable. Je suppose qu'ils ne seront pas allés sur le lac comme c'était le projet.

174 Louis Ami Arlaud (1751-1829), portraitiste et miniaturiste.

175 Maître de musique qui donne des cours à Angletine. L'apprentissage de la musique semble avoir revêtu une grande importance dans la famille de Sévery comme l'indique le fait que les parents engagèrent, durant les années 1790, Genovieffa Ravissa, compositrice reconnue qui avait enseigné plusieurs années à Paris. Voir Schweitzer et Schröder, 2005.

Mardi 10

Ton père me charge de te dire de nous rendre compte à l'avenir de ce que tu fais. Tu ne nous as pas dit un mot ni du bal, ni de ton voyage, ni du cardinal de Rohan que tu as vu. Rends-nous compte de tout cela. Occupe-toi moins de toi-même et de tes sentiments, n'appuie pas sur tes tristesses. J'ai parlé hier à M. Tissot de ta tête, il dit que cela guérira. Si tu as des poux par hasard, mets-y beaucoup de poudre de capucine le soir en te couchant comme je te faisais ici. Quant au goître, en quinze jours, M. Tissot qui en avait un peu, en a été délivré par les eaux de la Seine. Ainsi nous te défendons de faire aucun remède extérieur ni intérieur.

Pourquoi n'y a-t-il rien dans ton tableau au mot géographie ? Tu la savais ici. Mande-nous incessamment les leçons que tu prends et quelle idée tu as sur le choix d'un état. Ton père t'écrira, et à M. Pfeffel, quand nous serons dehors du bagarre[176] où nous sommes à présent.

Hestermann est parti ce matin. Il prit congé hier au soir et en nous séparant, je lui donnai un crayon d'or avec une plume pouvant valoir 40 batz ou 3 louis pour bien finir. En sorte que voilà qui est fait et un clou rivé. S'il a dit du mal de nous à Hanau, je renvoie cela à son cœur.

Adieu, mon cher Ami, souviens-toi de tout ce que je te mande et pense à te distinguer dans la classe où tu es. Ton père va envoyer une remise de 600 francs de France à M. Pfeffel par la voie qu'il a indiquée. J'en marquerai 550 francs. On en envoie 600 pour le compte rond.

176 Dans le Dictionnaire de la langue française d'Émile Littré de 1872-1877, le mot « bagarre » utilisé au masculin est qualifié de faute ou de provincialisme.

# LETTRE 50
## DE WILHELM

Samedi à Colmar, ce 14 octobre 1780



J'ai bien reçu ta chère lettre hier qui m'a bien fait du plaisir. J'ai divisé toutes mes lettres. J'ai mis celles du mois de mai ensemble et celles de juin, juillet, août et des autres mois et elles sont bien en ordre. Ma cassette m'est bien utile. J'ai toutes mes petites affaires bien rangées et je me trouve à cette heure très bien.

La manière dont tu as fini avec M. Hestermann m'a fait un plaisir inouï, je te remercie mille et mille fois. N'est-ce pas, tu me permets bien de lui écrire et de lui témoigner de l'amitié ? Je ne saurais m'empêcher de l'aimer, il ne me dit pas un mot de M^lle^ Sirvin lorsqu'il passa ici et je ne lui en parlai pas non plus. Je ne lui ai point parlé de l'affaire que je t'ai écrite, que tu sais bien. Il est aimé à l'école. Tous les élèves auraient voulu qu'il vint pour gouverneur et M. Pfeffel lui fit aussi beaucoup d'amitiés.

Avant que je n'oublie, il faut que je te dise que ma tête va très bien et qu'elle est presque tout à fait guérie. Cela me fait un plaisir bien grand. Cela m'a incommodé on ne peut plus. Peux-tu t'imaginer d'avoir toute la tête couverte, combien cela doit puer et faire souffrir ? Enfin, grâce au ciel, j'en suis débarrassé à peu près.

Je suis dans l'attente : M. Pfeffel arrive ce soir avec M. Groos. Je ne sais point si le dernier passera l'hiver ici ou s'il partira tout de suite de sorte que j'attends et que je suis dans la crainte. Ce serait une grandissime perte pour moi et que je ne pourrai pas remplacer. Il n'y a pas un jeune homme dans l'école qui put être comme lui à mon égard et qui put autant m'aimer. J'ai bien peur, bien peur qu'il ne parte. M. de Pachelbel partit mercredi, il m'a fait bien des amitiés et m'a promis de m'écrire bientôt[177]. J'ai bien des correspondances à présent sur les bras, il faudra que je tâche de suffire à tout cela. Je dois une lettre à Crommelin et il faut que je lui écrive incessamment, si je puis pour lundi. Tu as furieusement d'affaires à présent sur les bras.

177 La correspondance entre Wilhelm et Henri Christian de Pachelbel ne dure pas. Seules deux lettres, datées du 25 et du 30 octobre 1780, sont conservées dans les archives de la famille de Sévery, Lettres de Pachelbel à Wilhelm, P Charrière de Sévery, B 117/3233-3234.

Dimanche 15 octobre 1780

Ma bonne Maman, M. Pfeffel est arrivé hier soir, c'est ce qui a fait que je ne t'ai pas autant écrit, encore que je l'aurais voulu. M. Groos est aussi venu, il part dans quinze jours. Cela est une perte affreuse pour moi et j'en suis bien triste. Perdre tous mes amis, M. de Pachelbel, M. Groos à la fois, jamais je n'en retrouverai de pareils à l'école, il en est tout (M. Groos) autant fâché que moi et il aurait bien voulu rester. Il m'aimait sincèrement. Il a un livre où il m'a prié de lui écrire quelque chose (et qui est fait exprès pour cela). Tous ses amis lui écrivent quelque chose dedans[178]. Pourrais-tu pas me dire quelques vers sur l'amitié ou quelque chose pour ce sujet? Tu me ferais tant de plaisir et puis me dire ce que je pourrais lui donner pour souvenir, quelque chose de joli et qui convienne.

Je m'amuse à présent autant que je m'ennuyais au commencement et, si M. Groos et M. de Pachelbel ne s'en allaient pas, je me trouverais parfaitement. Au reste ces deux amis m'écriront et M. Groos ne demeurera qu'à huit lieues, c'est ce qui me console. On peut dire qu'il a tout fait pour me faire plaisir pendant le peu de temps que j'ai été avec lui et je ne saurai que t'en dire du bien.

Quant aux Loriol, ils sont tous de grandissimes polissons, et se conduisent, on peut le dire, horriblement. Comme il est défendu sous de très fortes peines d'écrire les punitions que les autres ont, je n'ose te dire celles qu'ils ont eues. Tout ce qu'il m'est permis de te dire, c'est qu'ils sont véritablement deux grands mauvais sujets.

Tu me dis de te marquer la division de mes leçons, je ne la sais pas encore. M. Pfeffel n'a pas encore donné le tableau parce que nous avons encore une semaine de vacances. Dès que je le saurai, je te l'écrirai tout de suite.

178 Wilhelm fait ici référence au *liber amicorum*, littéralement « livre des amis », qui était populaire en Allemagne à l'époque. Cet objet, réservé dans un premier temps au cercle masculin, apparaît dans les universités protestantes allemandes au XVI^e^ siècle. Au moment du départ, l'étudiant recueille auprès de ses professeurs et amis une dédicace ou un témoignage d'amitié. À la fin de son séjour à Colmar, Wilhelm souscrit lui aussi à cette pratique. Son *liber amicorum* est conservé sous la cote P Charrière de Sévery, Ck 2, Carnet de souvenirs des élèves et professeurs de l'académie.

Il me semble que je t'ai écrit que j'avais vu le cardinal de Rohan[179]. Il est parfaitement bien fait, nous l'allâmes voir chez M. le premier Président et il dit à M. Pfeffel qu'il n'avait pas voulu passer par Colmar sans voir l'école et il s'informa de bien des choses au sujet de l'école. Il avait deux [aides][180] habillés de noir, qui étaient deux géants et parfaitement bien, que j'examinai bien. Je les trouvai presque plus beaux que le cardinal. Il était tout habillé de rouge jusqu'aux bas et une frisure d'abbé. Il a un grand front et peu de cheveux, un pied et une jambe faite au tour.

Ma bonne Maman, je n'ai point reçu de tes nouvelles ce matin. J'espère que vous vous portez tous bien. Il fait un peu de mauvais temps, le ciel est tout couvert de nuages. Je pense toujours à vous, mes très chers Cœurs, je vous écrirai encore pour vendredi sûrement si on ne fait pas un voyage jusqu'à vendredi. Mais je ne crois pas à cause du temps qui paraît ne pas changer de quelque temps.

N'oublie pas de me dire incessamment ce que [je] pourrais écrire de joli et donner à M. Groos parce qu'il part dans quinze jours et je sais qu'il me destine quelque chose.

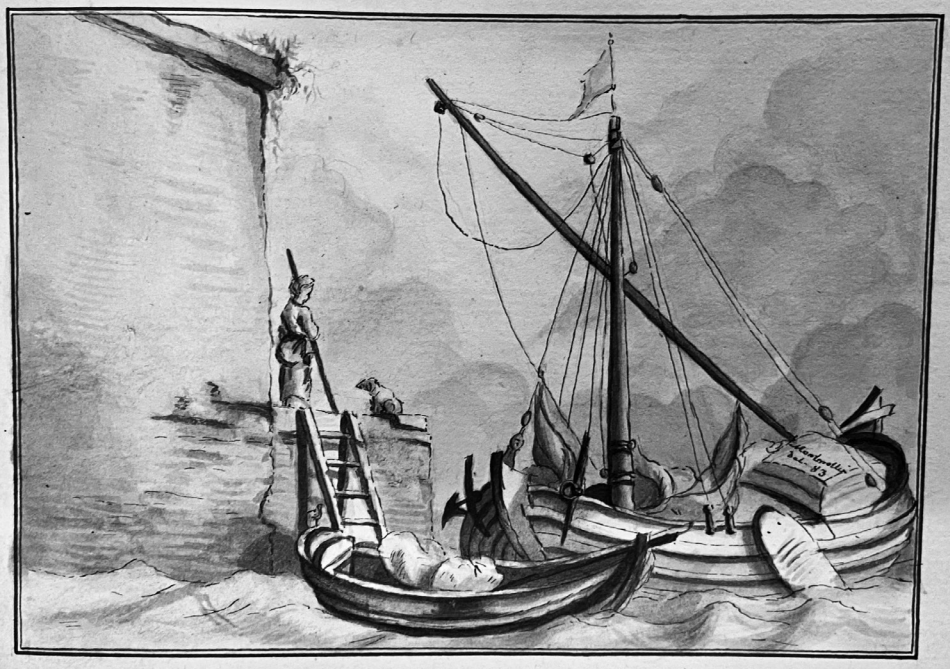
Je te mets deux ou trois miettes de bonbons dans ma lettre, n'en pouvant mettre plus. Mes compliments à tous les domestiques. J'ai vu ici hier un M. Pacili[181], russe, qui a été chez Crommelin à Plainpalais et qui y a vu mon portrait. Cela m'a fait plaisir. Adieu, très chers Parents, je vous embrasse bien tendrement et je vous aime toujours plus.

Votre Wilhelm

179 Le cardinal de Rohan (1734-1803) est l'évêque de Strasbourg en 1780. Celui-ci se voit impliqué quelques années plus tard dans l'affaire du collier de Marie-Antoinette. Il se porte caution pour cet achat, pour le compte de Jeanne de Valois-Saint-Rémy, principale protagoniste de l'affaire, espérant rentrer dans les bonnes grâces de la reine. Lorsque l'affaire est découverte, il est embastillé. Acquitté lors du procès, il est exilé en dehors de Paris.

180 Lecture incertaine.

181 Orthographe incertaine. L'identification n'a pas été possible.



Le cours de notre vie est semblable à celui d'un
Vaisseau qui Vogue au gré des Vents sur les
flots de la Mer. Il est bien rare que dans une
longue traversée il ne soit accueilli de quelques
Orages Puisse votre carrière mon cher Revery
être l'Image de la course d'un Vaisseau qui
navigant toûjours sous un Ciel pur et serein,
Sillone legerement la surface toûjours unie
des eaux!

Colmar ce 24 Mars 1783. Montmollin

Fr. George
tiré au 10 août 1792 ?

Pages du *Liber Amicorum* de Wilhelm, P Charrière de Sévery, Ck 2.

# LETTRE 51
## DE CATHERINE

Dimanche 22 pour mardi 24 octobre 1780



J'ai reçu, mon très cher Enfant, ta bonne lettre avec des bonbons dedans. Au bal l'autre jour chez M. Rolaz, j'allai dans un petit coin la lire avec tout le plaisir qu'elles me font toujours. Je suis extrêmement touchée, mon cher Cœur, que tu te sépares de tes amis. Je sens ta peine et je la partage. J'aurais bien voulu t'envoyer quelque chose pour écrire dans le livre de M. Groos, mais je n'ai pas ici un seul livre de poésie et je n'ai rien pu me rappeler. Enfin, cette nuit que je ne dormais pas et que je pensais à toi, j'ai fait ces quatre mauvais vers que ton père a écrit sur une carte que je t'envoie[182]. Si cela peut te satisfaire, je serai bien contente et quant au présent que tu voudrais lui faire, cherche dans Colmar quelque souvenir, petit portefeuille, enfin ce que tu jugeras qui pourra lui plaire. Et je te passe cette dépense, c'est-à-dire nous la prenons à nous, elle ne roulera pas sur toi. Si j'avais pu t'envoyer quelque chose, je l'aurais fait. Mais je suis trop loin des endroits où on vend quelque chose et le temps presse trop. Nous sommes encore à Rolle, d'où nous partons demain pour retourner à Lausanne qui est ennuyeuse à la mort. Et nous revenons le 31 à Coppet chez Milord Villiers[183]. Alors, je reviendrai ici, et je verrai encore la bonne tante, ce qui me comble de joie. Je ne sais pas les mesures du prince pour son départ ici. Je suis si pressée que je n'ai que le temps de t'embrasser mille fois. On n'a pas un instant tranquille. Quand je serai un peu au repos, nous nous occuperons de t'écrire plus long, et à M. Pfeffel. Il a reçu 600 batz de France pour ta pension dernièrement. Adieu mille fois, mon cher Cœur.

182 Cette carte n'a pas été retrouvée.

183 Lord George Mason Villiers (1751-1800), futur comte Grandison qui, à partir de 1779, réside durant plusieurs étés au château de Coppet.

# LETTRE 52
## DE WILHELM

Colmar ce [30] octobre 1780



Ma très chère Maman, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. J'ai reçu ta chère lettre et les vers de M. Groos étaient on ne peut pas mieux, mais malheureusement il était déjà parti. Cela m'a fait beaucoup de peine car c'est ce qu'il me fallait justement. Il est parti jeudi et j'ai reçu ta lettre vendredi. J'ai été l'accompagner jusqu'à Vieux Brisach[184] avec M. Wile, un des instituteurs de l'école[185]. Je passai le Rhin et je me serais beaucoup amusé s'il n'avait pas tant plu. Je quittai M. Groos à Brisach. Je ne saurais te dire combien cela me fait de peine car je fais là une perte irréparable, mais ce qui me fit plaisir, c'est que je puis être persuadé qu'il m'aimera toujours. Il ne demeure qu'à 8 lieues d'ici et je le reverrai à Noël parce qu'il viendra ici. Je lui ai fait présent d'un portefeuille que M. Lersé m'a procuré qui lui fit bien du plaisir. Il m'a dit qu'il le garderait toujours. Le prix de ce portefeuille est de 7 livres de France. Il m'a donné un couteau qui a deux lames, une de chaque côté du manche, l'une d'argent et l'autre d'acier. Je suis tout étonné de ne le plus voir. J'étais accoutumé d'être toujours avec lui et de lui dire tout ce qui m'arrivait pour qu'il me donna des conseils.

À présent, je suis tout seul, c'est-à-dire que je n'ai point d'amis intimes à l'école, et j'en ai pourtant [besoin]. Mon cœur ne peut pas s'en passer. Il [y] a bien le secrétaire de M. Pfeffel qui m'aime beaucoup et je crois que nous deviendrons grands amis, mais mon choix ne se fera qu'après quelques épreuves ; après les trahisons que j'ai éprouvées, je ne pourrai faire autrement et je ne me confierai et je ne me choisirai jamais un ami intime que quand je serai sûr de celui que je prends.

184 Bourgade située à une vingtaine de kilomètres de Colmar.
185 Dans une lettre à Salomon, Théophile Conrad Pfeffel décrit ce dernier comme étant « un mathématicien versé dans les machines et les instruments de physique expérimentale », Lettre de Pfeffel à Salomon, P Charrière de Sévery, B 104/1999.

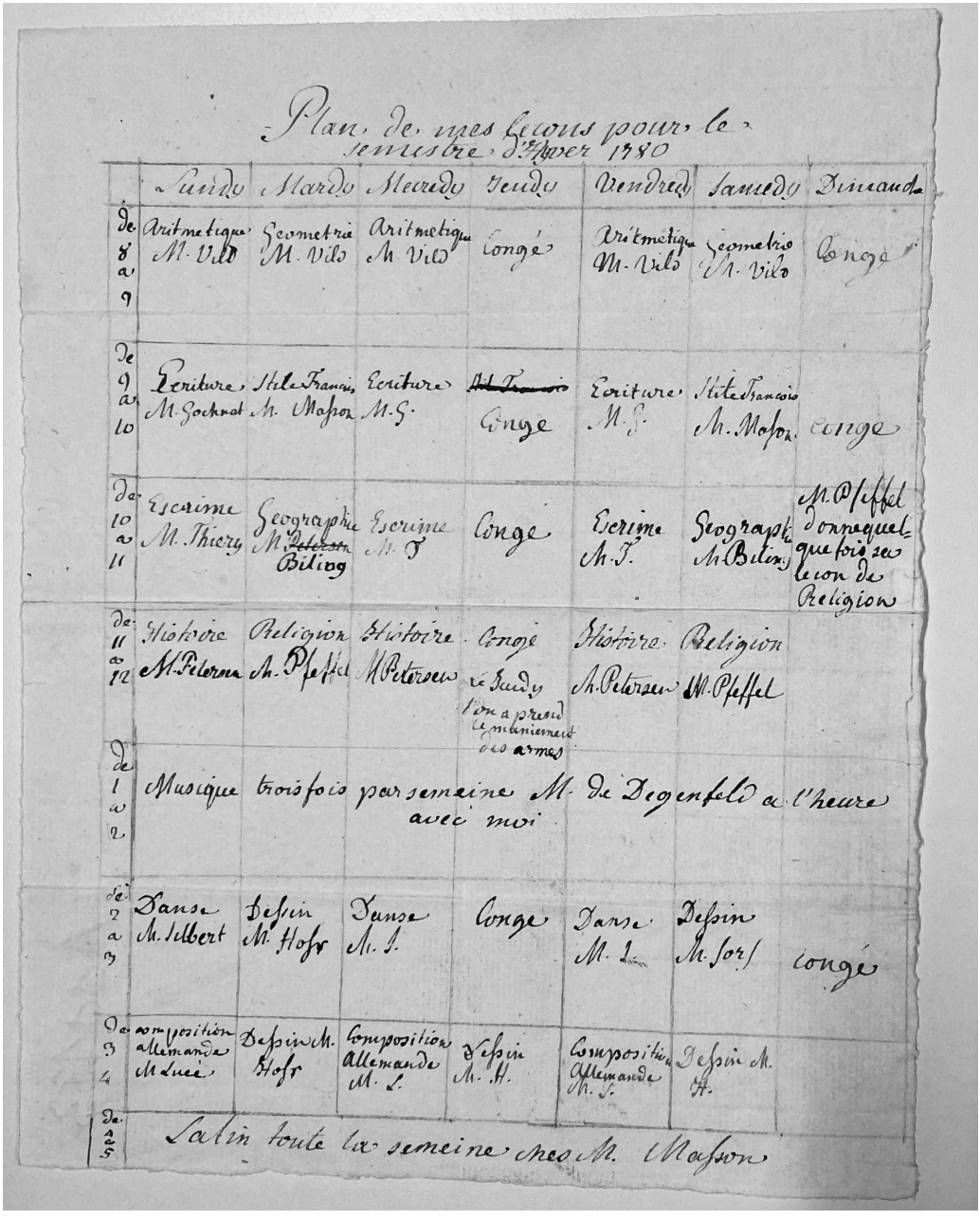
J'ai reçu hier une charmante lettre de M. de Pachelbel qui m'a fait un sensible plaisir[186]. Je te l'envoie avec le plan de mes leçons[187]. Tu me renverras s'il te plaît la lettre. Je lui répondrai mercredi qui est un jour de fête[188] et j'écrirai aussi à Crommelin et à Babelle, à qui je dois bien une lettre. Si tu leur récris avant qu'elles puissent recevoir ma lettre, dis-leur que je leur écris. Mon long silence pourrait leur faire de la peine, ce qui m'en ferait encore plus. Je ne saurais assez chérir ces bien-aimées amies qui ont tout fait pour moi. Fais-leur autant d'amitié que tu pourras de ma part, pour qu'elles ne s'imaginent pas au moins que je les oublie un seul moment. Elles me feraient trop d'injustice. Fais-moi donc le plaisir de leur écrire et de leur dire tout cela, et je ne manquerai pas de leur écrire si je puis pour la poste de mercredi. Cela me tient sur le cœur de ce que j'ai tardé si longuement à leur écrire. J'ai tant de lettres à présent à écrire.

J'ai vu M. de Loys il y a quelques jours ici, qui a passé avec son régiment. Il m'a bien grondé de ce que je n'ai pas écrit à ma tante Pauline et il m'a fait promettre de lui écrire incessamment. Dis-moi s'il te plaît en gros ce que je pourrais lui écrire, car je ne saurais pas trop que lui dire. Et M. de Loys m'a fait beaucoup d'amitiés, il m'a bien demandé si je me trouvais bien à présent et je lui ai répondu que oui. Il m'a dit que tu avais bien été en peine à mon sujet mais qu'à présent il était bien aise que je me trouvasse bien pour qu'il pût te l'écrire.

Je n'ai point encore reçu des nouvelles de M. Hestermann. J'en suis étonné ; dis-moi si tu en as. J'ai été triste ce matin, je ne sais pourquoi, mais j'avais un sentiment si désagréable comme jamais je n'en ai eu. J'ai été à l'église où j'ai prié Dieu et cela m'a un peu calmé, car j'avais un sentiment que je ne pourrais t'exprimer et que je n'ai jamais éprouvé qui me rendait mélancolique. Je ne t'écrirai pas au long aujourd'hui parce que lorsque je suis triste je ne puis pas bien écrire. Il me semble que je communique ma tristesse.

J'ai un joli camarade de chambre. Nous sommes très bien ensemble. C'est l'innocence même. On dit que la Comédie arrivera ici bientôt (l'allemande), je m'en réjouis bien.

186 Cette brève lettre est conservée aux ACV, P Charrière de Sévery, B117/3233. Pachelbel l'assure de son amitié et lui demande de veiller à ce que son violon lui soit renvoyé de Colmar.
187 Ceux-ci sont conservés sous la cote P Charrière de Sévery Acc 119-209.
188 Jour de la Toussaint.



Plan de mes leçons pour le semestre d'Hyver 1780

| | Lundy | Mardy | Mecredy | Jeudy | Vendredy | Samedy | Dimanche |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| de 8 a 9 | Aritmetique M. Vild | Geometrie M. Vild | Aritmetique M. Vild | Congé | Aritmetique M. Vild | Geometrie M. Vild | Congé |
| de 9 a 10 | Ecriture M. Gockrat | Stile Francois M. Mafon | Ecriture M. S. | ~~Stile Francois~~ Congé | Ecriture M. S. | Stile Francois M. Mafon | Congé |
| de 10 a 11 | Escrime M. Thiery | Geographie M. Peterson Biling | Escrime M. S | Congé | Escrime M. S. | Geograph M. Biling | M. Pfeffel donnera quelquefois ses leçon de Religion |
| de 11 a 12 | Histoire M. Peterss | Religion M. Pfeffel | Histoire M. Peterss | Congé le Jeudy l'on a pris l'habillement des armes | Histoire M. Peterss | Religion M. Pfeffel | |
| de 1 a 2 | Musique trois fois par semaine avec moi M. de Degenfeld a l'heure | | | | | | |
| de 2 a 3 | Danse M. Silbert | Dessin M. Hofr | Danse M. S. | Congé | Danse M. S. | Dessin M. Sorl | congé |
| de 3 a 4 | Composition Allemande M. Lucé | Dessin M. Hofr | Composition Allemande M. S. | Dessin M. H. | Composition Allemande M. S. | Dessin M. H. | |
| de 4 a 5 | Salin toute la semeine chez M. Mafon | | | | | | |

Plan de mes leçons pour le semestre d'Hyver 1780, P Charrière de Sévery, Acc 133. Les programmes sont établis pour deux quartiers, soit six mois. Wilhelm s'applique à les recopier et les fait parvenir à ses parents au début de chaque semestre.

Je me représente comme si j'étais dans le monde, je suis maître de mes actions, je puis me conduire bien ou mal et je n'ai pas toujours quelqu'un qui puisse m'avertir lorsque je fais mal car M. Pfeffel et M. Lersé ne peuvent pas vous avertir toujours [des dangers,] de sorte qu'il faut que je veille moi-même sur mes actions. J'y suis [appliqué autant qu'il] est possible et lorsque je m'aperçois que j'ai pris quelques [mauvaises habitudes] je fais tout ce que je puis pour m'en désaccoutumer. J'ai la vilaine coutume de jurer sans y penser et à présent je suis sur mes gardes et je te promets que je m'en corrigerai car j'y suis si attentif que je ne dis pas un mot sans penser premièrement à ce que je veux dire.

Remercie millions de fois ma très chère et bien-aimée sœur, de sa chère lettre qui m'a fait un sensible plaisir. Je lui répondrai incessamment. En attendant, embrasse-la mille fois de ma part. Mon Dieu, quand est-ce que je vous [reverrai], mes chers Anges, quand est-ce que je revivrai avec vous ? Le temps viendra, oui il viendra.

Je suis à présent dans la seconde classe. Tu verras quelles leçons j'ai. N'oublie pas de me renvoyer la lettre de M. de Pachelbel. Adieu, bonne et excellente Maman, je t'aime comme moi-même. Je vous embrasse, très chers Amis, tendrement et suis votre Wilhelm.

## LETTRE 53
### DE CATHERINE

Lausanne, mardi 31 octobre 1780



Voilà trois courriers sans recevoir de tes lettres, mon cher Cœur. C'est un peu long. J'espère que tu n'es pas malade s'il plaît au bon Dieu. Écris-moi, je t'en prie. Nul tourbillon ne me détourne de penser à toi et de songer à ta santé et à ce que tu fais. Nous menons toujours la même vie qui est assez fatigante. Et puis nous tomberons dans un repos et une solitude absolue.

Voilà un mois que le prince est ici. Il en a passé quinze jours à la Côte et il est reparti pour Coppet ce matin avec ton père et Milord Villiers qui vint souper hier ici. Je vais les y joindre demain. Il y aura bal jeudi et samedi. Le prince va à Genève où il restera quelques jours et puis partira pour Neu-

châtel. Tout ce mouvement nous prendra encore, je pense, le mois de novembre, c'est-à-dire jusqu'au 25 je crois. Après quoi, nous remettrons notre maison en ordre et irons à Mex et à Sévery faire nos affaires. Pourvu que nous ayons pour cela un peu de soleil et de beau temps, je serai contente. Il n'y a rien de mélangé ici, tout ou rien, point de plaisir ou trop à la fois.

Au milieu de tout ce train et de la dépense que tu comprends que nous faisons, nous avons payé et arrangé bien des dettes et des affaires. Et il m'en reste encore bien à acquitter d'ici au jour de l'an. Mais aussi alors nous serons bien nettoyés.

Ton père t'écrira dès qu'il sera libre au sujet de la vocation pour laquelle tu te sentirais du penchant[189]. Si c'était le service, il a une idée là-dessus qui pourrait peut-être être agréable pour toi et pour nous. Il pense que c'est une nécessité à un jeune homme de connaître le service, sans prétendre que tu cherches à y faire fortune ni à y passer ta vie. La vocation des affaires demande une application et des connaissances et des études longues et difficiles, et où peut-être aurais-tu de la peine à parvenir pour atteindre à tout ce qu'il faut savoir. Ce n'est pas néanmoins pour te dispenser de t'appliquer, car un jeune homme comme il faut doit réunir un grand nombre de connaissances et un officier ignorant est un plat être, au régiment et chez lui. Nous raisonnerons de cela à loisir, en attendant tu comprends, mon cher Ami, nos idées. Réponds, en attendant la lettre de ton père, sur ce que je viens de te dire, et dis-moi tes idées, mon cher Cœur. Que je me réjouis d'avoir de tes nouvelles! Et de savoir si les quatre mauvais vers pour ton ami t'ont fait plaisir. Tu n'as pas d'idée de ma joie d'être seule avec ta sœur aujourd'hui; d'avoir fait arranger les chambres et la maison; d'avoir mis mes comptes en ordre, de ne point voir de mangeailles. Elles me sortent par les yeux et je jeûnerai tout le jour. Tu trouveras quand tu viendras une jolie glace dans notre chambre sur le devant, avec des bras, le tout est fort simple, mais la glace est belle et coûte 15 louis ½ en tout, pour tout le placard de la cheminée. J'ai mis la vieille glace et les vieux bras dans ma chambre sur la cheminée. Nos petits arrangements nous feront plaisir à te les montrer. Ta sœur préfère de rester avec Louison ici, à venir à Rolle chez ma tante, ce qui

189 C'est dans sa lettre du 29 décembre 1780 que Salomon aborde cette question. Il lui demande d'y réfléchir déclarant que trois personnes sont susceptibles de l'aider: le prince Frédéric II de Hesse-Cassel qui lui offrirait une place de grand Écuyer ou de gouverneur pour son fils, le prince Charles de Hesse-Cassel, ainsi que le prince Frédéric de Danemark (demi-frère de l'épouse de Guillaume IX de Hesse-Cassel), qui pourraient tous deux le faire officier, P Charrière de Sévery, B 117/31.

m'aurait été beaucoup plus agréable et commode. J'aurais mené Louison à Coppet. D'un autre côté, Louison reste et aura soin de tout. Adieu mon très cher Petit. Je t'embrasse mille fois, ainsi que ta sœur. Écris-moi je t'en prie et que d'hier en 8 j'aie sûrement une lettre. M. Hestermann a écrit à ta sœur qui lui a répondu, je suis bien aise que le crayon t'ait fait plaisir.

## LETTRE 54
### DE WILHELM

Vendredi 3 novembre [1780]



Ma chère et excellente Maman, dans un moment je viens de recevoir ta lettre qui m'a fait un plaisir bien grand. Tu auras dû recevoir une de mes lettres aujourd'hui et tu en recevras une autre demain. Et j'ai encore demandé la permission de t'écrire dans cette leçon d'écriture. Je me réjouis bien que tu sois à Mex pour que je puisse t'écrire sur bien des choses que j'ai à te demander car, lorsque tu es toujours en chemin, tu ne peux pas me répondre à loisir.

Je me réjouis que le prince soit loin. J'ai déjà pensé à ce que tu me dis sur le service et même je crois, autant que je le puis sentir, que j'y aurais assez de goût, bien [que] pensant que je n'y resterais pas bien longtemps, et je trouve toutes les raisons bien bonnes. Enfin nous en parlerons comme tu dis, à loisir, j'espère de bouche. J'ai quelque chose à te demander là-dessus de même qu'au cher papa.

Les quatre vers pour M. Groos ne seront point inutiles et j'en ferai bien usage s'il revient ici à Noël et je pourrai les lui écrire. Oh, tu ne saurais croire combien j'étais fâché qu'il fût parti. Les vers me convenaient si bien.

J'ai plusieurs lettres que je dois à écrire, une à Crommelin, à M. Groos et à M. de Pachelbel. Outre cela j'ai une grande lettre à t'écrire de sorte que mon temps sera bien rempli et je répondrai enfin aussi tout de suite à la lettre de mon cher papa. M. Hestermann ne m'a point écrit, j'en suis bien surpris d'autant plus qu'il a écrit à ma sœur. La réponse de ma sœur était comique mais innocente et naturelle[190]. Embrasse-la tendrement de ma

190 Il n'a pas été retrouvé d'allusion à cette missive dans les lettres de Catherine ou de Salomon.

part. J'ai la tête toute pleine des lettres que j'ai à écrire, je voudrais n'écrire qu'à toi. J'ai toujours tant de choses à te dire. Que je serai heureux lorsque je vivrai auprès de toi. J'espère que tu auras reçu ma lettre aujourd'hui et que tu n'es pas en peine, bonne et bien-aimée Maman. Je songe continuellement à toi ; j'ai songé cette nuit que j'étais à Lausanne auprès de toi. Je trouverai bien des changements lorsque je retournerai à Lausanne. Mex sera charmant et nous y vivrons ensemble.

Je me porte bien. J'ai eu le cours de ventre mais cela est passé. Ne t'inquiète pas lorsque tu ne recevras pas de mes lettres. Je t'écris toujours lorsque je le peux, tu sais si j'aime t'écrire.

Adieu, excellente et bien-aimée Maman, embrasse papa. Je me réjouis bien de recevoir sa lettre et de savoir son plan et ma destination en entier. Au plaisir de t'écrire, quand est-ce que j'aurai celui de t'embrasser ? Ton fils Wilhelm qui t'aime comme ses yeux.

Tu verras peut-être Crommelin puisque tu vas si près d'elle. Dis-lui mille choses de ma part de même qu'à la bonne Babelle et donne-moi des nouvelles de leur santé. Mes compliments à tous nos domestiques, s'il te plaît.

Adieu petite Maman

## LETTRE 55
### DE CATHERINE

Lausanne, vendredi 10e novembre 1780



J'ai été quatre courriers, mon cher Cœur, sans recevoir de lettres de toi, puis j'en ai reçu une avec le plan de tes leçons et, le courrier d'ensuite, deux autres : l'une était pour Crommelin (je l'ai envoyée), l'autre tu avais eu le cours de ventre. J'espère, s'il plaît à Dieu, que tu te portes bien. J'ai été inquiète et triste de n'avoir point de tes nouvelles.

Quoique je sois seule, j'aurai de la peine à t'écrire une grande lettre. Il est 4 heures, nous sortons de table car tout est désûré chez nous. Et c'est un train où on ne peut faire ses affaires ni avoir un moment de repos. Quand mon corps se repose, mon esprit est agité.

J'ai passé neuf jours à Coppet, à Genève, à Rolle. Cela m'était moins pénible que mon chez moi où il faut songer à deux repas par jour et où on peine à amuser le prince parce que Lausanne ne fournit rien. Nous avons eu un charmant bal à Coppet chez Milord Villiers, où nous avons reçu tant d'amitiés que nous y retournerons, ton père et moi, l'été prochain. C'est un beau château, où tout est à l'anglaise et à la grande ; tout a bon air. Je m'y trouvais à merveille.

Mande-moi vite ce que tu as à nous demander, je suis curieuse de le savoir. Nulle distraction n'a pu me détourner un moment de toi et j'y songe sans cesse. Ton portrait à Plainpalais, où nous allâmes dîner chez les Belottes, me toucha beaucoup. Je me réjouis de revivre avec toi. J'espère que nous ne serons pas si longtemps sans nous revoir qu'il y en a que nous sommes séparés. Il y a bientôt six mois, dans sept jours il y aura six mois que je n'ai embrassé mon Wilhelm.

Je ne suis point gaie aujourd'hui. J'ai mille affaires qui m'oppressent. Je viens d'écrire quatre pages à la Rechsteiner qui voudrait passer l'hiver avec nous et n'a point pris de mesures malgré mes avertissements il y a quatre mois. Je viens, dis-je, de lui déclarer positivement et amicalement que je ne puis la reprendre et je lui donnerai un louis pour se racheter des ustensiles qui consistent en une cafetière et un pot à lait. Enfin, elle fera ce qu'elle voudra mais elle est avertie et je ne la reprendrai pas. Je veux me dégager d'entraves et être libre, une fois, d'aller et venir.

Je vais faire ôter le fourneau de ta chambre et arranger la cheminée. Peut-être un des amis de ton père y viendra cet hiver de Genève ; et en tout cas cela sera prêt pour M. de la Culotte.

Je n'ai pas le temps de finir.

# LETTRE 56
## DE WILHELM

Colmar, ce 13 novembre 1780



Ma bonne Maman, je viens de recevoir ta bonne lettre qui m'a tant fait de plaisir, mais je ne puis concevoir comme mes lettres sont toujours retardées. Et lorsque je crois que tu reçois mes lettres, tu ne les reçois pas et tu es naturellement en peine, de sorte que je te prie de ne pas t'inquiéter lorsque tu n'en recevras pas parce qu'il faut qu'elle ait été retardée.

Je comprends que tu dois être dans un embarras et dans un train affreux. Je voudrais être auprès de toi pour te distraire et l'article du bas de ta chère lettre m'a fait un bien sensible plaisir. Nous revivrons ensemble, nous sentirons bien notre joie, je me sens quelquefois des envies si démesurées de te voir de même que Lausanne que tu ne saurais croire.

Je te prie, de même que mon cher papa, de me dire au juste combien de temps tu comptes que je resterai ici, où j'irai après, enfin ma destination parce que c'est suivant cela que je veux te demander quelque chose qui me tient bien au cœur. Je me trouve très bien ici et je n'ai nul sujet de me plaindre. M. Pfeffel et M. Lersé me témoignent beaucoup d'amitiés et je les aime beaucoup. J'ai perdu deux amis irremplaçables par M. de Pachelbel et M. Groos mais j'ai retrouvé des autres qui, quoiqu'ils ne les remplacent pas, me font pourtant plaisir. N'as-tu pas reçu la lettre où il y avait une copie de celle [de] M. de Pachelbel ? Mande-le-moi s'il te plaît. Donne-moi des nouvelles des chères Crommelin. Comment les as-tu trouvées ? Comment se portent-t-elles ?

La sœur de van Brienen – ce Russe d'Arkhangelsk[191] (pour qui papa a pris de l'amitié) – est ici. Elle va à Lausanne et van Brienen m'a témoigné que cela lui ferait beaucoup de plaisir si elle pouvait faire ta connaissance et celle de papa. Elle vient droit de Russie. Elle part ce soir pour Lausanne et y sera dans trois jours parce qu'elle va en poste. Si cela ne te donne pas trop d'embarras et que tu peux lui faire quelques honnêtetés, tu me ferais

191 La famille van Brienen, originaire de Hollande, s'était établie dans cette ville portuaire au nord-ouest de la Russie pour y faire commerce. Voir Zakharov *et al.*, 2015. François van Brienen était pensionnaire à Colmar depuis 1778.

bien plaisir. van Brienen en serait bien content et me témoignerait aussi de l'amitié dans l'occasion. Elle restera quelques jours à Lausanne ainsi que tu auras tout le temps. Fais-moi ce plaisir.

J'attends toutes les postes la lettre du bon papa au sujet du service. N'oublie pas de m'y écrire aussi combien de temps je resterai ici et toute ma destination. Je t'y répondrai une grandissime lettre et je n'attends que cela pour te dire bien des choses que j'ai en tête ainsi je l'attends avec impatience.

Je n'ai plus le cours de ventre et je me porte bien à présent.

J'attends la lettre de papa avec une impatience extrême. Si tu écris à M^lle^ Rechsteiner, fais-lui mes compliments. Et puis il faut que j'écrive à ma tante Pauline. M. de Loys me l'a tant recommandé. Dis-moi en gros ce qu'il faut lui dire. Te portes-tu bien ? Quand t'embrasserai-je à Lausanne ? Adieu, mon excellente Maman, je pense continuellement à toi. Embrasse mille fois le bon et bien-aimé papa pour moi et ma chère sœur, je vous aime tous trois comme moi-même.

Votre fils Wilhelm

## LETTRE 57
### DE CATHERINE

[Lausanne] Vendredi 24 novembre [1780]



Je ne veux pas que tu sois si longtemps sans avoir de lettres, mon cher Fils. Nous avons bien de la joie que tu te portes bien. Je trouve que tu négliges ton style et ton orthographe à présent, prends-y garde et mande-nous quelque chose de nouveau.

Ton père t'écrira mais il ne te dira rien de nouveau sur le service ; il veut savoir si tu as goût à servir ou si d'autres vocations te tenteraient davantage. Comme il n'y a nulle apparence que ton choix te porte aux affaires, puisque tes maîtres sont peu contents de ton application aux leçons scientifiques (ce qui nous chagrine), il veut discuter avec toi s'il ne convient pas de laisser là le latin, et d'y substituer une autre leçon qui puisse t'être plus utile. Ton père écrira la semaine prochaine à M. Pfeffel. Le prince part après-demain

dimanche, ton père dans huit jours pour Berne et moi pour Sévery pour aller récolter les cens et puis le temps nous rassemblera, s'il plaît à Dieu.

Les Cerjat ne passeront point à Colmar, je te le garantis. Ton père souhaite ardemment que tu mérites quelque marque d'honneur et ne peut te retirer auparavant de là où tu es. Il m'a dit ce matin de te le dire et de te demander ce que c'est que tu veux obtenir de lui, qui te tient à cœur. Il y a trois ou quatre lettres que tu en parles, dis-le-nous.

Si tu veux écrire à Pauline, dis-lui : « Ma chère Tante, j'ai appris avec bien du plaisir de vos nouvelles par mes parents. J'ai vu M. de Loys à son passage, qui est toujours très occupé de Lausanne et impatiente fort d'y retourner. Vous m'avez témoigné assez d'amitié, ma chère Tante, pour vous parler de moi et vous dire que je me trouve très bien ici, ce qui ne détruit point l'extrême envie que j'ai de me retrouver dans la maison paternelle. Je veux faire l'impossible pour répondre à la tendresse que me témoignent un père et une mère que je ne saurais trop chérir. Je n'ai senti tout le prix des biens dont je jouissais par leurs bontés qu'après m'être éloigné. Mais nous nous retrouverons, c'est mon plus doux espoir. Je vous prie d'assurer ma tante de Nassau de mes respects. Bien des amitiés à mon cousin Louis. Je fais bien des vœux pour sa santé. Je suis, ma chère Tante, avec bien de l'attachement, tout à vous. Wilhelm ».

Voilà qui suffit, pas plus tendre ; c'est une âme froide, s'il en fut jamais, et une ingrate à notre égard. Dis-lui vous parce qu'il faut finir une fois de se tutoyer.

J'aime le jeune de Loys beaucoup ; est-il aussi occupé de Pauline que la première fois que tu l'as vu ? Il me semble que tu m'en parles moins. L'absence opérerait-elle ? Adieu mon cher Cœur, nous t'embrassons tendrement tous trois. Je t'écris en poste n'ayant pas eu un instant à moi de tout le jour.

# LETTRE 58
## DE WILHELM

Colmar ce lundi 28 novembre 1780



Ma très chère Maman, je viens de recevoir ta chère lettre. Je l'attendais avec bien de l'impatience. Je suis d'une tristesse affreuse aujourd'hui, pareille à celle que j'ai eue au commencement que j'étais ici. Il a neigé cette nuit. Le temps est couvert, cela me ressouvient [de] Sévery. J'écrirai à ma tante comme tu m'as dit. Bonne Maman, oh, que je me réjouis de te revoir à Lausanne, que je m'en réjouis. Je n'ai que peu de temps pour t'écrire aujourd'hui. Je te récrirai pour la poste de vendredi et je te répondrai à tout ce que tu me demandes.

Depuis que M. Groos est loin, je n'ai point trouvé d'amis véritables. Il y en a de si volages et je n'en trouve point ; cela est fâcheux. Écris-moi souvent, cela me tiendra lieu de tout en attendant que je rejoigne mon cher pays. J'attends la lettre de papa avec bien de l'impatience. Embrasse-le tendrement de ma part en attendant que je le puisse faire moi-même. Il y a déjà six mois passés que je suis ici, c'est déjà bien du temps.

J'ai été hier à la comédie allemande. On représentait *La Belle Arsène*[192], il y a eu un ballet après, je m'y amusai bien. Je voudrais que *Le Tableau Parlant*[193] fût je ne sais où, c'est une épine que j'ai au doigt et qui me peine, enfin, je m'en lave les mains, cela ira comme cela pourra[194].

Je m'ennuie un peu le soir depuis 5 heures que les leçons finissent. Il n'y a que la lecture qui puisse être agréable. […] Je t'en parlerai encore dans ma lettre de vendredi, à présent je n'ai le temps que de te dire cela. Adieu, mon excellente Maman, mes chers et bien-aimés Parents, je vous embrasse tendrement et suis votre Wilhelm qui vous aime comme son âme. Écris-moi bien souvent.

192 *La Belle Arsène*, de Pierre-Alexandre Monsigny, opéra-comique joué en première à Fontainebleau en 1773.

193 *Le Tableau parlant*, d'André Grétry, opéra-comique en un acte, donné en première à Paris en 1769.

194 Dans sa lettre du 19 novembre, Wilhelm annonçait à Catherine qu'on lui avait donné le rôle d'Isabelle dans cet opéra mis en scène par l'école. Il écrit : « Je sais presque tous les airs, mais c'est les gestes qui me rebutent. Je donnerais beaucoup de ne pas le jouer, d'autant plus que je fais le rôle d'une fille et que je n'ai pas le moindre goût. » Il ajoutait qu'il n'avait aucune envie d'y participer, mais qu'il n'avait pas su comment refuser poliment cette proposition qui émanait de Pfeffel et Lersé, P Charrière de Sévery, B 104/2507.

# LETTRE 59
## DE WILHELM

Colmar, ce 30 novembre 1780



Ma très chère Maman, j'ai écrit hier à ma tante Pauline comme tu me l'avais dit dans ta chère lettre de l'autre jour. J'attends avec bien de l'impatience que tu me dises mon sort et ma destination, si je resterai longtemps ici ou non. Je m'impatiente furieusement de te revoir et pourtant j'appréhende le premier moment où nous nous reverrons par l'émotion que j'aurai. Cela fera une révolution terrible sur moi. Te ressouviens[-tu], lorsque nous revînmes d'Allemagne, comme j'étais joyeux et presque fou lorsque j'aperçus les clochers de Lausanne ? Ce sera bien pire à présent que j'attends ce moment avec tant d'impatience. Cependant, je me trouve bien ici.

Tu me dis de te dire la grâce que j'ai envie de te demander, la voici : c'est que, si je restais par hasard encore un an ici, tu me permisses de t'aller faire une visite comme le baron de Rolle. Voilà cette grâce que je te demande en tremblant, crainte que tu ne me l'accordes pas. J'espère pourtant dans ta bonté. [Il est] bien dit que si tu me retires d'ici avant ce temps-là, je le préférerais millions, millions de fois plus, mais si tu ne le fais pas, accorde-moi cette grâce. Une des causes qui m'engage à vous demander cette grande grâce est parce que j'ai beaucoup d'amis tels que ma tante de Villars, Babelle, Crommelin qui sont toutes fort âgées et qui ne jouissent pas d'une bonne santé, qui pourraient à tout moment manquer (je n'ose y penser). Si je ne devais pas les revoir, j'en serais inconsolable toute ma vie. Cette idée me fait frissonner plusieurs fois lorsque j'y pense. C'est cela qui me tient si fort au cœur, bonne Maman, et voilà cette grâce à laquelle je pense depuis si longtemps. Je n'osais jamais vous la demander, mais j'espère que vous me l'accorderez. Vous m'avez tant fait de plaisir et de bien dans ma vie, bien-aimés Parents. Vous ne refuserez pas cela, répondez-moi tout de suite, j'attends votre réponse avec espérance et crainte. Cependant, le premier prend le dessus. J'espère tout de vous. Oui, oui ! Mon cœur et mon âme s'ouvrent à l'espérance. Votre amitié pour moi me fait espérer.

Je vous enverrai à tous trois quelque chose pour le Nouvel An. Si vous pouviez m'envoyer un peu d'argent vous me feriez plaisir. […][195] Si vous m'en donnez, la meilleure mani[ère] est de me le faire donner par M. Pfeffel en lui écrivant de me donner de l'argent et puis de le mettre sur ton compte. Car j'aurais peur d'être puni si tu me le faisais donner autrement et encore c'est au cas que tu veuilles m'en donner.

La Comédie est ici, j'y ai été deux fois. Peut-être que j'y irai aujourd'hui. L'on représente *Rendez-vous imprévu*[196]. Je sais tous mes airs dans *le Tableau Parlant*. Il n'y a plus que mon rôle à apprendre. Il faut que je sache pour samedi au soir, j'ai huit pages à apprendre de sorte que j'ai assez à faire. Je te demande bien des choses aujourd'hui. Je crains que je ne te demande trop, mais tu sais que je te parle et que je te demande franchement.

Pardonne-le, ma lettre est un peu cochonnée. Réponds-moi tout de suite, s'il te plaît. Embrasse ma chère sœur, je suppose que le cher papa sera à Berne. Il faut que je ferme ma lettre aujourd'hui parce que l'on donne les lettres du mois ce soir de sorte que je ne pourrai pas t'accuser la réception de ta lettre si j'en reçois demain. Adieu ma bien-aimée Maman, je te baise mille fois tendrement, ton fils qui espère.

Wilhelm

## LETTRE 60
### DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 1er décembre [1780]



Le prince est parti dimanche, mon cher Fils, et nous n'avons eu depuis ce moment-là guère plus de temps qu'auparavant, par tous les comptes, visites, et affaires qu'il a fallu expédier. Mais cela viendra.

J'ai plusieurs choses à te dire : d'abord, nous aurions eu bien du plaisir de faire honnêteté à Mlle Van Brienen, mais cela a été impossible, puisque nous n'en avons pas entendu parler. J'ai envoyé son nom dans les deux grandes

195 Six lignes ont été biffées par Wilhelm.

196 Erreur de titre ; Wilhelm fait référence au *Retour imprévu*, de Jean-François Regnard, comédie en un acte jouée pour la première fois en 1700 à Paris.

auberges où arrivent tous les étrangers[197], en priant qu'on m'avertît de son arrivée à l'instant. Il n'est rien venu, tu devais ou lui donner un billet pour nous, ou nous dire où elle logerait. J'ai bien reçu la copie de la lettre de M. de Pachelbel, qui était très conforme à son caractère, tendre et modéré.

J'espère, mon cher Enfant, que tu as une grande attention sur toi-même pour ne point jurer, ce qui est une horrible habitude et qui peut conduire à bien d'autres vices. Je te supplie de t'observer soigneusement. Cela est aussi mal en morale que désagréable aux oreilles. Car bien loin d'orner le discours, cela lui ôte la douceur et la grâce qui séduisent pour y substituer un air fortement libertin qui ne peut plaire qu'à la mauvaise compagnie.

Je ne suis pas fâchée que tu joues un rôle dans un petit opéra ; cela t'aidera pour la musique. Je suppose qu'on t'a donné celui d'Isabelle parce que ta voix n'est pas formée encore. Que cela ne te détourne pas des choses plus essentielles, je t'en conjure. Et ne sois jamais plus de deux postes sans nous écrire. C'est même assez d'une, et une lettre par semaine à des parents qui ne songent qu'à toi n'est pas trop. Tu négliges ton style depuis que ton cœur s'est raffermi contre la tristesse de l'absence. Prends-y garde, mon cher Enfant. Tu es à un âge où il n'est plus permis de manquer à l'orthographe, la ponctuation, et où le style doit prendre une forme : tu redis 7 ou 8 fois le même mot dans une page.

Le prince est donc parti dimanche, très content de nous, de Lausanne et de son séjour en Suisse. Ton père va lundi à Berne le joindre avec M. Constant et M. Hardy. Moi, je vais à Sévery pour cinq ou six jours et je reviens par Mex où la Sénégas arrive aujourd'hui et où Louison va faire les lessives. Je me réjouis d'être de retour ici, tranquille, dans notre petit ménage. La Rechsteiner est payée, il n'y a plus qu'à lui apporter ses affaires de Sévery. Le jardinier s'est trouvé un mauvais sujet ; il est congédié et nous prendrons d'autres arrangements.

Ne manque pas d'écrire à la Crommelin qui vient encore de te donner une marque d'amitié que je te dirai. Écris-lui que nous t'avons mandé ses nouvelles bontés, que tu ne peux assez lui témoigner ta reconnaissance. C'est, entre toi et ta sœur, un billet de la nouvelle loterie de M. Necker[198].

197 Il s'agit très certainement des auberges du Lion d'Or et de la Couronne, toutes deux situées dans la rue de Bourg. Voir Grandjean, 1979, pp. 313-314.

198 Au XVIII[e] siècle, les loteries royales prennent leur essor en France. Cette pratique offre, à ceux qui achètent un billet, l'espoir d'un gros gain, tout en donnant au royaume l'assurance d'un apport financier. Le Genevois Jacques Necker (1732-1804), alors ministre des finances et promoteur de la loterie, est une connaissance des Charrière de Sévery. Voir Léguer, 2014.

Mais il faut en garder le plus profond secret, entends-tu ? Elle ne veut pas qu'âme qui vive le sache. Angletine ne le sait pas quoique bientôt j'espère qu'elle saura garder un secret. Elle a peur de ses indiscrétions passées et se forme tous les jours. Elle se plaît bien plus avec nous qu'avec ses amies. L'autre jour, Betty de Cerjat qui est devenue tout à fait grossière, lui demanda si elle allait au Café de Simon prendre des leçons de Prin[199] à 20 batz par mois. « Que veux-tu dire ? », lui dit Angletine (car elle la tutoie à présent). « Oh, je sais bien », lui dit spirituellement Betty, « qu'il ne te montrerait pas avec le cul. » Voilà ce qu'elle a appris dans la cuisine[200] dont elle ne bouge depuis que sa mère est malade. Dimanche, Angletine eut sa société. Quand Betty Cerjat et les autres furent là, rassemblées, j'y allai et je dis à ta sœur : « Angletine, amusez vos amies, faites qu'elles soient contentes de vous, ne leur dites que des choses polies et agréables. » Je lançai en même temps un regard sur Betty Cerjat. Tu n'as aucune idée de sa capoterie, elle aurait voulu être à 100 lieues, les autres le comprirent et sourirent, et accablèrent Angletine de caresses. Fanchette voulut tout bas lui dire du mal de Betty Cerjat que ta sœur ne voulut pas écouter et se conduisit bien.

Je t'enverrai le thé, ½ batz à 8 batz la livre[201]. Ton père le portera à Berne. Tu es libre d'en faire présent à ce gouverneur si cela peut t'arranger le moins du monde.

Je viens de recevoir ta lettre d'une demi-page, mon cher Fils. Pourquoi es-tu triste ? Tu es à ta vocation comme nous à la nôtre. Le temps passe, nous nous reverrons bientôt. Faisons notre devoir, je t'en conjure. Depuis 5 heures, tu es bien heureux d'avoir du temps pour lire et écrire, profites-en pour ces deux choses. Si je pouvais, je t'enverrais des livres. Ton père t'écrira, mais je t'ai déjà dit qu'il n'y a rien de plus que ce que je t'ai mandé [à] savoir : si tu veux servir quelques années et où ta vocation te porte ?

Je suis obligée de finir. Adieu, mon Cœur, réjouis-toi, fais-toi du *Tableau Parlant* un plaisir et non une épine. Mets le billet de Pauline dans une de mes lettres. Courage pour tes leçons, je t'en supplie. Il faut savoir passer des temps dans la vie sans ami intime et puis on se retrouve.

199 Professeur de danse actif à Lausanne durant cette période, il offrait ses services par l'intermédiaire de la *Feuille d'Avis de Lausanne*.

200 Les traités d'éducation sont très explicites sur le danger que représente le fait de laisser les enfants en compagnie des domestiques. La cuisine y est régulièrement mentionnée comme un lieu qu'il faut impérativement proscrire aux enfants. C'est le cas notamment du traité intitulé *L'honneste garçon ou l'art de bien elever la Noblesse à la Vertu, aux Sciences, & à tous les exercices convenables à sa condition*, publié par Grenaille en 1642, voir vol. 2, p. 72.

201 Dans sa lettre du 19-20 novembre 1780, Wilhelm avait demandé à sa mère de lui envoyer une demi-livre « du meilleur thé » qu'elle puisse trouver à Lausanne expliquant que l'un des gouverneurs l'avait chargé de cette commission, B 104/2507.

# LETTRE 61
## DE CATHERINE

À Sévery, le 6 décembre 1780



J'ai reçu avant-hier, comme ton père partait pour Berne et moi pour ici, mon cher Fils, ta petite lettre par où tu souhaites de venir comme le baron de Rolle. Tu peux juger de l'extrême plaisir que nous aurions de te revoir, mais ton père m'a chargée de te dire que ce voyage ne peut avoir lieu [avant] que tu n'aies mérité quelques récompenses ou distinctions et je dois te faire faire quelques réflexions aussi.

N'auras-tu pas plus de regret de retourner que de plaisir de venir ? Et puis, nous ne savons point encore ce que nous ferons l'été prochain. Il se pourrait que ce fût un petit voyage ; le temps éclaircira nos projets. Toujours, nous te reverrons. Et tu reverras, s'il plaît à Dieu, les Babelle et ma tante de Villars.

Mais, au nom du Ciel, donne-toi à tes leçons de bonne foi. Serais-tu le seul qui n'eût aucune distinction à Colmar où on les accorde si aisément ! Cela m'inquiète ; ta sœur donnerait un de ses doigts que tu méritasses la chaîne d'or. As-tu du dégoût pour le latin ? Si cela est, quel est le genre d'étude que tu voudrais y substituer, quelles sont tes inclinations en fait d'études ? À quoi te sens-tu propre ? Quels sont tes goûts ? Ton père t'écrira mais il veut voir M. de Montolieu et lui confier ses idées. Il prend tant d'intérêt à toi qu'on ne peut trop priser ses conseils.

J'espère, dans huit ou dix jours, être toute rétablie à Lausanne. Nous mourons de froid ici. C'est une triste chose que de venir à la campagne le 4 décembre mais j'y avais bien des petites affaires que je serai charmée qui soient faites. Et surtout de vider les effets de la Rechsteiner. Et mille petits comptes à expédier. Je serais contente si j'étais au 6 novembre, mais nous gelons et on ne peut plus espérer de beaux jours. Tous les arbres sont couverts de gelée, le verger est tout blanc. Je ne t'écrirai pas au long aujourd'hui, mon cher Cœur, ayant mille choses à faire.

Si tu t'appliques de manière à contenter MM. Pfeffel et Lersé, tu es sûr que ton père, si cela s'accorde avec ses propres mesures, ne te refusera pas ta demande et sois sûr que le plaisir de nous retrouver avec toi nous tient bien au cœur. Mais il faut que ce soit avec satisfaction et nous n'en aurions point

si tu te conduis dans tes leçons sans goût et sans attention et sans mériter aucune récompense.

Tu ne me parles plus des Loriol, que font-ils ? Leur mère m'a parlé de toi avec amitié, il ne paraissait pas qu'elle sût rien.

Voici un petit billet pour M. Pfeffel en attendant que ton père lui écrive en revenant de Berne. Ne nous envoie point de présent au jour de l'an, mon cher Cœur. Garde cela pour quand nous nous reverrons et nous te garderons aussi pour ce moment-là nos petits présents. Nous nous les donnerons nous-mêmes. As-tu fait usage des vers pour M. Groos ? Ce petit billet est pour prier M. Pfeffel de te donner quelque argent.

## LETTRE 62
### DE WILHELM

Colmar ce 7 décembre 1780



Ma bonne Maman, j'attends ta lettre demain avec un battement de cœur que tu peux t'imaginer. J'ai un chagrin qui vient de m'arriver. Primo, je suis innocent. Tu sais que M. Pfeffel m'a fait chef de chambrée et m'a donné un jeune comte de Degenfeld qui, pour mon malheur, s'est trouvé [être] un cochon. Un jour que je rangeais quelque chose dans ma chambre et que j'allais me mettre au lit, ce drôle veut badiner et me lever la chemise. Je me mis extrêmement en colère contre lui et je voulus l'accuser à M. Pfeffel, mais enfin il se jeta à mes genoux, me demanda en grâce de ne pas l'accuser et enfin je le lui promis. Quelque temps après, il va se vanter d'avoir fait cela. Ça court de bouche et le résultat de toute cette histoire est que le bruit s'est répandu que je faisais des vilenies avec lui. Juge du chagrin que cela doit me faire. Au commencement que j'en ai entendu parler, je l'ai été dire à M. Pfeffel en le priant de ne pas punir le comte. Il me l'a promis. Mais, ce matin, j'en ai reparlé à M. Pfeffel parce que le bruit était plus fort. Il m'a parlé très froidement et m'a dit de lui dire ceux qui en avaient le plus parlé et je les lui ai nommés. Alors il m'a répondu qu'il les ferait venir et qu'il les questionnerait, mais cela ne me suffit pas et je veux être justifié. J'attends avec impatience la fin de tout cela.

Je m'en lave les mains. Si les hommes me condamnent et me croient coupable, Dieu voit que je suis innocent. Tu le crois et papa aussi, cela me suffit. Je ferai mon possible pour me justifier entièrement et je ne crois pas que cela me soit difficile. Fais-moi le plaisir de ne rien écrire à M. Pfeffel. Je t'écrirai incessamment l'issue de cette affaire. J'ai bien eu des chagrins depuis que je suis à Colmar. J'espère que cela ne durera pas longtemps et que je pourrai une fois me dire véritablement heureux. Ah, ma très chère Mère, est-ce que ce temps tardera longtemps à venir ? En attendant ce temps, je me console de tout ce qui peut m'arriver. J'attends ta lettre de demain avec bien de l'inquiétude. Elle renfermera des choses, qui peuvent me combler de joie ou me causer bien du chagrin. Demain, c'est un jour de fête[202] ; je ne sais si l'on donnera les lettres de bonne heure et si je pourrai t'accuser la réception de ta lettre si j'en reçois.

Colmar ce 8 décembre 1780 à 11 heures.

Je n'ai pas point reçu de tes lettres ce matin. Je suis tout capot. L'affaire dont je t'ai parlé au commencement de ma lettre s'est terminée hier. Je suis justifié, mais je soupçonne que M. Pfeffel est fâché contre moi. Ne lui en écris rien, je t'en prie. Il faut que je trouve l'occasion de lui parler en particulier. J'ai cru d'avoir toute cette matinée pour t'écrire ; point du tout. M. Lersé nous a lu un sermon jusqu'à présent et je t'écrirai jusqu'à midi.

Je m'en vais répondre à ta lettre. Je ne suis pas étonné que tu n'aies pas pu voir M^lle^ Van Brienen. Elle est mariée et par conséquent elle ne s'appelle pas M^lle^ Van Brienen, mais M^me^ Boussatier. Elle n'est restée qu'une demi-journée à Lausanne. Elle va à Vevey avec son mari, ses deux fils et elle est grosse de huit mois.

Je t'écrirai aussi souvent que je pourrai. Tu sais si j'aime t'écrire et si par conséquent je ne t'écrirai pas aussi souvent que je pourrai, aime-moi toujours comme je t'aime. Quand nous reverrons-nous, quand ? J'écrirai à Crommelin incessamment. Elle est bonne, d'une bonté parfaite. Quand reverrai-je tous ces bons, chers, tendres amis ? L'histoire de Betty de Cerjat est fort comique et je comprends comme tout cela est allé. Ce qu'elle a dit d'impertinent à ma sœur ne vient pas d'elle et elle l'aura sûrement

202 Le 8 décembre est la fête de l'Immaculée Conception.

entendu dire chez elle. Ma chère sœur ! Je pense quelquefois aux temps heureux que j'ai passés avec elle et je passe des moments si doux en y pensant et dans l'idée d'en repasser bientôt des pareils. Je ne puis m'empêcher d'avoir souvent des moments de tristesse. Au reste, je me console en pensant que je te reverrai bientôt. Je me réjouis que tu sois tranquille avec papa à Lausanne ou à Mex pour que je puisse consulter avec toi combien de temps je dois rester ici et mon sort.

Reparle-moi du voyage que tu m'avais dit que tu ferais l'année prochaine. L'as-tu perdu de vue ? Dis-le-moi, je souhaite que non, enfin parle-m'en. Lorsque j'écrirai à Crommelin, je t'enverrai la lettre et je t'écrirai autant que je pourrai. Nous avons tant de plaisir à nous entretenir mutuellement. Que la poste est une chose agréable ! J'attends sans faute de tes nouvelles lundi. Adieu, mon adorable Mère. Les paroles sont trop faibles pour t'exprimer combien je te chéris. Je n'ai plus que le temps de fermer ma lettre.

Wilhelm

## LETTRE 63
### DE CATHERINE

À Mex, mardi 12 décembre [1780]



J'ai reçu hier ta lettre, mon cher Enfant. Je suis pénétrée de douleur que tes chagrins aient recommencé. Il faut se tirer de là. Tu es justifié mais il est resté un nuage, dis-tu, chez M. Pfeffel. Il faut l'éclaircir et ne pas laisser vieillir des préventions contre toi. Il faut parler à M. Pfeffel, offrir de te soumettre à toutes les confrontations possibles s'il le voulait. Il faut tâcher de savoir en quoi il te blâme, ce qui lui a déplu, le supplier de te parler naturellement, lui exprimer ton respect, ta confiance en lui, lui dire ton désespoir si tu n'étais plus autant dans ses bonnes grâces. Enfin, remue ciel et terre pour rattraper son amitié et dissiper ce froid que tu crois lui voir pour toi. Je te suppose innocent, je te crois vrai. Accuse-toi plutôt toi-même que d'altérer la vérité en quoi que ce soit.

Enfin, mon cher Enfant, il faut sortir de Colmar avec l'estime de tes supérieurs et de tes camarades ; travailles-y dès ce moment. Le printemps éclaircira notre sort à tous. Et nous verrons de faire tout pour le mieux, fie-toi à nous et tranquillise-toi. Nous ne serons pas encore huit mois sans nous revoir. Mande-moi la suite de cette affaire qui m'inquiète fort.

Ton père est encore à Berne. Je finis nos affaires à Mex et je m'en vais vendredi à Lausanne où j'en ai beaucoup. Mais j'en viens à bout : j'ai prié M. Pfeffel par ce petit billet de te donner un louis ou 24 batz à son choix. Je me suis trompée, je devais mettre 36 batz, je n'ai pas pensé qu'à Colmar, c'est argent de France. J'ai été fâchée d'avoir fait cette bêtise.

M^me^ de Nassau va rejoindre son mari dans quelques mois. Mais n'en parle pas, c'est un secret que mes sœurs me gardent soigneusement. Je le sais depuis longtemps et n'en fais nul semblant. Elles ne savent pas non plus nos plans et nos projets, et seront sûrement les dernières à les savoir. Pauline a reçu ta lettre.

Il fait un temps charmant. Si j'avais moins d'affaires et moins de choses en tête, j'en jouirais davantage. Nous avons assez de peine à arranger le domestique de Mex sans exciter aucun mécontentement, mais cela ira pourtant. Les frais excédaient ici la recette, de cette sorte que nous n'avons pas tiré de Mex cette année, à beaucoup près, l'intérêt des dettes qu'il a fallu acquitter, mais cela ira mieux. On rompt ménage à Noël. Je mène quatre charpentiers à Lausanne pour faire un plancher neuf à ta chambre et boiser les fenêtres et les hauteurs d'appui et raccommoder l'écurie.

Écris incessamment à Crommelin pour ce billet de loterie. Adieu, mon cher Enfant. J'espère avoir bientôt à Lausanne le temps de t'écrire à mon aise. Je t'en prie, que j'aie une lettre lundi ; ne me laisse pas languir. Nous nous reverrons bientôt, cher Wilhelm. Je suis ta bonne mère. Ta sœur t'embrasse, elle sèche la lessive devant le feu. Il a fallu en venir là vu le temps qui nous est resté pour la faire. La Sénégas t'embrasse et le bon M. d'Orges à qui j'ai fait tes amitiés.

## LETTRE 64
### DE WILHELM

[21 décembre] 1780



Ma chère Maman, je ne t'ai pas écrit la poste passée, c'est pourquoi je te dis deux mots pour celle-ci.

J'ai joué *Le Tableau Parlant* mercredi. L'on m'a habillé en fille et j'étais bien honteux de jouer devant plus 100 personnes dans un habillement qui m'était si extraordinaire.

J'attends à un jour où j'aurai plus de temps pour t'en faire la description en détail. J'ai reçu une grande lettre de Crommelin ; Babelle y a écrit une demi-page. Cela m'a fait un plaisir inouï. Ces deux amies, que je les aime ! M. Groos est arrivé aujourd'hui. Je rejoue la comédie mercredi prochain. Je t'écrirai pour dimanche et je mettrai une lettre pour Crommelin. J'ai mille affaires sur les bras. Contente-toi, bien-aimée Maman, de ces deux mots pour aujourd'hui. Dimanche je te donnerai un détail de tout. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et tout et suis ton Wilhelm.

## LETTRE 65
### DE CATHERINE

Vendredi 22 décembre 1780



Ne manque pas, mon cher Wilhelm, d'écrire sur un billet le 1er jour de l'an : Je prie M. le Grand Doyen de Bottens[203], après l'avoir assuré de mes très humbles respects, de vouloir bien certifier que je suis en vie, pour le Certificat qui doit être envoyé en Irlande. À Colmar le premier de janvier 1781.

Signé Guillaume Benjamin Samuel de Charrière de Sévery

203 Antoine Noé Polier de Bottens (1713-1783), nommé pasteur à Lausanne en 1743, doyen de la classe des pasteurs dès 1766.

Copie ce billet bien exactement sans faute, parce que M. de Bottens n'est pas obligé de certifier qu'il t'a vu mais que tu es en vie, moyennant quoi cela suffit.

Je ne pus t'écrire mardi, mon cher Cœur, ayant eu trop d'affaires. Il m'a fallu bien du temps pour arranger la maison, le froid a été si horrible qu'on ne pouvait rien faire deux minutes de suite. Les affaires de la Rechsteiner nous ont donné une peine incroyable. Enfin, nous en sommes débarrassés. Elle est très contente, elle a dîné et goûté ici l'autre jour. Elle va à Toulouse dans deux mois élever trois jeunes personnes. On lui donne 300 batz de France, 12½ louis. Ils seront surpris quand ils la verront et encore plus quand ils l'entendront. Elle doit apprendre à ses élèves la géographie et l'histoire. Elle en savait le nom. Et pour s'y préparer, elle lit Millot[204] avec la Boucharles, la marchande de mode.

Lisette de Grancy arriva dimanche. C'est une aimable enfant, souple, obéissante, pleine de bon sens et de raison, une envie démesurée de bien faire. Elles ont commencé leurs leçons de danse à midi lundi. Après le jour de l'an, l'écriture et l'arithmétique à 3 heures avec Piguet. Pinpin[205] prendra cette leçon avec elles. À 5 heures, Stade pour Angletine. Si je puis leur faire donner une leçon de géographie et d'histoire, j'en serai bien aise. Le matin, nous lisons Joseph, *Histoire des Juifs*[206].

Je leur lis quelque chose sur la religion. Nous lisons l'*Histoire Romaine*, elles lisent tour à tour. Nous avons réglé nos heures et nous nous levons de bonne heure pour pouvoir venir à bout de nos affaires. Je fais habiller Lisette de Grancy en lévite[207] blanche avec l'écharpe bleue. Elle est très bien faite, une forêt de beaux cheveux, et elle est agréable de visage. Elle fera beaucoup de bien à Angletine et celle-ci lui en fera. Les Betty etc. ont été surprises de l'arrivée de Lisette ; je n'en avais rien dit. Hier, elles vinrent toutes trois et au lieu de jouer à la cache, au galetas et à l'écurie, et de mettre la maison à l'interdit, on lut et on travailla. Aujourd'hui, elles reviennent avec Drine. Lisette, sans le savoir, donnera une autre forme à cette petite

204 Claude-François-Xavier Millot, *Éléments d'histoire générale*, Neuchâtel : Société typographique, 1775, 9 vol. Cette collection figure dans la bibliothèque des Charrière de Sévery, P Charrière de Sévery, Ck 45 Liste d'ouvrages.

205 Il s'agit de l'une des filles de la famille Saint-Cierges.

206 Flavius Joseph, *Histoire des Juifs*, Amsterdam : G. Gallet, 1700. Les Charrière de Sévery possédaient cet ouvrage.

207 Robe longue et ample, à la mode dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle selon la définition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 9[e] édition.

société. Hier Betty Cerjat voulut chicaner et ergoter Angletine. Lisette prit la parole d'un ton ferme : « Allons, Mesdemoiselles, ne nous disputons pas, s'il vous plaît », dit-elle et tout fut dit.

Nous attendons ton père à chaque instant. Il y a déjà des lettres de Berne ici pour lui. Il est 2 heures, nous allons dîner. Tu peux juger de mon impatience de le revoir. Il me semble qu'il y a trois mois [et] il y a trois semaines. Il pleut. Je voudrais bien recevoir une lettre de toi détaillée sur l'emploi de tes heures depuis le matin jusqu'au soir. Prends le temps de m'écrire et ne me mande pas toujours « Je n'ai pas le temps de t'écrire » ; prends-le, ce temps. Ton père t'écrira sûrement dès qu'il se sera reconnu et aura parlé à M. de Montolieu. J'espère, mon cher Cœur, d'avoir de tes nouvelles lundi et je m'en réjouis bien. N'oublie pas de m'envoyer le jour de l'an ce billet pour M. de Bottens. En voici un de Pauline. Adieu mon cher Cœur.

## LETTRE 66
### DE WILHELM

À Colmar ce samedi 23 décembre 1780



Ma très chère Maman, comme je t'ai promis de t'écrire pour lundi je commence ce soir ayant le temps. Je t'ai promis de te faire la description de la comédie et de te dire la façon dont je jouai. D'abord il fallut m'habiller en fille, ce qu'il y eut de plus désagréable pour moi. L'on me mit une grosse toque, des faux cheveux qui me pesaient extrêmement, un corps et des souliers qui me gênaient aussi beaucoup, une polonaise[208], enfin tout ce qui appartient pour l'habillement d'une femme. Tu comprends comme j'étais à mon aise. Le cœur me battait bien et je tremblais, surtout lorsqu'il fallut paraître devant plus de 100 personnes (tu sais qu'Isabelle paraît la première sur le théâtre). Je savais bien mon rôle, mais les gestes m'embarrassaient beaucoup. Enfin cela alla assez bien et cela ira mieux la seconde fois. Nous le rejouons mercredi prochain. Je t'enverrai par la première occasion ou si tu veux par la poste le portrait de M. Pfeffel fait par M. Groos qui est très ressemblant.

208 Espèce de redingote courte ornée de brandebourgs, d'après Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française* de 1872-1877.

Lundi 25 décembre 1780

Ma très chère Maman, j'ai reçu ta chère lettre, celle de ma tante Pauline, outre cela une grande allemande de M. Hestermann qui m'a fait un plaisir bien grand. Il me donne tant de bons avis et je vois qu'il m'aime véritablement. Je me réjouis bien de retourner en Suisse, de te revoir, bien-aimée Maman.

Je suis dans la plus singulière des incertitudes : une place d'adjudant est vacante. Plusieurs élèves m'ont dit que je le serai. Je suis dans un état bien singulier. Je ne fais semblant de rien et j'attends. Je t'en conjure, au nom de Dieu, qu'âme qui vive excepté papa ne sache que je te dis cela. Brûle ma lettre. Je crois que l'on l'élit à dîner ; si j'ai le bonheur de l'être, je te l'écris sur le champ.

Je n'ai pu à écrire à Crommelin. Demain c'est jour de fête, je le ferai demain. Je joue derechef *Le Tableau Parlant* mercredi. Je t'écrirai la première fois quelque chose qui ne me plaît pas par rapport à cette comédie et qui ne me fait pas tant de plaisir que je te dirai par expérience. Il faut finir de jouer, un de nos chanteurs part dans quinze jours, ce qui mettra fin à la comédie et j'en serai bien aise. Cela amuse M. Pfeffel et M. Lersé mais ils ne savent pas que cela fait que les autres élèves sont jaloux.

Et une autre chose que je te dirai : la lettre de ma tante Pauline est drôle, elle paraît piquée[209]. L'histoire de la Rechsteiner est pour mourir de rire. L'histoire, la géographie, elle n'en sait pas un mot. J'en suis fâché pour elle.

Je t'écrirai un papier à part la première fois où je te détaillerai l'emploi de mon temps. Je n'ai point encore reçu le thé, je l'attends tous les jours. Adieu, excellente Mère, brûle ma lettre, je t'en conjure, que ce que je te dis soit enseveli par rapport à cette place.

Ton tendre Wilhelm

209 Dans sa lettre du 22 décembre 1780, Pauline se limite à quelques politesses d'usage rédigées sur un ton un peu sec, P Charrière de Sévery, B 117/725.

## LETTRE 67
### DE WILHELM

Colmar ce 29 décembre 1780 à 11 heures



Je t'envoie le billet pour M. de Bottens. Je ne suis pas devenu adjudant, ainsi n'en parle pas à âme qui vive. Brûle ma dernière lettre et ceci. Je brûlerai celle où tu me réponds pour que personne n'en sache un mot. Je t'en prie. Je t'écrirai pour le Nouvel An une lettre qui sera vue et une autre avec qui ne le sera pas. Adieu. Brûle, je t'en prie, ces deux lettres. Je suis ton Fils qui t'aime de toutes les forces de son âme.

Wilhelm

## LETTRE 68
### DE WILHELM

Colmar, ce 30 décembre 1780



Je t'ai écrit ce matin un petit bout de lettre qui ne signifiait rien et qui a été vue[210], je te l'avais aussi dit dans le petit billet que je t'écrivis l'autre jour, que je t'enverrai deux lettres, une qui serait vue et l'autre qui ne le serait pas. J'ai écrit à Crommelin, à M. Hestermann pour le Nouvel An. Dis-moi s'il faut écrire à quelqu'un d'autre, je ne crois pas. Demain, je m'ennuierai bien, l'on fait tout le jour des visites. Je voudrais être à Lausanne où je chérirais ce jour. Il serait bien inutile, mon excellente Maman, de te dire tous les vœux que je fais pour toi et tu dois connaître le cœur de ton fils qui ne bat et qui ne vit que pour toi. Tu dois le connaître. Je suis content aujourd'hui, je ne sais, mais j'aime tant le Nouvel An.

Demain, nous irons tous souhaiter la bonne année à M. Pfeffel et à M. Lersé. Ils m'ont témoigné tous deux beaucoup d'amitié et M. Pfeffel ne paraît pas être prévenu contre moi comme je le croyais, tout le contraire.

210 Cette lettre est conservée sous la cote B104/2519.

Je ne crois pas que je t'aie écrit que nous avons rejoué *Le Tableau Parlant* pour la deuxième fois mercredi passé. Cela alla mieux que la première fois, je t'avoue que je suis enchanté que cela soit fait et que j'espère que cela ne reviendra pas de longtemps.

Je m'impatiente bien d'avoir des nouvelles de papa et de le savoir de retour. Il y a mille ans que je n'ai vu de sa chère écriture. Je crois qu'il se réjouit autant que toi de se retrouver tranquille à Lausanne et que tout ce train ne lui plaît pas tant. Embrasse, je te prie, ma sœur mille fois de ma part. Prie-la aussi de m'écrire, je lui répondrai tout de suite. Mes compliments à Lisette. Elle doit se trouver bien heureuse et ma sœur aussi. Elles passeront l'hiver bien agréablement. La pauvre Rechsteiner me fait de la peine, elle ne restera pas longtemps dans cette place si elle doit apprendre l'histoire et la géographie, elle n'en sait pas un mot et elle ne pourra pas l'apprendre en lisant Millot.

J'ai eu le plaisir de voir M. Groos pendant huit jours ; il est reparti aujourd'hui. Je vais ce soir à la comédie, on joue *Le Triomphe d'Arlequin*[211], une pantomime.

Colmar ce 1er janvier 1781. Ma très chère Maman, nous voici au Nouvel An, ce jour que j'aimais tant. Je pense continuellement, et je pense que tu penses de même à mon égard, n'est-ce pas, je n'irai pas jusqu'à 1782 sans te revoir. J'ai été ce matin souhaiter la bonne année à M. Lersé. M. Pfeffel est parti pour Strasbourg. Je souhaiterais d'être à Lausanne. Écris-moi bientôt, je t'en prie. Adieu, mon excellente Maman, le bon Dieu te bénisse et répande ses bénédictions sur toi. Adieu, ma bien-aimée Mère, je suis ton fils qui t'aime tendrement et qui te bénit.

211 *Le Triomphe d'Arlequin*, comédie française en trois actes, de Dominique Biancolelli, 1719.

# LETTRE 69
## DE WILHELM

Colmar, ce [~5] janvier [1781]



Ma très chère Maman, j'ai reçu ce matin ta chère lettre avec celle de ma bien-aimée sœur. Juge quel plaisir elle a dû me faire puisque je vois que tu es contente de la lettre que je t'ai écrite, de même que mon excellent Papa et que vous êtes contents de ce que je veux prendre le parti de l'étude.

Je me réjouis bien de recevoir le plan que vous voulez m'envoyer des leçons que je dois prendre. C'est-à-dire des leçons particulières, comme le latin, car il n'y a que les leçons privées qui puissent être changées, car celles que je prends avec ma classe ne peuvent pas se changer et celles-là durent depuis 7 heures du matin jusqu'à midi et depuis 2 heures après-midi jusqu'à 5 heures de façon qu'il ne reste que trois heures pour les leçons que je dois prendre particulières (puisqu'entre une et deux j'ai ma leçon de musique). Il faut que je prenne par exemple une leçon de latin et je ne sais si M. Pfeffel permettrait que je prisse cette leçon particulière à la place de celle que je prendrai avec la classe qui est de quatre à cinq. Il faudrait que papa ou toi lui écriviez pour cela. Alors, il resterait trois heures de libre pour prendre d'autres leçons particulières, car je pense que, puisque je prends le parti d'étudier, il me faudra prendre d'autres leçons particulières. Enfin, je m'impatiente de savoir comme cela s'arrangera. Il faudra que tu écrives à M. Pfeffel et puis j'en parlerai avec lui, pour que cela soit vivement arrangé et que je puisse commencer tout de suite mes leçons.

Je me réjouis bien de te voir et j'espère toujours que papa et toi me permettrez d'aller te voir à Lausanne (comme le baron de Rolle) pendant les vacances de l'année prochaine. Je te jure que je le préférerais millions, millions de fois mieux à ce que tu viennes ici. Je te dirais aussi que le voyage ne coûterait pas la moitié autant et que j'aurais beaucoup plus de plaisir. Si tu venais ici, j'aurais la peine de te voir repartir au lieu que si j'allais te voir, j'aurais un petit voyage à faire qui me distrairait. Je pourrais voir tous mes vieux amis, Sévery et tout cela.

# LETTRE 70
## DE CATHERINE

[Lausanne,] mardi 9e janvier 1780



Nous avons reçu hier tes trois lettres, mon très cher Ami, qui nous ont fait beaucoup de plaisir. Nous voyons que tu prends une contenance, tu n'es plus cet être qui s'affligeait, qui faisait l'enfant. Tu vas devenir quelque chose.

Ton père est enchanté, ainsi que moi, que ton goût te porte aux études. Il te répondra incessamment sur le plan d'études qu'il a à te proposer. Quand tu sauras ce que nous désirons que tu apprennes, tu es propre à tout ce que tu voudras entreprendre et tu as des ressources pour le reste de ta vie contre l'ennui et les désagréments qui nous assaillent plus ou moins. Un homme instruit a des avantages si considérables sur celui qui ne l'est pas que si les jeunes gens avaient bien compris cela il n'y en aurait pas un de paresseux dans le monde. Ne te rebute pas pour le latin, c'est sec mais bien nécessaire à ce que disent tous les gens instruits ou savants lorsqu'on veut se pousser à un certain point. On fait de soi ce qu'on veut ; persuade-toi bien [de] cette vérité. Et puis dis-toi : « Je veux faire des progrès rapides dans le latin » et tu réussiras.

Tu peux juger, mon cher Ami, de quel cœur nous recevons tes vœux et ceux que nous faisons pour toi, et combien tu es l'objet de nos pensées. De quelque manière que les choses tournent, nous aurons, s'il plaît au bon Dieu, le plaisir de nous revoir dans le courant de 1781. Au mois de mai, tu es éligible[212].

Je ne te réponds point à quelques articles de ta lettre ni à un certain billet que tu m'écrivis avec celui de M. de Bottens. Tu as très bien fait d'écrire à Crommelin. Je ne te sais point d'autres lettres, tu as trop de parents pour entreprendre à chaque époque.

Observe-toi sur l'orthographe et sur les redites des mêmes mots qui reviennent dans tes lettres, efface et corrige plutôt. Autre chose que je te recommande, c'est d'éviter, de fermer la porte à toute tracasserie quelconque.

212 « Éligible » comme membre de la compagnie d'honneur comme l'indique Wilhelm lui-même dans la lettre à Salomon datée du 3 janvier 1781, P Charrière de Sévery, B 104/ 245.

Il faut de la peine et de l'adresse. C'est un art, il faut l'apprendre. Il ne faut pas être aisé à blesser et rarement faire des plaintes. C'est un triste métier et qui fait perdre tout crédit à la longue. Je suis revenue de chercher de la justice dans les procédés de la plupart des gens. Chacun a ses passions. Elles vont, elles viennent, et les choses n'ont quasi de consistance que celles que nous leur donnons. Je traiterai ce chapitre au long une fois avec toi. Et je te citerai en détail ma propre expérience qui m'a rendue bien autrement indulgente que je n'étais. Souvent notre grande sensibilité aux procédés des autres n'est qu'un orgueil déguisé, je me dis cela et cela me calme.

Nous irons de bonne heure à Mex pour la bâtisse de la maison du fermier qui sera faite au 1er de juin. Nous avons mis bien de l'ordre dans nos affaires et cela nous donnera bien de la liberté comme tu juges.

Angletine prend trois leçons [de danse] avec Desjardins[213], la géographie et histoire avec [Bla]ne et l'écriture et l'arithmétique avec Piguet. Elle a en tout une supériorité d'esprit et de talent sur Lisette, qui ne manque pourtant pas de bon sens ; mais elle a été négligée, à un point (entre nous) incroyable. Les enfants, dont les pères et les mères s'occupent, ignorent l'obligation qu'ils leur ont.

Adieu, mon très cher Cœur, je t'écrirai plus au long. Je voudrais bien t'avoir vu jouer Isabelle. *Je suis jeune etc.*, [n']est-ce pas le 2e air ?

## LETTRE 71
### DE WILHELM

Dimanche 15 janvier 1781



Ma chère Maman, j'ai reçu ta lettre vendredi passé et elle m'a fait un plaisir inexprimable de même que celle de ma très chère sœur. Je suis enchanté que toi et papa aient été contents de la lettre que je lui ai écrite et j'attends avec impatience une seconde lettre.

Il faudra que tu écrives à M. Pfeffel ou papa pour les leçons que je dois prendre. Je te promets que je m'appliquerai bien et que je me donnerai

213 Professeur de danse, Paul-Ignace Desjardins s'installe dans le Pays de Vaud avec sa famille en 1766, date à laquelle il obtient la permission d'enseigner cette discipline.

toutes les peines pour réussir dans le plan que tu me proposes. Je voudrais pourtant que tu me dises autant que tu peux le savoir mon sort et ma destination. C'est une chose de très grande conséquence et d'où dépend le bonheur de toute ma vie. Ainsi, il faut que tu penses bien à tout. Je suis bien content de ce que tu me donnes l'espérance de te revoir dans le courant de l'année 1781, et je n'oublie de ce que toi et papa m'aviez presque permis d'aller vous faire une visite pendant le temps que je serai ici, par exemple dans le mois de septembre de cette année, pendant les vacances qui durent près d'un mois. Ce serait le temps le plus propre ; penses-y et réponds-moi.

Dis-moi aussi si tu m'as envoyé ce thé, je n'en ai point reçu et tu ne m'en parles point depuis longtemps. Tu m'avais dit que papa le porterait jusqu'à Berne.

Il fait froid aujourd'hui. Je vais ce soir à la comédie (allemande), on joue *Le Magnifique*[214] et il y aura un ballet qui se nomme *Les Bacchanales*[215], on dit que cela sera très joli. J'écris cet après-midi à M. Groos à qui je dois une lettre. Je voudrais bien savoir une occasion pour t'envoyer le portrait de M. Pfeffel. Si tu en sais une, dis-le-moi s'il te plaît. Je profiterai bien de tes bons avis, donne-m'en toujours tant que tu pourras, ils me font tant de bien et de plaisir. Je répondrai à ma chère sœur au plus tôt, embrasse-la tendrement de ma part. En attendant, que je me réjouis de la revoir ! Lisette de Grancy doit être bien contente de se trouver à Lausanne, elle s'ennuyait à Grancy et n'apprenait rien, au lieu que je suis persuadé qu'elle fera des progrès chez toi. Adieu, chère Maman, pour aujourd'hui, j'embrasse mon petit papa de toutes mes forces et suis ton Wilhelm.

214 *Le Magnifique*, opéra-comique en trois actes d'André Gréty, joué pour la première fois en 1773.
215 *Ballet du Roy représentant les Bacchanales*, musique d'Antoine Boësset et paroles de René Bordier, dansé par Louis XIII le 26 février 1623.

Lundi 16

Je viens de recevoir ton excellente lettre, cher Papa, qui m'a fait un plaisir inconcevable. Je ne suis pas content de ce que M. Pfeffel te dit de moi[216] et je ferai bien en sorte qu'il t'écrive autrement la première fois. Je sens que ce qu'il dit est vrai, c'est dans la leçon de latin où il veut dire que je devine, mais il faut que cela aille tout autrement. Je crois qu'il faut que je prenne une leçon de latin particulière. Je veux devenir ce que tu souhaites que je devienne. Écris-moi toujours des lettres comme aujourd'hui et donne-moi toujours des avis. Je ne me moque point de toi en te demandant ton adresse, c'est que je ne sais pas comme l'on écrit C. p. d. s. a. s. M. le P. H. de H. Ca.[217] Adieu, mon bien-aimé Papa, je t'embrasse de tout mon cœur.

W. de Sévery

## LETTRE 72
### DE CATHERINE

[Lausanne], 19 janvier 1781



Mon cher Cœur, le thé partira enfin mercredi. J'ai eu mille peines à en trouver de passable. Ton père a envoyé 15 louis à Berne pour ta pension, tu pourras le dire à M. Pfeffel.

Je ne t'écris ce soir que pour que tu ne sois pas en peine de nous. Nous n'avons pas eu le temps, aujourd'hui, de te répondre à loisir. Dès que nous pourrons voir M. de Montolieu tranquillement, nous t'écrirons pour tes

216 Dans une lettre, datée du 5 janvier 1781, destinée aux parents de Wilhelm, Théophile Conrad Pfeffel dresse un portrait peu flatteur des résultats scolaires de leur fils : le directeur déplore en effet « la lenteur de ses progrès dans plusieurs parties de ses études notamment dans la langue latine ». Pfeffel précise également avoir fait part à Wilhelm qu'il ne le sentait pas destiné à une carrière militaire, P Charrière de Sévery, B 104/1998.

217 Abréviation pour Conseiller Privé de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince Héritier de Hesse-Cassel. Dans une lettre à son père datée du 3 janvier 1781 et sachant qu'il accompagnait le prince à Berne, Wilhelm avait ajouté à la fin de sa missive : « Envoie-moi ton adresse », ce à quoi Salomon avait répondu le 12 janvier : « Tu te moques de moi de me demander mon adresse. » Lettres de Salomon à Wilhelm et de Wilhelm à Salomon, P Charrière de Sévery, B 117/32 et B 104/245.

études. Peut-être vaut-il mieux avoir une leçon de latin séparée afin de profiter ? Si tu peux me garder la boîte à thé, tu me feras plaisir.

Nous avons été jusqu'à 3 heures au bal chez Milord Bruce, pour la naissance de la reine d'Angleterre. C'était un bal général, ma tante, la bourgmestre et ma tante de Bercher[218] ont été invitées pour danser. Minette avait été invitée et s'était trouvée par erreur sur la liste. Je ne lui en avais rien dit, mais [elle] avait attrapé la carte et le savait ; tu sais comme elle est espiègle. Elle fait sa leçon d'histoire, avec M. Blane, et de géographie. Lisette de Grancy n'est pas si avancée et aussi elle ne le pourrait pas. Nous avons demain à dîner Milord Villiers, on dînera aux bougies à 4 h. Peut-être le margrave en sera-t-il ? Mercredi, j'ai une journée de jeunesse. Mardi, nous voulons avoir Milord Villiers à souper après la Redoute[219]. Tu sauras tout ce que nous faisons. Je me suis bien amusée au bal. Il y avait des figures et des danses de toute espèce. 180 ou 200 personnes, une table dans la chambre du milieu de la Redoute de 50 couverts et une petite de 20 dans la chambre verte où nous fûmes. La Redoute quitte le Chêne et on croit que M^me^ Cazenove louera toute la maison et que M. Vernède sortira. T'ai-je dit que mon oncle Charlot a retiré la maison du Cercle sur M. de Montolieu ? Il y a demain un bal chez Pinpin. Il semble que voilà bien des choses. Cependant on ne paraît pas tant s'amuser ; pour nous, nous vivons tranquilles et allons où l'on nous reçoit bien. J'ai soupé chez les Montolieu et elles ici. Cela va honnêtement.

Adieu mon cher petit Cœur, ce bout de lettre est pour que tu ne sois pas en peine, nous voudrions bien avoir le portrait de M. Pfeffel. J'espère le voir une fois, nous réfléchirons à ce que tu dis sur le mois de septembre, cela tiendra en grande partie à toi, mon cher Cœur.

218 Rose Suzanne Constant de Rebecque (1698-1782), née de Saussure de Bercher, grand-mère paternelle de Benjamin de Constant.

219 Société lausannoise créée en 1769 organisant bals et rencontres, elle accueille de nouveaux membres pour le prix de deux louis. Benjamin de Chandieu louait à la Redoute une salle de sa maison du Chêne. Comme l'indique Catherine, la Redoute se déplaça à la rue de Bourg en 1781. Voir Corday, 1967, p. 115.

# LETTRE 73
## DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 2 février 1781



Tu nous écris des lettres trop courtes, mon très cher Ami ; il faut prendre ton temps et nous donner des détails sur ce qui te concerne. Ces quatre lignes où tu en emploies la moitié à dire : « J'ai reçu ta lettre, etc. » ne nous satisfont pas. On me mande de Rolle que Charles de Loriol a écrit une lettre extrêmement bien faite à ses parents. Il faut te proposer un sujet dans chaque lettre que tu écris et le traiter à loisir et bien. Par exemple : après le détail de tes leçons, parle-nous une fois de M. Pfeffel, de son esprit, de ses talents, de sa manière ; de la façon dont tu es avec lui. Une autre fois, parle-nous un peu des Loriol, tu n'en as pas reparlé depuis vos disputes. Il faut que tes lettres prennent désormais une tournure raisonnable et qui signifie quelque chose.

Voici une carte de ton père sur l'allemand ; quant au latin, prie M. Pfeffel ou M. Lersé d'arranger que tu en aies une leçon particulière afin de tâcher d'y faire quelques progrès, car ton père ne refusera rien de ce qui pourra tendre à ce but.

Tu dois avoir reçu le thé ; il coûte 3 batz de Suisse ; je souhaite qu'il soit bon ; tu feras à cet égard ce que tu voudras. Pendant que je t'écris, Angletine et Lisette prennent la leçon de danse. Cette dernière manque de goût et de grâce dans sa personne, elle a les mouvements à la fois indolents et durs ; Angletine est le contraire, les siens sont vifs et doux.

Lundi 5 février

La poste de demain ne partira pas sans te porter une lettre, mon cher Wilhelm. J'ai reçu la tienne ce matin avec beaucoup de joie. Les 15 louis ont été envoyés à Bâle à M. Paravicini[220] par M. le bailli Fischer de Cerlier[221], ainsi que le thé qui t'est parvenu franco jusqu'à Bâle par la politesse

220 L'un des fils Paravicini, prénommé Samuel, était élève à Colmar. La famille dirigeait un négoce de fer.
221 Emmanuel Friedrich Fischer (1732-1811).

de M. Fischer. Mais je n'oserais en abuser pour t'envoyer de la cire et du papier et le port te coûterait plus que la chose ; achète-les à Colmar, mon cher Cœur[222].

Tu me demandes ce qu'on fait ici : on s'arrache les jours pour donner des journées, ou des soupers, ou des danses. Cela est immense ce que l'on danse cet hiver ici ; au point que les jeunes gens ne s'en soucient plus ; le plaisir devient fatigue, on ne se réjouit de rien. Les jeunes gens ont l'air triste et blasé. Pour nous, nous n'avons pas un jour de libre. Nous sommes engagés pour douze jours. J'ai eu vendredi, après le bal de souscription, un souper de 22 personnes. Il en manqua 12 ou 15. Nous avons eu hier la société du dimanche, très nombreuse. Demain, la duchesse [de Courlande] vient ici. Jeudi, j'ai la société, après quoi voilà mes devoirs faits et nous ne voulons plus avoir que de petits soupers familiers.

Lisette de Grancy s'accommode très bien du train d'ici et voudrait passer sa vie avec nous. Je la reprends sans cesse : elle est un peu maussade, elle tend le col et le derrière, elle traîne en parlant. Elle n'a point été suivie, elle met trois heures à écrire 2 pages. Mais elle a le cœur bien fait, point envieuse ni jalouse. Peu de talents mais elle aura des vertus ; du bon sens, rien de brillant ni de saillant. Elle n'est point adroite. Angletine la coiffe et lui fait toutes ses parures. Cela la rend extrêmement adroite. Lisette reconnaît sa supériorité en tout genre et n'éprouve aucune espèce d'envie. Et je crois que j'aime mieux l'absence de la jalousie que les talents qui la font naître. Mais Angletine se corrigera avec le temps.

J'ai refusé samedi un bal pour elle chez les Bugnon ; ses amies y ont été, elle n'a rien éprouvé. Elle n'est point désireuse de parures mais elle est jalouse en amitié prodigieusement et ne peut souffrir que ceux qu'elle aime en aiment d'autres plus ou autant qu'elle. Je ne la ménage pas sur ce sentiment qui a l'air intéressant, et tient foncièrement à de la vanité, et fait notre malheur et celui de nos amis qui sont agités de nos agitations.

Tu m'as demandé, mon Cœur, en quoi cela tenait à toi de venir nous voir en septembre. Si tu contentes tes maîtres extrêmement dans les quartiers qui précèdent ce temps-là ; que tu fasses dans le latin des progrès sensibles dans la leçon particulière que ton père te permet de prendre ; que tu aies le plumet blanc et un témoignage éclatant de MM. Pfeffel et Lersé, alors je pense que peut-être ton père pourrait te permettre de venir passer un

222 Dans sa lettre du 30 janvier 1781, Wilhelm avait adressé cette demande à Catherine, B104/2523.

congé ou les vacances avec nous à Mex. Alors on fera venir les Crommelin ou nous les irons chercher. Nous verrons tous tes amis qui ne sont pas en petit nombre et peut-être te ramènerions-nous nous-mêmes à Colmar, cela je ne peux l'assurer positivement. Mais tu y retourneras en tout cas comme tu seras venu. Tu es un homme à cette heure, te voilà dans ta quinzième année[223]. Le bon sens, la prudence doivent régler tes actions et tes parents doivent pouvoir prendre confiance en toi. Tu es notre espoir, c'est toi qui dois faire notre joie et être le soutien de ta sœur, comme elle sera le tien dans un autre genre[224].

Nous avons des temps charmants, on se promène, on est comme en été. Nous irons passer la semaine de Pâques à Mex avec Burnand pour mettre en train de travailler aux chemins.

Tu as bien raison, mon cher Cœur, comme le temps passe : nous voilà au 6 février. Il y a aujourd'hui un an que M. et M^me^ de Montagny t'emmenèrent en cabriolet. C'était un dimanche, il faisait un temps horrible. Cet hiver est bien différent pour nous. Quelle tristesse, quelles entraves ! Et comme j'ai été malade, tout l'hiver et le printemps, jusqu'à ce que j'aie pris les eaux de Spa. Je ne m'en ressouviens qu'avec effroi, et du temps que j'ai passé après ton départ.

Mande-moi si tu n'as plus de chagrins relativement aux jeunes gens, si ce qui regarde les mœurs va bien. J'espère que tu te conserves pur comme quand tu es sorti de nos mains. Il y a longtemps que tu ne m'as rien dit de tout cela, parle-m'en, cela m'inquiète extrêmement. As-tu soin de tes dents et en général de ta personne ? C'est un soin qui ne prend pas trop de temps mais qui est indispensable, de la propreté, de la netteté, de l'ordre sur soi. Les gens sales et dérangés sur leur personne donnent des préjugés contre eux et contre ceux qui les ont élevés.

Croirais-tu que nous n'ayons pas la moindre nouvelle d'Herstermann ? Mande-moi s'il paraît content dans la lettre qu'il t'a écrite. Je ne crois point qu'il fasse ses 15 ans à Neuchâtel. M^me^ de Nassau avait pris Frière des Marsens pour son fils ; il est déjà loin. J'étais persuadée qu'il n'y serait pas deux mois. Voilà le deuxième depuis six mois. Nassau a grandi. Il a soupé

223 Wilhelm de Sévery a fêté ses 14 ans le 27 janvier.

224 Vers la fin de sa vie, Catherine n'a de cesse d'encourager ses enfants à demeurer ensemble et à être des soutiens réciproques, conseillant même à Angletine de ne pas se marier. En 1801 toutefois, un texte rédigé par Angletine laisse penser que l'entente entre frère et sœur a disparu. Angletine y exprime sa résolution à se séparer de Wilhelm et à partager leur bien. Ces textes ont fait l'objet d'une édition dans *La Vie privée au fil de la plume*, *op. cit.*, pp. 133-134 et 206-207.

ici l'autre jour avec Lisette et Angletine. Il me fait pitié, gêné et point occupé. Tu n'as aucune idée de l'importance des Betty Crousaz, Fanchette, etc. Tous les pronoms personnels ne leur sortent pas de la bouche : je ferai, j'irai, moi, je, nous, je donnerai à danser, j'aurai du monde chez moi, je prendrai telles leçons. Cela en est au plus grand ridicule.

Cela a élevé une rumeur parmi les gouvernantes que j'osasse renvoyer la Rechsteiner. J'ai ouvert une route qui ne leur convenait pas. La Corte et la Dumur me boudent. Nous en avons ri ; la Rechsteiner part pour Toulouse cette semaine. C'est bien le plus grand emplâtre que j'aie jamais vu. Chaque jour, je sens une nouvelle joie de ne plus voir sa figure à table et dans l'antichambre. Elle m'a ennuyée à Mex l'été passé, au dégoût. Nous eûmes deux étudiants français à dîner, Lantois et Durand. Je la voyais rougir, s'embarrasser, baisser les yeux. Je ne comprenais rien à cette manœuvre enfantine. J'appris qu'elle croyait qu'ils étaient devenus amoureux d'elle. La Sénégas fit cette découverte.

Mande-moi à quoi tu passes tes heures de recréation, si tu fais quelque lecture pour toi, à quoi tu en es au clavecin, si tu n'oublies point ? Mande-moi comme tu es avec ton camarade de chambre. Dis-moi si tu as donné les vers à M. Groos, si tu as de ses nouvelles et de celles de M. de Pachelbel. Enfin, écris-nous une grande lettre pleine de détails. C'est les détails qui font plaisir, car nous sommes dans une grande ignorance sur toi. Adieu, mon cher Enfant, nous t'embrassons mille fois, tous tant que nous sommes. Crommelin et Babelle se portent assez joliment, j'en ai eu des nouvelles dimanche. La Crommelin fait faire une puiserande[225] qui l'inquiète horriblement. Elle en est toute époulaillée[226].

225 Système d'irrigation des cultures potagères, en vigueur à Genève du XVI^e^ au XVIII^e^ siècles. Voir Guerdan, 1973, p. 79.

226 Époulaillé, en patois savoyard, signifie effrayé, perturbé.

## *Loix pénales de l'Institut.*

1. Défense à tout Elève de s'avilir par des juremens, des imprécations & des mensonges.
2. Défense à tout Elève de manquer de respect à ses Supérieurs & Instituteurs, ou de leur refuser le payement d'une amende.
3. Défense à tout Elève de cacher aux Supérieurs une incommodité dont il se sent atteint.
4. Défense de faire des exercices périlleux & de garder auprès de soi des matieres inflammables.
5. Défense de blesser les loix sacrées de la tempérance & de la pudeur.
6. Défense à tout Elève de sortir seul ou sans permission.
7. Défense de maltraiter qui que ce soit par des coups, des invectives, des calomnies ou des libelles.

8. Défenſe de tromper au jeu & de jouer à des jeux prohibés.

9. Défenſe de gâter malicieuſement les effets de la maiſon, de cacher ceux de ſes Camarades ou de les garder auprès de ſoi à l'inſçu des Propriétaires.

10. Défenſe d'emprunter ſans permiſſion de l'argent ou d'autres effets, & d'en prêter à qui que ce ſoit.

11. Défenſe à tout Elève d'acheter, de vendre, de troquer la moindre choſe & de faire aucun préſent ſans permiſſion.

12. Défenſe à tout Elève d'entretenir un commerce ou une correſpondance ſuſpecte, & de lire ou d'avoir chez ſoi des livres dont la lecture n'eſt point permiſe.

*NB.* Toutes ces fautes ſeront punies ſelon les circonſtances, du bonnet ignominieux; du ſarrau; de l'excommunication ſociale, & en cas de fréquentes récidives de l'expulſion de l'Inſtitut.

Loix pénales de l'institut, s. d., P Charrière de Sévery, Acc 209.

# LETTRE 74
## DE WILHELM

[15 février 1781]



Ma très chère Maman, j'ai reçu ta grande lettre lundi. Elle m'a bien fait du plaisir : il y a bien longtemps que je n'avais pas reçu de tes nouvelles et que j'en attendais. Il faut que je commence par t'avouer tout naturellement que j'ai été puni et que j'ai eu une mauvaise note. Il faut que je te dise pourquoi. On va aux redoutes[227] les mercredis, et moi j'y ai été aussi et j'y ai acheté des oranges (ce qui était permis) et j'en ai aussi apporté à la maison. Je ne savais pas que cela fut défendu. Lorsque j'ai été à la maison, il y a des élèves qui m'ont prié de leur en vendre et je l'ai fait[228]. Cela a été su et j'ai été puni. Il faut que je te dise que dans cette affaire, il y en a eu plus de 20 de punis et qu'il y en a eu de ceux qui n'ont jamais eu de mauvaises notes, qui en ont eu. Cela m'a fait bien du chagrin et je ne voulais presque pas te le dire mais j'ai pensé qu'il valait pourtant mieux de te l'avouer tout naturellement. C'est la première que j'ai depuis que je suis ici. Je te promets de t'écrire plus que je ne l'ai fait et plus longuement, je me reproche de ne l'avoir pas fait mais je te promets que je vaincrai ma paresse. L'on danse beaucoup ici et l'hiver est bien joli. Il y a un article dans ta lettre qui m'a bien fait du plaisir c'est celui où tu me dis que je pourrai t'aller faire une visite. J'ai vu quelques mots d'effacés. Je sais bien pourquoi, c'est que tu avais écrit que Papa m'accorderait sûrement ma demande, et lorsque papa a lu ta lettre, il t'a changé et t'a dit de mettre il se pourrait qu'il t'accordât ; écris-moi si ce n'est pas. Le petit papa ne voulait pas que je regarde cela comme certain.

227 Dans le commentaire du tableau du quartier de janvier 1781, Pfeffel explique à Catherine et Salomon que la redoute est « un bal de jour qui finit à 9 heures du soir et où l'on ne voit qu'une compagnie choisie », P Charrière de Sévery, Acc 137.

228 Dans les « Loix pénales de l'Institut » est clairement précisé, article 11 « Défense à tout Elève d'acheter, de vendre, de troquer la moindre chose & de faire aucun présent sans permission », P Charrière de Sévery, Acc 209.

16ème

J'ai reçu ce matin ta lettre ma bonne Maman[229]. Tes nouvelles m'ont fait un sensible plaisir. On a su que j'en avais reçues et l'on m'a prié de dire ce que je savais. J'ai donné ce qui traitait de Genève à M. Lersé. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. Il a dit qu'il vaudrait mieux que la France ou la Suisse s'empara de Genève. C'est affreux le train que cela doit faire et je crains bien que cela n'influe sur la santé de Crommelin et de Babelle. Donne-m'en des nouvelles car je t'assure que cela m'inquiète beaucoup. Écris-moi et donne-moi toujours des nouvelles de Genève, je t'en prie. Cela fera une révolution dans l'histoire. Je voudrais bien être à présent à Lausanne. Je t'écrirai mercredi et je te répondrai à tes deux lettres. Tout doit être en mouvement à Lausanne. Si tu sais des nouvelles par M. Hardy, mande-les-moi, de même que tout ce que tu sauras, je t'en conjure. Tu me feras tant de plaisir. Il n'y a rien du tout de nouveau ici. Je n'ai point de nouvelles de M. Hestermann depuis le Nouvel An. J'attends de ses lettres. Je ne crois pas que la lettre que j'ai écrite dernièrement à Crommelin lui soit parvenue ni que, si elle m'écrit, ses lettres me parviennent non plus puisque Genève est fermée. Je voudrais aussi qu'on rasa les fortifications pour la punir, c'est une sotte forme de gouvernement. Adieu chère Maman, à mercredi.

## LETTRE 75
### DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 16 février [1781]



J'attendais une lettre de toi aujourd'hui, mon cher Cœur, comme si je l'avais vue. J'ai été surprise et peinée de n'en point avoir, j'en espère une lundi ; tu en auras reçu une aujourd'hui de moi où je te parlais de Genève, tout y est tranquille pour le moment, quoique les Représentants aient encore la garde des portes. On attend les lettres de Versailles avec impatience et les troupes ont ordre ici de se tenir prêtes à marcher.

229 Seule la fin de cette lettre, qui devait dater du 10-11 février 1781, a été retrouvée, B 117/150.

M. de Montagny l'aîné a enterré aujourd'hui la vieille M^me^ de Prélaz, sa tante qui les a fait héritiers. Cela peut monter à 60 ou 80 mille francs. Les voilà riches. Leur maison n'en sera pas plus gaie ni plus fréquentée. Ils vont se fixer à la campagne où ils font un bâtiment immense et mal entendu, à ce qu'on dit.

Ton père est au bal. Je devais y aller mais j'ai été si languissante que j'ai préféré de rester à la maison. La Crommelin a bien reçu toutes tes lettres et te chérit plus que jamais.

Dimanche 18

Me revoici attendant une lettre de toi demain. Tu sais que nous avons perdu notre procès à Berne, dans la chambre des appellations. Il y a encore les Deux-Cents où la chose se jugera le 30 mars prochain. Si nous perdons, L'Isle est à M. de Sacconay, et si nous gagnons il n'est pas encore à nous, tant cette cause est compliquée. Plus je vis et plus je tâche de m'accoutumer à envisager avec sang-froid la plupart des événements, en les considérant sous une face plus générale, c'est-à-dire comme des jeux du sort qui tantôt me regardent et tantôt autrui. Je parle de ce qui n'est ni amitié, ni sentiment. Car pour ceci, je ne sais où je trouverais une cuirasse assez forte pour me rendre insensible.

On trouve les affaires de ce pays dans une sorte de crise et on se réjouit que Genève soit arrangée, mais toute l'Europe est en crise. On parle cependant de paix à Paris à ce qu'ont dit les lettres d'hier[230]. Tant de gens doivent la souhaiter que peut-être la fera-t-on.

Mardi 20

Je reçus hier ta lettre, mon cher Enfant. Tu as bien fait de ne nous point cacher ton chagrin, à qui le dirais-tu si ce n'est à nous ? Je ne sais point cacher à mes amis ce qui me fait de la peine et on se console en ouvrant son cœur. Nous aimerions mieux que tu n'eusses pas eu ce petit esclandre, mais

230 Catherine évoque la signature d'un éventuel traité entre les 13 colonies américaines et les représentants britanniques. Ce n'est toutefois qu'à la fin de l'automne 1783 qu'est signé le Traité de Paris, mettant ainsi fin à la guerre d'indépendance des États-Unis.

comme il ne porte point sur le cœur et les sentiments, nous en sommes très consolés, ton père et moi, espérant que cette première note sera la dernière. J'attends de toi une grande lettre avec des détails sur tout ce que je t'ai demandé. Et je veux te dire ici, mon cher Ami, de faire les plus grands efforts pour vaincre ta paresse. Les paresseux sont nuls dans le monde et tous les talents se perdent et sont engloutis par cette horrible disposition qu'on pourrait appeler une passion, et une passion qui l'emporte à la longue sur toutes les autres. Songes-y très sérieusement et ne te fais nul quartier à toi-même. On peut sur soi ce qu'on veut, sois convaincu de cette vérité.

Tu as deviné juste sur les ratures de ma lettre : ton père me fit mitiger les termes parce qu'il se pourrait que nous allassions te voir au lieu de te faire venir. Cela dépend des circonstances. Toujours nous nous reverrons s'il plaît au bon Dieu cette année. Il y a eu samedi neuf mois que je t'ai quitté et embrassé au bas des escaliers.

La Rechsteiner part demain pour la France. Elle compte y être dix ans ; elle veut amasser 100 louis qui, avec ce qu'elle a déjà, lui feront un sort. Elle vivra à Mazères dans le comté de Foix, à 20 lieues de Toulouse et d'une ville appelée Rieux. Hestermann est content à Neuchâtel et on l'est de lui. J'ai su cela de côté. Nous n'avons point eu de ses nouvelles depuis son départ.

Je vois fort peu mes sœurs. M^me^ de Nassau ne veut ni manger ici ni y venir du tout. Et Pauline suit ses ordres. J'en ai pris mon parti pour le coup absolument. Je leur ai rendu encore dernièrement des petits services et le ferai toujours. Malgré cela M^me^ de Nassau est d'une aigreur qui va au plaisant. Il y a aujourd'hui un petit bal chez M^me^ Charrière. Les petites y vont avec bien du plaisir ; elles préfèrent Drine à tout. Elle est devenue extrêmement jolie et aimable.

[…][231] Tu me demandes des nouvelles de Genève. Nous n'en saurons que demain. Samedi dernier, les lettres de Versailles n'arrivèrent pas. Elles doivent être décisives. En attendant, les députés de Berne, qui ont pris le nom, non de médiateurs, mais de conciliateurs, ont été reçus convenablement et avec les égards qui leurs sont dus. Ils ne veulent rien entamer [avant] que les choses ne soient rentrées dans l'ordre mais elles n'y rentrent point. Les Représentants ont toujours la garde des portes. Tous les esprits sont dans le trouble et l'inquiétude. Les factieux parlent de temps en temps, si on ne les satisfait pas, de mettre le feu à la ville et de l'ensevelir sous ses

231 Le haut du papier est déchiré : de fait, il manque une ligne et demie de la lettre sur les deux côtés.

ruines. On est persuadé qu'ils n'en feront rien. Ils ont forcé la magistrature à accorder beaucoup de choses. Une des raisons qu'on lui allégua pour céder fut de ne pas obliger à ensanglanter la scène. Les Négatifs accordèrent tout sauf deux points dont l'un était que Durovray[232], procureur général et un des chefs du peuple le plus furieux, ne seraient pas confirmés. On a trouvé que les magistrats auraient dû donner les mains à tout, même à ce qui leur était le plus odieux : cela aurait constaté plus parfaitement la violence.

Il me serait impossible de te dire de quoi il s'agit, ni ce que veulent les uns et les autres ; les Genevois qui sont ici n'ont pu nous l'expliquer que très imparfaitement. Cela est si compliqué, il y a tant de partis en ville, outre les deux principaux, qu'on n'en sort pas. […]. Ils sont […] perdus, parce que cette forme ne convient pas à leur état. Les Représentants ont, dit-on, plus d'esprit que les Négatifs. Leurs mémoires sont mieux écrits, plus de force, plus d'énergie dans leurs discours et peut-être dans leur conduite ; ils sont plus unis entre eux, ils marchent mieux de concert, les chefs sont plus maîtres des esprits que dans le parti opposé. Ils ont de l'adresse car ils ont escamoté Genève plutôt qu'ils ne l'ont prise. Les Négatifs étaient maîtres d'une garnison de 750 hommes. Ils avaient l'arsenal. On ne comprend rien à ce qui leur est arrivé. Le capitaine de la Porte Neuve ne voulut pas se rendre aux Représentants. Le syndic de la garde fut obligé de venir lui-même lui dire de ne pas faire résistance afin de ne pas commencer un massacre. C'est une démarche bien cruelle à faire que de remettre l'autorité à ses ennemis.

Les Genevois sont trop riches. C'était un grand obstacle à leur bonheur précédemment, parce que la soif d'acquérir s'augmentait en acquérant. Actuellement, la jalousie que les riches Négatifs ont causée entre pour beaucoup, à ce qu'on croit, dans la fureur qui transporte les Représentants. Cent mille livres de rentes à Genève ! Que faire, dans une petite ville, d'une fortune pareille ? Et elles n'y sont pas si rares et celles en dessous très communes, cinquante mille, soixante, trente, vingt-cinq : on ne voit que cela et le luxe, les airs, la hauteur s'ensuivent.

On vient de nous dire que tout est assez tranquille à Genève actuellement.

232 Jacques Antoine Du Roveray (1747-1814), avocat et notaire, membre du Conseil des Deux-Cents ; l'un des chefs des Représentants, il s'exile en Angleterre dès 1782.

# LETTRE 76
## DE WILHELM

Colmar ce 22 février 1781



À présent j'ai pourtant le temps de t'écrire une fois une lettre un peu grande. Il y a longtemps que je ne t'ai écrit longuement et je sens que cela devait te fâcher de recevoir toujours des petites lettres. J'aime mieux, et je crois que tu le préfères aussi, que j'écrive moins mais alors de plus grandes lettres. J'attends de tes nouvelles demain.

Genève m'occupe beaucoup. Quoique tu m'aies dit de ne rien craindre pour Babelle et Crommelin, cela m'inquiète beaucoup. Dis-moi aussi pourquoi je ne reçois point de ses nouvelles. Est-ce que les troubles de Genève empêchent la poste de passer ? Car il y a longtemps que j'ai écrit à Crommelin et elle ne m'a pas répondu.

Je crois que toutes ces danses, journées et soupers ne t'amusent pas trop. À force de vouloir s'amuser l'on ennuie souvent. L'on danse aussi ici. Il y a des redoutes tous les mercredis. La dernière sera mardi prochain. J'ai été à quelques-unes. Il n'y a pas eu de bal particulier excepté une noce où je me suis beaucoup amusé.

Il faut que je te raconte quelque chose qui m'est arrivé. Tu sais que lorsque tu avais écrit un petit billet à M. Pfeffel pour le prier de me donner un louis ou 24 livres et qu'après tu me récrivis que tu t'étais trompée et que tu avais voulu mettre 36, et moi je priai M. Pfeffel de me permettre de tirer les 12 autres livres disant, ce que tu m'avais écrit, que tu me le permettais. Et puis, il y a quelques jours que le secrétaire m'a dit pourquoi j'avais 36 livres, puisqu'il y avait sur ton billet l'ordre de me donner seulement un louis. Et il a dit à M. Pfeffel qui ne s'est pas rappelé de m'avoir parlé. Moi je lui ai parlé après et je lui ai offert de t'écrire pour prouver si ce n'était pas vrai et alors il m'a dit qu'il s'en fiait à moi. Cela m'a fait cependant de la peine parce que j'aurais pu passer pour un menteur. Ainsi fais-moi le plaisir dans la première lettre que tu m'écriras de me parler de cela de façon que je puisse montrer l'article à M. Lersé et que je sois entièrement justifié là-dessus.

Est-ce que Lisette de Grancy est coiffée en cheveux ? Tu me mandes que ma sœur la coiffe.

Je crois qu'il vaudrait mieux que tu écrives à M. Pfeffel pour ma leçon particulière de latin parce que si je lui en parle, il me répondra qu'il faut que tu lui écrives. Il y a aussi longtemps que je n'ai reçu des nouvelles de M. Hestermann. Je lui ai écrit au Nouvel An ; depuis ce temps-là, je n'ai point reçu de ses lettres. Je suis étonné de son long silence. Dans sa lettre, il paraissait très content.

Ma tante de Nassau est bien drôle : tous les jours un autre gouverneur. Après qu'elle s'en est bien moquée, elle le renvoie. Dis-moi, que fait ma tante Pauline ? Je n'ai nulle nouvelle de M. de Loys. [N']en as-tu point ? Dis-m'en si tu en sais. Il m'avait promis de m'écrire.

Je suis content et m'amuse bien. Je suis très bien avec M. Lersé. J'ai employé les vers pour M. Groos. Ils lui ont fait un sensible plaisir. J'écrirai à M. de Pachelbel un de ces jours.

Quant à l'article des mœurs, tout va bien, ne t'inquiète pas là-dessus. J'ai bien soin de mes dents, je me les nettoie tous les jours. Je n'ai pas eu mal depuis que je suis ici.

Vendredi 23. J'ai reçu ta bonne lettre ce matin. Les nouvelles de Genève m'ont fait un bien grand plaisir et je te répondrai à loisir à ta lettre. Ici l'on parle beaucoup de guerre : l'Empereur doit avoir pris le parti des Anglais[233]. Cela fera une guerre. Je suis bien aise que pendant ma vie, il soit arrivé une guerre. L'on l'appellera la guerre de 81. Je me réjouis de voir comme tout cela finira.

Je voudrais bien que nous gagnassions le procès. Voilà M. de Montagny bien riche et pas plus heureux à cause de la mort de sa tante. Voilà deux personnes de mortes depuis que je suis ici : Mmes de Bressonnaz et de Prélaz. Comme tout s'en va. Mon tour viendra aussi mais pas de longtemps à ce que j'espère. Adieu, ma petite Maman, je vous embrasse tous de toute la force de mon cœur et je suis votre Wilhelm.

233 Contrairement aux espoirs de Wilhelm, Joseph II, empereur du Saint-Empire romain germanique, ne s'engage pas aux côtés des Anglais dans la guerre d'indépendance américaine, voir Péronnet, 1998, p. 154.

# LETTRE 77
## DE CATHERINE

[Lausanne], mercredi pour vendredi 2 mars 1781



Tu es bien irrégulier, mon cher Wilhelm. Chaque poste, nous attendons de toi quelques lettres détaillées. Il n'en vient point. Quand ton cœur est tranquille, le besoin d'écrire ne te presse pas. Au commencement de notre séparation, tu trouvais bien le temps de m'écrire de grandes lettres ! Non que je voulusse avoir de tes nouvelles et te sentir dans ces agitations, je les payais trop cher. Mais sois heureux et écris-nous ; écris-nous en détail. Nous avons la tête dans un sac sur tout ce qui te concerne.

Enfin il arriva lundi un certificat de santé : nous vîmes ta signature. C'est quelque chose au moins des gens que l'on aime. Je ne veux pas te faire des reproches. Mais je trouve toujours le temps de t'écrire parce que mon cœur est toujours occupé de toi. Rien ne le distrait de cette pensée. La pointe amère de la séparation s'est émoussée, grâce au ciel. Je ne te voudrais pas ici, mais le fond subsiste dans toute sa force et je fais des souhaits pour te voir, qui seront pourtant subordonnés à tes vrais intérêts.

Nous avons un second hiver, triste, pluvieux et neigeux ; les rues sont sales et humides. Nous espérons un beau printemps et je m'en réjouis pour me promener et me secouer.

Genève est rentrée dans l'ordre. Les médiateurs de la France et de Berne les arrangeront et il faudra des troupes, à ce qu'on croit, pour les forcer à reprendre une forme. J'ai écrit à la Crommelin, je n'ai pas plus de lettres de Plainpalais que de Colmar. J'en eu une l'autre jour de Schurmann[234] qui m'envoyait l'intérêt de ma substitution le jour de l'échéance. C'est une bonne plaisanterie et que j'ai pris fort à gré. Mes sœurs eurent aussi beaucoup d'argent, ce qui les réjouit fort. Chacun fait ses petites affaires. Je ne cesse de payer des dettes, cela m'amuse. Notre ménage a bien diminué. Demain, les Frossard viennent meubler et arranger ta chambre qui était un cloaque et sera très passable pour loger quelque ami en attendant que tu l'occupes. Le fourneau ôté la rend toute autre. Je me réjouis de ce petit arrangement. On la fermera à clef. On y mettra quelques meubles et le lit

234 Il s'agit probablement de l'intendant du domaine de L'Isle.

jaune de mon cabinet en attendant un lit de Mex ou de Sévery, un petit sofa, quelques chaises, un bureau. Le tien sera dans la chambre à côté, bien en ordre, bien propre.

Voici une carte de ton père et une lettre de ta sœur qui dansera fort joliment et légèrement. Elle fait des progrès. Lisette n'a pas plus d'oreille que le petit chat. C'est inconcevable, jamais elle n'arrive que par hasard et fait enrager Desjardins. Bon enfant, mais maussade et indolente, point de talent, ni de goût.

Vendredi 2 mars

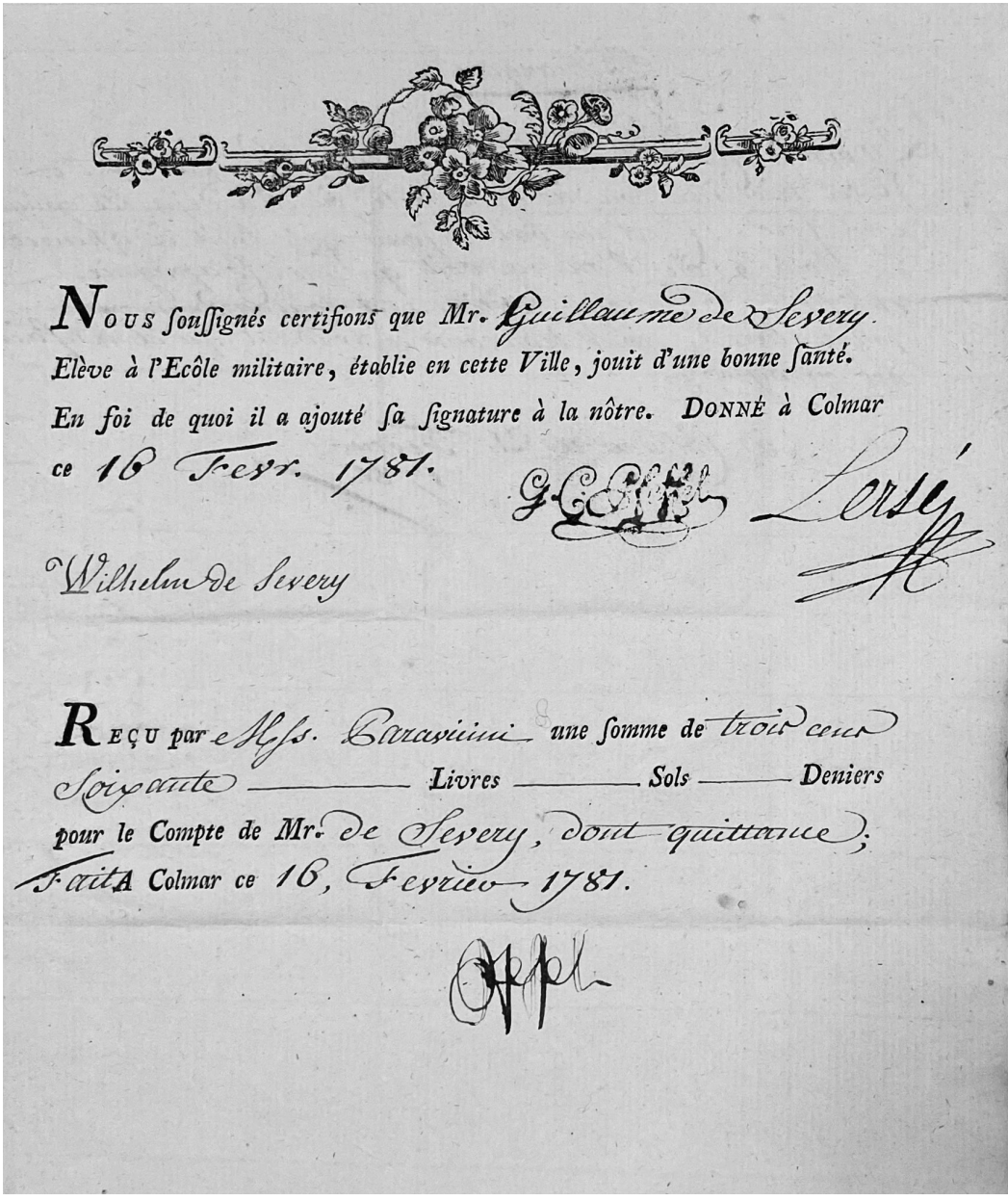
J'ai reçu ce matin ta lettre, mon cher Ami. Nous observons que tu négliges ton style : dans deux lignes, tu mets quatre fois le mot de guerre, celui de lettre et d'écrire, continuellement. Ton style sera tout à fait lâche et populaire, si tu n'y prends garde, et sans grâce et sans énergie. Ta sœur a plus de force dans ce qu'elle écrit et tu peux en avoir si tu veux, mais tu y apportes de l'indolence. Je consens que tu m'écrives moins et de plus grandes lettres, une tous les huit jours, est-ce trop ? Moi qui ai tant à écrire, je trouve du temps pour toi.

Il est bien mort du monde depuis toi, le conseiller Polier[235], M^me^ Miron, et dans la bourgeoisie. J'espère que ton tour ne viendra que longtemps après l'an 1850.

Les affaires de Genève sont dans un état de fausse tranquillité. On dit qu'on y enverra des troupes de Berne, pour faire passer la médiation, conforme à celle de 1738. Cela chagrine Crommelin, mais elle se porte bien et Belotte aussi.

Je m'étais trompée lorsque je mis dans le billet à M. Pfeffel un louis ou 24 batz. Je l'entendais de notre monnaie. Ainsi tu as bien fait de tirer les 12 batz de France. Ton père y avait consenti. Il écrira à M. Pfeffel pour la leçon de latin qu'il souhaite que tu prennes seul. Je n'ai aucune nouvelle du jeune de Loys, point de réponse à une lettre que je lui ai écrite. Pauline ne me dit rien, elle va son train, soutient, quand il est question de M^me^ de Nassau, qu'il est nuit à midi. Adieu, mon cher Enfant, je vais m'habiller pour aller au bal.

235 Jacques Henri Etienne Polier (1700-1781), conseiller et justicier, seigneur de Bottens, époux de Jeanne Françoise Moreau de Brosses.



Nous soussignés certifions que Mr. Guillaume de Severy. Elève à l'Ecôle militaire, établie en cette Ville, jouit d'une bonne santé. En foi de quoi il a ajouté sa signature à la nôtre. Donné à Colmar ce 16 Fevr. 1781.

Wilhelm de Severy

Reçu par Mrs. Carassini une somme de trois cens soixante ——— Livres ——— Sols ——— Deniers pour le Compte de Mr. de Severy, dont quittance; Fait à Colmar ce 16, Fevrier 1781.

Certificat de Santé daté du 16 février 1781, P Charrière de Sévery, Acc 137.

# LETTRE 78
## DE WILHELM

Colmar, ce 11 mars 1781



Ma très chère Maman, j'ai reçu ta chère lettre l'autre jour et en même temps une de la chère Crommelin et celle de ma chère sœur qui était dans la tienne. Le commencement de la tienne m'a fait un peu de peine et je comprends bien que cela devait te fâcher de ne point recevoir de mes nouvelles mais j'espère que tu as été contente de ma dernière lettre.

Il faut que, pour vendredi prochain, je prépare une lettre pour toi, pour ma sœur, pour Crommelin et Georges de Cottens dont j'ai reçu des nouvelles il y a quelques jours. Il m'écrit qu'il s'ennuie beaucoup et qu'il voudrait bien être à ma place, c'est-à-dire être à Colmar. Il dit qu'il espère d'aller dans un endroit où il puisse mieux apprendre que là où il est. Il n'a pas oublié de me charger de beaucoup d'honneurs pour toi et de respect pour ma chère sœur. Tu sais que les compliments remplissent la moitié de la lettre. Te ressouviens[-tu] des lettres que j'écrivais à Crommelin il y a deux ou trois ans et que je remplissais de compliments ? Cela était furieusement plat et cela fâchait tant papa.

Tu dis que les troubles de Genève se sont beaucoup apaisés ; cela m'a bien fait du plaisir. Crommelin m'a dit que cela avait un peu altéré la santé de la chère Babelle. Il y a longtemps que tu ne m'as parlé de ma tante de Villars. Dis-moi comment elle se porte. Mes compliments à ma sœur en attendant que je lui écrive. Adieu, ma très chère Maman, je suis pour la vie, ton fils.

Wilhelm

## LETTRE 79
### DE CATHERINE

[Lausanne], mardi 13e [mars 1781]



Écris-moi, mon cher Cœur, ne sois jamais trois postes sans que nous ayons de tes nouvelles. Cela m'inquiète et m'agite ; je voulais t'écrire au long, mais je n'ai qu'un instant et je ne veux pas que le courrier parte sans t'écrire, de m'écrire toutes les semaines tant que tu pourras.

## LETTRE 80
### DE WILHELM

Mercredi 15 mars 1781



Comme je te l'ai promis dans ma dernière [lettre], très chère Maman, je t'écris pour te répondre à ta lettre du 2 de mars. Je ne te cache pas que le commencement m'a un peu fait de peine parce que j'ai réfléchi, et je me suis dit à moi-même : « Comment Maman est obligée de me presser pour que je lui écrive ? Elle est forcée de me faire des espèces de reproches pour tirer une lettre de son fils. » Toutes ces idées me tourmentent et je me suis bien fermement proposé de t'écrire maintenant bien souvent, tous les huit jours pour le moins. J'ai senti tout ce que tu me dis dans le commencement de ta lettre jusqu'au vif et cela a fait une forte impression sur moi.

Il fait un temps des plus beaux, le soleil est bien chaud et l'on croit être en été. Je pense au cher Sévery et je me réjouis bien de le revoir. Est-ce que tu n'y iras pas bientôt ? Il y a bien longtemps que tu ne m'en donnes des nouvelles de Sévery, de Mex, de Criqueton, des petites chiennes, de Trélif et de tout cela. Je ne les oublie pas et j'espère bien de les revoir tous. Papa avait dit qu'il voulait vendre Criqueton. J'espère qu'il ne l'a pas encore fait et que je pourrai le remonter.

Je me réjouis bien de revoir ma chambre lorsqu'elle sera toute arrangée. Dis-moi s'il faut donner cette carte de Papa pour l'allemand à M. Pfeffel ou s'il faut que je la garde. Les leçons commenceront à Pâques et nous aurons un autre plan que je t'enverrai dès que je le saurai. Alors tu pourras écrire à M. Pfeffel pour ma leçon de latin particulière pour que je la puisse prendre à la place de l'autre en classe, ou bien si tu veux que j'en prenne deux, celle avec les autres et la privée. Ce sera à ton choix.

Il est singulier que tu n'aies point de nouvelles de Samuel de Loys ; il te paraissait si attaché et pourtant il ne t'écrit pas. N'as-tu pas de ses nouvelles par Monsieur son père ? Et paraît-il que ma tante Pauline le regrette ?

16ème

J'ai reçu ton petit billet ce matin, ma chère Maman, et je suis bien étonné que tu n'aies pas reçu ma lettre du mois. Je t'en ai aussi écrit une qui doit être arrivée aujourd'hui. J'ai été hier à la comédie. On a joué *Les deux Comtesses*[236]. L'ouverture est celle que M. Tissot m'avait donnée et c'est aussi dans cette pièce que se trouve le duo que je chantai avec Naudy à Beaulieu qui commence ainsi : *« Alle Nymphe del Pastore »*. Cela me fit beaucoup de plaisir (la comédie était en allemand traduite de l'italien). Elle fut très bien exécutée. La musique en est délicieuse et je voudrais que tu visses jouer cette pièce. Elle est tout à fait à l'italienne et je suis sûr qu'elle t'amuserait beaucoup. À propos, dis-moi si j'ai apporté à Colmar les concerts de Bach de Mme Polier. Je ne le crois pas car je ne les ai pas. J'apprends à présent les sonates de Scherrer, elles sont charmantes.

Adieu chère Maman, je t'embrasse de tout mon cœur et suis ton fils.

Wilhelm

236 Opéra italien de Nicolas Etienne Franery, musique de Paisiello, joué pour la première fois à Rome en 1777.

# LETTRE 81
## DE CATHERINE

[Lausanne,] dimanche, pour mardi 20 [mars 1781]



Je n'ai pas besoin, mon cher Wilhelm, d'aller chercher tes vieilles lettres pour en trouver de plates et, à cet égard, tu égales pour le moins Georges de Cottens. La dernière que j'ai reçue de toi t'en sera une preuve : je te la renvoie pour que tu en juges toi-même[237]. Regarde combien de fois tu y répètes le même mot, examine les fautes de style, d'orthographe, la lâcheté de la composition de cette lettre, l'immense marge qui va toujours en augmentant, le vide d'idées qui y règne d'un bout à l'autre, l'absence totale des détails que nous t'avons demandés maintes fois ! Et ceci n'est pas un billet écrit à la hâte, c'est une lettre faite à tête reposée après avoir été quinze jours sans nous écrire ! En vérité, j'en ai honte et ton père en est dans une véritable colère. C'est donc là les progrès que tu fais à Colmar ! C'est de cette manière que tu réponds aux peines et à la dépense que l'on fait pour toi.

Tu es dans ta quinzième année et tu n'as ni orthographe, ni style, ni idée, ni envie d'en acquérir ! Voilà la centième fois que je te parle sur cette abominable paresse qui te rendra à la fin le rebut des sociétés, si tu n'y prends garde. Tu écoutes ce qu'on te dit, et il n'en est ni plus ni moins. Je suis chargée de la part de ton père de te dire, et je m'y joins pour ce qui me regarde, que nous voulons une lettre par semaine, non pas un billet d'une douzaine de lignes, plié comme les servantes et écrit comme elles feraient, mais une lettre bien faite, sans faute d'orthographe remplie de détails et d'un style raisonnable et qui ne nous fasse pas honte. Tu ne peux bien écrire et longuement que lorsque quelque passion te transporte : au commencement de ton séjour à Colmar, le regret de nous avoir quittés donnait de la chaleur et de l'intérêt à ton style, tes lettres étaient longues, bien écrites, intéressantes ! Actuellement que ton âme est tranquille, c'est quelque chose d'inconcevable que la platitude, la lâcheté, et le lavage de tes lettres. Songes-y très sérieusement, mon Ami, corrige-toi tout de suite, et pense que tu n'es plus

237 Il semble que Catherine fasse référence à la lettre datée du 11 mars 1781.

dans l'âge d'aller à cheval sur un bâton, de claquer un fouet toute la journée et de courir avec les garnements d'un village.

Je veux que tu me mandes ce que font les Loriol et à quoi tu en es avec eux, deuxièmement des détails sur M. Pfeffel, comment tu es avec lui, les heures où tu le vois, quelles sont tes heures de récréation et ce que tu y fais, quel est celui de tes camarades avec qui tu es lié, comment vont tes études, ce que tu penses sur la vocation que tu veux embrasser. Enfin, nous voulons des détails, du raisonnement dans tes lettres. Et je te défends de les commencer plus par « J'ai reçu ta chère lettre etc. »

M. Charrière part demain pour la Sardaigne où il passera deux ans : il a été ici six semaines, il te fait mille amitiés. Ma tante de Villars se porte bien. Notre procès se juge dans douze jours ; nous ne nous attendons à rien de bon. Les affaires vont leur train. Nous irons le 7 ou le 8 d'avril passer dix ou douze jours à Mex avec Burnand pour travailler aux chemins, mettre en train la maison du fermier etc. Nous devons payer 2 000 batz au 20 de mai pour affranchir toujours les dettes. Si ton père et moi sommes contents de toi, nous irons te voir en automne. Ton père a offert Sévery à ma tante de Villars pour s'y retirer si L'Isle est à M. de Sacconay et je crois qu'elle l'acceptera. Que pourrait-elle faire de mieux ! L'offre est charmante et digne de l'amitié que ton père leur a toujours témoignée. M. d'Orges veut vendre sa campagne[238]. Si nous n'en avions point, je trouve cette petite campagne charmante et je l'aimerais.

Lundi 19 mars. J'ai reçu ce matin ta lettre. Nous avons été[239]

Mardi 20 mars [1781]

J'ai été trois ou quatre postes, mon cher Ami, sans recevoir de tes lettres, puis il en est venu une si chétive et si plate que cela me fit t'écrire fort vivement de la part de ton père et de la mienne sur ta négligence, ta paresse et ton insouciance. Cette lettre est dans mon tiroir et elle serait partie ce soir si je n'en avais reçu une hier dont nous sommes plus contents et où tu témoignes être sensible aux légers reproches que je te fis il y a quelque temps.

238 Louis-Philippe Forestier d'Orges de Walwyck (1731-avant 1797) propriétaire de la maison Beauregard, lieutenant-colonel dans l'armée hollandaise.

239 La lettre s'interrompt brusquement car Catherine en arrête la rédaction à la réception de la lettre de Wilhelm datée du 15 mars. Elle en recommence alors une nouvelle qui suit.

Cela me fait supprimer pour ce moment plusieurs choses que je t'avais mandées. En général, prends garde à ta paresse. De l'action elle passe au sentiment, et de là afflige nos amis, et nous réduit à n'être rien dans la société.

Je t'ai déjà mandé plusieurs fois de me dire à quoi tu en es avec les Loriol et ce qu'ils font ; ensuite, comment tu es avec M. Pfeffel, les leçons qu'il te donne, les heures où tu le vois, quelle idée te fais-tu du genre de vie que tu veux embrasser ou plutôt de la vocation. La carte de ton père est pour toi ; il écrira à M. Pfeffel pour le latin. Es-tu bien avec M. Lersé, et l'histoire des 36 batz est-elle finie selon tes souhaits ? As-tu prouvé que tu avais dit vrai ? Des détails, je t'en prie, nous sommes la tête dans un sac sur ce qui te regarde.

Ne commence plus tes lettres par « J'ai reçu ta chère lettre. » Écris-nous une fois la semaine, c'est assez pour notre amitié et plus encore pour tes occupations. Ma tante de Villars se porte bien, je lui ai fait tes amitiés. Je crois que nous allons perdre notre procès, au moins on le dit. Ton père a offert Sévery à ma tante de Villars pour s'y retirer et je crois qu'elle l'acceptera : cette offre est charmante et digne de l'amitié que M. de Sévery leur a toujours témoignée. Elle trouvera cet asile à la place du château de ses pères et du berceau de son enfance dont les caprices du sort la chassent au déclin de sa vie. Il faut s'accoutumer à tout regarder de sang-froid, c'est à quoi l'expérience nous amène en diminuant notre extrême sensibilité.

J'ai reçu une lettre de Samuel de Loys, toujours bon enfant et attaché à Pauline. Cela ira je crois, mais je ne sais quand ni comment. On dit que M. Hardy épouse Charlotte de Bons[240], le temps nous l'apprendra. T'ai-je dit que M^me^ Cazenove a loué toute la maison du Chêne ? M. Vernède a acheté une maison à la Cité et la Redoute ira chez M^me^ de Freisheim[241]. De Middes, qui a retiré la maison de M. de Montolieu, veut la placer là, sous le même toit que le Cercle.

Nous avons lu hier *Le Compte-Rendu au Roi*[242] par M. Necker. C'est un beau morceau où le génie et l'honnêteté brillent.

240 Charlotte Louise de Bons (1760-1812), fille de Charles-Louis de Bons, professeur de théologie à l'Académie de Lausanne. Elle reçoit le domaine de Valency de son père lorsqu'elle épouse Antoine Hardy (décédé en 1808), ancien officier au service des Pays-Bas, mais le couple se voit contraint de le revendre, en 1791, après un revers de fortune.

241 Marie Aimée (1716-1800), née Rapin-Thoras, mariée en 1737 à Jehann Friedrich, baron von Freisheim.

242 *Le Compte-Rendu au Roi*, publié à Paris en février 1781, décrivait l'état des dépenses du Royaume de France. À la suite de cette publication, qui dévoilait notamment la liste des pensions octroyées aux courtisans avec noms et montants, la noblesse exigea la démission de Necker, ce qu'elle obtient en mai de la même année.

M. Charrière a passé six semaines ici. Il est parti hier pour aller passer deux ans en Sardaigne. Il te fait bien des amitiés.

Criqueton est gros et gras et te fait ses compliments. Pauvre Trélif est dans les Champs Élysées[243] avec le moineau de Leslie. Il est mort à Mex il y a six mois. Je dis à M. de Sévery : « Je ne veux pas mander à Wilhelm la mort de Trélif, cela lui ferait de la peine. » Il a été remplacé par deux autres qui amusent ton père et chantent dès le matin. Nous irons à Mex passer les huit jours avant Pâques avec Burnand. Nous irons aussi à Sévery arranger un peu la maison et nous irons te voir en septembre, si rien ne change et que nous soyons contents de tes lettres et de ton application. Juge combien, de toutes manières, nous avons envie de faire ce voyage. Nous mènerions Minette et Louison.

Mande-moi si on voit depuis Colmar le château d'Eguisheim[244] et si vous avez lu *La Guerre d'Alsace*[245]. C'est un drame immensément long mais qui attache, dont la scène est dans les plaines de Colmar et au château d'Eguisheim. Je me réjouis de voir les lieux où tu es et de savoir où te prendre, et ce petit voyage en perspective réjouit mon cœur et celui de ton père. Pour Angletine, il faut prendre garde qu'elle n'expire de joie d'aller faire un voyage, coucher dans des auberges et trouver Wilhelm au bout.

T'ai-je dit qu'Henri de Saint-Cierges est placé dans le régiment de cuirassiers du margrave d'Anspach[246], au service de l'empereur ? Son rang court et il ira dans sept ans, s'il est en vie. C'est M. de Montolieu qui lui a obtenu cette place. Pauvre David voulait quitter le service, il a lambiné et la République ayant rompu avec l'Angleterre, il a fallu rejoindre. Il est parti avec Villars, et a passé quatre jours à Paris, c'est-à-dire, il a vu Paris par le trou de la serrure.

Les danses vont finir ici ; on a si prodigieusement dansé que cela en était ridicule et absurde. Enfin, les enfants en étaient excédés. Nous avons eu ici les Ribaupierre de Russie ; la femme a couché dans ta chambre. Une dame

243 Dans la mythologie grecque, il s'agit du lieu, au sein des Enfers, où les gens vertueux se retrouvent après leur mort.

244 Ce château se situe à environ 8 kilomètres au sud-ouest de Colmar.

245 Louis François Élisabeth Ramond de Carbonnières, *La Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident*, Bâle : J.J. Thurneisen, 1780.

246 Christian Frédéric Charles Alexandre Anspach-Brandebourg (1736-1806), margrave et grand promoteur de l'Université d'Erlangen que sa famille avait fondée quelque quarante ans auparavant. Benjamin Constant s'y inscrit en 1782. Voir Wheeler Schermerhorn, 1924, p. 34.




Détail de la carte de la Suisse romande qui comprend le Pays de Vaud et le gouvernement d'Aigle, dépendant du canton de Berne : divisés en leurs bailliages où l'on a distingué ceux qui appartiennent au canton de Fribourg et ceux qui sont possédés en commun par ces deux républiques [...], Genève : chez F. Monty, 1781. ETH-Bibliothek Zürich, K 801045, [https://doi.org/10.3931/e-rara-23152/domaine public].

d'honneur de l'impératrice de Russie, coucher dans ta chambre, trouves-tu pas cela plaisant ?

On a recouvert le vieux fauteuil d'Hestermann de cotonne rouge et blanc, quatre chaises et un tabouret. Enfin, cette chambre est toute drôle et me fait plaisir ; ton père a envie d'y loger. La cheminée qui est toute refaite ne fume point et est très bonne. Angletine y a tenu sa société il y a quinze jours. Louis de Nassau est souvent ici, il aime Angletine à la folie. Ils se promènent tous les jours tous trois ensemble à 10 h. Ainsi à 10 h, tu peux savoir ce qu'ils font. La Sénégas est quelquefois de ces promenades. Elle a été très mal d'une fièvre catarrhale. La femme de Georges de Montagny a accouché d'une fille. Il fait un temps ravissant comme à Colmar ; on craint que le mois d'avril ne soit très laid. Si j'avais le choix, je voudrais habiter un pays où il n'y eut pas sans cesse des retours d'hiver. Ils m'attristent. Adieu, mon cher Cœur, je t'embrasse tendrement ; je voudrais bien voir *Les deux Comtesses*.

## LETTRE 82
### DE WILHELM

26 mars 1781



Il ne faut plus que je commence mes lettres par ces mots : « J'ai reçu ta lettre ». Je ne le ferai plus, ma chère Maman. Il est bien vrai que cela était un peu plat. Je suis bien aise que tu n'aies pas envoyé cette lettre où tu me faisais des reproches, quoique j'aime beaucoup que l'on m'avertisse de temps en temps de mes défauts et de mes fautes. Cela me donne un sentiment si désagréable lorsque je reçois de ces lettres, et pourtant je sens bien que cela est pour mon bien et que cela m'est utile.

Tu me demandes des nouvelles des Loriol. Je suis bien avec eux, point de dispute et je ne puis pas dire qu'ils m'aient fait des chagrins depuis l'époque que tu sais. Depuis que je suis dans cette classe, je me trouve beaucoup mieux et cela a fait un grand changement pour mon bonheur. Je suis aussi bien avec M. Pfeffel et en général avec tout le monde. Je n'ai qu'une leçon avec M. Pfeffel qui est celle de religion deux fois par semaine. L'affaire des 36 livres est très bien allée et suivant mes souhaits. M. Lersé est très bon, je

suis très bien avec lui, je puis aller lire dans sa chambre quand je veux et j'ai chez lui une leçon qui traite sur la gravure tous les jours qu'il est d'inspection. Il n'est pas obligé de la donner et il ne le fait [que] par bonne volonté.

Je serais bien fâché que tu perdisses le procès ; je crois que cela ferait bien de la peine à ma chère tante. L'offre de papa est on ne peut pas plus belle.

J'ai aussi lu il y a quelques jours *Le Compte-Rendu au Roi* par M. Necker. Il m'a beaucoup plu.

Je suis bien fâché de la mort du pauvre Trélif. On s'attache beaucoup aux bêtes que l'on a connues dans son enfance.

L'on voit très bien depuis ici les trois châteaux d'Eguisheim et j'ai aussi lu le drame. Il ne m'a pas beaucoup plu, il est horriblement long et ennuie à la fin. L'école y a déjà été faire des voyages mais non pas de mon temps.

Il est bien drôle qu'une dame de conséquence ait couché dans ma chambre, mais je t'assure que, comme tu me l'as dépeinte, elle doit être très jolie. Je me réjouis bien de la revoir. Tu me diras si papa ira y loger.

Dis-moi si Louis de Nassau est toujours si vif. Je suis bien fâché que M^lle^ de Sénégas ait été malade, fais-lui bien mes compliments. Dis-moi si elle demeure chez M. de Montagny. Il y a depuis le Nouvel An que je n'ai pas reçu des nouvelles de M. Hestermann. M. Pourtalès[247] a passé ici il y a huit ou dix jours, mais je ne pus lui parler. J'écrirai à Crommelin un de ces jours, on dit que les troubles de Genève ont fini. Écris-m'en des nouvelles. Je laisse un peu de place pour pouvoir t'accuser demain la réception de ta lettre si j'en reçois.

Lundi 27

Je n'ai point reçu de lettre ce matin ; je mérite bien que tu me fasses attendre, moi qui t'ai fait la même chose. Cependant ne crois pas que je t'aime moins parce que je reste quelquefois longtemps sans t'écrire, tu dois connaître mes sentiments pour toi. J'embrasse papa et ma sœur tendrement et suis pour la vie ton fils Wilhelm.

247 Ce pourrait être le négociant Jacques Louis de Pourtalès (1722-1814), actif dans le commerce d'indiennes, qui fonda à Neuchâtel un hôpital qui porte encore son nom.

# LETTRE 83
## DE WILHELM

Colmar, ce 31 mars 1781



La première nouvelle qu'il faut t'apprendre en commençant ma lettre, c'est que je ne suis plus soldat de la compagnie bleue, mais que je suis adjudant. J'ai été fait hier et je serai reçu demain. Juge de ma joie, c'est un charmant grade ; je m'imagine ton contentement à cette nouvelle et je suis bien aise que cela vienne justement après mon tableau qui ne t'a pas plu et que cela le raccommode un peu[248]. Il y a longtemps que je ne t'ai écrit quelque chose qui te fasse autant de plaisir. Maintenant je ne marcherai plus au rang et je commanderai aux autres.

Je ne te réponds pas encore à l'article sur Mex[249] ; je veux bien y penser avant que de le faire, de même qu'à toute ta lettre qui m'a beaucoup touché et je veux faire de mûres réflexions avant que de t'y répondre.

Je suis dans une grande agitation aujourd'hui, ma chère Maman, comme je suis quand j'attends quelque chose qui doit me faire plaisir. J'aurais voulu pouvoir te faire dire ou t'écrire tout de suite que j'étais [de]venu adjudant pour que tu pusses partager mon plaisir car il aurait été infiniment plus grand pour moi.

Il faut que je te demande la permission de me faire faire des bottes, car un adjudant est obligé d'en avoir, et puis de m'acheter une paire de bas de soie, car j'en ai besoin. Je l'ai dit à M. Lersé qui m'a dit qu'il fallait que je t'en demandasse aussi la permission.

Tu me pardonneras si je ne te réponds pas aujourd'hui à ta dernière lettre, mais il faut que je réfléchisse avant que de le faire et un jour comme aujourd'hui y est peu propre. Comme nous aurons, à ce que j'ai entendu dire, des jours de congé la semaine prochaine, je pourrai le faire amplement ; pour aujourd'hui il faut que je m'arrête ici ; tu me le pardonnes, n'est-ce pas ? Je ne puis t'écrire plus longtemps aujourd'hui. Le temps ne me le permet pas. Adieu, ma toute bonne Maman, ton fils Wilhelm, adjudant.

248 Dans ce tableau, si les remarques concernant le comportement sont toutes positives, l'étude de la religion, le style en langue française et le dessin récoltent la mention « passable ». Quant au latin, il est gratifié de la mention « médiocre ». Tableau du quartier de janvier 1781, P Charrière de Sévery, Acc 134.
249 Catherine réfléchit à l'opportunité de se séparer de Mex. Elle en parle à plusieurs reprises dans des lettres ultérieures. Toutefois, la lettre à laquelle répond ici Wilhelm ne semble pas avoir été conservée.

# LETTRE 84
## DE CATHERINE

[Lausanne] 3 avril [1781]



Ta lettre de vendredi était mieux, mon cher Wilhelm, mais je te supplie de ne pas faire des marges de cette grandeur ; je mettrais quatre pages des tiennes dans une demie. Je ne t'écrirai pas au long aujourd'hui. Nous avons perdu le procès avec dépens. L'Isle est à M. de Sacconay et tout le bien de la famille de 350 000 francs et plus. Nous en avons 13'500 batz, heureux que mon oncle ait songé à nous les donner ; il n'en sera ni plus ni moins. Il faut oublier tout cela. J'espère de ne plus retourner à L'Isle et de bannir les souvenirs du passé.

J'attends avec impatience des lettres de toi et une réponse à ce que tu penses sur Mex. Nous voulons tâcher de jouir en paix de ce que nous avons. Il faut faire du mieux qu'on peut et avoir toujours cela par devers soi, c'est une bonne provision pour le bonheur.

J'ai 10 batz 15$^{v}$ [250] à toi de tes rentes du Canal de Murcie et 1 batz 15$^{v}$ d'Irlande, ce qui fait 12 batz 10$^{v}$ ou 18 batz 15$^{v}$ de France dont tu peux disposer. Ta sœur était au comble de la joie d'avoir ses rentes. Adieu, mon cher Cœur, voici ma 5$^{e}$ lettre ce matin. Nous allons demain dîner à Perroy. Je t'embrasse tendrement. Aussi, songe à nous donner des satisfactions en te ménageant un avenir heureux par l'emploi de ton temps, l'usage de tes facultés, la culture de tes talents. Tu es dans l'âge, tu as les secours, ce moment-ci ne reviendra jamais, il faut le saisir. Mande-moi ce qui t'a plu dans le *Compte-Rendu* et ce que tu y as trouvé qui t'ait frappé davantage.

250 Les tables de compte du XVIII$^{e}$ siècle utilisaient cette abréviation v pour représenter 5 sous.

## LETTRE 85
### DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 6 avril [1781]



Nous prenons bien part à ta joie, mon très cher Ami, sur ce que tu es devenu adjudant, et je t'assure que nous avions besoin de quelque chose qui nous fît plaisir. J'en ai eu un grand en lisant ta lettre. Mande-moi si je dois mettre ton titre sur l'adresse de tes lettres. Comme tu m'as signé « Wilhelm, adjudant » je puis te le demander. Ton père fut fort aise et te donne permission d'acheter des bottes et des bas de soie, pas pour porter ensemble je suppose.

As-tu lu l'enveloppe de ma dernière lettre de la main de ton père ? Si tu ne l'as pas vue, cherche-la et lis-la[251]. Car tu n'en parles point.

Nous sommes venus hier de Perroy, mes tantes soutiennent bien la perte de leur procès et ont bien demandé de tes nouvelles. M^me^ de Crousaz[252], Laure, a accouché d'une fille et M^lle^ Lisette Polier est morte.

Je n'aurai pas le temps de t'écrire au long vu que je suis très pressée ce matin, mais je me suis réservée quatre minutes pour mon adjudant ; je suis plus fière, je crois, que je n'ai été. Mande-moi les détails de la réception.

## LETTRE 86
### DE WILHELM

Colmar, ce 8 avril 1781



Tu m'as prévenu, ma chère Maman. J'étais justement en idée de te demander de l'argent, car j'en ai assez besoin. Si tu veux m'envoyer, s'il te plaît, dans la réponse à cette lettre, un petit billet pour M. Pfeffel, comme tu le fis il y a quatre mois, il me fera bien plaisir. À présent que je suis adjudant, j'ai assez besoin d'argent.

251 Cette enveloppe n'a pas été retrouvée.
252 Laure, née de Mestral (1753-1804), épouse d'Henri de Crousaz de Mézery.-

Je suis bien fâché que nous ayons perdu le procès ; c'est une bien grande perte, et M. de Sacconay peut être content de son gain. Ce qui me fâche le plus, c'est de voir L'Isle entre ses griffes et de le voir enlevé à ma tante de Villars. Enfin, puisque cela est ainsi, il faut s'en consoler. Puisque papa veut donner Sévery à ma tante, cela lui remplacera cette perte. Et puis, il faut que je te dise que par rapport à Mex, puisque tu donneras Sévery à ma tante, en cas qu'elle accepte et que tu vendisses Mex, il ne te resterait plus de campagne, ce qui ne serait pas agréable. Cependant, d'un autre côté, ce serait plus avantageux et si tu trouvais une bonne occasion et qu'on t'en donnât beaucoup, profites-en.

Je pense aussi comme toi qu'il t'en coûterait furieusement pour le réparer ; vois ce que tu veux faire. J'ai pensé et repensé, tourné et retourné la chose de tous les côtés et je ne saurais que te dire. Dis-moi les désavantages et les avantages pour que j'en puisse mieux juger et te répondre plus clairement. J'attends demain une lettre de toi.

9 avril

Je viens de la recevoir, ma chère maman, elle m'a fait bien du plaisir. Mais je me réjouis bien que tu m'envoies, par ta réponse à cette lettre, le petit billet pour M. Pfeffel, car j'ai bien besoin d'argent et je l'attends avec une impatience extrêmement grande. Ajoute quelque chose aux 15 sous pour que cela fasse une somme ronde et paire.

Ne m'écris pas sur mon adresse « adjudant ». C'était en badinant que je me signai ainsi et tu me le demandes aussi par badinage. Les bas de soie ne sont non plus pour les bottes. Je vois que la nouvelle de mon élection t'a mise de bonne humeur et que tu étais en train de badiner.

J'ai bien reçu l'enveloppe où papa avait écrit et je ne t'en ai pas parlé puisque je voulais répondre à toute la lettre à la fois. J'espère que papa est content, j'étais si joyeux vendredi en pensant que vous aviez ma lettre.

Je remercie bien mes tantes de leurs bons souvenirs. Fais-leur mille tendres amitiés de ma part. Je crois que la perte du procès doit avoir été un coup terrible pour elles.

Puisque je n'ai plus que deux ou trois minutes, je ne puis te donner des détails sur ma réception mais je le ferai dans ma première lettre. N'oublie pas le petit billet, je t'en prie, pardon si je t'en parle tant, mais c'est que cela

est de conséquence pour moi. Adieu, je t'embrasse tendrement et je suis pour toujours ton Wilhelm. À dimanche prochain.

## LETTRE 87
### DE CATHERINE

[Lausanne,] 13 avril 1781



Je te prie, mon cher Ami, de t'y prendre d'avance pour m'écrire, de commencer tes lettres au haut de la page, de supprimer les marges, et de trouver le temps de me faire des détails. Lorsque je ne t'écris pas longuement, c'est que je ne le puis. Souvent l'écriture me fait mal quand mon estomac ne va pas bien : c'est un supplice pour moi d'écrire. Toi, tu te portes bien ; ainsi fais-nous des détails.

Ton père écrit à M. Pfeffel, ta sœur broche un petit mot pour toi. Ton père te fera donner un louis. Mande-moi à quoi tu dépenses ton argent et pourquoi tu en as plus besoin depuis que tu es adjudant. Voici une lettre de la bonne tante de Villars qui est toujours plus aimable[253] ; réponds-lui tendrement et agréablement, naïvement, ce que tu penses, ce que ton cœur te dictera. Signe « ton neveu adjudant » pour badiner avec elle, comme elle t'a mis sur l'adresse. Mande-moi quel ami tu as parmi tes camarades.

Je ne puis te déduire les avantages ou désavantages sur Mex. Si on le vendait 120 000 francs, et 20 au moins qu'il faudra y mettre pour le rendre avec le temps une jolie habitation, cela ferait le revenu de 5600 batz. Il en rapportera en tout comptant 3500 batz au plus. Nous gagnerions donc plus de 2 000 batz de rentes. D'un autre côté, c'est un joli fonds, qui est depuis deux cents ans dans la famille de ton père. Il y a encore des raisons pour le vendre que je ne puis mettre ici, qui ne regardent pas les revenus mais d'autres circonstances : il fâche aussi de toujours bâtir à la campagne et point en ville où nous avons une si belle place et où on pourrait faire de si jolies choses. Je voudrais que le marché de Mex fût conclu à 120 000 francs avec quelqu'un, et tirer nos rentes et faire quelque chose qui nous fît plaisir :

253 Dans cette lettre, écrite de Perroy le 8 avril 1781, Angletine de Chandieu de Villars, outre des sentiments d'affection, exprime son regret d'avoir perdu le procès de L'Isle, P Charrière de Sévery, B 117/703.

quelques voyages, quelques distractions qui fissent du bien à la santé. Ma tante de Villars, si elle va à Sévery, n'y habitera jamais que deux ou trois mois par an.

Je ne sais aucune nouvelle. Il me semble qu'il ne se passe rien. Cependant, quand tu reviendras, je suis sûre que tu trouveras mille changements. Ta sœur dîne avec Lisette chez M^me^ de Marsens, avec les Grancy. Hestermann a écrit une grande lettre où il a mis tout ce qui pouvait piquer M. de Sévery et moi. Mais comme, grâce au ciel, nous sommes délivrés pour jamais de ce dangereux mortel, cette lettre n'a servi qu'à nous faire célébrer notre bonheur avec encore plus de joie. Il a fait un conte dont le titre est *Portrait de M. de Marsens ou l'homme raisonnable*[254]. Il mande qu'à Neuchâtel on y a le goût de l'instruction et qu'aussi il est demandé dans les compagnies. Comment trouves-tu ce trait-là ? Est-il assez orgueilleux ? Adieu, mon cher Ami. Je suis toute à toi et t'embrasse mille fois, mon cher Adjudant.

## LETTRE 88
### DE WILHELM

Colmar, ce [19] avril 1781



Je ne saurais te dire le plaisir que m'a fait ta dernière lettre. Celle de la chère tante est bien amicale et je voudrais bien qu'elle m'eût appris une nouvelle plus agréable que la perte de son procès. Au reste, je sais qu'elle s'en console et qu'elle prend bien son parti.

M. Pfeffel m'a dit qu'il avait reçu une lettre de papa. Il m'a dit de lui montrer la lettre où j'avais la permission de prendre une leçon de latin particulière. Je lui ai lu l'article que papa écrivit dans l'enveloppe : « Choisissez les leçons particulières que vous voulez prendre, je les payerai. » Je prends cette leçon avec Montmollin de trois à quatre chez M. Laut. Nous traduisons Justin et il me paraît que c'est un très bon maître et que j'y profiterai.

M. Pfeffel m'a aussi dit que papa me donnait 12 livres à cause que j'étais devenu adjudant et non 1 louis comme tu me le mandes. Demande à papa ce qu'il a écrit à M. Pfeffel et écris-le-moi.

254 Aucune autre mention relative à ce conte n'a été repérée à ce jour.

J'aime M. Pfeffel de tout mon cœur. Il est si bon et il me témoigne beaucoup d'amitié.

Tu me demandes à quoi j'emploie mon argent. Lorsqu'il y a comédie, j'y vais de même qu'au café. Je joue assez bien [au] billard. Et puis pour du papier de poste, de la cire et mille autres petites choses que je ne pourrais marquer ici, par exemple couteau, ciseaux, lorsque j'en ai besoin. Depuis que je suis devenu adjudant, et je n'en ai pas précisément plus besoin qu'avant, mais il convient qu'un adjudant ait toujours de l'argent.

Je ne sais en vérité pas que te dire pour la vente de Mex et je trouve des avantages de chaque côté. Pour rebâtir, 20 000 livres, c'est beaucoup. Le plus grand obstacle que je trouve pour le vendre, c'est que c'est [un] beau et bon fonds et qui est, comme tu le dis, depuis deux cents ans dans notre famille. Sévery nous resterait toujours. Enfin je veux te dire, si tu peux le vendre pour 120 000 livres, fais-le car les revenus en seraient doubles. Mais ne place pas le capital à fonds perdu. Tout compté, il me semble que c'est le meilleur parti. Je suis persuadé que plusieurs personnes en diront du mal, mais qu'importe. Tu peux aussi consulter quelqu'un avant, comme par exemple M. de Montolieu pour être sûre que ce soit avantageux, car moi qui suis un jeune homme sans expérience, je ne puis pas te le dire. C'est une chose à laquelle il faut bien réfléchir avant que de la faire.

Mande-moi si ma tante a accepté Sévery ou si tu ne le lui as pas encore proposé. Je n'ai point de nouvelles de M. Hestermann depuis le Nouvel An et il me doit une réponse. Je ne puis croire qu'il m'ait oublié et je ne sais à quoi attribuer son silence. Je suis étonné qu'il ait écrit à ma sœur et pas à moi. Je suis bien fâché que sa lettre t'ait fait de la peine. M. Pourtalès a passé il y a environ un mois ici mais je ne pus pas lui parler. M. d'Anex[255] a aussi passé il y a deux ou trois jours. Je lui allai faire une visite aux Trois Rois. Il me donna de tes nouvelles, cela me fit beaucoup de plaisir de le voir. Il va en Lorraine. Je restai environ une demi-heure chez lui, il me questionna beaucoup sur l'école.

Tu me demandes quels amis j'ai ici ; pas beaucoup. Bischoff[256] de Bâle est mon grand ami. Il y en a encore plusieurs autres que j'aime beaucoup,

255 Non identifié. Catherine elle-même ne voit pas à qui Wilhelm fait référence et dans une lettre ultérieure ce dernier s'inquiète d'avoir mal orthographié ce nom.

256 Il s'agit vraisemblablement d'Emmanuel Bischoff-Merian qui dirige, entre 1797 et 1809, l'entreprise bâloise de rubans de soie Bischoff Jünger and Söhne. Les ACV possèdent quatre lettres de ce dernier, écrites entre décembre 1782 et mars 1783. Cette correspondance cesse au retour de Wilhelm, voir P Charrière de Sévery B 117/1568-1571.

mais qui ne sont pas mes amis intimes. Je n'en retrouverai jamais un comme M. Groos et je sens tous les jours sa perte.

Je répondrai à ma tante au plus tôt. En attendant, embrasse-la mille fois de ma part. Je travaille au plan de mes leçons pour te l'envoyer. Elles commencent maintenant à 7 heures du matin. Nous allons tous les soirs au jardin. Dis-moi si Crommelin t'a écrit et ce qu'elle fait. Il faut que je lui écrive incessamment. Donne-moi de ses nouvelles de même que de la chère Babelle, ces deux chères amies. J'embrasse millions de fois papa, ma sœur et suis, bonne Maman, [votre] Wilhelm.

## LETTRE 89
### DE CATHERINE

À Lausanne, mardi 1er mai 1781, à 6 heures et demie du matin



Je me suis levée de bon matin pour t'écrire, mon cher Cœur. Nous revînmes hier de Mex que nous quittâmes avec bien du regret et où nous retournerons dans un mois.

Ton père a mandé à M. Pfeffel de te donner 1 louis en deux fois ou en une, à son choix, voilà l'histoire. Tu ne manqueras pas d'argent, mais aie bien de l'ordre, je t'en prie. J'attends vendredi une de tes lettres avec impatience. Il y eut vendredi un an, 28 avril, que nous donnâmes votre bal d'enfants à la Redoute, qui fut si joli. Et il y aura, le 17 de ce mois, un an que tu partis pour Colmar. Comme le temps passe, et comme l'espérance nous accompagne toujours ; elle est la consolation des temps tristes de la vie.

Tu sauras que les Saint-Cierges ne sont plus nos voisins : ils ont vendu leur maison à M. d'Orges et ils ont loué chez Mlle Polier l'appartement de Mme Cazenove ; cette dernière déménage pour aller au Chêne. Quel changement ! Cette belle maison, ce joli jardin dont ils étaient si fiers. Je souhaite ardemment qu'on ne retire pas aux d'Orges, c'est les meilleurs voisins que nous puissions avoir.

Sacconay nous a annoncé le remboursement de ma substitution, à 13 500 batz. Nous allons payer nos dettes, cela sera fait. Ton père sera bien aise de n'avoir plus de dettes que celles de Louison et de Toinette ; pour moi, cela ne me faisait rien. Nous aurions payé à mesure mais cela

reviendra au même. Cette année, nous bâtissons à Mex la maison du fermier. Je crois, mon cher Cœur, compte fait, que nous garderons cette terre. Nous nous y trouvons bien. On la réparera insensiblement. Nous sommes sans dettes. C'est un joli fond. On va faire les chemins, on pourra y aller aisément en cinq quarts d'heures, c'est une jolie distance, un bon asile. Ainsi, pour le présent nous resterons comme nous sommes, à moins qu'on en offrît une somme si tentative[257] que cela nous décidât ; mais 120 000, ce n'est pas assez.

Envoie-nous le tableau de tes leçons et mande-nous si tu profites. Ton père attend impatiemment une lettre de M. Pfeffel. J'en ai eu une de Crommelin qui fait faire son éternelle puiserande à Plainpalais. Elle veut nous prouver que Babelle s'y porte mieux. Ce que nous y voyons de plus clair, c'est que Crommelin aime mieux être là qu'ici quand tu n'y es pas. Je regrette bien la pauvre Babelle. Cette porte fermée est si triste. La vie passe et on ne se voit point. Qui est ce M. d'Anex que tu me dis que tu as été voir ? Et qui t'a donné de nos nouvelles ? Je ne sais rien de nouveau à te dire, ah, pourtant : Henri de Crousaz va à Anspach auprès du margrave qui a passé l'hiver ici et qui se charge de son éducation et de sa fortune[258]. Il part dans un mois avec Polier d'Hanovre[259]. Voilà la mère soulagée d'un grand fardeau, mais aussi elle ne le verra de longtemps. Les parents sont bien contents.

Louis de Nassau est venu à Mex à cheval où il a été le plus sot enfant du monde, sans amitié, sans honnêteté, occupé de son cheval uniquement, enchanté de repartir, le disant à tout moment, insensible à nos amitiés. Quand il vint prendre congé, Angletine lui fit un éclat de rire au nez le plus insultant et le plus sardonique comme tu sais qu'elle les sait faire. Il fut très capot, il comptait que ta sœur et Lisette seraient consternées de son départ et fut confondu de leur gaieté ! Pour moi, je pressai son départ encore plus que lui : « Allons, vite », dis-je « qu'on se dépêche ; qu'attendez-vous ? Allons, partez », lui dis-je. Je voyais que son orgueil, son froid et je ne l'épargnai pas. Il sentit tout cela quoiqu'il ne crève pas de tact non plus que ses chers parents. Je dis à Angletine quand il n'y fut plus : « Vous avez l'air de Didon

257 Usage impropre.

258 Henri Antoine de Crousaz (1770-1832), fils d'Isabelle de Crousaz (Isabelle de Montolieu). Il est âgé de 11 ans lorsqu'il part en Allemagne. De Crousaz devient plus tard chambellan du grand-duc de Bade et gouverneur du prince de Hohenzollern.

259 Jean Benjamin de Polier (1731-1791), cousin d'Isabelle de Polier, major d'infanterie dans les troupes d'Hanovre.

abandonnée.» «Ah,» me dit-elle «Louis de Nassau ne sera jamais Énée pour moi.» Elle s'était imaginée qu'il avait pour elle une grande amitié et qu'il serait au désespoir de quitter Mex. Elle fut très étonnée et un peu humiliée; tout cela nous a amusés et Plantamour le fils qui s'amusa à la railler. Jenny Plantamour a communié; la voilà une grande fille qui nous méprisera cet été[260]. Elle a fait l'année passée un cours de belles-lettres et est fort instruite et assez moqueuse comme tu sais. Henriette de Saint-Saphorin[261] (je ne sais si je te l'ai dit) n'a point pris parmi ses amies, cette fois-ci. Elle est assez délaissée et mise de côté; elle est importante et sèche.

Nous avons beaucoup lu à Mex et travaillé. Nous nous levions à 5 heures et demie. Cette vie active et calme tout à la fois, en opposition à la vie indolente et agitée qu'on mène à Lausanne, est bien préférable. Une bonne maison de campagne, avec une grande bibliothèque, quelques affaires, des commerces de lettres, un peu de compagnie, une bonne chère simple est pour la moitié de l'année un agréable asile. Enfin nous avons bien joui de nos dix jours à Mex et j'y ai repris de la santé, c'est-à-dire le sommeil et l'appétit que j'avais perdus ici, avant d'y aller. Je te montrerai une fois la lettre d'Hestermann et tu jugeras combien elle est impertinente et dans le but de nous offenser.

Adieu, mon cher Cœur, mon cher Adjudant. Je t'embrasse de tout mon cœur. Tu as mille amitiés d'ici. Tu dois une lettre à ta tante de Villars, à ta sœur, à Crommelin, etc. Il faut trouver le temps de répondre à ses amis, quelque occupé qu'on soit.

260 Pour les protestants, l'entrée dans la communauté des chrétiens change le statut social de l'enfant, lui donnant de nouveaux droits, mais aussi de nouveaux devoirs. Le jeune garçon peut désormais témoigner en justice et devient apte à remplir ses devoirs militaires. Dans les milieux populaires, cet événement marque la fin de la scolarité dite obligatoire. Dans le monde des élites, l'impact – en termes éducatifs – de l'admission à la sainte cène paraît tout aussi sensible, puisque cette dernière clôt formellement la formation morale.

261 Henriette de Mestral de Saint-Saphorin (1768-1838), fille d'Henri-Isaac et d'Henriette de Mestral.

# LETTRE 90
## DE WILHELM

[Début mai 1781]



Me voilà justement un an ici, ma chère Maman, bien content et heureux, dans l'espérance de te revoir bientôt ici, ou bien que je t'aille faire une visite cet automne, car papa m'avait dit que peut-être il consentirait à ce voyage. Ta dernière lettre m'a bien amusé. Louis de Nassau est bien comme je me le représente et ma sœur avait bien raison de dire qu'il ne serait jamais Énée pour elle. J'en doute ou au moins beaucoup. Il me semble le voir uniquement occupé de son cheval et point des autres. L'éclat de rire de ma sœur a dû bien le capotiser.

Je me réjouis de savoir comment tu as trouvé M. Van Brienen à qui j'avais remis un petit billet pour toi. M. Pfeffel avait beaucoup d'amitié pour lui ; sa sœur est mariée à Vevey. Lorsque papa fut [ici], il lui plut tant qu'il l'invita à souper. Il était major de l'institut et membre de la compagnie d'honneur. M. Groos est ici depuis hier après-midi ; il passera environ huit jours. J'ai eu bien du plaisir de le revoir.

Je t'ai laissé un peu longtemps sans t'écrire ; je te dirais que j'ai eu une petite incommodité de deux jours. J'ai pris médecine. Je n'avais pas été purgé depuis que j'étais à Colmar et je sentais que j'en avais besoin. Je me porte à présent beaucoup mieux qu'auparavant et je puis dire que je n'ai pas eu de mal depuis que je suis ici. L'air en est très sain.

Je crois que tu feras mieux de garder Mex. Cela me ferait de la peine de le voir dans d'autres mains que les nôtres. D'ailleurs c'est un si beau fonds et qui te fera toujours plaisir, à deux lieues de la ville. En été, c'est si commode. On le rebâtira au peu à peu. Il n'en coûtera pas tant. C'était toujours mon premier avis mais voyant que tu avais envie de le vendre, je n'ai pas voulu te le dire. N'est-ce pas, tu arrangeras l'amodiation de Mex comme celle de Sévery ? Cela serait plus commode pour toi.

Je tâcherai de te faire encore le plan de mes leçons pour te l'envoyer demain. Il est à présent d'abord 8 heures. Nous allons souper, de sorte que je ne pourrai le faire aujourd'hui, mais je me lèverai demain de bonne heure pour en avoir le temps. J'ai de très jolies leçons bien amusantes.

J'ai vu M. Rémy[262] mercredi passé ; il a eu la bonté de m'inviter à dîner et il m'a fait toutes les politesses possibles. Je ne savais comment y répondre. Il a apporté de l'argent pour M. Pfeffel de ta part. Remercie-le encore mille fois, en mon nom, de l'amitié qu'il m'a témoignée. Nous parlâmes bien de Lausanne. Il m'apprit la mort du pauvre Sidrae[263]. Je n'en fus pas étonné. Il revenait de Hanau où il avait passé deux jours. Il me raconta beaucoup de nouveautés qu'il avait vues, que par exemple il me fit la description du Wilhelmsbad[264] qui y a été bâti depuis que nous en sommes revenus. Cela doit être superbe. [N'] as-tu pas envie de revoir une fois ce cher Hanau ? Pour moi, j'en brûle d'envie et j'espère bien de le revoir.

Est-ce que tu ne connais pas M. d'Anay qui demeure sur la Palud dans la maison de M. Boël ? C'est de ce M. d'Anay que je veux parler. J'aurai peut-être mal écrit son nom. J'écrirai au plus tôt à tous ceux à qui je dois des lettres. Je t'envoie le plan de mes leçons. Dis-moi ce que tu en penses. Adieu ma très chère et bien-aimée Maman, je suis pour la vie ton fils Wilhelm.

## LETTRE 91
### DE CATHERINE

[Lausanne], vendredi 4 mai 1781



Point de lettres de mon cher Adjudant ce matin. J'en espère lundi sans faute ; et il y aura quinze jours alors bien comptés que tu ne m'as écrit. Et où est l'exactitude de tous les huit jours ? Je ne sais si tu es comme moi, mais plus j'ai d'affaires, plus j'en expédie, en sorte que pour me faire avancer il n'y a qu'à augmenter ce que j'ai à faire et je m'en trouve bien. Soyez de même, mon cher petit Cœur, et expédiez vos commerces de lettres, ne les laissez pas en arrière. Sachez suffire à tout.

262 Samuel Rémy (1744-1802), bourgeois de Lausanne, major de ville et membre du Conseil des Deux-Cents, marchand drapier-teinturier, associé avec son frère Jean-Jacques Rémy sous la raison sociale « Paul Rémy fils aîné ». En 1770, les deux frères participèrent au projet d'établissement d'une manufacture de draps à Lausanne.

263 Probablement un animal domestique.

264 Ces bains et son vaste parc furent construits entre 1777 et 1785, à côté de la ville de Hanau, à la demande du prince héréditaire de Hesse-Cassel, Guillaume IX.

M. de Montmollin[265] a rapporté un bon témoignage de toi à Neuchâtel ; M. du Peyrou l'a écrit à ton père[266]. Juge de sa joie et de la mienne. Enfin, si tu as de l'exactitude, de l'application, que tes supérieurs t'aiment et qu'étant dans la bonne route, tu sois content, tout va bien. Mande-moi si tout cela est juste. Mande-moi aussi si M. Pfeffel a reçu 16 louis neufs par M. Rémy que ton père lui a livrés ici. Je crois d'avoir oublié de te le dire.

Nous avons ici le prince Orloff, jadis favori de l'impératrice Catherine II[267]. Il est logé au Chêne chez Wullyamoz[268]. Il y a une suite de 22 personnes. Les étrangers abondent et ne procurent aucun agrément. Il faut toujours faire honneur à quelque recommandation.

Mardi 8. Nous avons fait venir ce matin M. Rémy qui nous a donné de tes nouvelles. Je t'avoue que j'étais en peine : voilà quinze jours sans lettre. Hier, je croyais de mettre la main dessus ; point du tout. Sois plus exact, je t'en prie, et dis-moi pourquoi tu t'es purgé mardi passé ; as-tu été malade ? Pourquoi des remèdes ? Rémy dit que tu te portes fort bien, mais que tu as maigri un peu. Parle-nous de ta santé, mande-moi comment vont tes dents, aies-en grand soin. Dis-moi si tes cheveux sont coupés sur le front ou s'ils vont joindre ceux de derrière. J'en serais bien fâchée, cela te les arracherait et te dégarnirait le front. Rémy a été si aise de te voir. Nous avons voulu lui donner à dîner, il n'a pas voulu.

M^me^ de Nassau a loué à Beaulieu ; je l'ai appris par Porchat le tapissier. Elle soupa ici hier au soir avec M^me^ Polier, Pauline de Grancy, M^me^ de Crousaz Bottens et quelques hommes.

Il pleut, nous expédions nos affaires ici, qui ne sont pas en petit nombre, et puis nous irons à Mex. Nous avons eu bien du plaisir de voir quelqu'un qui t'avait vu mercredi passé en bonne santé. Dis-moi avec qui tu es chambré ; tu ne nous fais plus de détails sur tes petites affaires ni tes sentiments ; je relisais tes vieilles lettres, quelle différence ! Mais j'aime mieux que ton cœur soit content. Si je ne devais avoir des lettres qu'au prix de ta tristesse,

265 Jean-Fréderic de Montmollin (1740-1812), père de François Georges, élève de l'institut. Après un apprentissage de commerce à Bâle, il officie comme maire de Valangin, conseiller d'état et chambellan du roi de Prusse.

266 Il s'agit de Pierre Alexandre du Peyrou (1729-1794), l'ami neuchâtelois et éditeur de Rousseau. La lettre à laquelle Catherine fait mention ne semble pas avoir été conservée.

267 Grigori Grigorievitch Orlov [Orloff] (1734-1783), aristocrate russe et favori de Catherine, l'épouse du tsar Pierre III. En 1762, il mène, avec son frère, la conspiration qui permet d'écarter le tsar du trône et de porter au pouvoir son épouse qui prend alors le nom de Catherine II.

268 Jean Isaac de Pont-Wullyamoz (décédé en 1790), capitaine dans le régiment suisse au service de la France ; époux de Marie Louise Françoise qui écrivit de nombreuses anecdotes historiques.

ce serait les acheter trop cher, mais tout peut s'accorder. Je ne sais rien de nouveau pour aujourd'hui. La petite de Crousaz s'appellera Élisa ; voilà un nom romanesque. Elle sera comme son nom, c'est-à-dire très jolie. Nous avons assez d'étrangers en ville. La princesse Orloff a un Maure qui est très beau dans son espèce.

Nous attendons le tableau de tes leçons. Adieu mon cher Ami, je t'embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE 92
### DE CATHERINE

[Lausanne], vendredi 26 mai 1781



Je te prie de dater tes lettres dans la même exactitude que je fais les miennes.

Il est vrai, mon Ami, que j'ai été un peu surprise de ne pas recevoir de tes lettres. J'ai été quatre courriers sans en avoir. J'espère que tu n'as pas été quinze jours malade et puisque tu devais descendre le lendemain, tu étais en état, je pense, de m'écrire plus de 18 ou 20 lignes. Ta négligence et ta paresse sont si grandes que dans ce peu de lignes, tu répètes 4 ou 5 fois la même terminaison de phrase. Assurément, si tu as trois maîtres pour le français, il faut ou que les maîtres soient bien mauvais ou l'écolier bien chétif. Je t'avais écrit lundi deux pages que j'aime mieux t'envoyer. Franchement, ton père et moi ne sommes pas contents : il n'y a pas de l'ordre et de la vigueur dans la suite des choses que tu as à faire. Tu sais que nous voulons des détails et jamais tu ne m'en fais aucun ; aussi cela compose le commerce le plus sec dont on puisse se faire idée. Le lundi ou le vendredi, je dis : « Nous saurons aujourd'hui que Wilhelm est en vie. » Et encore il se passe trois courriers, quatre courriers sans signe de vie. Penses-y sérieusement, mon Ami. Ce n'est pas une bagatelle, tu ne seras jamais rien si tu ne prends une forte résolution et que tu ne l'exécutes : la paresse, la lâcheté, la négligence sont les vices de ce pays. On n'est pas précisément méchant, on n'est rien que des gens qui aiment le plaisir ; or, voilà une belle vocation !

J'avais résolu de ne pas t'écrire que je n'eusse de tes lettres. Je veux savoir ce que c'est que ton enflure, combien elle a duré, quel remède tu as pris, si

tu as été au lit ; des détails, je te prie. J'aime autant rien que ces squelettes de lettres où nous n'avons de la vie aucune lumière sur ce qui te concerne, ni au physique, ni au moral.

Nous n'avons pas revu van Brienen. Ton père m'a acheté une charmante jument limousine ; elle est très chère, mais extrêmement jolie et agréable. Criqueton est chez la princesse Orloff qui en fait ses délices. Nous allons à Mex dans quelques jours. J'ai encore quelques affaires et quelques devoirs, après quoi nous quitterons la ville sans regretter ses plaisirs, surtout le jeu qui me persécute.

Nous fûmes mardi à Perroy : mes tantes demandèrent fort de tes nouvelles. Je rougissais de honte que tu n'eusses pas répondu à ma tante de Villars. Je dis que tu avais été malade. Ta sœur a écrit hier à Crommelin dont elle reçut une lettre hier matin ; elle parle fort de toi et demande de tes nouvelles. M. d'Echandens est mort et a fait héritier Henri de Mézery d'Aruffens[269] ; le voilà donc seigneur d'Echandens mais la terre est très chargée de dettes.

Vendredi 26 mai

Je crois que tu ne te soucies guère d'avoir de grandes lettres d'ici, car si cela était, tu m'aurais répondu régulièrement ; à moi qui t'ai tant écrit. Tu n'as pas répondu à ta sœur non plus ; tu devais me parler d'une lettre d'Hestermann dont je suis curieuse parce qu'à coup sûr il a été mécontent de celle qu'Angletine lui a écrite. J'attendais cette lettre, dont tu me parles dans la tienne du 28 avril[270] ; nous voilà au 26 mai, rien, pas le mot. Nous avons ce matin un dîner, après dîner une journée. Je dois m'habiller et me coiffer, de plus écrire à M^me^ de Berlepsch[271]. J'ai trouvé le temps cependant, mon cher Ami, de te dire quelques mots. Louis de Nassau est chez M. Bailly. Sa mère a loué à Beaulieu ; tous les mois, c'est un changement de forme ; elles ont gardé trois semaines le valet qui savait l'anglais. Elles nous cachent soigneusement leurs démarches et tâchent de nous donner le change perpétuellement. Adieu, mon cher Ami. J'attends une lettre raisonnable de toi dans huit jours.

269 Henri de Crousaz de Mézery (1751-1803), époux de Laure de Mestral.

270 Il s'agit de la lettre du 27 avril 1781.

271 La baronne Wilhelmine de Berlepsch, née Boyneburg, est la marraine d'Angletine. Son mari est le conseiller privé du landgrave de Hesse. Voir Sévery, 1911, vol. 1, p. 174.

# LETTRE 93
## DE WILHELM

Lundi [28] mai 178[1] à Colmar



Mille et mille excuses, très chère Maman, je n'ai rien pour m'excuser et je te demande pardon. J'ai eu une enflure comme tu sais. Je n'ai point pris de remède, j'ai seulement resté dans ma chambre et enveloppé ma tête. Cela a duré huit à dix jours.

J'ai écrit jeudi passé deux grandes lettres, une à Crommelin et une à M. Hestermann. Et aujourd'hui je voulais t'écrire. Ce matin, j'ai reçu ta lettre, tu me grondes bien et cela m'a bien fait de la peine, mais je le mérite. J'écrirai à ma chère tante et à ma chère sœur pour vendredi prochain et je t'enverrai les deux lettres. Écris-moi que tu n'es plus fâchée contre moi, car cela me tourmente. Ta lettre du 26 mai est bien sèche, mais je tâcherai de ne plus faire de la peine.

J'étais bien persuadé que M. Van Brienen te plairait. Il est vrai que j'ai trois leçons de français mais elles sont toutes en classe et pas une n'en est particulière. J'ai deux leçons de latin et deux maîtres, une leçon particulière de latin et une autre en classe. J'ai la particulière trois fois par semaine, de trois à quatre et celle en classe deux fois de quatre à cinq. Tu sais que le cher papa m'avait écrit dans une enveloppe de lettre : « Choisissez les leçons particulières que vous voulez prendre, je les payerai. » Je m'en suis choisi une de latin pour l'apprendre plus vite. [N']en es-tu pas contente ? Dis-le-moi, de même que de mes autres leçons.

M. Pfeffel n'est pas ici, il est allé à Olten, en Suisse. Il est parti avant-hier avec un élève, il emmène ordinairement toutes les années quelqu'un avec lui. Il est arrivé ici deux Écossais, Milord Garden et M. Daff, deux jeunes gens de 16 ans pour être élèves. On les a reçus, ils ne savent pas un mot de français mais comme M. Pfeffel et M. Lersé savent très bien l'anglais, ils parlent avec eux. Ils estropient déjà quelques mots en français. Ils arrivèrent sans que M. Pfeffel le sût d'avance ni que les parents en eussent écrit un mot

et on n'était pas sûr qu'ils fussent reçus[272]. Je ne suis pas à même de te dire des nouvelles car je n'en sais point du tout. Je te dis toutes celles que je sais.

Il y a à présent un an passé que nous nous quittâmes. Que de choses passées depuis ce temps-là et qu'elle a été vite écoulée. Encore une et demie et puis j'espère de revoir mes dieux pénates, n'est-ce pas, bonne Maman ? Cependant, je te verrai bien avant ce temps-là. Je ne pourrai être si longtemps sans avoir ce plaisir. Nous ne nous reconnaîtrions plus. Tu ne sais pas comment je suis depuis que je suis frisé. J'ai les cheveux coupés devant, une boucle de chaque côté et une queue qui, à la vérité, n'est ni grande ni épaisse, mais ils croîtront. J'avais un toupet que j'ai fait couper car en été cela est très incommode. Mon Dieu, que je me réjouis de te revoir et papa. J'ai peine à te remettre dans mon esprit et je regarde bien souvent mes chères silhouettes en attendant de voir l'original. Je serais toujours bien content si tu l'étais aussi de moi, mais lorsque tu récriras, écris-moi que tu m'as pardonné et que tu n'es plus fâchée contre ton Wilhelm qui t'aime tant et qui est au désespoir de t'avoir offensée. Je voudrais bien pouvoir voir la jument limousine. Je regrette bien Criqueton. Au reste, il est en bonne main et il sera heureux. Est-ce que tu montes bien à cheval ? J'aurai bien oublié, je n'ai pas été en selle depuis que je suis à Colmar.

## LETTRE 94
### DE WILHELM

Jeudi à Colmar ce 31 mai 1781



J'espère, ma bonne Maman, que tu recevras demain ma lettre et que tu en seras contente. J'ai écrit à ma chère sœur et à ma tante de Villars. Je t'envoie les deux lettres, dis-moi si celle de ma tante va bien. Je l'ai faite de mon mieux. À présent, je ne dois plus de lettre à personne excepté à M. Groos à qui j'écrirai incessamment. J'ai envoyé une lettre à Crommelin, à ma tante de Villars, à ma sœur et à M. Hestermann. À propos, il faut que je te parle de la lettre du dernier. Elle est en allemand ;

272 Ces deux élèves ne restent que peu de temps dans l'institut, puisqu'il n'en est pas fait mention dans la liste des élèves établie au 1er janvier 1783. ACV, Cj1, tableau des élèves de l'Académie de Colmar.

il mande qu'il en a reçu une de ma sœur et il paraît qu'elle lui a fait de la peine. Du reste il me fait beaucoup d'amitié. Il ne me parle point de ses élèves ni de ce recueil de contes qu'il a fait.

Il faut que je te demande une permission et à papa, c'est de faire un voyage avec M. Pfeffel. Lorsqu'il va à Olten ou autre part, il prend quelquefois deux ou trois élèves avec lui, mais il faut avoir la permission de parents et c'est ce que je veux te demander. Si tu veux avoir la bonté de me la donner, écris-la-moi sur un petit morceau de papier à part pour que je puisse la montrer à M. Pfeffel en cas de besoin.

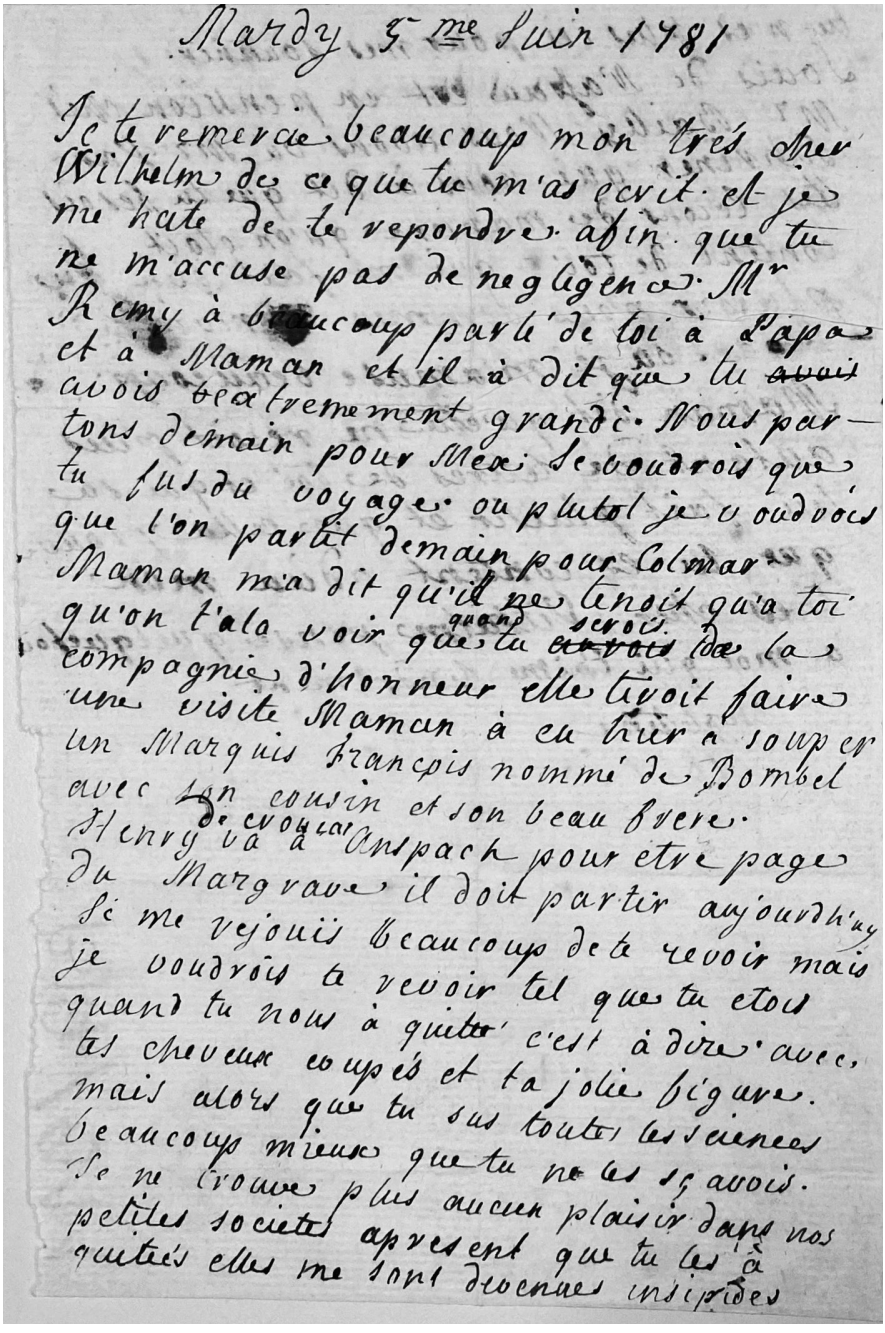
Vendredi 1er juin 1781

Je ne pus te dire davantage hier, ma chère Maman, et pour pouvoir t'écrire encore un peu, je me suis levé plus tôt qu'à l'ordinaire, car on est obligé de donner ses lettres à 7 heures du matin, puisque c'est les lettres du mois ; ainsi je ne pourrai t'accuser la réception de ta lettre si j'en reçois aujourd'hui.

Nous avons exercé hier à feu au jardin, cela est bien amusant.

Il faut que je t'apprenne une nouvelle que probablement tu sauras, c'est la démission de M. Necker. On dit que c'est sa femme qui en est la cause et qu'il n'y aura plus de crédit. Cela fera un bien grand changement car qui le remplacera ?

On attend demain M. Pfeffel qui revient d'Olten. Depuis quelque temps, tu ne me parles plus de la vente de Mex, l'as-tu perdu de vue ? Ma tante de Villars ira sûrement bientôt à Sévery, pour ça je souhaite qu'il lui fasse plaisir. Lorsque tu seras à Mex, vous serez là tout près les uns des autres. Il n'y a que moi qui serai bien loin. Dans ce moment, il sonne 6 heures. Je n'ai le temps que de plier et de cacheter ma lettre. Adieu ma très chère Maman, ton fils Wilhelm. Je m'en vais finir de m'habiller.



Mardy 5me Juin 1781

Je te remercie beaucoup mon très cher Wilhelm de ce que tu m'as écrit. et je me hâte de te repondre afin que tu ne m'accuse pas de negligence. Mr Remy à beaucoup parlé de toi à Papa et à Maman et il a dit que tu avois beaucoup grandi. Nous partons demain pour Mex. Je voudrois que tu fus du voyage. ou plutôt je voudrois que l'on partit demain pour Colmar. Maman m'a dit qu'il ne tenoit qu'a toi qu'on t'ala voir quand tu seroit de la compagnie d'honneur elle t'yoit faire une visite Maman à eu hier a souper un Marquis François nommé de Bombel avec son cousin et son beau frere. Henry va à Anspach pour etre page du Margrave il doit partir aujourd'hui Je me vejouis beaucoup de te revoir mais je voudrois te revoir tel que tu etois quand tu nous à quitté c'est à dire avec tes cheveux coupés et ta jolie bigure. mais alors que tu sus toutes les sciences beaucoup mieux que tu ne les sçavois. Je ne trouve plus aucun plaisir dans nos petites societés apresent que tu les à quittés elles me sont devenues insipides

Lettre d'Angletine à son frère, 5 juin 1781, P Charrière de Sévery, B 117/911.

# LETTRE 95
## DE CATHERINE

[Lausanne], vendredi 1 juin 1781



Enfin, mon cher Fils, voilà une lettre de vous un peu plus longue. Je vous prie de m'en écrire toujours de détaillées. Votre père dit qu'il n'aime point vos r à la française et qu'il voudrait que vous fissiez comme ceci r. Il dit de plus, qu'il vous a promis que nous irions vous voir quand vous auriez le plumet blanc. Mandez-moi si vous croyez de l'avoir au mois de septembre. Des détails, je vous en prie ! Pourquoi écrivez-vous à Hestermann avant la bonne tante de Villars ?

Nous sommes dans les paquets pour Mex où nous allons lundi. Je n'ai qu'un instant pour vous écrire. Vous avez daté votre lettre du 2 mai au lieu du 28. Quant aux maîtres, nous étions surpris que vous en eussiez 2 de latin, parce que nous avons cru que les leçons particulières excluaient celles en classe, c'est-à-dire que vous ne preniez pas en classe les leçons que vous preniez en particulier. Nous vous écrirons sur les leçons que vous devez prendre le quartier prochain. Mande-moi quand il commence et s'il y a des temps de congé en septembre pour les élèves. Je doute que je ne reconnaisse pas votre petite figure, tout frisé que vous êtes. Ayez grand soin de vos dents. Mandez-moi ce que vous déjeunez.

Criqueton promène la princesse Orloff le long de Cour et passe et repasse dix fois devant les d'Orges. Ce n'est pas Montagny qui a la pension, c'est M. Bergier de Saint-François. M. de Saint-Germain ne reviendra pas ici, dit-on, du moins de longtemps.

Je vais réapprendre à monter à cheval. J'avais oublié et ne savais plus faire aller mon cheval. La limousine qui s'appelle Kitty (Catherine en anglais)[273] sera aussi pour vous quand vous serez ici ; elle n'a que 6 ans, elle aime beaucoup le sucre et en demande toujours. Elle a pris Atalante en amitié et ne veut pas qu'elle sorte de l'écurie, elle est enfant gâtée.

Il ne tient qu'à vous, mon cher Cœur, que je ne sois jamais fâchée contre vous et que votre père et moi soyons toujours contents. J'ai acheté

273 Dans une lettre à son frère, Angletine explique que le cheval a été appelé ainsi du nom de sa mère, B117/930.

dernièrement beaucoup de livres et il y aura une charmante bibliothèque à Mex. M. de Sacconay paie aujourd'hui 12 000 francs à mes sœurs. Mme de Nassau est chez Rémy pour cela où M. de Sévery, toujours bon, a bien voulu l'accompagner. Adieu, mon cher Ami, toute à toi.

## LETTRE 96
### DE WILHELM

Colmar, ce 11 juin 1781



Ma très chère Maman, la première chose que je veux t'apprendre dans cette lettre, c'est que j'ai été fait officier[274], ce qui relève beaucoup la place d'adjudant puisque je suis du Conseil et, quand même je payerais huit fiches, je ne mangerais pas à la petite table.

M. Picot[275], le pasteur à Genève, arriva ici un après-dîner où il y avait une cérémonie et il me vit recevoir officier. Cela me fit beaucoup de plaisir. Il allait bientôt à Genève mais, comme il ne s'arrêta là que deux heures, je ne pus lui donner une lettre pour Crommelin. M. Pfeffel eut beaucoup d'honnêteté pour lui et lui fit voir l'école. Il trouva cela si bien arrangé ; il était avec son frère[276] et un M. Hentsch[277].

Il faut que je réponde à ta lettre. Je tâcherais de me désaccoutumer à faire les r ainsi. Cela me coûtera de la peine, surtout lorsque j'écrirai coulamment. Je ne te réponds pas à ce que papa me demande. Je te dirai pourquoi dans ma première lettre. J'ai daté ma lettre du 2 par méprise ; je ne savais si c'était le 28 ou le 29 et je mis le 2 en attendant, et je ne me ressouvins pas d'y mettre le 8.

Quant au maître de latin, je croyais que cela te ferait plaisir que j'en prisse deux leçons puisque j'avancerai plus. Tu me diras le quartier pro-

274 Comme Pfeffel l'explique aux Charrière de Sévery dans une lettre, le grade d'officier n'est attribué aux adjudants « qu'après s'être acquittés pendant un certain temps et à notre satisfaction des fonctions de cette place un peu pénible à la vérité », Lettre de Th. C. Pfeffel du 11 juillet 1781, P Charrière de Sévery, B 104/2001.

275 Pierre Picot (1746-1822), pasteur, professeur genevois. Recteur de l'Académie de Genève de 1790 à 1792.

276 Jean-Gédéon Picot (1750-1784), membre du Conseil des Deux-Cents de Genève (1782).

277 Henri Hentsch (1761-1835), fils du pasteur et professeur Benjamin Gottlob. Ce dernier fonde, en 1796, la banque Hentsch.

chain les leçons particulières que je dois prendre, car on ne peut changer celles qui sont en classe et les leçons ne changeront qu'au mois de septembre, quand même ce quartier finit la semaine prochaine. Un plan de leçons va pour deux quartiers et voici le premier fini. Les élèves ont environ trois semaines ou un mois de congé en septembre. Dis-moi pourquoi tu me demandes cela.

Je déjeune du thé le matin. Est-ce que tu commenceras bientôt à bâtir à Mex? Quelles réparations crois-tu d'y faire? J'attendais aujourd'hui ta réponse à la dernière lettre que je t'ai écrite, mais je suppose que tu auras eu à faire à Mex et je l'attends la première fois.

M^me^ Pfeffel part dimanche pour Morges[278]; tâche de la voir à son passage. Adieu, bonne Maman, je suis pour toujours ton fils. Si je puis, je t'enverrai quelque chose par elle.

Wilhelm

## LETTRE 97
### DE WILHELM

[15 juin] 1781



Ma très chère Mama. Tu me demandas dans ta dernière lettre si tu croyais que j'eus le plumet blanc en septembre. Nous sommes dans le mois de juin et je l'ai! Oui, ma chère Maman, j'ai été élu membre de [la] compagnie d'honneur mardi passé. Tu ne saurais croire quelle joie cela m'a fait et je te l'écris vite.

Tu m'as aussi demandé si les élèves avaient des congés en automne. Je t'ai répondu que oui. Si tu voulais permettre que je t'allasse voir pendant ce temps-là, il y a deux ou trois élèves qui vont à Berne. Je pourrais aller avec eux jusque-[là] et puis de Berne à Lausanne. Je reviendrais lorsque les vacances seraient finies. Je te supplie, et papa, de consentir à ce voyage. À présent que je suis membre de la compagnie d'honneur, oh, tu ne me le

278 L'une des filles de la famille Pfeffel est placée à Morges depuis une année ainsi que Th. C. Pfeffel le confie à Salomon dans sa lettre datée du 16 juin 1780, P Charrière de Sévery, B 104/1994. M^me^ Pfeffel vient probablement la chercher lors du voyage qu'évoque Wilhelm.

refuseras pas. Dans ta première lettre, réponds-moi à cela et mets-moi au comble de la joie. Papa m'avait promis de me venir voir d'abord que j'aurais le plumet blanc. À la place il vaudrait mieux que j'allasse, cela serait cent fois plus joli. Enfin j'attends ta réponse avec bien de l'impatience. Je serai reçu demain ou après-demain.

M. Blanchenay[279] part dimanche avec M^me^ Pfeffel. Je l'ai prié de t'aller voir et je veux lui donner quelque chose pour toi.

Je viens de recevoir ta chère [lettre] et les deux petits [billets], je vous remercie mille fois tous les trois. Ma sœur me dit encore que tu viendras me voir lorsque je serai de la compagnie d'honneur. J'aimerais bien mieux que tu m'accordes ce que je te demande ici et j'attends la réponse avec bien de l'impatience, car j'espère toujours que tu m'accorderas cela.

Il y plut ici assez et il fait beau temps à présent. Je ne puis attendre ta réponse à cette lettre, cela te fera bien du plaisir que j'aie le plumet blanc. Je serai reçu cet après-midi. Réponds-moi tout de suite, je t'en prie.

Les sœurs et le frère de M. Lersé sont ici. Il y en a une qui chante et joue du clavecin supérieurement. À propos, je te recommande M. Blanchenay. C'est un excellent élève, il ira chez toi en passant. Je l'aimais beaucoup. J'ai été élu à sa place à la compagnie d'honneur. Adieu ma chère Maman, je ne puis t'en dire davantage, je suis si agité comme tu sais que je suis lorsque j'ai un plaisir devant moi. Réponds-moi et mets au commencement de la lettre « Oui, nous te le permettons. »

Wilhelm

279 Jean François Antoine Blanchenay (1766-1801), étudiant de l'Académie jusqu'en 1781. Il devient colonel d'infanterie, s'engage en faveur de l'indépendance vaudoise et est élu député.

## LETTRE 98
### DE CATHERINE

Jeudi 21 juin [1781]



Nous partons pour Morges, mon cher Fils, pour aller voir M^me^ Pfeffel, ton père, Angletine, Lisette et moi. Je t'envoie une bourse que j'ai faite et je n'ai que le temps de te dire notre joie de ta promotion. Nous t'en écrirons plus en long. Ton père a mis un louis dans la bourse et t'embrasse ainsi que moi mille fois. Adieu, mon cher Plumet, toute à toi.

## LETTRE 99
### DE CATHERINE

[Lausanne], mardi 26 juin 1781



Combien j'aurais de choses à te dire, mon cher Cœur, si j'avais aujourd'hui autant la faculté d'écrire que j'en ai l'envie. Te voilà donc de la compagnie d'honneur et décoré du plumet blanc!

Il y a à présent un an, mon cher Ami, que tu nous persécutais de te retirer de Colmar. Je relisais encore hier une de tes lettres et je ne conçois pas comment nous avons fait pour résister. Il m'en a coûté bien de mauvaises nuits et de la mauvaise santé. Remercie le ciel de ce que ton père a eu de la fermeté! Pense un peu, je t'en supplie, mon cher Enfant, où nous en serions, et toi, si nous avions cédé à tes premiers dégoûts qui ont duré trois mois. Que cela te serve de leçon pour la suite de ta vie: pour ne prendre jamais un parti dans le moment du transport de la passion, pour apprendre à supporter la tristesse, l'ennui, les séparations, pour aller au but que tu te seras proposé; sans écouter les obstacles nés d'un dégoût passager, d'une forme qui te déplaît, d'un mécompte sur les amusements ou sur l'agrément d'un genre de vie. Enfin quand je pense que nous avons quelquefois balancé les inconvénients de te retirer de Colmar, dans les trois premiers mois de ton séjour, je frémis! Que serais-tu devenu? Où t'aurait-on mis? Quel

effet cela aurait-il produit ? Penses-y et réponds-toi là-dessus, réfléchis sur ton état actuel, sur la joie où tu es d'avoir surmonté tes chagrins, de t'être remis dans la bonne voie, d'avoir gagné les bonnes grâces de tes supérieurs et l'amitié de tes camarades. L'épreuve où tu as passé a affermi ton âme ; elle a donné une trempe à ton caractère. Tu peux te promettre quelque chose de toi, actuellement. Au lieu que si on avait cédé misérablement à tes dégoûts et à tes chagrins, tu étais perdu, d'abord perdu dans l'esprit de tes supérieurs et de tes camarades de Colmar qui t'auraient méprisé. Tu aurais beau eu te bien conduire par la suite, il serait resté sur ton compte un nuage, on aurait toujours soupçonné de la faiblesse et de la lâcheté dans le caractère et, chez ton père et moi, une indigne condescendance à toutes tes fantaisies. Mon Dieu, comme tout a bien tourné, quelles grâces ne devons-nous pas en rendre au ciel ! Et toi, de ton côté aussi, as-tu pensé à tout cela ? Je l'espère et que tu y réfléchiras bien sérieusement.

Nous avons donc été à Morges voir M^me^ Pfeffel dont j'ai été très contente. Elle a été on ne peut pas plus honnête avec moi : ce qu'elle m'a dit de toi nous a fait bien du plaisir. Ce dont on parle le moins, c'est de ton application. Je t'en prie, tâche de te distinguer et de profiter des belles années où tu es pour acquérir ces connaissances qui doivent faire la ressource du reste de ta vie. Acquiers l'habitude de t'appliquer, d'étudier seul : tu seras à l'abri de l'ennui et quasi des chagrins, car la lecture et l'étude consolent de bien des choses. Je te parle de ces sortes d'avantages qu'ont les gens instruits, parce que je vois tous les jours des gens désœuvrés qui s'ennuient et ennuient les autres. Car du reste, tu sais qu'il n'est pas permis actuellement à un jeune homme comme il faut d'être ignorant. Et ce qui aurait passé autrefois pour un prodige de connaissance serait actuellement, au plus, au niveau de tout le monde !

Ton ami Blanchenay nous a fort plu. Il a l'air honnête et sage ; nous lui avons fait bien des amitiés, il t'écrira. M^me^ Pfeffel te remettra ou t'aura remis une petite bourse avec un louis dedans. Ton père t'en aurait envoyé davantage mais si tu en as besoin, demande à MM. Pfeffel ou Lersé. C'est à eux à te donner ce qu'ils jugent à propos selon les circonstances. J'espère que tu écris ta dépense et que tu as de l'ordre et de l'arrangement : depuis l'état de médiocrité jusqu'au trône, il en faut, sans quoi tout s'écroule. Écris-nous un peu au long, plus de marge, je t'en prie, des détails.

J'ai été fort touchée que tu aies tant tardé à répondre à ma tante de Villars. Elle l'a senti et ne m'a rien dit sur ta lettre, ni sur ton plumet blanc,

que je lui mandai. Il faut répondre sur le champ aux lettres amicales de nos supérieurs surtout quand on les chérit, comme cette bonne tante. Il ne faut pas se permettre ces paresses, ces langueurs qui à la fin attaquent le sentiment ou font mal juger des nôtres.

Tu apprendras le mariage de M. Hardy avec Charlotte de Bons. Le contrat est signé. Nous menâmes Angletine et Lisette à Morges. Cette première te remercie mille fois du cordon de montre qui est très joli et moi du portrait de M. Pfeffel qui me fait grand plaisir, ainsi que la tête que tu as faite il y a six mois, qui est très jolie et m'a un peu rappelé feu ma pauvre sœur Henriette, ce qui me la rend plus précieuse.

Nous avons la famille Plantamour. Jenny s'est formée, elle est plus polie, elle est aimable et a toujours beaucoup d'esprit. Susette[280], une sainte nitouche, qui a la tête froide et calcule ses mouvements. Le père et la mère comme tu les connais, l'un comme du salpêtre et l'autre une chaîne de puits que rien n'émeut. Les divers caractères sont amusants à observer. La petite Pfeffel doit t'avoir dit que je t'attends pour me remettre à la musique que j'ai quasi abandonnée depuis toi. Cette petite joue joliment mais sans mesure. Prends-y bien garde et ne te néglige pas : on n'a pas trop de tous ses talents pour être aimable. Mais la paresse et la négligence étouffent tout.

Adieu, mon cher Cœur, ton père veut mettre quelque chose dans cette lettre. Je finis donc en te serrant de toute mon âme et te baisant tendrement. Envoie-moi la copie exacte de ce billet par le retour du courrier que je le reçoive lundi prochain. Il représente une occasion ; il faut envoyer la lettre, ton père n'a pas le temps de t'écrire. Il t'embrasse de tout son cœur, et t'écrira une autre fois. Fais mille compliments de ma part à M^me^ Pfeffel. J'aurais bien désiré pouvoir lui faire honnêteté chez nous.

[De la main de Salomon de Sévery] Je n'ai pas voulu laisser partir cette lettre, mon cher Wilhelm, sans te dire tout le plaisir que j'ai ressenti de ce que tu avais le plumet blanc, sans quoi tu aurais lieu de croire que j'ai appris cette nouvelle avec froideur. Tu te tromperais beaucoup car j'en suis transporté de joie. À présent, mon cher Ami, il faut travailler par ta bonne conduite à devenir capitaine de la compagnie d'honneur et finir en te retirant par obtenir la chaîne d'or, par l'estime et l'amitié que je souhaite que tu t'acquières. Vois-tu, si je te faisais soldat aujourd'hui, je prétendrais

280 Susanne Plantamour (1736-1806), dite Suzette, fille des propriétaires du château d'En-Bas de Mex.

pour toi dans la suite au poste de maréchal de France et enfin au paradis, car j'ai mis tout mon bonheur dans le tien. Je veux que tu aies une ambition sans borne et toujours modeste, qui te rende heureux pour toi et aimable pour les autres, subordonnée en tout aux préceptes de la religion. Voilà en peu de mots bien des choses.

Je n'ai pas osé t'envoyer dans la bourse de ta mère plus d'un louis parce que M. Pfeffel m'a prié de ne jamais te donner beaucoup d'argent à la fois. Tu nous pries de te laisser venir dans ce pays cet automne, j'y penserai. Si je ne consultais que l'économie, il n'y a aucun doute qu'il m'en coûterait infiniment moins que de te faire une visite, ta mère et moi. Si je consulte mon plaisir et mon inclination, je t'aimerais mieux voir ici qu'à Colmar, mais si c'est ton avantage, ce sera peut-être différent. Vois dans quelle humeur sont revenus tes camarades qui ont fait visite à leurs parents ; ce qui est arrivé à Kirchberger de Rolle qui a été suspendu de la compagnie d'honneur. Et puis juge sans passion. Il s'agit ici de ton avantage et non pas de ton plaisir et du nôtre. Enfin, je verrai dans le temps et me déterminerai suivant que la raison me l'indiquera. J'espère que tu t'y soumettras de bon cœur. Je t'embrasse avec la plus grande tendresse.

## LETTRE 100
### DE WILHELM

Colmar, ce 1er juillet 1781



Ma très chère Maman, je me suis levé ce matin plus tôt que les autres pour pouvoir t'écrire, d'autant plus que l'on donne les lettres du mois ce matin et que je voudrais pourtant t'écrire une lettre assez grande. Je suis toujours dans la joie de ta dernière [lettre]. Tu ne saurais croire combien de plaisir elle m'a fait. Je t'en remercie encore mille fois, de même que mon cher papa.

Je veux tâcher de vous faire toujours du plaisir. J'ai bien pensé à tout ce que maman m'écrit et je ne saurais assez louer Dieu. Je suis fâché contre moi et j'ai honte d'avoir eu si peu de fermeté au commencement que j'ai été ici et je te remercie en même temps mille fois de t'être conduite comme tu l'as fait. Je ne puis pas penser à ces temps-là sans avoir un frisson. Je suis

bien fâché de n'avoir pas plus tôt répondu à ma chère tante de Villars. Si tu pouvais lui en dire un mot, ou bien trouves-tu qu'il faudrait que je lui écrivisse ? En ce cas, je le ferai tout de suite ; dis-le-moi.

M. Pfeffel de Versailles[281] est ici depuis quelques jours avec son fils qui a été ci-devant élève. C'est un homme extrêmement riche qui a acheté une terre à une lieue d'ici et où il va passer quelque temps, après quoi il retournera à Versailles. Il est extrêmement poli et d'un commerce charmant, car il a beaucoup d'esprit. Je ne saurais te dire quelle charge il a à Paris. Nous exerçâmes avant-hier à feu au jardin pour lui, et nous tirâmes très bien. On nous fit faire plusieurs manœuvres.

Je suis un peu étonné du mariage de M. Hardy avec M^lle^ de Bons. Cela fera un singulier ménage. Je m'étonne où ils logeront. N'est-ce pas, sa sœur a été mariée avec un M. de Lutternau ? Je trouverai bien des changements lorsque je retournerai à Lausanne. Il est arrivé trois nouveaux élèves hier : un Jenner[282] et de Graffenried de Berne[283], et un Couvreu[284] de Vevey. Il n'y a rien de nouveau ici. Tout va comme à l'ordinaire.

Je me réjouis bien de te revoir mais je voudrais bien que ce fut chez toi. Ce serait infiniment plus agréable. Au reste, je me soumettrai sûrement de bien bon cœur à tes volontés et celles de papa ; mais si vous pouviez me faire ce plaisir, je vous prie, faites-le, et soyez persuadés, mes chers Parents, que je ne ferai pas comme Kirchberger de Rolle. Au reste, ce sera comme vous jugerez à propos et ce que vous ferez sera sûrement le mieux. Je suis bien aise que le petit paquet vous ait fait plaisir. Pour moi la bourse et ce qu'il y avait dedans m'en ont fait un grandissime et je vous en remercie encore mille fois.

Le portrait du M. Pfeffel est bon. Papa doit se ressouvenir de lui et voir s'il n'est pas ressemblant. J'attendais toujours une occasion pour l'envoyer.

281 Christian Frédéric Pfeffel von Kriegelstein (1726-1807), frère aîné de Théophile Conrad. De 1768 jusqu'à 1792, il est à Versailles en qualité de jurisconsulte du roi pour les affaires étrangères. On doit à son fils, Chrétien Hubert Pfeffel, un ouvrage qui retrace les trois années qu'il a passées à l'institut. Voir Pfeffel, 1859.

282 Samuel Ferdinand Jenner de Moudon, fils de Ferdinand Louis, contrôleur des finances et du conseil souverain de Berne.

283 Franz von Graffenried (1768-1837), colonel dans l'armée fédérale puis commandant de la police municipale de Berne. En 1797, il accompagne Napoléon lors de son voyage à travers la Suisse.

284 Jean-Jacob Couvreu de Deckersberg (1767-1836), fils de Jean-Jacob Couvreu de Deckersberg et de Marianne Marguerite de Fellenberg. Il devient juge du tribunal du district à Vevey en 1808 puis du tribunal d'appel de Lausanne en 1815-1816. Les archives familiales contiennent de nombreux documents relatifs aux trois années passées par Jean-Jacob à l'académie, ACV, PP 984.

Je me réjouis de recevoir des lettres de M. Blanchenay[285]. Je l'aimais beaucoup. C'était un bien bon sujet.

Dis-moi si tu n'as pas reçu M. Van Brienen. Il doit être repassé il y a longtemps à Lausanne pour aller à Paris et il devrait passer ici à présent car il l'avait dit avant son départ. Adieu, ma bonne Maman, mon cher Papa et ma chère Sœur. Je vous embrasse de toutes les forces et suis pour toujours votre Wilhelm.

## LETTRE 101
### DE CATHERINE

[Lausanne], vendredi 13 juillet 1781



Je suis dans l'attente de recevoir de tes lettres ce matin par Galibert, mon cher Fils. Il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Nous avons été si en mouvement : des dîners continuels, chez M. Plantamour ou à Bussigny[286], que réellement je n'ai point eu de temps pour faire mes affaires. Avant-hier, il plut, je pris ce moment pour trier une immense lessive et arranger un peu la maison, ce que je n'avais encore pu exécuter.

Le temps s'envole, je voudrais quelquefois arrêter sa course rapide ; celui de te revoir, mon très cher Enfant, arrivera. Je préférerais bien, comme tu peux juger, que tu vins passer quinze jours avec nous à aller à Colmar. De toute manière cela nous arrangerait mieux. Mais je crains mortellement que cela ne te déroute, que cela ne te fasse perdre le fil de ton genre de vie actuel et de tes occupations. Je ne me consolerais pas que tu eusses encore des moments rudes à passer et cela par trop de condescendance de notre part. Nous avons aussi trop souffert de tes tristesses pour ne pas frémir de les voir revenir. Réellement, nous n'avons pas vécu l'été passé : je tremblais si fort les jours de poste que je ne savais où me mettre. Le moment du oui ou du non, s'il y aurait des lettres ou s'il n'y en aurait pas, la crainte de ce

285 Cette correspondance ne dure pas. Il ne reste que deux lettres adressées à Wilhelm, P Charrière de Sévery B 117/1572-1573.

286 Très certainement chez Antoine Polier de Saint-Germain (1705-1797), seigneur de Saint-Germain (hameau de la commune de Bussigny) et de Corcelles, qui épouse en 1730 Henriette Françoise de Chandieu. Conseiller, il fut banneret du Bourg, puis bourgmestre (1766-1796). Écrivain, il publia entre autres *Du gouvernement des mœurs* (1784).

qu'elles contiendraient me mettait aux abois et ton pauvre père aussi. Je ne pense qu'avec effroi à ces temps-là. Nous ne voudrions pas acheter le plaisir de te revoir par des retours fâcheux chez toi, par des angoisses, des pleurs, des faiblesses. Juge toi-même, mon cher Cœur, de notre situation ; mande-moi ce que tu présumes de tes forces, si tu croirais pouvoir supporter l'épreuve de passer quinze jours avec nous et de t'en retourner sans tristesse et de te remettre sans délai à tes occupations. Ce que je ne te dis pas pour croire que ton père dise oui, car il y est très opposé et je ne voudrais pas le presser contre ses idées et ses lumières, parce que je serais responsable si alors tu étais tout dévarié, dérouté, découragé. Il me dirait : « Vous l'avez voulu, ma chère Amie, et voilà de nouveau votre Wilhelm tout angoissé. » Cela me mettrait au désespoir, je te l'avoue, ainsi si nos cœurs souhaitent de te voir ici, je sens que la prudence s'y oppose et que c'est beaucoup hasarder.

Il faudra, dans quelques semaines, écrire à ma tante de Villars une bonne lettre, simple et tendre, mais pas à cette heure. Elle est à Meyrin, dans le Pays de Gex, chez M^lle^ Rieu pour quelque temps.

M. d'Aruffens a acheté Criqueton. Tu sais que la princesse Orloff est morte[287]. On l'a embaumée et déposé son corps à la grande église dans une chapelle. Le prince est retourné en Russie avec tout son monde, au désespoir de la perte de sa femme.

Ton père est allé dîner à Vullierens et revient ce soir. Epars a monté Kitty qui me connaît et me suit partout pour avoir du pain ou du sucre. Elle a l'air de la sœur cadette d'Atalante, même couleur, même allure. Nous avons dimanche un grand dîner de 20 personnes au moins : les d'Aubonne, Saint-Cierges, Corcelles, Walwyck, d'Orges, Polier-Hardy, Hardy, de Crousaz Polier, Boussens, Crousaz Corsier, les Plantamour. Voilà le sûr. Je souhaite qu'il ne survienne personne en sus. On mangera au vestibule.

Adieu, mon cher petit Cœur, je te baise et t'embrasse mille fois. Mes compliments à M^me^ Pfeffel. Mande-moi si elle a été contente de nous à Morges et si sa fille t'a fait ma commission sur la musique, savoir que depuis toi je n'en avais point fait et que je t'attendrai pour m'y remettre. Stade et Piguet te font leurs compliments et tous les domestiques d'ici te saluent. Ta sœur t'embrasse. Il me semble qu'elle devient jolie, elle a beaucoup de physionomie. Jenny Plantamour est devenue on ne peut pas plus aimable,

287 William de Sévery explique la présence à Lausanne de la princesse Catherine Orloff-Zinovieff (née en 1758), gravement atteinte dans sa santé, par sa volonté de consulter le docteur Tissot. Voir Sévery, 1911, vol. 1, pp. 323-324.

elle a changé comme un gant qu'on tourne ; je l'aime véritablement et elle m'a pris en singulière affection. T'ai-je dit que Daniel est jardinier et qu'on a pris un cocher nommé Philippe, un bon enfant ? Nous n'avons point revu van Brienen. Il a passé il y a peu de temps à Lausanne.

## LETTRE 102
### DE WILHELM

Vendredi [13 juillet 1781] à 6 heures et demie



Ma chère Maman, voilà déjà bien longtemps que je n'ai pas vu de ton écriture. J'espère de recevoir de tes nouvelles ce matin, dans une heure, et je te répondrai à ta lettre. Je me réjouis bien de savoir si tu me permettras d'aller te voir en septembre.

Et puis je veux te demander une chose, mais ne te fais point de peine de me le refuser tout net si tu ne le trouves pas bon : c'est de me permettre d'apprendre seulement un mois ou six semaines à monter, pour réapprendre un peu cet exercice et pour pouvoir faire les cavalcades avec les autres élèves, car je ne puis pas les faire avant d'avoir au moins appris un mois ici. Cela me fâche tant de voir monter les autres tandis que moi qui aime tant cet exercice ne le puis faire. Je ne te demande pas pour longtemps, pour un mois ou six semaines. J'espère bien que tu me l'accorderas, car alors je pourrai toujours monter avec les autres.

Vendredi à 8 heures. Point de lettre de toi aujourd'hui, voilà bien longtemps que je n'en ai pas reçu et que j'en attends. J'espère que tu n'es pas malade. J'attends de tes nouvelles, lundi sans faute, et puis réponds-moi s'il te plaît, dans huit jours, si tu me permets d'apprendre à monter à cheval. J'attends une de tes lettres pour t'écrire au long sur bien des choses. Je suis bien aise que la tête que je t'ai envoyée t'ait fait plaisir. C'est un hasard que je te l'ai envoyée. Tu m'as dit que M. Blanchenay m'écrirait. Si tu le vois, fais l'en souvenir. Adieu, ma très chère Maman, je suis toujours ton fils Wilhelm.

Je suis un peu inquiet d'être si longtemps sans recevoir de tes nouvelles.

# LETTRE 103
## DE CATHERINE

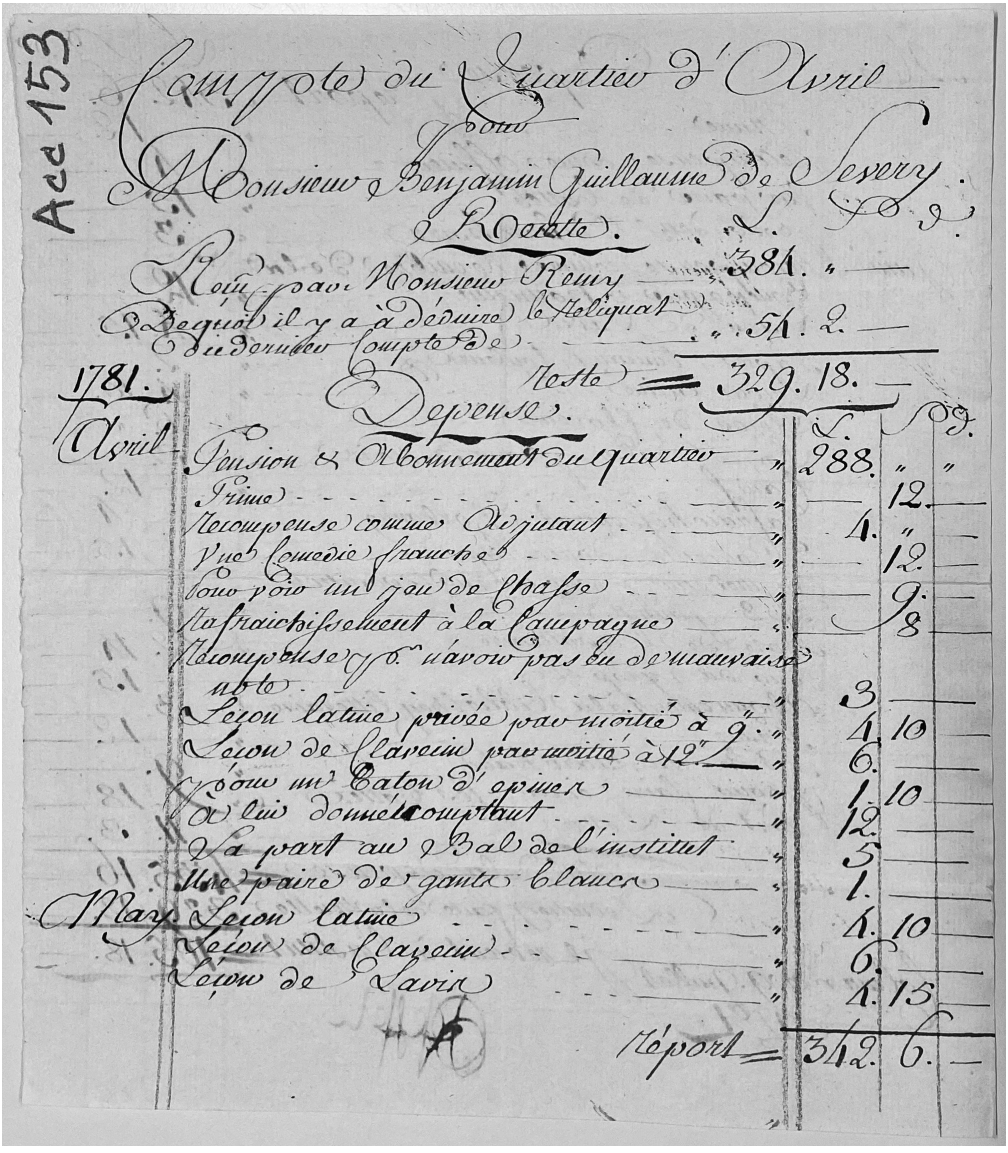
Lundi 16 juillet [1781]



Voici, mon cher Fils, un billet de ta sœur. Nous venons de recevoir des lettres de M. Pfeffel, le tableau et les comptes. Dès que ton père pourra s'arranger, il enverra les 18 louis qu'il faut pour toi. Nous examinerons le tableau à loisir et t'écrirons nos réflexions là-dessus.

Nous avons un dîner de ministres aujourd'hui, qui viennent manger les restes de la bâfre d'hier. C'est Sirvin et Marendin, les petits de Montagny et un Cuénod qui leur donne des leçons. Cela débitera les rogatons que nous avons. Nous eûmes hier un dîner de 28 personnes qui alla fort bien. Les Saint-Cierges devaient y venir, mais sachant que les d'Orges et Walwyck venaient, ils se firent excuser. Ils sont brouillés à couteaux tirés depuis l'achat de la maison. Cela est incroyable. Ils ne peuvent plus seulement se saluer. On évite de prendre parti trop fortement afin de conserver quelque apparence de paix. Mais les passions sont au comble. N'en parle pas. M^me^ de Walwyck était charmante hier et gaie.

Il me faudrait 10 pages grand papier pour te raconter une conversation avec M^lle^ Sirvin que j'eus l'autre jour. Il s'est trouvé que je pouvais quelque chose dans une affaire qu'elle a extrêmement à cœur et elle prit le parti tout d'un coup de me prier de rendre d'elle un témoignage favorable qui pouvait lui faire obtenir une place qu'elle souhaite ardemment. Je fus très émue et gardai le silence un moment. « Mademoiselle, » lui dis-je enfin, « il y a toutes sortes de choses à dire de votre esprit et si on m'en parle, je ne puis que vous rendre justice à cet égard et à l'égard aussi de vos talents. » Et puis je me tus. Mais comme l'esprit et les talents n'emportent pas l'estime, que c'est le caractère qui fait l'homme et que je me taisais sur cet article, elle le sentit et s'avança au point de me faire expliquer. Alors, voyant que je ne pouvais l'éviter, j'entrai en matière et lui déduisis mes sujets de plaintes : comme elle avait renversé la cervelle d'Hestermann, troublé notre maison, nous avait attiré tous les désagréments possibles, et enfin conduits à nous séparer de notre fils, ce qui (je devais l'avouer) avait si bien réussi qu'après m'en être affligée, j'en remerciais actuellement le ciel. Je lui articulai les faits et entre autres ce moment où partant pour Grenoble, elle avait persécuté



Acc 153

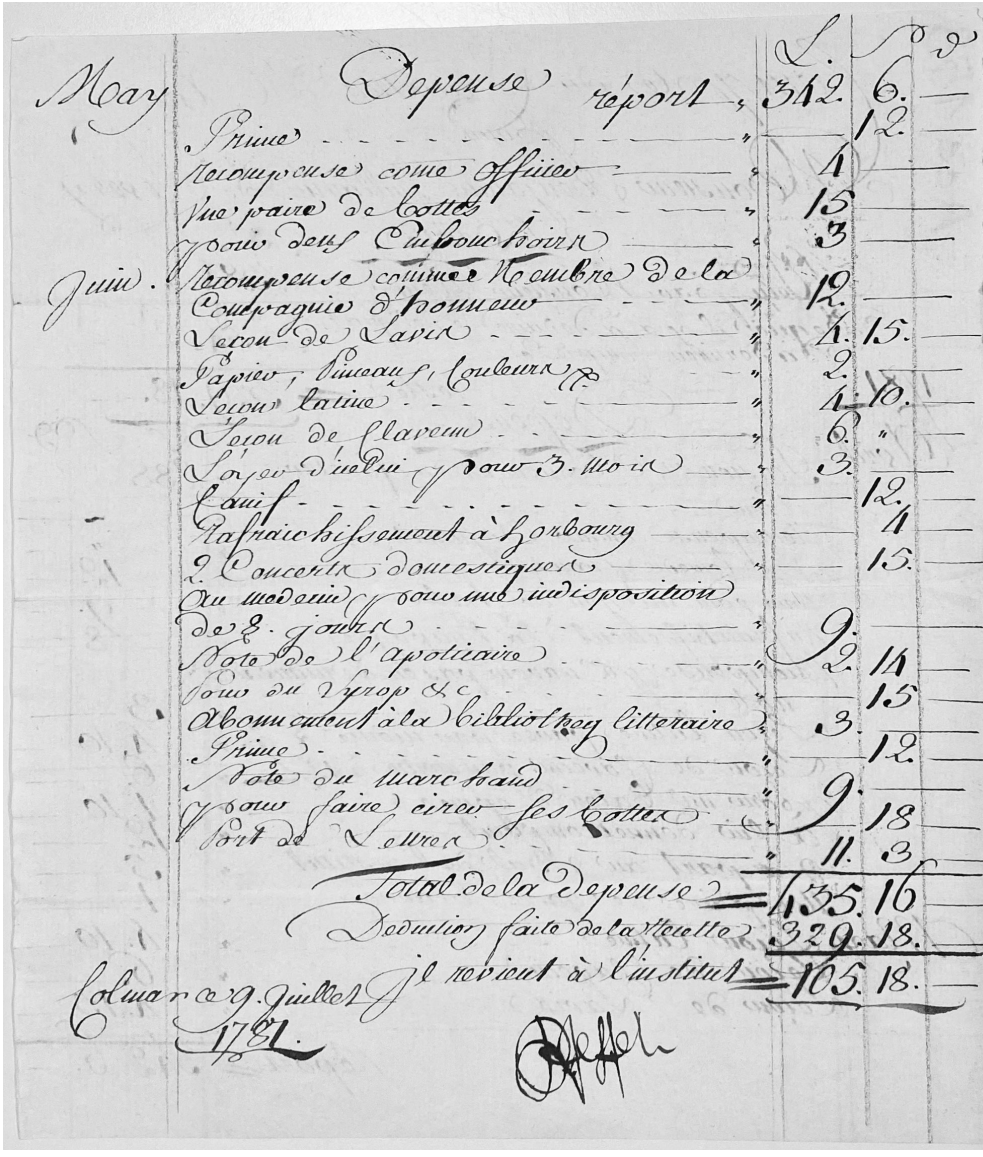
Compte du Quartier d'Avril
pour
Monsieur Benjamin Guillaume de Severy.

Recette. L. s. d.

Reçu pour Monsieur Remy ... 288. " —
Duquel il y a à déduire le Reliquat ... 51. 2. —
Du dernier Compte de ...
Reste = 329. 18. —

1781. Dépense. L. s. d.

Avril. Pension du Commencement du Quartier ... " 288. " "
Prime ... " 12. —
Recompense comme Adjutant ... " 4. " —
Une Comedie Française ... " 12. —
Pour voir un jeu de Chasse ... " 9. —
Rafraichissement à la Campagne ... " 8 —
Récompense pour n'avoir pas eu de mauvais
note ... " 3 —
Leçon latine privée par maître à 9. ... " 4. 10 —
Leçon de Clavecin par maître à 12. ... " 6. —
Pour un Caton d'opinion ... " 1. 10
Lui donné comptant ... " 12. —
Sa part au Bal de l'institut ... " 5 —
Une paire de gants blancs ... " 1. —
Mars Leçon latine ... " 4. 10 —
Leçon de Clavecin ... " 6. —
Leçon de Lavis ... " 4. 15 —
Report = 342. 6. —



Comptes pour le quartier d'avril 1781, envoyés par Pfeffel et Lersé à Catherine et Salomon, datés du 9 juillet 1781, P Charrière de Sévery, Acc 153.

Hestermann de l'accompagner à Genève sans égard aux circonstances où nous nous trouvions, telles qu'un domestique malade et la Rechsteiner aussi d'une fièvre putride etc. Alors, elle se récria là-dessus et dit que c'était Hestermann qui lui avait demandé en grâce d'aller avec elle, qu'elle ne voulait pas etc., etc., etc. Je lui dis : « Mademoiselle, je pourrais peut-être encore vous montrer le billet d'Hestermann[288], par où il demande permission d'aller à Genève avec vous, disant que vous le souhaitez infiniment, ne voulant pas voyager seule avec un homme, et nous exprimer depuis que vous n'étiez pas seule et que vous aviez une cousine avec vous. » Là-dessus, elle dit avec une émotion, feinte ou réelle : « Je ne croyais pas M. Hestermann menteur et perfide, mais je vois qu'il m'a sacrifiée et a tout rejeté sur moi. » « Il est vrai, » lui dis-je, « que depuis ses liaisons avec vous, il nous déguisait souvent la vérité, sans que pour cela je le croie menteur. Mais le désir de satisfaire ses passions l'entraînait à mille démarches qu'il aurait blâmées de sang-froid. » Je lui parlai des conseils qu'on prétendait qu'elle lui avait donnés, de se faire valoir, d'exiger, de n'être jamais content, qu'il aurait dû avoir un carrosse à ses ordres. Ce qui, pour le dire en passant, ajoutai-je, a paru plaisant, qu'il m'avait dit à moi-même qu'elle lui avait promis une bonne place en Hollande quand il voudrait et qu'il n'avait qu'à s'arranger pour cela. Elle se récria alors et dit qu'il avait menti, qu'elle n'était pas assez ridicule pour promettre un crédit qu'elle n'avait pas. Enfin pour finir, je lui dis tout ce que je voulais lui dire en ménageant mes expressions de telle sorte qu'elle ne pût citer une phrase. J'étais de fortune en train de parler ce jour-là et je trouvais mes mots heureusement. Alors, elle s'en tira vraiment avec esprit. « Madame, » me dit-elle, « si j'avais su dans le temps la peine que je vous faisais, j'aurais rompu sur le champ tout commerce avec Hestermann. Si je vous ai déplu, c'est sans le savoir et involontairement. Et si vous avez trouvé que j'ai mal fait, je vous en fais mes excuses. » « Mademoiselle, » lui dis-je, « dès que vous le prenez sur ce ton-là, j'oublie tout. Je ne pourrais pas vous demander autre chose que ce que vous venez de me dire. Je serai toujours charmée de vous rendre justice et si je puis vous être utile, je le ferai avec plaisir. » Voilà le résumé d'une très longue conversation où je lui fis toucher au doigt et à l'œil le désordre qu'elle avait occasionné chez nous. Elle baissait les yeux, se taisait, me donna souvent de mauvaises raisons, colorées

288 Est conservé dans les archives ce billet qu'adresse Charles Hestermann à Salomon, lui demandant de pouvoir partir pour Genève dans la demi-heure, P Charrière de Sévery, B 104/1780.

d'un certain esprit, mais je les renversais à mesure avec la force qu'a la vérité soutenue de faits incontestables sur des sophismes. Je l'amenai au point de convenir que nous devions être très offensés et très irrités contre elle. Elle me dit qu'elle craignait que sa réputation n'eût souffert. Je lui dis que la réputation proprement dite n'avait, que je susse, pas souffert mais que pour le caractère, j'avouai que l'on avait été surpris de bien des choses, comme les mauvais conseils, etc.

Adieu mon Cœur, il faut finir, toute à toi.

## LETTRE 104
### DE WILHELM

Colmar, ce 1er août 1781



Ma chère Maman, j'ai reçu ce matin la lettre de ma sœur. Je ne veux pas t'envoyer la réponse aujourd'hui puisqu'il nous faut donner tout de même nos lettres du mois demain et qu'elles partiront mercredi. Je m'impatiente bien de savoir ta réponse par rapport au manège, car j'ai bien envie d'apprendre à monter.

À propos, il faut que je te réponde à ton avant-dernière lettre. Tu me demandes si je pourrais passer trois semaines à Lausanne et puis revenir à Colmar avec plaisir. Je te jure que oui, car je te l'avouerai naturellement, je n'aimerais pas que tu vins ici, car j'aurais une peine infinie de te voir partir, au lieu que si j'allais te voir, le voyage me distrairait et je te dirais même que tous ceux qui ont été voir leurs parents (il y en a beaucoup) m'ont dit qu'ils étaient revenus avec la plus grande joie et d'ailleurs ne crois pas que je fisse l'enfant comme au commencement que j'arrivai ici. Je puis t'assurer que j'aurais du plaisir à revenir, je suis si accoutumé à la vie de Colmar que cela ne ferait rien. Ainsi tu peux me faire venir en toute confiance, je te jure de revenir sans façon et avec beaucoup de plaisir. Je sens que je ne pourrais plus avoir le mal du pays. Quand même je le voudrais, je ne pourrais pas. Si ce n'est que cette raison qui t'arrête, je t'assure que tu peux dire à papa qu'il m'en coûterait beaucoup plus de te voir partir d'ici que de partir moi-même de Lausanne.

Ce qui m'a le plus engagé à te demander cette permission, c'est que je voudrais voir mes vieux parents et amis, comme ma tante de Villars, Babelle, Crommelin. Une absence de trois ans est [un] bien long temps pour des personnes de leur âge et si une de ces personnes venait à manquer avant que je l'eusse vue, je ne m'en consolerais pas et cela me dérouterait entièrement au lieu que si je les avais vues, cela ne me serait pas si sensible. Voilà la raison principale qui m'a portée à te demander la permission de t'aller voir. Ainsi, parle avec papa et soyez persuadés tous les deux que lorsque je serai revenu, je me remettrai aussi bien qu'auparavant et avec autant de plaisir que ci-devant à mes devoirs. Je te jure que je te parle comme je le pense et que si c'était le contraire, je te dirais tout aussi bien. Il y a tant d'élèves qui ont été voir leurs parents pendant le temps de leur séjour, et il se trouve une si bonne occasion : deux Bernois vont justement en septembre, je pourrais aller et revenir avec eux. Je t'assure que quand je pense peut-être que le bon papa et la bonne maman me le permettront, le cœur me bredouille de joie. Parles-en bien avec papa et, quant à moi, ne crains rien du tout. Réponds-moi bientôt et mets le comble à ma joie en m'accordant cette permission qui me tient tant à cœur.

J'ai été bien étonné de la conversation de M^lle^ Sirvin avec maman. Il faut qu'elle ait eu du courage pour s'exposer à des reproches si vifs et si raisonnables. Il est clair qu'elle aura tout rejeté sur M. Hestermann mais elle a beaucoup plus contribué que lui à toutes leurs histoires. Pourquoi lui écrivait-elle ? Cela ne convenait pas, à moins qu'ils ne voulussent s'épouser. Mais Dieu soit loué tout cela est fini, n'en parlons plus. Il fait très joli temps ici, nous allons nous baigner presque tous les soirs. C'est un grand plaisir pour moi d'autant plus que cela me fait beaucoup de bien. Je me réjouis bien de voir Mex tout réparé, il sera très joli et je préfère bien que tu l'aies gardé et peut-être te serais-tu repentie dans la suite de l'avoir vendu. J'ai écrit à Crommelin il y [a] deux ou trois jours, il y a bien longtemps que je n'ai reçu de ses lettres. À propos, dis-moi qui est ce Monsieur et cette dame de Walwyck dont tu me parles dans plusieurs de tes lettres. Je ne le connais pas. M^lle^ de Bons est-elle déjà mariée ? Nous avons fait dernièrement un petit voyage à Sulzbach[289], petite ville à 3 lieues d'ici où il y a des eaux minérales. Nous nous y amusâmes beaucoup et nous

289 Ville située dans la Vallée de Saint-Grégoire, réputée pour être l'une des plus riches et des mieux peuplées de l'Alsace. Ses eaux minérales jouissaient d'un certain renom, comme le mentionne l'Abbé Grandidier dans son ouvrage *Vues pittoresques de l'Alsace*, Strasbourg, Librairie académique, 1785.

allâmes aussi à une abbaye nommée Munster[290] où nous vîmes le bonnet de Dagobert, ce roi ancien qui, je crois, vivait l'an 600. On nous montra encore beaucoup d'autres choses appartenant à l'abbaye. Adieu, ma chère Maman et mon cher Papa, je vous le répète, accordez-moi ma demande sans la moindre crainte et comblez-moi de joie. J'attends votre réponse avec plaisir mêlé d'appréhension.

Votre Wilhelm

## LETTRE 105
### DE CATHERINE

[Mex], jeudi 2 août 1781



Je commence aujourd'hui à t'écrire, mon cher Enfant, dans l'espoir d'avoir demain une lettre de toi. D'abord, ton père te charge de dire à M. Pfeffel, en lui faisant ses compliments, qu'il a donné ordre à Bâle pour que la remise de 18 louis pour le quartier de juillet soit envoyée à Colmar.

Ensuite, mande-nous ce qu'est devenu ton goître. Comment est-il ? Et tes dents, comment sont-elles ? En as-tu soin ? Je t'en ai parlé mais point de réponse. Ton père me charge de te dire qu'il te renvoie à ce que vous avez trouvé ensemble du manège de Colmar et à ce dont vous êtes convenus. Tu prendras des leçons à Lausanne, au manège de M. Bergier qui est encore cependant sous la direction de M. de Mézery[291]. Ce dernier vient d'essuyer une horrible maladie. Il en est dehors heureusement. M^me^ Vallon est morte et M^me^ Burnand, femme de l'architecte, aussi.

M. Burnand est ici qui nous fait nos comptes pour la maison du fermier, et le plan et les devis pour la nôtre qui sera jolie, très simple, conforme au

290 Cette abbaye de l'ordre de Saint-Benoît fut fondée en 660. Elle ferme ses portes en 1790 afin d'y installer une des premières usines textiles d'Alsace. Lorsque Wilhelm la visite, elle est réputée pour son importante bibliothèque qui compte plus de 8000 volumes.

291 Benjamin Henri Crousaz de Mézery (1716-1782), surnommé l'Écuyer, dirigeait le manège Bergier (du nom de son épouse) situé sur l'ancien cimetière franciscain, à l'ouest de l'église de Saint-François. Ce manège était donc proche du domicile lausannois des Sévery. Il meurt l'année suivante. Voir Lamunière, 1945, pp. 159-161.

pays. Il y aura en bas une cuisine avec ses dépendances ; à côté, une jolie chambre à manger, un salon de compagnie et une bibliothèque à côté ; une chambre et un cabinet pour ton père et moi, et l'ancienne cave, le tout dégagé par un grand corridor de 13 pieds de large sur 50 de long, bien éclairé, où on pourra manger en été. En haut, 5 lits à donner, en conservant un cabinet pour mon fils, un pour ma fille avec Louison dans sa chambre, et un pour la Sénégas, tant qu'elle vivra ; des chambres de domestiques, ce qu'il en faut, une chambre à resserrer et un galetas immense où on ira par un escalier de pierre ; les deux jardins devant la maison plantés en arbres et bosquets et verdure. Tout cela ne te dit pas qu'on veuille vendre Mex, et nous en avons perdu la pensée. Nous y sommes bien, ton père s'y plaît. C'est un bon fonds ; nous y serons toujours six mois de l'année, ce qui est une économie très agréable à moins qu'on ne voulût quitter ce pays. [Tout] compte fait, nous ne pouvons être mieux.

Vendredi 4 août

Point de lettres de toi, mon cher Ami. Tu me dis toujours : « Je te répondrai au long, dans une autre lettre, sur telle et telle chose. » Et cette lettre où tu dois me parler au long n'arrive point. Il y a six mois que j'attends une grande lettre !

Ton père dîne chez M. Plantamour avec M. et M^me^ de Corseaux. Je m'en suis dispensée pour me baigner : les dîners m'ennuient. Galibert n'est venu qu'à midi les mains vides. Il veut partir. Je vais lui donner cette lettre pour mettre à la poste. Il y a huit jours que M. Hardy est marié. Il est tout étonné de se marier. T'ai-je dit que Samuel de Loys entre au service d'Hollande pour quatre mois pour avoir le grade d'officier ? Je le crois toujours épris de Pauline. Elle est bien lendore. Il ne la voit pas comme cela. Notre belle-mère est bien malade, elle tend à l'Elysée[292].

292 Si Angélique de Beausobre, deuxième épouse de Benjamin de Chandieu, n'est pas bien portante au moment de la rédaction de cette lettre, elle s'en remet, puisqu'elle survit à son mari qui décède en 1784.

# LETTRE 106
## DE WILHELM

[Lundi 13 août] 1781



Ma chère Maman, j'ai attendu tous ces jours ta réponse à ma lettre du mois pour savoir la résolution que tu avais prise et savoir si tu voulais m'accorder ma demande. J'attends ta décision avec bien de l'impatience. Les deux élèves qui vont à Berne partent le 20 du mois prochain. C'est une si bonne occasion, peut-être qu'elle ne se retrouvera pas. Et je pourrais revenir aussi avec eux. Sois sûre de tout ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre. Tu sais qu'avant que je parte pour venir ici, tu me dis que je pourrais venir te voir une fois et cela accommode mieux que si tu venais ici. Je l'aimerais aussi mieux, ainsi permets-le-moi et réponds-moi pour que je puisse le savoir.

J'ai reçu avant-hier une lettre de Crommelin. On lui a volé sa montre à répétition[293]. J'ai toujours pensé que cela lui arriverait ; c'est une bien grande perte et j'en suis bien fâché. Elle la laissait aussi dans sa chambre à coucher avec la fenêtre ouverte. Je n'en suis point étonné, c'est comme avec la tabatière de Babelle. Voilà deux vols bien considérables : cette montre avec la chaîne valait bien 30 à 40 louis. Je me réjouis bien de revoir ces deux chères amies et c'est une des raisons qui a fait que je t'ai demandé la permission d'aller en Suisse.

Quant au manège, je ne t'avais demandé cela que pour que je n'oublie pas tout à fait à monter et je trouve moi-même que Papa a raison.

Donne-moi des nouvelles de mes chères tantes. Je crois que je trouverai bien du changement. Je me suis beaucoup attaché à Colmar et je sens qu'il m'en coûtera beaucoup pour le quitter. Je suis si accoutumé à mon genre de vie que je n'en désire point d'autres pour le moment présent, ce qui doit te prouver que je suis heureux.

Mex sera bien joli après qu'il sera rebâti, mais cela demande encore du temps, n'est-ce pas ? On a déjà commencé ?

293 La « montre à répétition » était dotée d'un mécanisme qui sonnait l'heure à la demande en activant un bouton-poussoir, ce qui permettait de connaître l'heure dans le noir.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre d'Henri de Crousaz datée d'Anspach. Je lui répondrai ; il me dit entre autres qu'il voudrait qu'un bonheur tel que le sien m'arrive[294]. Moi, je ne le voudrais pas, je t'assure, et j'en serais bien fâché et je crois toi aussi.

Il n'y a rien de nouveau ici. J'attends ta réponse avec inquiétude. Je suis ton Wilhelm qui t'embrasse.

## LETTRE 107
### DE SALOMON ET DE CATHERINE

[De la main de Salomon] Mex, ce 17 août 1781



Il y a quelque temps, mon cher Wilhelm, que je ne t'ai donné directement de nos nouvelles, mais comme ta mère t'écrit régulièrement, et que c'est au nom de tous deux qu'elle le fait, je prends aussi pour mon compte les réponses qu'elle reçoit. Nous les trouvons un peu courtes, pas assez exactes, peu détaillées, en un mot se ressentant de négligence. Il y a plusieurs semaines que nous ne nous occupons d'autre chose que de la permission que tu nous demandes de venir nous faire une petite visite, cet automne, et ta mère et moi le souhaitons peut-être aussi vivement que toi, mais comme nous ne voudrions rien faire qui ne fût fondé en raison, et qui pût nous attirer le blâme du public, nous nous sommes méfiés de notre jugement dans une chose où nous sentons bien que nous avons tant de partialité, et nous avons un peu consulté et examiné de quel œil on verrait cela.

Je te dirai, mon cher Ami, que nous n'avons pas trouvé une seule personne de nos amis et des tiens qui l'approuvât. La tante de Villars qui a tant de sens, et qui souhaiterait sûrement pour son compte de te revoir, nous désapprouverait hautement, M. de Montolieu de même, enfin tout le monde. Chacun me demande de tes nouvelles, je réponds : « Il se porte fort bien, et demande de venir nous faire une petite visite. » À quoi on ne manque pas de me répondre : « Et vous n'y consentez pas », avant même que

294 Wilhelm fait référence au fait qu'Henri de Crousaz avait reçu la protection du margrave d'Anspach qui l'avait conduit dans sa ville afin de se charger de son éducation. La lettre dont parle Wilhelm est conservée dans le fonds Charrière de Sévery, B117/1876.

je fasse connaître ma pensée. Je n'ai pas consulté Babelle et Crommelin, je sais déjà leur avis sans le leur avoir demandé. Crommelin par faiblesse, oui, Babelle par fermeté et amitié, non. Ainsi, mon cher Ami, prends ton parti pour cette année. Je me dis la même chose à moi, car je sais que nous avons une égale envie de nous embrasser. Redouble d'application et de sagesse afin que l'année prochaine nous ayons le plaisir de nous revoir. Suivant les circonstances je pourrais te reprendre, enfin nous verrons dans le temps, mais sûrement, je ne me refuserais pas la satisfaction de te tenir dans mes bras et je ne serai pas éloigné de toi pour un bien long temps. Crois, mon cher Ami, qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas adhérer à tes idées, mais c'est le sentiment de ta mère, comme le mien, c'est d'un parfait accord que nous agissons. Tu me demandes la permission de monter au manège. Je ne te la refuserai pas uniquement pour te faire plaisir ; mais je te ferai remarquer que ces courses sur deux misérables chevaux de poste chétifs ne méritent pas le nom de manège, que je serais content si ce n'était que de l'argent perdu mais que je crains que tu ne prennes de fort mauvais principes et que mon dessein est de te faire apprendre dans un manège en règle à ton retour de Colmar. Souviens-toi de quel œil tu vis ce prétendu manège quand nous y fûmes ensemble. Je ne pense pas qu'il ait changé dès lors. Cependant, je le répète, s'il faut cela pour te faire plaisir, je ne m'y oppose pas. Ta mère demande le reste du papier pour te dire un mot, je te quitte, mais je pense à toi bien des fois dans la journée. Adieu mon cher Wilhelm. Nous avons bien des affaires à Mex et les réparations de tout ce que j'y ai trouvé de délabré me coûtent bien de l'argent. La maison du fermier va bientôt être finie, elle est toute neuve.

[De la main de Catherine] Tu penses bien, mon très cher Enfant, qu'il ne faut pas moins que les raisons que ton père te dit pour nous faire renoncer au plaisir de te voir pour ce moment. Mais je t'assure, mon petit Cœur, qu'il vaut mieux se rejoindre pour rester quelque temps ensemble que pour quinze jours, qui passeraient comme quinze minutes, et puis il faudrait se séparer de nouveau. Nous jouirions d'une manière troublée par ce départ prochain qui nous changerait le cœur et l'âme. J'espère, s'il plaît au bon Dieu, et si tu t'appliques comme je l'espère, que tu ne passeras que cet hiver prochain à Colmar et puis nous irons te chercher, avec quelle joie, tu peux le croire. Ainsi, mon très cher Ami, prenons courage. Si tu nous voulais voir, nous aurions bien été cet automne, ou ce printemps plutôt, à cause de toutes nos affaires, mais je comprends ton idée et que le chagrin

de nous voir partir serait plus vif quasi que celui de nous voir arriver ou au moins le troublerait entièrement. Mais le moment viendra de nous rejoindre et nous serons bien aise d'avoir été raisonnables. Adieu, mon très cher Cœur. Écris-nous, ne nous laisse pas sans lettre, cela me trouble et m'inquiète toujours. J'ai songé cette nuit que j'étais à Colmar. J'espère avoir de tes nouvelles vendredi. Faisons bien notre devoir, amusons-nous quand cela se trouvera et nous nous reverrons .

*[Add.]* tu retrouveras tes vieux parents et amis, s'il plaît à Dieu, car ils se portent tous bien. Tu trouveras Mex, qui ne sera pas fini tant s'en faut, mais qui sera commencé. M. et M^me^ de Walwyck, c'est les jeunes d'Orges, qui ont pris le nom d'une belle terre de la femme. M. Hardy est marié depuis quinze jours. Il a l'air très content et sa femme aussi.

[De la main de Salomon] Dis à M. Pfeffel, en lui faisant mes compliments, que j'ai donné l'ordre à M. Rémy de lui faire tenir soit par la voie de Bâle ou de quelque autre façon la somme de 18 louis, comme il me l'a demandé dans son dernier compte, tu me marqueras lorsqu'il les aura reçus. Réponds-nous tout de suite[295].

## LETTRE 108
### DE CATHERINE

À Mex, lundi 20 août 1781
Par une pluie à verse



Il faut que je date mes lettres, mon cher Fils, car tu ne dates point les tiennes, quelque prière et ordre que je t'en aie fait et donné. Il en est enfin venu une aujourd'hui et tu en auras reçu une aussi, à laquelle nous attendons la réponse vendredi prochain.

Mande-nous qui sont les deux jeunes Bernois qui viennent le 20 septembre à Berne et comment ils viennent, si quelqu'un de sens les accompagne, combien ils y seront et comment ils s'en retournent. Nous sommes

295 Ce même jour, Catherine écrit encore une autre missive à Wilhelm, déplorant n'avoir pas reçu de lettre de sa part et le suppliant d'écrire, B 117/11.

bien aise que tu te sois attaché à Colmar et que ce séjour te plaise. Nous espérons que cela ne nuira point au plaisir que nous aurons de nous revoir et que tu en trouveras au Nido Paterno[296] comme nous à t'y revoir. Nous étions tout gais de voir de ton écriture ; c'était la quatrième poste sans lettre de M. de la Culotte. Enfin, en dînant, nous avons vu arriver Galibert.

T'avais-je pas mandé que Crommelin avait perdu sa montre ? C'est une affaire de 70 louis : nous en avons été si fâchés.

On travaille à force ici, les maçons et les charpentiers. On fait un grenier et une remise au bout de la grange du côté du vieux jardin, un pigeonnier sur l'écurie des vaches. On refait à neuf l'écurie de nos chevaux. Il faut que tout cela soit fait cette année. Il y aura une écurie plafonnée pour 13 chevaux, belle et bonne. Tout cela nous amuse fort et nous nous réjouissons de le montrer à un certain petit homme qu'on aime un peu et qu'on prie d'écrire plus régulièrement parce que cela inquiète sa mère qui a quelquefois les nerfs plus faibles qu'elle ne voudrait. La Sénégas a eu un érésipèle[297] ; elle est mieux.

M. de Saint-Saphorin m'a chargée de te faire ses amitiés. Nous fûmes hier à Echallens chez le bailli avec la famille Plantamour. J'eus une grande joie de me retrouver ici. La Sénégas nous donne du café aujourd'hui à goûter. On dit que les Saint-Cierges passent l'hiver à Nice ; mais n'en parle pas et n'en écris rien ici. Sûrement que je ne voudrais pas pour toi du bonheur du petit de Crousaz. Il est bon que chacun soit content et je suis bien aise qu'il le soit. Ne manque pas de lui répondre et à Blanchenay. T'ai-je fait les compliments de Stade et de Piguet ? M^me^ de Cerjat a été bien malade tout l'été, elle n'est guère mieux. Peut-être que les Plantamour passeront l'hiver à Lausanne à cause des dissensions genevoises qui ne finissent point et qui nous ennuient prodigieusement.

T'ai-je parlé d'un étranger que nous avons eu cet hiver à Lausanne, nommé le comte de Pilau ? Il s'est trouvé que c'est le fameux Olavides, intendant de Séville, celui qui voulait peupler et faire cultiver en Espagne la Sierra de Morena par des protestants et qui a été aux prises pour cela avec l'Inquisition. C'est un homme aimable au possible et dans tous les genres. Il a 70 ans et plus et a encore les plus beaux yeux noirs du monde, l'air

296 Expression espagnole signifiant « nid paternel », que Catherine de Sévery a pu reprendre d'une lettre de M^me^ de Sévigné, voir Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, *Lettres de M^me^ de Sévigné, de sa famille, et de ses amis*, Paris : Dalibon, 1823, vol. 4, p. 277.

297 Maladie infectieuse qui provoque un gonflement de la peau.

également doux et fin, une prodigieuse mémoire et traitant tous les sujets avec un agrément particulier. Il s'en est allé à Paris où il doit être auprès du comte d'Aranda[298]. Il était tout enchanté de Drine de Saint-Cierges et avait dit qu'il reviendrait, au mois de juin passé. Le mot d'aménité a été fait pour lui à ce qu'il semble. Il est né au Pérou. Enfin, c'est un homme très singulier. Adieu, mon cher Ami, nous t'embrassons tous tendrement.

## LETTRE 109
### DE WILHELM

[20-21 août 1781]



J'ai reçu ce matin, avec une joie que je ne puis te dire, ta lettre, et je suis dans le fond bien aise que tu me refuses la permission de t'aller voir et que tu ne viennes pas me voir car, comme tu dis, ce temps serait si vite passé. Et, de même si tu venais ici, je ne voulais pas t'avouer que je n'aurais pas aimé que tu vins ici parce que tu aurais pu croire que je n'avais pas envie de te revoir, et ce n'est qu'à cause de ma trop grande envie de te voir que je souhaitais que tu ne vins pas et c'est pourquoi je te demandais la permission d'aller te voir. De sorte que tout s'arrange suivant la raison et que toi et moi nous sommes dans le fond bien aise.

Je remercie millions de fois papa pour la permission du manège. Et puis je veux te dire qu'il me serait difficile de prendre de mauvais principes puisque je n'apprendrai pas longtemps et que ce n'est pas pour apprendre que je te l'ai demandé mais plutôt pour pouvoir faire les cavalcades avec les élèves, ce que je n'aurais pu faire, n'ayant pas appris. Tu sais comme j'aime monter à cheval et tu ne peux te figurer la joie que m'a causée la permission de papa. Remercie-le mille fois, baise-le bien de ma part en attendant que je le puisse faire moi-même.

Maman me demande où nous nous baignons. C'est dans un canal ; l'eau me va jusqu'à la moitié du corps et il n'y a pas le moindre danger. Il y a

298 Pedro Pablo Abarca de Bolea, comte d'Aranda (1719-1798), président du conseil de Castille de 1766 à 1773 ; durant son mandat, il en expulse les jésuites tout en limitant le pouvoir de l'Inquisition. Il est ensuite ambassadeur en France, poste qu'il conserve jusqu'en 1784.

toujours un gouverneur qui est autour et il n'y a pas plus à craindre que si j'étais dans une baignoire. M. Pfeffel se baigne souvent avec nous.

Je suis très heureux à présent et comment ne le serais-je pas avec de si bons parents qui ne cherchent que mon bien et en même temps mon plaisir.

J'attendais toujours ta réponse à ma lettre du mois pour te répondre et c'est ce qui a fait que j'ai été si longtemps sans t'écrire. J'ai demandé la permission d'écrire tout de suite aujourd'hui, on me l'a accordée et je m'empresse à le faire. Je dirai tout de suite après t'avoir écrit la commission à M. Pfeffel par rapport au 18 louis.

Les Loriol se portent bien et te font bien leurs compliments. Je me réjouis bien de revoir Mex. Je crois comme toi que quand j'aurai été deux ans et quelques mois ici, ce sera bien assez. Au reste, ce sera comme papa et toi voudrez et le trouverez bon. Je ferai tout ce que tu voudras avec bien du plaisir.

Il est vrai que j'ai écrit à Crommelin. Je ne puis me consoler de la perte de sa montre. J'aurais voulu voir la mine que Babelle aura faite et ce qu'elle lui aura dit et comme elle l'aura grondée. Je suis bien content que tous mes vieux parents et amis se portent bien. Tu me ferais bien du plaisir de me donner bien souvent de leurs nouvelles. J'espère de les retrouver tous en bonne santé. Adieu, ma bien-aimée Maman, et mon bien-aimé Papa, je vous serre et vous embrasse de tout mon cœur. Votre petit garçon, Wilhelm.

## LETTRE 110
### DE WILHELM

Dimanche 16e [septembre 1781]



Ma chère Maman, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit et ce n'a pas été ma faute parce que j'ai été à Strasbourg. M. Pfeffel a profité de la permission que tu m'avais donnée de faire un voyage. Il a eu la bonté de me mener avec lui. Il faut que je te fasse le détail de mon voyage. Nous partîmes d'ici mercredi à 3 heures. Nous allâmes souper à

Sélestat. (M. Pfeffel avait pris avec lui encore un élève nommé Steiger[299] et son secrétaire ; nous étions à quatre). Après souper, nous nous mîmes en carrosse et allâmes coucher à un petit village à trois lieues de Strasbourg. Le lendemain à 4 heures du matin, nous partîmes et arrivâmes à 7 heures à Strasbourg.

Après avoir bien déjeuné et nous être habillés, pendant que M. Pfeffel allait faire des visites de ses connaissances, nous allâmes voir le tombeau du Maréchal de Saxe qui est superbe[300]. Comme tu en as déjà lu la description, il serait inutile que je la fisse encore. Il est placé dans une assez vilaine église nommée Saint-Thomas. Il y a encore différents monuments dans cette église mais qui ne sont pas remarquables. Après quoi nous allâmes à la cathédrale et montâmes jusque sur la plateforme d'où l'on a la vue la plus superbe. Nous ne montâmes pas plus haut. À midi nous vîmes monter la garde, après quoi nous allâmes dîner. Nous étions logés à la Ville de Lyon. Je reconnus un peu la ville mais bien peu. Après dîner, nous nous promenâmes par la ville, allâmes voir la citadelle, le pont du Rhin, les promenades, et le soir vint. Nous repartîmes le lendemain pour Colmar et y arrivâmes le vendredi soir. Je me suis beaucoup amusé.

Quelque temps avant ce voyage, on en avait fait un sur les Vosges, sur la montagne de Saint-Odile où l'on voit beaucoup d'antiquités romaines[301]. Il y a un couvent tout au-dessus de la montagne qui est très ancien. On y voit un ancien chemin romain et plusieurs chapelles anciennes, entre autres une dédiée à Saint Gorgon, martyr sous le règne de Dioclétien. Nous restâmes aussi trois jours à ce voyage.

Je remercie mille fois ma sœur de sa dernière [lettre]. Elle m'a fait un sensible plaisir et la description qu'elle me fait de ton jour de fête est charmante, et je suis étonné que Jenny soit si changée en bien.

299 Probablement Johann Rudolph Steiger (1765-1839), de Berne, qui demeure à l'institut entre 1778 et 1781.

300 Maurice de Saxe (1696-1750), maréchal de France. Protestant, il ne pouvait être enterré à Paris avec le respect dû à son rang, c'est pourquoi son corps fut transporté à Strasbourg, grande ville protestante, pour y être placé dans un mausolée.

301 Lors de leur arrivée en Alsace, les Romains s'installèrent sur le Mont Sainte-Odile, promontoire rocheux au-dessus de la plaine d'Alsace, qui bénéficiait déjà d'une muraille protohistorique. Ils s'en servirent comme poste d'observation et de refuge.

Les deux Bernois partent demain. Il y en a un qui ne va qu'à quatre lieues de Lausanne, à une campagne. C'est le fils de M. de Gingins[302], celui qui vint une fois à notre revue et qui vint souper chez nous. Les vacances commencent le 1er octobre. Nous nous approchons de l'hiver. J'aime beaucoup cette saison, mais on y dépense plus d'argent qu'en été parce qu'il y a les redoutes et la Comédie. N'est-ce pas tu m'enverras quelques [sous] pour l'hiver? Tu pourrais profiter de l'occasion de M. de Gingins. Je n'ai pas besoin à présent mais c'est pour les besoins à venir, tu comprends?

Lundi 17

Il part beaucoup d'élèves. À présent, il y en a 7. Mais il en revient aussi plusieurs. Dis-moi si les Montagny ne viendront pas une fois. Il me semble que Papa les avait fait inscrire.

J'ai oublié de te dire que dans notre voyage, nous avons été voir [une] abbaye ou [un] couvent fondé par une princesse écossaise il y a plusieurs siècles, et toutes les dames qui y entrent doivent avoir 16 quartiers de noblesse. On y voit un tonneau qui, après celui de Heidelberg, est le plus grand de l'Europe[303].

Il va sonner midi, il faut que je cachette ma lettre pour la mettre à la poste. Adieu ma chère Maman, je suis ton fils.

302 Il s'agit d'Antoine Charles de Gingins-Chevilly (1767-1823), fils de Charles Wolfgang de Gingins, seigneur de Chevilly, Orny, et Moiry, officier dans l'armée française puis, bailli de Trachselwald. Antoine Charles devient conseiller d'État en 1806. Dans le fonds de la famille Gingins aux ACV sont conservées de nombreuses archives en lien avec le séjour d'Antoine Charles à Colmar et notamment des carnets de scolaire, des lettres de Pfeffel adressées à la famille, ainsi que les lettres échangées entre Antoine-Charles et ses parents, P 111.

303 Les tonneaux «monstres» étaient des tonneaux de grande taille destinés à recevoir le vin perçu par les impôts. Celui d'Heidelberg datait de 1664 et avait une capacité de 195 000 litres.

# LETTRE 111
## DE CATHERINE

[Mex], mardi 18 septembre 1781



Voilà 3 postes sans lettre de toi, mon cher Cœur. Ton irrégularité me désole. Je crains toujours que tu ne sois malade. Il me semble que tu pourrais avoir plus d'attention pour moi : je t'ai souvent parlé de mes inquiétudes. Une lettre tous les huit jours n'est pas trop ; je te la demande et je l'exige. Tu n'as point répondu à ta sœur. Tu as à écrire à mon père, à ma tante de Villars, à M. de Montolieu. Il faut apprendre à expédier ses affaires sans quoi tu passeras ta vie à ne venir à bout de rien.

Quand tu écriras à M. de Montolieu, dis-lui que le souvenir de ses bontés est si présent à ton esprit et que tu es si reconnaissant de l'intérêt qu'il veut bien continuer de prendre à toi et dont papa te parle dans ses lettres, que tu espères qu'il trouvera bon que tu lui rendes un peu compte de tes études et de ton genre de vie etc. Alors, tu entreras en matière et tu lui parleras de tes leçons, des progrès que tu crois d'avoir faits, des choses pour lesquelles tu as le plus de goût. Tu entremêleras cela de bien des amitiés respectueuses, le tout d'un style simple et uni. Il faut que tu apprennes à écrire et à écrire aisément et noblement.

Ma belle-mère est, dit-on, très malade d'une langueur. Mon père pourrait bien lui survivre. Que de choses nous voyons ! Je vais demain à Lausanne voir M. Tissot qui partira bientôt pour l'Italie. Son départ m'attriste beaucoup. Ma tante de Villars est à L'Isle pour l'arrangement de quelques affaires et ma tante de Chandieu à Lausanne pour meubler sa maison. Je vais à L'Isle cette semaine voir ma tante. J'y mènerai Angletine et Lisette. Nous irons en char à banc, ton père reste ici : nous sommes dans les bâtiments jusqu'au cou. Mais Mex sera bien joli dans deux ans et déjà l'année prochaine. Je crois qu'on refera la face du côté du jardin et qu'on l'exhaussera de tous côtés de quelques pieds, ce qui donnera bon air à la maison tout à fait car elle est écrasée et enterrée.

Nous eûmes dimanche un dîner de 20 personnes. J'avais invité beaucoup de monde. Il en refusa, d'autres vinrent qui n'étaient pas attendus. Enfin, cela alla très bien, et je ne dois plus rien à personne. Nous avons fini les grands repas pour cette année. Nous avons bien été deçà et delà,

à Bettens, Vullierens, Saint-Saphorin, Grancy, Echallens, Bussigny, Dorigny, Boussens. Ces courses à la fin me lassent. M. Plantamour voudrait qu'on allât toujours. Il meurt dans le repos. Mais je n'ai pas son goût. Adieu, mon cher Ami, je t'embrasse et attends de tes lettres, vendredi sans faute.

## LETTRE 112
### DE WILHELM



Lundi 24e [septembre] 1781

Ma chère Maman, j'espère que lorsque tu auras reçu ma lettre vendredi passé, tu n'auras plus été fâchée puisque tu auras vu les raisons qui m'ont engagé à rester si longtemps sans t'écrire. Il est vrai que je dois beaucoup de lettres, mais je tâcherai de les expédier toutes avant peu.

J'ai vu il y a peu de jours M. de Loriol[304] qui revenait de Hollande et qui allait en Suisse. Il m'invita à un souper avec ses deux neveux. Je m'amusai beaucoup de la Suisse et il nous donna de bonnes leçons. Il nous parla beaucoup de chasse, de chevaux et de choses. Ainsi tu peux penser si cette conversation m'intéressa. J'allai encore le lendemain déjeuner chez lui. Il vint voir l'école et il partit à 10 heures du matin en poste pour Bâle. Lorsque tu le verras, fais-moi le plaisir de le remercier encore mille fois de ma part.

Le jeune de Gingins sera déjà arrivé à sa campagne qui est tout près de Lausanne, à Orny. Tu me diras lorsque tu l'auras vu et ce que tu penses de lui.

Et puis je voulais te demander combien de temps tu crois que je resterai encore à l'école et où j'irai lorsque je sortirai d'ici ; et puis, si tu n'as rien décidé par rapport à mon état futur, voilà ce que je voudrais bien savoir, car je n'en sais pas un mot.

À propos, je ne crois pas que M. Pfeffel ait reçu les 18 louis, et tu ne lui as pas encore répondu à la lettre qu'il t'a écrite le quartier passé. Les vacances

304 Daniel de Loriol (1720-1788), militaire au service de la Hollande, qui avait obtenu le grade de Général Major en 1779. Marié avec Philippine Jeannine de Reineck.

commencent le 1er octobre et les leçons environ au mois de novembre, peut-être plus tôt, c'est tout suivant la saison. Je veux te prier de me dire si je dois continuer ma leçon particulière de latin pendant ce quartier ou si je dois la discontinuer.

Dis-moi si papa a reçu la lettre que je lui ai adressée et s'il ne veut pas me répondre bientôt. Je suppose que tu es toujours à Mex et [que] la bâtisse va son train. D'abord que je saurai le plan des leçons, je te l'enverrai. Adieu, ma chère Maman.

Votre fils Wilhelm

## LETTRE 113
### DE CATHERINE

[Mex], mardi 2 octobre 1781



Nous avons bien reçu, mon cher Ami, ta lettre et la description de ton voyage de Strasbourg, qui nous a fait grand plaisir. Mais je n'ai lu nulle part celle du mausolée du maréchal de Saxe. Ainsi tu voudras bien me la faire dans ta première lettre. Je sais seulement qu'il est de Pigalle[305], déposé dans l'église luthérienne et que le dessus de la tombe voile les jambes du maréchal. Du reste, tu me feras plaisir de me le peindre exactement avec les figures et les emblèmes qui accompagnent le sujet principal.

M. de Loriol nous a fait donner de tes nouvelles par M. de Montolieu, qui étaient satisfaisantes puisqu'il a été content de toi et qu'il dit que tes supérieurs le sont. Nous nous réjouissons fort de le voir pour parler de toi avec lui. Nous sommes loin d'Orny et nous ne verrons point Gingins de Chevilly. Tu auras de l'argent par une autre voie. Ton père qui écrira à M. Pfeffel me charge de te dire qu'il a examiné ton dernier tableau : les articles Philosophie, Histoire Naturelle, Belles-Lettres sont vides. Il souhaite

305 Jean-Baptiste Pigalle (1714-1785), sculpteur français. Placé sous la protection de Mme de Pompadour, il reçoit des commandes des plus hauts personnages du royaume. Le tombeau du maréchal de Saxe, commandé par Louis XV lui-même, qu'il réalise entre 1753 et 1756, est considéré comme le monument funéraire français le plus important de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

que tu t'arranges pour faire ces cours dans le quartier prochain. Parles-en d'avance à MM. Pfeffel et Lersé. Quant au latin où il paraît que tu as fait quelques progrès, ce serait dommage de l'abandonner au moment où tu peux espérer de parvenir à un certain point qui peut t'être utile dans divers moments de tes études.

Quant à ta vocation, nous en raisonnerons avec toi lorsque nous serons rejoints. Le jeune Loys est entré au service à 19 ans et une autre vocation ne se prendrait pas plus tôt. Le principal pour le présent est de te mettre en état de choisir une vocation (lorsque tu te connaîtras mieux toi-même, ton goût et tes talents) sans être arrêté par l'ignorance et le défaut de connaissance[306].

Ainsi, mon cher Cœur, redouble de courage et d'application. Nous pensons que tu seras encore un an à Colmar. C'est à vue de pays que je te dis cela. Mets-toi en état d'en sortir avec l'approbation entière de tes supérieurs, et que le témoignage qu'on te rendra réponde aux vœux de tes parents et à ce qu'ils font pour toi. Nous avons un plan pour toi après Colmar, que je ne peux te dire parce que la réussite dépend du secret. Mais s'il peut avoir lieu, tu pourras continuer et perfectionner tes études et tes talents pendant quelque temps avec tout l'agrément possible et dans la compagnie de gens que tu aimes. Mais il faut pour cela être déjà à un certain point. Ainsi, cet agréable projet dépend aussi de tes succès. Par conséquent, mon cher Ami, rachète le temps perdu par un double usage du temps présent. Il ne tient qu'à toi car si on ne sort pas instruit de Colmar, on convient généralement que c'est la faute de l'élève et non de l'institut.

N'oublie pas de parler tout de suite à ces messieurs pour les trois nouvelles leçons que ton père souhaite que tu prennes dans le quartier prochain. Ne néglige ni la musique ni le dessin : ce sont deux ressources charmantes et nous trouverons moyen de t'aider à y devenir habile pour en avoir du plaisir, sans en faire un métier ni une passion, comme de certaines gens qui ne savent faire qu'une chose.

Nous allons parler à M. Rémy pour les 18 louis mais c'est qu'il est en voyage. En tout cas, on fera toucher 2 quartiers à la fois. Nous avons été

306 L'idée que la formation sert à éclairer le jugement afin que le jeune homme soit en mesure de déterminer sa vocation est particulièrement en vogue durant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. En 1787, un noble vaudois, Charles-Albert de Mestral, y consacre même un traité qu'il rédige à l'intention de ses deux fils sur le point de se rendre à l'université d'Edimbourg pour y poursuivre leur formation. Il leur y explique l'importance des études à cette fin. Voir Kocher Girinshuti et Moret Petrini, 2017, pp. 23-43. Ce traité a été en partie édité dans l'ouvrage de Figeac et Le Mao, 2020, pp. 97-100.

très fâchés de ce retard : c'est la faute de M. Rémy ; dis-le à M. Pfeffel ou à M. Lersé en leur faisant nos compliments. Nous tâcherons que cela n'arrive plus, peut-être que dans ce moment les 18 louis sont payés ; tâche de le savoir et de nous répondre positivement là-dessus.

Voici des nouvelles de Mex : on travaille à la remise au grenier et au mur du vieux jardin que l'on pousse beaucoup plus loin pour se donner de l'espace et dégager les cours et les bâtiments. Le vieux grenier est à bas en sorte que depuis le jardin qui est devant nos fenêtres, on a la vue de la ferme, à un certain éloignement, qui fait un très joli effet, et la vue des bois dans les hauteurs qui est charmante. On va planter un bosquet de tilleuls avec quantité d'arbustes devant la maison, et dans la pièce d'en bas, un bosquet anglais, avec plusieurs bancs et cabinets. Carabi vient le 15 du mois avec ses ouvriers pour entrer en besogne. Tout cela ne se fait pas sans soins ni peines, ni dépenses très considérables même. Mais cela sera joli.

Nous avons à demeure Jenny Plantamour. Son père et sa mère sont à Genève. Suzette est à Bussigny. Adieu, mon cher Cœur. Tu as cent mille amitiés d'ici. Je fus à Sévery l'autre jour en revenant de L'Isle. Sévery est charmant. Nous dînâmes chez Pierre et Pauline, du bois dans leur poêle, comme du temps de l'âge d'or, et de Saturne et de Rhée[307]. M. Tissot part pour Pavie avec Marc. Nous en sommes désolés. Il fait ce voyage avec des distinctions inouïes et revient au mois de juin. Mes sœurs passent l'hiver à Beaulieu à ce que l'on me mande. Pauline ne m'en dit rien. Elles ont pris à Beaulieu un autre logement que celui de l'été et prennent les Montrond qui ont quitté leur appartement parce que la maison est échue à M. de Middes qui va y faire des réparations considérables. Les voilà donc tous quatre à Beaulieu. J'ai passé deux jours à L'Isle avec ma bonne tante. Le séjour a bien changé de face à mes yeux. Il ne m'offre plus que de tristes souvenirs et je n'y vois plus que le lieu où mes ancêtres reposent. Je n'y retournerai guère. Schurmann est maître. M. de Sacconay lui a donné une boîte d'or. Adieu encore une fois, mon très cher Petit. Toute à toi.

307 Catherine a peut-être puisé cette formule du poème de Voltaire *Le Mondain*. Voltaire, *Œuvres complètes*, Paris : De Fain, 1817, vol. 3, 2e partie, pp. 885-887.

# LETTRE 114
## DE WILHELM

[~ 8 octobre 1781]



J'ai peu de temps et beaucoup de choses à te dire aujourd'hui, deux choses qui ne s'arrangent pas trop bien ensemble. Au reste, je te dirai tout en abrégé et je t'en parlerai plus autant dans ma prochaine lettre.

D'abord le prince d'Isembourg[308] est arrivé hier au soir et il sera reçu aujourd'hui. Il y aura une grande cérémonie car c'est la cérémonie du quartier où la distribution des croix se fait. On m'a mis en chambre avec le prince. Ce sera un poste un peu difficile et où il faudra bien être sur mes gardes. Je ferai du mieux que je pourrai ; cela m'accoutumera à vivre avec un prince puisque, probablement, dans la suite des temps, il faudra que je vive avec eux. C'est pourquoi cela me fait plaisir d'être avec lui. Il m'a dit que son père et ses oncles l'avaient chargé de bien des compliments pour toi. Je t'écrirai dans la suite comment je vis avec lui. C'est ce que je me réjouis moi-même de savoir. Il paraît avoir le cœur très bon, c'est un point essentiel. Il est vif et joli de figure.

De plus, il faut que je te dise que j'ai été revêtu du grade de capitaine en second. Il [y] a quatre capitaines qui mènent chacun leur compagnie et lorsque ceux-ci manquent, les capitaines en second prennent leur place. Je serai aussi reçu aujourd'hui. Cela me fait bien du plaisir et j'espère que cela t'en fera aussi. Je voudrais bien savoir si tu as vu Gingins ; il est à Orny. Je ne connais point cette campagne, mais il m'a dit que c'était environ à quatre lieues de Lausanne.

Je croyais mettre la main sur une de tes lettres ; point du tout, je fus tout stupéfait et ne savais que penser, mais j'espère d'en avoir demain. Il faut que je donne ma lettre à midi, il en est 11 bien passées, il faut que j'aille inviter pour la cérémonie. Adieu, chère Maman, à une autre fois.

Ton fils W.

308 Charles Frédéric Louis Maurice d'Isembourg (1766-1820). À sa sortie de l'école, il sert successivement l'Autriche, la Prusse, la France puis intègre l'armée d'Espagne au service de Napoléon. Sa carrière militaire s'arrête pour des raisons de santé au début des années 1810. Il se retire alors dans sa principauté.

# LETTRE 115
## DE WILHELM

Colmar ce 10 octobre 1781



Ma très chère Maman, j'espère que tu auras reçu mon tableau. Je voudrais bien savoir si toi et papa en ont été contents, c'est pourquoi j'attends avec impatience ta première lettre. La place de capitaine en second où l'on m'a élevé ne manquera pas de te faire plaisir comme à moi d'ailleurs. Mon tableau n'est pas mauvais[309], je l'ai vu avant qu'il soit parti. Il est meilleur que le précédent. N'est-ce pas, tu les gardes tous ?

J'ai parlé à M. Pfeffel pour mes trois nouvelles leçons. J'aurai l'histoire naturelle, pour les deux autres leçons, savoir philosophie et belles-lettres, je ne pourrai les avoir ce quartier. Il t'écrira par rapport à cela lorsqu'il t'enverra mon certificat de vie ce qui se fera dans peu. Quant à l'argent de l'autre quartier, il a dit que cela ne faisait rien, et que l'on n'avait qu'à le faire toucher avec celui du dernier quartier.

M. Van Brienen est arrivé ici il y a deux ou trois jours, revenant de Paris. Il m'a beaucoup parlé de papa, de toi et de ma sœur. Il retourne à présent en Russie, c'est un charmant garçon et que M. Pfeffel aime beaucoup.

À propos, tu me demandes la description du mausolée du maréchal de Saxe. Je te la ferai aussi bien que je pourrai : la première figure qui attire les regards est celle du maréchal qui descend fièrement dans la tombe qui est devant lui et dont le couvert lui cache les jambes, de sorte qu'il serait obligé de faire un saut à y entrer ; à sa droite, on voit les drapeaux de la France renversés et un lion renversé par un tigre, mais je ne me ressouviens pas si c'est le tigre qui est renversé par le lion. Au-dessus on voit Hercule appuyé sur sa massue d'un air bien triste. De l'autre côté, on voit la mort qui semble déjà désirer le maréchal. Au-dessus de lui se présente la France avec une robe parsemée de lys qui veut d'un bras retenir le maréchal et de l'autre la mort. Au-dessus de la France est le génie de la guerre avec un flambeau renversé.

309 Sur le tableau du quartier de juillet 1781, envoyé à la fin septembre, plusieurs branches reçoivent l'appréciation « bien » ou « assez bien ». Il s'agit de l'histoire, de la géographie, de la langue française et allemande, de l'écriture française et allemande et du maniement des armes. Demeurent « passable » la langue latine, tout comme le dessin et le manège. Quant au comportement, il ne reçoit que des commentaires favorables : Wilhelm est ainsi jugé « très honnête et très docile » avec ses supérieurs et « doux » avec ses inférieurs, P Charrière de Sévery, Acc 151.

Toutes les figures sont de marbre blanc et la tombe et l'autel de marbre noir. L'inscription est derrière en lettres d'or gravées sur une espèce de pyramide pratiquée dans la muraille et qui est de marbre noir. Au-dessous est un caveau où l'on peut descendre dans lequel est le cercueil qui renferme le corps du maréchal et une boîte où est son cœur. Voilà ma chère Maman, la description du mausolée érigée en l'honneur du maréchal de Saxe par Pigalle, autant que je m'en ressouvienne. Elle n'est pas bien brillante.

Il faut aussi que je te demande si tu veux que je prenne une leçon de physique dont le cours commencera dans deux ou trois jours. Le prix est de 6 francs par mois, c'est M. Wile le maître de mathématiques de l'école qui la donnera. Il y a déjà une quantité d'élèves qui la prendront, et comme c'est une partie des mathématiques qu'il est agréable de savoir, j'aurais envie de la prendre. Veux-tu avoir la bonté de me répondre tout de suite puisque le cours commence dans peu de jours et que si tu me permets de prendre cette leçon, je voudrais assister au commencement ?

Je voudrais bien savoir si M. de Loys pense toujours à ma tante et si ce mariage aura lieu. Je me réjouis d'être à la fin de l'année 1782 car alors je serai probablement auprès de toi. Mex sera alors bien joli. Il faut que je profite bien pendant cette année. Dans trois mois, j'aurai 15 ans. Voilà déjà trois lustres d'écoulés et je voudrais être à la fin du premier. Je ne pense plus, comme je pensais, et ma sœur, il y a quelques années, que je voudrais avoir 15 ou 20 ans. Je souhaite le contraire.

Je crois que tu n'aimes pas aller à L'Isle. Cela doit te donner des souvenirs bien tristes. Je suis bien charmé que M. Schurmann y soit resté, si tu le vois ou que tu lui écrives, fais-lui s'il te plaît bien mes amitiés. Je ne puis comprendre ce que mes tantes de Nassau et Pauline ont en vue en allant passer l'hiver à Beaulieu. Adieu, chère Maman, je n'ai pas reçu de tes lettres aujourd'hui vendredi 11.

# LETTRE 116
## DE CATHERINE

[Mex], vendredi 12 octobre 1781



Nous avons bien reçu toutes tes lettres, mon cher Fils. Nous sommes charmés que tu sois capitaine. Je t'ai écrit une grande lettre il y a huit jours, sur toi, sur tes études, de la part de ton père.

Je ne te répéterai rien aujourd'hui. Je n'ai qu'un instant pour t'écrire. Voici une lettre de change de 40 louis que M. Pfeffel demande pour tes deux quartiers. Nous n'avons trouvé que cette voie la plus courte pour envoyer cet argent. Remets tout de suite cette lettre de change à MM. Pfeffel ou Lersé, et demande-leur si elle leur convient. Si elle ne leur convient pas, remets-la tout de suite à la poste à l'adresse de MM. Paul Rémy et fils aîné, négociants à Lausanne et écris-nous sans faute par le retour du courrier pour nous dire le sort de cette lettre de change. En outre, ton père te charge de savoir qui est le correspondant de MM. Pfeffel et Lersé à Berne pour lui faire tenir à l'avenir l'argent qu'il faut pour toi. Mande-nous pourquoi il y a 12 batz pour le tailleur dans ton compte, puisqu'on paye ton entretien en gros, et si tu as ta montre actuellement puisqu'il y a un verre sur le compte[310]. Fais cette commission de la lettre de change bien exactement, je t'en prie.

Je te ferai observer, mon cher Cœur, que tu es trop lent dans tes commerces ; je t'ai dit d'écrire à ma tante de Villars, à mon père, à M. de Montolieu en te disant en gros ce que tu devais dire à ce dernier. Il y a plus de six semaines que je te l'ai mandé, tu n'en as rien fait encore. Il faut trouver le temps d'expédier ses affaires. Que feras-tu si tu es chargé de grandes affaires dans le cours de ta vie ? M. Tissot partit hier pour l'Italie[311]

310 Un « avis », non daté, rédigé dans les termes suivants, avait été envoyé de l'institut avertissant les parents que les montres avaient été confisquées : « Beaucoup de nos Elèves n'ayant point de montre & la plupart de ceux qui en sont pourvus sachant si peu les manier qu'il n'en résulte que des frais pour les parents et du désagrement pour nous, il nous a paru necessaire de prendre sous notre clef toutes les montres de nos Elèves actuels & de leur donner des reçus jusqu'à ce que nous jugeons convenable d'en agir autrement », P Charrière de Sévery, B 104/1999.

311 Entre 1781 et 1783, Tissot passe quatre semestres à Pavie où il enseigne la médecine, répondant à une offre du grand-duc Léopold de Toscane. Cet arrangement lui permet de suivre les études de médecine de son neveu Jean Marc Samuel Louis Dapples (1760-1840) dont il souhaite faire son successeur. Marc Dapples fait partie du collège de médecine de Lausanne dès sa création (1787).

et M^me^ de la Pottrie aujourd'hui pour Kirchheim Poland[312]. On fait des immensités de vin dans ce pays : 5 chars la pose ou l'arpent, c'est le moins, quelques vignes donnent 10 à 12 chars ; d'autres davantage. Nous ferons ici très peu : 7 chars dans une pose et demie de la vigne que tu connais.

Ton père a été un peu enrhumé ; il est mieux grâce à Dieu. Nous avons trouvé un bien bon remède pour lui dans ces temps-là, c'est le kermès minéral[313] qui lui a empêché l'asthme et l'a fait cracher. Nous avons M. Burnand et M. de Crousaz de Saxe qui veut bien nous aider dans nos bâtisses. Quand cela sera passé, ton père écrira à M. Pfeffel. Adieu, mon Cœur, nous t'embrassons tous mille fois.

## LETTRE 117
### DE WILHELM

Colmar ce 1^er^ nov[embre 1781]



J'attends une lettre de toi demain, ma chère Mère, je ne t'ai écrit qu'une petite lettre la dernière fois. Je me réjouis bien de savoir si le plan de mes leçons te plaît. Tu y verras que je suis bien occupé et que mon temps n'est pas perdu. Je suis bien aise d'avoir pris la leçon de physique, c'est une des plus intéressantes et des plus amusantes, d'autant plus que celui qui nous donne cette leçon est un des meilleurs mathématiciens.

Tu sauras la naissance du dauphin qu'on a appelé Joseph Louis[314]. On aura de grandes réjouissances ici.

J'ai été obligé de montrer ma lettre du mois et on a trouvé singulier que je te tutoie. Il faut pourtant que je m'en désaccoutume car à 15 ans cela a l'air enfant. Ainsi si tu le trouves bon, je ne le ferai plus. Il m'en coûtera bien ; il me semble que le vous n'est pas aussi amical que le tu. Te ressou-

312 Ville d'Allemagne, située dans la vallée du Haut-Rhin et appartenant au Duché de Nassau-Weilbourg.
313 Le kermès est un médicament en poudre d'un brun rouge, qui fut mis en vogue, au commencement du XVIII^e^ siècle, par le frère Simon, apothicaire des Chartreux selon Louis Jacques Thénard, *Traité de chimie*, Paris : Crochard, vol. 3, 1824, p. 401.
314 Louis Joseph Xavier François de France, né le 22 octobre 1781, fils aîné de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il meurt à l'âge de 7 ans en juin 1789.

viens-tu de M. de Charrière de Senarclens[315] qui, à 20 ans, dit à son père et à sa mère « papa », « mama » et comme nous nous en moquâmes un jour à Sévery ? Ainsi veux-tu me dire dans ta première lettre si tu veux que je ne te tutoie plus.

Les réparations de Mex seront bien avancées. Tu partiras bientôt pour la ville car il commence à faire froid.

Nous aurons bientôt une troupe de comédie française. Je m'en réjouis bien. Le fils de M. Pfeffel est revenu de l'université de Göttingen[316] il y a deux jours. Peut-être que j'irai aussi dans un couple d'années, n'est-ce pas ? Il y aura deux ans dans six mois que je suis à Colmar. Je m'y plais beaucoup et cependant je me réjouis de revoir mes anciens et chers dieux pénates. Je trouverai Lausanne bien changée ; cependant il n'est pas mort beaucoup de personnes depuis que je suis loin. Dis-moi pourtant ce que fait le bon M. de Chabot et ma tante de La Chaux. Tu ne m'en as jamais parlé, j'espère qu'ils se portent tous les deux bien. Si tu les vois, s'il te plaît, bien mes compliments.

J'ai vu, il y a environ six semaines, l'ancien gouverneur du jeune de Marsens, celui qui avait ce vilain nez. Il fut ici à l'école.

Tu ne m'as pas parlé de mon tableau du quartier. Tu l'as déjà reçu il y a longtemps. van Brienen est reparti pour la Russie. Il a passé quinze jours ici. Je ne sais point de nouvelles qui puissent intéresser puisque tu ne connais personne à Colmar. Quand je veux t'écrire de grandes lettres, il faut que je réponde aux tiennes. J'en attends sans faute une demain. Je serais bien capot si je n'en recevais pas. Je me réjouis de cet hiver ; en général, j'aime assez cette saison. On aura sûrement des bals à Lausanne, nous aurons des redoutes. Elles commencent, je crois, en décembre, mais je préfère pourtant qu'il vienne une troupe de comédie.

Il est arrivé ici un M. Roques qui est gouverneur du comte de Neuville et le fils de ce M. Roques[317] qui était si grand ami de papa, il m'a dit qu'il avait encore des lettres de papa. Il est aussi parent du professeur Roques qui est à Hanau. Il est venu passer six mois à Colmar et le petit comte vient prendre

315 Il est probable que Wilhelm fasse allusion à Samuel de Charrière de Senarclens (1760-1807), officier au service de France.

316 L'Université de Göttingen est créée en 1734. Résolument tournée vers les Lumières, elle est connue pour avoir été une pépinière de mathématiciens.

317 Jean-Christophe Roques (1723-av. 1791), qui fit ses études à Bâle puis officia comme pasteur à Friedrichsdorf. Il devint chapelain du landgrave Frédéric de Hesse-Cassel en 1746. Son fils n'a pas pu être identifié. Voir Waddington, 1859, p. 83.

des leçons à l'école. Il a pris un logement en ville. Je l'aime beaucoup, c'est un très aimable homme. Nous avons beaucoup parlé de Hanau. Cela m'a fait beaucoup de plaisir. Fais-moi le plaisir de me dire si papa le connaît. Adieu ma chère Maman, au plaisir de recevoir de tes lettres demain.

W. Sévery

## LETTRE 118
### DE CATHERINE

[Mex], lundi 5 novembre 1781



Il y a dix-huit jours, mon cher Fils, que nous n'avions eu de tes nouvelles. Il vient dans ce moment d'arriver deux lettres de toi, l'une du 28 octobre et l'autre du 2 novembre. Je ne t'ai pas écrit depuis que je le fis pour la lettre de change parce que n'ayant reçu qu'un mot de toi pour m'accuser la réception de cette lettre de change et rien depuis, nous attendions toujours de tes nouvelles. Je ne t'écrirai pas au long aujourd'hui. Vendredi, nous te répondrons sur le tableau et le plan des leçons. En attendant, nous sommes bien réjouis que tu aies pris une bonne et forte résolution de t'appliquer. C'est tout ce qui pouvait nous faire le plus grand plaisir.

Il y avait quelque temps que je voulais te dire de ne nous plus tutoyer – cela est effectivement trop enfant – et puis je l'ai oublié. Le *vous* et le *tu* ne font rien à l'amitié et nous ne nous en chérirons pas moins. Si tu avais fait ce que je t'ai dit, d'écrire une lettre par jour, tu ne te trouverais pas accablé. Il y a deux mois que je t'ai mandé d'écrire à ces trois personnes et j'ai été touchée du peu d'empressement que tu as eu à faire ce dont je te priais. Si tu écris à M. de Montolieu, envoie-lui le plan de tes leçons de cet hiver et marque-lui l'intention où tu es de t'appliquer.

2e page

Nous sommes très aise que tu aimes le dessin et que tu y réussisses ; quelle charmante ressource avec la musique ! Nous comptons le temps de ton absence tout comme toi.

La description du mausolée du maréchal de Saxe me fit plaisir ; elle était bien. Prends garde de retomber dans la répétition des mêmes mots en écrivant et tâche de donner de l'énergie à ton style. Il faut se remplir de son objet et alors on le rend bien.

On nous a dit que les fêtes pour le dauphin étaient renvoyées à la paix. Ta lettre du 28 octobre a passé par Strasbourg et a été huit jours en chemin. Prends garde de les envoyer toujours par Bâle.

M. de Chabot et Mlle de La Chaux se portent très bien et seront sensibles à ton souvenir. Samuel de Loys doit être arrivé hier dimanche ; on dit qu'on lui fait quitter le service. J'ignore s'il a conservé ses sentiments pour Pauline. Elle passe l'hiver à Beaulieu chez Mme Mingard[318] avec Mme de Nassau et les Montrond. Et mes sœurs ont loué leur petit appartement à un Danois qui est exilé de sa patrie depuis les malheurs de la reine Caroline-Mathilde[319]. Mme de Nassau aime les conduites bizarres.

Nous sommes accablés d'embarras ici pour ce moment parce que nous voulons tout forcer pour être logés au mois de juin. Nous aurons un joli salon de compagnie composé de la chambre de Mme Reverdil et des deux cabinets. Le mur de séparation est déjà à bas. Il y aura deux fenêtres au nord donnant sur une salle de marronniers[320].

318 Henriette Mingard, née van Schinne, qui avait fait bâtir le château de Beaulieu avec son époux, Gabriel Jean Henri Mingard (1729-1786), pasteur et contributeur important de l'*Encyclopédie* d'Yverdon pour laquelle il signa 418 articles.

319 Caroline Mathilde de Hanovre (1751-1775), femme de Christian VII, roi du Danemark et de Norvège fut contrainte au divorce et bannie en raison de la relation extra-conjugale qu'elle entretint avec Johann Friedrich Sturensee, médecin et conseiller du roi. Christian VII eut pour précepteur le Nyonnais Elie Salomon Reverdil (1732-1808).

320 Parc planté de marronniers disposés de façon géométrique.

3e page

Je ne me réjouis pas d'aller à Lausanne. Je suis toute dans mes ouvrages ici, où je me plais fort malgré l'horrible désordre. Que sera-ce quand il sera arrangé. M. Tissot est à Pavie. Il y retournera encore dans un an. Les affaires de Genève vont assez mal. Les Négatifs décampent et vont passer l'hiver dehors. Il y a deux mille hommes de troupes dans le Pays de Gex, à Versoix. Le régiment de Foix va s'approcher. On a commandé 1'500 lits. Il y a 15 000 hommes en Franche-Comté. Les Représentants parlent de mettre tout à feu et à sang mais il y a si longtemps qu'ils menacent qu'on ne les croit plus. Et quand ils auront [la] garnison française dans Genève, ils le mériteront bien. Toutes ces affaires nous font mourir d'ennui : la haine entre les deux partis est au comble de la fureur.

Tu seras surpris d'apprendre qu'on a vendu Kitty à Lady Charlotte Ancaster, sœur du feu Lord Lindsay[321]. Nous te dirons de bouche nos raisons ; elle était charmante mais nous ne la regrettons pas. Elle va passer l'hiver à Aix-en-Provence ; la duchesse d'Ancaster est venue de Nice passer huit jours à Lausanne on ne sait pourquoi sinon pour acheter Kitty pour sa fille. Ton père rentre en ville le 27 et moi le 29 ou le 30 parce que je finirai de démeubler après son départ.

Adieu, mon cher Cœur, je t'embrasse tendrement. Tu as bien des amitiés d'ici. La Sénégas ne nous a point quittés depuis le 10 de juin. Elle rentrera en ville avec ton père. Ma tante de Villars m'a écrit de te faire bien des amitiés. Elle se porte mieux. Mme de Watteville Sacconay[322] est morte. Tu n'as pas compté Minette dans tes lettres à écrire ; elle t'a bien écrit, garde-la pour la dernière cependant. Peux-tu pas écrire un peu le dimanche ?

Ton père t'envoie une assignation d'un louis. [De la main de Salomon] Nous n'avons point reçu de lettre du mois ; nous n'avons reçu que ces deux que nous t'indiquons dans l'espace de dix-huit jours. Prends une habitude que j'ai, c'est de marquer sur un almanach toutes les lettres que j'écris et qui me parviennent selon à la date, moyennant quoi je vois d'un coup d'œil à qui j'écris.

321 George Lindsay-Crawford (1723-1781), comte de Lindsay, comte de Crawford, vicomte de Garnock.
322 Isabelle de Watteville, née de Sacconay, devenue veuve, en 1769, du bailli de Romainmôtier Louis de Watteville.

# LETTRE 119
## DE WILHELM

Colmar, ce 19 novembre 1781



Ma très chère Mère, il est donc décidé que je ne dois plus te tutoyer. Cela me paraît si singulier ; au reste, cela ne change rien à l'amitié.

D'abord je recommence par remercier mon cher père et ma chère mère pour ce qu'ils m'ont envoyé dans la dernière lettre. Cela m'a fait un sensible plaisir. Cela sera bien bon pour cet hiver pour aller aux redoutes et à la comédie.

Il y avait bien longtemps que je n'avais reçu de vos lettres et j'en attendais tous les jours. Papa me dit qu'il n'a pas reçu ma lettre du mois, c'est dans celle-là que je lui parle de M. Roques. Je voudrais bien qu'il me répondît par rapport à cet article. M. Roques a reçu nouvellement des nouvelles de Hanau. Papa en aura sûrement reçues par M. de Berlpesch. Il est arrivé d'assez grands changements. Je voudrais bien savoir quand je reverrai Hanau que j'aime tant. Tu m'avais parlé d'un projet il y a environ neuf mois dans une lettre par rapport à Hanau, je ne sais pas si tu t'en ressouviens.

On a eu ici de grandes réjouissances dimanche passé, une illumination dans toute la ville qui fut suivie par un bal à la maison de ville où j'assistai et où je dansai bien. M. Pfeffel a donné un bal hier (c'est-à-dire c'était un bal de l'école). Il était on ne peut pas plus brillant et dura jusqu'à 4 heures du matin, ayant commencé à 9 heures. Je dansai beaucoup. Aujourd'hui j'étais un peu lassé, cependant ce soir je serais prêt à recommencer. On aura des bals à Lausanne cet hiver. Je me réjouis que tu me donnes des nouvelles du jeune de Loys et si le mariage aura lieu, j'en doute un peu.

Vendredi 16e. Je n'ai point reçu de lettre de vous aujourd'hui, ma chère Maman. Le jeune de Gingins m'a écrit et m'a appris la mort de M. Fischer de Bougy[323]. Cela m'a fait beaucoup de peine parce que je me ressouviens comme il nous reçut si bien, papa et moi, lorsque nous fûmes à Bougy. Il était fort âgé. Dites-moi à qui appartiendra à présent la terre de Bougy ?

323 Rudolf Friedrich von Fischer (1704-1781), bailli d'Aubonne, époux d'Elisabeth Freudenreich.

Vous ne m'avez pas encore dit si vous aviez vu M. de Loriol le général depuis qu'il était en Suisse.

J'ai fait un plan de fortifications que je voudrais bien vous envoyer mais je ne sais par quelle occasion. Si vous en savez une, voulez-vous pourtant me la dire ? Je ne me rappelle pas bien si je vous ai fait la description d'un voyage que l'école a fait à Brissac il y a six semaines, je crois même que je ne vous en ai pas parlé. Voulez-vous pourtant me l'écrire parce que si je ne l'ai pas encore fait, je le ferai.

Je ne sais, mais je trouve ma lettre si fade et si singulière. Ce vous est si sot, ce que c'est pourtant que l'usage. Il y en a qui sont bien ridicules et cependant il faut s'y conformer.

Suivant ce que vous me dites, les réparations de Mex sont bien avancées. L'idée de le vendre n'existe plus, j'en suis enchanté, car je te dirai que j'aime extrêmement Mex et Sévery, et que j'aurais bien été fâché que vous vous fussiez défaits de l'un ou de l'autre.

Il faut que je vous prie de me permettre quelque chose, c'est de me défaire d'un cachet. Je l'ai voulu faire refaire puisque la pièce tombait, croyant que cela ne me reviendrait qu'à 24 sols tout au plus. Mais point du tout, il me demandait cinq louis et, comme cela ferait un vide assez grand dans mes petites finances, je voulais vous demander la permission de m'en défaire, d'autant plus qu'il ne me sert de rien. C'est ce cachet dont je me servais au commencement que j'étais ici. Il est d'or. Je vous dirai naturellement que je doute que vous me le permettiez, mais je veux pourtant hasarder de vous le demander. Je veux finir ma lettre en te tutoyant car ce vous me gêne beaucoup. Adieu donc, chère et bonne Maman, je t'embrasse de même que le cher papa et la chère sœur.

Votre fils Wilhelm de Sévery

# LETTRE 120
## DE CATHERINE

[Mex], vendredi 23 novembre 1781



Voilà encore dix-huit jours de distance entre tes lettres, mon cher Ami, et tu ne me mandes point avoir écrit aux trois personnes que je t'avais dit. Cela nous fait beaucoup de peine. Si tu ne trouves pas du temps pour écrire à tes amis, quelque occupé que tu sois d'ailleurs, tu seras un paresseux et la paresse étouffe toutes les vertus et tous les talents.

Ne te fais aucune peine de me dire *vous*, je l'aime mieux. À 15 ans, un garçon ne doit pas tutoyer père et mère. Cela a mauvais air, on croirait que je t'ai gâté et amolli, comme tant de mères font.

Tu ne nous as point parlé du voyage à Brissac. Il n'y a que deux leçons de religion par semaine dans ton tableau. Mande-moi ce que c'est proprement que la statistique qui occupe, depuis que tu es à Colmar, une grande place dans tes heures de leçons. Je connais, ou plutôt je sais ce que c'est que la statique, est-ce la même chose[324] ? Tu pourras nous envoyer ton plan de fortifications par quelqu'un qui vient à Lausanne, quelqu'un connu, cela se trouvera. Nous nous réjouissons de le voir, et tes dessins, n'oublie pas d'en joindre au paquet. M. le général de Loriol a dîné ici avant-hier. Nous parlâmes de toi, et bûmes à ta santé et à celle des deux Loriol, avec du vin nouveau.

Ton père t'écrira quand il sera à Lausanne. Nous n'avons plus aucune idée de vendre ni Mex ni Sévery. J'ai passé quatre jours à Sévery dernièrement pour les censes. J'ai bien fait nettoyer et arranger la maison. Nous irons ce printemps. Nous avons fait beaucoup d'ouvrage ici, mais il y a un horrible désordre encore. Tout s'éclaircira le printemps prochain. J'ai pris un goût pour la campagne très vif. Il vient lundi quatre jardiniers planter à force des arbres et autres plantes.

Mande-moi pourquoi tu crois que le mariage de Samuel n'aurait pas lieu ? Réponds-moi à cela : sais-tu quelque chose ? Il n'est pas encore arrivé,

324 Le mot *statistique* n'apparaît que dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1836, qui la définit comme la science qui apprend à connaître un État, sous le rapport de son étendue, de sa population, de son agriculture, de son industrie, de son commerce, etc.

on l'attend à chaque instant. Babelle passe l'hiver en campagne comme je t'ai dit. Je ne sais si on ne l'a point desservie pendant l'absence.

Tu as donc bien dansé. Il faudra te donner le bal quand tu reviendras. Te souviens-tu du vôtre à la Redoute ? Il était bien joli ! M. de Middes fait une grande salle[325] dans l'appartement Friesheim. Il a retiré cette maison, comme tu sais. Le margrave d'Anspach passe l'hiver à Lausanne. Il est logé chez Vullyamoz au Chêne, très près de M^me^ Cazenove qui est campée dans la maison du Chêne. M. de Singueberg[326] a bien parlé de toi. Nous avons retrouvé sa découpure à Sévery. Nous ne savons encore qu'imparfaitement ce qui se passe à Hanau. Ton père connaît M. Roques et lui fait bien des compliments. Il est vrai que le pauvre M. Fischer est mort. Il était vieux et infirme.

[De la main de Salomon] J'approuve très fort, mon cher Fils, que tu ne nous tutoies plus. Je voulais t'en prier ; cela a un air enfantin qui ne convient plus à ton âge. Nous avons bien de la peine à en désaccoutumer Minette. Il me tarde beaucoup que nous nous soyons débarrassés des plus grands embarras qui sont par ici. Tu ne t'en fais pas d'idée. J'espère que nous y verrons un peu plus clair dans six mois.

J'insiste très fortement, mon cher Wilhelm, à ce que tu sois plus actif que tu n'es. Par exemple que, dans l'espace de huit jours depuis la réception de cette lettre, il faut que tu en écrives une à Crommelin, une à ta tante de Villars et une à ton grand-père. Tu ne peux négliger la Crommelin sans faire tort à ton caractère. Elle a pour toi une amitié et t'a fait des biens qui méritent ta vive reconnaissance. N'oublie jamais cela. Nous souhaiterions beaucoup plus de petits détails que tu ne nous en fais. Tu ne nous as jamais marqué ce que van Brienen t'avait dit de nous. Les détails et les petites choses sont pour les amis d'un grand prix, nous le sentons bien vis-à-vis de toi.

Nous retournons à Lausanne la semaine prochaine, il faut vider la maison que nous ne pouvons plus habiter. La Sénégas a passé deux jours à Penthaz. Ta mère et ta sœur vont la chercher après-midi. Adieu. Si tu apprends des détails de Hanau, marque-les-nous.

325 Destinée à servir de salle de danse. Voir Sévery, 1914, p. 289.
326 Lecture incertaine.

# LETTRE 121
## DE CATHERINE

[Mex], lundi 3 décembre 1781



Nous avons reçu ce matin, mon cher Fils, ta lettre du mois. Enfin, tu écriras à ces trois personnes et puis à M. de Montolieu et à ta sœur. Il y a deux mois que je t'ai donné une idée de ce que tu dois mander à ce premier relativement à l'intérêt qu'il a pris, et prend, à toi.

M. de Ribaupierre part vendredi prochain pour Strasbourg. Il passera en revenant à Colmar exprès pour te voir. Reçois-le comme un ami de ton père (qui a la bonté de t'aller voir) avec tous les égards, toute l'amitié et la considération possible, et procure-lui, pour le peu d'heures qu'il sera à Colmar, tout ce qu'il peut désirer par rapport à l'institut, c'est-à-dire ce qui sera en ton pouvoir. Nous serions bien charmés qu'il vît MM. Pfeffel et Lersé. Ces Messieurs seront sûrement très contents de M. de Ribaupierre qui réunit à la plus grande honnêteté un tas de connaissances et d'agréments dans l'esprit. Il a écrit à ton père pour lui demander une lettre pour toi mais ton père a répondu qu'il te préviendrait de son arrivée. Tu auras du plaisir de voir un ami de ton père. Envoie-nous, par lui, la tête de Jason et le plan de fortifications que tu as faits.

Nous allons quitter la campagne ; ton père partira jeudi et moi je crois samedi. Il fait froid et nous sommes las des tracas et des affaires. Mais je reviendrai avec joie ce printemps voir pousser tous les petits arbustes que l'on plante à présent. Ton père s'en amuse, ce qui me fait tant de plaisir.

Tu me parles de comédie ; j'espère, mon cher Enfant, que tu ne t'amuses que lorsque tu t'es appliqué autant qu'il est en ton pouvoir. Ces Messieurs, dans leur dernière lettre il y a trois jours, parlent encore des distractions où tu te livres pendant les leçons[327]. Prends-y garde, je t'en prie, cela arrête tout progrès et irrite à juste titre les maîtres. Je te donne les meilleurs conseils qui sont en mon pouvoir, tu ne m'y réponds guère que vaguement. Réponds-moi plus en détail.

327 Dans le rapport envoyé aux parents le 26 novembre 1781, Lersé et Pfeffel déclarent que Wilhelm se conduit bien, se fait aimer de tout le monde, mais que ses progrès dans les leçons seraient encore plus considérables « sans les distractions auxquelles il s'abandonne un peu trop », P Charrière de Sévery, Acc 164.

Je t'ai fait une question sur le jeune de Loys, tu ne réponds pas. Il est depuis onze jours à Lausanne. Nous n'en avons pas entendu parler. Entre nous, après toutes les amitiés qu'il a reçues de nous et celles qu'il nous témoignait, cet engourdissement est un peu singulier d'autant qu'une course à cheval qui lui aurait pris trois heures en aurait fait la façon. J'en augure et je le crois changé!

M^me^ Hardy a été à l'extrémité et est encore d'une faiblesse extrême. Ce que la fortune prépare au moment où l'on s'y attend le moins! Elle n'a jamais eu, étant fille, le moindre mal. Elle fait un mariage qui comble ses espoirs et six semaines après tombe dans la plus affreuse maladie. Il y a deux mois qu'elle est là, gisante[328]. Tout est pour moi sujet de réflexion et ceci m'en a fourni. Adieu, mon cher Fils, M^lle^ de Sénégas retourne jeudi à Lausanne avec ton père; elle reviendra l'année prochaine, j'espère. Et cette année ne se passe pas, s'il plaît à Dieu, sans que nous nous revoyions.

## LETTRE 122
### DE WILHELM

Vendredi 14 décembre 1781



Ma chère Mère, j'ai reçu hier avec beaucoup de plaisir votre chère lettre et je m'empresse d'y répondre, car j'ai plusieurs choses à vous dire. Premièrement, je ne sais si je vous ai parlé par rapport au cachet, si je l'avais encore gâté. Je le garderai volontiers, mais il est déjà raccommodé et voilà ce qui m'embarrasse. Tu me ferais bien plaisir de me dire ce que je dois faire. C'est pourtant bien incommode de ne pouvoir se parler. Il faut que j'attende toujours huit jours avant d'avoir de tes réponses. Cependant, cela vaut mieux que de ne pouvoir pas écrire. Je me réjouis bien de revoir mon cher Lausanne et de revivre avec toi. Il y a si longtemps que je n'ai joui de ce plaisir si doux. Je suis tout accoutumé à mon genre de vie et j'aime bien Colmar.

328 Elle survit à cette maladie, décédant en 1812.

Je me réjouis bien de voir M. de Ribaupierre et je ferai tout mon possible pour lui rendre son séjour agréable, c'est-à-dire autant que cela sera en mon pouvoir. À propos, il faut que je te réponde au sujet de M. de Loys et pourquoi je crois que le mariage n'aura pas lieu. C'est que la jeunesse est si volage et qu'un an d'absence fait beaucoup ; au reste je t'assure que c'est la seule raison qui m'a engagé à te dire cela. Je trouve que cela est bien vilain de sa part de ne pas avoir été à Mex depuis son arrivée. Fais-moi le plaisir de me dire la suite de cette affaire. Je voudrais bien savoir si M^lle^ de Chandieu sera une fois M^me^ de Loys. C'est un problème.

Il y [a] encore eu un feu de joie ici à l'occasion de la prise de Cornwallis[329]. On a chanté le Te Deum et il y a eu une petite illumination et le soir les comédiens donnèrent un bal où il ne vint personne et où on ne dansa pas même. Mais le carnaval va bientôt commencer, il est charmant à Colmar et je me réjouis bien du Nouvel An. J'aime toujours le commencement de l'année et ce jour a pour moi beaucoup de charme. Cela me paraît un assez long temps, une année, et pourtant elle est si vite écoulée. Pour les compliments du Nouvel An, je les déteste et je n'en sais point faire. Je me ressouviens bien comme nous allions faire des visites, tous, papa, ma sœur, et moi, chez ma tante de Bercher, mon grand-père, ma tante de La Chaux, etc., etc. Je ne savais que dire et comment complimenter. Ici je n'en ai point à faire excepté à M. et M^me^ Pfeffel et à M. Lersé. Ceux-là ne sont pas difficiles et celui de mon cher papa, ma chère maman et de ma chère sœur est déjà tout écrit dans mon cœur et j'en n'aurai qu'à le copier. Il ne sera pas mêlé d'esprit mais en revanche, il sera tout d'amitié et viendra du cœur.

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de M. Hestermann. Il me doit une réponse depuis passé six mois. Je ne sais ce que cela veut dire. Dites-moi, ma chère Maman, si vous en avez des nouvelles, je vous en prie. Les Loriol m'ont dit ce matin que M. de Ribaupierre viendrait d'aujourd'hui en huit. Je tiendrai le plan et Jason tout prêt pour le lui donner. Adieu, ma chère Mère, je vous embrasse tendrement et suis votre Wilhelm de Sévery.

329 Wilhelm fait référence aux festivités qui suivent la capitulation de Lord Cornwallis, le 19 octobre 1781, à la bataille de Yorktown en Virginie. Cette bataille fut la dernière tentative des Anglais pour maintenir leur suprématie sur le nouveau continent, après quoi ils s'engagèrent dans des négociations pour résoudre ce conflit. Dans sa lettre du 13 novembre 1781, Wilhelm avait annoncé l'échec des Anglais et la prise de Cornwallis, B 104/2557.

# LETTRE 123
## DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 4 janvier [1782]



Nous avons reçu, mon cher Fils, la tête de Jason et le plan de fortifications. Tout est arrivé en bon état et nous en avons été fort contents. Ils ornent ma chambre. Nous avons reçu ce matin ta lettre du mois.

Nous sommes pénétrés des bontés de Crommelin. Je ne mets pas en doute que tu ne lui aies écrit à l'instant pour la remercier ; mais lui avais-tu écrit auparavant ? Ton père te l'a enjoint plusieurs fois et ton cœur te devait y porter ! Il y a trois mois que je t'ai dit d'écrire à M. de Montolieu. Je t'ai parlé fortement sur ta paresse. Je crois que tu ne fais pas attention à mes lettres, tu aurais grand tort, mon cher Fils. Je t'ai demandé ce que c'était que la statistique, tu ne m'as pas répondu. Fais-toi une mémoire, un plan juste de ce que tu as à faire qui mette chaque occupation à sa place et dans son temps. Si tu ne te fais cette habitude, tu ne viendras de ta vie à bout de rien.

N'envoie point de présent à ta sœur ; pour le présent, tu as besoin de ton argent. Tu lui donneras quelque chose quand nous nous rejoindrons. Tu crois bien, mon cher Cœur, que nous faisons les vœux les plus tendres pour toi, le jour de l'an comme tous les autres jours. Que le bon Dieu veuille te bénir et garantir ton cœur de la corruption du monde afin que tu aies toujours cette précieuse paix de l'âme qui n'existe jamais qu'avec la bonne conduite.

Ton père veut t'envoyer une lettre de change et te parler lui-même sur ce que tes supérieurs ne te trouvent pas encore l'ordre et l'arrangement qu'ils te désirent[330].

330 Catherine évoque le rapport reçu de l'institut daté du 26 novembre 1781, qui mentionnait cet aspect, P Charrière de Sévery, Acc 164.

# LETTRE 124
## DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 18e janvier [1782]



Ton père a reçu ce matin, mon cher Fils, la lettre pleine d'amitié que tu lui as écrite, qui nous a fait un très grand plaisir[331]. Il y a, comme tu l'as observé toi-même, des répétitions de style. Nous t'exhortons à y prendre garde. Et pour des nouvelles, ne t'inquiète pas à en chercher pour nous ; ce que nous souhaitons savoir, c'est tous les petits détails qui te concernent. Avec qui tu es en chambre ? Comment tu es avec M. Pfeffel ? Si tu as quelquefois des conversations avec lui ? L'idée que tu as pour tes études ; et en général sur toi et tes plans sur l'avenir ? Enfin tout ce que tu penses, à cœur ouvert, et qui peut se mettre dans une lettre avec prudence.

Nous passons notre hiver assez bien. Nous avons eu des temps ravissants. Actuellement tout est couvert de neige mais il y a un soleil charmant. Je t'écris pendant la leçon de danse ; Angletine réussit joliment. Nous avons eu la visite de Daniel qui passe l'hiver à Mex. Il est venu deux jours ici. Nos affaires avancent à la campagne et je me réjouis d'y retourner et de nous meubler à mesure que les chambres s'arrangeront. Et ce qui nous fait plaisir, c'est de te le montrer avec les changements que tu y trouveras. L'hiver pluvieux a été favorable à nos plantations.

Nous soupons souvent avec le margrave d'Anspach qui, comme tu sais, est revenu passer l'hiver ici. Il est du commerce le moins gênant et on rit avec lui. Nous lui donnâmes lundi dernier un très beau souper. Nous avons aussi ici M. Servan[332], ancien avocat général au parlement de Grenoble. MM. Pfeffel et Lersé auront bien lu ses ouvrages. Il est d'une douceur enchantée et plein de feu et d'agrément. Nous avons aussi M. Mallet, auteur

331 Dans cette lettre de Wilhelm à son père, datée par erreur du 13 janvier 1781, il s'exclame : « Je relis vos lettres bien des fois, et quand je compare la mienne, je la trouve bien fade. Je le sais, je n'ai pas cette grâce dans le style, je fais sans cesse des répétitions, j'oublie des mots, je fais des fautes d'orthographe et en relisant ma lettre, je suis sur le point de la déchirer », P Charrière de Sévery, B 104/250.

332 Joseph Michel Antoine Servan (1737-1807), avocat général au parlement de Grenoble et écrivain. Il publia de nombreux ouvrages en lien avec l'enseignement et l'éducation ainsi que la justice criminelle.

de l'*Histoire du Danemark*[333] qui est spirituel extrêmement et qui a souvent soupé chez nous. Il est allé à Genève pour douze jours. Nous soupons ce soir chez les Plantamour avec un M. John Boissier, un Anglais qui a bien de l'esprit et du plaisant, et que j'invite toutes les fois qu'il y a un chat ici. Enfin notre hiver se passe très bien jusqu'ici.

Samuel de Loys est parti mardi passé pour se trouver demain 19 à Paris aux fêtes de la ville. Il est peu sorti de la société de M^lles^ Constant de Genève[334] et d'Hermenches[335], où ils ont joué quelques proverbes[336]. Pauline s'est bien conduite. Du reste, je ne l'ai rencontré que trois fois dans le monde. Nous avons eu un souper de jeunesse après la société du dimanche où nous ne l'avions pas invité. Et en tout, son séjour a peu fait d'effet et son départ aucune sensation. Je ne l'ai pas vu important ; on dit qu'il l'était fort quelquefois. Il a vieilli et grandi, le costume de son uniforme a rigueur, le sabre traînant. Peut-être se formera-t-il à Paris et reviendra-t-il à l'aimable simplicité que la province lui avait ôtée. Je crois que son cœur est dans un état de crise ; il sent les passions, l'amour-propre excessif, l'ambition démesurée, l'idée d'être un homme à bonne fortune. Mais tout cela lui est encore étranger. Les circonstances décideront si cette manière d'être deviendra le fond de son caractère ou s'il redeviendra le Samuel que nous avons vu et que nous aimions. Pour moi, je ne suis pas encore détachée de lui et je l'attends d'après cette idée. Je ne lui ai point fait froid, aussi il venait me parler sans crainte et tournait fort bien le dos à M^me^ de Nassau. Il est tombé en bien mauvaises mains dans sa garnison, pour les femmes s'entend.

Nous n'avons aucune nouvelle d'Hestermann. Il a été piqué de la réponse que ta sœur fit à la lettre qu'il lui avait écrite dans laquelle il vantait

333 Paul Henri Mallet (1730-1807), genevois, professeur de français à l'académie de Copenhague et précepteur de la famille royale danoise entre 1755 et 1760, résident du landgrave de Hesse-Cassel à Berne et Genève dès 1767 et professeur honoraire d'histoire civile à l'académie de Genève de 1770 à 1775. Son *Histoire du Danemark* est publiée en 1763.

334 Rosalie Constant (1758-1834) et sa sœur, Louise-Philippine, dite Lisette (1759-1837), filles de Samuel Constant et de Charlotte Pictet. Nées à Genève, elles s'installent à Lausanne à la fin des années quatre-vingts, vivant quelque temps chez leur parente Angélique Charrière de Bavois. Rosalie consacre sa vie à l'épistolarité – correspondant entre autres avec son frère Charles, son cousin Benjamin et Bernardin de Saint-Pierre – et constitue un herbier peint de plus de 1200 pages. Voir Breton *et al.*, 2008.

335 Constance Constant d'Hermenches (1755-1825), fille de David-Louis, qui épouse en 1785 Marc-Antoine de Cazenove d'Arlens, lieutenant-colonel des hussards avec lequel elle a deux enfants, Henri (1785-1869) et Laure (1788-1867). Elle est l'auteure de plusieurs romans.

336 D'après le *Dictionnaire de l'Académie française*, on appelle « jouer des proverbes » le fait de proposer une espèce de « comédie impromptu » renfermant le sens d'un proverbe qu'on souhaite faire deviner. En 1750 déjà, Élisabeth de Charrière, mère de Salomon, relate à son fils une soirée lors de laquelle sa société « a fait un proverbe ». Lettre d'Élisabeth à Salomon, 8 mars 1750, citée par Lovis, 2019, p. 39.

Neuchâtel aux dépens de Lausanne d'une manière tout à fait impertinente. La réponse était bonne, je puis le dire quoique ce fût moi qui l'eusse faite. D'ailleurs, nous voulions rompre tout commerce de lui avec ta sœur. Je te conseille d'attendre sa réponse.

La Redoute va être transportée chez M. de Middes dans la Maison du Cercle. Et les bals commencent d'aujourd'hui en 8.

M^me^ Blaquière est dans une grande affliction : elle vient de perdre son fils Paul qui était dans le service autrichien[337]. Il est mort lundi passé, d'une hydropisie à la tête, à 23 ans, regretté généralement. Il était venu en semestre il y a deux mois. Henriette est désespérée. Tu ne reconnaîtrais pas Cécile : elle ne met plus de rouge et n'a pas trace de l'ancienne Cécile. Leur sœur Liquier est ici, avec sa fille plus vieille d'un an que ta sœur, aimable et charmante, parlant italien puisqu'elle a passé sa vie à Naples.

M^me^ de Walwyck a accouché d'un fils. Nous espérons qu'on ne leur retirera point la maison et qu'ils resteront nos voisins. T'ai-je dit qu'ils avaient hérité cent mille florins de Hollande ? Voilà le jeune d'Orges le plus riche quasi de cette ville, avec un mobilier superbe.

Georges Cerjat, qui est ici, te fait bien des amitiés. Il a son frère Wilhelm[338] qui est beau comme le jour, bien plus beau que Betty, qui ne croit pas en beau, ni en douceur. Mais Georges est mon favori, il est poli, honnête, l'air sensible.

Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons tendrement tous. M^lle^ de La Chaux te fait bien des amitiés, elle se porte bien, et M. de Chabot. Pauline de Grancy passe l'hiver chez lui, elle est très malade mais elle sort également.

337 Paul Cazenove (1758-1782), né du premier mariage de Marie Blaquière avec Théophile Cazenove de l'armée britannique.

338 Georges John Cerjat (1755-1801) et William Paul Cerjat (1764-1814), fils de Jean François Maximilien Cerjat et de Marguerite Stample. William est appointé lieutenant, en 1783, dans le régiment de la garde royale à cheval.

# LETTRE 125
## DE WILHELM

Colmar, le 3 février 1782



Ma chère Maman, je ne vous écrivis que quatre lignes jeudi passé dans ma lettre du mois en vous promettant de t'écrire au plus tôt, c'est pourquoi je prends la plume aujourd'hui pour vous répondre aux différents articles de la vôtre du 18ᶜ.

Vous me demandez avec qui je suis en chambre : avec le prince d'Isembourg. Il me semble que je vous l'ai écrit il n'y a pas longtemps, du reste, cela ne fait rien. Je vis fort bien avec lui, et il n'est pas du tout fier de ce qu'il est prince et même l'on pourrait dire qu'il ne l'est pas assez.

Je suis fort bien avec M. Pfeffel et M. Lersé. Je suis beaucoup auprès de ce dernier et je vais souvent lire dans sa chambre. Il a la bonté de me prêter des livres et de me témoigner de l'amitié. Je me trouve très bien ici, mais je sens autant qu'il est possible de le sentir, que l'on ne peut être heureux sans cette douce paix de l'âme qui ne peut s'acquérir que par la pratique entière de tous ses devoirs. Mon but est d'acquérir cette satisfaction et je suis toujours sur mes gardes envers moi-même car je me connais plusieurs défauts, et même de très grands, et je ne serai content que lorsque je ne les aurai plus. À mesure que je grandis, je regrette le temps de mon enfance et je ne dis plus comme je disais il y a quelques années que je voudrais avoir 15 [ans]. Maintenant que je suis arrivé à ce terme que [je] désirais si ardemment, je regrette le temps passé et je me demande à moi-même : « Qu'est-ce que tu as profité dans ces six années-là ? Es-tu devenu meilleur que tu ne l'étais ? » Je ne sais que me répondre à moi-même et je me propose fermement de me corriger de tous mes défauts.

Le 27 du mois passé, j'eus 15 ans ; bien compté, je ne l'ai dit qu'à une ou deux personnes. Je pensais bien souvent : « Il y a quatre [ans] que j'étais chez Babelle à dîner avec mon cher père, ma chère mère, ma chère sœur et la chère Crommelin. » Que j'étais content et heureux alors, mais j'espère que je repasserai encore de ces jours si pleins de charme pour moi. Je me réjouis bien de revoir Lausanne. Vous savez ce que j'entends par ce mot, mais cependant je ne voudrais pas y aller avant le temps fixé car je m'y trouverais déplacé, d'autant plus que je me trouve on ne peut pas mieux ici. Je vois

par ce que vous me marquez que vous avez beaucoup d'étrangers à présent. Dites-moi si vous avez aussi des Anglais. À propos, je remercie mille fois G. de Cerjat de son souvenir, je vous prie de lui dire mille choses de ma part.

L'article de M. de Loys ne m'a pas beaucoup surpris. Lorsqu'il vint ici, il n'était déjà plus le même.

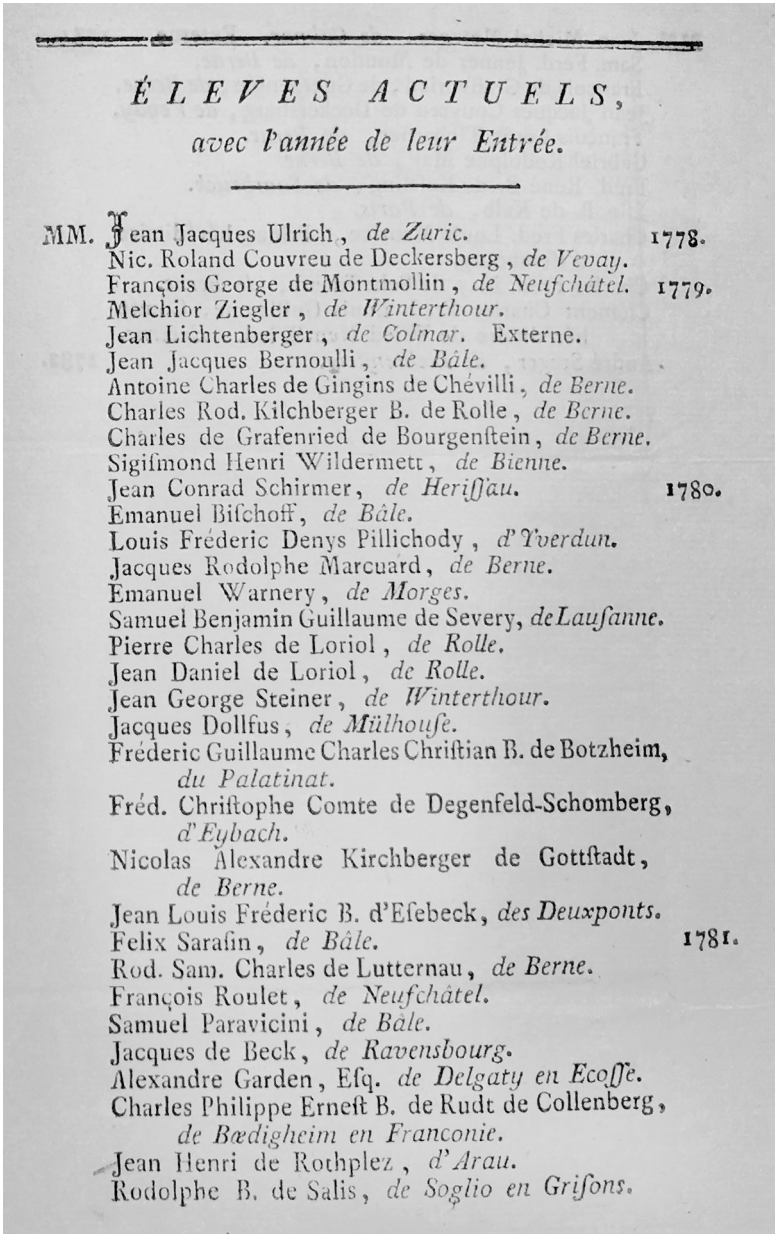
Il y a aussi ici des bals masqués comme à Hanau, mais nous n'y allons pas. Vous ressouvenez-vous de mon petit habit de Suisse ? Dites-moi, je vous prie, M^me^ Lisette, qui avait épousé M. Schultze le médecin, est-elle morte ? Je ne m'en ressouviens plus. J'ai été bien fâché de la mort de M. Paul Cazenove ; je me ressouviens fort bien de l'avoir vu. J'attends tous les jours des nouvelles de la chère Crommelin, et Babelle à qui j'ai écrit. Je voudrais bien que les troubles genevois finissent une fois.

La Comédie est toujours ici, l'on joua hier *Nanine* de Voltaire[339] et *Les Trois Fermiers*[340] et jeudi prochain, je crois *La Belle Arsène*[341] et *L'Écossaise*[342]. Adieu, ma très chère Mère, je vous embrasse tendrement, de même que le cher papa et la chère sœur. Vous m'aviez bien promis, lorsque je partis de Lausanne, de m'envoyer quelque chose travaillé avec vos cheveux. Cela me ferait bien plaisir si vous vouliez m'envoyer cela, par exemple une petite bague. Cela me ferait bien plaisir, je vous assure.

Adieu encore une fois, votre fils,

W. de Sévery

339 *Nanine ou le Préjugé vaincu*, comédie en trois actes, jouée pour la première fois en 1749.
340 *Les Trois Fermiers*, comédie en deux actes de Jacques-Marie Boutet de Monvel, jouée pour la première fois le 16 mai 1777.
341 *La Belle Arsène*, opéra-comique en 4 actes, de Charles-Simon Favart, musique de Pierre-Alexandre Monsigny, représenté pour la première fois à Fontainebleau le 6 novembre 1773.
342 *L'Écossaise ou le Café*, comédie de Voltaire en 5 actes, en prose, présentée à Paris en 1760.



*ÉLEVES ACTUELS,*

*avec l'année de leur Entrée.*

MM. Jean Jacques Ulrich, *de Zuric.* 1778.
Nic. Roland Couvreu de Deckersberg, *de Vevay.*
François George de Montmollin, *de Neufchâtel.* 1779.
Melchior Ziegler, *de Winterthour.*
Jean Lichtenberger, *de Colmar.* Externe.
Jean Jacques Bernoulli, *de Bâle.*
Antoine Charles de Gingins de Chévilli, *de Berne.*
Charles Rod. Kilchberger B. de Rolle, *de Berne.*
Charles de Grafenried de Bourgenſtein, *de Berne.*
Sigiſmond Henri Wildermett, *de Bienne.*
Jean Conrad Schirmer, *de Heriſſau.* 1780.
Emanuel Biſchoff, *de Bâle.*
Louis Fréderic Denys Pillichody, *d'Yverdun.*
Jacques Rodolphe Marcuard, *de Berne.*
Emanuel Warnery, *de Morges.*
Samuel Benjamin Guillaume de Severy, *de Lauſanne.*
Pierre Charles de Loriol, *de Rolle.*
Jean Daniel de Loriol, *de Rolle.*
Jean George Steiner, *de Winterthour.*
Jacques Dollfus, *de Mülhouſe.*
Fréderic Guillaume Charles Chriſtian B. de Botzheim, *du Palatinat.*
Fréd. Chriſtophe Comte de Degenfeld-Schomberg, *d'Eybach.*
Nicolas Alexandre Kirchberger de Gottſtadt, *de Berne.*
Jean Louis Fréderic B. d'Eſebeck, *des Deuxponts.*
Felix Saraſin, *de Bâle.* 1781.
Rod. Sam. Charles de Lutternau, *de Berne.*
François Roulet, *de Neufchâtel.*
Samuel Paravicini, *de Bâle.*
Jacques de Beck, *de Ravensbourg.*
Alexandre Garden, Eſq. *de Delgaty en Ecoſſe.*
Charles Philippe Erneſt B. de Rudt de Collenberg, *de Bædigheim en Franconie.*
Jean Henri de Rothplez, *d'Arau.*
Rodolphe B. de Salis, *de Soglio en Griſons.*

Tableau de MM. Les Élèves de l'Académie de Colmar, du 1er janvier 1782, Élèves actuels avec l'année de leur Entrée, P Charrière de Sévery, Acc 171.

# LETTRE 126
## DE WILHELM

Colmar, ce 9 février 1782



Mon cher Père et ma chère Mère, j'ai reçu hier avec un sensible plaisir votre lettre, mais je n'ai pu vous y répondre tout de suite car premièrement j'avais mes leçons et puis je voulais finir la lettre pour ma sœur. Je commence aujourd'hui ma lettre, quoiqu'elle ne parte que vendredi, mais comme j'ai du temps ce soir, je ne puis mieux l'employer qu'en vous écrivant.

Il est vrai que je grandis beaucoup et je vous assure que j'en suis enchanté car je n'aimerais pas être petit. J'observerai exactement ce que vous me dites par rapport au manger : pour le déjeuner, cela n'est pas possible. En été, je pourrai déjeuner avec du fruit. Il y a des élèves qui le font, mais autrement pas. Cela donnerait trop d'embarras. Chère Maman, je vous remercie bien de tous les soins que vous prenez de moi. Je ferai tout mon possible pour vous en témoigner toute ma reconnaissance. Dites au cher papa qu'il ne soit pas inquiet par rapport à ce qu'il me marque dans le petit billet. J'espère que ma sœur aura reçu ma lettre aujourd'hui. Je souhaite bien qu'elle lui ait fait autant de plaisir que les siennes m'en font.

Je crois comme vous qu'au mois d'octobre je pourrai quitter Colmar. Mais je voudrais bien que vous en parlassiez avec M. Pfeffel. Il en pourra mieux juger que moi car je serai toujours partial à cet égard. Mais je vous prie, dites-moi quelle sera ma destination. Il y a longtemps que j'y pense. L'autre jour, j'eus un long entretien avec M. Lersé sur ce chapitre et nous parlâmes entre autres beaucoup du jeune de Loys. M. Lersé est un homme que j'aime de tout mon cœur et il me témoigne aussi beaucoup d'amitié. Il me dit mes défauts et me donne des conseils et je vous assure que je lui dois beaucoup.

À propos, ma chère Mère, n'oubliez pas ce dont je vous ai prié dans ma dernière lettre, de m'envoyer quelque chose travaillé avec vos cheveux. Vous ne m'y avez pas répondu dans votre lettre. Je ne veux pas insister là-dessus, mais seulement pour vous en faire ressouvenir.

Il a fait un froid très grand ici, mais depuis deux ou trois jours, le temps s'est beaucoup adouci et aujourd'hui, il fait le plus beau temps du monde.

Je me réjouis beaucoup que l'été vienne. C'est la saison que j'aime le mieux. Lorsque je pense que dans un an, je serai auprès de vous, cela me fait un plaisir inexprimable. Je vous remercie mille fois pour la carte qui était avec votre lettre. Je n'en userai que lorsque j'en aurai besoin.

Il a brûlé à 2 lieues d'ici dans un village. Sept granges et une ferme ont été entièrement consumées. Je ne sais point de nouvelles à présent. Adieu, ma très chère Mère. Je vous embrasse mille et mille fois.

Votre fils Wilhelm de Sévery

## LETTRE 127
### DE CATHERINE

Voici une petite assignation pour tes rentes sur Murcie.
[Lausanne,] mardi 12 [février 1782]



Nous avons été bien longtemps, mon cher Ami, sans avoir de tes nouvelles. J'étais surprise que, connaissant la disposition à l'inquiétude que j'ai, tu pus m'y exposer. Ta sœur doit t'en avoir parlé. Tu m'as parlé d'une lettre allemande que tu dois écrire à M. de Montolieu. Elle n'arrive point. Il y a quatre mois que je t'avais donné l'esquisse d'une lettre que je souhaitais que tu écrivisses. J'ai au reste été contente de ta dernière lettre. Elle est plus longue et raisonnée. Tu commences à sentir le prix du temps et la nécessité de son emploi. Tu connais tes défauts, par conséquent tu t'en corrigeras. Tu dois te défier de ta paresse plus que de toute autre chose au monde. Je tremble qu'elle ne t'entraîne toujours.

Tu as raison de vouloir finir tes cours à Colmar. Quand penses-tu qu'ils seront faits ? Crois-tu qu'au mois d'octobre ou de novembre prochain tu puisses nous rejoindre, à notre satisfaction à tous ? Je souhaite que tu aies quelques prix et décorations. Je n'en ai point vu sur le tableau. Nous pensons que si tu avais fait des progrès tels que tu pusses revenir dans dix mois, nous passerions l'hiver ensemble. Tu prendrais des maîtres et ne perdrais point ton temps ici. Tu ferais ta première communion avec nous et nous prendrions alors notre détermination à tête reposée avec nos amis pour le

printemps suivant et la vocation que tu souhaites d'avoir, sur laquelle on dirigerait la continuation de tes études.

Vendredi 15. Nous avons reçu ce matin, mon cher Enfant, le certificat de santé de M. Pfeffel et des notes où il paraît content de toi[343]. Il souhaiterait que tu te corriges de ce reste de paresse. Il dit que tu grandis prodigieusement. C'est une crise pour la santé, fais bien attention à ce que je vais te dire, mon cher Cœur[344]. Mange par préférence de la viande, peu de légumes, bois un peu plus de vin à tes repas, et, je t'en conjure, ni thé ni café qui attaquent les nerfs qui sont déjà si faibles quand on grandit trop. J'aimerais mieux que tu déjeunasses, si cela se pouvait, avec un morceau de viande froide et de pain et un doigt de vin par-dessus. Mande-moi exactement des nouvelles de ta santé : si tu te trouvais faible, si tes études te peinent plus qu'à l'ordinaire. Enfin, j'exige un détail de ta santé dont tu ne nous parles jamais.

Je t'écrirai plus à loisir une autre fois. Voici un billet de ton père. Ne t'échauffe pas lorsque tu danses. Enfin, ménage-toi pendant que tu grandis, cela est si essentiel ! Mande-nous comment ton concert de clavecin aura réussi. Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons tous mille fois.

*[Add.]*[345] [De la main de Salomon] Mon cher Wilhelm, j'ai reçu ce matin la lettre du mois de M. Pfeffel qui dit plutôt du bien de toi que du mal. Il se plaint de ce que tu n'as pas assez d'ordre. Il doit t'être bien aisé de te corriger de ce défaut, qui peut beaucoup influer sur ton bonheur ou ton malheur. Il souhaite aussi que tu aies plus d'application. Je t'écris ce billet pour te renouveler mes recommandations les plus pressantes et les plus vives, pour que tu sois sur tes gardes, pour t'abstenir entièrement de la fâcheuse habitude que tu avais contractée, et que j'espère que tu n'as pas reprise. On me dit que tu croîs beaucoup : dans cette circonstance, l'habitude est mortelle, ou si elle ne l'est pas exactement, on perd force, santé et bon sens. J'en ai des exemples qui font frémir et il n'y a plus de remède.

Au nom de l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, au nom de Dieu, penses-y, fais tes prières assidûment pour être préservé de tentations.

343 Sur le certificat de santé daté du 6 février, Pfeffel souligne que Wilhelm se conduit bien et qu'il s'applique davantage que par le passé. Il relève toutefois un « reste de paresse » qu'il attribue à sa croissance ainsi qu'un manque d'ordre, P Charrière de Sévery, Acc 173.

344 Sur les conseils de santé et l'expertise maternelle dans ce domaine. Voir Hanafi, 2017.

345 Conservé sous la cote B 117/122.

# LETTRE 128
## DE SALOMON

Lausanne 8e Mars 1782

Ce sera moi qui t'écrirai aujourd'hui, mon Ami, ce sera un peu en bref. Je ne veux pas te laisser en inquiétude sur notre compte, par un silence qui pourrait te faire peine, et je te prierai d'en prendre exemple. Ta mère eut hier un grand dérangement d'estomac, elle rendit beaucoup par haut et par bas, ce qui la fatigua, mais la nettoya bien. Elle a passé une bonne nuit et se trouve fort bien ce matin, à un peu d'accablement près. J'espère même que sa santé en sera meilleure par la suite.

De mon côté, je suis fort enrhumé, mais l'asthme me faire quartier et à tout prendre, je suis content. J'espère que tu te portes bien, que tu jouis de ta santé et de ta jeunesse, et que tu fais un bon emploi de ton temps en t'occupant et t'amusant. Venons à ce qui doit faire l'article principal de ma lettre.

Tu nous marques que tu as eu une longue conversation avec M. Lersé sur la destination d'une vocation à choisir et tu nous laisses parfaitement ignorer quel en a été le résultat, quelles sont tes idées et les siennes, les motifs et les raisons sur lesquels vous les appuyez, enfin où te porterait ton inclination. Ensuite tu nous demandes froidement ce à quoi nous te destinons. Je te dirai, mon cher Wilhelm, qu'il faut préalablement savoir ton goût et à quoi tu es propre ; cela une fois posé, mon office à moi est de te faire mes remarques et mes observations, de te donner mes directions et de t'aider de tout mon pouvoir dans tout ce qui sera raisonnable.

En attendant, voici mon avis. Je te laisserai à Colmar encore quelque temps, nous ne pouvons pas le fixer au juste, peut-être jusqu'à la fin de l'automne prochain, peut-être plus tard. Je te prierai d'employer ce temps, et de t'appliquer beaucoup, pour te mettre en état de faire ensuite des études plus complètes ; par exemple de bien savoir le latin, afin de pouvoir recevoir des leçons dans cette langue. Je te retirerai d'abord auprès de moi, afin d'avoir le plaisir de passer quelque temps ensemble. Pendant ce temps, tu pourrais te faire instruire et être reçu à la communion, car la première de toutes les vocations est celle d'honnête homme, craignant Dieu, et religieux. Je ne me consolerais jamais si tu étais de ces esprits légers, esprit fort, sans foi

ni créance, galant homme suivant le monde, mais sans principes et par conséquent volontiers sans mœurs, qui n'a de règle pour sa conduite que ses passions. Ensuite je serais d'avis de t'envoyer quelques années à une bonne université pour y faire ce qu'on appelle de bonnes études, apprendre le droit, te mettre à même de bien connaître les lois et l'esprit des lois de ton propre pays, pour qu'une fois retiré chez toi, tu puisses en retirer de l'utilité pour toi-même et pour les autres.

Quelle charmante vocation que celle d'un homme qui, ayant une fois établi sa réputation de parfaite probité, de désintéressement et de lumières, se trouve consulté par ses concitoyens, qui rend la paix à ceux qui sont désunis, empêche des procès, procure des accommodements et se trouve par là l'arbitre de son pays par la confiance et par l'estime. Je souhaite que tu connaisses assez les principes de l'agriculture, pour bien conduire tes propres terres et donner des conseils, que tu aies des lumières sur l'architecture pour conduire avec sens un bâtiment que tu entreprendrais pour toi ou pour tes amis. J'espère que ta fortune sera telle qu'avec une bonne conduite, de la modération dans tes désirs, tu rendras toujours gratis les services qu'on te demandera, ce qui seul donnera le lustre à cette occupation et la rend digne d'un homme comme il faut.

Tout ce que je viens de te présenter n'est que la vocation d'un homme retiré chez lui, et d'un certain âge, mais avant d'y être parvenu, il faut faire quelque autre chose et il faut t'y déterminer. Ce n'est pas à ton âge et sans lumière qu'on peut le faire avec bon sens. Mon avis donc est que tu te mettes à même d'embrasser toute vocation à laquelle tu te sentiras porté. Quand on a du savoir, on est propre à tout et on se distingue dans celles qui exigent le moins de savoir. C'est donc à ton retour de l'Université que tu me diras : « Après m'être examiné, après la connaissance que j'ai acquise du monde, considérant la fortune à laquelle je puis m'attendre, suite de ma position, je me détermine à telle ou telle chose. » Et nous en raisonnerons. Je désire que tu prennes le goût de la bonne lecture, un peu de dessin, un peu de musique, avec tous ces secours, tu as des ressources pour tous les états, pour toutes les circonstances.

Lis avec attention ma lettre, réfléchis-y et donne-moi à loisir et à tête reposée ta réponse. Nous causons entre amis, tu vois que j'en remplis l'office auprès de toi, ce n'est pas ici le langage d'un père impérieux qui, sans consulter son enfant, lui donne des ordres absolus. Encore une chose qui me vient dans l'esprit, et que je ne dois pas passer sous silence : ce n'est pas le

tout que de chercher à acquérir des talents, il faut premièrement s'étudier et tâcher de découvrir ses défauts pour s'en corriger. Si tu fais cela à ton égard, tu ne pourras te dissimuler que celui auquel tu es le plus enclin et qui est seul capable d'étouffer chez toi toutes les bonnes qualités, c'est l'indolence et la paresse. Considère-toi et vois si je n'ai pas raison : je m'en rapporte à ton jugement. Mes compliments et amitiés à MM. Pfeffel et Lersé. Quand tu m'écriras, dis-moi quelque chose du P. d'Isembourg. Es-tu toujours son camarade de chambre ? Ta mère et sa sœur te saluent et je t'embrasse de tout mon cœur.

Sévery

[De la main de Catherine] M^lle^ Sirvin épouse M. Monneron[346], précepteur d'Henri de Crousaz. Elle a attaqué tous les précepteurs et a enfin attrapé celui-là. Il a 26 ans, elle 29. Bonjour mon cher Cœur, j'ai cru que cette nouvelle t'amuserait.

## LETTRE 129
### DE WILHELM

Colmar, ce 31 mars [1782]



Ma très chère Mère, j'ai aujourd'hui de la matière pour une grande lettre. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Je suis devenu capitaine en chef. Auparavant, je n'étais que capitaine en second. Vous ne pouvez penser quelle joie cela me fait. Je suis bien persuadé que vous la partagez[347].

J'attends demain de vos nouvelles par rapport à la leçon d'architecture civile. Les leçons commencent je crois mardi. Je vous en envoie ici le plan, écrivez-moi, s'il vous plaît, ce que vous en pensez. J'ai été promu dans la

346 David-Frédéric Monneron (1756-1837). Après son mariage, il s'installe à Vufflens-la-Ville, dans la maison du pasteur Sirvin, et tient une pension avec son épouse. David-Frédéric publie également des ouvrages et notamment celui intitulé *Observations sur les projets de code civil pour le Pays de Vaud*, qui paraît en 1810.

347 Pfeffel évoque également cette promotion dans le rapport de l'institut daté du 3 avril 1782. Il écrit : « Son élection à l'emploi de capitaine lui a fait une joie inexprimable et nous vous prions, Monsieur, d'en agréer nos félicitations », P Charrière de Sévery, B 104/2004.

première classe. Je suis bien content des leçons que j'ai ce quartier. Elles me plaisent toutes beaucoup. J'eus l'autre jour le plaisir de voir M. Rémy que nous appelions à Lausanne Rémy la pipe. Il me fit bien des amitiés. Je le questionnai beaucoup par rapport à vous, papa et ma sœur. Il fit aussi beaucoup de questions de ta part. Il me mesura en long et en épaisseur et il se trouva que j'avais 4 pieds 11,5 pouces de grandeur et je ne me ressouviens plus combien d'épaisseur. Il me dit que tu l'en avais chargé. Il me dit aussi que tu avais voulu m'envoyer quelque chose mais que tu ne savais pas quoi. Il me remit un louis de ta part et de celle du bon papa. Je le chargeai de mille remerciements et je vous en remercie encore ici mille et mille fois.

Chère Mère, vous pensez toujours à me faire plaisir et moi j'ai encore si peu fait pour vous contenter. Je fus environ une heure avec M. Rémy. Il m'apprit beaucoup de petites nouvelles qui m'intéressèrent puisqu'elles venaient de Lausanne. Il compte être de retour à la fin du mois prochain. Vous aurez pourtant la bonté de me marquer ce qu'il vous aura dit. Il me trouva maigri depuis l'année passée. Pour moi, je ne m'en suis pas aperçu. À propos, je voudrais vous prier d'une chose, c'est que lorsque vous aurez une bonne et sûre occasion, faites-moi le plaisir de m'envoyer la chaîne d'or de ma montre. Je vous serai tout obligé, c'est-à-dire si vous le trouvez bon. Je crois que je vous ai déjà écrit qu'on nous avait redonné les montres. J'ai reçu une lettre de la bonne Crommelin l'autre jour. Il faut que je lui réponde aujourd'hui. Nous avons eu vacances ces jours passés pendant les fêtes. Demain, vous aurez la fête des bouchers et l'on promènera le bœuf de Pâques par la ville[348]. Je me ressouviens bien d'y avoir été il y a deux ans.

Il est arrivé ici des sauteurs avec des chevaux anglais. Ils auront sûrement passé par Lausanne. Je ne sais si nous irons les voir. Lorsque vous me récrirez, envoyez-moi, s'il vous plaît, de vos cheveux mêlés avec ceux de papa et de ma sœur. Je vous en prie bien. Je veux m'en faire faire quelque chose. Je crois que nous aurons demain la cérémonie du quartier. Nous n'avons plus de Comédie. L'été va bientôt venir. Nous avons déjà été quelquefois au jardin. Adieu, ma très chère et excellente Mère. Je finis en vous embrassant mille et mille fois, et en vous remerciant bien des fois pour ce que tu m'as envoyé par M. Rémy.

Votre fils Wilhelm de Sévery

348 On ne connaît pas exactement l'origine de cette tradition que certains font remonter aux Panathénées et qui était organisée par la corporation des bouchers : un bœuf, sélectionné parmi les plus beaux spécimens, était décoré et promené dans la ville avant d'être abattu.

# LETTRE 130
## DE CATHERINE

[Lausanne,] vendredi 5 avril [1782]



Nous sommes bien charmés, mon cher Wilhelm, que tu sois capitaine en chef. Tâche de te distinguer dans tous les grades où tu te trouves. Il y a des gens qui remplissent lâchement tous leurs emplois ; ne sois pas de ces gens-là, je t'en conjure !

Mande-nous ce que c'est que d'être promu à la première classe. Nous sommes bien aise que M. Rémy t'ait fait plaisir ; il t'aime et se réjouissait de te revoir. Le louis t'a fait plaisir, nous en sommes charmés. Rémy t'a très bien rendu compte de ce que nous lui avions dit.

Tu nous mandais le 13 de janvier que tu en étais, pour la statistique, à la France, ayant déjà fait l'Espagne et le Portugal : n'as-tu fait que ces trois pays depuis que tu es à Colmar ? Car tu as toujours eu cette leçon ; réponds-moi à cela. Le plan de tes leçons nous paraît fort bon. Applique-toi bien à la logique sans laquelle on ne peut ni bien parler, ni bien écrire, ni lire avec fruit. Sans elle, malgré les plus grands talents, il y a toujours du désordre dans une tête et, avec elle, les plus petits matériaux étant mis en place font tout l'effet qu'ils peuvent produire. Quand tu seras ici, je relirai avec grand plaisir avec toi *La Logique* de de Crousaz[349] que j'aime extrêmement. Mande-moi quel auteur on suit dans vos leçons, si c'est Wolff[350], Port Royal[351], ou de Crousaz, et pour le droit naturel, si c'est Burlamaqui[352]. C'est encore une charmante leçon : j'en vois deux dans le tableau, d'architecture civile et militaire. Est-ce celles que ton père t'a recommandées ?

349 Jean-Pierre de Crousaz (1663-1750), pasteur et professeur de philosophie à l'Académie de Lausanne, puis de mathématiques à Groningue. En 1726, il est nommé précepteur du prince Frédéric II de Hesse-Cassel. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, et notamment de *La Logique, ou Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, (1720-1725, 3 vol.). La bibliothèque des Sévery inclut *L'Arithmétique*, ainsi que deux éditions de *La Logique*, l'une en cinq volumes, l'autre en deux.

350 Probablement la *Philosophia rationalis sive Logica* publiée en trois volumes, en 1740, par Christian Wolff (1679-1754), philosophe, juriste et mathématicien.

351 *La Logique de Port-Royal*, nom courant désignant l'ouvrage d'Antoine Arnauld et de Pierre Nicole *La Logique ou l'art de penser*, publié à Paris en 1662, dans une première édition anonyme.

352 Le Genevois Jean-Jacques Burlamaqui (1694-1748), auteur de l'ouvrage *Principe du droit naturel* paru à Genève en 1747.

Qu'est-ce que c'est que la leçon Tablettes Historiques ? Est-ce le tableau présent de l'Europe ? Réponds-moi par ordre à toutes mes questions, je l'exige. Fais que nous commencions à voir un peu de logique dans tes lettres, c'est-à-dire un peu de méthode ; quand on a 4 pieds 11 pouces et demi, il faut prendre le style d'un grand garçon. Je te crois grand comme Wilhelm de Cerjat qui est ici. Nous avons eu une longue visite de M. de Senarclens qui m'empêche de faire ma lettre plus longue.

Tu crois bien, mon cher Cœur, que nous nous réjouissons de te revoir. Tu trouveras bien des changements dont nous ne nous apercevons pas parce qu'ils sont venus insensiblement. Mex est en combustion actuellement. Nous y allons demain pour voir les maîtres. Daniel te fait mille respects. Ton père dit qu'il vaut mieux attendre que tu sois ici pour faire faire à Pergaut ce que tu veux faire avec nos cheveux, sans quoi je t'en aurais coupé aujourd'hui. Mais Pergaut travaille supérieurement et [puisque] l'on ne peut faire à Colmar, [attendons. Mon cher] Cœur, je t'embrasse te[ndrement. Mande-] moi par ordre à tout [ce que je t'ai deman]ndé.

## LETTRE 131
### DE CATHERINE

Vendredi 12 avril [1782]



Je ne t'écrirai qu'un mot, mon cher Wilhelm, c'est pour te dire que ton père souhaite que tu ne continues pas le manège. C'est assez pour cette fois. J'attends une réponse détaillée à ma dernière lettre.

Il y a eu une prise d'armes à Genève. Lundi dernier à 10 heures du soir, le capitaine de la porte de Suisse[353] a été blessé à mort et son premier sergent tué, n'ayant pas voulu rendre sa porte. On a tué une vieille dame de 80 ans qui était sur son balcon. Il y a eu assez de blessés. Quatre des principaux Négatifs sont entre les mains des Représentants qui menacent de leur faire un mauvais parti ; le professeur de Saussure[354] en est un. Juge de l'état de

353 La porte de Suisse était placée sur la rive droite du Rhône, près de Cornavin.
354 Horace Bénédict de Saussure (1740-1799), professeur de philosophie naturelle à l'académie de Genève à partir de 1762. De Saussure s'opposa fermement à la tentative de révolution de 1782.

cette ville. Le résident de France[355] est parti avec tous ses effets et a fait arracher les armes de France de son hôtel. Il a refusé, à la porte, les honneurs accoutumés que les Représentants voulaient lui rendre, ne voulant rien accepter de ces coquins-là. Il faut espérer que ceci accélérera la fin de tous ces troubles qui, s'ils n'étaient pas si près de nous et que quelques-uns de nos amis n'y fussent pas si mêlés, nous paraîtraient aussi ridicules qu'ils le sont réellement vu la petitesse des objets et leur peu d'influence sur rien de ce qui les entoure. Les mutins se croient des Romains pour le moins, leurs chefs des Grachus. Mais le Conseil de Genève n'est pas le Sénat de Rome. Adieu, mon Cœur, toute à toi. Ta sœur joue du clavecin ; elle vient d'écrire à Crommelin. On a voulu prendre le vieux Tronchin des Délices, celui qui a fait des tragédies et corrigé le ciel, mais il s'est sauvé sur France[356].

## LETTRE 132
### DE WILHELM

Colmar, ce 14 avril 1782



Je suis bien charmé que mon avancement vous ait fait plaisir, bonne Maman. Soyez persuadée que je tâcherai de remplir mon devoir avec toute l'exactitude possible.

Vous me demandez ce que c'est que d'être promu dans la première classe : c'est-à-dire que je suis venu dans la première au lieu qu'auparavant j'étais dans la seconde. Ce qui fait un grand changement car j'ai des leçons plus agréables que je n'en aurais eues si j'étais resté dans la seconde et ce n'est que les plus anciens qui entrent. Quant à la statistique, j'ai déjà fait tous les royaumes de l'Europe, et cela va de suite. Lorsque je vous marquai que j'en étais à la France, j'avais déjà fait l'Espagne et le Portugal. Depuis ce temps-là, j'ai fait le reste des royaumes de l'Europe. Ce quartier nous la recommençons. C'est une des leçons les plus intéressantes que j'aie et où

355 Le résident du roi de France, durant cette période tourmentée, était le baron de Castelnau. La résidence de France à Genève avait été instituée en 1679. Voir Brandli, 2003, pp. 37-47. Et pour une relation des événements de 1782 vus sous l'angle français, voir Gmeline, 1981, pp. 200-208.

356 François Tronchin (1704-1798), cousin du célèbre médecin Théodore Tronchin, avocat et écrivain genevois, membre du Conseil des Deux-Cents et du Petit Conseil de Genève. Il s'engagea au côté des Négatifs.

on nous donne à chaque pays un précis de son histoire. J'étais bien sûr que vous seriez contente de mes leçons ; pour moi elles me plaisent infiniment. Nous suivons Feder pour la logique[357]. C'est un auteur allemand et c'est une leçon qui m'amuse beaucoup. Dans le droit naturel, nous suivons un livre composé par M. Pfeffel de Versailles[358] et on nous a cité beaucoup d'auteurs qui avaient écrit sur cette matière et entre autres aussi Burlamaqui. Celui qui nous donne ces trois [leçons], c'est-à-dire statistique, logique et droit naturel, est un homme instruit et qui nous explique tout aussi clairement qu'il est possible.

Je prends une semaine la leçon d'architecture militaire et une semaine l'architecture civile. Dès que j'aurai fait un plan passable dans cette dernière leçon, je vous l'enverrai. La leçon de tablettes historiques n'est pas le tableau présent de l'Europe, mais ce sont les différentes époques et les différents événements qui sont arrivés depuis la création du monde jusqu'à nos jours en grand abrégé, car nous n'avons qu'une leçon par semaine et cela donne une idée de toute l'histoire en général.

Le dessin est une de mes leçons favorites. La musique aussi, je me réjouis bien de refaire de la musique à M. Stade. Faites-lui, s'il vous plaît, mes amitiés de même qu'à M. Arlaud. M. et M^me^ de Montmollin ont été ici ces jours passés pour venir voir leur fils. Ils eurent mille honnêtetés pour moi et m'invitèrent à dîner. Ils m'ont apporté une lettre de M. Hestermann qui me fait bien des amitiés et des excuses sur ce qu'il a été si longtemps sans m'écrire. Il se trouve fort bien à Neuchâtel.

Vous aurez sûrement appris ce qui est arrivé à Hanau, la chute de M. de Gall, son emprisonnement pour huit ans[359]. M. Roques m'a promis de me donner d'amples nouvelles de tout cela lorsqu'il sera arrivé à Hanau. J'attends tous les jours de ses nouvelles et je vous les communiquerai aussitôt.

L'on dit que les troubles genevois ont recommencé et plus forts que jamais. Je suis très inquiet pour Crommelin et Babelle. J'écrirai aujourd'hui encore à cette première. Lorsque vous m'écrirez, donnez-moi pourtant des

357 Johann Georg Heinrich Feder (1740-1821), professeur de philosophie à l'université de Göttingen qui rédigea plusieurs ouvrages de logique et notamment les *Institutiones logicae et metaphysicae* parues en 1777.

358 Il s'agit du livre intitulé *Principes Du Droit Naturel à l'Usage de l'École militaire & académique de Colmar*, rédigé par le frère de Th. C. Pfeffel, Gottlieb Konrad et publié en 1781.

359 Un régiment de Hesse-Cassel, commandé par le colonel Wilhelm Rudolf von Gall (1734-1799) servit comme auxiliaire à l'armée britannique lors de la révolution américaine en vertu d'un traité signé entre la Grande-Bretagne et la principauté allemande en 1776. Le colonel, fait prisonnier puis ramené en Europe, fut condamné à la prison pour être revenu à Hanau sans en avoir obtenu l'autorisation.

nouvelles de tout cela. Nous avons eu ici deux prêtres grecs qui demeurent 30 lieues au-delà de Jérusalem à qui les Turcs ont brûlé leur couvent, et qui viennent demander l'aumône par toute la France pour rebâtir leur Église.

Du reste, il n'y a rien de nouveau ici. Je crois, bonne Maman, que j'ai répondu à tous les articles de votre lettre. Adieu, je vous embrasse mille et mille fois et suis pour toujours votre fils W. de Sévery.

## LETTRE 133
### DE CATHERINE

Vendredi 3 mai 1782



Nous ne comprenons point, mon cher Wilhelm, pourquoi il n'y a point de lettre de toi aujourd'hui ou pour nous ou pour Crommelin, après ce que ton père t'a écrit là-dessus. Écris-nous donc, je t'en prie, et incessamment.

Les affaires de Genève vont prendre une tournure : le roi de Sardaigne et la France agissent de concert avec Berne. Ainsi cela va prendre une forme : les troupes sont en chemin. Dieu veuille que cela finisse bientôt.

Je n'ai guère le temps de t'écrire cet après-midi, j'ai encore des lettres à faire. La Crommelin est horriblement triste de l'état de Genève et de la mort de M^me^ Vautier[360]. Nous avons des pluies désolantes pour nos ouvrages à Mex et nos affaires ici. On ne peut venir à bout de rien. Nous n'avons point de verdure encore, les jardins ne sont pas faits. On est au coin du feu au 3 mai. Il y a deux ans que tu es parti : comme le temps passe ! Il faut en profiter. M. Rémy nous a parlé de toi. Adieu, mon cher Fils. Je t'embrasse de tout mon cœur. Écris-nous.

360 Il pourrait s'agir de Marie Élisabeth Léger (1710-1782), veuve du pasteur Jean Vautier.

# LETTRE 134
## DE CATHERINE

Vendredi 17 mai 1782



Il y a aujourd'hui deux ans, mon très cher Wilhelm, que tu partis pour Colmar et que je ne t'ai vu par conséquent. Comme ce temps s'est écoulé ! Et qui m'aurait dit qu'il passerait encore si vite ? C'est-à-dire si vite lorsqu'il est écoulé car, dans sa durée et son cours, il y a des moments fâcheux, longs, tristes, d'autres où on est content ou tranquille. Enfin, si le temps emporte nos vies et nos plaisirs, il nous en ramène et celui de te revoir sera, je crois, bien senti des deux côtés.

Mande-moi, par le retour du courrier, si M. Pfeffel a reçu 20 louis que M. Rémy a laissés à Bâle il y a un mois pour lui être envoyés. Nous n'en avons nulle nouvelle.

Je reprends ma lettre aujourd'hui 21. Nous n'en eûmes point hier de toi. La Crommelin te fait mille amitiés ; elle ne t'écrit pas pour le présent, elle a trop d'autres écritures. On est fort en mouvement pour les troupes ; on marque les logements ici, deux hommes par maison, un cheval chez nous, parce qu'il n'y a qu'une place. Les troupes françaises seront le 20 juin près de Genève, les troupes piémontaises arrivent, et le camp et le congrès seront à Carouge. Le 26, les opérations commenceront. Les Représentants sont alarmés mais toujours insolents. Ils ont tiré sur un officier français.

Le froid et les vents aigres continuent. Jamais il n'y a eu un printemps pareil. Les denrées renchérissent. Nous avons vendu notre blé un peu trop tôt mais nous n'en avions pas beaucoup à vendre. Nous sommes dans le désarroi des réparations. Mais elles s'avancent ici ; pour Mex, c'est un cahot épouvantable.

Tu m'as bien répondu aux questions que je t'avais faites mais mande-moi pourquoi cette lettre en allemand à M. de Montolieu n'est jamais venue. Il y a quelque chose de singulier, ton père la lui avait annoncée ; il lui dit il y a quelque temps qu'il ne l'avait point reçue.

Adieu, mon cher Enfant, pour aujourd'hui, je ne ferai pas long. Les Frossard sont là qui coupent une tapisserie et qui me distraient.

Nous t'embrassons tous tendrement. Réponds-moi sur cet argent, ces 20 louis. M. Pfeffel les a-t-il reçus ? M^me^ de Saint-Cierges est depuis un mois toute seule à Bercher avec Pinpin et on dit qu'elle y sera tout l'été. Quelle retraite !

## LETTRE 135
### DE WILHELM

Colmar, ce 27 mai 1782



Ma très chère Mère, il me fut absolument impossible de vous répondre vendredi passé par rapport aux 20 louis, puisque je ne pus parler avec M. Pfeffel qu'à 11 heures. J'avais des leçons et la poste partait à une heure. Mais M. Pfeffel vous envoya mon certificat de vie dans lequel il mit le reçu des 20 louis. Cependant, je n'ai pas voulu laisser partir la poste aujourd'hui sans vous écrire, bonne Maman. Vous pourriez m'accuser de paresse et comme je ne veux plus être paresseux, cela ne s'accorderait pas avec mes plans.

Il fait un temps tout particulier, un jour de la pluie et l'autre jour beau temps. Le jeune de Rolle a reçu aujourd'hui une lettre qui lui marque qu'à Sévery plusieurs grands arbres ont été déracinés par les vents et le tonnerre. Si je vous y savais, cela m'inquiéterait beaucoup.

J'ai été hier à un concert que M. Gervasio[361] a donné. Il fut à l'école et je lui parlai. Il me dit qu'il avait été à Lausanne, qu'il avait vu papa et qu'il avait donné un concert dans la salle de M. Cazenove. Il joue avec une dextérité surprenante mais je ne trouve pas que sa femme chante fort bien. Il eut peu de monde. On n'aime pas beaucoup la musique à Colmar ; il y a, [à] la vérité, beaucoup de personnes qui apprennent la musique mais il y a rarement des concerts. Gervasio était fort content de Lausanne.

Je travaille à la lettre de M. de Montolieu ; elle me donne un peu de peine puisque je ne sais quelle raison lui alléguer de ce que j'ai resté si longtemps à lui écrire.

361 Il s'agit probablement du mandoliniste Giovanni Battista Gervasio (1725-1785).

Les avocats de Colmar donnent aujourd'hui un grand bal. Nous y sommes invités. J'ignore si l'on nous y laissera aller, je l'espère. J'aime beaucoup la danse. Il y a deux ans et un mois que nous dansâmes bien à la salle des bals, t'en ressouviens-tu ? Notre bal fut charmant et l'on s'y amusa bien.

Les affaires de Genève finiront, à ce que j'espère, bientôt. Cela commence à ennuyer. Que font Crommelin et Babelle ? Embrasse-les mille fois de ma part. Elles seront bien tristes.

On dit que les Anglais ont eu beaucoup d'avantages sur les Français. J'en serais bien charmé.

M. de Cerjat est toujours à Lausanne ; compte-t-il y rester encore longtemps ? Je me réjouis que papa ait écrit à M. Pfeffel par rapport à mon départ au mois d'octobre. Au mois d'octobre ! Déjà deux ans que je ne t'ai embrassée. Encore six ou sept mois, et puis adieu paniers, vendanges sont faites. Ceci me fait ressouvenir à mon cher oncle de Mex. Adieu, chère Mère, il faut que je cachète ma lettre.

Ton fils W. Sévery

## LETTRE 136
### DE CATHERINE

[Lausanne,] mardi 28 mai 1782



Je me suis levée de grand matin pour t'écrire, mon très cher Fils. Je reçus hier ta lettre sans date que le mois et l'année ; tu as oublié le quantième mais je crois qu'elle a été retardée à la poste.

Mande-nous l'effet de la médecine que tu devais prendre ce jeudi, si tu t'es trouvé mieux et si tu n'es plus triste. Si tu continuais à être languissant, dis-le-nous tout de suite parce que ton père prendrait ses mesures d'après cela. Je serais bien fâchée que tu eusses de la mélancolie et que tu regrettas l'âge de 12 ans ; l'âge qui suivra ne sera pas moins agréable, s'il plaît à Dieu[362]. Tu ne seras pas moins heureux et plus en état de faire du bien

362 Dans sa lettre de mai 1782, Wilhelm avait écrit : « Je t'assure que je voudrais toujours avoir l'âge de 12 : c'est celui où on est le plus heureux. À mesure qu'on avance en âge, on a aussi plus de chagrins. Je ne souhaite plus, comme il y a quatre ou cinq ans, oh que je voudrais avoir 15 ans ! Je les ai maintenant et je regrette le temps passé », B 104/2571.

autour de toi et de faire la joie de tes parents. Ainsi, égaie-toi, mon cher Cœur et ne t'afflige de rien que d'avoir mal fait et, quand cela t'arrive, il faut te relever avec courage sans trop te chagriner. N'as-tu point eu de chagrin ? Mande-le-moi. Je croirais quasi qu'il t'est arrivé quelque chose de désagréable. Réponds-moi tout de suite ; ta lettre nous a fait de la peine, nous n'avons pas osé la montrer à Crommelin. Elle aurait cru que tu étais maltraité à Colmar. Jamais nous n'avons pu lui faire entendre raison, elle est d'une obstination inouïe. Genève la désole : tous les préparatifs du siège se font, les bombes et munitions d'artillerie arrivent journellement et passent à Ferney où sera le quartier général français. Les fours sont faits à Saint-Genis[363], qui est la première porte de France après Versoix. Les troupes de Berne sont en marche. Le quartier général est à Nyon, un détachement à Coppet et un à Rolle de 800 hommes. La bonne tante en loge 10. Elle a été, et est encore, bien malade, mais nous espérons que cela ira mieux.

Après des temps affreux inouïs, nous espérons enfin le printemps au 28 mai. Voilà deux jours de beau. Je pars à huit heures pour Mex. M. de Sévery, Pauline de Grancy et M. de Falkenskiold[364], un Danois que nous aimons beaucoup et qui est aimable, viennent m'y joindre. Nous y dînerons avec du veau froid et des œufs. À la Saint-Jean, j'espère qu'on lèvera la ramure et que les embarras diminueront ainsi que la dépense qui est terrible pour nous cette année. Et on ne peut avoir d'argent d'aucun côté : la guerre influe sur tout et nous en avons les contrecoups, sans compter ce misérable Genève dont j'espère qu'on rasera les fortifications. Adieu, mon cher Cœur, toute à toi, je t'embrasse mille fois. Réponds-moi incessamment.

363 Le positionnement des fours à pain – indispensables pour subvenir à l'alimentation des soldats – était un point crucial dans la stratégie militaire.

364 Seneca Otto von Falkenskiold (1738-1820), général danois, qui avait été emprisonné dans son pays entre 1772 et 1776, accusé d'avoir agi à l'encontre du roi. À sa libération, il quitte le Danemark pour s'établir à Lausanne où il se lie d'amitié, quelques années plus tard, avec l'historien anglais Gibbon et le docteur Tissot. Ami intime des Charrière de Sévery, il est très régulièrement mentionné dans le journal de Catherine, P Charrière de Sévery, Ci 12-14.

# LETTRE 137
## DE WILHELM

Colmar, le 31 mai 1782



Ma très chère Mère. Je suis extrêmement fâché que ma lettre t'ait fait de la peine. Ce n'était pas mon intention en te l'écrivant, car du reste je t'assure que je me porte fort bien et que je ne suis plus triste. Cela n'a été que passager comme je le savais bien. Je n'ai pas pris médecine. Je ne pus pas et même je ne crois pas que j'en aurai besoin. À présent, je suis très content et je me réjouis que tu aies reçu ma lettre pour que tu le sois aussi, car je suis on ne peut pas plus fâché que ma première t'ait fait de la peine. On n'est quelquefois pas aussi gai dans un temps que dans un autre. Cela vient de la saison qui influe beaucoup sur le corps et sur l'âme.

Lundi passé, je fus à un bal que les avocats ont donné, je n'ai jamais vu rien de plus beau en fait de bal. Nous y restâmes jusqu'à 4 heures du matin. Je m'y amusai comme un roi. J'aime furieusement la danse et encore plus de monter à cheval. Je me réjouis bien d'aller promener avec le bon papa.

Je suis bien fâché des affaires de Genève. À propos, l'amiral Rodney a battu la flotte française et pris M. de Grasse[365] avec quatre vaisseaux de ligne parmi lesquels était La Ville de Paris, vaisseau amiral de 110 canons[366]. Le combat s'est donné dans les Antilles ; ils ont aussi pris l'île de Ceylan[367] aux Hollandais, j'en suis charmé. Vous le saurez sûrement déjà à Lausanne, la nouvelle est dans le *Courrier de l'Europe*. On dit que de tout notre siècle, il ne s'est pas donné un combat pareil sur mer. Les mâts et

365 Wilhelm évoque le Combat des Antilles, aujourd'hui désigné sous le nom de Bataille des Saintes, qui fut le fruit indirect de la guerre d'indépendance américaine. Le 9 et le 12 avril 1782, les deux batailles des Saintes opposèrent les flottes française et anglaise. Elles virent d'abord une victoire française, puis une défaite cinglante trois jours plus tard qui se conclut par un accord de paix l'année suivante. La flotte anglaise, sous la direction de l'amiral Sir George Rodney, capture l'amiral de Grasse. Rentré en France deux ans plus tard, en 1784, ce dernier paraît devant la cour martiale qui l'acquitte.

366 Ce navire, qui avait en fait 104 canons, coule en septembre 1782 au cours d'une tempête, alors que les vainqueurs le ramènent en Angleterre.

367 L'Angleterre et la Hollande vécurent quatre conflits sur mer, entre 1652 et 1784, qui avaient pour motif la domination des échanges commerciaux internationaux, en particulier les comptoirs insulaires. La prise de Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka) eut lieu durant le quatrième conflit anglo-néerlandais qui s'étendit de 1780 à 1784. La flotte française se trouva impliquée dans trois de ces conflits, à divers titres, mais toujours avec une issue défavorable pour le Royaume de France.

cordages des vaisseaux étaient entortillés ensemble et les matelots se tuaient à coup de pistolets. Les vaisseaux sont extrêmement endommagés. Je voudrais savoir comment finira cette guerre, j'espère à l'avantage des Anglais, des chers Anglais.

Je ne te dirai pas grand-chose aujourd'hui, puisque je t'écrirai encore lundi pour ma lettre du mois. Adieu, bonne Maman, porte-toi [bien] et ne sois pas inquiète sur mon compte ; je t'assure que je suis gai et que je me porte bien.

Ton fils W. de Sévery qui te chérit

## LETTRE 138
### DE WILHELM

Dimanche, à Colmar, ce 2 juin [1782]



Ma chère Mère, voici ma lettre du mois. Cela ne m'empêchera pas de vous écrire en détail. Demain, vous recevrez ma dernière ; je m'en réjouis pour vous savoir contente, car il paraissait bien que vous étiez inquiète.

Je veux tâcher de finir ma lettre pour M. de Montolieu aujourd'hui. Si je ne puis, elle partira sûrement vendredi prochain. Je ne sais pas bien quelles excuses lui faire, je lui parlerai principalement de mes études.

Je suis bien impatient que papa ait écrit à M. Pfeffel au sujet de mon départ et de savoir sa réponse là-dessus, et ce qu'il en pense. Je voudrais bien que cela s'arrangeât pour les derniers mois de l'année puisque, comme il y a le jeune de Rolle et de Gingins qui vont passer l'hiver à Lausanne, cela me ferait beaucoup de plaisir d'être en même temps qu'eux.

Il y a aussi des élèves qui iront à Genève et qui attendent la fin des troubles. À la vérité, je suis bien impatient que tout cela finisse. Il faudrait les punir exemplairement pour leur apprendre à se tenir tranquille. Je vous assure que je ne me suis pas encore fait expliquer la cause de leurs dissensions et si Crommelin n'avait pas un bien et des amis à Genève, je me moquerais bien de tous ces troubles.

Pour la guerre, elle m'intéresse beaucoup ; écrivez-moi ce qu'on en dit à Lausanne, si M. Cerjat a reçu des nouvelles et si elles sont conformes aux nôtres, si la prise de l'Amiral [de] Grasse est sûre.

Les réparations vont grand [train] à présent que la belle saison va commencer. Je me réjouis bien de les voir. Je ne me reconnaîtrai pas. Je croyais pouvoir t'écrire plus longtemps mais dans ce moment l'on sonne pour faire des visites et l'on donne les lettres du mois à dîner. Adieu, bonne Maman, ce sera pour une autre fois.

## LETTRE 139
### DE WILHELM À SALOMON

[Entre le 14 et le 21 juin 1782]



Mon cher Papa. Il m'a été de toute impossibilité de vous écrire hier, je n'ai pu trouver dans toute la journée qu'un seul moment pour commencer ma lettre mais je vous écris deux mots aujourd'hui puisque, vous ayant promis d'écrire, vous seriez fâché avec raison que je ne le fisse pas. M. Pfeffel m'a parlé hier et m'a promis quelque chose qui me ferait un grand plaisir et qui influerait furieusement sur mon certificat, c'est-à-dire qu'au départ du major actuel, qui part au mois de septembre, il me ferait major à condition que je tins bien en règle une compagnie entre les quatre (la rouge) qui est très difficile à contenir car elle est composée d'élèves la plupart un peu bornés et opiniâtres, aussi à condition que je restasse jusqu'au printemps prochain. Du reste je ne crois pas, cher Papa, que cela me nuirait si je restais plus longtemps car je sortirais avec plus d'honneur et un certificat beaucoup meilleur. De plus, je pourrais encore beaucoup profiter de leçons comme elles se changent pour le quartier d'hiver ; si je partais au mois d'octobre, je ne pourrais pas y assister et je perdrais furieusement car ce n'est proprement que dans la première classe que l'on profite. Voilà un joli avenir si je reste ici jusqu'au printemps prochain et si vous n'avez point de raisons bien fortes pour me rappeler en automne, je vous assure que cela me ferait plaisir de rester jusqu'au printemps. Ces six mois feraient tout. Je vous demande pardon de ce que le style de ma

lettre est si embrouillé mais je suis extrêmement pressé et je vous expliquerai mieux tout cela dans ma prochaine lettre.

Adieu, mon bon et cher Papa que j'aime tendrement. Vous voyez que je vous écris comme je le pense car vous pouvez penser que si je vous disais ce qui me fait plaisir, je ne vous prierais pas de me laisser plus longtemps ici.

## LETTRE 140
### DE CATHERINE

Mardi 25 juin 1782



Ton père a été fort content, mon cher Enfant, que de toi-même tu préférasses de rester six mois de plus à ta pension et que tu suivisses la raison plutôt que le goût. Voilà qui est donc fait : tu reviendras au mois d'avril prochain au lieu du mois d'octobre. Quelque joie que je me fisse de te revoir, je suis bien aise que tu ne passes pas l'hiver ici : la dissipation y est excessive et la langueur dans tous les exercices des jeunes gens. Ainsi, au lieu de cela, tu emploieras ton temps et le mois d'avril nous rejoindra. Et nous irons à Mex ensemble, que tu trouveras, je crois, plus agréable que quand tu l'as quitté.

Ton père est parti hier avec M. de Montolieu pour les environs de Genève. C'est une jolie course. Ils ont un carrosse et leurs chevaux de selle. Ils iront au camp français et peut-être à celui de M. de la Marmora[368]. Pour nos troupes [elles] doivent camper au-delà de Coppet, mais on dit qu'elles avancent et doivent s'approcher des Français. Genève doit être sommée aujourd'hui. On leur donnera, dit-on, trois jours ; puis, s'ils n'ouvrent pas leurs portes, on les sommera une 2$^{e}$ fois et on ne leur donnera que trois heures. S'ils résistaient, on ouvrirait tout de suite la tranchée et il leur en coûterait cher. Quand les Français seront dans la ville, de gré ou de force, M. de Jaucourt[369] ouvrira un papier cacheté que M. Gabard[370] a, où on trouvera

368 Philippe François Ferrero, comte de la Marmora, l'un des signataires du traité concluant les événements de Genève.
369 Le marquis Charles-Léopold de Jaucourt, envoyé du roi de France, qui prit une part décisive dans la résolution des événements genevois.
370 Dominique Gabard de Vaux, secrétaire de légation à Genève. Voir Brandli, 2010, pp. 217-244.

ce que la France veut faire. On ne croit pas que cela aille plus loin que raser les fortifications, désarmer les bourgeois et une prison plus ou moins longue aux chefs des Représentants, Clavière[371], Durovray, etc. Il paraît un nombre infini de brochures, celles des Représentants toujours mieux écrites et plus fortes. Quelqu'un disait l'autre jour : « Si je prenais un parti, je serais Représentant parce que j'ai lu leurs écrits et que j'ai vécu avec les Négatifs. »

M. de Montolieu a été content de ta lettre et te répondra de Sécheron pour pouvoir te parler des affaires de Genève. Les Cerjat sont dans la plus amère affliction : leur fils Roland, âgé de 16 ans, a été tué au combat du 12 avril des Antilles[372]. C'était un jeune homme de la plus belle espérance. Il est mort courageusement, peu de minutes après avoir été blessé ! Il était garde de cabine et son emploi était de porter la poudre et les boulets du bas en haut. M^me^ de Cerjat, sa mère, était si malade lorsque cette nouvelle est arrivée que M. de Cerjat l'a gardée huit jours sans en parler dans sa maison, obligé de se vaincre et d'agir comme à l'ordinaire. Il ne pouvait plus supporter cet état. Toute la ville le savait depuis dix jours. On voyait Sabine aller et venir, habillée de couleur de rose. Cela faisait compassion. Pour moi, j'en ai été malade et j'en ai pleuré comme si je l'avais connu. Dieu veuille que M^me^ de Cerjat soutienne cette épreuve ; elle a du courage et de la religion, cela fait espérer. Nous savions tous cette mort et ces demoiselles me disaient : « Ah, si nous avions seulement demain une lettre de Roland, ma belle-sœur serait guérie ». Ce qui a redoublé leur douleur, c'est que leur fils n'étant sur la liste ni des morts ni des blessés, ils étaient comme sûrs qu'il n'avait point de mal. Mais on n'a pas compris cette sécurité puisque la liste des gens que l'on nomme ne passe pas les capitaines et les lieutenants. Le petit Charles était désespéré hier et a manifesté la plus vive sensibilité. Si la paix se fait, M. de Grasse aura été bien fatal aux Cerjat ainsi qu'à tant de familles en deuil. Voici une chanson très mordante sur cet amiral que j'ai copiée pour toi[373].

371 Étienne Clavière (1735-1793), financier genevois, l'un des chefs des Représentants qui, avec six autres leaders, est banni à perpétuité de la cité genevoise en novembre 1782.

372 Roland Cerjat était au service de la marine anglaise et engagé dans les combats qui se menaient outre-Atlantique dans le cadre de la guerre d'indépendance des États-Unis. Dans une lettre datée du 29 mars de cette même année, Angletine faisait part à Wilhelm des nouvelles rassurantes reçues par la famille Cerjat laquelle, sachant leur fils au combat, craignait cependant à tout moment d'apprendre sa mort, 29 mars 1782, P Charrière de Sévery, B 117/916.

373 Cette chanson est manquante.

Adieu, mon très cher Enfant, je t'embrasse tendrement, ta sœur aussi. Ma tante de Villars est guérie. Écris quelque chose pour elle dans ma lettre, que je puisse lui montrer, sur ta joie de son meilleur état. Crommelin boude ton père : elle croit qu'il t'a forcé de rester six mois de plus ; elle en parle comme d'un barbare qui tyrannise ses enfants. Elle dit qu'elle savait bien que tu ne reviendrais pas encore. Elle croit qu'on te maltraite, qu'on ne te nourrit pas, cela fait rire. Angletine lui dit : « Mais ma chère, il a grandi ; ainsi il mange. »

## LETTRE 141
### DE WILHELM

Colmar, ce 1er juillet 1782



Vous serez étonnée, ma chère Maman, vendredi lorsque vous ne recevrez point de mes lettres, mais je vous dirai que comme l'on donne les lettres du mois mercredi, j'ai voulu écrire les deux lettres en même temps. Je suis charmé que vous soyez contente de ce que j'aie moi-même préféré de rester six mois de plus. Je suis bien persuadé que cela me sera très utile et que je sortirai d'ici avec plus d'honneurs. Je vous assure qu'il m'en a furieusement coûté pour m'y résoudre, car me voilà encore juste pour dix mois ici, c'est bien long. Mais enfin, il faut céder à la raison.

J'attendais aujourd'hui, pour sûr, la lettre de M. de Montolieu de Sécheron, et j'ai été tout étonné, n'en recevant point. Les affaires de Genève m'intéressent terriblement, je voudrais bien en savoir des nouvelles. Loriol a reçu une lettre où on lui marque que vous êtes allée à Rolle et que papa est au camp français avec M. de Montolieu et de Loriol le général. Ils s'amuseront bien. Je désirerais bien y être car peut-être ne verrai-je jamais de camp. On dit que les Français ont mis leur batterie à Saint-Jean à la campagne de M. Constant[374], et que les Genevois, ayant vu cela, se sont adoucis de

374 Samuel Constant (1729-1800), lieutenant-officier au service de la Hollande. Au terme de son engagement, il se consacre aux lettres et est l'auteur de plusieurs ouvrages dont les romans *Le Mari sentimental* (1783) et *Camille, ou lettre de deux filles de ce siècle* (1785). Avec sa première épouse, Charlotte Pictet, il a quatre enfants : la botaniste Rosalie, Louise, Juste et Charles. Devenu veuf, il épouse Marguerite Cramer avec laquelle il a un fils, Victor (1773-1850), qui entre à Colmar en 1786.

beaucoup et ont écouté les propositions. Je plains le pauvre M. de Saussure qui est assiégé chez lui. Si la discorde se glisse une fois parmi eux, ils sont perdus. Mon Dieu, que je suis content que Crommelin et Babelle soient à Lausanne. Si elles étaient à Plainpalais, j'aurais furieusement peur pour elles.

Tu recevras ma lettre à Rolle. Fais mille tendresses aux chères et bonnes tantes, je suis on ne peut pas plus content que la santé de ma chère tante de Villars soit meilleure.

Adieu, chère Mère. On demande les lettres du mois, il faut les donner sans cela je te dirais plus. Pour cette fois, il m'est impossible.

Ton fils W. de Sévery

## LETTRE 142
### DE WILHELM

Colmar, ce 26 juillet 1782



Ma chère Mère, vous recevrez aujourd'hui le billet que je vous écrivis de dedans mon lit[375] et lundi cette lettre que je vous écris bien portant quoiqu'encore terriblement enrhumé du cerveau. J'ai la tête toute entièrement prise. C'est une suite de la grippe. Tout le monde l'a eue ici. Il faut que chacun en passe par [là]. Cela arrive presque toutes les années dans les grandes chaleurs qui sont ici presque insupportables. On ne sait où se mettre à l'abri de la chaleur : en se baignant, c'est bon pour le temps qu'on est dans l'eau car, après, on a tout aussi chaud qu'auparavant. Hier, il tonna même assez fort. Nous espérâmes qu'il y aurait un orage, mais point du tout. Nous n'en vîmes que le commencement et le terrain est tout brûlé.

Le père du prince d'Isembourg[376] a été ici ces jours passés. Il a dîné deux fois à l'école. Il me fit l'honneur de m'embrasser lorsque je le vis pour la première fois. Il est parti et a pris son fils avec lui pour aller faire un tour

375 Wilhelm fait référence à un bref billet qu'il leur a adressé le 22-23 juillet dans lequel il explique n'avoir été en mesure d'écrire en raison de son état de santé, B 104/2575.
376 Wolfgang Ernest II d'Isembourg (1735-1803).

en Suisse jusqu'à Zurich. Il reviendra un de ces jours. Je ne suis plus en chambre avec le prince. Il est devenu chef de chambrée. On m'a mis avec un nouvel élève écossais, Milord comte d'Erroll, grand connétable d'Écosse[377]. Jeune homme de 15 ans, il sait un peu de français, mais très peu. Cependant, nous nous comprenons très bien et dans six mois il pourra le parler coulamment.

Je ne sais si vous avez vu le jeune Kirchberger de Rolle qui est parti il y a quinze jours pour Rolle. C'était un des élèves que j'ai le plus aimé et que j'aime encore. Il m'a écrit de Berne et puis de Rolle une charmante lettre et je lui dois une réponse à cette dernière. Si vous le voyez, faites-lui mille amitiés de ma part. Il ira passer l'hiver à Lausanne et en partira au mois d'avril, justement dans le temps où j'y irai. Cela est fâcheux pour moi, c'est un jeune homme qui a beaucoup de connaissances et qui sait très bien le latin.

Je m'en vais bien mettre à profit les derniers neuf mois que j'ai à passer ici. C'est ceux où on apprend le mieux. J'ai reçu dernièrement la lettre allemande de M. de Montolieu. Il me fait beaucoup d'amitiés et me propose d'avoir un commerce de lettres avec lui. Je l'accepterai avec plaisir car cela m'exercera dans la langue allemande. J'ai à présent beaucoup de lettres à faire, mes correspondances augmentent tous les jours, j'en suis charmé. Cela m'apprendra à avoir un certain ordre dans ma tête. Il faut trouver du temps pour tout, il faut toujours que je travaille hors des leçons pour mon heure de latin privée, que je me prépare. Tout cela prend beaucoup de temps, et puis, cela m'apprend à faire mes affaires vite et bien, ce qui est on ne peut plus agréable et je m'y accoutumerai par là.

Je suis au comble de la joie que les affaires genevoises aient fini. Je me sens un poids de moins sur le cœur par rapport à Crommelin. Je sens que cela devait terriblement l'inquiéter et je craignais beaucoup pour sa santé. Il faut que je lui écrive pour la féliciter.

Dimanche, il faudra que j'écrive six ou sept lettres. J'ai gardé deux jours la chambre pour cause de grippe, je me suis bien ennuyé. J'ai profité de ce temps pour lire, alors je ne m'ennuyais pas, mais comme j'avais la tête prise, cela me faisait mal à la tête. Je m'amusai à relire les premières lettres que papa et toi m'écrivirent et je me ressouvins, à la lecture de chaque lettre, des sentiments que j'avais éprouvés en la lisant pour la première fois. Cela me

377 La fonction de connétable ou commandant des armées était l'une des plus hautes dignités des royaumes médiévaux. Héréditaire, cette dignité fut dévolue, en Écosse, dès 1309 à la famille Hay, comtes d'Erroll. Le camarade de Wilhelm, qui se nomme Georges (1767-1798), devient le 16e comte d'Erroll.

rappela des temps tristes et que malgré cela je regrette, car je vois clairement que plus on avance en âge, moins on est heureux. Cela est sûr, jamais on n'est si content que dans la première enfance et je regrette la mienne.

Je te remercie mille fois des vers sur M. de Grasse. Ils ont été trouvés très drôles. Le papier m'oblige de finir quoique je sois bien en train d'écrire. Adieu, mon excellente Mère, je vous embrasse tendrement et toute la maison.

Votre fils W. de Sévery

## LETTRE 143
### DE CATHERINE

À Sévery, samedi 27 juillet [1782]



Il y a passé trois semaines, mon cher Fils, que je n'ai reçu de tes lettres ; y en aurait-il de perdues ? Je ne sais si je suis disposée à m'inquiéter mais, ayant envoyé à Morges de grand matin aujourd'hui comptant sûrement que M. Auboin m'aurait expédié une lettre de toi arrivée hier à Lausanne, j'ai été confondue de n'en point voir venir. Écris-moi, je t'en prie, plus régulièrement. Je t'ai mandé plusieurs fois la peine que je ressens lorsque je suis longtemps sans avoir de tes lettres. Tu n'y as pas assez fait d'attention, mon cher Wilhelm. Il y a des jours où l'inquiétude prend sur ma santé et le jour d'aujourd'hui en est un.

J'enverrai demain, dans la nuit, à Lausanne pour avoir la lettre qui j'espère arrivera lundi matin. Si tu n'avais pas écrit à Kirchberger, à ce qu'il nous a dit, mon inquiétude aurait été au comble. Ton père cherche à me remettre l'esprit et je fais ce que je puis pour cela ; mais, mon cher Ami, ne me mets pas à cette épreuve. Si tu m'aimes, chose dont je ne doute nullement, tu m'écriras une fois la semaine. C'est le moins que tu doives à la tendre amitié que j'ai pour toi et à la peine que notre séparation me cause, dont je ne te parle à présent que parce que, s'il plaît au bon Dieu, nous nous réunirons dans quelques mois. Que ce jour me sera agréable ! Et que je me réjouis du premier repas que nous ferons nous quatre, ton père, toi, ta sœur et moi. Nous sommes à Sévery depuis trois jours. Je n'en ai point encore joui par

l'absence de tes nouvelles. Quand je saurai que tu te portes bien, je serai contente et tous les petits détails d'ici m'amuseront comme à l'ordinaire.

Nous avons apporté un nouveau livre de M^me^ de Genlis qui a pour titre *Adèle et Théodore*[378]. Il nous fait un plaisir infini. C'est un père et une mère qui se retirent dans une terre à 200 lieues de Paris pour élever leurs deux enfants qu'ils chérissent au-delà de l'expression. Théodore a des traits de toi qui nous ont fait le plus grand plaisir et, dans bien des choses, Angletine ressemble un peu à Adèle. Elle l'a trouvé elle-même et cela nous amuse. Je relirai ce livre avec plaisir avec toi ; peut-être le verrez-vous à Colmar. J'en suis enchantée ; plût au ciel qu'il eût paru il y a vingt ans. Il y a des choses admirables pour l'éducation et pour toute la suite de la vie.

Je t'ai envoyé il y a quelque temps une chanson sur M. de Grasse, bien jolie ; tu ne m'en as rien dit. M. de Montolieu t'a écrit une grande lettre en allemand, l'as-tu reçue ? Il l'a mise à la poste un samedi ce qui aura pu la retarder. Je t'ai écrit dernièrement demi-page à laquelle j'espérais avoir réponse aujourd'hui.

T'ai-je dit que j'avais une bonne petite jument de 4 ans que je monte assez agréablement. Elle sera pour nous deux. Je ne pourrais guère te donner de nouvelles d'ici, il n'y en a point. Sévery est comme tu l'as laissé, un peu dévasté par n'y avoir pas habité, mais nous allons tout faire raccommoder et remettre en ordre. Ton père couche dans la grande chambre rouge où vous preniez vos leçons en automne et moi dans le cabinet jaune à côté, ta sœur et Lisette dans la petite chambre verte avec Louison sur un pliant. Quand Lisette sera retournée à Grancy, Angletine prendra ta chambre. Peut-être Crommelin et Babelle viendront-elles passer quelques jours ici, où je compte que nous serons tout le mois d'août.

M^me^ de Cottens est extrêmement malade ce qui nous touche beaucoup. L'Isle et Mollens sont vides, ce qui diminue notre voisinage au point qu'il ne nous reste que Grancy. Les Mollens sont baillis à Aigle et ont marié

378 Ce roman épistolaire fut publié par la femme de lettres et éducatrice Stéphanie-Félicité de Genlis. L'ouvrage met en scène un couple se dédiant exclusivement à l'éducation de leurs deux enfants et s'installant à cette fin à la campagne. La correspondance échangée avec leurs connaissances permet à l'auteure d'exposer ses principes éducatifs, des principes qu'elle applique elle-même au quotidien dans l'éducation dispensée aux jeunes princes de la maison d'Orléans. Cet ouvrage est mentionné dans l'inventaire de la bibliothèque des Sévery.

leur 2e fille, Caton, à un M. de Rovéréaz de Vevey qui n'a que 20 ans et a été à Colmar[379].

Adieu, mon très cher Wilhelm. J'attends de toi des lettres régulièrement, sûre que tu feras attention à celle-ci et au sentiment qui me l'a dictée. Ton père et ta sœur te font mille amitiés ; cette dernière t'a écrit les détails de Genève, les as-tu reçus ? Tu ne nous as répondu à rien. Pourquoi as-tu fait passer ton goître sans nous le dire ? Ce n'était point notre avis, je te l'ai écrit une fois. Nous l'avons appris par le compte du chirurgien ainsi qu'un mal que tu as eu au bras. Qu'est-ce que c'est que cela ? Un peu de détail, je t'en prie, mon cher Ami. Nous sommes dans la plus grande ignorance sur ce qui te regarde ; pense si cela est bien à toi de nous y laisser, étant pour toi comme nous sommes.

*[Add.]* M. Pfeffel a-t-il reçu une lettre de change de 20 louis sur Paris que ton père lui a envoyée ? Mande-le-moi ; réponds-moi par le retour [du] courrier.

## LETTRE 144
### DE WILHELM

Colmar, ce 30 juillet [1782]



Ceci est ma lettre du mois. Cela ne m'empêchera pas de vous écrire au long, ma bonne Mère. Vous aurez reçu une grande lettre de moi lundi. J'avais un poids sur le cœur en pensant que vous étiez fâchée contre moi, et je fus bien content lundi car je me disais à moi-même : « Maman a ma lettre et j'espère qu'elle aura tout réparé. » Je suis toujours un peu enrhumé, cela vient des suites de la grippe. Il a fait des chaleurs inconcevables pendant plusieurs jours, tout était brûlé et l'on ne savait où se mettre. À la fin, avant-hier, il vint une bonne pluie pendant la nuit qui a entièrement rafraîchi le temps.

379 Il s'agit de Catherine de Watteville, fille de Nicolas Alexandre, que Ferdinand de Rovéréa (1763-1829) épouse à 19 ans. Dans ses mémoires, Ferdinand déplore que leurs parents aient consenti à ce qu'il juge, *a posteriori*, comme une folie, *Mémoires de F. de Rovéréa*, 1848, vol. 1, pp. 23-24.

Je ne sais si je vous ai dit que j'ai reçu ce mois une lettre de Georges de Cottens de Stuttgart[380]. Il me marque qu'il doit partir dans quatre mois pour la Suisse et qu'il tâchera de passer par Colmar. J'aurai beaucoup de plaisir de le voir. Il me charge de beaucoup de respects pour vous et mon cher papa de même que pour ma sœur. Il ira passer l'hiver et le printemps à Lausanne.

Faites-moi le plaisir de me marquer lorsque vous aurez vu le jeune Kirchberger de Rolle et ce que vous en pensez. Je suis sûr que vous en serez contente, nous sommes en correspondance. Il m'écrit régulièrement et moi à lui[381]. Je le regrette infiniment, je n'en trouverai point ici qui fût comme lui à mon égard. Il est destiné au service dans les Gardes suisses. C'est bien dommage : il a une tête qui serait capable de bien des choses et il devrait bien plutôt se pousser dans les études. Je t'enverrai quelque chose dans un mois ou six semaines qui, à ce que je crois, te fera plaisir. Je ne te dis pas quoi, je veux te ménager la surprise. Je m'appliquerai à le faire de mon mieux pour mon bon papa et ma chère maman.

Nous avons perdu un gouverneur qui est allé comme précepteur à Darmstadt. Je l'ai bien pleuré, autant pour lui-même que parce qu'il donnait de très bonnes leçons.

Que fait Crommelin ? Est-elle un peu consolée depuis que Genève est tranquille ? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à sa maison de Plainpalais. Il faut que je lui écrive une lettre de félicitations sur cet heureux événement. Nous avons ici beaucoup de chansons où l'on maltraite bien ces pauvres républicains. Chacun voudra exercer sa verve. On n'entend plus rien de remarquable de la guerre depuis le combat du 12 avril. Je souhaite la paix et le triomphe complet des Anglais, mais je doute fort que celui-là eut lieu. Adieu pour aujourd'hui, ma bonne et chère Mère. Je vous embrasse et […].

Votre fils W. de Sévery

380 Dans sa lettre du 14 juillet 1782, outre l'annonce de son départ, Georges de Cottens fait part de ses projets pour son retour dans le Pays de Vaud, P. Charrière de Sévery, B 117/1754.

381 Cette correspondance, qui ne dure peut-être pas, n'a pas été conservée.

1er août

Je veux ajouter encore un mot à ma lettre pour vous dire que le comte du Nord[382] est arrivé hier au soir et reparti de très grand matin aujourd'hui. Je n'ai pu le voir, mais il repassera encore ici en revenant. Portez-vous bien.

## LETTRE 145
### DE CATHERINE

Lundi 12 août 1782, à Sévery



Tu as deviné juste, mon cher Cœur, Crommelin a reçu ta lettre ici où elle est depuis jeudi passé avec l'excellente Belotte. Ces deux filles te chérissent et tu ne peux trop les aimer. Tu sauras que ton bon père, qui se faisait une fête de passer quelque temps ici, y a été pris deux fois de l'asthme à ne pouvoir se coucher en sorte qu'il est retourné hier à Lausanne pour la 2e fois avec Épars et Toinette. Il me mande qu'il s'est mis sans peine dans son lit et y a dormi dix heures. J'étais désolée hier et je pleurai toute la matinée de voir qu'il ne pouvait tenir ici et qu'il fallait qu'il partît. Enfin aujourd'hui je ne porte mon idée que sur la joie de le voir mieux ou plutôt très bien, car il passe la soirée au château avec le duc de Gloucester[383] qui met Lausanne sens dessus dessous, comme ont accoutumé de faire les étrangers auxquels on veut se montrer.

Je ne t'écris que pour que tu ne sois pas en peine de nous. Nous passerons encore quelques jours ici, pour finir d'immenses blanchissages de tout le linge de Lausanne, Mex, et Sévery [et] pour d'autres petites affaires. Et puis nous rejoindrons mon cher ami à Lausanne pour peu de jours car nous irons à Mex dont on monte la ramure depuis avant-hier et, dans quinze jours, j'espère que tout sera arrangé passablement pour y habiter vaille que vaille. Mais notre présence accélérera tout. Ton père voulait

382 Le grand-duc Paul de Russie (1754-1796), fils de l'impératrice Catherine, et son épouse Marie Feodorovna voyagent en France et en Suisse durant l'été 1782, sous le nom d'emprunt de comte et comtesse du Nord, un nom censé leur garantir l'incognito.

383 Guillaume-Henri (1743-1805), duc de Gloucester, frère de Georges III, roi d'Angleterre. Une lettre de Salomon de Sévery indique que le duc et lui s'étaient rapidement liés d'amitié lorsqu'ils découvrirent qu'ils souffraient tout deux d'asthme. Voir Sévery, 1911, vol. 2, pp. 82 ss.

faire arranger les archives de Sévery qui sont pleines de papiers très curieux mais il s'est décidé à attendre que tu sois ici pour que tu en prennes connaissance aussi.

Kirchberger m'a paru sage et le regard spirituel. Il parla peu parce qu'il était en présence de son père, je suppose. Je suis très aise que vous soyez liés puisqu'il a du mérite. Il ne nous a point parlé du portrait ni rien dit là-dessus. S'il t'a prié de payer pour lui, il faut le faire.

Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons toutes tendrement. J'ai reçu les trois lettres dont tu parles. En as-tu reçu une grande de Sévery du 28 juillet [384], mise à la poste le 30 ? Accuse-moi la réception de mes lettres, je te l'ai déjà dit plusieurs fois et la réception de la lettre de change. On m'a déjà mandé de Paris qu'elle serait acquittée à présentation.

## LETTRE 146
### DE WILHELM

Mercredi 16 août 1782



Ma chère Mère, mon Dieu, que je suis fâché que papa ait été malade, mais je suis bien content que cela aille mieux. Est-ce que ce café n'a pas fait son effet ? Enfin, je suis comme toi au comble de la joie que ces accès soient passés. J'ai reçu ta lettre du 27 de Sévery, mais je n'ai pas encore pu parler à M. Pfeffel par rapport à la lettre de change. Je t'en parlerai dans ma première lettre. Embrasse ce cher papa de ma part et dis-lui ce que [je] pense sur son rétablissement.

Je suis bien aise que Kirchberger t'ait plu, je suis étonné qu'il ne t'ait pas parlé du portrait. Il attend apparemment qu'il l'ait reçu et je ne l'ai pas encore envoyé car il n'est pas fait. Mes plus tendres amitiés aux chères Crommelin. Je serai bien content si ma lettre leur a fait du plaisir. Ce sont des amies que Crommelin et Babelle, des amies de cœur qui n'ont point de semblable.

J'oubliai de t'envoyer ce billet la dernière poste. Je te joindrai quelques mots aujourd'hui, tu te plaindras avec raison de mon manque de mémoire.

384 La lettre à laquelle Catherine fait allusion est datée du samedi 27 juillet 1782.

Voilà la 1er fois que cela m'arrive. M. Pfeffel t'a envoyé un certificat de santé où le reçu de la lettre de change des 20 louis doit être au bas.

Je me suis purgé samedi passé, j'espère que cela me fera du bien, j'avais l'estomac dérangé et je me sens déjà mieux qu'avant. J'ai un joli avenir devant moi pour cet hiver et je me suis déjà fait mon petit plan. Je t'en parlerai dans la première lettre où j'aurai bien du temps. J'espère que l'excellent papa est tout à fait rétabli. Dans huit mois environ nous nous reverrons, n'est-ce pas ? J'[en] ai déjà 27 derrière moi, qui le dirait ? Le temps passe bien vite, j'ai beaucoup grandi, je crois que tu ne me [re]connaîtras pas. Je m'entretiens souvent en moi-même du plaisir que j'aurai de te voir et comme nous nous regarderons. Ma chère sœur doit avoir aussi beaucoup grandi. Mon goître a beaucoup diminué, que fait le sien ? Mes plus tendres amitiés à papa, ma sœur, Babelle et Crommelin. Que je me réjouis de dîner, nous six, à une table comme le jour de ma naissance que Babelle nous donna à dîner, t'en souviens-tu ? C'est là ce que j'appelle un vrai plaisir. Adieu, je t'embrasse tendrement et suis ton fils Wilhelm.

Fais mille amitiés à papa pour moi. Il me semble toujours que je ne te charge pas d'assez de choses pour lui. Adieu, ma chère Maman, je n'ai que peu de temps pour t'écrire.

Wilhelm

*[Add.]* Colmar, ce 19 août 1782

Dans ce moment, je me ressouviens que le jeune de Rolle me prie de lui faire faire son portrait et comme il n'a plus de compte ici, il me prie de le faire mettre sur le mien, disant que son père se chargera de te le renvoyer. Je le fais dans la persuasion que tu en seras contente. Adieu encore une fois, je suis pour la vie.

W.

# LETTRE 147
## DE WILHELM

Jeudi à Colmar, ce 29 août 1782



Ma très chère Mère. J'attends de vos lettres avec impatience. Je suppose que vous avez beaucoup à faire et que c'est ce qui vous empêche de m'écrire, car depuis le 12 août je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Ceci est ma lettre du mois.

Tout va ici à l'accoutumée. Je continue mon petit train, je me réjouis beaucoup pour cet hiver. C'est une saison beaucoup plus propre au travail que toute autre.

J'avais une idée qui, si elle avait pu s'exécuter, m'aurait causé un sensible plaisir. M. Pfeffel va, le 20 du mois prochain, à Bienne accompagner un élève. Je voulais lui proposer de me mener avec et je voulais t'écrire si tu voulais y venir avec papa, comme ce n'est pas bien loin de Lausanne. Mais malheureusement, M. Pfeffel n'a pas de place dans sa voiture et cela ne pourra pas avoir lieu. Avoue que c'est bien dommage et que ça aurait été une jolie partie. M. Pfeffel le voulait bien, mais ce n'est qu'à cause qu'il n'y a pas de place. Je le lui proposai hier matin et il me répondit cela, mais il aurait aussi fallu que je t'écrivisse pour savoir si tu le voulais. Nous allons bientôt avoir les vacances. C'est un assez triste temps.

Le mois de mai s'avance à grands pas et je le vois venir avec bien de la joie. Je me suis fait un plan pour la maison et je me suis bien proposé de ne pas battre le pavé comme les jeunes gens de chez nous, mais de travailler. J'espère d'être en état de continuer à m'instruire tout seul, car il me semble que j'ai assez profité ici, mais il me manque une chose, c'est d'avoir de l'ordre dans ma tête. Tout y est un peu confus et je confonds souvent une chose avec une autre. C'est ce que je tâcherai d'acquérir encore. Le latin est la seule chose dans laquelle je sois beaucoup reculé et malheureusement, c'est la plus essentielle. Je m'y applique bien depuis quelque temps et je sens que j'y ai assez profité.

J'ai beaucoup grandi depuis quelque temps. Mes habits, mes chemises me viennent trop courts. Depuis que M. Rémy a pris ma mesure, j'aurai pour le moins grandi d'un pouce.

L'autre jour, il vint des dames pour voir l'école. On fit mettre les élèves au rang et on les nomma tous. Quand on me nomma, une de ces dames m'appela et me dit qu'elle te connaissait beaucoup. Elle me parla de toi, de mes tantes, et me dit de plus qu'elle se ressouvenait fort bien que l'on m'appelait Wilhelm. Elle vint à la leçon de danse et je dansai une contre-danse avec elle. Elle eut mille honnêtetés pour moi, me fit beaucoup d'amitiés. Enfin, lorsqu'elles furent parties, j'appris que c'était M^me^ O'Brenan[385], je ne la connais pas mais je me ressouviens que tu m'en as parlé une fois dans une de tes lettres. Dimanche passé, il y eut le bal de la Saint-Louis et j'y fus. Elle s'y trouva aussi, je dansai avec elle. Elle eut toutes les honnêtetés imaginables pour moi et me dit que si j'allais à Strasbourg, je devais venir chez elle et me recommanda plus de dix fois de te faire ses compliments lorsque je t'écrirai. Elle est née de Büren, mais dis-moi : est-elle parente de M. de Büren[386] qui est ton cousin et qui a tant de grâce ? Te ressouviens-tu pas que tu me disais toujours de boire comme lui ?

Le jeune de Gingins part dimanche prochain, tu l'auras à Lausanne cet hiver avec le jeune de Graffenried.

Aujourd'hui, j'ai vu une naine de deux pieds quatre de haut âgée de 20 ans qui parlait français, italien et allemand, dansait et faisait plusieurs tours fort bien. Elle m'a fait pitié : on la mettait dans une petite caisse bien fermée et on la portait comme une bête. Quelle vie et que je me suis trouvé heureux alors ! Adieu, ma chère Mère, je vous embrasse tous, papa, ma sœur, Crommelin, Babelle, tendrement.

Wilhelm

385 Margaretha Elisabetha O'Brenan (1754-1836), née de Büren, de Berne, épouse de Niklaus O'Brenan, capitaine de cavalerie et chambellan du roi d'Angleterre.

386 Philippe Albert de Büren, bailli de Morges, avait épousé Marie de Chandieu, tante de Catherine. De leur union étaient nés Charlotte de Büren (1726-1800) – dont il reste un petit journal aux ACV, P Charrière de Sévery, Ci 9 – et Philippe (1727-1805), cousins de Catherine.

# LETTRE 148
## DE CATHERINE

Vendredi 6 [septembre] 1782



J'attendais de tes lettres pour t'écrire, mon cher Wilhelm, et nous avons été bien réjouis d'en avoir une ce matin. Ça aurait été une grande joie de se voir à Bienne et nous aurions bien été au rendez-vous. Il n'est renvoyé que de quelques mois et nous nous retrouverons s'il plaît au bon Dieu. Il faut mettre de l'ordre dans ta tête, mon cher Enfant. Sans cela tes connaissances te deviendraient inutiles. Un excellent cours de logique te sera fort utile pour ce but-là et, je le crois, pour toi, on ne peut pas plus essentiel. Je me souviens fort bien de M^me^ O'Brenan et je lui sais gré des amitiés qu'elle t'a faites. Elle est aimable.

Nous avons eu avant-hier le comte et la comtesse du Nord. Nous allâmes les voir souper au Lion d'Or et ton père alla chercher ta sœur pour qu'elle la vît. Elle est grande et gracieuse, bon air, affable et charmante. Nous fûmes très aise de l'avoir vue. Elle alla hier au Signal de Bougy dîner et revint le soir ici pour aller coucher à Vevey. Aujourd'hui à Morat et demain à Berne où elle aura un bal. Le duc et la duchesse de Gloucester arrivèrent aussi hier au soir dans 4 carrosses à 6 chevaux. Ils repartent ce matin à 10 heures pour Berne où ils trouveront le comte et la comtesse du Nord. Cela fait un grand mouvement dans cette ville et nous a un peu sortis de toutes les idées tristes que nous avons eues depuis quelque temps.

Nous avons perdu la pauvre duchesse de Courlande. Elle est morte il y a trois semaines dans des accès réitérés de son mal. Elle succomba au 7^e^. Elle est généralement regrettée et pleurée. Elle était si bonne qu'elle n'a jamais fait de mal à qui que ce fût et du bien à tout le monde. Elle me fit encore mille amitiés sur toi quand nous allâmes la voir avant notre départ pour Sévery et je lui promis de t'y mener le lendemain de ton arrivée. Une autre mort qui nous a aussi excessivement touchés, c'est celle de M. de Mézery. Il avait des dartres vives aux jambes, qu'il a fait fermer ne pouvant supporter cet écoulement[387]. Enfin, il prit mal avec assez de violence et n'a point été saigné (il a regorgé, depuis, des quantités de sang) et est mort le 9^e^ jour,

387 Catherine avait ajouté « un caustique qu'il a laissé fermer ».

laissant sa famille désolée et, on craint, ses affaires en mauvais état. Nous craignons aussi beaucoup pour Lisette de Saint-Cierges[388] qui est très mal à Bercher d'une fièvre maligne. Il y a même peu d'espérance. Tout cela nous a bien affligés et nous avons eu peine à nous en remettre.

Grâce au bon Dieu, tout ce qui nous est le plus cher se porte bien. Ton père vient de monter à cheval pour aller au Désert chez M. Constant. Nous allons dîner aujourd'hui à Dorigny avec la comtesse de Viry[389], jadis ambassadrice du roi de Sardaigne à Paris. Je la connais, c'est une femme qui a infiniment d'esprit et son mari aussi. Ton père le connaît, ayant dîné à Viry avec le prince de Hesse et Milord Villiers.

Ton ami Ravano est arrivé. Il passe ici un an et se fait une fête de te revoir. Il a un peu bruni et parle français en italien, c'est-à-dire avec l'accent. Il a quatre filles. D'abord, il vint voir les Roux et Crommelin. J'eus un grand plaisir de le voir. Il trouva ta sœur immensément grande depuis huit ans et toi tu seras de ma taille. Nous nous réjouissons de voir tout cela.

Nous avons passé dix-sept jours à Sévery, les Belottes, Angletine, et moi. On a nettoyé, blanchi la petite maison, raccommodé tous les bûchers, fermetures, remises, qui étaient très en désordre. Enfin, nous l'avons laissé en bon ordre, comptant d'y aller avec toi le printemps prochain. Mex avance après des embarras inouïs et beaucoup d'argent dépensé. Nous irons enfin vers le mieux-être et le repos. Il en est temps : on finit demain de couvrir le toit de la ramure neuve et le dedans avance fort. Nous serons très bien logés et on plantera beaucoup d'arbres. Chaque année, nous voulons nous entourer de verdure et réunir dans le bosquet toutes les plantes possibles en ce pays. Il y en a déjà de plus de 60 espèces en arbres, arbustes et plantes. On a fait un grand jardin vis-à-vis de la maison, auquel on donnera une forme l'année prochaine. On va planter une quantité d'espaliers de toutes sortes de bons fruits le long de la vigne. On a été obligé de refaire à neuf cette face qui tombait en poussière. Juge des embarras. Tous nos meubles sont au grenier qui est neuf et très grand. Il est sur la remise qu'on a faite dans ce vilain passage par où on menait le fumier, à côté de l'écurie ; et on a ouvert un chemin le long de la grange pour mener les fumiers. L'écurie est grande pour 13 chevaux, plafonnée et remise à neuf. Je ne conçois pas, en

388 Louise Charlotte de Saussure de Saint-Cierges de Bercher (1718-1792).
389 Josèphe Mariane Jéronime (1755-1839), née de Mareste, deuxième épouse du comte Joseph de Viry.

voyant ce qui reste à faire, tout ce que nous avons déjà fait. Il est vrai que nous avons été écrasés, cette année, d'affaires et de dépenses et d'embarras.

Lisette de Grancy est retournée à Grancy. Sa sœur cadette est chez M^lle^ de La Chaux qui ne veut pas qu'elle sente le serein[390] et veut la ménager comme si elle avait 60 ans. Cela fait rire : la petite s'ennuie, mais elle sait le dissimuler. Les Babelle se portent bien et te font mille amitiés ainsi que ton père et Minette. Ma tante de Villars est un peu faible mais elle s'est pourtant bien remise. Adieu, mon cher Fils. Il y avait 4 ou 5 postes que nous n'avions eu de tes lettres.

## LETTRE 149
### DE WILHELM

Colmar, le 9 septembre 1782 à 5 heures du matin



Victoire, triomphe, victoire, triomphe, je commence ma lettre comme Lovelace lorsqu'il eût retrouvé sa chère Clarisse[391]. Pour moi, j'ai plus de raison que lui de le dire : je ne vous aurai jamais écrit une lettre qui vous fît plus de plaisir. Je ne vous écris plus comme capitaine mais comme major de l'institut[392] ! Mon chemin est fait à présent, je ne puis plus rien devenir et je n'ai qu'à tâcher par ma bonne conduite de me conserver dans la place où je suis et d'en remplir les fonctions avec honneur, ce qui est difficile car on demande beaucoup de choses d'un major. Il faut qu'il commande l'exercice, qu'il soit toujours ci et là pour entretenir le bon ordre parmi les élèves lorsqu'on sort, qu'il annonce lorsqu'on va faire des visites ; s'il y a une cérémonie, c'est lui qui a soin que cela aille en ordre.

Comme je voudrais remplir ma place avec honneur, j'ai deux grâces à te demander. La première est que tu m'envoies ou que tu me fasses donner

390 Vapeur froide et ordinairement malsaine qui se fait sentir au coucher du soleil, d'après le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694).

391 Wilhelm fait référence aux personnages principaux de l'ouvrage de Samuel Richardson, *Clarisse Harlowe*, publié en 1748. L'héroïne, Clarisse, que Lovelace désirait séduire, s'était éloignée de lui afin de se préserver. C'est le fait d'avoir trouvé le lieu de sa retraite qui inspire à ce dernier ces expressions de joie.

392 Dans leur courrier daté du 14 août 1782, Messieurs Pfeffel et Lersé avaient écrit à Catherine et Salomon que les supérieurs de Wilhelm lui réservaient « un avancement distingué pour l'automne », P Charrière de Sévery, Acc 188.

de l'argent par M. Pfeffel, dont j'ai très besoin et dont un major ne saurait se passer. Si tu veux avoir la bonté de m'envoyer une assignation, comme tu le fais toujours, dans ta première lettre, tu me ferais un bien grand plaisir. Secondement, je voudrais te prier de me permettre de me faire faire une paire d'éperons. Comme le major est souvent obligé de commander en buffle ou en bottes, il ne conviendrait pas que j'allasse sans éperons et même ce serait vilain car tous mes prédécesseurs en ont eus et je serais le seul. Voilà les deux grâces que j'ai à te demander. Tu me combleras de joie si tu me les accordes.

Je viens de recevoir ta lettre à présent, ma chère Maman, et je ne comprends pas pourquoi tu ne reçois pas les miennes, car tu dis que tu as été quatre ou cinq postes sans en recevoir. Ta lettre m'a fait bien du plaisir. Je ne comprenais point pourquoi tu ne m'écrivais point.

Je suis bien touché de la mort de la duchesse et de M. de Mézery. Je le savais déjà depuis huit jours ; on l'avait écrit à un élève.

Je me réjouis bien du moment où j'aurai le plaisir de te revoir, après trois ans de séparation, il est bien doux de se réunir, mais je ne serais pas content si je quittais l'école sans honneur et avec un certificat passable. Je te prie encore mille fois de m'accorder, papa et toi, ce que je t'ai demandé. Vous me comblerez, je vous assure, de joie. J'espère que ma lettre vous fera plaisir. Fais-moi le plaisir, si tu as le temps, chère Maman, de me répondre tout de suite. Excuse de ce que ma lettre est si mal écrite mais c'est que la joie, l'espérance remplissent mon âme, car je n'ai été reçu qu'hier. Le prince est devenu capitaine à ma place. Adieu, ma bien-aimée Mère. J'attends ta lettre avec une impatience incompréhensible. Votre fils Wilhelm. Je vous écrirai la prochaine poste avec un peu plus d'ordre car je suis à présent extrêmement agité.

# LETTRE 150
## DE WILHELM

Colmar, ce 13e septembre 1782



Ma très chère Mère, je n'ai pu que vous écrire courtement la dernière fois. J'étais trop occupé. J'attends toujours avec une grande impatience votre réponse lundi. Vous aurez reçu aujourd'hui ma lettre. Je souhaite que vous y ayez répondu favorablement. Voici une des époques les plus remarquables de ma vie. Qui l'aurait dit, il y a deux ans lorsque j'arrivai, que je serais une fois major ? Dans six mois environ, j'aurai le plaisir de t'embrasser. Je suis bien venu grand et je suis pourtant la Culotte. Il y a un élève qu'on appelle ainsi et cela me fait toujours rire.

Le quartier finit demain. J'espère d'avoir un bon tableau, tu me diras ce que tu en penses lorsque tu l'auras reçu[393].

M. de Loriol, le général, doit passer un de ces jours par ici. Je me réjouis de le voir pour pouvoir parler de toi. Les réparations vont grand train à Mex, je ne m'y reconnaîtrai pas. M. Pfeffel est parti il y a deux jours pour un voyage en Suisse. J'ai bien regretté de ne pouvoir l'accompagner. Je m'étais fait un si joli plan de ce voyage et malheureusement, il faut qu'il n'y ait pas de place. Au reste, comme tu le dis fort bien, cela ne sera retardé que de quelques mois et le plaisir n'en sera que plus vif.

Que font les bonnes Crommelin ? Il faut que je leur écrive bientôt, je leur dois une lettre. Je regrette bien le temps que tu as passé avec elles à Sévery, il devait être bien agréable, mais j'espère qu'il n'est pas perdu pour moi et que j'en pourrai encore passer de pareils. Vous avez eu aussi de tristes temps, la mort de la duchesse et de même que M. de Mézery. Je me ressouviens bien que ce dernier me promît de m'apprendre à monter lorsque je reviendrai. Hélas, il ne pourra pas le faire, [ce] dont bien fâché je suis. Les chaleurs auxquelles ont succédé un assez grand froid ont aussi occasionné beaucoup de morts ici. Je suis bien content que tous mes parents et amis se portent bien. Pour moi, je fais de même et en grandissant, je me porte, pour ainsi dire, toujours mieux.

393 Si le tableau du quartier de juillet 1782 est excellent au niveau moral, les appréciations sur les progrès dans les leçons demeurent en demi-teinte : Wilhelm obtient la mention « assez bien » en philosophie, langue allemande, langue latine et religion, P Charrière de Sévery, Acc 186.

Nous avons derechef la Comédie ici. La première chanteuse chante à ravir ; elle a une voix superbe. L'autre [soir], elle jouait *Arsène*[394] et dans l'air *Je marcherai sur le tonnerre* – tu sais qu'il y a un point d'orgue très difficile – elle le fit comme rien et on ne peut pas mieux. Elle a beaucoup de grâces, elle n'est pas belle, mais elle a l'air noble, elle se nomme La Bruyère, actrice du Théâtre de Besançon.

J'ai écrit il y a près d'un an à mon grand-père, il ne m'a pas répondu ni donné un signe de vie. Je ne comprends rien à cela. N'aurait-il peut-être pas reçu ma lettre ? Il faut que cela soit, je ne saurais point d'autre raison.

On ne parle plus de Genève ici, je crois que tout est comme à l'ordinaire et que l'on leur laissera leur première forme de gouvernement en leur ôtant l'occasion de se disputer. Il y a une nouvelle triste : on dit que l'amiral Kempenfelt[395] a coulé à fond avec son vaisseau Sir George de 200 canons[396]. Il y avait quelque chose à faire au vaisseau, ils avaient mis les canons tous d'un côté et comme la marée vint à l'improviste, l'eau entra par les trous des canons et en moins de deux minutes, il fut coulé à fond. L'amiral était à écrire dans sa chambre. Adieu, ma chère Mère, en voilà assez pour aujourd'hui. Portez-vous bien.

Votre fils W. de Sévery

Cette lettre part aujourd'hui samedi 14ᵉ.

394 *La Belle Arsène*, opéra-comique en trois actes de Pierre-Alexandre Monsigny (1773).
395 Richard Kempenfelt (1718-1782), amiral britannique.
396 Le navire HMS Royal George avait coulé au large de Portsmouth le 29 août de cette année, causant la mort d'environ 900 personnes, matelots et ouvriers.

# LETTRE 151
## DE CATHERINE

Mardi 17 septembre 1782



M. le major, votre lettre du 9 a été sept jours en chemin et n'est arrivée qu'hier, sans quoi vous auriez eu réponse plus tôt. Tu as eu raison de croire que nous aurions une grande joie de ta promotion. Songe à t'acquitter en perfection de ton emploi, ne néglige rien, et que les études ne languissent pas. Les heures se multiplient lorsqu'on les sait bien employer. Ton père te permet de te faire faire des éperons afin d'être convenablement et t'envoie en sus une assignation. J'ai voulu t'écrire moi-même quoique très prise de la grippe qui m'a tenue trois jours au lit et me tient encore la tête et la poitrine. Mais je ne pouvais m'empêcher d'écrire à mon fils le major. Je suis très glorieuse d'être la mère d'un major, de quelques dangereuses conséquences que cela puisse être pour moi, mais je les accepte sans répugnance.

Tu auras vu M. de Loriol et lui t'aura vu, revêtu de ta nouvelle dignité. Crommelin et Babelle sont bien contentes. Elles emportèrent hier ta lettre dans leur poêle pour la relire à loisir. Ta sœur est charmée d'avoir un frère major et ton excellent père te dira lui-même un petit mot. Adieu donc, mon cher Major, je te baise des deux côtés.

[De la main de Salomon] Je suis aussi enchanté que ta mère de tes prospérités. À présent, mon Fils, il s'agit de s'acquitter de son emploi d'une façon distinguée. Ce n'est pas le tout que d'avoir des éperons aux talons, de l'argent dans la poche et le titre de major, il faut en faire les fonctions de manière à être cité en exemple à tous ceux qui te suivront. Je t'avoue que j'ai pour ce qui te regarde une ambition sans mesure et, à ce sujet, il faut que je te dise vite une idée qui m'est venue il y a plusieurs semaines : tu nous as marqué que tu avais pour camarade de chambre un lord anglais dont je ne me souviens plus du nom. Tu devrais profiter de cette occasion pour apprendre commodément et sans frais, par manière de conversation, la langue anglaise, au lieu que j'ai peur que lui n'en profite pour apprendre le français.

Tu as appris que la mort nous a enlevé M^me^ la duchesse et M. de Mézery. Tu comprends combien j'y ai été sensible. Ce dernier était un ami de plus de quarante ans, cela ne se répare pas. Voici une autre nouvelle, toujours

dans le genre triste. M^me^ de Montolieu se porte parfaitement dimanche (avant-hier), passe l'après-midi à Dorigny, revient chez elle le soir, soupe gaiement, chante après souper, va se coucher en prenant trois pêches auprès de son lit, qu'elle a mangées vers les 2 heures de la nuit, se réveille en se plaignant, appelle sa sœur qui appelle aussi M. de Montolieu qui la prend dans ses bras où, dans quelques minutes, elle expire d'un regorgement de sang occasionné vraisemblablement par la rupture d'une veine dans la poitrine. On peut se faire une idée de leur étonnement et de leur affliction. Ne manque pas d'écrire tout de suite à M. de Montolieu à ce sujet, une lettre bien écrite, raisonnable et tendre. Quand tu en auras le temps, écris aussi un mot à la Crommelin, elle a pris une part si amicale à ta satisfaction.

Tu trouveras ci-joint une assignation sur M. Pfeffel. Je pense que tu as de quoi faire le garçon avec deux louis ; nous sommes obligés d'en donner beaucoup pour la bâtisse de Mex. Tu verras tout cela quand tu reviendras. Cependant, je trouverai toujours sur mon économie de quoi ne te pas laisser manquer d'argent tant que tu te conduiras bien, que tu en feras un bon usage, sans être ni avare ni dissipateur ; c'est ce juste milieu qu'il est assez difficile d'attraper et qui est cependant si essentiel.

## LETTRE 152
### DE CATHERINE

[Lausanne], mardi 22 octobre [1782]



Mon cher Fils, ton père te manda la mort de M^me^ de Montolieu le 17 septembre et te dit d'écrire à M. de Montolieu. Il croit que tu ne l'as pas fait. J'en serais bien touchée si tu avais négligé ce devoir que ton père t'avait prescrit. Prends bien garde à ces oublis, relis nos lettres pour voir ce que nous te demandons. Il faut trouver le temps de tout et que ni plaisir ni affaire ne nous offusquent totalement. Tu ne m'as rien écrit non plus pour ton ami Ravano. Je lui ai fait tes amitiés. Il est retourné en Italie au lieu de rester un an ici comme il croyait et je ne sais quand nous le reverrons.

Voici une lettre de mon père, pleine de bonté et de tendresse qu'il m'a envoyée pour toi. Lis-la, garde-la, souviens-t'en, et réponds-lui la poste suivante, avec toute l'amitié qu'il mérite. Ne laisse pas languir cette réponse,

cela est essentiel. Cette lettre est pleine de jolis conseils. Si tu te mets à différer tes réponses, tu n'en sortiras plus. Défie-toi toujours de la paresse, mon cher Fils.

Ta sœur a eu la grippe et n'est pas encore bien remise. Je ne sais quand je pourrai aller à Mex arranger nos affaires : les Plantamour y sont avec tout plein de Piémontais et de Genevois dont je ne me soucie point et qui m'importuneraient. M^me^ la Générale Constant est morte il y a huit jours. Nous avons eu un dîner samedi de M. de Chabot, M^me^ de Grancy, Mesdemoiselles Crommelin, de La Chaux, Rieu, Nassau Chandieu, M^me^ Reverdil, le général de Courcy et la Sénégas. On fut fort bien ; nous fîmes d'une pierre 8 ou 9 coups en rassemblant tout ce monde. Adieu mon cher Fils, nous t'embrassons tous tendrement.

## LETTRE 153
### DE WILHELM

Colmar, ce 31 octobre 1782



Ma très chère Mère, ma dernière lettre fut courte, celle-ci sera plus longue. Nos leçons ont recommencé mardi passé. J'en suis charmé. Ces vacances vous accoutument à la paresse et on a de la peine à se remettre au travail. Cet hiver sera bien employé. Je voudrais que tu me fisses le plaisir de me faire un plan car je ne sais pas du tout ce que je deviendrai, sortant d'ici, et j'y ai souvent pensé. Si je le savais, je pourrais en parler à MM. Lersé et Pfeffel. Ils connaissent mon savoir et ce que je puis faire mieux que moi-même et ils pourraient me donner des conseils. Tu ne m'as répondu à ce que je t'avais écrit par rapport à l'université : qu'en penses-tu ?[397] J'y trouverai bien des connaissances, et particulièrement Pachelbel et Groos dont tu connais le mérite. Je t'avoue que j'ai de l'ambition et que je ne saurais souffrir d'être un personnage ordinaire. Je voudrais être à même d'être quelque chose dans le monde. Je t'envoie le plan de mes leçons pour

397 Dans sa lettre du 21 septembre 1782, adressée à ses parents, Wilhelm annonçait que M. Groos était sur le point de rejoindre l'Université de Göttingen où se trouvait également M. Pachelbel. Il écrivait que si le plan de ses parents était de l'inscrire dans une université, il serait bien agréable pour lui d'être avec ses deux anciens camarades, P Charrière de Sévery, B 104/248.

cet hiver. Écris-moi ce que tu en penses et aussi, je voudrais bien aussi que tu me dises, si tu le sais, le mois où je partirai. N'est-ce pas à la fin du quartier prochain dans le mois de mars ? Au moins c'est comme cela que je le pense. Peut-être tu ne le sais pas encore.

Après avoir écrit cette lettre, je ferai celle pour mon grand-père, et M. de Montolieu. Je suis bien fâché de ne pas avoir fait cette dernière plus tôt, j'ai toujours remis cela à un autre jour. Cela ne vaut rien. De cette façon, on ne vient à bout de rien. Ce sera une bonne leçon pour moi à l'avenir. La lettre de mon grand-père, m'a bien fait du plaisir et m'a beaucoup touché. Surtout la fin de sa lettre m'a fait venir les larmes aux yeux. Il m'y donne de bons avis desquels je profiterai sûrement[398].

Comment se porte ma chère sœur ? Sa grippe est-elle passée ? Chacun l'a eue ici, cela vous tient quelquefois plusieurs jours.

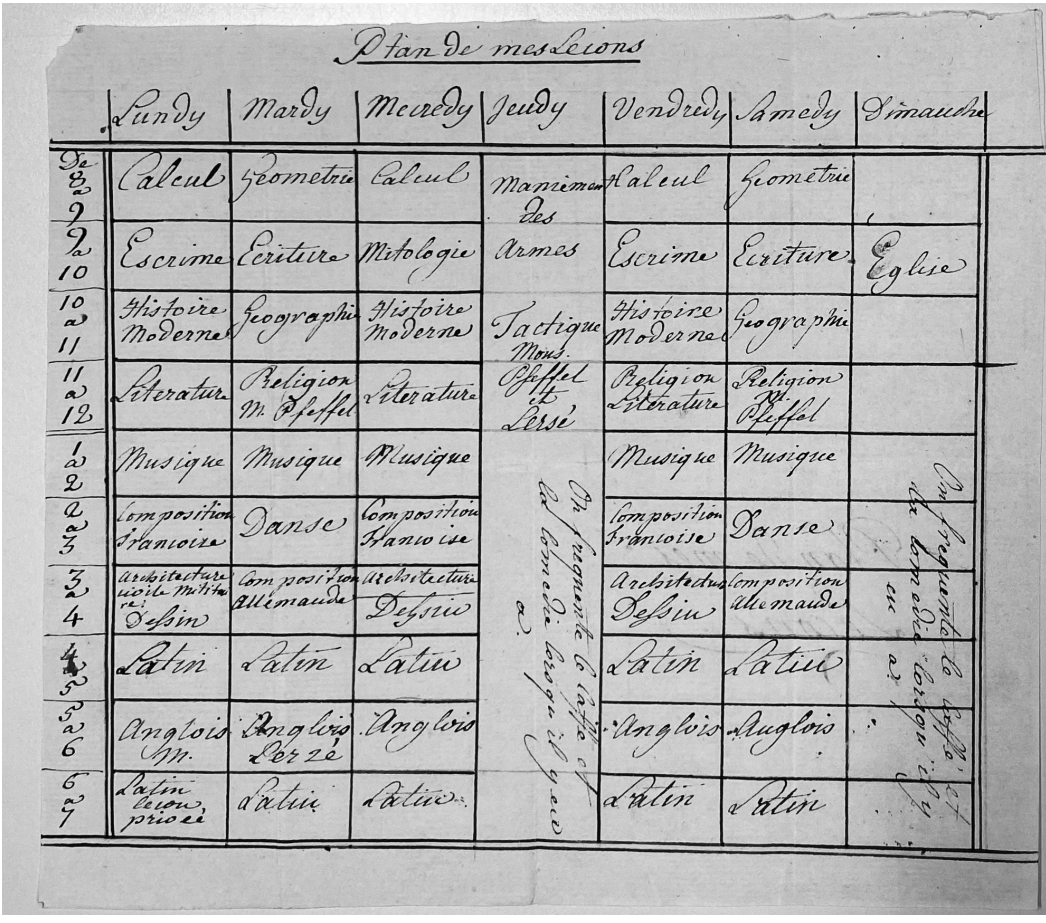
Il faut que je te demande la permission de me faire faire des bottes neuves, les miennes me sont devenues trop petites. Je ne puis plus les mettre. M. Lersé n'a pas voulu me les faire sans avoir eu premièrement ta permission.

J'ai reçu, la dernière poste, une lettre de Kirchberger de Rolle. Il viendra bientôt à Lausanne dans une quinzaine de jours. Il me prie encore de vous le recommander. Je crois que ce n'est pas nécessaire : lorsque vous le connaîtrez, je suis sûr que vous l'aimerez. Je n'ai point encore reçu des nouvelles de M. Roques : il m'avait promis de m'écrire et ne l'a point fait. J'en suis bien étonné, je ne sais point de nouvelles de Hanau excepté que j'ai entendu dire que le prince avait été à Stuttgart pour les réjouissances[399], du reste je n'entends plus dire beaucoup de bien de lui et on dit qu'il a bien changé. Je serais curieux de savoir en quel état est la cour à Hanau et si M. de G[all] est toujours enfermé. Je le crois et n'en suis pas bien touché. Il n'a jamais eu beaucoup d'amitié pour papa et je crois qu'il était même son ennemi. Je crois que je puis finir, je n'ai plus rien à dire qui puisse vous intéresser. Adieu, ma très chère Mère, je vous embrasse tendrement et toute la maison et fais mille vœux pour le rétablissement de ma chère sœur.

Votre fils W. de Sévery

398 En ouverture de sa lettre, Benjamin de Chandieu annonce en effet à son petit-fils qu'il a choisi de lui adresser une missive « morale, instructive, et qui doit te servir de guide dans le cours de sa vie, qui est ce que je peux te laisser de meilleur de mon très petit héritage » lui dispensant des conseils relatifs au savoir-vivre en société. Il termine sa lettre en annonçant que très probablement il ne reverra pas son petit-fils. Benjamin de Chandieu ne meurt toutefois qu'en 1784, lettre de Benjamin de Chandieu à Wilhelm, 20 octobre 1782, P Charrière de Sévery, B 117/700.

399 Durant leur voyage, le grand-duc Paul de Russie, futur tsar Paul I, et son épouse Maria Feodorovna, passent par Stuttgart. La ville offre aux voyageurs une réception digne de leur rang : le couple est accueilli en passant sous un arc de triomphe et l'on présente, le 19 septembre, un opéra-ballet intitulé *Les Fêtes Thessaliennes* créé par MM. Uriot et Verazzi. Voir Fauchier-Magnan, 2019.



Plan de mes Leçons

| | Lundy | Mardy | Mecredy | Jeudy | Vendredy | Samedy | Dimanche |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| De 8 à 9 | Calcul | Géometrie | Calcul | Manieman des | Calcul | Géometrie | |
| 9 à 10 | Escrime | Ecriture | Mitologie | Armes | Escrime | Ecriture | Eglise |
| 10 à 11 | Histoire Moderne | Geographie | Histoire Moderne | Tactique Mons. Pfeffel et Lersé | Histoire Moderne | Geographie | |
| 11 à 12 | Literature | Religion M. Pfeffel | Literature | | Religion Literature | Religion M. Pfeffel | |
| 1 à 2 | Musique | Musique | Musique | | Musique | Musique | |
| 2 à 3 | Composition Françoise | Danse | Composition Françoise | | Composition Françoise | Danse | |
| 3 à 4 | Architecture civile militaire Dessin | Composition Allemande | Architecture Dessin | | Architecture Dessin | Composition Allemande | |
| 4 à 5 | Latin | Latin | Latin | | Latin | Latin | |
| 5 à 6 | Anglois M. | Anglois Le 2e | Anglois | | Anglois | Anglois | |
| 6 à 7 | Latin Leçon privée | Latin | Latin | | Latin | Latin | |

Plan des leçons de Wilhelm pour le semestre d'hiver 1782,
P Charrière de Sévery, Cj 1.

# LETTRE 154
## DE SALOMON

Lausanne, 5e novembre 1782

Ta mère est à Mex, mon cher Wilhelm, avec ta sœur, Mlle de Sénégas et Louison, depuis quelques jours, pour faire des comptes et arranger bien des affaires. J'ai été dîner avec elles dimanche dernier et je leur ai envoyé ta lettre lundi, et comme sûrement tu n'aurais pas de leurs nouvelles, je t'écris afin que tu n'en manques pas. Quand on aime les personnes qu'on sait qui s'intéressent à nous, on ne les laisse pas longtemps sans leur écrire, soit dit en passant et pour te faire remarquer que tu nous avait laissés plusieurs semaines sans nous rien dire. Une excursion de deux jours ne fait pas une excuse, et puis permets-moi de te dire que tu ne trouves pas le moyen de rendre tes lettres intéressantes, tu es toujours si pressé que tu nous renvoies à la poste suivante, qui n'est pas plus féconde et confiante, et puis tu as si prodigieusement attendu à faire ton compliment de condoléances à M. de Montolieu qu'il devient ridicule à présent. Si jamais il lui vient dans l'esprit de se remarier, tu devrais attendre jusqu'alors pour lui faire en même temps, un compliment de félicitations. Dans des occasions comme celle-là, on écrit par le premier courrier ; le principe de tout cela est l'indolence ou la paresse, tu seras toujours en arrière de tes affaires si tu renvoies, si tu veux avoir du temps à toi dont tu veuilles jouir avec plaisir, fais sur-le-champ ce que [tu] as à faire. Encore une autre remarque que j'ai à te faire : tu ne lis jamais nos lettres pour répondre à ce que nous te demandons. Si nous en faisions autant, tu serais bien attrapé et bien mécontent. Je ne te dirais rien pour les bottes que tu demandes et que je prie M. Lersé de te faire faire. Il en est de même pour tout ce que tu m'as demandé et que je t'ai accordé. Ce n'est pas un reproche que je te fais, mais une exhortation paternelle.

Ta recommandation en faveur de Kirchberger aura tout son effet, et peut-être le retrouveras-tu encore ici, si tu reviens après le premier quartier de 1783. Comme je l'espère, à moins que quelque forte raison ne retarde le plaisir que nous nous faisons de t'embrasser. Je n'ai pas sous les yeux le tableau de tes leçons que j'ai envoyé à ta mère, ainsi je renvoie à une autre fois les remarques que nous pouvons y faire. Tout ce que j'ai

à te recommander pour le présent est de bien t'appliquer et de profiter de la fin de ton séjour auprès des dignes instituteurs et directeurs de ton éducation. Tu me marques que tu as de l'ambition et que tu ne serais pas content si tu ne devenais qu'un sujet ordinaire. Ce sont là de bons sentiments, quand ils sont bien réglés et efficaces pour engager à agir, car tu sens que rien n'est plus ridicule que le propos de quelqu'un qui dit : « je veux me distinguer » et qui reste dans l'inaction.

Mon Enfant, il faut de l'honneur et de l'activité et quand je dis de l'honneur j'entends par là de la religion, et pas seulement l'honneur mondain. Ensuite tu me demandes à quoi je te destine. Je te demande de mon côté à quoi te destines-tu d'honnête et d'utile ? J'attends de savoir ton goût, non pour te contrarier mais pour te diriger. Sans prendre un parti définitif, prie M. Pfeffel de t'accorder une heure de conversation amicale quand il l'aura de libre, parlez-en ensemble, ouvre-lui ton cœur, demande-lui son avis comme à un ami, fais-en autant avec M. Lersé, retiens bien ce qu'ils t'auront dit, et puis nous en parlerons, ta mère, toi et moi quand nous nous verrons. Mais en attendant, meuble ta tête de toutes les connaissances que tu pourras. Il n'y a point d'état que tu embrasses où cela ne te soit utile, et c'est seulement de cette façon que tu peux devenir un sujet distingué. J'oublie cependant une chose principale, et qui constitue la personne indépendamment du savoir, c'est le caractère ; on peut être vrai, sans ruse et sans finesse, constant en amitié, ferme sans opiniâtreté, généreux avec de l'ordre, courageux avec prudence, bon fils, bon père, bon ami, bon citoyen. Quand nous causerons je te donnerai des exemples de tout cela, pour et contre, et je te montrerai qu'on s'attire le mépris ou l'estime sans avoir l'esprit brillant et de la science, mais quand on les posséderait, cela n'y gâterait rien, et aiderait à tirer meilleur parti de ces bonnes qualités.

Nous aurons la comédie, qui commencera demain 6 de ce mois, je ne sais si elle sera bonne ; on a construit un théâtre en bois à la place de la Madeleine. Les Belottes dînent aujourd'hui avec moi. Elles me chargent de te faire mille amitiés. M. de Crousaz de Saxe sera des nôtres, il vient de Mex. Tu sais qu'il nous aide dans nos bâtiments à la place de M. Burnand. Ta mère revient demain matin. Minette est rétablie de la grippe. Elle a été longtemps languissante, ne mangeait pas. Elle eut bon appétit dimanche, et je lui trouvai bon visage. Tu trouveras ici une petite jument du pays à la place de Criqueton, qui est plus jeune et a de meilleures jambes. M. de

Cerjat nous a donné une jeune chienne de 2 mois, fille de ses braques, elle est encore un peu malpropre. Nous n'avons pas fait une bonne vendange, peu de vin et mauvais, en mon particulier, j'ai été grêlé partout, on a bientôt tout fini. Adieu mon cher Wilhelm, porte-toi bien, conduis-toi de même, et sois gai.

## LETTRE 155
### DE WILHELM

À Colmar, ce 22 novembre 1782



Ma très chère Mère. Je reçus vendredi passé la bonne lettre de ma chère sœur, qui me dit que vous me répondriez bientôt à ma lettre. Je l'attends impatiemment. Elle me marqua aussi qu'il arriverait dimanche un officier qui me remettrait un paquet de la part de Crommelin[400]. Je n'en ai eu nulle nouvelle et il n'a pas passé ici. J'ai seulement appris que son régiment (Normandie) était en garnison à Brissac. Je l'attendis tout le dimanche et chaque porte qui s'ouvrait, je crus que c'était lui. Point du tout. J'espère cependant toujours qu'il viendra un de ces jours.

Je fus bien aise de ce que ma sœur me dit que je ne resterais plus ici que jusqu'au mois d'avril. Ce moment tarde bien à venir et je l'attends impatiemment. Je veux encore bien profiter du peu de temps que j'ai à passer ici, j'espère d'avoir un bon certificat.

Je m'occupe à présent à composer mes lettres de Nouvel An. J'ai à répondre à plusieurs lettres et je ferai de ma réponse en même temps une lettre de bonne année. Je vais pousser votre patience à bout par toujours vous demander quelque chose [qui] doit vous ennuyer et vous faire penser que je ne suis jamais content. Je n'oserais vous demander cette dernière grâce si je ne connaissais votre bonté pour moi. Cet hiver (au mois de janvier), il commencera à y avoir des redoutes où nous osons aller – N. B. en payant – mais comme je suppose que je n'aurai pas bien de l'argent cet hiver, je voulais vous prier de permettre que j'eusse ces redoutes franches,

400 Lettre d'Angletine du 12 novembre 1782. L'officier en question est un dénommé Château-Giron (ou Château-Giroud), engagé dans le régiment de Normandie, P Charrière de Sévery, B 117/923.

c'est-à-dire que l'on les mît sur le compte. Vous vous étonnerez, mes chers Parents, que je vous dise cela, puisque vous me fîtes donner 2 louis lorsque je devins major. Je n'en reçus que la moitié car M. Pfeffel ne veut jamais donner beaucoup d'argent à la fois à un élève, en quoi je trouve qu'il a raison parce qu'on le dépense trop vite. Mais si vous voulez permettre que j'aie ces redoutes ou bals francs, ce sera le secrétaire qui les payera à mesure. Si vous me l'accordez, ayez la bonté de l'écrire sur un petit morceau de papier pour que je puisse le montrer dans l'occasion. J'ai eu de la peine à me résoudre à vous demander encore cela. Je me disais à moi-même que c'était abuser de vos bontés pour moi et je crois que je n'avais pas tort. Enfin, je tâcherai, par ma bonne conduite, de vous procurer du plaisir mais je ne pourrai jamais me rendre digne des bontés que vous avez pour moi.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'une chose qui vous fera rire à mes dépens et dont je ne vous ai encore jamais parlé, c'est-à-dire c'est un secret que je veux vous confier, mais ne vous moquez pas trop de moi.

J'ai encore le temps de vous dire deux mots. Nous avons eu mercredi passé un bal. Il fut charmant et je m'y amusai on ne peut pas plus. On danse tout autrement que chez nous, on ne fait que valser et par-ci, par-là, on danse des contre-danses françaises. Adieu, mes chers Parents, je crains que vous ne vous fâchiez en recevant cette lettre mais je me fonde sur votre amitié pour moi.

On a substitué à une mauvaise épinette que nous avions, un forte piano superbe qui a 22 variations et un ton superbe. Aussi j'y joue continuellement. Et pensez donc, il ne coûte que 5 ½ [louis]. Je ne comprends pas comment cela est possible. Il a été fait en Alsace, de l'autre côté du Rhin.

Adieu encore une fois, je vous embrasse mille et mille fois tendrement.

Votre fils W. de Sévery

# LETTRE 156
## DE WILHELM

Dimanche 24 novembre 1782



Ma chère Mère. Vous recevrez demain ma lettre, je suis impatient de savoir ce que vous en penserez. N'est-ce pas je suis bien tourmentant depuis bien longtemps ? Je vous ai demandé tant de choses de suite, mais je suppose aussi que ce sera la dernière fois. Nous rejouerons la comédie cet hiver mais je ne sais encore pas quelle pièce. Je vous le marquerai lorsque je le saurai. La troupe d'ici joue ce soir *Le Déserteur*, opéra avec sa parodie du bien (l'on fait ce que l'on peut et non ce que l'on veut)[401]. Je ne sais si vous connaissez cette dernière pièce. Le même acteur y joue neuf rôles.

J'ai vu ici un monsieur dont M. de Crousaz la Dauphine a été le capitaine. Il s'appelle Rauch et il me parla avec beaucoup d'éloge de M. de Crousaz.

Je te dis dans ma dernière lettre que je voulais te dire quelque chose qui te ferait rire. La voici : je suis amoureux. Que tu vas te moquer ! Je ne te dis non plus cela que dans cette intention, mais je ne te le dis qu'à toi et qu'à papa. Je ne voudrais que quelqu'un d'autre chez nous le sût, tu le comprends.

Le temps passe vite et le moment heureux arrivera bientôt, cependant il me sera impossible de quitter Colmar sans beaucoup de regret. J'y ai eu tant de plaisir et j'y suis attaché par tant de liens qu'il m'en coûtera beaucoup. Je suis si accoutumé à être ici qu'il me paraîtra tout à fait singulier lorsque je n'y serai plus.

Il faut que je vous demande une chose : M. l'Allemand, le dentiste, est-il à Lausanne et croyez-vous qu'il y sera lorsque je reviendrai ? C'est que je veux me faire arracher les trois dents gâtées qui me restent d'abord en arrivant. Elles m'incommodent beaucoup, cela donne un mauvais goût et une mauvaise odeur à la bouche, ce qui est on ne peut pas plus désagréable. Il y avait ici un excellent dentiste qui est mort il y a six semaines, j'en suis

401 *Le Déserteur*, opéra-comique français de Pierre-Alexandre Monsigny, sur un livret de Michel-Jean Sedaine, créé en 1769.

fâché. Je ne sais rien de nouveau, je vous ai écrit que pour le plaisir de vous écrire. Il fait un froid très piquant et très vif, je suppose que vous serez à présent à Lausanne.

Vous n'avez pas encore tout bâti à Mex, il y aura encore de l'ouvrage pour l'année prochaine. J'espère que vous vous portez tous bien, mes chers Parents. Adieu, je vous embrasse mille fois, mes chers Parents.

Wilhelm

## LETTRE 157
### DE CATHERINE

[Lausanne] Mardi 26 novembre 1782



Il y a longtemps, mon cher Fils, que je n'ai eu le plaisir de t'écrire. Beaucoup d'embarras et d'affaires ont pris mon temps et puis ta sœur s'en est chargée, qui commence à s'en bien acquitter.

Je crois, mon cher Ami, que ton père t'a répondu à la plupart des articles que tu souhaitais. D'abord, pour le choix d'une vocation, nous examinerons avec toi ce pourquoi tu te sens le plus propre. Nous souhaiterions fort, ton père et moi, que tu fusses un homme instruit, utile aux autres, à toi-même, habile et propre aux affaires, et que tu restas dans ton pays, après quelques années encore consacrées à l'instruction, aux voyages, etc. Que tu restas, dis-je, dans ta patrie avec tes parents, où tu trouveras une foule d'occupations utiles, agréables et amusantes, car on ne perd son temps dans ce pays que lorsque l'on le veut bien. Ton père consentira à t'envoyer à l'université ; c'est même son plan de tout temps et il sera charmé que tu y trouves tes amis. Il compte qu'alors tu emploieras bien ton temps. Mais il faut finir ton terme à Colmar, mériter un certificat distingué et puis venir passer quelque peu de temps ici et revoir tout ceux qui t'aiment et que tu aimes.

Je me flatte que tu as répondu tout de suite à mon père et que tu n'as pas laissé refroidir la réponse à une si bonne lettre. Je te trouve paresseux pour écrire, c'est un prodigieux défaut et qui nuit à tout, je te l'ai dit mille fois. Il faut expédier chaque jour les lettres qu'on a à faire, sans quoi on ne s'en tire point, et c'est ton cas : tu es en arrière, cela te donne l'air ingrat.

Nous attendons avec impatience ce que tu veux nous confier et nous ne nous moquerons point de toi. Cela restera entre ton père, Crommelin, Babelle et moi, car ces deux filles t'aiment trop tendrement pour leur rien cacher de ce qui te regarde. Ainsi écris-nous tout de suite. Crommelin nous a donné à dîner le 21 pour le jour de naissance de ta sœur et demain elles viendront manger un levraut pour la Sainte-Catherine. Ce devait être hier mais des embarras de maison ont fait renvoyer à demain. Crommelin m'a donné un bouquet et un ruban charmant ; toujours la même !

Nous sommes bien fâchés que tu n'aies pas reçu le petit paquet par M. de Château-Giron. Il viendra, j'espère. Sinon, nous le réclamerons. Il y a dedans deux diablotins, je crois, de ceux de Crommelin. Ton père te permet d'aller à la redoute si cela ne nuit point aux études. Il t'enverra un billet mais nous espérons que le goût du plaisir ne te dominera jamais assez pour te rien faire négliger. Nous en serions au désespoir.

Mande-moi s'il est possible d'avoir un de ces piano-fortes et s'il y aurait quelqu'un pour le choisir et nous en faire l'envoi. Je revendrais le mien pour ce que je pourrais. Si ceux-là ne coûtent que 5 louis et ½, j'y gagnerai encore et troquerai un très mauvais contre un bon.

Ton père dîne aujourd'hui chez M. Juste Constant qui est établi en ville chez lui, dans la maison que lui a laissée sa mère, et dont Samuel Constant, qui en avait la moitié, lui a cédé. M. de Bottens vient d'avoir une grande affliction : son fils aîné[402] qui était auprès des enfants de Milord Tyrone en Irlande est mort ; on en a reçu hier la nouvelle. La famille est désolée. C'était un si bon sujet. Benjamin est à l'Université d'Erlangen dans le margraviat d'Anspach ou de Bayreuth, j'avais oublié de te le dire.

Depuis que je ne t'ai écrit, j'ai passé sept jours à Mex avec la Sénégas et Angletine. Nous avons réglé des multitudes de comptes et d'affaires avec M. de Crousaz de Saxe qui nous a aidés pour notre bâtiment ; nous avons habité la grande salle qui n'est encore que boisée, sans tapisserie ni glace ; mais, comme elle est, elle nous fait grand plaisir. Ton père y vint dîner. On déblaie à cette heure le tour de la maison et nos chevaux y vont demain charrier des pierres. Il y a une chambre neuve à laquelle on a donné ton nom, qui sera charmante. En tout, Mex dans un an ne sera pas recon-

402 Godefroy Charles Etienne de Bottens (1753-1782), fils du pasteur lausannois Jean Antoine Noé. Il acquiert une certaine notoriété grâce à une traduction du *Traité de Palaephate*, publié en 1771. Il fut lieutenant au régiment suisse en France puis précepteur en Irlande.

naissable. Il y a encore bien à faire, mais ce sera du plaisir. Jusqu'ici, nous n'avons eu que des peines et de la dépense.

Nous avons la Comédie depuis trois semaines[403]. La troupe est si médiocre que je n'y ai été que 5 fois et Angleton 4, ton père une, qui n'y veut pas retourner. Crommelin y a été une fois à *L'Amant Jaloux*. Ravano est retourné chez lui à Nervi près de Lucques. Tu ne m'as jamais répondu sur lui. J'ai reçu une lettre charmante de M. Tissot de Naples.

Adieu, mon cher Fils, nous t'embrassons tous tendrement et te baisons. Ton ami Chevilly n'est point venu encore nous voir. Nous attendons sa visite pour l'inviter. Nous avons dimanche Lady Villers et son mari à souper. J'ai acheté un grand saumon pour cela. J'aime mieux un petit souper d'amis que ces grandes affaires, mais ayant été chez elle à Coppet, c'est une nécessité. Ils sont à Beaulieu et ont remplacé mes sœurs.

*[Add.]*[404] Après ma lettre écrite, je pense que si ce que tu as à nous dire est un secret que tu ne veuilles pas que Crommelin et Babelle sachent, cela restera entre ton père et moi entièrement. Si tu reçois les 2 diablotins de Crommelin, cela serait-il suffisant pour la redoute? Ou bien veux-tu un billet pour cela? Ton père l'enverrait. Ne nous écris jamais sans mettre toutes sortes d'amitiés pour Crommelin et Babelle: nous leur montrons quelquefois tes lettres. Ainsi tu ne peux trop leur témoigner tes sentiments.

403 Jean Henri Polier de Vernand mentionne dans son mémorial les différentes représentations ayant cours dans sa ville. En 1782, il indique qu'aucune troupe professionnelle n'était venue jouer à Lausanne depuis cinq ans. Le 6 novembre 1782, le rideau s'ouvre sur *L'Infante de Zamora*, opéra en quatre actes de Paisiello, suivi des *Fausses Consultations*, un proverbe de M. d'Orvigny. Parmi les œuvres jouées qui ont résisté aux années, on peut citer *L'École des femmes* et *Le Dépit amoureux* de Molière, *Le Devin du village* de Rousseau, *Le Tableau Parlant* que Wilhelm avait joué un an auparavant à l'Institut, *Eugénie* de Beaumarchais, *Athalie* de Racine, *Nanine et Alzyre* de Voltaire, ainsi que de nombreux opéras ou comédies de Gréty. Voir Morren, 1970, pp. 435-437.

404 *Addendum* conservé sous la cote B 117/137.

# LETTRE 158
## DE WILHELM

[Début décembre] 1782



Ma très chère Mère, quoique ceci soit ma lettre du mois, je ne me gênerai pas puisque je ne la montrerai pas. Votre dernière lettre m'a fait un sensible plaisir. Il y avait longtemps que vous ne m'aviez écrit.

Je commence par vous dire que M. de Château-Giroud est arrivé cette semaine ici et m'a remis le paquet que Crommelin m'envoyait, où il y avait deux diablotins de sa fabrique et un demi-diablotin de celle de Babelle. Comme je leur écrirai d'abord après avoir fini cette lettre, je ne vous dis rien ici pour elles.

Le plan que vous me faites de mon état futur est tout à fait de mon goût et je vais tout de suite écrire à mon ami Groos pour lui en faire part. Vous entendez par le terme de (finir mon terme à Colmar), de rester jusqu'au mois d'avril n'est-ce pas ? Je serai alors trois ans ici et j'espère d'avoir un certificat comme vous et moi le désirons.

Vous aurez été étonnée que ce que je voulais vous confier fut si peu de chose, aussi ne vous le disais-je que pour vous amuser car vous savez bien que c'est dans le fond une bêtise.

Je pourrais vous procurer un clavecin ; j'ai quelqu'un pour le choisir qui s'y connaît et pour l'emballer ; alors je pourrais le faire parvenir jusqu'à Bâle, mais depuis Bâle, je ne saurais trop comment il pourrait être transporté.

Je vous prie de m'envoyer le billet, ce sera mon présent de Nouvel An, comme je veux acheter plusieurs choses nécessaires, j'en aurai besoin et puis je puis vous assurer que les redoutes ne nuiront point à mes études et que je me propose d'employer aussi [bien] qu'il me sera possible le peu de temps que j'ai à rester ici. Je suis très content, je vous assure, et quand je pense quelquefois aux premiers mois que j'ai passés ici, je puis vous jurer que j'ai honte et que je chasse ces idées autant que je puis.

J'écrirai à Benjamin aujourd'hui s'il m'est possible. Je ne lui dirai pas que je ne savais pas où il était, car il pourrait le prendre en mauvaise part ;

j'inventerai une autre excuse plus polie. Sa lettre est tout à fait amicale et bien écrite. Si vous voulez, je vous l'enverrai[405].

J'ai toujours oublié de vous répondre à l'égard de Ravano, j'en suis fâché. C'est aujourd'hui que vous aurez Lady Villers à souper. Cela fera bien du train. Nous avons aussi la Comédie ici, mais ce n'est non plus grand chose. Il n'y a qu'une bonne chanteuse. Nous jouerons *Les Trois Fermiers* et *Le Comte de Baltron*[406], cette dernière pièce en allemand. Je fais le rôle du comte. Adieu, ma chère Mère. Je vous embrasse, le cher papa et la chère sœur, tendrement. Au plaisir de vous récrire.

## LETTRE 159
### DE CATHERINE

[Lausanne] Jeudi pour vendredi 5 décembre 1782

Tes deux amis Gingins et Kirchberger ont soupé dimanche ici, mon cher Cœur. Nous fûmes fort aise de les voir et nous ferons avec le temps un peu plus connaissance pour parler de toi. Nous sommes sensibles, ton père et moi, à la marque de confiance que tu nous as donnée ; nous ne rions point, comme tu disais. Au contraire, cela nous intéresse et tu nous ferais plaisir de nous faire un peu plus de détail sur la figure, le personnel, l'esprit, le caractère, et enfin le nom et l'âge, pour savoir quel genre a pu t'intéresser.

Il est tout simple que tu auras des regrets en quittant Colmar. Les bons cœurs s'attachent et je serais surprise que tu fusses autrement. Il t'en restera toujours même un souvenir doux et agréable. J'espère que tu as reçu, il y a huit jours, une assez grande lettre de moi. Je voudrais bien que tu eusses reçu l'almanach de Crommelin. Demande à M. Pfeffel, si le régiment de Normandie est à Brissac, comment tu pourrais t'y prendre pour faire de-

405 Dans le fonds Charrière de Sévery, parmi les quelques lettres de Benjamin, il en reste une, non datée, qui pourrait bien être celle qu'évoque ici Wilhelm. Benjamin lui adresse quelques reproches sur son silence l'assurant que le moindre témoignage de son amitié le rassurerait sur la crainte qu'il ne l'ait oublié. Il ajoute qu'il ne lui manque, dans sa présente place, qu'un ami, mais que Wilhelm est bien trop au-dessus de lui pour qu'il ose lui proposer de l'être, B 117/863.

406 *Le Comte de Waltron ou la Subordination*, tragédie en cinq actes de M.H.E. Möller, traduite en français par J. H. Eberts en 1781.

mander ce paquet à M. de Château-Giron. J'avais pensé qu'on pourrait lui mander, en lui indiquant une voie pour envoyer ce petit livre, que M. de Sévery, de l'institut de Colmar, sachant que M. de Château-Giron avait eu la bonté de se charger d'un petit paquet de la part de M^lle^ Crommelin de Lausanne, le lui faisait demander, en le priant d'agréer ses remerciements. Enfin, consulte ces Messieurs et voyez comment on pourrait faire demander cela, que M. de Château-Giron n'a peut-être eu aucune occasion pour envoyer à Colmar ou a oublié dans sa malle. […]

Cet article devenant inutile, je l'ai effacé.

Cette lettre est restée dans mon bureau, mon cher Ami, depuis jeudi. Nous sommes bien charmés que tu aies enfin reçu ton almanach. Mande-nous dans quel temps on jouera à Colmar *Les Trois Fermiers*, quel rôle tu y as et qui fait le mari d'Alix. Nous fûmes tous hier à la comédie, ton père, Angleton et moi.

Mande-nous quand le semestre d'automne finit ; est-ce à la fin de mars ? Parce que tu reviendras d'abord après cette époque. Il faut tâcher que Crommelin soit ici ; elle est souvent chagrine et veut s'en aller à son chien de Plainpalais, l'antipathie de Babelle[407]. Écris-lui souvent (à Crommelin) et mande-lui que tu viens à la fin de mars, que tu touches au doigt le plaisir de la revoir, et que tu lui veux demander à dîner et à Babelle dans ce cher poêle que tu aimes tant le surlendemain de ton arrivée. Elle dit que tu seras si grand qu'elle ne pourra plus t'embrasser, que tu ne les peux pas aimer, qu'elles sont trop vieilles, et mille propos que le chagrin lui dicte. Les affaires de Genève ont renversé son humeur ; ce sera à toi à la remettre. Mon père a été très content de ta lettre. M. de Loys Villardin[408] a obtenu une compagnie aux gardes suisses, quelle fortune ! C'est un bon billet sur cent mille blancs. M^lle^ H. de Senarclens épouse, dit-on, M. Pélissari du Grand-Saconnex. Et, ce qui plus que tout cela intéresse l'humanité, la paix est signée, au moins les préliminaires. On l'écrit de Paris hier à beaucoup de gens et la gazette y prépare. Le mot sur Gibraltar est très bon : « Comment va le siège ? Mieux, il commence à se lever. » Mande-moi, si tu le sais, ce que pensent MM. Pfeffel et Lersé de M. Michely d'Anhalt, qui était à Colmar le dimanche que tu reçus la croix de conduite. Adieu, mon cher Fils, je t'embrasse tendrement.

407 À prendre peut-être dans le sens : le « cauchemar » de Babelle.
408 Étienne Charles de Loys de Villardin (1749-1802), comte d'Orzens, devient capitaine du régiment des gardes suisses.

# LETTRE 160
## DE WILHELM

Lundi 23e [décembre] 1782



Ma très chère Mère, j'ai bien tardé à répondre à votre bonne lettre, mais comme le quartier finit, mes occupations augmentent puisque c'est moi qui compte les bonnes et mauvaises notes des élèves. Hier, j'eus beaucoup à faire et je vous écris aujourd'hui. Je vais commencer à faire mes lettres de Nouvel An. C'est tout ce que je hais le plus. Faut-il écrire à mon grand-père ?

Je suis bien content de partir au mois de mars et je me réjouis extraordinairement de voir arriver ce moment. Je ne pourrai te marquer au juste quand l'on jouera *Les Trois Fermiers* parce que la partition n'est pas encore ici. Je fais le rôle de Louis, je ne sais qui fait le rôle d'Alix, c'est je crois Montmollin ou Loriol. Le quartier finit dans le mois de mars entre le 15 et le dernier, mais il faudrait que tu écrives à M. Pfeffel pour qu'il prit ses arrangements car d'abord qu'il en part un, il en revient un autre.

J'écrirai à Crommelin pour le Nouvel An. Quant à M. Michely, en en parlant à M. Lersé, j'ai vu qu'il souriait et je crois qu'il le trouve assez singulier. Pour moi je le trouve du dernier plaisant et je présume qu'il aura fait le même effet chez nous qu'ici. Il est d'une suffisance à mourir de rire. Il fut une soirée toute entière ici à causer de toutes sortes de choses et il nous fit bien rire. Après la cérémonie du quartier, il vint auprès de moi, m'embrassa trois fois en me disant : « Ah, mon cher Sévery, j'aurai en vérité un très grand, mais très grand plaisir à donner de vos nouvelles à Madame votre mère. » De plus, il était habillé comme en robe de chambre, et pour faire ses excuses, il dit : « Pardonnez mon ajustement, M[onsieur] n'en est pas moins diminué » ou quelque chose de pareil, je ne m'en ressouviens pas bien.

On dit que la paix est signée. Je serai bien content pour deux raisons : premièrement pour le bien que cela fera et puis parce que nous aurons

beaucoup de réjouissances ici[409]. Écris-moi je te prie, ce que tu penses de Kirchberger et de Gingins, te plaisent-ils ?

Adieu, ma chère Mère, je te répondrai au 1er article de ta lettre la première fois, bien au long. Je t'embrasse tendrement et le bon papa et la chère sœur, sans oublier les chères et bonnes amies. Quand pourrais-je le faire véritablement ?

## LETTRE 161
### DE WILHELM

Colmar, ce 25 décembre 1782



Comme je sais que vous n'aimez pas les compliments de Nouvel An, je ne vous en ferai pas, mes chers Parents. D'ailleurs, je m'en acquitterais fort mal. Vous savez tout ce que je sens pour vous sans qu'il soit nécessaire de le rappeler.

Je vous ai répondu lundi passé à votre dernière lettre. Je ne vous répondis pas à l'article premier. Comme ce n'est qu'un badinage, n'allez pas croire que c'est sérieux. Elle est beaucoup plus âgée que moi, elle n'est pas bien jolie, mais elle a de l'esprit et quelque chose qui plaît. Comme je ne suis à même que de la voir très rarement, je ne pourrais vous en dire beaucoup plus.

Mais je me suis bien proposé de ne pas être amoureux à Lausanne comme M. de Loys. Mais à propos, qu'est-il devenu, où est-il ? Il y a si longtemps que vous ne m'avez parlé de lui. Voilà le troisième jour de Noël que je vois ici, probablement je verrai le prochain à Lausanne. Nous avons été deux fois à l'église et je consacre cette soirée à écrire des lettres. J'en dois plusieurs. Vous savez que j'ai la leçon d'anglais chez M. Lersé, et comme nous avons besoin chacun d'un livre intitulé *Miscelany*, il m'a dit d'écrire pour vous demander la permission qu'il me l'achète. Lorsque je saurai un peu plus d'anglais, je vous écrirai une lettre en cette langue. M. Lersé donne cette leçon fort bien et j'ai déjà

409 Les Articles provisoires du Traité de Paris, réglant les relations entre la Grande-Bretagne et les 13 états des États-Unis, furent signés le 30 novembre 1782.

beaucoup profité. Si je savais cette langue aussi bien que l'allemand et le latin aussi, je serais bien content. Cependant, j'ai profité dans le latin sans pourtant y être fort.

J'espère de recevoir une de vos lettres vendredi. Dites-moi, si vous voulez un forte piano et comment il faudrait le faire transporter. La partition des *Trois Fermiers* arrive demain de Paris. Dès que je le saurai, je vous écrirai lorsqu'on le jouera. Je voudrais que vous puissiez venir dans ce temps-là. Dites-moi, mes chers Parents, me viendrez-vous chercher lorsque je partirai ? Si cela était, vous devriez faire un petit tour par la Suisse en revenant.

Le prince est allé communier à Bâle ; il revient dimanche prochain, je suis fort bien avec lui et c'est un aimable garçon. Nous parlons souvent ensemble de Hanau. Adieu, mes chers Parents, je croyais que ce serait ma lettre du mois, mais j'enverrai celle-ci vendredi et vous en écrirai une autre pour celle du mois.

## LETTRE 162
### DE CATHERINE

Vendredi 10 [janvier 1783]

Dis-moi, mon cher Ami, lis-tu nos lettres ? Je crois que non, tu ne réponds à rien, tu n'exécutes rien. Tu oublies, tu ne nous as point envoyé le billet pour M. de Bottens dont tu avais la formule de l'année passée. Je t'ai demandé la figure, le nom, enfin une description d'une personne ; tu me réponds seulement : « Elle est plus âgée que moi. » Je t'ai mandé il y a plus d'un mois d'écrire à Crommelin et je t'ai dit ce que tu devais lui écrire ; tu n'en fais rien, point de lettres de jour de l'an. Et tu nous mandais : « Je suis occupé à faire des lettres de jour de l'an. » Tu nous as mandé que les compliments étaient plats ; voilà tout ce que tu as dit pour la nouvelle année. Rien n'est plat quand il est traité comme il faut.

Mais j'en reviens à Crommelin. Comment peux-tu la négliger à ce point-là ! Sais-tu que sa santé a fort décliné, qu'elle est très languissante ? Je te l'ai caché pour ne pas t'inquiéter, mais je te le dis pour ranimer tes

sentiments endormis par une paresse qui te jouera des tours abominables. Ton père et moi sommes pénétrés de te voir négliger des amies comme Crommelin et Babelle, de voir que tu ne sais pas écrire 4 ou 5 lettres dans une soirée et te mettre au courant. Dès que tu n'es agité par rien à nous demander, tu ne peux plus écrire. C'est toujours : « Je vous écrirai au long la première poste. » La poste fuit devant nous car nous ne recevons rien. Je sais que tu es occupé, mais bon Dieu, aux gens actifs rien ne coûte et les paresseux ne viennent à bout de rien.

Je t'ai répondu sur le piano-forte ; fais-en choisir un meilleur qu'on puisse avoir et fais-le expédier à Bâle. Nous le ferons venir. Tu m'as dit qu'il coûtait 5 louis. Autre chose : nous venons de trouver 4 batz sur les comptes pour de l'opiate pour le goître. Je t'avertis que ton père et moi avons trouvé excessivement mauvais que tu prisses un remède de cette conséquence sans nous en avoir parlé. Tandis que ton goître passera à Sévery dans un mois, tu vas hasarder de te gâter l'estomac pour ta vie, et toujours sans rien dire.

Je me suis chargée aujourd'hui de te gronder et je m'en acquitte. J'exige une réponse à tous les points de cette lettre et une longue lettre à Crommelin, pleine de détails et de tous les sentiments que tu leur dois. Et plus, au haut de la page, ma chère Crommelin, ma chère sœur, mes chers Parents. Commence en haut de la page et fais-nous des détails. Enfin, des lettres remplies de quelque chose. Heureusement qu'on a pu faire ton certificat pour l'Irlande. Ainsi, n'envoie rien.

[De la main de Salomon] Accusez tout de suite la réception de cette lettre de change.

# LETTRE 163
## DE WILHELM

Colmar, ce 13e [janvier] 1783



Je suis touché au dernier point de votre lettre, ma chère Mère, mais permettez que je vous dise que je suis plus excusable que vous ne croyez. Je vous puis assurer que j'ai eu beaucoup à faire. Les jours de leçons, j'en ai jusqu'à 8 heures du soir et les autres j'ai plusieurs choses qui me prennent beaucoup de temps.

Crommelin et Babelle recevront aujourd'hui une lettre de moi. J'avais déjà écrit une page pour vous, ma chère Mère, mais il me fut absolument impossible de la finir. Je suis au désespoir que tu sois encore obligée de me faire des reproches sur ma paresse. Je puis t'assurer que je suis toujours en garde contre elle et que rien ne me touche plus que lorsque je m'y abandonne lorsque je n'y réfléchis pas. À présent, devrais-je faire l'impossible, je veux et je jure que personne ne se plaindra de moi le moins qu'il me sera possible.

Quant à la chère Crommelin, je te jure que tu m'as percé le cœur en me disant cela. Je puis bien t'assurer que je n'ai cessé de penser à elle, et que ce n'est que malgré moi que j'ai été obligé de retarder tant ma lettre. Ah, ma Mère! Vous m'écrivez comme si vous me croyez sans sentiment. Cela me fait une peine inexprimable.

Pour le goître, il était venu à un tel point qu'il me gênait excessivement, et à présent, il est à peu près tout passé. Je vous demande mille et mille excuses de l'avoir pris sans vous le dire, je vous promets de ne plus rien faire sans vous le mander. Ma lettre est bien embrouillée, je ne saurais la faire autrement ; la vôtre m'a causé tant de peine que je ne sais où j'en suis.

Je ferai choisir le forte piano et le ferai envoyer à Bâle. Le prix est 5 ½. Je vous promets de marquer dans mon portefeuille (dorénavant) tout ce que j'aurai à faire pour ne plus rien oublier et pour que vous n'ayez plus besoin de me gronder, car je suis persuadé que cela vous en fait autant qu'à moi. Écrivez-moi la première fois autrement car vous ne sauriez croire combien votre lettre m'a causé de chagrin et le bon papa ne m'écrit rien que deux mots ; cela est autant que s'il me grondait. J'ai remis la lettre de change à M. Pfeffel.

J'apprends toujours mes rôles, ce qui me prend aussi assez de temps. J'espère que nous pourrons jouer *Les Trois Fermiers* bientôt, peut-être encore ce mois mais cela sera difficile. Nous avons fait hier la première répétition. J'ai reçu l'autre jour une lettre de M. Michely d'Anhalt qui commence par ces mots : « Je profite d'une occasion, mon cher M. le Major, d'un corps également illustre et brillant, estimable et aimable. » Par ce début, vous pouvez juger du reste. Elle continue sur ce ton. Il viendra ici à la fin du mois et me charge de lui procurer des leçons. Si sa lettre ne prenait pas trop de place, je vous l'enverrais, elle vous ferait rire[410]. Je ne sais si je dois lui répondre. Adieu, mes chers Parents, excusez-moi et soyez sûrs que pas un moment du jour ne sera plus perdu pour moi. W. de S.

## LETTRE 164
### DE CATHERINE

Vendredi 17 J[anvier 1783]



J'ai eu une sensible joie, mon cher Fils, en recevant ta lettre ce matin et en voyant la manière dont tu as pris la mienne et la résolution ferme où tu es de ne te plus laisser gagner par la paresse. Nous sommes bien loin de te croire un cœur insensible. Ce que nous connaissons du tien fait un des plus doux espoirs de notre vie puisque nous en attendons une grande partie de notre bonheur. Mais il faut des témoignages ; ne te relâche jamais là-dessus. Par exemple, la pauvre Crommelin, quand elle est longtemps sans avoir de tes nouvelles, son visage s'allonge et devient noir et sombre. Elle a été d'un chagrin horrible cet hiver, disant toujours qu'elle ne reverrait pas Wilhelm. Enfin, elle a pris une fièvre catarrhale, ce qui a été son sauveur, car les remèdes et le régime lui ont fait grand bien. Elle est beaucoup mieux et je me dépêche de te le mander pour te rafraîchir le cœur.

410 Cette lettre, datée du 27 décembre 1782, est conservée dans le fonds Charrière de Sévery, B 117/3016.

Je leur ai porté ta lettre ce matin. J'ai trouvé Babelle qui lisait la comédie qu'on a jouée hier, *Aucassin et Nicolette*, [un] opéra[411], et elle était mieux aussi. Nous avons fait le projet d'aller en famille avec toi, les Belotte et la Sénégas qui est à cette heure à Cheseaux, passer quinze jours à Mex en avril. Arrange-toi pour partir d'abord après le semestre fini. Ton père t'enverra une instruction pour ta route que tu suivras exactement pour voir M. Deucher à Bâle et plusieurs visites à faire à Berne. Enfin nous touchons du doigt le plaisir de nous revoir.

Le jeune de Loys est à Paris où il passe le semestre qu'il aurait pu passer en famille. Il a pris la fureur du service et a oublié tout ce qui l'a intéressé ci-devant. Il est attaché, dit-on, à une femme toute propre à l'égarer. Voilà son histoire. N'en ouvre la bouche à Colmar.

S'il avait fait beau temps, j'aurais eu bien envie d'aller vous voir jouer *Les Fermiers*, mais la saison est trop fâcheuse. Nous espérons de retenir ici le maître de musique de la Comédie, qui est un charmant homme, avec qui tu feras de la musique et qui te fera chanter. Je dois le voir et retenir une heure pour toi. Ta sœur ne se soucie guère de la musique, peut-être ce goût lui viendra-t-il. Elle a eu Stade six mois et s'est souvent chamaillée avec lui. Elle ne sait rien. Stade est fou, ou autant vaut. Pour moi, je rechanterai avec toi, n'ayant pas fait un son depuis ton départ. Je me réjouis du piano-forte. La Comédie finit demain, elle a été très suivie. Je la regrette. Mais la lassitude est extrême d'y aller tous les jours et de si bonne heure. Il la faudrait trois fois la semaine pendant quatre mois. Cela rendrait Lausanne charmant. Angletine y aura été 17 fois, 5 de la grâce de Crommelin, ou 6.

Nous espérons d'avoir trouvé un remède pour l'asthme pour guérir ou prévenir les accès qui ont tant tourmenté ton père. Il le prend à cette heure et cela lui a déjà fait du bien. Il pleut et il fait du vent, un temps du mois d'octobre. M. de Montolieu va passer l'hiver à Paris, d'Albenas[412], qui a perdu sa mère, le demande.

Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons tous tendrement. Georges de Cottens est ici depuis quinze jours et n'a point fait de visite ici. Je ne sais quelle mouche l'a piqué, ou sa mère. Je l'ai rencontré dans la rue. Il me

411 *Aucassin et Nicolette, ou les mœurs du bon vieux temps*, drame héroïque en trois actes à grand spectacle, musique de Gréty, opéra précédé ce soir-là de *Crispin médecin*, comédie en trois actes. Voir Morren, 1970, p. 439.

412 Jean Baptiste Abraham Louis d'Albenas (1769-1855), neveu du baron de Montolieu, dernier seigneur de Sullens.

balbutia je ne sais quoi. Il parle niais et est beau garçon mais point agréable et assez important.

## LETTRE 165
### DE WILHELM

Mercredi 22 janvier [1783]



S'il m'avait été possible, je vous aurais écrit le même jour que j'ai reçu votre lettre, mais je n'ai pas pu. Je suis bien charmé que vous ayez été contents de la mienne. Il paraît par ce que vous m'écrivez que vous ne viendrez pas me chercher. J'aurais bien aimé que vous vinssiez pour voir jouer *Les Trois Fermiers* et j'avais l'idée de vous en prier et je faisais déjà des projets pour vous amuser ici. Je pensais que si je partais quinze jours plus tôt, il n'y aurait pas grand mal et comme nous le jouerons plus d'une fois, cela pourra traîner jusque sur la fin de février. Si vous pouviez arranger ce voyage, cela serait charmant. Je vous dirai alors au juste le jour. Tâchez, je vous en prie, je vous promets bien du plaisir. Si vous ne pouvez pas, je partirai tout seul, et je le dirai à M. Pfeffel pour savoir comment et pour arranger cela, mais j'attendrai cependant votre réponse à cette lettre pour voir s'il ne vous serait pas possible de venir. Je me réjouis terriblement de vous revoir. J'ai tant de choses à vous dire.

Il me semble que c'est un songe lorsque je pense que dans deux mois je serai à Lausanne. Je trouverai d'abord deux amis, Gingins et Kirchberger. Je suis étonné qu'ils ne m'aient pas écrit depuis qu'ils sont à Lausanne : ce sera moi qui commencerai. Mais vous ne m'avez pas encore dit ce que vous en pensiez : est-ce qu'ils font effet ? Ils ont écrit ici qu'ils recevaient toutes sortes de politesses surtout chez M. de Middes et chez nous.

Je m'en vais écrire force de lettres pour qu'en revenant personne ne puisse me faire des reproches. M. Hestermann m'en doit une depuis si longtemps. Je m'en vais cependant lui écrire demain si j'ai le temps. Je n'ai pas reçu de réponse de Benjamin. Je ne tarderai pas d'écrire à Crommelin, cette bonne et chère amie. Vous m'avez épargné bien de l'inquiétude en me cachant sa maladie, mais dans deux mois, je les verrai. Quel bonheur pour moi, je tressaille de joie en y pensant.

Vous ne m'avez pas répondu par rapport au livre anglais. Je l'ai fait venir et j'ai dit que si je ne recevais pas la permission, je le payerais moi-même. Je serai bien aise de savoir un peu cette langue. Elle n'est pourtant pas aussi difficile que je me l'imaginais et en partant d'ici, j'espère d'en savoir assez pour pouvoir continuer tout seul. Il faudra que je prenne des leçons d'abord en arrivant, sans quoi j'oublierai tout ce que j'ai appris ici si je fais le paresseux. Ce serait charmant d'aller passer un mois à Mex avec Crommelin et Babelle. Je m'en réjouis on ne peut pas plus.

Je m'en vais commander le forte piano mais cela ne pourra pas être prêt si tôt. Je ne dirai rien du jeune de Loys, cela me surprend et j'en suis fâché pour lui. Ce n'est plus le naïf et simple Samuel. Il aura oublié tout et je crois qu'il sera regretté. Je voudrais savoir ce qu'en pense ma tante. Et Georges de Cottens fait l'important ; celui-là est plus plaisant cependant. Il ne le fit pas ici. Il fut tout naturel, un peu gauche à la vérité mais il parlait assez bien allemand. J'étais alors à peu près de sa grandeur. Il ne s'en manquait pas d'un demi-pouce.

On dit qu'il [y] a beaucoup d'Anglais à Lausanne et Kirchberger a écrit qu'il avait souscrit pour les bals. Ils commencent bien tard. La Comédie qui part fera grand vide. Nous l'aurons encore tout l'hiver. Demain, nous répétons *Les Trois Fermiers* avec la musique pour la première fois. Adieu, ma chère Mère, je vous embrasse et toute la maison bien tendrement, j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire mais il sonne, ce sera pour une autre fois. C'en est assez pour aujourd'hui, répondez-moi s'il vous plaît par rapport au livre anglais. Mes dents gâtées m'incommodent tous les jours plus. Je me réjouis de les faire sauter.

Wilhelm

# LETTRE 166
## DE CATHERINE

[Lausanne] Mardi 28 [janvier 1783]



Tu eus hier 16 ans, mon cher Fils. Te voilà un grand garçon ; tu sens ce que ce mot emporte. Tu peux acheter ton livre anglais, fais tant de progrès que tu pourras. Tu trouveras ici à ton arrivée des leçons en train dans la maison et tu pourras continuer. Nous serions bien désolés si tu allais perdre ton temps.

Si le mois de février était superbe, il serait joli d'aller voir jouer *Les Trois Fermier*s. À toute bonne fin, mande-nous le jour. Je n'espère cependant guère que cela s'arrange. Crommelin et Babelle se portent mieux, et nous nous promenâmes hier en carrosse avec elles. Elles vinrent nous prendre à Ouchy où j'étais allée avec Pauline. Elle ne paraît pas songer au jeune de Loys. Cependant, je crois qu'elle y pense quelquefois.

Mande-nous juste le temps où tes leçons sont finies et où tu pourras partir. Sache au juste tout ce qu'il y a à faire dans ce moment-là pour remplir et finir très bien et avec honneur. Je suis surprise que tes amis ne t'aient pas écrit. À vue de pays, je trouve Kirchberger bien décidé, Gingins est plus doux et plaît davantage. Le premier paraît avoir ses idées à lui, le deuxième paraît déférer plus à celles des autres. On ne peut décider du degré d'esprit, ils parlent trop peu. Kirchberger voudra, je crois, mener ses amis et Gingins consentira à être quelquefois mené par eux. À charge de revanche : Cottens a enfin obtenu de sa vanité de venir faire une visite. Il dîna ici le lendemain avec tes amis et un jeune Dachselhofer qui est avec eux, prodigieusement laid mais si reconnaissant des politesses qu'on lui fait qu'il intéresse. Cottens est gauche et maussade ; il parle haut, allonge ce qu'il dit où il n'y a point d'esprit. C'est tout de récits assez plats. Il est gros et a des souliers pleins de pieds, avec une très grosse jambe, le visage n'est pas mal et serait bien si une étincelle de génie s'y faisait apercevoir. Si j'avais à choisir pour le tout, j'aimerais mieux Dachselhofer, qui est d'une laideur amère et repoussante, mais plein de sens dans ce qu'il dit et ce qu'il fait. Ils ont souscrit au bal et comme ils dureront longtemps, tu pourras encore les y voir.

Les Bibikov partent : j'ai arrêté leur heure d'anglais. Crommelin a gardé ta lettre de sorte que je ne sais si j'oublie quelque chose de ce que tu demandes. Je ne le crois pas cependant. Donne la commission pour le piano-forte à quelqu'un qui s'y entende, que nous ne soyons pas attrapés. Dès que tu seras ici, on travaillera à tes dents.

[De la main de Salomon de Sévery] *Very Well*

## LETTRE 167
### DE WILHELM

Dimanche 2 février [1783]



Je ne saurais vous exprimer, ma très chère Mère, le plaisir que m'a fait votre lettre. J'y aurais bien répondu le même jour, mais il ne fut pas possible d'autant plus que j'avais beaucoup de choses à vous dire et que je n'en aurais pas eu le temps ce jour-là.

Nous avons joué hier pour la première fois *Les Trois Fermiers*. Cela alla fort bien et vous ne sauriez croire combien je vous regrettai. Vous y auriez eu sûrement beaucoup de plaisir. Nous le jouerons encore deux fois dans l'espace de quinze jours, de façon qu'il n'y aurait rien de si facile que vous vinssiez. Je serais bien fâché que je partisse d'ici sans que vous y eussiez été. Vous ne m'êtes pas encore venu voir. MM. Pfeffel et Lersé auraient bien envie de vous connaître. Je vous promets beaucoup de plaisir. Je m'en vais vous faire votre plan. Vous recevrez cette lettre vendredi. Répondez-moi tout de suite et marquez-moi le jour où vous arriverez. Faites faire la malle et partez. Dans trois jours, vous serez ici. Je ferai tout arranger, j'arrêterai votre logement et tout ira au mieux. Je vous promets autant de plaisir ici que vous en pourrez désirer. Vous m'aviez promis de me venir voir une fois pendant mon séjour. Il ne s'est jamais présenté une si belle occasion, ne la négligez pas. Je vous en conjure. Vous ne pourriez vous imaginer le plaisir que j'aurais de vous voir, papa et ma sœur ici. Oh, mes chers Parents, ne me refusez pas cette grâce, je vous la demande à genoux. J'attends lundi prochain avec une impatience extrême. Je vous répondrai ou plutôt pourrai vous parler de bouche sur plusieurs choses que vous me demandez.

Il serait bien joli si Crommelin et Babelle venaient avec (car je parle comme si je suis sûr que vous veniez), mais je crains que leur santé n'empêche ces bonnes amies.

Ce que vous m'avez dit de Kirchberger et Gingins ne me surprend point. Je me l'imaginais. Je reconnais Georges à ce que vous en dites. J'ai déjà parlé pour le piano-forte.

Nous avons ici un fameux musicien, joueur de flûte, nommé Venal. Il donne un concert ce soir et j'espère d'y pouvoir aller. C'est un grand compositeur. On a beaucoup de musique imprimée de lui.

J'ai une si grande envie que vous veniez que je ne sais que vous dire pour vous engager à le faire. J'ai un sentiment si singulier. L'espérance que vous veniez est la seule chose qui m'occupe. Venez, venez ! Mes chers, très chers Parents, je vous en conjure. Les Loriol m'ont chargé de vous présenter leurs respects. L'aîné joue le rôle de Pierre et le cadet celui de Jacques. Ils s'en acquittent supérieurement, je les aime beaucoup. Ils me témoignent tous les deux beaucoup d'amitié. Adieu, mes chers Parents. Je prie le Ciel que ma lettre fasse son effet ; réussit-elle, je suis heureux.

Votre fils Wilhelm

Je vous conjure de me répondre tout de suite.

## LETTRE 168
### DE CATHERINE

[Lausanne] Vendredi 7 février [1783]

Tu peux juger, mon cher Cœur, si nous n'aurions pas une sensible joie d'aller te faire une visite et voir notre cher Louis jouer son rôle dans *Les Trois Fermiers*. Mais voici nos raisons pour ne pas faire cette course : les chemins sont si épouvantables dans ce moment qu'il nous faudrait cinq jours pour aller à Colmar, ce qui ferait dix jours de marche pour en passer quatre avec toi. Et dans cette saison, le temps est si incertain qu'en trois jours, il peut venir un froid extrême et la montagne de Bâle peut

se remplir de neige dans une nuit[413]. Je ne voudrais pas que ton père s'exposât à s'enrhumer. Il se porte infiniment mieux et je ménage ce mieux avec tout le soin imaginable. De plus, nous ne pourrions te ramener avec nous, car ton semestre n'est pas fini, en sorte que nous ferions une course forcée à la veille de te revoir, puisque j'espère que tu seras ici à la fin de mars. Nous avons discuté cela ce matin après avoir reçu ta lettre et réellement c'est une privation pour nous de ne pas céder à tes instances, mais la raison et la prudence ont présidé à notre conseil, et j'espère que tu entreras dans nos idées et que tu les approuveras. Si tu étais resté encore un an à Colmar, cette raison, je crois, se serait tue et je ne sais ce que nous aurions fait.

Mais nous allons, s'il plaît à Dieu, te revoir et te ravoir, nous touchons au doigt ce temps agréable et cette longue absence va finir. Quant à ces Messieurs avec qui je serais enchantée de faire connaissance, je me flatte de passer près de Colmar au premier petit voyage que je ferai et alors tu m'y mèneras et j'espère de les voir et de les remercier de leurs bontés pour toi. Tu juges bien qu'Angletine voulait partir à l'instant.

Ton père a des affaires dans ce moment. Il est sur le point d'acheter des chevaux, les nôtres sont vieux. (Car il nous aurait fallu prendre 4 chevaux de louage pour aller à Colmar.) Il faut se renouveler et nous allons acheter un carrosse ou un cabriolet. M. de Montolieu, qui est à Paris, nous fera cette emplette. Enfin, mon Cœur, il nous faut bien de fortes raisons pour ne pas céder à ton empressement. Sois-en sûr.

Bien des amitiés aux Loriol, s'il te plaît. Jeannot est avancé de faire le rôle de Jacques. Informe-toi bien de tout ce que tu as à faire avant de quitter l'institut, en démarches, en honnêteté, etc.

Je fus hier à Mex pour affaires ; je crus de ne pas sortir des chemins. Mex sera bien joli. Il a besoin d'un mois de ma présence pour pousser les ouvriers, ou au moins quinze jours. Je voudrais y aller le 15 de mars et revenir pour te recevoir. Adieu, mon cher Cœur.

413 Par montagne de Bâle, Catherine désigne le passage du Jura.

# LETTRE 169
## DE WILHELM

[Colmar, 12 février 1783]



Je ne vous ai répondu que fort vite la dernière fois, ma chère Mère. Il fallait que je réfléchisse à ce que j'avais à vous dire par rapport à mon départ et aux choses que j'ai à faire. D'abord, je voudrais bien pouvoir donner un souvenir d'amitié à MM. Pfeffel et Lersé, M^me^ Pfeffel et leur fils aîné. Toutes ces personnes ont eu des bontés pour moi que je ne saurais assez reconnaître et j'aimerais mieux me priver de bien des choses que de ne pas leur donner cette faible marque de ma reconnaissance. Vous avez beaucoup de tabatières à la maison, en auriez-vous pas une qui fut propre à cela car je ne saurais pas que leur donner ? Ici, il faudrait l'acheter et il y aurait de l'embarras. Si vous m'envoyez cela dans un paquet, par exemple mon étui d'or, je n'en ai pas besoin, croyez-vous ? Enfin, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous en pensez. Alors, sur la fin, lorsque je serai prêt de partir, vous m'enverrez vos instructions pour savoir comment je dois partir (car il paraît par votre lettre que je partirai tout seul). Je suis déjà un grand garçon, j'ai cinq pieds trois pouces et, par-dessus, 16 ans bien comptés. Que ne fait-on pas à cet âge ? Puis vous aurez bien la bonté de me faire donner de l'argent pour faire plusieurs petites emplettes et faire quelques petits présents. J'ai envie de finir bien avec tout le monde et avec honneur et vous me dites que vous le voulez aussi, mais ce ne sera que tout sur la fin. J'ai tant de choses à vous demander et à vous dire que ma lettre sera bien longue. On [n']a jamais tout lorsqu'on part et l'on oublie toujours quelque chose, mais je me marquerai tout sur un morceau de papier.

Quant à ma personne, vous ne voulez pas que je me fasse [faire] un habit bourgeois. Cela serait inutile, je porterai l'uniforme. Si vous voulez permettre de me faire faire une paire de culottes et veste blanches pour porter avec l'uniforme comme ce sera au commencement de l'été, puis un chapeau et une paire de bas de soie, je crois sans cela n'avoir besoin de rien. Ai-je besoin d'une épée et d'une canne ? Je me commanderai des bottes, vous m'en avez déjà donné la permission et je l'ai gardée jusqu'à présent. M. Lersé s'est chargé de la commission du piano-forte et il écrira.

Le comte d'Eroll (avec qui je suis en chambre) connaît un des fils de M. de Cerjat. Il a reçu dernièrement une lettre de sa mère qui lui marque qu'il lui a parlé de moi et qui lui disait de me demander si je ne connaissais pas sa famille à Lausanne. Cela m'a fait plaisir, parles-en à M. de C[erjat] et demande-lui, s'il te plaît, s'il connaît le comte d'Eroll.

Je suis bien fâché que tu ne puisses pas venir. Je faisais déjà des projets charmants et me réjouissais de te faire faire connaissance avec ces Messieurs. Ils en avaient bien envie. Je me réjouis bien de retourner en Suisse. Cependant, je quitte Colmar avec bien du regret, je suis si accoutumé à mon genre de vie. Je vous ai déjà dit que nous jouerons une comédie allemande où j'ai le plus grand rôle. Cela me sera bien utile pour l'allemand. Nous répéterons encore pour la troisième fois *Les Trois Fermiers*. Il y avait furieusement de monde la dernière fois. M. de Château-Giroud est ici. Il a déjà été deux ou trois [fois] ici et il fut aux *Trois Fermiers*.

Jeudi 13$^{e}$ [février]. Je continue ma lettre, ma chère Mère. Nous avons répété *Waltron* tout entier ce matin. J'ai écrit à Gingins et à Kirchberger et je lui ai envoyé son portrait, et j'espère qu'il vous rendra les 9 francs qu'il coûte et que vous avez payés. Je ne sais rien de nouveau à vous dire, je suis bien content et heureux. Je n'ai point appris de nouvelles de Hanau.

Ce que vous m'avez dit du jeune de Loys ne me surprend pas. Je crois qu'il occasionne beaucoup de regrets mais que l'on ne le fait pas paraître. Je m'étonne si j'aurai son sort de devenir amoureux d'abord en arrivant. J'espère que non. C'est une sotte chose que l'amour. Je sais (quoique pas encore bien) ce que c'est que d'être amoureux. Que fait Betty de Crousaz ? A-t-elle embelli ? Je me réjouis de la revoir. Qui est son soupirant ? Elle a sûrement oublié que j'étais un jour le sien. Vous serez étonnée de me voir, j'ai beaucoup grandi, tout m'est trop petit. Mes cheveux ont très peu grandi, mais j'espère qu'ils viendront mieux à présent.

Je vous en ai assez dit pour cette fois, ma très chère Mère. Ayez la bonté de me répondre au premier article de ma lettre. Il m'intéresse infiniment. Adieu, ma très chère et bien-aimée Mère. Quel sera mon plaisir de vous voir, je n'ose y songer sans tressaillir de joie. Mes tendres amitiés au bon papa, à la chère sœur et aux bonnes amies. Je vous embrasse et suis votre fils Wilhelm.

# LETTRE 170
## DE CATHERINE

[Lausanne] Mardi 25 février 1783



Nous attendons, mon cher Ami, la réponse à ce que nous t'avons demandé tant de fois, [à] savoir quand ton semestre finit. Ton père compte que tu partiras d'abord après. Il va écrire à M. Pfeffel pour arranger cela. Si tu répondais exactement à ce qu'on te demande, toutes les mesures seraient déjà prises et nous t'aurions envoyé par le président de Lavie ce qu'il faut que tu aies pour partir de Colmar. Au lieu de dire : « Je vais songer à ce que je vous écrirai, » tu n'avais qu'à l'écrire et puis nous répondre à ce que l'on te demande.

Mon cher Ami, si tu ne te fais pas une loi de plus de tête et de plus d'exactitude, tout ce qui sera entre tes mains et dépendra de toi languira et périclitera. Voilà 5 fois que je te demande quand ton semestre finit. Ton père me charge toujours de te reprendre et de te faire sentir les choses. Cependant, je crois que tu fais plus d'attention à ce qu'il te dit qu'à ce que je te dis.

Voici notre avis sur les présents dont tu nous parles. On ne peut donner des babioles à M. Pfeffel ni à M. Lersé, et des choses chères, cela reviendrait prodigieusement cher. En sorte que ton père demande d'abord si c'est l'usage qu'en sortant les jeunes gens fassent des présents ; parce que si ce ne l'est pas, il ne conviendrait guère que tu commençasses ; par plusieurs raisons que nous te déduirons de bouche. Mais comme tu es reconnaissant de leurs bontés, ce qui nous fait grand plaisir, voici une idée : tu pourrais donner l'étui d'or à M^me^ Pfeffel. En donnant à la femme, c'est témoigner ta reconnaissance à tous deux. Quant à M. Lersé, il faudrait savoir s'il prend du tabac. S'il n'en prend pas, une boîte est inutile. S'il en prend, il faut savoir s'il n'a déjà pas bien des boîtes, et si nous ne pourrions pas trouver quelque chose plus assorti à son goût à lui envoyer d'ici. De même au jeune Pfeffel, en lui écrivant, nous pourrons choisir quelque chose que tu lui feras parvenir et même cela est amical d'envoyer après et marque un souvenir reconnaissant. Si tu nous avais fait un peu plus de détail, nous aurions pu te répondre plus précisément. Pour de l'argent pour les petits présents que tu veux faire en partant (je suppose que c'est dans le domestique), ton père écrira à M. Pfeffel de te donner ce qu'il faudra, ce

que tu voudras. Il faut faire les choses bien, avec bon sens et d'une manière assortie à chaque personne.

Fais-toi faire une veste et des culottes blanches ; point d'habit, tu en trouveras ici ; des bas de soie, tu en auras ici ; tu porteras encore un peu ici l'uniforme.

J'aurais été bien surprise, connaissant ton cœur, que tu n'eusses pas bien des liens à Colmar et que tu n'eusses pas bien du regret en le quittant. Tu peux penser la joie que nous nous faisons de te revoir.

Crommelin a reçu hier ta lettre sur le canon. Elle est toute chagrine et grogne Babelle, tu lui redonneras de la belle humeur. Betty Cerjat est comme tu l'as laissée, belle, point jolie, pleine de caprices et pas tant bonne, despote dans la petite société, voulant tout conduire. Elle n'a nul soupirant comme tu les appelles. Les Cerjat s'en vont cet automne, ou à Nice ou à Avignon. Comme ils paraissent quitter Lausanne avec une satisfaction infinie, cela diminue la douleur de leurs amis de les voir partir. Le jeune de Loys est à Paris, ayant oublié Lausanne, où on l'oublie aussi un peu comme de droit. Il a fait ou jeté un petit coton avec ses amours. Les procédés qui les ont terminés ne lui ont pas acquis l'estime de bien des gens. Je serais très fâchée de te voir suivre ses traces à cet égard-là. J'aurais eu une grande joie d'aller à Colmar, mais c'était impossible et puis ma santé n'est pas tant bonne depuis quelque temps. J'ai des maux d'estomac qui me rendent tout plus pénible. Cependant, je vais mon train, impatiente d'aller à Mex où j'espère que l'exercice et le repos [me] remettront. Ici, il n'y a ni l'un ni l'autre, de la fatigue et point d'exercice.

*[Add.]* Nous avons trouvé un joli souvenir que tu pourrais donner à M^me^ Pfeffel. D'ici à vendredi, je regarderai une boîte en cas que M. Lersé prenne du tabac et pour le fils, tu pourrais lui envoyer quelque chose d'ici. Enfin, réponds-moi en détail sur toutes les circonstances de tout ceci. Tu trouveras ici épée et canne s'il le faut ; quant aux bottes, si on les fait bien à Colmar, tu pourrais t'en faire faire. J'avais trouvé encore ce matin la bourse que M^me^ Champagne m'avait donnée et dont je t'ai fait présent. Tu pourras juger ici et nous raisonnerons de l'usage. Quant à M. Pfeffel, comme je te dis, donner à la femme, c'est obliger le mari ; et que pourrais-tu lui offrir digne de lui, dis-nous tes idées au long à cet égard. J'attends lundi une réponse, parce que le temps s'écoule. Je crois t'avoir répondu à tout aujourd'hui. Ce n'est pas que je ne sois très affairée et pressée.

# LETTRE 171
## DE WILHELM

Colmar, le 28 février [1783]



J'ai écrit hier une grande lettre, mais puisque vous avez reçu celle-là, je ne vous l'envoie pas. Votre lettre m'a fait un sensible plaisir puisque je vois que vous entrez dans mes idées. Je commencerai par vous dire que ce n'est pas la coutume ou un devoir de faire des présents, mais la liaison où je suis avec MM. Pfeffel et Lersé rend la chose naturelle et pour ainsi dire nécessaire à mon cœur. Une boîte est justement ce qu'il faut pour M. Lersé. Quant à M. Pfeffel, je ne saurais rien trouver pour lui donner et ma liaison avec M^me^ Pfeffel n'est pas si étroite et je pourrais entièrement m'en dispenser, car je pense qu'en donnant à Madame et pas à Monsieur, cela ne se conviendrait pas, autant que j'en saurais juger.

Il m'est impossible de vous marquer au juste le jour de mon arrivée, ce sera entre le 20 et le 30^e^ mars. Et M. Lersé, à qui papa a écrit, me charge de vous dire que je vous fixerai la semaine prochaine le jour de mon départ et de mon arrivée.

Pour l'idée d'envoyer quelque chose après mon départ au jeune Pfeffel, elle est excellente. J'ai tant de choses en tête que je ne sais où j'en suis. Le résultat serait donc que vous m'enverrez la boîte pour M. Lersé et par rapport à M. Pfeffel, serait-ce pas l'offenser que de lui rien donner, donnant à M. Lersé ? Mais aussi, lui donner une bagatelle n'irait pas et un grand présent coûte beaucoup. Il me vient une idée : le souvenir à M. Pfeffel, l'étui d'or à M^me^ Pfeffel, et une boîte à M. Lersé, cela sera excellent. Excusez-moi si ma lettre est si embrouillée et barbouillée, je suis pressé et voudrais pourtant répondre à tout ce que vous me demandez. Je ferai tout de mon mieux pour partir avec honneur. Envoyez-moi une liste de ceux que je dois visiter sur la route pour n'oublier personne. Dès que M. Pfeffel sera revenu de Mannheim, je pourrais vous écrire plus sûrement car on ne peut rien faire sans lui.

Je pensais bien que vous seriez fâchée de ne pas recevoir cette grande lettre, mais vous aurez vu par la date qu'elle a été retardée de plusieurs jours. Je vous écrirai tous les jours de poste, ainsi ne soyez plus fâchée,

chère Maman. Adieu. Qu'il me tarde d'être auprès de toi dans quinze jours. Adieu, j'attends que tu m'envoies ces choses-là. Je te remercie mille fois pour ce que tu me permets.

À lundi. Je réponds bien mal à ta bonne [lettre] mais je ne puis d'honneur mieux, je suis si pressé.

Wilhelm

## LETTRE 172
### DE CATHERINE

[Lausanne] Mardi 4 mars 1783



Mon cher Fils, le temps de ton départ approche. Prends tes mesures pour partir le plus tôt que tu pourras. M. de Sévery a écrit à ces Messieurs pour qu'ils t'aident ; prie-les de t'arranger et de te chercher une manière. [Ne] pourrais-tu pas venir avec le jeune Jenner de Lucens qui doit venir chez ses parents ? Enfin, cherche une façon de venir le plus tôt que tu pourras.

Il faut passer à Bâle chez M. Deucher
à Berne, chez M. le trésorier Steiger
chez M. le conseiller Fischer
chez M. de Watteville d'Arbourg,
chez M^me^ de Carouge et lui demander si elle croit que tu pourrais voir M. de Buren, son frère, et enfin
chez M. de Chevilly et lui demander ses ordres pour son fils ici. Tu seras un quart d'heure dans chaque visite, tu seras très honnête mais tu ne te laisseras pas arrêter afin de nous arriver. Le cœur nous bat d'impatience. Je souhaite que tu revoies Crommelin [et] Babelle. Enfin, arrange tes flûtes le mieux et le plus tôt que tu pourras.

Gingins m'a dit qu'on ne fait point de présents à Colmar et que M. Pfeffel n'en recevrait pas à ce qu'il croit ! Réponds-nous incessamment à cette lettre. Nous voici au 4^e^ de mars. Mande-nous quand tu arriveras. J'ai bien reçu ta grande lettre le samedi et non le vendredi.

M. d'Aubonne, le maréchal[414], est mort. Voilà un régiment et une grande croix vacante, et une grande perte pour Lausanne. On l'enterre aujourd'hui. MM. de Middes, Polier-Hardy, de Crousaz, et Vullyamoz porteront les coins du drap. Quatre chevaliers du mérite. Il est mort une prodigieuse quantité de gens depuis que tu es à Colmar. M. Seigneux a perdu son fils aîné[415]. Adieu, mon cher Cœur, nous t'embrassons tous. Tu pourras envoyer d'ici à M^me^ Pfeffel quelque chose à ton choix en lui écrivant. Je ne saurais comment te faire parvenir ce souvenir, c'est trop gros pour la poste.

## LETTRE 173
### DE PFEFFEL ET LERSÉ À SALOMON DE CHARRIÈRE DE SÉVERY

À Colmar, ce 10 mars 1783

Monsieur,

Si nous voyons avec peine approcher le temps qui arrachera M. votre fils de nos bras, notre douleur se trouve adoucie par l'idée que nous vous remettrons ce dépôt précieux doué de toutes les qualités & d'esprit & de cœur qui rendent un jeune homme cher à sa famille & à la société.

Le certificat que nous lui destinons sera à la fois un monument érigé à son mérite & un gage de la tendre amitié que nous lui conserverons jusqu'au tombeau. Nous aurons soin de lui donner ou de faire suivre le plus tôt que nous pourrons la lettre que vous nous demandez, Monsieur, touchant son caractère & ses dispositions ; en attendant nous arrangerons les choses de manière qu'il puisse partir vers la fin de ce mois. Car s'il ne finit pas les leçons du semestre, tout ce cours n'aura pour lui qu'une utilité très imparfaite & d'ailleurs le temps affreux que nous avons depuis trois semaines rendrait actuellement son voyage très désagréable pour ne pas dire nuisible à sa santé.

Comme nous avons une diligence très commode qui part tous les jours pour Bâle nous pourrons le faire partir la veille du départ de celle qui va

414 Dans la lettre du 9 octobre 1780, Catherine l'appelle le « général d'Aubonne ».
415 François Seigneux (1762-1783), fils de M. Seigneux-Gaudard, mort le 29 janvier 1783 des suites d'une opération.

de cette ville à Berne & à Lausanne & nous aurons soin de lui faire arrêter sa place par notre correspondant de Bâle. Nous avons l'honneur d'être, avec une considération respectueuse, Monsieur, vos très humbles & très obéissants serviteurs.

Pfeffel, Lersé

## LETTRE 174
### DE WILHELM

Vendredi 14 mars [1783]



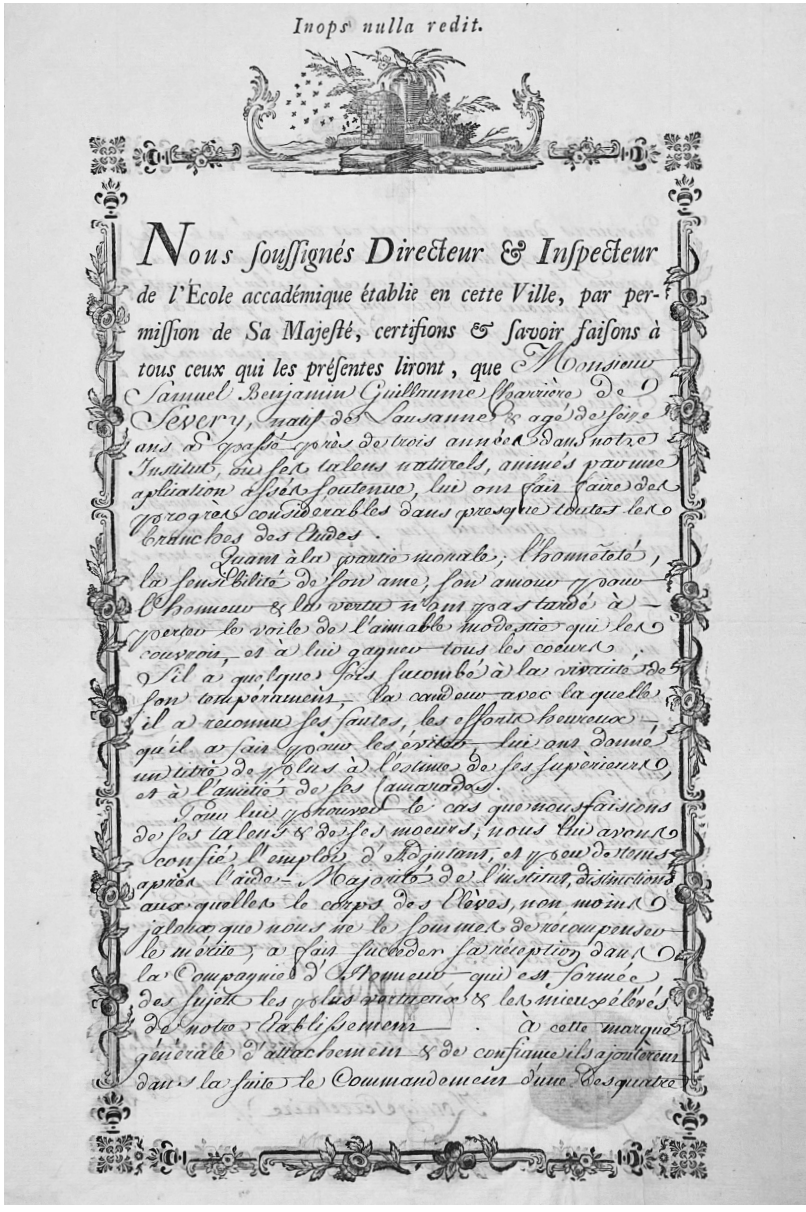
Vous recevrez aujourd'hui ou lundi prochain une lettre de M. Pfeffel en réponse à celle que vous lui avez écrite, ma chère Mère. Je crois que je partirai le 30 ou 31 de ce mois, mais je ne saurais vous dire combien de temps je resterai en chemin. J'irai avec la diligence jusqu'à Bâle ; depuis là je ne sais comment j'irai à Berne. Là, je puis reprendre la diligence et être bientôt à Lausanne. Une fois arrivé, je serai content.

Je me suis fait faire des bottes, des culottes blanches et des souliers. Je n'achète point de boucles, mais je ferai les choses de mon mieux et n'épargnerai pas l'argent.

Il faut que l'on soit content de moi. Mon certificat sera lu à la cérémonie du quartier. Mais, une chose qui me fâche, c'est mes dents. Je donnerais tout au monde qu'elles fussent dehors. Je crois que j'en ferai tirer une ici, elle me fait mal. Je vous écrirai encore toutes les fois que je pourrai. Si le jeune de Marsens arrive ici avant le 29 ou 30, envoie-moi l'étui et la boîte par lui. Sans cela, il ne me trouverait plus. Je ferai mes visites en bottes ; une épée, je m'en passerai. Adieu, ma très chère Mère, je ne vous écris que deux mots : j'ai mal aux dents. Au plaisir de vous embrasser. Que je me réjouis de vous voir, mes chers Parents.

Sévery

En me répondant, marque-moi quand viendra le jeune de Marsens et s'il m'apportera la boîte et l'étui pour M. Pfeffel le père.



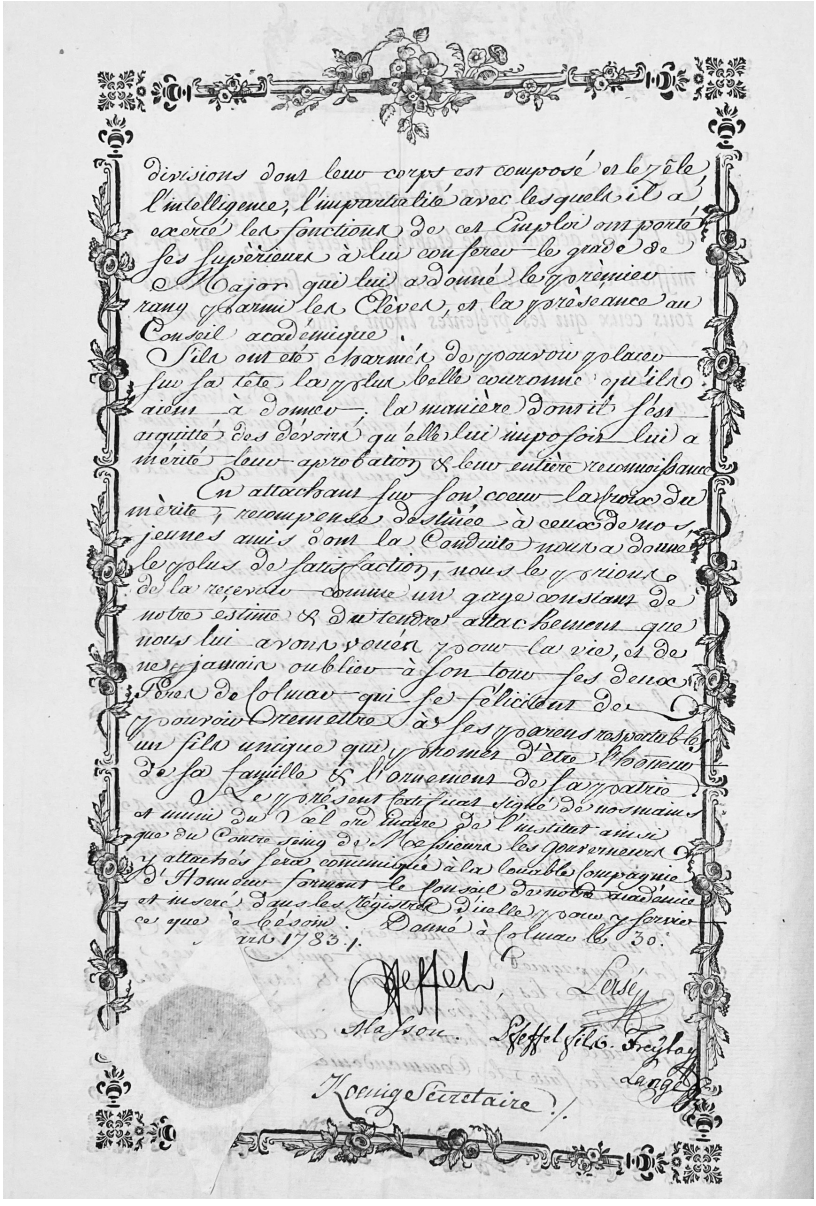
*Inops nulla redit.*

*Nous soussignés Directeur & Inspecteur de l'École académique établie en cette Ville, par permission de Sa Majesté, certifions & savoir faisons à tous ceux qui les présentes liront, que* Monsieur Samuel Benjamin Guillaume Barrière de Severy, natif de Lausanne, âgé de seize ans, a passé trois années dans notre Institut, où ses talens naturels, animés par une application soutenue, lui ont fait faire des progrès considérables dans presque toutes les branches des Études.

Quant à la partie morale, l'honnêteté, la sensibilité de son ame, son amour pour l'honneur & la vertu n'ont pas tardé à ouvrir les voies de l'aimable modestie qui les couvroit, et à lui gagner tous les cœurs.

S'il a quelquefois succombé à la vivacité de son tempérament, la candeur avec laquelle il a reconnu ses fautes, les efforts heureux qu'il a faits pour les éviter lui ont donné un titre de plus à l'estime de ses supérieurs, et à l'amitié de ses camarades.

Aussi lui témoignons-nous le cas que nous faisons de ses talens & de ses mœurs, nous lui avons accordé l'emploi d'Adjutant, et pour de tems après l'aide-Majorité de l'institut, distinctions auxquelles le corps des Pages, non moins jaloux que nous de les soumettre de nouveau à le mériter, a fait succéder sa réception dans la Compagnie d'Honneur, qui est formée des sujets les plus marquans & les mieux élevés de notre Établissement. A cette marque générale d'attachement & de confiance ils ajouteront dans la suite le Commandement d'une des quatre



Certificat de fin d'études décerné à Wilhelm, rédigé sous la dictée de Pfeffel, daté du 30 mars 1783. Pfeffel s'y montre élogieux. Y sont relevés les progrès réalisés et les honneurs obtenus ainsi que l'honnêteté, la sensibilité et l'amour pour l'honneur et la vertu manifestés par Wilhelm tout au long de son séjour dans l'Institut.
P Charrière de Sévery, Acc 201.

# LETTRE 175
## DE WILHELM

~ le 21 mars 1783



Ma chère Mère, tu sauras déjà à présent par ma lettre que je pars le trente [et] un mais je ne pourrai te dire le jour que j'arriverai. Ce qui est sûr, c'est que je ferai ma route très vite car il [me] tarde bien d'être auprès de vous, mes chers Parents. Un ancien élève – mon ami – m'écrit de Bâle aujourd'hui qu'il a appris que je partais et qu'il espérait que je lui ferais l'amitié d'aller loger chez lui, et je crois que je le ferai car c'est un charmant garçon et j'irai alors faire une visite à M. Deucher. Je ne saurais assez me louer de tout le monde ici et j'espère bien que le jeune de Marsens arrivera ici avant le 30 ou 31 pour m'apporter la tabatière et l'étui. Ce que tu me dis [de] G[ingins] et K[irchberger] ne m'étonne pas mais je ne suivrai pas leur exemple. Je t'écrirai peut-être encore une lettre et puis je viendrai en personne. Quel plaisir, ma très chère Mère. Je me réjouis bien de monter à cheval avec papa car j'ai toujours la fureur des chevaux et si je suivais mon penchant, je serais toujours à cheval. Le beau temps est revenu et j'espère d'avoir le beau pour mon voyage. Adieu Mère, très chère Mère, je vous embrasse tous tendrement et suis votre fils, Wilhelm.

# ANNEXES

## TABLEAU DE LA CORRESPONDANCE ÉCHANGÉE ENTRE WILHELM ET CATHERINE AVEC QUELQUES LETTRES DE SALOMON ET UNE DE MM. PFEFFEL ET LERSÉ

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 | De Catherine | B 117/47 | [21 ou 22 mai 1780][1] |
| 2 | De Salomon et Wilhelm | B 104/2407 | [21 mai 1780] |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/241 | [25-28 mai 1780] |
| 3 | De Wilhelm | B 104/2465 | 24 mai 1780 |
| 4 | De Catherine | B 117/48 | 26 mai 1780 |
| | De Salomon | B 117/24 | 27 mai 1780 |
| 5 | De Catherine | B 117/49 | 28 mai 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2466 | 4 juin 1780 |
| 6 | De Wilhelm | B 104/2467 | [5 juin 1780] |
| | De Catherine | B 117/50 | 6 juin 1780 |
| | De Salomon | B 117/25 | 6 juin 1780 |
| 7 | De Wilhelm | B 104/2468 | 8 juin 1780 |
| 8 | De Wilhelm | B 104/2469 | 11 juin 1780 |
| 9 | De Catherine | B 117/51 | 12 juin 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2470 | 15 juin 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2471 | 16 juin 1780 |

1 Les dates entre crochets ont été rétablies par les éditrices.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | De Catherine | B 117/52 | 17-19 juin 1780 |
| 10 | De Wilhelm | B 104/2472 | 17 [18] juin 1780 |
| 11 | De Catherine | B 117/53 | 19 juin 1780 |
| | De Catherine | B 117/54 | 19-20 juin 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2473 | 22-23 juin 1780 |
| 12 | De Catherine | B 117/55 | 23 juin 1780 |
| 13 | De Wilhelm | B 104/2474 | 25 juin 1780 |
| | De Catherine | B 117/56 | 26 juin 1780 |
| 14 | De Wilhelm | B 104/2475 | 29 juin 1780 |
| 15 | De Catherine | B 117/57 | 30 juin 1780 |
| 16 | De Catherine | B 117/58 | 3 juillet 1780 |
| 17 | De Catherine | B 117/59 et B 117/151 | 5-7 juillet 1780 |
| 18 | De Wilhelm | B 104/2476 | 6-7 juillet 1780 |
| 19 | De Catherine | B 117/60 | 11 juillet 1780 |
| 20 | De Catherine | B 117/61 | 12-14 juillet 1780 |
| 21 | De Wilhelm | B 104/2477 | 13-14 avril [juillet 1780] |
| | De Wilhelm | B 104/2478 | 16-17 juillet 1780 |
| 22 | De Catherine | B 117/62 | 18 juillet 1780 |
| 23 | De Wilhelm | B 104/2479 | 20 juillet 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2480 | 21 juillet 1780 |
| | De Salomon | B 117/26 | 21 juillet 1780 |
| 24 | De Catherine | B 117/63 | 27 juillet 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2482 | [27 juillet] 1780 |
| | De Catherine | B 117/64 | 28 juillet 1780 |
| 25 | De Wilhelm | B 104/2481 | 30-31 juillet 1780 |
| 26 | De Salomon | B 117/27 | 1er août 1780 |
| 27 | De Catherine | B 117/65 | 1er août 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2483 | 3 août 1780 |
| | De Catherine | B 117/66 | 4 août 1780 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 28 | De Wilhelm à Salomon | B 104/243 | 4 août 1780 |
| 29 | De Wilhelm | B 104/2484 | 6 août 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2485 | 7 août 1780 |
| 30 | De Catherine | B 117/67 | 8 août 1780 |
| | De Salomon | B 117/28 | 8 août 1780 |
| 31 | De Wilhelm | B 104/2486 | 13-14 août 1780 |
| 32 | De Catherine | B 117/68 | 18 août 1780 |
| 33 | De Wilhelm | B 104/2487 | 20-21 août 1780 |
| | De Catherine | B 117/69 | 21 août 1780 |
| 34 | De Catherine | B 117/70 | 21 [août 1780] |
| | De Wilhelm | B 104/2488 | 21-22 août 1780 |
| 35 | De Wilhelm | B 104/2490 | [22 août] 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2491 | 27-28 août 1780 |
| 36 | De Catherine | B 117/71 | 28 août 1780 |
| 37 | De Wilhelm | B 104/2492 | 31 août – 1er septembre 1780 |
| | De Catherine | B 117/72 | 1er septembre 1780 |
| | De Salomon | B 117/29 | 1er septembre 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2493 | 3 septembre 1780 |
| 38 | De Catherine et Salomon | B 117/73 | 4 septembre 1780 |
| 39 | De Wilhelm | B 104/2494 | 7 septembre 1780 |
| | De Catherine | B 117/74 | 7-8 septembre 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2497 | 8 septembre 1780 |
| 40 | De Wilhelm | B 104/2495 | 10 septembre 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2496 | 11 septembre 1780 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | De Salomon | B 117/30 | 11 septembre 1780 |
| 41 | De Catherine | B 117/75 | 14-15 [septembre] 1780 |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/244 | 15 septembre 1780 |
| 42 | De Wilhelm | B 104/2498 | [21] septembre 1780 |
| 43 | De Catherine | B 117/76 | 22 septembre 1780 |
| | De Catherine | B 117/77 | 26 septembre [1780] |
| 44 | De Catherine | B 117/78 | 28-29 septembre [1780] |
| 45 | De Wilhelm | B 104/2499 | [29] septembre 1780 |
| 46 | De Catherine | B 117/79 | 3 octobre 1780 |
| 47 | De Wilhelm | B 104/2501 | 6 octobre 1780 |
| 48 | De Wilhelm | B 104/2502 | 8-9 octobre 1780 |
| 49 | De Catherine | B 117/80 | 9 octobre 1780 |
| 50 | De Wilhelm | B 104/2503 | 14-15 octobre 1780 |
| 51 | De Catherine | B 117/81 | 22 octobre 1780 |
| 52 | De Wilhelm | B 104/2504 | [30] octobre 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2505 | [31 octobre 1780] |
| 53 | De Catherine | B 117/82 | 31 octobre 1780 |
| 54 | De Wilhelm | B 104/2506 | 3 novembre [1780] |
| 55 | De Catherine | B 117/83 | 10 novembre 1780 |
| | De Wilhelm | B 104/2508 | [novembre] 1780 |
| 56 | De Wilhelm | B 104/2509 | 13 novembre 1780 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | De Wilhelm | B 104/2507 | 19-20 novembre 1780 |
| 57 | De Catherine | B 117/84 | 24 novembre [1780] |
| 58 | De Wilhelm | B 104/2511 | 28 novembre 1780 |
| 59 | De Wilhelm | B 104/2512 | 30 novembre 1780 |
| 60 | De Catherine | B 117/85 | 1er décembre [1780] |
| 61 | De Catherine | B 117/86 | 6 décembre 1780 |
| 62 | De Wilhelm | B 104/2513 | 7-8 décembre 1780 |
| 63 | De Catherine | B 117/87 | 12 décembre [1780] |
| | De Wilhelm | B 104/2510 | 15 novembre [décembre] 1780 |
| 64 | De Wilhelm | B 104/2514 | [21 décembre] 1780 |
| 65 | De Catherine | B 117/88 | 22 décembre 1780 |
| 66 | De Wilhelm | B 104/2515 | 23-25 décembre 1780 |
| 67 | De Wilhelm | B 104/2516 | 29 décembre 1780 |
| | De Salomon | B 117/31 | 29 décembre 1780 |
| 68 | De Wilhelm | B 104/2518 | 30 décembre 1780-1er janvier 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2519 | 31 décembre 1780 |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/245 | 3 janvier 1781 |
| 69 | De Wilhelm | B 104/2520 | [~5] janvier 1781 |
| 70 | De Catherine | B 117/89 | 9 janvier 1780 [1781] |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | De Salomon | B 117/32 | 12 janvier 1781 |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/250 | 13 janvier 1781 |
| 71 | De Wilhelm | B 104/2521 | 15 janvier 1781 |
| 72 | De Catherine | B 117/91 | 19 janvier 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2522 | 22 janvier 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2523 | 30 janvier 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2524 | [fin janvier 1781] |
| 73 | De Catherine | B 117/92 et B 117/93 | 2-5 février 1781 |
| | De Catherine | B 117/150 | s. d. |
| 74 | De Wilhelm | B 104/2525 | [15 février 1781] |
| 75 | De Catherine | B 117/94 | 16 février [1781] |
| | De Catherine | B 117/149 | 16 février 1781 |
| 76 | De Wilhelm | B 104/2526 | 22 février 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2527 | 28 février 1781 |
| 77 | De Catherine | B117/95 | 2 mars 1781 |
| 78 | De Wilhelm | B 104/2528 | 11 mars 1781 |
| 79 | De Catherine | B 117/96 | 13 [mars 1781] |
| 80 | De Wilhelm | B 104/2529 | 15 mars 1781 |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/246 | 17 mars 1781 |
| 81 | De Catherine | B 117/97 | 20 [mars 1781] |
| 82 | De Wilhelm | B 104/2530 | 26 mars 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2531 | 28 [mars] 1781 |
| 83 | De Wilhelm | B 104/2532 | 31 mars 1781 |
| 84 | De Catherine | B 117/98 | 3 avril [1781] |
| 85 | De Catherine | B 117/99 | 6 avril [1781] |
| 86 | De Wilhelm | B 104/2533 | 8 avril 1781 |
| 87 | De Catherine | B 117/100 | 13 avril 1781 |
| 88 | De Wilhelm | B 104/ 2534 | [19] avril 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2535 | 27 avril 1781 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 89 | De Catherine | B 117/101 | 1er mai 1781 |
| 90 | De Wilhelm | B 104/2537 | [début mai 1781] |
| 91 | De Catherine | B 117/102 | 4 mai 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2586 | [~ le 20 mai 1781] |
| 92 | De Catherine | B 117/103 | 26 mai 1781 |
| 93 | De Wilhelm | B 104/2536 | [28] mai 178[1] |
| | De Wilhelm | B 104/2538 | [début juin] 1781 |
| 94 | De Wilhelm | B 104/2539 | 31 mai 1781 |
| 95 | De Catherine | B 117/104 | 1 juin 1781 |
| | De Catherine | B 117/105 | 10 juin 1781 |
| 96 | De Wilhelm | B 104/2540 | 11 juin 1781 |
| 97 | De Wilhelm | B 104/ 2541 | [15 juin] 1781 |
| 98 | De Catherine | B 117/106 | 21 juin [1781] |
| | De Wilhelm | B 104/2542 | [24 juin] 1781 |
| 99 | De Catherine | B 117/107 | 26 juin 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2543 | 29 [juin] 1781 |
| 100 | De Wilhelm | B 104/ 2544 | 1er juillet 1781 |
| 101 | De Catherine | B 117/108 | 13 juillet 1781 |
| 102 | De Wilhelm | B 104/2545 | [13 juillet 1781] |
| 103 | De Catherine | B 117/109 | 16 juillet [1781] |
| | De Wilhelm | B 104/2546 | 23 juillet 1781 |
| 104 | De Wilhelm | B 104/ 2547 | 1er août 1781 |
| 105 | De Catherine | B 117/110 | 2 août 1781 |
| 106 | De Wilhelm | B 104/2549 | [13 août] 1781 |
| 107 | De Salomon et Catherine | B 117/33 | 17 août 1781 |
| | De Catherine | B 117/111 | 17 août 1781 |
| 108 | De Catherine | B 117/112 | 20 août 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2550 | 27 août 1781 |
| | De Salomon | B 117/34 | 28 août 1781 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/247 | 31 août 1781 |
| 109 | De Wilhelm | B 104/2551 | [20-21 août 1781] |
| 110 | De Wilhelm | B 104/2552 | 16 [septembre 1781] |
| 111 | De Catherine | B 117/113 | 18 septembre 1781 |
| 112 | De Wilhelm | B 104/2548 | 24 [septembre] 1781 |
| 113 | De Catherine | B 117/114 | 2 octobre 1781 |
| 114 | De Wilhelm | B 104/2554 | [~ 8 octobre 1781] |
| 115 | De Wilhelm | B 104/2553 | 10 octobre 1781 |
| 116 | De Catherine | B 117/116 | 12 octobre 1781 |
| | De Salomon | B 117/35 | 16 octobre 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2555 | [28 octobre] 1781 |
| 117 | De Wilhelm | B 104/2556 | 1er nov[embre 1781] |
| 118 | De Catherine | B 117/117 | 5 novembre 1781 |
| | De Wilhelm | B 104/2557 | 13 novembre 1781 |
| 119 | De Wilhelm | B 104/2558 | 19 novembre 1781 |
| 120 | De Catherine | B 117/118 | 23 novembre 1781 |
| | De Salomon | B 117/119 | 27 novembre 1781 |
| 121 | De Catherine | B 117/120 | 3 décembre 1781 |
| 122 | De Wilhelm | B 104/2559 | 14 décembre 1781 |
| | De Catherine | B 117/121 | 21 décembre [1781] |
| | De Wilhelm | B 104/2560 | 29 [décembre 1781] |
| | De Salomon | B 117/36 | 1er janvier 1782 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 123 | De Catherine | B 117/122 | 4 janvier [1782] |
| 124 | De Catherine | B 117/90 | 18 janvier [1782] |
| | De Wilhelm | B 104/ 2563 | 31 janvier 1782 |
| 125 | De Wilhelm | B 104/ 2565 | 3 février 1782 |
| 126 | De Wilhelm | B 104/2566 | 9 février 1782 |
| 127 | De Catherine | B 117/123 et B 117/122 | 12 [février 1782] |
| 128 | De Salomon | B 117/37 | 8 mars 1782 |
| 129 | De Wilhelm | B 104/2567 | 31 mars 1781 [1782] |
| 130 | De Catherine | B 117/124 | 5 avril [1782] |
| 131 | De Catherine | B 117/125 | 12 avril [1782] |
| 132 | De Wilhelm | B 104/2568 | [14 avril] 1782 |
| | De Wilhelm | B 104/ 2569 | 29 avril 1782 |
| 133 | De Catherine | B 117/126 | 3 mai 1782 |
| 134 | De Catherine | B 117/127 | 17 mai 1782 |
| | De Wilhelm | B 104/2571 | [entre le 22 et le 25] mai 1782 |
| 135 | De Wilhelm | B 104/2570 | 27 mai 1782 |
| 136 | De Catherine | B 117/128 | 28 mai 1782 |
| 137 | De Wilhelm | B 104/2572 | 31 mai 1782 |
| 138 | De Wilhelm | B 104/2573 | 2 juin 1783 [1782] |
| | De Salomon | B 117/38 | 11 juin 1782 |
| 139 | De Wilhelm à Salomon | B 104/251 | [entre le 14 et le 21 juin 1782] |
| 140 | De Catherine | B 117/129 | 25 juin 1782 |
| 141 | De Wilhelm | B 104/2574 | 1er juillet 1782 |
| | De Catherine | B 117/130 | 18 juillet 1782 |
| | De Wilhelm | B 104/2575 | [22-23] juillet 1782 |
| 142 | De Wilhelm | B 104/2576 | 26 juillet 1782 |
| 143 | De Catherine | B 117/131 | 27 juillet [1782] |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 144 | De Wilhelm | B 104/2577 | 30 juillet [1782] |
| 145 | De Catherine | B 117/133 | 12 août 1782 |
| 146 | De Wilhelm | B 104/2578 | 16 août 1782 |
| 147 | De Wilhelm | B 104/2579 | 29 août 1782 |
| 148 | De Catherine | B 117/132 | 6 août [septembre] 1782 |
| 149 | De Wilhelm | B 104/2580 | 9 septembre 1782 |
| 150 | De Wilhelm | B 104/2581 | 13 septembre 1782 |
| 151 | De Catherine | B 117/134 | 17 septembre 1782 |
| | De Wilhelm à ses parents | B 104/248 | 21 septembre [1782] |
| | De Wilhelm | B 104/2583 | 2 octobre 1782 |
| | De Catherine | B 117/115 | 5 octobre [1782] |
| | De Wilhelm | B 104/2599 | [~ 8 octobre 1782] |
| | De Catherine | B 117/135 | 11 octobre [1782] |
| 152 | De Catherine | B 117/136 | 22 octobre [1782] |
| | De Wilhelm | B 104/2582 | [~ 25-26 octobre] 1782 |
| | De Wilhelm | B 104/2584 | [~ 25-26 octobre] 1782 |
| 153 | De Wilhelm | B 104/2585 | 31 octobre 1782 |
| 154 | De Salomon | B 117/39 | 5 novembre 1782 |
| | De Wilhelm à Salomon | B 104/249 | [s.d] novembre [1782] |
| 155 | De Wilhelm | B 104/2587 | 22 novembre 1782 |
| 156 | De Wilhelm | B 104/2588 | 24 novembre 1782 |
| 157 | De Catherine | B 117/137 | 26 novembre 1782 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 158 | De Wilhelm | B 104/2589 | [début décembre] 1782 |
| 159 | De Catherine | B 117/138 | 5 décembre 1782 |
| 160 | De Wilhelm | B 104/2591 | 23 [décembre] 1782 |
| 161 | De Wilhelm | B 104/2592 | 25 décembre 1782 |
| 162 | De Catherine | B 117/139 | 10 [janvier 1783] |
| 163 | De Wilhelm | B 104/2590 | 13 [janvier] 1782 [1783] |
| 164 | De Catherine | B 117/140 | 17 j[anvier 1783] |
| 165 | De Wilhelm | B 104/2562 | 22 janvier 1782 [1783] |
| 166 | De Catherine | B 117/141 | 28 [janvier 1783] |
| 167 | De Wilhelm | B 104/2564 | 2 février 1782 [1783] |
| 168 | De Catherine | B 117/142 | 7 février [1783] |
| | De Wilhelm | B 104/2561 | 10 [février] 1783 |
| 169 | De Wilhelm | B 104/2593 | [12 février 1783] |
| | De Catherine | B 117/143 | 21 février [1783] |
| | De Wilhelm | B 104/2594 | 24 février 1783 |
| 170 | De Catherine | B 117/144 | 25 février 1783 |
| 171 | De Wilhelm | B 104/2595 | 28 février [1783] |
| 172 | De Catherine | B 117/145 | 4 mars 1783 |
| | De Wilhelm | B 104/2596 | 7 mars 1783 |
| 173 | De Pfeffel et Lersé | B 104/2008 | 10 mars 1783 |
| | De Catherine | B 117/146 | 11 mars [1783] |
| 174 | De Wilhelm | B 104/2597 | 14 mars [1783] |
| | De Catherine | B 117/147 | 18 [mars 1783] |
| 175 | De Wilhelm | B 104/2598 | [~ le 21 mars 1783] |

# GÉNÉALOGIE FAMILLE DE CHARRIÈRE DE SÉVERY

**Samuel de Charrière de Sévery**
*1702 - 1780*
Seigneur de Mex

**Frédéric de Charrière de Sévery**
*1699 - 1730*
Seigneur de Sévery
⚭ Elizabeth Du Clerc
*1700 - 1754*

**Salomon de Charrière de Sévery**
*4 juin 1724 - 29 janvier 1793*
Seigneur de Sévery et co-seigneur de Mex
⚭ Catherine Louise Jacqueline de Chandieu
*3 février 1741 - 17 janvier 1796*

**Angletine de Charrière de Sévery**
*21 novembre 1770 - 1848*
⚭ Sigismond Effinguer de Wildegg
Seigneur de Wildegg et Holdebank

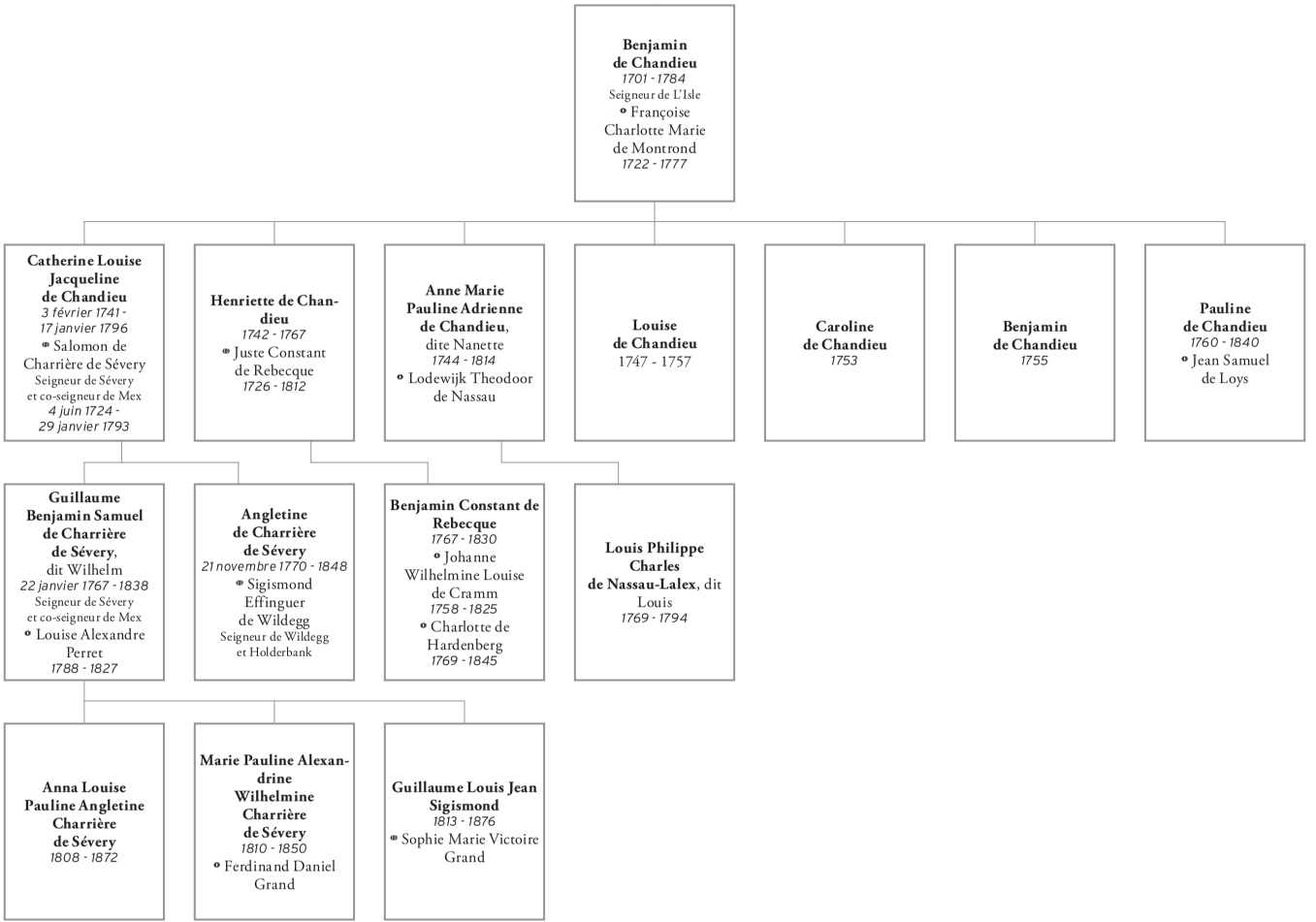
**Guillaume Benjamin Samuel de Charrière de Sévery**, dit Wilhelm
*22 janvier 1767 - 1838*
Seigneur de Sévery et co-seigneur de Mex
⚭ Louise Alexandre Perret
*1788 - 1827*

**Guillaume Louis Jean Sigismond**
*1813 - 1876*
⚭ Sophie Marie Victoire Grand

**Marie Pauline Alexandrine Wilhelmine Charrière de Sévery**
*1810 - 1850*
⚭ Ferdinand Daniel Grand

**Anna Louise Pauline Angletine Charrière de Sévery**
*1808 - 1872*

# GÉNÉALOGIE FAMILLE DE CHANDIEU



# BIBLIOGRAPHIE

## SOURCES

### ARCHIVES CANTONALES VAUDOISES

**P - Charrière de Sévery**

| | | |
|---|---|---|
| Acb | 873-880 | Comptes du ménage |
| Acc | 119-209 | Études (école militaire de Colmar) |
| Add | 188 | Lettre de Pfeffel et Lersé à Catherine et Salomon de Sévery |
| | 209 | Lois pénales de l'Académie militaire |
| B 104 | | Lettres adressées à Salomon et Catherine de Charrière de Sévery |
| | /1374-1564 | Expéditeur : Guillaume IX |
| | /1781 | Expéditeur : Charles Hestermann |
| | /1994-1998 | Expéditeur : Théophile Conrad Pfeffel |
| | /2450-2707 | Expéditeur : Wilhelm de Charrière de Sévery |
| | | (en particulier les 2465-2599 qui correspondent au séjour à l'Institut de Colmar) |
| | /5546 | Expéditeur : Henri Christian Frédéric de Pachelbel |
| B 117 | | Lettres adressées à Wilhelm de Charrière de Sévery |
| | /22-40 | Expéditeur : Salomon de Charrière de Sévery |
| | /41-306 | Expéditrice : Catherine de Charrière de Sévery |
| | /600 | Expéditeur : Benjamin de Chandieu |
| | /703 | Expéditrice : Angletine de Chandieu |

| | |
|---|---|
| /725 | Expéditrice : Pauline de Chandieu |
| /900-1096 | Expéditrice : Angletine de Charrière de Sévery |
| /1568-1571 | Expéditeur : Emmanuel Bischoff-Merian |
| /1832-1872 | Expéditrice : Élisabeth Crommelin |
| /2530-2538 | Expéditeur : Charles-Rodolphe Kilchberguer |
| /3118-3119 | Expéditeur : baron Louis de Montolieu |
| /3233 | Expéditeur : Christian Pachelbel |
| Ba 2266-2280 | Lettres adressées à Benjamin Chandieu |
| Bh 35 | Lettres de Wilhelm à Crommelin |
| Ci 9-14 | Journaux personnels de Catherine de Charrière de Sévery |
| Ci 15 | Réflexions, souvenirs, considérations morales, portraits, conseils à ses enfants, etc. et notices diverses |
| Cj 1 | Études : Académie militaire de Colmar |
| | Tableaux de l'Académie militaire |
| | Dépenses de mon voyage |
| Ck 2 | Carnet de souvenirs des élèves et professeurs de l'Académie |
| Ck 45 | Liste d'ouvrages |

**P Château de La Sarraz**

| | |
|---|---|
| C 478/1-9 | Journal et Mémoires, Ferdinand de Rovéréa |

| | |
|---|---|
| **P Loys 2744** | Séjour à Colmar de Jean-Samuel de Loys |

| | |
|---|---|
| **PP 111/249-251** | Antoine Charles de Gingins - Séjour à Colmar |

**PP 916 /60 Loriol II Jean de**

| | |
|---|---|
| | Lettre de Théophile Conrad Pfeffel à Catherine de Loriol |
| **PP 984** | Jean-Jacob Couvreu de Deckersberg – documents relatifs au séjour à Colmar |

## SOURCES IMPRIMÉES

[s. a.], *Journal de statistique suisse*, Berne : Stämpfli, 1899.

[s. a.], *Les Vertus médicinales de l'eau commune*, Paris : G. Cavelier, 1730.

Wilhelm Albrecht Wilmerding (1795), *Verzeichnis der Universitäten, Akademien, gelehrten Gesellschaften [etc.] in Spanien, Portugal, Italien, Grossbritanien, der Schweiz, Schweden, Dannemark, Preussen, Polen, Russland und den vergeinigten Niederlanden, Leipzig, Schwickert.*

Louis de Charrière (1858), *Les fiefs de la baronnie de Cossonay: étude féodale*, Lausanne : Bridel.

Jacques Augustin Galiffe (1829), *Notices générales sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, Genève : Barbezat.

Stéphanie-Félicité de Genlis (1825), *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, À Paris: chez Ladvocat, t. 2.

Albert de Montet (1878), *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois, qui se sont distingués dans leur pays ou à l'étranger par leurs talents, leurs actions, leurs œuvres littéraires ou artistiques*, Lausanne : Bridel.

Heino Pfannenschmid (éd.) (1892), *Gottlieb Konrad Pfeffels Fremdenbuch mit biographischen und Kulturgeschichtlichen Erläuterungen*, Colmar.

Chrétien-Hubert Pfeffel (1859), *L'école militaire de Colmar pendant les années 1776-1779*, Mulhouse : Riesner.

Marie de Rabutin-Chantal marquise de Sévigné (1823), *Lettres de M^me^ de Sévigné, de sa famille, et de ses amis*, Paris : Dalibon.

John Meredith Read (1897), *Historic Studies of Vaud, Berne and Savoy from Roman Times to Voltaire, Rousseau, and Gibbon*, Londres : Chatto & Windus.

Alexandre Roger (éd.) (1858), *Struensée et la cour de Copenhague, 1760-1772, Mémoires de Reverdil, Conseiller d'État du roi Chrétien VII, précédés d'une courte notice sur l'auteur et suivis de lettres inédites*, Paris : C. Meyrueis & cie.

Ferdinand de Rovéréa (1848), *Mémoires de F. de Rovéréa, colonel d'un régiment de son nom, à la solde de Sa Majesté britannique*, Berne : C. Stämplfli / Paris : F. Klincksieck.

Jules Roy (1884), *Turenne : sa vie, les institutions militaires de son temps*, Paris: Pillet & Dumoulin.

Francis Waddington (1859), *« Les colonies de réfugiés français », in Bulletin Société de l'histoire du protestantisme*, Librairie Fischbacher.

## LITTÉRATURE SECONDAIRE

Badini Luce (2005), « La prise d'Orbe du 20 septembre 1802 relatée par un contre-révolutionnaire », in *Revue historique vaudoise*.

Bardelli Damiano (2017), « Gibbon cicérone : le séjour en Angleterre de Wilhelm de Sévery à travers sa correspondance et son journal de voyage (1787-1788) », in *Études Lumières.Lausanne*, n° 5. En ligne : [http://lumieres.unil.ch/fiches/biblio/9418/].

Bertholet Auguste (2017), *L'Ami des hommes dont vous fûtes et toujours serez le premier ami. Analyse et mise en valeur de la correspondance du marquis de Mirabeau et de Frédéric de Sacconay*, Mémoire de master sous la direction de B. Kapossy, Université de Lausanne.

Binz Louis (2000), *Brève Histoire de Genève*, Genève : Chancellerie d'État.

Braeuner Gabriel (1994), *Pfeffel l'Européen : esprit français et culture allemande et Alsace au XVIII^e siècle*, Strasbourg : Nuée bleue.

Brandli Fabrice (2003), « Bluff et diplomatie: Jacques Necker au service des Affaires étrangères du royaume de France », *Carnets de bord*, n° 5.

Brandli Fabrice (2010), « Le personnel diplomatique de la résidence de France à Genève: profil social et culture politique (1679-1798) », in Eva Pibiri et Guillaume Poisson (dir.), *Études de lettres. Le diplomate en question (XV^e-XVIII^e siècle)*, Université de Lausanne.

Breton Luc *et al.* (2008), *L'herbier peint de Rosalie de Constant : le dessin de fleurs à la fin du XVIII^e siècle*, Lausanne : La Bibliothèque des Arts/Musée botanique cantonal.

Candaux Jean-Daniel (1996), « Rodolphe Töpffer a-t-il inventé les "voyages en zigzag" », in Daniel Magetti (éd.), *Töpffer*, Genève : Skira.

Caspard Pierre (1979), « L'accumulation du capital dans l'indiennage au XVIII^e siècle », *Revue du Nord*, 240.

Corday Pierre (1967), « La maison natale de Benjamin Constant », in *Revue historique vaudoise*, 75.

Corsini Silvio (2002), « Les bibliothèques publiques », in Corinne Chuard, François Jequier et Étienne Hofmann (éds), *Vaud sous l'Acte de Médiation*, Lausanne : Société Vaudoise d'histoire et d'archéologie, coll. Bibliothèque historique vaudoise.

Dermigny Louis (1964), *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, Paris : S.E.V.P.E.N.

Doudet Estelle, Demeilliez Marie, Ferrand Mathieu et Syssau Eric (éds) (2018), « Le Théâtre au collège », *European Drama and Performance Studies*, 2/11.

Fauchier-Magnan Adrien (2019), *The Small German Courts in the Eighteenth Century*, Londres: Routledge.

Figeac Michel et Le Mao Caroline (dir.) (2020), *La Vie privée au fil de la plume. Anthologie franco-suisse des écrits de l'intime (1680-1830)*, Paris: Honoré Champion.

Forestier Élise (2017), *Major et mari : lettres de Russie de Jean-François de Ribaupierre à son père (1778-1785)*, Mémoire de master sous la direction de Danièle Tosato-Rigo, Université de Lausanne.

Grandjean Marcel (1979), *Les monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud*, Bâle: Birkhaüser.

Hanafi Nahema (2012), *Le frisson et le baume: souffrantes et soignantes au siècle des Lumières (France, Suisse)*, Thèse de l'Université de Lausanne, 2012.

Hanafi Nahema (2017), *Le frisson et le baume: expériences féminines du corps au siècle des Lumières*, Paris/Rennes : Comité des travaux historiques et scientifiques/Presses universitaires de Rennes.

Hauer Wolfram (2000), *Lokale Schulentwicklung und städtische Lebensweld. Das Schulwesen in Tübingen von seinem Anfängen im Spätmittelalter bis 1806*, Tübingen : Franz Steiner Verlag.

Huez Th. (1936), *Gottlieb Conrad Pfeffel und seine Beziehungen zur Schweiz*, Colmar : Selbst-Verlag « Colmarer Jahrbuch ».

Giardina, Adriano et Lovis, Béatrice (dir.) (2005), *Mozart 1766… En passant par Lausanne. Évocation de la vie musicale, lyrique et théâtrale à Lausanne et dans ses environs entre 1766 et la Révolution française*, Lausanne : Éditions Vie Art Cité.

Gmeline Patrick de (1981), *De la Cour à l'exil. Cinquante ans de correspondance d'un gentilhomme du Rouergue*, Paris : Nouvelles Éditions Latine.

Guerdan René (1973), *La vie quotidienne à Genève au temps de Calvin*, Paris : Hachette.

« Jeunesse et voyages » (2019), in *Bulletin de l'Association culturelle pour le voyage en Suisse*, n° 20.

Jorio, Marco (éd.), *Dictionnaire historique de la Suisse*, Hauterive, Attinger, 2002-2014, 13 t. En ligne, [http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F11256.php].

Kocher Girinshuti Maïla (2017), « " Une femme qui entend à diriger son ménage est plus considérée dans sa maison ". À propos du rôle social de maîtresse de maison (Suisse romande, 1750-1830) », in Emmanuelle Berthiaud (dir.), *Paroles de femmes. Rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe XVI^e^-XX^e^ siècle*, Paris : Éditions Le Manuscrit, pp. 67-86.

Kocher Girinshuti Maïla et Moret Petrini Sylvie (2017), « Des hommes de mérite et une femme de jugement. L'usage de la plume dans la transmission des valeurs au sein de la famille Mestral », in Anne-Marie Cocula et Michel Combet (éds), *Jeunesse et châteaux*, Pessac: Ausonius Éditions, coll. Scripta Mediaevalia.

Gobry Ivan (2012), *Louis I^er^, 814-840, fils de Charlemagne*, Paris : Pygmalion, coll. Histoire des rois de France.

Lamunière Jaques (1945), « Les manèges lausannois » in *Revue historique vaudoise*, 53.

Lanz Anne-Marie (2008), *Dans le Fleuve de l'oubli : journal de Catherine de Charrière de Sévery*, Thèse de maîtrise, University of Maryland.

Lanz Anne-Marie (2016), *Je ne vous dirai point, mon très cher fils : correspondance de Catherine de Charrière de Sévery, 1780-1783*. Thèse de doctorat, University of Maryland.

Léguer Marie-Laure (2014), *Les loteries royales dans l'Europe des Lumières*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

Lemaître Alain J. (2015), « Le conseil souverain d'Alsace. Les limites de la souveraineté », *Revue du Nord*, 3.

Lovis Béatrice (2019), *La vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle (1757-1798)*, 2 vol., Bibliothèque historique vaudoise.

Lovis Béatrice (2015), « De l'astronome à l'agronome : le château de Cheseaux et ses propriétaires au XVIII^e siècle », *Trouvailles Lumières. Lausanne*, n° 5. En ligne : https://lumieres.unil.ch/publications/trouvailles/5/.

Manfrina Giulia (2014), *La «Société du Samedi d'Angélique de Charrière de Bavois: étude de la sociabilité lausannoise d'après le fonds Grenier conservé aux Archives de la Ville de Lausanne*, Béla Kapossy et Béatrice Lovis (dir.), Travail de séminaire, Université de Lausanne. En ligne : [http://lumieres.unil.ch/fiches/biblio/5827/].

Morren Pierre (1970), *La vie lausannoise au XVIII^e siècle*, Genève : Labor et Fides.

Olivier Jean Jacques (1907), *Henri-Louis Le Kain de la Comédie française*, [s.l.], Société française d'imprimerie et de librairie.

Peyronnet Pierre (1976), « Le théâtre d'éducation des jésuites », *Dix-Huitième Siècle*, 8.

Péronnet Michel (1998), *Le XVIII^e Siècle, des Lumières à la Sainte Alliance*, Paris : Hachette.

Pilloud Séverine (2006), « Tourisme médical à Lausanne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le réseau des patients du Dr Tissot (1728-1797) », *Revue historique vaudoise*.

Roland Isabelle (2016), « Les châteaux et seigneuries de Mex », in *Mex Au fil du temps*, Mex : Commune de Mex.

Ruberg Willemijn (2011), *Conventional Correspondence : Epistolary Culture of the Dutch Elite*, 1770-1850, Leiden : Brill, coll. Egodocuments and history series.

Schäfer Walter E. de (2001), « Pfeffel, Konrad », in *Neue Deutsche Biographie* 20. En ligne : https://www.deutsche-biographie.de.

Schultz Friedrich (1907), *Gottlieb Conrad Pfeffel und die Militärschule in Colmar*, Colmar : Decker.

Schweitzer Claudia et Schröder Elke (2005), *Genovieffa Ravissa, Ein Musikerinnenleben im 18. Jahrhundert*, Strasshof : Vier-Viertel-Verlag.

Sévery William de (1914), « Le cercle de la rue de Bourg fondé en 1761 », *Revue historique vaudoise*, 22.

Sévery William de (1924), *Madame de Corcelles et ses amis*, Lausanne: Spès.

Sévery William et Clara de (1911), *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle : Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, Lausanne: Bridel.

van Muyden Berthold et al. (1906), *Lausanne à travers les âges*, Lausanne: Librairie Rouge.

van Strien-Chardonneau Madeline (2017), « Correspondance de Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834) avec sa mère Caroline van Haren (1741-1812). Une formation morale, intellectuelle et sociale par le biais du français langue seconde », in *French as Language of Intimacy in the Modern Age. Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine*, Madeleine van Strien-Chardonneau et Marie-Christine Kok (éds), Amsterdam University Press, p. 67-85.

von Fischer Rudolf (1947-1948), « Carl Rudolf Kirchberger im Pfeffelschen Institut zu Colmar : Mitteilungen aus Familienpapieren », *Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern*, 39, pp. 85-104.

Vienne Marie-Sybille de (2004), *La Chine au déclin des Lumières. L'Expérience de Charles de Constant, négociant des loges de Canton*, Paris : Honoré Champion.

Wheeler Schermerhorn Elizabeth (1924), *Benjamin Constant*, New York : Haskell House Publishers.

Wood Dennis (1993), *Benjamin Constant : A Biography*, Londres/New York: Routledge.

Würthle Paul (1937), « Zur Geschichte der Gründung der Stuttgarter Gymnasiums », in *250 Jahre Stuttgarter Gymnasium (1686-1936)*, Stuttgart : FS Eberhard-Ludwigs-Gymnasium, pp. 59-134.

Zakharov Victor N., Harlaftis Gelina, Katsiardi-Hering Olga (2015), *Merchant Colonies in the Early Modern Period*, Londres : Routledge.

# INDEX

## A

Abarca, Pedro Pablo de Bolea, comte d'Aranda · 282
Albenas, Jean Baptiste Abraham Louis d' · 375
Albenas, Louise Marie Claudine d', née Mayor de Sullens · 211
Anspach, Christian Frédéric Charles · 234, 246, 278, 303, 308
Arlaud, Louis Ami · 172, 324
Asseburg, Achatz Ferdinand von der · 43
Auboin · 338
Aubonne, Paul d' · 122, 127, 171, 267, 388

## B

Bandelier, Simon Pierre Joseph · 79
Bavois · Cf. Charrière, Angélique
Bélaz · 80
Berlepsch, Wilhelmine, baronne de, née Boyneburg · 252
Bibikov · 162, 379
Bischoff-Merian, Emmanuel · 244
Blanchenay, Jean François Antoine · 14, 260, 262, 266, 268, 281
Blane · 211
Blaquière, Marie, née Rapin-Thoyras · 80, 84, 310
Boël · 249
Boissier, John · 309
Bons, Charlotte Louise de · 233, 263, 265, 274, 305
Boussatier, M^me^ · 197
Boutes, Marc de, seigneur de Verdun et de Cheseaux · 101
Burnand, Daniel Abraham · 81, 95, 101, 121, 126, 171, 214, 232, 234, 275, 295, 359
Burnand, M^me^ · 275

# C

Carabi · 290
Carouge, M^me^ de · 387
Cazenove, Cécile Caroline · 39, 42, 80, 84, 211, 233, 245, 303
Cazenove, Henriette Julie · 84
Cazenove, Paul · 310, 312
Cazenove, Théophile · 327
Cerjat, Élisabeth Jeanne, dite Betty · 84, 163, 172, 194, 197, 202, 310, 385
Cerjat, Georges John · 310, 312
Cerjat, Jean François Maximilien de Bressonnaz · 78, 81, 84, 161, 172, 189, 328, 332, 360, 383
Cerjat, Marguerite Madeleine · 102, 224, 281, 334
Cerjat, Roland · 334
Cerjat, William Paul · 172, 310, 322
Chabot · Cf. Chandieu-Chabot, Charles Esaïe
Champagne, Marie · 79, 385
Chandieu, Benjamin de · 10, 44, 211, 276, 356
Chandieu, Henriette de · 10, 263
Chandieu, Madeleine Jacqueline Louise de, dame de la Chaux · 62, 296, 298, 306, 310, 349, 355
Chandieu, Pauline de · 10, 38, 62, 73, 104, 132, 136, 151, 154, 180, 188, 189, 191, 194, 199, 202, 203, 221, 226, 230, 233, 276, 293, 298, 378
Chandieu-Chabot, Charles Esaïe de · 62, 296, 298, 310, 355
Chandieu-Villars, Angletine Charlotte de · 10, 21, 40, 50, 85, 101, 102, 151, 152, 155, 159, 163, 178, 183, 195, 211, 228, 232, 233, 237, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 252, 254, 255, 257, 262, 263, 265, 267, 274, 277, 278, 286, 290, 294, 299, 303, 329, 335, 336, 346, 349
Charrière de Senarclens, Henri César de · 31, 88, 171, 296, 322
Charrière de Senarclens, Samuel de · 296
Charrière de Sévery, Angletine de · 11, 12, 22, 31, 32, 39, 42, 63, 66, 71, 81, 82, 91, 102, 126, 141, 159, 163, 171, 172, 194, 201, 202, 208, 212, 213, 214, 234, 236, 246, 252, 256, 257, 261, 264, 286, 308, 334, 335, 339, 348, 360, 364, 375, 381
Charrière, Angélique de, née Saussure de Bavois · 69
Chartres, duc de. · Cf. Orléans, Louis-Philippe d'
Château-Giron · Cf. Château-Giroud
Château-Giroud, M. de · 360, 364, 366, 368, 383
Chaux · Cf. Chandieu, Madeleine Jacqueline Louise de, dame de La Chaux
Clavel de Marsens, César Sigismond François · 62, 214
Clavel de Marsens, Élisabeth Anne Pauline, dite Nanette · 243
Clavel de Marsens, Henri Louis Antoine · 108, 296, 389, 392
Clavière, Etienne · 334

Constant, Louise-Philippine, dite Lisette · 309
Constant, Rosalie · 309
Constant, Samuel · 335, 364
Constant de Rebecque, Benjamin · 10, 161, 171, 211, 234, 309, 364, 366, 367, 376
Constant de Rebecque, Charles · 57
Constant de Rebecque, Louis Arnold Juste · 161, 171, 193, 348, 346, 364
Constant de Rebecque, Rose Suzanne · 211
Corte · 215
Courlande, Caroline Louise, duchesse de, princesse de Waldeck · 44, 213, 347
Couvreu de Deckersberg, Jean-Jacob · 14, 265
Crinsoz de Cottens, Georges · 88, 91, 100, 142, 228, 231, 341, 375, 377, 378
Crommelin, Élisabeth · 21, 27, 32, 34, 38, 40, 43, 44, 45, 47, 52, 53, 55, 62, 63, 66, 77, 78, 80, 81, 82, 85, 88, 100, 103, 104, 132, 135, 137, 138, 141, 151, 157, 160, 163, 164, 174, 176, 180, 184, 185, 187, 191, 193, 197, 198, 199, 200, 203, 204, 207, 214, 215, 219, 220, 223, 225, 228, 237, 245, 246, 247, 252, 253, 2524, 258, 274, 277, 279, 281, 283, 303, 307, 311, 312, 320, 323, 324, 325, 326, 328, 329, 331, 335, 336, 337, 339, 341, 342, 343, 344, 346, 348, 351, 353, 354, 355, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 385, 387
Crousaz de Mézery, Benjamin · 51, 135, 139, 267, 275, 347, 350, 351, 353, 388
Crousaz de Mézery, Henri de · 240, 246, 252, 278, 319
Crousaz de Mézery, Laure de · 240
Crousaz, Élisabeth Jeanne Pauline, dite Isabelle, Polier de Bottens, future baronne de Montolieu · 45, 64, 66, 162, 230, 250
Crousaz, Élisabeth, dite Betty · 31, 32, 39, 162, 163, 201, 215, 383
Crousaz, Henri Antoine · 108
Cuénod · 142, 269

# D

Dachselhofer · 378
Degenfeld-Schonburg, Frédéric Christophe, comte de · 165, 196
Derby, Lady · 171
Desjardins · 208, 226
Deucher, Johannes · 110, 375, 387, 392
Doublet, M^lle^ de · 83
Drine · Cf. Grancy de Senarclens, Alexandrine Louise Charlotte Lisette de
Dumur · 215
Durand · 215
Durovray, Jacques Antoine · 222, 334

# E

Epars, Louis · 51, 83, 91, 92, 100, 110, 267, 342
Esther · 91

# F

Falkenskiold, Seneca Otto von · 329
Ferrero, Philippe François, comte de la Marmora · 333
Fischer, Emmanuel Friedrich · 164, 212, 213, 387
Fischer, Rudolf Friedrich von, 300, 303
Fitz-James, Charles · 67
Forestier, Louis Philippe, d'Orges de Walwyck · 161, 199, 232, 240, 245, 257, 267, 269
Fouquet, Nicolas · 59
Francillon, Titi · 80, 88
Freimond · 78
Freisheim, Marie Aimée von · 233
Frière · 214
Frossard · 225, 326

# G

Galibert · 64, 68, 70, 82, 83, 94, 97, 126, 159, 266, 276, 281
Gall, Wilhelm Rudolph von · 324
Garden, Milord · 253
Genlis, Caroline Stéphanie Félicité de · 10, 66, 339
Gervasio, Giovanni Battista · 327
Gingins de Chevilly, Antoine Charles de · 14, 285, 287, 300, 331, 346, 365, 367, 370, 376, 378, 380, 383, 387
Gingins de Chevilly, Charles Wolfgang de · 284, 285, 288, 291
Gloucester, Guillaume Henri, duc de · 342, 347
Graffenried · 265, 346
Grancy de Senarclens, Alexandrine Louise Charlotte Lisette de · 32, 141, 151, 201, 209, 211, 213, 215, 223, 243, 349
Grancy de Senarclens, Auguste Victor de · 62, 80, 81,84, 88, 91, 94, 96, 104
Grancy de Senarclens, Louise Bénigne Salomé de · 98
Grancy de Senarclens, Louise Madeleine de · 62, 355
Grancy de Senarclens, Pauline de · 250, 310, 329
Grasse, François Joseph Paul, comte de · 330, 332, 334, 338, 339
Groos, George Emmanuel · 52, 127, 136, 137, 165, 169, 174, 175, 176, 178, 179, 184, 187, 190, 196, 200, 202, 205, 209, 215, 224, 245, 248, 254, 355, 366

# H

Hardy, Charlotte Louise · Cf. Bons, Charlotte Louise de
Hardy, Gaspard Antoine · 193, 219, 233, 263, 265, 267, 276, 280
Hartmannis, Antoine Fortuné Rodolphe · 56
Hentsch, Henri · 258
Hesse-Cassel, Frédéric, prince de · 79, 146, 183, 296, 321
Hestermann, Charles · 12, 13, 14, 29, 32, 34, 37, 41, 46, 47, 55, 56, 58, 63, 70, 73, 82, 88, 89, 94, 100, 103, 108, 126, 151, 154, 156, 157, 158, 163, 164, 165, 170, 173, 174, 180, 184, 203, 204, 219, 221, 224, 236, 237, 243, 244, 247, 252, 253, 254, 257, 269, 272, 274, 306, 309, 324, 376

# I

Isely, Daniel · 32, 34, 40, 51, 91, 141, 142, 268, 308, 322

# J

Jaucourt, Charles-Léopold, marquis de · 333
Jenner, Samuel Ferdinand · 265, 387
Jéronime, Josèphe Mariane, comtesse de Viry · 348
Jordan · 66
Joseph · 161
Judith · 32, 141

# K

Kapolt · 129, 136
Kempenfelt, Richard · 352
Kirchberger, Rodolphe · 61, 170, 264, 265, 337, 338, 341, 343, 356, 358, 367, 370, 376, 377, 378, 380, 383

# L

Lantois · 215
Lederhose · 154
Lersé, François Christian · 9, 15, 17, 19, 29, 37, 50, 51, 58, 62, 64, 71, 75, 76, 77, 84, 88, 89, 100, 107, 128, 136, 137, 140, 144, 155, 157, 165, 170, 182, 187, 190, 195, 197, 203, 204, 205, 212, 213, 219, 223, 224, 233, 236, 238, 253, 260, 262, 289, 290, 294, 304, 306, 308, 311, 314, 317, 319, 349, 355, 356, 358,

259, 368, 369, 370, 379, 382, 384, 385, 386, 388, 389
Levade, Jean David Paul Etienne · 80, 88
Lindsay-Crawford, George, comte de · 299
Loriol, Catherine de · 65, 70, 73, 75, 76, 77, 78, 83, 87, 93, 97, 98, 100, 102, 111, 136, 153, 164
Loriol, Daniel de · 287, 288, 301, 302, 351, 353
Loriol, Jean Daniel de, dit Jeannot · 14, 44, 51, 61, 62, 63, 65, 69, 71, 72, 78, 79, 81, 84, 86, 89, 97, 100, 111, 117, 136, 137, 138, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 152, 155, 156, 164, 169, 170, 175, 196, 212, 232, 233, 236, 283, 302, 306, 335, 369, 380, 381
Loriol, Pierre Charles de · 14, 44, 51, 61, 62, 63, 65, 69, 71, 72, 78, 79, 81, 84, 86, 89, 97, 100, 136, 137, 138, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 152, 153, 155, 169, 170, 175, 196, 212, 232, 233, 236, 283, 302, 306, 335, 369, 380, 381
Loriol, Rodolphe de · 14, 52, 65, 66, 67, 68, 73, 75, 78, 84, 87, 93, 97, 98, 99, 102, 111, 153
Louis I, roi de France · 59
Louison · 40, 42, 69, 78, 82, 83, 89, 89, 90, 91, 92, 97, 121, 141, 164, 183, 184, 193, 234, 245, 276, 339, 358
Loys de Middes, Etienne Louis de · 69, 78, 80
Loys de Middes, Jean Samuel de · 14, 38, 51, 61, 101, 128, 129, 132, 135, 136, 140, 146, 180, 188, 189, 224, 226, 230, 233, 276, 289, 293, 298, 300, 305, 306, 309, 312, 314, 370, 375, 377, 378, 383, 385
Loys de Villardin, Etienne Charles de · 368

# M

Madelon, M^lle · 40
Manon · Cf. Montrond, Marie Madeleine de
Marendin · 269
Marmora · Cf. Ferrero, Philippe François, comte de la Marmora
Mestral de Saint-Saphorin, Henriette de · 247
Mex · Cf. Charrière de Mex, Auguste de
Mingard, Gabriel Jean Henri · 298
Mingard, Henriette · 298
Miron · 226
Molin, Jean Georges Marc, de Montagny · 40, 51, 114, 214, 220, 224, 236, 237, 257
Montmollin, François Georges de · 18, 76, 77, 99, 243, 369
Montmollin, Jean de · 250, 324
Montolieu, Louis Charles de · 54, 55, 57, 63, 66, 80, 95, 126, 134, 135, 137, 142, 144, 151, 165, 169, 195, 202, 210, 211, 233, 234, 278, 286, 288, 297, 304,

307, 315, 326, 327, 331, 333, 334, 335, 337, 339, 354, 356, 358, 375, 381
Montolieu, Marguerite Rose, née Mayor de Sullens de · 54, 211, 354
Montrond, Charles Jacques Louis de · 42, 290, 298
Montrond, Françoise Charlotte Marie de · 10, 290, 298
Montrond, Marie Madeleine de · 42, 154, 160, 171

# N

Nassau, Anne Pauline Marie Adrienne de, dite Nanette · 62, 73, 154, 160, 161, 171, 189, 199, 214, 221, 224, 226, 250, 258, 293, 298, 309, 355
Nassau, Lodewijk Theodoor de · 31, 161
Nassau, Louis de · 27, 31, 32, 39, 44, 89, 236, 237, 246, 247, 248, 252
Necker, Jacques · 193, 233, 237, 255
Necker, Jeanne-Marie · 160
Necker, Suzanne · 160

# O

O'Brenan, Marghareta Elisabetha · 346, 347
O'Brenan, Niklaus · 346
Olavides, comte de Pilau · 281
Orléans, Louis-Philippe d', duc de Chartres · 66, 67
Orloff, Catherine · 251, 252, 257, 267
Orloff, Grigori Grigoryevich · 250

# P

Pachelbel, Henri Christian Frédéric de · 61, 62, 64, 65, 68, 69, 73, 77, 84, 98, 119, 124, 127, 136, 137, 146, 147, 149, 150, 152, 153, 161, 168, 174, 175, 180, 182, 184, 187, 193, 215, 224, 355
Paravicini · 212
Peyrou, Pierre Alexandre du · 250
Pfeffel, Chrétien Hubert · 17, 265
Pfeffel, Christian Frédéric · 265
Pfeffel, M^lle · 75, 76, 77
Pfeffel, M^me · 75, 89, 267
Pfeffel, Théophile Conrad ·9, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 26, 29, 37, 38, 49, 44, 47, 50, 51, 52, 58, 61, 62, 64, 65, 67, 70, 71, 76, 78, 84, 90, 93, 93, 100, 105, 107, 114, 118, 122, 123, 124, 125, 128, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 143, 150, 151, 153, 155, 165, 168, 169, 170, 173, 174, 175, 178, 179, 182, 187, 188, 190, 192, 195, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 213, 213, 218,

223, 224, 230, 232, 233, 236, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 248, 249, 250, 253, 255, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 269, 275, 280, 283, 284, 287, 289, 290, 292, 294, 295, 296, 300, 304, 306, 308, 311, 314, 316, 319, 324, 326, 327, 328, 331, 332, 340, 344, 345, 349, 350, 351, 354, 355, 359, 361, 367, 368, 369, 373, 376, 382, 384, 385, 387, 388, 389, 391
Picot, Pierre · 258
Pierre · 91, 290
Piguet · 201, 208, 267, 281
Plantamour, Jenny · 247, 267, 290
Plantamour, Philippe · 68, 69, 83, 86, 72, 263, 266, 267, 276, 281, 287, 309, 355
Plantamour, Susanne ·263, 267
Polier de Bottens, Godefroy Charles Etienne · 384
Polier de Bottens, Jacques Henri Etienne · 226
Polier de Bottens, Jean Antoine Noé · 171, 200, 201, 202, 204, 207, 364, 371, 267
Polier de Corcelles, Jonathan · 78, 122, 127
Polier de Corcelles, Louise Françoise de, née de Saussure · 78, 161
Polier de Saint-Germain, Antoine, seigneur de Corcelles · 257, 266
Polier de Vernand, Jean Henri · 161, 365
Polier, Jean Benjamin · 246
Polier, Lisette · 240
Polier-Hardy, Éléonore Antoinette · 267, 388
Porchat · 250
Porteau, M^me^ · 42
Pottrie, Suzanne, Duval de la · 97, 295
Pourtalès, Jacques Louis de · 237, 244
Prades · 142
Prélaz, M^me^ de · 220

# R

Rechsteiner · 32, 34, 38, 40, 42, 45, 62, 66, 69, 76, 82, 85, 89, 90, 97, 141, 151, 160, 162, 186, 188, 193, 195, 201, 203, 205, 215, 221, 272
Rémy, Jean-Jacques · 249
Rémy, Paul · 280, 289, 294, 320, 321, 325, 326, 345
Rémy, Samuel · 249, 250, 294
Reverdil, Elie Salomon François · 298
Reverdil, Henriette · 65, 69, 79, 88, 90, 98, 142, 145, 151, 298, 355
Ribaupierre, Jean-François de · 162, 234, 304, 306
Rieu, M^lle^ · 267

Rodney, Georges Brydges, amiral · 330
Roguin · 104
Rohan, Louis René Édouard, cardinal de · 13, 173, 176
Rolaz · 178
Roques, Jean-Christophe · 296, 300, 303, 324, 356
Roux, Élisabeth, dite Babelle · 32, 34, 44, 47, 51, 62, 77, 103, 135, 141, 160, 180, 185, 191, 195, 200, 215, 219, 223, 228, 245, 246, 274, 277, 279, 283, 303, 311, 312, 324, 328, 336, 339, 343, 344, 346, 349, 353, 364, 365, 366, 368, 372, 373, 375, 377, 378, 380, 385, 387
Rovéréa, Ferdinand de · 14, 16, 340

# S

Sacconay de Bursinel, Charles Frédéric de · 85, 98, 182, 220, 232, 239, 241, 245, 258, 290, 295, 299, 303
Saint-Cierges, Cf. Saussure de Saint-Cierges
Saussure, Horace Bénédict de · 322, 336
Saussure, Victor Benjamin de · 39
Saussure de Saint-Cierges, Alexandrine Rosalie Marie de, 282
Saussure de Saint-Cierges, David Charles Ferdinand de, 66, 78
Saussure de Saint-Cierges, Henri de, 234
Saussure de Saint-Cierges, Louise Charlotte de, 327, 348, 390
Saussure de Saint-Cierges, Philippe François Jacques de, 42, 95, 206, 245, 269, 281
Schultze, Lisette · 312
Schultze, M. · 312
Schurmann · 225, 290, 293
Seigneux, Georges · 388
Senarclens · Cf. Charrière de Senarclens, Henri César de
Sénégas, Madeleine Élisabeth, Durand de Bonne de Berlas · 66, 78, 85, 99, 102, 132, 162, 193, 199, 215, 236, 237, 276, 281, 299, 303, 305, 355, 358, 364, 375
Simon · 42
Sirvin, Marie Uranie Rose · 13, 76, 79, 82, 94, 103, 108, 126, 164, 171, 174, 269, 274, 319
Stade · 172, 201, 267, 281, 324, 375
Steiger, Rudolph · 284, 387

# T

Tillman · 80, 88
Tissot, Samuel Auguste André David · 11, 46, 66, 69, 79, 81, 90, 102, 103, 156, 162, 164, 170, 173, 230, 267, 286, 290, 294, 299, 329, 365
Toinette · 101, 141, 159, 162, 245, 342
Trachsel · 80, 85
Tronchin, François · 323
Tronchin, Théodore · 323
Tscharner, Alexandre Albert · 61
Tyrone, Mylord · 364

# V

Vallon, M^me^ · 275
Vautier, Marie Élisabeth · 325
Verdeil, François · 83, 98
Vernède, Barthélémy Jacques · 88, 211, 233
Vignoles · 40
Villiers, George Mason, Milord · 178, 182, 186, 211, 348
Viry · Cf. Jéronime, Josèphe Mariane, comtesse de Viry
Vufflens · Cf. Grancy de Senarclens, Louise Bénigne Salomé de
Vullyamoz · 303, 388

# W

Walwyck · Cf. Forestier, Louis Philippe
Warnery, Emmanuel Samuel · 149
Wartensleben, Charles Frédéric Gédéon, · 53
Watteville d'Arbourg, de · 387
Watteville, Catherine de · 80, 88, 159, 340
Watteville, Isabelle de · 299
Watteville, Nicolas Alexandre de · 80, 159, 340
Wile · 179, 293

# Y

Isembourg, Charles Frédéric Louis Maurice d' · 11, 291, 311, 319, 336
Isembourg, Wolfgang Ernest II d' · 208

# TABLE DES MATIÈRES

**INTRODUCTION** 9

**PRINCIPES D'ÉDITION** 24

**CORRESPONDANCE** 31

**ANNEXES**
Tableau de la correspondance échangée entre Wilhelm et Catherine 393
Généalogie Famille Charrière de Sévery 404
Généalogie Famille de Chandieu 405

**BIBLIOGRAPHIE** 407

**INDEX** 415

# AUX ÉDITIONS ANTIPODES

## CATALOGUE COMPLET SUR WWW.ANTIPODES.CH

### HISTOIRE MODERNE

Michael Bruening, *Le premier champ de bataille du calvinisme. Conflits et Réforme dans le canton de Vaud (1528-1559)*, 2011.

Karine Crousaz, *Érasme et le pouvoir de l'imprimerie*, 2005.

Karine Crousaz, Saniela Solfaroli Camillocci (éds), *Pierre Viret et la diffusion de la Réforme. Pensée, action, contextes religieux*, 2014.

Miriam Nicoli, *Apporter les Lumières au « plus grand nombre ». Médecine et Physique dans le Journal de Lausanne (1786-1792)*, 2006.

Dimitri Skopelitis et Dimitri Zufferey, *Construire la Grèce (1770-1843)*, 2011.

Daniel Tröhler, *Pestalozzi et le « tournant pédagogique »*, 2016.

### REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

*Éducation et société*, N° 117, 2009.

### GRHIC

Florence Bays et Carine Corajoud, *Edmond Gilliard et la vie culturelle romande. Portrait de groupe avec maître (1920-1960)*, 2010.

Alain Clavien, Claude Hauser et François Vallotton, *Théâtre et scènes politiques. Histoire du spectacle en Suisse et en France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, 2014.

### HISTOIRE

Korine Amacher, Éric Aunoble et Andrii Portnov, *Histoire partagée, mémoires divisées. Ukraine, Russie, Pologne*, 2021.

Alain Clavien, Hervé Gullotti et Pierre Marti, *« La province n'est plus la province. » Les relations culturelles franco-suisses à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1935-1950)*, 2003.

Julie de Dardel, *Révolution sexuelle et Mouvement de Libération des Femmes à Genève (1970-1977)*, 2007.

Geneviève Heller, *Ceci n'est pas une prison. La maison d'éducation de Vennes. Histoire d'une institution pour garçons délinquants en Suisse romande (1805-1846-1987)*, 2012.

André Holenstein, *Au cœur de l'Europe. Une histoire de la Suisse entre ouverture et repli*, Marianne Enckell et Diane Gilliard (trad.), 2018.

Sarah Kiani, *De la révolution féministe à la Constitution. Mouvement des femmes et égalité des sexes en Suisse (1975-1995)*, 2019.

Georges-Louis Liengme, Éric Morier-Genoud (éd.), *Convertir l'empereur?*, 2020.

Olivier Pavillon, *Des Suisses au cœur de la traite négrière. De Marseille à l'île de France, d'Amsterdam aux Guyanes (1770-1840)*, 2017.

Anne-Françoise Praz, *De l'enfant utile à l'enfant précieux. Filles et garçons dans les cantons de Vaud et Fribourg (1860-1930)*, 2005.

Pascal Roman et Sisvan Nigolian, *Sauver les enfants, sauver l'Arménie. La contribution du pasteur Anthony Krafft-Bonnard (1919-1945)*, 2020.

Martine Ruchat, *Édouard Claparède (1873-1940). À quoi sert l'éducation?*, 2015.

Caroline Rusterholz, *Deux enfants, c'est déjà pas mal. Famille et fécondité en Suisse (1955-1970)*, 2017.

Nic Ulmi, *Une vie électrique*, 2020.

**HISTOIRE.CH**

Gérald et Silvia Arlettaz, *La Suisse et les étrangers*, 2004.

Gérard Benz, *Les Alpes, la Suisse et le chemin de fer*, 2007.

Alain Clavien, *La presse romande*, 2017.

Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl, *La Suisse et l'esclavage des Noirs, 2005.*

Claude Hauser, *L'aventure du Jura. Cultures politiques et identité régionale au XX^e siècle*, 2004.

Gianni Haver et Pierre-Emmanuel Jaques, *Le spectacle cinématographique en Suisse (1895-1945)*, 2003.

Cédric Humair, *1848. Naissance de la Suisse moderne*, 2009.

Laurence Marti, *L'invention de l'horloger. De l'histoire au mythe de Daniel JeanRichard*, 2003.

Damir Skenderovic et Christina Späti, *Les années 68*, 2012.

**MÉDIAS ET HISTOIRE**

Mireille Berton et Anne-Katrin Weber (dir.), *La télévision du téléphonoscope à Youtube. Pour une archéologie de l'audiovision*, 2009.

Laurent Guido (dir.), *Les peurs de Hollywood*, 2006.

Gianni Haver (dir.), *Le cinéma au pas. Les productions des pays autoritaires et leur impact en Suisse*, 2004.

Gianni Haver (dir.), *Photo de presse. Usages et pratiques*, 2009.

Gianni Haver (dir.), *La Suisse, les Alliés et le Cinéma. Propagande et représentation (1939-1945)*, 2001.

Gianni Haver et Loïse Bilat (dir.), *Le héros était une femme…Le genre de l'aventure*, 2011.

Gianni Haver et Patrick J. Gyger (dir.), *De beaux lendemains? Histoire, société et politique dans la science-fiction*, 2002.

Philippe Kaenel et François Vallotton, *Les images en guerre (1914-1945). De la Suisse à l'Europe*, 2008.

Michaël Meyer (dir.), *Médiatiser la police. Policer les médias*, 2012.

Katharina Niemeyer, *De la chute du mur de Berlin au 11 septembre 2001. Le journal télévisé, les mémoires collectives et l'écriture de l'histoire*, 2011.

Rémy Pithon (dir.), *Cinéma suisse muet. Lumières et ombres*, 2002.

Izabella Pluta (dir.), *Salle d'attente de Krystian Lupa. Création et transmission*, 2019.

Dominique Vinck, *Les métiers de l'ombre de la Fête des vignerons*, 2019.

Alexandra Walther, *La Suisse s'interroge ou l'exercice de l'audace*, 2016.

**UNIVERS VISUELS**

Gianni Haver, Jean-François Fayet, Valérie Gorin et Emilia Koustova, *Le spectacle de la Révolution. La culture visuelle des commémorations d'Octobre*, 2017.

**HISTOIRE ET SOCIÉTÉ CONTEMPORAINES**

Hadrien Buclin, Les intellectuels de gauche. *Critique et consensus dans la Suisse d'après-guerre (1945-1968)*, 2019.

Virginie Fracheboud, *L'introduction de l'assurance invalidité en Suisse (1944-1960). Tensions au cœur de l'état social*, 2015.

Cédric Humair et Laurent Tissot (éds), *Le tourisme suisse et son rayonnement international (XIX^e^-XX^e^ siècles)*, 2011.

Malik Mazbouri et François Vallotton, *Scandale et histoire*, 2016.

Philipp Müller, *La Suisse en crise (1929-1936). Les politiques monétaire, financière, économique et sociale de la Confédération helvétique*, 2009.

Marc Perrenoud, *Banquiers et diplomates suisses (1938-1946)*, 2011.

Yves Sancey, *Quand les banquiers font la loi. Aux sources de l'autorégulation bancaire en Suisse et en Angleterre, de 1914 aux années 1950,* 2015.

Céline Schoeni, *Travail féminin : retour à l'ordre ! L'offensive contre le travail des femmes durant la crise économique des années 1930,* 2012.

Julien Wicky, *« On ne monte pas sur les barricades pour réclamer le frigidaire pour tous ». Histoire sociale et politique du Parti socialiste vaudois (1945-1971)*, 2007.

Impression
La Vallée - Aoste
Novembre 2021

**« IL FAUT QUE VOUS DEVENIEZ UN HOMME »**
**CORRESPONDANCE ENTRE CATHERINE DE CHARRIÈRE DE SÉVERY ET SON FILS WILHELM, À L'INSTITUT PFEFFEL DE COLMAR (1780-1783)**

Wilhelm de Charrière de Sévery (1767-1838) a 14 ans lorsque ses parents l'envoient à l'Institut Pfeffel de Colmar, en Alsace, renommé pour sa pédagogie novatrice. Il y restera trois ans, durant lesquels le jeune homme entretient une abondante correspondance avec sa mère Catherine. À l'ère où une nouvelle proximité s'installe dans le lien parents-enfants, la qualité de leur relation favorise l'expression de leurs sentiments.

Cet échange épistolaire exceptionnel, publié ici pour la première fois, invite les lecteurs et lectrices à pénétrer à la fois l'univers familial et social et le moi intime des correspondants. Il donne également l'occasion de découvrir, de l'intérieur, la vie d'un pensionnat militaire protestant et le cheminement vers l'indépendance d'un jeune homme de bonne famille à la fin du XVIII$^{e}$ siècle.

Sylvie Moret Petrini est chargée de cours et première assistante à l'Université de Lausanne, responsable scientifique de la base de données www.egodocuments.ch. Depuis l'obtention de son doctorat (Pratiques éducatives et écritures du for privé en Suisse romande 1750-1820 en 2016), elle mène des recherches en histoire socioculturelle de l'enfance, de l'éducation et des pratiques de l'écrit.

Anne-Marie Lanz a obtenu un doctorat en français moderne à l'Université du Maryland, aux États-Unis. Sa thèse, centrée sur l'aristocrate lausannoise Catherine de Charrière de Sévery, analyse les concepts de l'éducation au travers de la correspondance qu'elle entretient avec son fils. Elle enseigne le français au Maryland.

ISBN 978-2-88901-202-2